

UN HOMME D'ÉTAT ESPAGNOL : MARTÍNEZ DE LA ROSA

(1787-1862)

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux

PAR

Jean SARRAILH

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES

CHARGÉ DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE POITIERS

Les engagements des peuples envers les gouvernements ne sont pas moins sacrés pour moi que ceux des gouvernements envers les peuples, et le régime du bon plaisir ne me paraît ni moins insolent ni moins abject sur la place publique que dans le palais des rois.

DE BROGLIE, *Souvenirs*, t. IV, p. 4.



POITIERS

IMPRIMERIE MODERNE, NICOLAS, RENAULT & C^{ie}

15, RUE ARTHUR-RANC, 15

1930

UN HOMME D'ÉTAT ESPAGNOL ·
MARTÍNEZ DE LA ROSA

(1787-1862)



Digitized by the Internet Archive
in 2026



MARTÍNEZ DE LA ROSA

UN HOMME D'ÉTAT ESPAGNOL : MARTÍNEZ DE LA ROSA

(1787-1862)

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux

PAR

Jean SARRAILH

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES

* CHARGÉ DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE POITIERS

Les engagements des peuples envers les gouvernements ne sont pas moins sacrés pour moi que ceux des gouvernements envers les peuples, et le régime du bon plaisir ne me paraît ni moins insolent ni moins abject sur la place publique que dans le palais des rois.

DE BROGLIE, *Souvenirs*, t. IV, p. 4.



POITIERS

IMPRIMERIE MODERNE, NICOLAS, RENAULT & C^{ie}

15, RUE ARTHUR-RANC, 15

1930

**



A LA MÉMOIRE
DE
MON PÈRE
ET DE
MON GRAND-PÈRE JEAN SARRAILH

A D. MANUEL B. COSSÍO, A D. RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL.

BIBLIOGRAPHIE

I. — MANUSCRITS

A) ARCHIVES ESPAGNOLES

I. — ARCHIVES DE GRENADE

a) *Archives de la Paroisse de San Justo y Pastor.*

1. — Libros de defunciones n° XVIII.

b) *Archives de l'Université.*

1. — Libro de claustros [commencé le 1^{er} avril 1800; achevé le 31 juillet 1809] (1).
2. — *Id.* [commencé le 11 novembre 1809; achevé le 30 septembre 1819; très incomplet].
3. — Liste des élèves reçus en 1800 [feuille volante sans côte].
4. — Legajos antiguos de expedientes de doctores, n° 36.

c) *Archives municipales*

1. — Pruebas de caballeros veinticuatro. Expediente de D. Diego Martínez de la Rosa, n° 52.
2. — Libros de cabildos, 1804, 1808, 1820.

d) *Archives de la Real Chancilleria.*

1. — Dossier non classé relatif aux frais du procès de 1814 contre Martínez de la Rosa et au transport du condamné de Madrid à Malaga. — Secretaría del real acuerdo (2).

e) *Archives notariales.*

Cuaderno décimo de las escrituras públicas que pasaron antes D. Andrés de San Pedro.

II. — ARCHIVES NATIONALES

a) *Dépôt d'Alcalá de Henares*

1. — Establecimientos penales. — Presidios, n° 3.541.
2. — Papiers de police, 1831. — Gobernación, 5.385.
3. — Accusés de réception des gouverneurs de province à la circulaire de Martínez de la Rosa du 30 mai 1834. Gobernación, 4.852; carpeta, 38.
4. — Partes de seguridad y espíritu público. 1834. Gobernación, 5.549-5.558.

b) *Dépôt de Madrid.*

1. — Pruebas de los caballeros de la Real y distinguida orden española de Carlos III, n° 1.038 [dossier de l'oncle de Martínez de la Rosa, D. Manuel Martínez Verdejo.]
2. — *Id., id.,* n° 2.362 [dossier de Martínez de la Rosa].

(1) V. p. 13, n. 2.

(2) V. p. 53 et *id.*, n. 7.

3. — Causa contra los ex-diputados de Cortes. Secc. de Consejos, 6.311.
4. — Papeles de policía, juin 1823. *Id.*, 12.271.
5. — Inquisición Granada, 2.698, 4.474.
6. — Libros de cartas y órdenes para el tribunal de Granada desde 3 de agosto de 1764 a 9 de diciembre de 1796. — Inquisición Granada.
7. — Inquisición Sevilla, 4.500.
8. — Inquisición Madrid, 4.501, n° 22.

III. — ARCHIVES DU MINISTÈRE DE ESTADO [AFFAIRES ÉTRANGÈRES]

1. — Expediente personal [Dossier] del Ex^{mo} S^r D. Francisco Martínez de la Rosa.
2. — Correspondance de l'Ambassade de Paris. Années 1822, 1834-5, 1844, 1846-7 (1).
3. — Correspondance de l'Ambassade de Rome. (Mesa de Roma.) Années 1844, 1848-1849 (2).
4. — Instrucciones [du 6 mars 1834 aux ambassadeurs de Londres et de Paris].
5. — Tratado del 22 de abril de 1834.
6. — Concordato de 1851, n° 115.

IV. — ARCHIVES DE L'ACADÉMIE DE L'HISTOIRE

1. — Lettre de Martínez de la Rosa du 19 mars 1834 au Secrétaire de l'Académie.
2. — Collection Isturiz-Bauer, II. Doc. 300-355. [Correspondance de Martínez de la Rosa et d'Isturiz, 30 mai 1846; 2^e janvier 1847] (3).

V. — ARCHIVES RÉSERVÉES DEL CONGRESO [CHAMBRE DES DÉPUTÉS]

1. — Borradores de las actas de las sesiones secretas. Année 1814.

VI. — ARCHIVES DU CONSEJO DE ESTADO [CONSEIL D'ÉTAT]

1. — Expediente personal [Dossier] del Ex^{mo} S^r D. Francisco Martínez de la Rosa.
2. — Libros de Acuerdos [1851-1862].

VII. — BIBLIOTHÈQUE NATIONALE MADRID

1. — Lettres de Martínez de la Rosa à Bravo Murillo. — Ms. 12.976-5-6-7.

VIII. — ARCHIVES PRIVÉES DE M. LE COMTE D'ALBIZ

1. — Testament de Martínez de la Rosa.

IX. — ARCHIVES PRIVÉES DE M. LAZARO GALDEANO

1. — Lettre de Martínez de la Rosa à Leopoldo de Cuetó, 14 déc. 1850.

B) ARCHIVES FRANÇAISES

I. ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

1. — Correspondance politique, Espagne, 715, 716, 722, 764, 765, 766, 767, 824.

II. — ARCHIVES NATIONALES

1. — Emigrés espagnols. Dossier de Martínez de la Rosa. F₇ 11.999.
2. — *Id.* Dossier de Mina. F₇ 11.997.
3. — *Id.* Dossier du Prince de Masserano. F₇ 11.998.
4. — *Id.* Dossier du Comte de Labisbal. F₇ 11.999.
5. — *Id.* Dossier du Comte de Toreno. F₇ 12.000.

(1) et (2) Ces dépêches ne sont pas reliées comme celles de la série Corr. Pol. des Affaires Étrangères de Paris. Elles ne sont pas classées chronologiquement et beaucoup manquent dans les liasses.

(3) V. n° 135 de la bibliographie.

II. — JOURNAUX

A) ESPAGNOLS

1. — *Gaceta de Madrid* [Journal Officiel], 1822, 1834-5, 1845, 1857, 1880.
2. — *Diario de Sesiones de los Cortes* [Compte rendu parlementaire du Journal Officiel], 1813-14, 1820-1822, 1834-40, 1843-1862.
3. — *Diario de Granada*, 1808.
4. — *El Espectador Sevillano*, 1809.
5. — *El Universal*, 1814.
6. — *El Redactor general de España*, 1814.
7. — *Atalaya de la Mancha*, 1814.
8. — *Diario Constitucional de Granada*, 1820.
9. — *El Censor*, 1821-1822.
10. — *El Zurriago*, 1822.
11. — *El Eco del Comercio*, 1834, 1846.
12. — *La Abeja*, 1834-5.
13. — *El Sol*, 1842-3.
14. — *El Herald*, 1844, 1846.
15. — *El Semanario pintoresco*, 1846.
16. — *El Imparcial*, 1846.
17. — *La Correspondencia*, 1862.
18. — *El Contemporáneo*, 1862.
19. — *El Constitucional*, 1862.
20. — *La Discusión*, 1862.
21. — *La Iberia*, 1862.
22. — *La Epoca*, 1862.
23. — *La Ilustración española y americana*, 1912.

B) ÉTRANGERS

1. — *El Español* [Londres], 1810-1814.
2. — *Le Globe*, 1828, 1830.
3. — *Les Débats*, 1830, 1835.
4. — *Giornale romano*, 1848.

III. — OUVRAGES CITÉS

1. — Actas de las sesiones secretas de las Cortes generales extraordinarias de la nación española que se instalaron en la isla de León el día 24 de septiembre de 1810, y cerraron sus sesiones en Cádiz el día 14 de igual mes de 1813; de las celebradas por la Diputación permanente de Cortes, instalada en la propia ciudad el día 9 de dicho mes, y de las secretas de las Cortes ordinarias que se instalaron en la misma ciudad el día 25 del propio mes, y, trasladadas a Madrid, fueron disueltas en su segunda legislatura el día 10 de mayo de 1814. Madrid, 1874.
2. — Alaux G. d', Le Pamphlet et les Mœurs politiques en Espagne, *Rev. des Deux Mondes*, 15 juillet 1847.
3. — Alcalá Galiano (A°), *Apuntes para servir a la historia del origen y alzamiento del ejército destinado a Ultramar en 1 de enero de 1820*, Madrid, Aguado y C^{ia} 1821.
4. — *Id.* *Recuerdos de un anciano*. Madrid, Imp^a Central, 1878.
5. — *Id.* *Memorias de... publicadas por su hijo*. Madrid, Imp^a de Enrique Rubinos, 1886, 2 T.
6. — *Id.* *H^a de España desde los tiempos primitivos hasta la mayoría de la reina D^a Isabel II*, redactada y anotada con arreglo a la que escribió en inglés el doctor Dunham, por..... con una reseña de los historiadores españoles de más nota por D. Juan Donoso Cortés, y un discurso sobre la historia de nuestra nación, par D. Francisco Martínez de la Rosa. Madrid, Imprenta de la Sociedad lit^a y tipogr., 1844-1846, 7 T.

25. — Aulard. — *L'éloquence parlementaire pendant la Révolution française. — Les orateurs de la Législative et de la Convention*. Paris, Hachette, 1886, 2 T.
26. — Barbier (J.). — Martínez de la Rosa. (Extrait de l'*Investigateur*, 330^e livraison, mai 1862.) Saint-Germain, Toinon, 1862.
27. — Barcia (M.). — *Catálogo de los retratos de personajes españoles que se conservan en la sección de estampas y bellas artes de la Biblioteca Nacional*. Madrid, Hijos de M. Tello, 1901.
28. — Becker (J.). — *Relaciones diplomáticas entre España y la Santa Sede durante el siglo XIX* por... Madrid, Imprenta de J. Ratés Martin, 1908.
29. — *Id.* — *Historia de las relaciones exteriores de España durante el siglo XIX (Apuntes para una historia diplomática)* por... Madrid, Imprenta tipográfica de Jaime Ratés, 1924-6 3 T.
30. — Bentham (J.). — *Traité de Législation civile et pénale*. Ouvrage extrait des manuscrits de M..., par Et. Dumont, membre du Conseil représentatif de Genève. Paris, Rey et Gravier, 1830, 3 T. (3^e éd.)
31. — *Id.* *Tactique des Assemblées législatives, suivie d'un Traité des sophismes politiques*. Ouvrage extrait des manuscrits de M... par Et. Dumont, membre du Conseil représentatif du canton de Genève. Genève, Paris, J.-J. Paschoud 1816. 2 T.
32. — Bermejo (A.). — *La Estafeta de Palacio. (Historia del reinado de Isabel II)*. *Cartas transcendentales dirigidas a D. Amadeo*. 2^a ed., Madrid, 1872, 3 T.
33. — Blanco White. — *El Español*, por... Londres, 1812-1814.
34. — Bermúdez de Cañas de la Torre, F^o. — *Elogio fúnebre del Ex^{mo} Sr D. F. Martínez de la Rosa, leído ante la Real Sociedad Económica de Amigos del País de Granada, en la sesión pública celebrada el 29 de mayo de 1864, por el doctor...* Granada, Imprenta y librería de D. F. Ventura y Sabatel, 1864.
35. — Bourgeois (E.). — *Manuel historique de politique étrangère*, 1^{re} éd., Paris, Belin, 1901-5, 3 V.
36. — Boussagol (G.). — *Angel de Saavedra, Duc de Rivas. Sa vie, son œuvre poétique*, Toulouse, Privat, et Paris, Didier, 1926.
37. — Broglie (duc de). — *Souvenirs, 1785-1870*. 2^e éd., Paris, Calman Lévy, 1886, 4 T.
38. — Brun, (C. Le). — *Retratos políticos de la Revolución de España, o de los principales personajes que han jugado en ella, muchos de los cuales están sacados en caricaturas por el ridículo en que ellos mismos se habían puesto, cuando el retratista los iba sacando; con unas observaciones políticas al fin sobre la misma; y la resolución de la question de porque se malogró ésta y no la de los Estados Unidos. Publicados en castellano por D..... ciudadano de los Estados Unidos e Intérprete del gobierno de la República de Pensilvania; Autor del Beneficio de un filósofo, de una Gramática inglesa y española, y traductor de los Ensayos de Pope sobre el Hombre, del Anti-Anglómano, de la Libertad de los Mares, y otros libros de literatura*. Impreso en Filadelfia, donde se encontrará de venta en casa del editor. Año 1826.
39. — Burgos (J. de). — *Anales del reinado de D^a Isabel II. Obra postuma de...* Madrid, Mellado, 1850-1, 5 T.
40. — *Id.* V. n^o 9.
41. — Cañete (M.). — V. n^o 145.
42. — Caparrós (J.-M.). — *La Chancillería de Granada durante la dominación francesa, Rev. del Centro de Est. Hist. de Granada*, 1911, n^o 3.
43. — Capéfigue. — *Diplomatie de la France et de l'Espagne depuis l'avènement de la Maison de Bourbon*, par M..., 1698-1846. Paris, Gerdès, 1846.
44. — *Id.* — *Les Diplomates européens*. Paris, librairie d'Amyot, 2^e éd., 1845, 4 T.
45. — Carcassonne (E.). — *Montesquieu et le problème de la Constitution française au XVIII^e siècle*. Paris, Les Presses Universitaires de France, s. d. [1926].
46. — Cárdenas (F. de). — V. n^o 130.
47. — Carné (L. de). — *L'Espagne au XIX^e siècle*. *Rev. des Deux-Mondes*, 15 décembre 1836.
48. — *Id.* — *Des intérêts nouveaux en Europe depuis la révolution de 1830*, par... Paris, Bonnaire, 1838, 2 T.

49. — Castillo y Ayensa (J. del). — *Historia crítica de las negociaciones con Roma desde la muerte del rey Don Fernando VII*. Madrid, Imprenta de Tejado, 1859, 2 T.
50. — Castro (A. de). — *Cádiz en la guerra de la Independencia. Cuadro histórico*. Cádiz, 1862.
51. — Castro (C. de). — *Antología de las Cortes de 1820 arreglada por... según encargo del Ex^{mo} Sr. Presidente del Congreso de los Diputados*. Madrid, García, 1910.
52. — Charléty (S.). — *La Restauration* [T. IV de Lavisse, *H^{is} de France Contempor.*], Paris, Hachette, s. d.
53. — *Id.* *La Monarchie de Juillet*. [T. V *id. id. id. id.*]
54. — Chateaubriand. — *Mélanges politiques et littéraires*. Les quatre Stuarts. — De la Vendée. — De Bonaparte et des Bourbons. — De la Monarchie selon la Charte. — De la liberté de la Presse par M. le V^{ic} de..... Paris, Firmin Didot, 1857.
55. — Chavarría (Padre J.). — *Crítica imparcial del abiso (sic) al público que se ha publicado con fecha 13 de octubre 1804*. Ms. (1).
56. — *Id.* *Escritos inéditos de... referentes a la epidemia que con la denominación de fiebre amarilla se supuso inbadida (sic) esta ciudad, año de 1804*. Ms. (2).
57. — Condorcet. — *Œuvres complètes de...*, Brunswick, Vieweg; Paris, Heinrichs, 1804, 21 T.
58. — *Id.* *Bibliothèque de l'Homme public ou analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers, sur la politique en général, la législation, les finances, la police, l'agriculture et le commerce en particulier, et sur le droit naturel et public*, par M. de..., M. de Peyssonel..., M. Le Chapelier. Paris, Buisson, 1790-1792, 28 T. en 14 vol.
59. — Constant (Benjamin de). — *Collection complète des ouvrages publiés sur le gouvernement représentatif et la Constitution actuelle de la France, formant une espèce de Cours de politique constitutionnelle*, par..... Paris, chez P. Plancher, 1818-1820, 8 T.
60. — Custine (Marquis de). — *L'Espagne sous Ferdinand VII*, par... Paris, Ladvocat 1838, 4 T.
61. — Deleito y Piñuela (J.). — *Fernando VII en Valencia el año 1814. Agasajos de la ciudad. Preparativos de un golpe de estado*. (Anales de la Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas, T. VII.) Madrid, 1911.
62. — Didier (Ch.). — *L'Espagne depuis 1830*. *Rev. des Deux-Mondes*, 15 déc. 1835 et 1^{er} fév. 1836.
63. — Discursos leídos en las sesiones públicas que para dar posesión de plazas de número ha celebrado desde 1852 la Real Academia de la Historia. Madrid, Matute, 1858.
64. — Discursos leídos en las recepciones públicas que ha celebrado desde 1847 la Real Academia española. Madrid, Imprenta Nacional.
65. — Donoso Cortés, marquis de Valdegamas. — *Œuvres de...* publiées par sa famille précédées d'une introduction par M. Louis Veuillot. 2^e édition, Paris, Vaton, 1862, 3 T.
66. — Dunham. — V. n^o 16
67. — Faguet (E.). — *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*. Paris, Société f^{me} d'imprimerie et de librairie [s. d.], 2 T.
68. — Fernán Núñez (Conde de). — *Vida de Carlos III*, publicada con la biografía del autor, apéndices y notas por A. Morel-Fatio y A. Paz y Méla, y un prólogo de D. Juan Valera, Madrid, F. Fé, 1898, 2 T. (3).
69. — Fernández Almagro (M.). — *Orígenes del régimen constitucional en España*, Madrid, Colección Labor, 1929.
70. — Fernández de Córdova (F^o). — *La Revolución de Roma y la expedición española á Italia en 1849*, por el teniente general... Madrid, Imprenta de Manuel G. Hernández, 1882.

(1) et (2) V. p. 21 n. 3.

(3) V. sur ce ms. p. 34 n. 1.

71. — Fernández de Córdova. *Mis memorias íntimas*, por el teniente general... Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1886-9, 3 T.
72. — Fernández y González (R.). — *Elogio fúnebre del Dr. D. Francisco Martínez de la Rosa leído en la Universidad literaria de Granada ante el claustro público reunido en su salón de actas de la misma, después de las exequias solemnes celebradas por su alma el día 15 de febrero*, por el Dr. D. catedrático de literatura general y española en la facultad de filosofía y letras. Granada, Imprenta de D. F. Ventura y Sabatel, 1862.
73. — Fernández Martín. — *Derecho parlamentario español*. Madrid, Imprenta de los hijos de J. A. García, 1885-1900, 3 T.
74. — Fernández de los Ríos (A.). — V. n.º 23.
75. — Ferrer del Río (A.). — *Galería de la literatura española*, por... Madrid, Mellado, 1846.
76. — Ford (R.). — *Cosas de España* (El país de lo imprevisto). Traducción directa del inglés; prólogo de Enrique de Mesa. (Colección Abeja), Jiménez Fraud, editor., 1922, 2 T.
77. — Gallardo (B.-J.). — *Discurso del diputado extremeño Gallardo sobre el párrafo de la paz del Proyecto de contestación al Discurso de la Corona; traducido y parafraseado en lenguaje pedestre del estilo de tribuna*. Madrid, Imprenta de Boix. Diciembre de 1837.
78. — *Id.* — *Obras escogidas de.....* Prólogo, edición y notas de Pedro Sáinz Rodríguez (Los Clásicos olvidados. Nueva biblioteca de autores españoles). Madrid, 1928, 2 T. [Le Discurso (n.º 77) est reproduit dans le T. II.]
79. — Gallego y Burín (A.). — *Los periódicos granadinos en la Guerra de la Independencia* (1808-1814). Granada, Tip. Comercial, 1918.
80. — *Id.* — *Granada en la Guerra de la Independencia*, por... (Centro de Estudios históricos de Granada y su reino). Granada, Tip. de El Defensor, 1923.
81. — Ganiwet (A.). — *Idearium español* (obras completas de A. G.), Cuarta reimpresión. Madrid, Victoriano Suárez, 1923.
82. — Garay de Monglave (E.). — Notice biographique sur M. Martínez de la Rosa. (Extrait de la Rev. 3^{me} biogr. pol. et litt^{re}, 1843). Paris, Lacombe, 1843. [Trad. esp. dans *El Heraldo*, à partir du 10 février 1844].
83. — Geoffroy de Grandmaison. — *L'Espagne et Napoléon*. Paris, Plon-Nourrit, 1908, 1925. [2 premiers volumes parus].
84. — *Id.* — *Correspondance du Comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-13*, publiée pour la Société d'H^{re} Cont^{re} par... Paris, Picard, 1905-1913, 7 T.
85. — Glachant (V.). — *Benjamin Constant sous l'œil du guet*. Paris, Plon, 1906.
86. — Godart (L.). — *Martínez de la Rosa. Ses œuvres et sa vie*. Paris, Dentu, 1862. [Extrait de la *Critique française*, mai-juin 1862.]
87. — Goicoerrotea (R.). — *Relación de la solemne ceremonia celebrada para la inhumación de los restos mortales del Cardenal Don Fray Francisco Ximenez de Cisneros en su sepulcro de la iglesia magistral de Alcalá de Henares el día 27 de abril de 1857*, escrita por... Madrid, Vicente, 1857.
88. — Gómez Imaz (M.). — *Los periódicos durante la guerra de la Independencia*. (1808-1814). Madrid, Tipografía de la Revista de Arch. Bibl. y Museos, 1910.
89. — González Brabo (L.). — *Discurso leído por el Ex^{mo} Sr. D. ... en el acto de su recepción el día 1 de marzo de 1863*. [V. n.º 64, T. III.]
90. — Guizot. — *Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps*, par M... Paris, Michel Lévy, 1858-1867, 8 T.
91. — Halévy (E.). — *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*. Paris, Hachette, T. I^{er}, 1912, [en cours de publication].
92. — *Id.* — *La formation du radicalisme philosophique. La Révolution et la Doctrine de l'Utilité*. Paris, Alcan, 1900.
93. — Hofer. — *Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*, publiée par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de M. le D^r... Paris, 1861, [T. 34].

94. — Hubbard (G.). — *Histoire contemporaine de l'Espagne*, par... Madrid, Paris, 1869-1883, 6 T.
95. — Jovellanos (G. de). — *Obras publicadas e inéditas de D... Colección hecha e ilustrada por D. Cándido Nocedal*, B. A. E., T. 46 et 50, Madrid, Rivadeneyra, 1858, 1859.
96. — Jullian (C.). — *Augustin Thierry et le mouvement historique sous la Restauration*, conférence faite à l'Ecole des Hautes-Études Sociales, le 9 novembre 1906. Tiré à part de la *Revue de Synth. Hist.*
97. — *Id.* — *Introduction aux Extraits des historiens français du XIX^e siècle*, Paris, Hachette.
98. — Kennedy (J.). — *Modern Poets and Poetry of Spain*. London, 1852.
99. — Lafuente Alcántara (M.). — *Historia de Granada, comprendiendo las de sus cuatro provincias Almería, Jaén, Granada y Málaga desde remotos tiempos hasta nuestros días*. Escrita por D... Granada, Imprenta de *El Defensor de Granada*, 1904, 2 T.
100. — Lafuente (Modesto). — *Historia general de España desde los tiempos primitivos hasta la muerte de Fernando VII* por D... *Continuada desde dicha época hasta nuestros días* por D. Juan Valera. Barcelona, Montaner y Simón editores 1877-1882, 6 T. (1).
101. — Lafuente (V.). — *Historia de los Sociedades secretas antiguas y modernas en España y especialmente de la Franc Mazonería*, Lugo, 1870, 3 T.
102. — Larra (M. J. de). — *Obras completas (sic) de Fígaro*, D... Nueva edición precedida de la vida del autor y adornada con su retrato. Paris, Garnier, 1889, 4 T.
103. — Latour (A. de). — *Tolède et les Bords du Tage*. Nouvelles études sur l'Espagne, par... Paris, Michel Lévy frères, 1860.
104. — León y Castillo (F. de). Marquis del Muni. — *Mis Tiempos*, Madrid, Sucesores de Hernando, 1921, 2 T.
105. — López (E.). — *Antología de las Cortes de 1846 a 1854. Arreglada por... según encargo del Ex^{mo} Sr Presidente del Congreso de los Diputados*. Madrid, Tordesillas, 1912.
106. — López-Aydillo (E.). — *El obispo de Orense en la Regencia del año 1810*. (Planteamiento de los problemas fundamentales de la vida constitucional de España) por... *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas*. Centro de Estudios históricos. Madrid, 1918.
107. — Marliani (M.). — *La Regencia de D. B. Espartero, Conde de Luchana, Duque de la Victoria y de Morella, y sucesos que la prepararon*, por... Madrid, Manuel Galiano, 1870.
108. — Martignac (V^{te} de). — *Essai historique sur la Révolution d'Espagne et sur l'intervention de 1823*, par M. le... Paris, Pinard, 1832.
109. — Martínez de la Riva y Quintas (M.). — *Biografía del Ex^{mo} Sr D. Francisco Martínez de la Rosa, y colección de sus más importantes discursos parlamentarios con indicaciones relativas a la influencia de los mismos y de dicha ilustre personalidad en la vida parlamentaria y política de la nación, así como en la transformación de los partidos, escrita por... por orden del Ex^{mo} Sr Presidente del Congreso de los Diputados*. Madrid, Tordesillas, 1915.
110. — Mazade (Ch. de). — Le Duc de Rivas, *Rev. des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1846.
111. — Méndez Bejarano (M.). — *Vida y obras de D. José M^a Blanco y Crespo* (Blanco White). Madrid, Tip. de la *Rev. de Arch. Bibl. y Museos*, 1921.
112. — Menéndez y Pelayo (M.). — *Historia de los Heterodoxos españoles* por el doctor D... (Con licencia de la Autoridad eclesiástica). Librería católica de San José, Madrid, [1880-1881], 3 T.
113. — *Id.* — *Estudios de crítica literaria*, por el doctor D... (Colección de escritores castellanos). Madrid, Sucesores de Rivadeneyra. [L'article sur M. de la R. est le même que celui qui figure dans « Autores dramáticos contemporáneos y joyas del teatro español del siglo XIX »].
114. — Mesa (E. de). — V. n^o 76.
115. — Metternich (prince de). — *Mémoires, documents et écrits divers laissés par*

(1) Le tome VI avec la collaboration de D. Andrés Borrego et D. Antonio Pirala.

- le... publiés par son fils, le prince Richard de Metternich, classés et réunis par M. A. de Klinkowstroem. Paris, Plon, 1880-1884, 8 T.
116. — Mesonero Romanos (R. de). — *Memorias de un setentón natural y vecino de Madrid*, escritas por... Madrid, Ilustración española y americana, 1880.
 117. — Miraflores (Marquis de). — *Apuntes histórico-críticos para escribir la historia de la Revolución de España desde el año 1820 hasta 1823*, por el... Londres, En la Oficina de Ricardo Taylor, 1834 + 2 T. de Documentos a los que se hace referencia en los Apuntes..., *id.*
 118. — *Id.* — *Memorias para escribir la historia contemporánea de los siete primeros años del reinado de Isabel II*, por .. Madrid, Calera, 1843.
 119. — *Id.* — *Continuación de las Memorias políticas para escribir la historia del Reinado de Isabel II*, por... Comprenden desde el año de 1840 en que terminan las Memorias de los siete primeros años del reinado, escritas por el mismo autor, hasta el 30 de septiembre de 1868, en que S. M. la Reina salió de España. Madrid, Rivadeneyra, 1873, 2 T.
 120. — *Id.* — *Juicio imparcial de la sucesión a la corona de España suscitada por la Inglaterra y la Francia con motivo del casamiento de la infanta de España D^a Maria Luisa Fernanda con el Duque de Montpensier*. Madrid, 1847.
 121. — *Id.* — *Impugnación de la obra publicada por D. José del Castillo y Ayensa, con el título de Historia crítica de las negociaciones con Roma, desde la muerte del Rey D. Fernando VII*. Madrid, 1859.
 122. — *Id.* — *Vida política del... escrita por el mismo*. Madrid, Aguado, 1865.
 123. — Montells y Nadal (F. de P.). — *Historia de la Universidad de Granada*. Granada, Indalecio Ventura, 1875.
 124. — Montesquieu. — *Œuvres de...* Nouvelle édition contenant l'éloge de Montesquieu par M. Villemain, les notes d'Helvetius, de Condorcet et le Commentaire de Voltaire sur l'Esprit des lois. Paris, E.-A. L. Equien, 1819, 8 T.
 125. — Nido y Segalerva, (J del.). — *Antología de las Cortes desde 1840 a 1846 arreglada por D... por encargo del Excm^o Sr Presidente del Congreso de los Diputados*. Madrid, Hijos de J.-A. García, 1910.
 126. — Nocedal (C.). — *Discurso leído por... en contestación al antecedente* [V. n° 104], [dans t. III de n° 64].
 127. — *Id.* — V. n° 95.
 128. — Ochoa (E. de). — *Miscelánea de literatura, viajes y novelas* por... Madrid, Bailly-Baillière, 1867.
 129. — *Id.* — *Antología española. Colección de piezas escogidas sacadas del Teatro moderno* por D... Paris, Cárlos Hingray, 1860.
 130. — Pacheco (J.-F.). — [in] *Galería de Españoles célebres contemporáneos o Biografías y retratos de todos los personajes distinguidos de nuestros días en las ciencias, en la política, en las armas, en las letras y en las artes*. Publicadas por D. Nicomedes Pastor Diaz y Don Francisco de Cárdenas, Madrid, Sanchiz, 1841 [4 premiers tomes], Boix, 1844, [les 5 derniers].
 131. — *Id.* — *Reva de Madrid*, 1839, 2^e semestre.
 132. — Palanco Romero (J.). — La Junta suprema de gobierno de Granada. *Rev. del Centro de Estudios Hist. de Granada y su reino*, 1911, n° 3.
 133. — Pérez Galdós (B.). — *La Fontana de Oro* (Novelas españolas contemporáneas. Primera época). Madrid, Perfado, Pérez y C^{as}, Madrid, 1905, [1^{re} éd. 1870].
 134. — *Id.* — Cádiz. (*Episodios nacionales*. Primera serie). Madrid, 1898, [1^{re} éd. 1874].
 135. — Pérez de Guzmán (J.). — Colección Isturiz-Bauer, *Bol. Acad. Hist.*, 1919, t.LXXXV.
 136. — Picavet (F.). — *Les Idéologues*. Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc. en France, depuis 1789. Paris, Alcan 1891.
 137. — Piñeyro (E.). — *Blanco White*. Bull. hisp., 1910.
 138. — Pirla (A.). — *Historia de la guerra civil y de los partidos liberal y carlista*. Tercera edición corregida y aumentada con la Historia de la regencia de Espartero, por... Madrid, 1893-4, 8 T. [1^{re} éd. 1833].

139. — *Id.* V. n° 100 et n. 1.
140. — Pitollet (C.). — *La querelle calderonienne de J. N. Böhl von Faber et J. J. de Mora*. Paris, Alcan, 1909.
141. — Puyol (J.). — *Don Diego Clemencin, ministro de Fernando VII* (Recuerdos del Ministerio del 7 de julio). *Bol. de la Real Acad^a de la Historia*, Madrid, t., XCIII cuadernos I y II, julio-diciembre de 1928, p. 137-305.
142. — Pouthas (Ch.-H.). — *Guizot pendant la Restauration. Préparation de l'Homme d'État (1814-1840)*. Paris, Plon [1923].
143. — Quinét (E.). — *Œuvres complètes de... Mes vacances en Espagne. De l'histoire de la poésie des épopées françaises inédites du XII^e siècle*. Paris, Pagnerre, 1857.
144. — Quintana (M.-J.). — *Obras completas del Excmo S^r D... B. A. E.*, t. XIX. Madrid, Rivadeneyra, 1852.
145. — *Id.* *Obras inéditas del Excmo S^r D...* precedidas de una biografía del autor por su sobrino D. M. J. Quintana, y de un juicio crítico por el Ilmo S^r D. Manuel Cañete. Madrid, Medina y Navarro, s. d. [1872].
146. — Rebello da Silva (L.). — *Memoria acerca da vida e escriptos de D. Francisco Martinez de la Rosa*. Lisboa, typ. da Academia 1862. [Reimprimé dans les *Obras completas... revistas e methodicamente coordenadas*, t. XXXV, Lisboa, 1900.] [V. traduction espagnole numéro suivant].
147. — *Id.* *Memoria sobre la vida política y literaria de D. Francisco Martinez de la Rosa* por... Lisboa, Silva Junior y C^a 1863 (1).
148. — Rico y Amat (J.). — *Historia política y parlamentaria de España* (desde los tiempos más remotos hasta nuestros días) escrita y dedicada a S. M. la Reina Doña Isabel II por... Madrid, Imprenta de las Escuelas Pías, 1860-1862, 3 T.
149. — *Id.* *El libro de los Diputados y Senadores. Juicios críticos de los oradores más notables desde las Cortes de Cádiz hasta nuestros días, con la inserción íntegra del mejor discurso que cada uno de ellos ha pronunciado* (2^a parte de la Historia política y parlamentaria de España). Madrid, 1862-1866, 4 T.
150. — Rodríguez Rubí (T.). — *Elogio fúnebre del Excmo S^r D. Francisco Martínez de la Rosa* [in] *Memorias de la Academia Española*, Año 1, t. I^{er}. Madrid, Rivadeneyra, 1870.
151. — Rousseau (F.). — Blanco White. — « Souvenirs d'un proscrit réfugié, en Angleterre », *Rev. hisp.*, t. XXII, 1910.
152. — Rousseau (J.-J.). — *Collection complète des Œuvres de... citoyen de Genève*, tome second. Contenant les ouvrages de Politique. [Du Contrat Social ou Principes du Droit politique. — Considérations sur le Gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée, par... En avril 1772.] A Genève 1782.
153. — Sáinz (P.). — Don Bartolomé José Gallardo y la crítica literaria de su tiempo. *Rev. hisp.*, t. LI, 1921, p. 211-595.
154. — *Id.* V. n° 78.
155. — Sánchez Alonso (B.). — *Fuentes de la Historia española e hispanoamericana. Ensayo de Bibliografía sistemática de impresos y manuscritos que ilustran la historia política de España y sus antiguas provincias de Ultramar*. 2^a ed. Revisada y ampliada. Madrid 1927. (Junta para Ampliación de estudios e investigaciones científicas. Centro de Estudios Históricos.)
156. — Sánchez Barbero. — [in] *Poetas líricos del siglo XVIII*, t. III, B. A. E., t. LXIII. Madrid, Rivadeneyra.
157. — Sarrailh (J.). — Quelques sources du Cádiz de Galdós. *Bull. hisp.*, 1921, n° 1.
158. — *Id.* Fin d'exil. Le retour en Espagne de la Reine Marie-Christine (février-mars 1844). *Bull. hisp.*, 1920, n° 3.
159. — *Id.* Don Diego Clemencin. *Bull. hisp.*, 1922, n° 2.
160. — *Id.* Un défenseur du trône de Ferdinand VII. Le général Egüía, premier comte du Real Aprecio. *Bull. hisp.*, 1925, n° 1.

(1) Une étiquette collée sur le nom de l'éditeur portugais porte Madrid, Carlos Bailly-Baillière, 1864.

161. — Seignobos (Ch.). — *Histoire politique de l'Europe contemporaine*. Evolution des partis et des formes politiques, 1814-1914, par... 7^e éd., Paris, Colin, 1924-1926, 2 T.
162. — Toreno (Conde de). — *Historia del levantamiento, guerra y revolución de España* por el Exc^{mo} Sr... precedida de la biografía del autor por el Exc^{mo} Sr D. Leopoldo Augusto de Cueto. B. A. E., t. LXIV. Madrid, Rivadeneyra, 1872. [1^{re} éd., 1835-7, 5 vol.].
163. — Valera (J.). — *Florilegio de Poesías Castellanas del siglo XIX*. Madrid, Fernando Fe, 1902-3, 5 T.
164. — *Id.* D. A. de Saavedra, Duque de Rivas [Rev.] Ateneo, 1888, 1889.
165. — *Id.* V. n^o 100.
166. — Viardot (L.). — De l'Espagne à propos du nouveau ministère. *Rev. des Deux-Mondes*, 15 sept. 1836.
167. — *Id.* *Etudes sur l'histoire des Institutions, de la Littérature, du Théâtre et des Beaux-Arts en Espagne*, par..., Paris, Paulin, 1835.
168. — Villanueva (J.-L.). — *Apuntes sobre el arresto de los vocales de Cortes ejecutado en mayo de 1814*. Escritos en la cárcel de la Corona por el diputado... uno de los presos. Madrid, Imprenta de D. Diego García y Campoy y C^{ia} 1820.
169. — *Id.* *Mi viaje a las Obisias*. Obra inédita de D... impresa por acuerdo de la comisión de Gobierno interior del Congreso de los diputados. Madrid, en la Imprenta nacional, 1860.
170. — Villarrutia (Marquis de). — *Relaciones entre España e Inglaterra durante la guerra de la Independencia*. Prólogo de D. Antonio Maura. Madrid, 1911, 3 T.
271. — *Id.* *Fernando VII rey constitucional*. *Historia diplomática de España de 1820 a 1823*. Madrid, F. Beltrán, 1922.
172. — *Id.* *La Reina Gobernadora D^a Maria Cristina de Borbón*. Prólogo del Exc^{mo} Sr Conde de Romanones. Madrid, F. Beltrán, 1925.
173. — *Id.* *El general Serrano Duque de la Torre. (Vidas españolas del siglo XIX)*. Madrid, Espasa-Calpe, 1929.
174. — Villergas (J.-M. y un Jesuita). — *Los políticos en camisa*. Historia de muchas historias escrita por... confesor cesante de los farsantes de alto copete, que sabe todas sus marrullerías porque ellos se las han dicho en secreto de confesión, y él nos las ha revelado también en secreto, así como nosotros en secreto las confiamos a todo el público español recomendándole el secreto. Madrid, Imprenta del Siglo, 1845-1846 2 T. + Patulea, Morrala, Giste, Serrín, Virutas, Echaduras, calderilla, casquijo, sumultiplos y residuos. Adición a los Políticos en Camisa, por... y D. A. Ribot y Fontseré (El Jesuita) miembros de ninguna sociedad artística y literaria, no individuos de la Academia española, no condecorados con varias cruces de distinción por acciones de guerra, no ex-diputados en varias legislaturas, etc..., etc... tomo III. Madrid, Imprenta del Siglo, 1847 (1).
175. — Zarátegui (J.-A.). — *Vida y hechos de D. Tomás de Zumalacárregui*, escrita por el general del mismo ejército. Madrid, 1845.
176. — Zulueta (L. de). — « El Candor liberal », art. de *El Sol*, 19 mai 1929.

IV. — ŒUVRES DE MARTINEZ DE LA ROSA

A) ŒUVRES POLITIQUES ET HISTORIQUES

1. — La Revolución actual de España bosquejada por D... [in] *El Español* n^{os} 7-8
2. — La Revolución actual de España bosquejada por D... Epoca primera, desde el principio de la insurrección hasta la instalación de la primera Regencia. Granada, en la imprenta del ejército. Año de 1813.
3. — *Idem*. Tercera edición. Madrid, Imprenta que fué de García. Año de 1814.
4. — Patriótico y enérgico discurso que en la sesión de Cortes del día 3 de marzo de 1814 pronunció con motivo de haberse suscitado discusión acerca de la causa de Oudinot... Reimpreso en Orihuela, 1814.

(1) Ce n'est que dans le 2^e volume que Villergas brise son anonymat. Le 1^{er} volume ne portait que ses initiales.

5. — Discurso que pronunció el S^r... en sesión de 21 de abril de 1814 después de la lectura de los documentos que presentó el Secretario de la Guerra, relativo al destronamiento de Bonaparte. Granada, Imprenta de Valenzuela, 1814.
6. — Manifeste à la Nation du 19 février 1814 (1).
7. — Lettre à Ferdinand VII du 25 avril 1814 (2).
8. — *Id.* 30 avril 1814 (3).
9. — Breves observaciones sobre la nota pasada a varios gabinetes por los de Austria, Rusia y Prusia de resultados del congreso de Troppau, escritas por D... Madrid, Imprenta del Universal, 1821.
10. — Observaciones que ofrecen a la nación los Secretarios de estado y del despacho que lo eran a principios de julio de 1822, acerca del dictamen presentado por una comisión de las Cortes sobre los acontecimientos de aquella época. Madrid, Imprenta Nacional, año de 1823.
11. — Exposición del Consejo de Ministros a S. M. la Reina Gobernadora. [1834] (4).
12. — Exposición leída en las Cortes generales del Reino por el Secretario del Despacho de Estado. Madrid, Imprenta real, 1834.
13. — *Espíritu del siglo* por... Madrid, 1835-1851, 10 T. (5).
14. — *Espíritu del siglo* por... Paris, Baudry, 1844, 2 T. (6).
15. — Crisis política de España en el siglo XVI. [in] *Rev^a de Madrid*, t. 1^{er}, 1838, pp. 182-191.
16. — De los grandes daños que causan las sociedades secretas así respecto de la libertad como respecto del orden. [in] *Rev^a de Madrid*, t. III, 1839, p. 270-279.
17. — ¿Cuál es el método o sistema preferible para escribir la historia? [in] *Rev^a de Madrid*, segunda serie, 1839, t. II, p. 531-540.
18. — Quels sont les secours que Christophe Colomb a trouvés dans les connaissances géographiques antérieures à son époque pour réaliser la découverte de l'Amérique? [in] *Investigateur*, 1841 (7). [Traduit en espagnol dans *Revista de Madrid*, 3^o serie, t. II, 1841.]
19. — Don Pedro Agustín Girón, duque de Ahumada. [in] *Rev^a de Madrid*, 3^e serie, t. III, 1841.]
20. — La civilisation au XIX^e siècle. [in] *Investigateur*, 1843 (8). [Traduit en espagnol dans *Revista de Madrid*, 3^e serie, t. V, 1843.]
21. — Discours de M... dans les séances du Congrès des Députés des 10 et 11 décembre 1843, dans les débats élevés à l'occasion de l'attentat de M. Olózaga contre la personne de S. M. la reine Isabelle II. Paris, Delanchy, 1844.
22. — Contestación al anterior discurso [celui de réception à l'Académie de l'Histoire, de Olózaga] [in, n^o 64].
23. — Contestación al anterior discurso [celui de réception à l'Académie de l'Histoire, du Duque de Rivas] [in, n^o 64].
24. — Discurso pronunciado por el Exc^{mo} S^r D... el día 27 de noviembre de 1854 con motivo de la apertura de las cátedras del Ateneo científico y literario de esta corte. Madrid, González, 1854.
25. — Bosquejo histórico de la política de España en tiempo de la dinastía austriaca. Discurso leído en sesión pública en la Real Academia de la historia el día 22 de abril de 1855 por... Madrid, Montgrifo, 1855.
26. — Discurso pronunciado por el Exc^{mo} S^r... el día 12 de enero de 1856, con motivo de la apertura de las cátedras del Ateneo científico y literario de esta corte. Madrid, Imprenta de Tejado, 1856.

(1) V. p. 45.

(2) *id.*, p. 48.

(3) *id.*, p. 48.

(4) C'est le prologue du Statut royal. V. texte dans Martínez de la Riva [n^o 109].

(5) Les 4 premiers chez J. Jordan; le 5^e chez Alegria y Charlain; le 6^e chez Lalama; le 7^e chez la Viuda de Jordan e Hijos; les trois derniers chez A. Espinosa.

(6) Ne va que jusqu'à la fin du tome VI de l'édition espagnole. Ces deux volumes sont les tomes IV et V des *Obras* de... Baudry.

(7) Tiré à part. Paris, René, 1841.

(8) *id.* *id.*, 1843.

27. — *Idem...* el día 13 de noviembre de 1856... Imprenta de Tejado, 1856.
28. — Bosquejo histórico de la Política de España desde los tiempos de los Reyes católicos hasta nuestros días por D... Madrid, Rivadeneyra, 1857, 2 T.
29. — Discurso pronunciado por el Exc^{mo} S^r... el día 16 de noviembre de 1857, con motivo de la apertura de las cátedras del Ateneo... Imprenta de Tejado, 1857.
30. — *Idem...* el día 3 de noviembre de 1858... Madrid, Imprenta de Tejado, 1858.
31. — *Idem...* el día 12 de noviembre de 1859... Madrid, Imprenta de Tejado, 1859.
32. — *Idem...* el día 18 de noviembre de 1861... Madrid, Imprenta de Tejado, 1861.

B) ŒUVRES LITTÉRAIRES (1)

33. — Odas a los atributos de Dios que brillan en la Sacrosanta Eucaristía, cantadas por el Doctor D..., catedrático de Ethica en esta imperial Universidad y Presidente de Filosofía en el Imperial colegio de San Miguel ; y con que esta M. N. y M. L. Ciudad de Granada adornó la plaza y estación en la solemnidad del S^{mo} Sacramento en este año de 1805. Siendo comisarios los S^{res} D. Manuel Martínez Verdejo, veintiquatro, y D. Pedro Benávides, jurado. Granada, En la Imprenta de D. Francisco Gómez, s. d. [1805].
34. — *Zaragoza* Londres, T. Bensley, 1811.
35. — *Lo que puede un empleo*. Comedia en dos actos en prosa, 2ª edición. Madrid, Imprenta que fué de García, 1814.
36. — Comedia nueva en dos actos. *Lo que puede un empleo o D. Melitón* [sans nom d'auteur] Valencia. Imprenta de Domingo y Mompié, 1821.
37. — *Le Pouvoir des Places* [in] Théâtre européen, nouvelle collection des chefs-d'œuvre des théâtres allemand, anglais, espagnol, danois, français, hollandais, italien, polonais, russe, suédois, etc... avec des notices et des notes historiques, biographiques et critiques... Théâtre espagnol, 2^e série. Paris, Guérin, 1835. [La pièce de M. d. l. R. est précédée d'une préface du colonel Naudet].
38. — *Ce que peut une place*. Comédie en 2 actes en vers. D'après Martínez de la Rosa, par Auguste Biset. Paris, Lacour, 1845.
39. — *La Viuda de Padilla*. Tragedia original en cinco actos por... Va precedida de un bosquejo de las Comunidades de Castilla. Madrid, Imprenta que fué de García, 1814.
40. — *Obras literarias de...* Paris, Didot, 1827-1830, 5 T. (2).
41. — *Aben-Humeya ou la Révolte des Maures sous Philippe II*. Drame historique par... Représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre de la Porte Saint-Martin le 19 juillet 1830. A Paris, de l'imprimerie de Jules Didot l'aîné, 1830. [Voir les compte rendus du *Globe*, 21 juillet-3 août 1830 ; des *Débats*, 21 juillet 1830 ; de la *Rev. des Deux-Mondes*, juillet 1830 ; de la *Rev. de Paris*, id. ; du *Moniteur Universel*, 21 juillet 1830.]
42. — *Aben-Humeya ou la Révolte des Maures sous Philippe II* ; drame historique en espagnol et en français. Paris, Baudry, 1845.
43. — *Poestas de...* Madrid, 1833.
44. — *Poestas de...* Madrid, Espinosa, 1847.
45. — Del influjo de la religión cristiana en la literatura [in] *Rev^a de Madrid*, t. III, 1839, p. 139-147.
46. — Un recuerdo de Italia [in] *Rev^a de Madrid*, 2^e serie, t. I^{er}, 1839, p. 543-552.
47. — El sentimiento religioso [in] *Rev^a de Madrid*, 3^e serie, t. II, 1841.
48. — De l'esprit de la littérature actuelle et du génie de Lope de Vega, [in] *Investigateur*, 1842.
49. — Quelle est l'influence de l'esprit du siècle sur la littérature ? [in] *Investigateur*, 1842, la [traduction espagnole in *Rev^a de Madrid*, 3^e serie, t. III, 1842].

(1) Pour les œuvres que nous avons simplement mentionnées, nous ne citerons que l'édition la plus répandue. Dans un travail postérieur, nous publierons la bibliographie plus complète de l'œuvre littéraire de Martínez.

50. — [Réponse aux discours de réception à l'Académie espagnole, de Oliván, Pastor Diaz, Hartzembusch] *in* [n° 64], t. I^{er}.
51. — [Réponse au discours de réception à l'Académie espagnole de Donoso Cortés]. *in* [n° 64], t. I^{er}.
52. — Reseñas de las principales discusiones del Instituto histórico de Francia durante su noveno congreso [*in*] *Rev^a de Madrid*, 2^a época, t. I^{er}, 1843.
53. — *Obras literarias de...* Paris, Didot, 1827-30, 5 T.
54. — *Obras completas de...* [*in*] *Colección de los mejores autores españoles antiguos y modernos*. Paris, Baudry, 1844, 5 T.
55. — *Id.* Paris, Baudry, 1853-1854, 5 T.
56. — *Obras dramáticas de...* Madrid, Rivadeneyra, 1861, 3 T.

INTRODUCTION

L'histoire de l'Espagne au ^{xix}^e siècle est frappée d'anathème. Espagnols et étrangers déclarent, non sans quelque superbe, qu'elle n'a guère d'intérêt. L'Espagne, dit-on, a simplement organisé des « *pronunciamientos* », mais n'offre pas le spectacle d'une évolution politique comme celle de l'Angleterre ou de la France, par exemple. Avec son humour britannique, le grand romancier Pérez de Ayala a déclaré un jour que « la politique espagnole du ^{xix}^e siècle était une politique de *casas de huéspedes* (pension de famille), entendant par cette boutade qu'elle ne présentait aucune grandeur, mais avait — au contraire — la mesquinerie de l'existence étroite que l'on mène dans les dites « *casas de huéspedes* ».

De ce mépris à prioriste pour cette histoire naît l'ignorance dans laquelle on la tient : l'une est conséquence de l'autre. Si l'on parcourt les bibliographies étrangères sur ce sujet, on s'aperçoit bien vite que les travaux généraux ou de détail sont presque toujours négligeables. Information superficielle qui ne remonte jamais aux sources, ou si rarement ; manque d'esprit critique dans les jugements ; répétition harassante des mêmes topiques sur l'Espagne ; nulle volonté décidée et loyale d'expliquer le problème espagnol. Il semble que l'on considère l'Espagne comme un pays extraordinaire auquel ne sauraient s'appliquer les saines méthodes historiques.

De l'autre côté des Pyrénées, on trouve, certes, de nombreux témoignages sur le ^{xix}^e siècle. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir le précieux répertoire de B. Sánchez Alonso (1). Mais la plupart de ces ouvrages sont des pamphlets, des brochures de circonstance, plaidoyers ou réquisitoires, en général très violents. Que de précautions à prendre pour utiliser toute cette littérature, puisque partout éclate une partialité exaspérée, même dans le style plein d'invectives contre les ennemis, et de louanges lyriques pour les amis ! Quant aux « histoires » proprement dites, dont certaines comme celles de Torenó, de Miraflores,

(1) *Fuentes de la H^a española e Hispano-Americana*, ouv. cit. Voir aussi la bibliographie de M. Fernández Almagro dans *Orígenes del régimen constitucional en España*.

de Martínez de la Rosa, sont riches de documents et d'informations, et d'un ton généralement apaisé, les soucis politiques de leurs auteurs nuisent parfois à l'établissement de la vérité. Ces historiens, dans des livres imposants, se défendent et défendent leur parti ou attaquent leurs adversaires. C'est que, il ne faut pas l'oublier, pendant le XIX^e siècle l'Espagne a été profondément, cruellement divisée. Elle a eu alors, comme la France au XVI^e siècle, ses guerres de religion. D'où l'excitation des passions chez tous ceux qui, témoins ou acteurs, ont étudié ce drame politique.

Dans ces dernières années seulement, certains érudits ont commencé à examiner l'histoire du siècle précédent avec plus de calme et d'équité. Ils ont composé quelques bonnes monographies trop rares malheureusement pour que l'on puisse encore écrire, sans courir le risque de bâtir sur le vide, une histoire générale du XIX^e siècle : tels Deleito y Piñuela, López Aydillo, le marquis de Villaurrutia, J. Bécker et quelques chercheurs occupés d'histoire locale.

Pourtant ceux qui ont fouillé dans les archives espagnoles et françaises, ceux qui ont parcouru les *Mémoires*, les *Souvenirs*, ou les *Histoires* d'Espagne du XIX^e siècle, ont été amplement récompensés de leurs peines et de leurs travaux. Ils ont pu assister à une vaste « comedia » aux nombreuses « jornadas ».

Le rideau se lève sur l'héroïque tableau de la guerre de l'Indépendance qui découvre au spectateur la vaillance du peuple espagnol sur les champs de bataille, et l'effort généreux et enthousiaste de ceux qui tâchent de donner à cette grande nation un gouvernement digne d'elle : Baylen et Vitoria, mais aussi Cadix de 1812. Puis le combat s'engage entre ceux qui veulent conserver farouchement l'ancien régime politique et ceux qui rêvent de liberté. La victoire passe d'un camp à l'autre. Elle préfère les partisans de la tradition. Elle se fixe sous leur tente.

Ferdinand VII meurt. C'était le puissant champion de l'absolutisme. Des femmes vont lui succéder. La cause est perdue, malgré l'obstination farouche des Carlistes. De ce jour, la lutte passe sur un autre terrain. On admet généralement la monarchie constitutionnelle. Il ne s'agit plus que de fixer le rapport des pouvoirs du trône et de ceux des Cortes. La bataille n'en continue pas moins vive, à la tribune des chambres et dans les rues. Les partis font appel aux généraux. L'armée devient prétorienne.

Pièce à grand spectacle. Beaucoup de figurants, surtout des soldats, beaucoup de soldats ; des députés éloquentes, des ministres éphémères ; des courtisans obséquieux et galants ; des bourgeois qui conspirent sans cesse. Parfois toute une cohorte part pour la France et l'Angleterre : une autre regagne l'Espagne. Chassé-croisé d'émigrés. Mais il manque un acteur, un acteur important. On a beau le chercher,

on ne le découvre pas : c'est le peuple espagnol, celui qui existait au moment de la guerre contre les Français et qui, depuis la victoire, s'est retiré dans ses campagnes, silencieux, indifférent. Eternelle abstention. Malgré cette absence, la scène n'en est pas moins animée. Au contraire, la gravité du peuple espagnol eût ralenti l'agitation des autres personnages. — Et que cette action soit éminemment dramatique, il n'en faut pas douter, si l'on songe que ceux qui voulaient assurer la liberté en Espagne, aussi bien que ceux qui voulaient la restreindre, ne craignaient pas d'exposer leur vie : les conjurés tombaient sous les balles du peloton d'exécution. Comedia sans doute, mais « Comedia heróica ». Dira-t-on encore que cette croisade généreuse, cette tenace opposition ne sont pas dignes de retenir l'esprit de l'historien ? Il n'est peut-être pas un pays où l'établissement du régime parlementaire ait coûté tant de sang et ait été réalisé au cours de si angoissantes incertitudes : Victoire, défaite. Pas en avant suivi d'un arrêt ou d'une reculade. Rien ne semble jamais acquis dans cette conquête. Quand les détails en seront soigneusement étudiés, on verra que cette histoire, où se mêlent les illusions généreuses et les actes virils, est l'une des plus passionnantes qui soient.

Nous n'avons pas osé aujourd'hui tracer une vue d'ensemble du siècle dernier : trop de lacunes restent à combler. Trop d'archives sont encore inexplorées, inexploitées. Seule nous a semblé possible une modeste monographie. Nous avons donc consacré notre ouvrage à un homme d'état dont la vie, agitée comme le siècle lui-même, avait attiré notre attention. Déporté dans un bagne d'Afrique, premier ministre, proscrit, président du Conseil, ambassadeur et président de la Chambre, telles furent les fortunes et adversités de notre personnage.

Mais il ne faudrait pas croire que seul le spectacle mouvant de cette existence peu commune nous ait intéressé. Une telle carrière était fertile en enseignements qui dépassent le cadre de l'anecdote. Que Martínez de la Rosa ait été ainsi ballotté par le sort, n'est-ce pas la preuve qu'il participait fortement à la vie politique de son pays ; et dès lors conter sa vie, n'est-ce pas esquisser l'histoire du siècle passé qu'on apercevra dans notre livre, — nous l'espérons, — à la façon d'une toile de fond, d'un décor devant lequel l'acteur jouera son rôle ? La biographie de Martínez pose une série de problèmes généraux, intéressant l'Espagne autant que l'individu. Si nous ne les avons pas résolus, du moins avons-nous tâché de les poser. D'autres, nous l'espérons, (nous-mêmes peut-être), les reprendront isolément.

Pour préparer cette étude, nous avons eu recours à la bienveillance de nombreux Espagnols et Français. Nous remercions tous ceux qui nous ont aidé dans notre tâche, et surtout les bibliothécaires et archivistes de la Biblioteca Nacional, de l'Archivo Nacional, de l'Archivo du Ministère d'Etat, de l'Ateneo, du Centro de Estudios históricos

de Madrid ; des Archives nationales, des Archives du Ministère des Affaires Etrangères, de la Bibliothèque nationale de Paris. Notre reconnaissance va aussi à d'illustres professeurs des deux pays, surtout aux maîtres espagnols que nous avons fréquentés pendant les neuf années que nous avons passées à l'Institut Français et à l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques de Madrid. Elle est acquise aussi à des amis de Grenade — patrie de Martínez — où nous avons été accueillis avec une grande cordialité. Que tous reçoivent notre tribut de gratitude et de sincère amitié.

* * *

Je dois des remerciements particuliers à M. Pierre Paris, membre de l'Institut, qui m'a accueilli avec tant de bienveillance à la Casa Velázquez, et m'a accordé, pour l'impression de mes thèses, une subvention de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques.

PREMIÈRE PARTIE

AUDACES DE JEUNESSE

CHAPITRE PREMIER

La jeunesse de Martínez de la Rosa

« Je suis né presque au moment où éclatait la Révolution française, écrit Martínez de la Rosa, comme si le sort, favorable ou contraire, me destinait à être témoin des grands événements qui, en peu de temps, ont bouleversé le monde (1). »

Le 10 mars 1787, en effet, l'homme dont nous allons écrire l'histoire, vit le jour à Grenade, dans la ville fameuse de l'Alhambra et du Palais de Charles-Quint. La plupart des biographes donnent une date de naissance erronée : les uns, 1788 ; les autres, 1789. Menéndez y Pelayo lui-même et Juan Valera le font naître le premier en 1788, le second en 1789 (2). S'il s'agissait d'une femme, on s'expliquerait sans peine ce rajeunissement. Peut-être dans le cas présent, doit-on pareillement invoquer une raison de coquetterie. C'est dans le *Discours nécrologique*, prononcé par D. Francisco Fernández y González quelques jours après la mort de Martínez de la Rosa, que l'on trouve pour la première fois la date exacte de naissance de l'illustre grenadin (3). Pour la première fois, on résume l'acte de baptême : dans l'église de Sainte-Marie-Magdeleine, le 12 mars 1787, on imposa au fils de D. Francisco Martínez Verdejo, trésorier honoraire de l'armée et de Luisa de la Rosa, les prénoms quelque peu étranges de Francisco de Paula, Jerónimo, Melitón, Manuel, Josef María del Carmen. Le parrain était l'oncle du nouveau-né D. Manuel Martínez Verdejo ; les témoins, D. Diego Martínez Arroyo, le grand-père ; D. Juan de Burgos, et D. Antonio Cervino. Le prénom

(1) *Esp. del siglo. ouv. cit.* I, p. 5.

(2) Menéndez Pelayo, *Estudios de critica literaria, ouv. cit.* I, p. 234. Juan Valera, *Florilegio... ouv. cit.* T. V. p. 57.

(3) *Elogio fúnebre... ouv. cit.* Quelques ouvrages, ou quelques discours postérieurs citent la date exacte de naissance. V. par exemple, Luiz Augusto Rebello da Silva, *Memoria acerca da vida... ouv. cit.* (et traduction espagnole citée) ; N. Alonso Cortés, *Relazo biográfico*, dans *Viejo y Nuevo, ouv. cit.* (Dans cette bonne biographie, incomplète malheureusement — elle n'est systématique que jusqu'en 1812 — l'auteur signale l'erreur des biographes). Miguel Martínez de la Riva y Quintas, *Biografia... ouv. cit.* (relève l'erreur de Menéndez Pelayo).

usuel de Martínez de la Rosa fut le premier de la longue liste, Francisco.

I

La famille à laquelle venait de naître un héritier comptait parmi les plus connues et les plus estimées de Grenade. Elle avait un passé ; elle possédait une large aisance ; elle s'intéressait à la vie intellectuelle. Du côté paternel, la branche des Martínez avait reçu au XVIII^e siècle des lettres royales expédiées le 28 mai 1777 concédant à l'un de ses membres, D. Diego, « la hidalguía de sangre (1). » Quelques années auparavant, un autre D. Diego, de Baeza, avait été l'objet de la même faveur, par lettres patentes du 22 mars 1735 (2). Un des ancêtres plus lointains, D. Francisco de Arroyo fut déclaré hidalgo, le 1^{er} octobre 1537 (3). Du côté maternel, D. Carlos de la Rosa avait lui aussi reçu solennellement la « hidalguía » le 13 février 1734 (4). Ainsi, des deux côtés, c'était sensiblement la même origine, petite noblesse, de date récente, sans titres pleins de prestige, mais bien authentique et sans tache d'honneur. Il faut ajouter que depuis plusieurs générations, on se mariait dans cette famille entre Grenadins. L'arbre généalogique de Martínez de la Rosa, qui ne remonte d'ailleurs qu'à la fin du XVII^e siècle, nous apprend que tous les ancêtres ont été baptisés dans les églises de Grenade, sauf un, D. Diego Martínez de Arroyo, qui était de Villena. Cette permanence dans la cité natale, cette fidélité à Grenade ne pouvaient qu'augmenter la considération qui entourait la famille de notre auteur.

Pas assez illustre pour devoir vivre sans travailler, la famille de Martínez de la Rosa était demeurée fidèle à une tradition d'activité, de labeur et d'économie qui semble s'y être établie de bonne heure. Elle en fut récompensée par une fortune respectable. Au début du XVIII^e siècle, un aïeul maternel, D. Jerónimo Gómez, figurait déjà parmi les principaux commerçants de Grenade (5). Dans son testament, il déclara qu'il avait commencé ses affaires disposant d'un capital de « quinze cents doublons anciens, ce qui fait quatre-vingt-dix-mille réaux de bronze », et qu'il l'avait doublé (6). Homme pieux, par surcroît, il légua cinq cents réaux au couvent de Notre-Dame du Carmen de sa ville natale.

Manuel Martínez Verdejo, le parrain et l'oncle de Martínez de la

(1) (2) (3) Expediente de D. Manuel Martínez Verdejo (Cartos III, n° 1038). *Arch. Hist. Nac. Madrid*. C'est le dossier établi en vue de nommer Manuel Martínez, oncle de Martínez de la Rosa, chevalier de l'ordre de Charles III.

(4) Expediente de D. Francisco Martínez de la Rosa (Cartos III, n° 2362, fol. 54 r.) *idem*. Y voir l'arbre généalogique.

(5), (6) *Idem*. fol. 30 v. et 31 r.

Rosa, étonna ses concitoyens par le richesse qu'il avait acquise dans le commerce avec l'Amérique. Il s'était établi à Cadix et, en peu de temps, avait édifié une fortune considérable (1). A sa mort, il laissa plus de sept millions de réaux (2). La possession d'un tel capital avait donné à D. Manuel le goût des honneurs et des décorations : il fut « vingt-quatre » de Grenade (3), et reçut le grade de chevalier de l'ordre royal de Charles III (4).

Les parents de Martínez de la Rosa, qui héritèrent d'une partie de cette fortune, vivaient dans une large aisance. Ils avaient à leur service de nombreux domestiques : D. Francisco Martínez, après la mort de son épouse, était encore servi par une femme de chambre, une cuisinière, un laquais et un portier. Chaque matin, un perruquier venait le coiffer et le raser. Il possédait à Grenade une maison luxueuse ; près de la ville, le Carmen de las Torres, et le Cortijo de las Elviras, planté d'oliviers, et qu'il donnait en fermage pour vingt-quatre mille réaux par an ; enfin, à Maracena, le caserío del Conde, ainsi que d'autres terres (5). A la mort de son frère Manuel, il hérita d'une autre belle maison, sise à Grenade, rue Saint-Isidore, et d'une propriété, le Cortijo de Mita Galán, dont la valeur fut évaluée à plus de quatre cents mille réaux. Il possédait en outre une somme respectable d'argent liquide. Au moment où D. Francisco Martínez Verdejo fit son testament, il avait dans un coffre de bois, douze cents réaux en or, et huit mille en argent, sans parler de nombreux bijoux, pierres précieuses, boîtes d'or incrustées de perles, et vaisselle ciselée. Suprême preuve de cette splendeur : dans une pensée charitable, mais de laquelle toute vanité n'était pas exclue, D. Francisco avait ordonné de vêtir de neuf six pauvres de la ville, le jour de son enterrement, six pauvres qui porteraient son corps de sa demeure à l'église paroissiale (6). Si l'on ajoute enfin que par ses alliances, la famille des Martínez était apparentée à des personnes de Grenade très en vue, on ne s'étonnera pas, qu'après la grande aristocratie de la ville andalouse elle ait occupé le premier rang. Une des sœurs de l'opulent commerçant de Cadix et du trésorier honoraire de l'armée avait épousé un avocat, D. Manuel Mariano Díaz, qui

(1) « ...su comercio muy grueso e interesante en la ciudad de Cádiz y Américas... » (Expediente de D. Manuel Martínez Verdejo, doc. cit., fol. 63 v. Le père du commerçant, D. Diego, possédait d'ailleurs « muy abundantes proporciones y haciendas » (*id. id.*).

(2) Pruebas de Caballero veinticuatro de D. Diego Martínez de la Rosa, *Arhcº municipal de Granada*. N° 52. 7.229.557 réaux et 22 1/2 maravédís.

(3) Magistrat municipal, appelé généralement regidor. Il y avait à Grenade 24 regidores, d'où le nom de « veinticuatro ».

(4) V. L'*expediente* cité plus haut.

(5) Testament de D. Francisco Martínez Verdejo, dans le *Quaderno... décimo de escrituras públicas que pasaron antes D. Andrés de San Pedro*, fol. 462-466 ; 14 décembre 1820.

(6) *Idem.*

appartenait à une riche famille de la cité, et était, lui aussi, « vingt-quatre ». De même, les Martínez étaient unis aux Carbajal et aux Ordóñez : or, D. Ramón Carbajal, brigadier, commandait le régiment d'infanterie de Grenade, et Don Antonio Ordóñez était chevalier de l'ordre royal de Charles III (1). C'est dire que par ses ramifications, la famille de Martínez de la Rosa était fortement attachée à la haute bourgeoisie grenadine.

A cette brillante position sociale, la famille de Martínez joignait-elle l'éclat d'une culture solide et raffinée ? Nous ne savons pas si les premiers ancêtres dont nous avons retrouvé les traces ornèrent leur esprit de connaissances profondes et variées. Nous sommes certain, en revanche, que le père de Martínez de la Rosa témoigna d'un goût très vif pour les études, les discussions philosophiques, littéraires ou scientifiques. Il faisait partie de cette bourgeoisie curieuse et éclairée qui s'intéressait aux « nouveautés » venues d'au-delà des Pyrénées, philosophiques, politiques ou littéraires (2) et tranchait sur la masse ignorante et superstitieuse. Résumons à ce propos l'anecdote rapportée par T. Rodríguez Rubí : le comte de Teba et le général Pardo de Figueroa, illustres Grenadins, reçurent la première machine électrique que l'on ait vue dans la ville. Quand ils commencèrent leurs expériences, ils furent dénoncés à l'Inquisition et « faillirent être traités comme des correspondants du diable de Zugarramurdi (3). »

Nous savons aussi que le Saint-Office de Grenade était très ému, vers la fin du XVIII^e siècle, de l'entrée frauduleuse de mauvais livres dans la ville. Nous avons retrouvé une lettre du 12 mai 1795, dans laquelle l'Inquisition de Grenade demandait au Conseil de Madrid d'adopter des mesures radicales pour empêcher cette introduction d'ouvrages néfastes. Elle préconisait l'envoi d'ordres sévères aux Commissaires des ports qui devraient saisir les publications contenant « le poison de la mauvaise doctrine ». Elle insistait sur la nécessité actuelle de surveiller l'arrivée « des livres, journaux, et œuvres dramatiques, en particulier ceux des pays étrangers (4). »

On peut mesurer l'activité de l'Inquisition de Grenade en parcourant le *Livre de Lettres et d'Ordres pour le Tribunal de Grenade* (5) qui renferme les décisions du Conseil de Madrid relatives aux dénonciations envoyées de Grenade. Poursuites contre un religieux qui s'est marié, contre des faiseurs de miracles, contre un avocat de la Chancellerie de Grenade condamné à un mois de réclusion et à une « leçon spirituelle

(1) Expediente de D. Manuel Martínez Verdejo, *doc. cit.* fol. 63 v, 67 v.

(2) V. plus loin p. 32 n. 2, à propos de la « culture » de Grenade.

(3) Rodríguez Rubí T, *Elog. fún. del Exc^{mo} S^r D. F. M. d. L. R. ouv. cit.* 561-562.

(4) *Inquis. Granada*, 2698 (Arch^o Hist^o Nac. Madrid).

(5) *Libro de Cartas y órdenes para el tribunal de Granada desde 3 de agosto de 1764 a 9 de diciembre de 1796* (Inquis. Granada. Arch^o Hist^o Nac. Madrid).

quotidienne d'une demi-heure (1) » ; enquêtes au sujet de quelques livres et prohibitions formelles de certains ouvrages. Le Conseil de Madrid interdit la *Moral del Diablo* et les comédies *El niño más perseguido* et *El ángel de la Guardia*, ordonne la confiscation du sixième volume de Wanspen, réclame l'enquête sur l'*Encyclopédie par des Amateurs*, décrète une perquisition dans la Bibliothèque du collège du Sacramonte et la saisie de certains livres (2). Enfin, le 17 janvier 1798, l'Inquisition de Grenade envoie à Madrid un rapport concluant à la prohibition de l'*Extrait des Gazettes françaises* (nos 47 et 52).

Ainsi l'Inquisition faisait bonne garde, à Grenade comme ailleurs. Cependant, il se trouvait dans la ville des personnes curieuses des idées et des livres nouveaux. Le père de Martínez de la Rosa possède une place d'honneur parmi ceux qui s'intéressaient aux progrès de la science et de la politique. Il avait organisé, en effet, une sorte d'académie qui réunissait des professeurs et des magistrats désireux d'échanger des vues sur les événements contemporains, en particulier les graves problèmes politiques. Ce n'était pas le seul cercle de ce genre dont pouvait s'honorer Grenade. Il en était un autre que présidait avec beaucoup de charme et de distinction une noble dame de la ville, une duchesse dont malheureusement Rubí, par une discrétion que l'on comprend mal, nous tait le nom. Chez cette duchesse, se groupaient de temps en temps quelques aristocrates de Grenade, qui s'entretenaient eux aussi des questions palpitantes de l'heure, du problème de la liberté des peuples et de la régénération des gouvernements. Ce groupe se tenait à l'écart de celui qu'avait organisé le Trésorier honoraire de l'armée : il était d'une catégorie sociale supérieure. Mais par la suite, une fusion s'opéra entre les deux cercles : elle fut l'œuvre précisément de Martínez de la Rosa, adolescent, et aussi de quelques professeurs célèbres, comme José Joaquín de Mora (3), Mariano Sicilia (4), du recteur de l'Université D. Antonio Prieto, et, enfin, de quelques aristocrates, comme le comte de Ofalia. Dès lors, cette Académie fit une large place dans ses travaux aux questions littéraires. D'après un Grenadin de la génération suivante, on y discutait des problèmes d'esthétique ; de la supériorité des Anciens sur les Modernes ; on y lisait et commentait les premières œuvres de Quintana et de Sánchez Barbero (5).

(1) 11 décembre 1788 ; 10 janvier 1778 ; 3 juillet 1778.

(2) 26 septembre 1781, 24 juillet 1778, 18 août 1777 ; 7 février 1784 ; 4 novembre 1777 et 17 septembre 1784 et 10 juin 1785. Il est également question dans ce *Libro* (23 août 1793) de la curieuse affaire suivante : Plusieurs prêtres français réfugiés à Grenade dans le couvent de Saint-Jean de Dieu « ont abjuré leurs erreurs contre Notre Sainte Religion, provenant du serment civique qu'ils prêtèrent en France ». L'Inquisition de Madrid fait observer que ces prêtres ne peuvent abjurer que devant un représentant du Saint-Office.

(3) V. plus loin p. 19 et n. 3 ; p. 20.

(4) *Id.*, p. 19.

(5) Fernández González, *Hª de la critª litª*, ouv. cit., 57-8.

II

Est-il étonnant, dès lors, que le Trésorier honoraire ait voulu que son fils possédât une forte culture et qu'il lui ait fait étudier, sous les meilleurs maîtres de la cité, les sciences et les langues modernes, la philosophie et le droit, aussi bien que le grec et le latin ? Martínez de la Rosa commença ses études sous la direction de D. Cristóbal de Urbina. Si nous ignorons tout de cette initiation scolaire, du moins savons-nous que le jeune élève garda un souvenir reconnaissant à son premier maître. A peine âgé de treize ans et déjà immatriculé à l'Université de Grenade, Martínez de la Rosa composa, à l'occasion d'examens que subirent ses anciens camarades de l'école primaire, une petite ode dans laquelle il rappelait le temps heureux où il était leur condisciple :

« Où donc, où donc se sont enfuis, ces jours tranquilles et innocents qui faisaient mes délices (1) ? »

Après avoir, très rapidement sans doute, parcouru le cycle primaire, Martínez de la Rosa fit ses humanités sous la direction du professeur d'éloquence de l'Université, D. José Garci-Pérez de Vargas. Ce maître avait organisé chez lui un cours privé que suivaient quelques enfants et quelques adolescents de la ville. On y étudiait le latin, la rhétorique, la géographie, l'histoire ancienne et la mythologie. Le jeune Martínez se fit remarquer de très bonne heure en classe, et surtout dans divers concours publics organisés par D. José Garci-Pérez, entre ses élèves. Plusieurs fois, Martínez remporta tous les prix (2).

Cet enfant qui donnait de si bonne heure des preuves d'une intelligence supérieure, fit, à l'Université, par sa précocité, l'étonnement et l'admiration de ses camarades et de ses professeurs.

Martínez de la Rosa s'inscrivit pour la première fois à la Faculté des Lettres en octobre 1799, pour se préparer à des examens de philosophie. La même année, il entra au collège de San Miguel, appelé aussi le collège des Verts (3). C'était alors un bambin de douze ans, « petit, au teint clair et aux cheveux châains (4) ». Il jura obéissance au Recteur, suivant la formule traditionnelle, et se mit à l'étude de la logique, de l'éthique, du grec, du français, de l'anglais, des mathématiques et de la physique. Ses progrès dans ses disciplines furent si

(1) Fernández y González, *Elogio Fúnebre...* *ouv. cit.*, p. 15, n. 2.

(2) *Idem...*, *Idem...*, p. 10 n. 4.

(3) Le collège était ainsi nommé à cause de la couleur *verte* de la *beca* que portaient ses élèves sur un manteau gris. Ce collège avait été fondé en 1625 par Charles Quint, dans le but de recueillir et d'instruire les fils de Maures. Bientôt, il se transforma en un collège ordinaire. (Nº Alonso Cortés, *Viejo y Nuevo*, *ouv. cit.*, p. 124, et note 2.)

(4) *Lib. de matric. de 1799* Fº 13 cité par Nº Alonso Cortés, *ouv. cit.* 125 et note 1, qui suit dans cette partie de sa biographie Fernández y González. Ce livre a disparu.

remarquables qu'en 1801 il achevait ses études philosophiques, avec un éclatant succès. Déjà, en 1800, son nom sur la liste des étudiants de philosophie, était suivi de la mention « excellent » (1).

Le 28 mai 1801, il recevait le titre de bachelier, et le 27 octobre ceux de licencié et de maître-ès-arts. « Pour recevoir le grade de bachelier en philosophie, lit-on dans son dossier universitaire, il subit au lieu des trois quarts d'heure d'interrogation, prévus par les ordonnances royales, un examen de trois heures qu'il passa très brillamment en présence du Recteur, des Professeurs, des Docteurs, des Maîtres », et d'autres personnes étrangères à l'Université. Le titre lui fut décerné *per aclamationem*. Son examen de licence et de maîtrise-ès-arts dura deux heures et demie et lui valut un égal triomphe. Comme on n'avait pas oublié le succès de quatre conclusions publiques qu'avait soutenues, au nom de son collège, le précoce orateur, afin de récompenser solennellement Martínez, l'Archevêque de Grenade lui attribua « une demi-bourse de grâce ». Quelque temps après, il fut nommé régent de la chaire de philosophie (1^{er} octobre 1802) et l'année suivante, « consiliario » de cette même faculté (11 novembre 1803) (2). Déjà, le 18 janvier 1802, il avait été nommé professeur suppléant de la chaire du premier cours de mathématiques (3).

En 1804, Martínez fut encore reçu licencié et docteur en droit civil (4): vertigineuses études ! En 1805, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, il prit place parmi les professeurs de la Faculté des Lettres de Grenade, ayant été nommé professeur de philosophie morale. Cette « oposición » fut annoncée le 7 juillet 1804. Martínez posa sa candidature le 5 août. Il eut pour concurrent D. Paulino de los Arcos. Le 6 septembre, les deux candidats furent proposés au roi, Martínez en première ligne (5). Le 17 avril 1805, il fut installé dans sa chaire (6). Ainsi, à dix-huit ans, Martínez de la Rosa avait achevé ses études littéraires, philosophiques et juridiques. Il possédait une riche collection de parchemins et professait à la Faculté des lettres de Grenade.

C'est là une carrière dont la rapidité ne manque pas de surprendre. Même en reconnaissant à Martínez de la Rosa une intelligence et une

(1) Liste des élèves reçus, *Arch. de l'Univ. de Grenade*. Le dossier universitaire de Martínez a disparu. Il existait encore au moment où Fernández y González écrivit son *Elogio fúnebre*. Nous avons pourtant retrouvé les demandes de Martínez pour solliciter son admission à l'Université (celle-ci non datée) et pour se présenter au baccalauréat (11 avril 1801), dans *Legajos antiguos de expedientes de doctores* n° 36, *Arch. Univ. Granada*.

(2) *Libro de claustros* (commencé le 1^{er} avril 1800 et fini le 31 juillet 1809 ; il manque les feuillets 257 à 528, c'est-à-dire les procès-verbaux à partir du 28 novembre 1806 jusqu'au 17 octobre 1807.) Voir dates correspondantes, fol. 53v. et 83 v.

(3) *Idem.* fol. 16.

(4) *Libro de Claustros*, 13 avril 1804, 24 avril 1804, fol. 95 v. 97 v.

(5) *Libro de Claustros* date correspondante, fol. 108 v.

(6) *Id.* fol. 124.

application exceptionnelles, ainsi qu'un talent oratoire peu commun, il faut, pour se l'expliquer, songer à l'état lamentable de l'enseignement espagnol vers la fin du XVIII^e siècle. Cette observation a déjà été faite par D. N^o Alonso Cortés, qui, à ce propos, rappelle la circulaire royale du 16 février 1797, expédiée aux Universités pour tâcher de mettre fin aux abus qui s'y étaient introduits (1). En 1805, le Recteur de Grenade déplorait l'oubli dans lequel étaient tombés les règlements de l'Université, aussi bien que les ordonnances royales (2). Il est également permis de penser que le recteur D. Antonio Prieto, et quelques professeurs témoignèrent une grande bienveillance à Martínez de la Rosa, en considération de sa famille...

En 1803, ses collègues le désignent pour faire partie du jury qui doit examiner les candidats à la chaire de philosophie. Remarquons, en passant, que sous le nom de philosophie on enseignait alors une bonne partie de ce que nous appelons aujourd'hui physique. Dans ce concours, en effet, les concurrents argumentèrent sur la théorie d'Euler relative à la nature de la lumière, sur le système de Newton, sur la pression atmosphérique, la mécanique et l'hydrostatique. Le 11 mai 1804, Martínez de la Rosa est désigné pour féliciter deux professeurs qui viennent d'être nommés magistrats de la chancellerie. Le 12 juillet 1805, il est désigné ainsi que le professeur Molinero, pour annoncer à D. Benito Puente, directeur de l'Université (3), la mort du Recteur Prieto, et le prier de bien vouloir continuer à protéger l'Université. Le 26 août, il est chargé de vérifier les comptes de gestion (4).

Les questions pédagogiques semblent l'intéresser vivement. Il lit plusieurs rapports sur l'enseignement de la philosophie et des mathématiques. Le 11 mai 1804, il prend part à une discussion relative au choix d'une grammaire latine : on décide d'adopter celle de Muñoz. Le 26 novembre 1805, il est chargé de préparer un mémoire, avec D. Urbano Nieto Navarro, pour fixer le livre de philosophie que doivent adopter les étudiants, et pour régler l'enseignement des mathématiques. Les rapporteurs profitèrent de l'occasion pour présenter quelques observations au sujet du fonctionnement de la faculté de philosophie. Ils proposèrent d'augmenter les traitements des professeurs et de modifier

(1) *Ouv. cit.*, 126-127.

(2) *Id.* 127. Alonso Cortés cite le livre de F. de P. Montells, *H^a del origen y fundación de la Universidad de Granada*, *ouv. cit.*, p. 388. Voir aussi *Libro de Claustros*, 23 janvier 1806, fol. 161. r : le Recteur rappelle la « real orden » de 1802 qui oblige les professeurs à parler pendant une heure et à consacrer ensuite une demi-heure à répondre aux questions des étudiants.

(3) « Estas plazas de directores de las Universidade fueron creadas por real cédula de 24 de marzo de 1769, tal vez para inspeccionar el orden interior, el manejo de los fondos y el estado de la enseñanza superior ». (Montells, *H^a de la Univers, de Gran.* *ouvr. cit.*, p. 379).

(4) *Libro de Claustros...* dates correspondantes.

le régime des examens. En terminant, ils recommandaient de substituer au livre de l'Archevêque de Lyon les *Institutiones* de J.-B. Almici (1). Le 13 décembre 1806, il présenta avec son collègue Navarro un rapport d'une importance capitale. Il s'agissait en effet de répondre à une circulaire royale demandant des renseignements sur l'état présent de la Faculté et un exposé des réformes désirées. Le rapport vaut qu'on l'examine de près (2).

Il permet d'observer le vif désir de modifier un enseignement encore trop scholastique, malgré le plan d'études de 1776, et de l'orienter vers des voies nouvelles. Le rapport fait connaître que la Faculté de philosophie comprend cinq chaires (logique, métaphysique, philosophie morale, physique générale et spéciale, et chimie). Il faut y ajouter trois chaires de mathématiques (arithmétique et algèbre, géométrie, trigonométrie). La philosophie et les mathématiques sont considérées comme inséparables, « unies autant par les relations et les liens qui existent entre elles que par les règlements et l'usage de l'Université (3) » écrivent les rapporteurs. On étudie la chimie dans les ouvrages de Chaptal, les mathématiques dans celui de Juan Justo García, la philosophie dans celui de l'Archevêque de Lyon. Pour ce qui est de ce dernier ouvrage, les rapporteurs remarquent que les professeurs en modifient souvent le texte, en corrigeant les erreurs surtout quand les doctrines sont trop fortement inspirées du cartésianisme (4).

Après avoir signalé ce qui existe à l'Université de Grenade, Martínez et Navarro font connaître les vœux de la Faculté de philosophie. Ils signalent d'abord quelques améliorations à apporter aux traitements des maîtres, et la nécessité de leur donner plus d'autorité en leur donnant des représentants au Conseil de l'Université. Quant à l'enseignement lui-même, ils le souhaitent plus uniforme. Dans les collèges privés, en effet, chaque professeur a un livre spécial. Qu'arrive-t-il dès lors ? « C'est qu'en aucun de ces établissements on ne cultive les mathématiques... et la philosophie sans le secours des mathématiques sera réduite comme autrefois à un jargon de mots barbares, à un labyrinthe confus de propositions absurdes et ridicules (5). » Cette union des mathématiques et de la philosophie est indispensable (6).

Passant ensuite à l'examen des ouvrages de philosophie en usage, Martínez et Navarro font la critique du traité de l'Archevêque de Lyon qui, malgré l'élégance de son latin, est beaucoup trop fidèle aux

(1) *Institutiones juris naturæ...*

(2) Il a disparu du *Libro de Claustros*, où existent encore les rapports des facultés de théologie et de médecine. Il est reproduit heureusement dans P. Montells, *Hª de la Universidad de Granada*, ouv. cit., 396-412.

(3) P. Montells, *Hª de la Univ. de Granada*, ouv. cit. p. 396.

(4) *id.* *id.* p. 398.

(5) *id.* *id.* p. 405.

(6) *id.* *id.* p. 406-7.

principes de Descartes (1). De plus, l'éthique y est trop sommairement étudiée et trop unie à la théologie. Les erreurs n'en sont pas absentes (2). Les rapporteurs proposent un nouveau livre qui leur semble excellent, c'est le *Institutiones juris naturæ et gentium secundum catholica principia Joannis Baptistae Almici*.

Ce long travail nous révèle un trait essentiel de l'esprit des professeurs grenadins, de Martínez en particulier : ces hommes, en cela bien de leur temps, admirent la discipline des mathématiques qu'ils estiment capitale dans la formation intellectuelle. Mathématiques, science rigoureuse, absolue, dans laquelle tout s'enchaîne et tout se déduit. Mathématiques, triomphe de la raison. Et s'il arrive aux rapporteurs de demander la création d'un laboratoire, d'un jardin botanique, ou l'acquisition d'une collection de minéraux, ce n'est qu'en passant, ce n'est pas au nom d'un principe, comme lorsqu'il s'agit d'affirmer l'absolue nécessité des études mathématiques.

Il est plus malaisé de savoir comment Martínez de la Rosa s'acquitta de ses fonctions de professeur. Nous n'avons trouvé à Grenade ni souvenirs d'élèves, ni critiques de collègues, ni confidences de l'intéressé. Seul, Fernández y González donne les renseignements suivants : « L'enseignement de Martínez de la Rosa était très profond, en même temps que méthodique et clair, riche en citations d'auteurs anciens, et semé d'anecdotes historiques, où il excellait (3) ». Le professeur, malgré son âge, semble n'avoir pas manqué d'autorité sur ses élèves. Il aurait, dit-on encore, composé un traité d'éthique (4).

III

Quels sont les ouvrages que Martínez de la Rosa dut étudier dans sa jeunesse, et qui servirent à façonner son esprit ? Nous dirons plus loin quels traités de politique il put bien se procurer et étudier dans sa cité natale. Dès maintenant, pouvons-nous retrouver quelques-uns des livres philosophiques qu'il a maniés ?

Le biographe le plus scrupuleux de Martínez, Fernández y González, assure qu'il a le premier fait connaître à Grenade la doctrine de Condillac. Il aurait soutenu des conclusions sur le philosophe sensualiste et deux de ses élèves, les maîtres Antonio Romero Prieto et Manuel Segovia en auraient parlé dans des examens publics (5). On a tout lieu

(1) P. Montells, *Hª de la Univ. de Granada*, ouv. cit. p. 408.

(2) *id.* *id.* p. 409.

(3) *Elog. fún.* ouv. cit. p. 20.

(4) *id.*, p. 20, n. 2.

(5) Fernández y González, *Elog. fún.* ouv. cit., p. 20 n. 2. Narciso Alonso Cortés reproduit ce renseignement, *Viejo y nuevo*, p. 130, n. 2.

d'avoir confiance en Fernández y González qui a si soigneusement reconstitué la vie universitaire de Martínez de la Rosa. On regrette pourtant qu'une telle affirmation ne soit pas plus développée et appuyée de preuves convaincantes. Ce renseignement est d'une importance capitale. Etre un admirateur de Condillac, vers 1800, en Espagne, c'est démontrer en effet que l'on renonce à l'ancienne philosophie pour adopter la nouvelle ; c'est affirmer que l'on se détache du passé pour s'orienter vers l'avenir. Semblable admiration est la pierre de touche d'un esprit moderne.

Remarquons en effet que pour les contemporains de Martínez, français ou espagnols et même pour des historiens de la philosophie plus récents (1), il était de règle d'opposer le pensée du xvii^e siècle et celle du xviii^e, symbolisées dans les grands noms de Descartes et de Condillac. Il faut arriver aux travaux de F. Picavet, en particulier à son édition du *Traité des Sensations* de Condillac (2), et plus encore à son ouvrage sur les *Idéologues* (3) pour se rendre compte, d'une part, que Condillac n'est pas le seul grand philosophe du xviii^e siècle, et, d'autre part, qu'il ne doit pas être opposé complètement à Descartes, auquel il tient par bien des liens (4). Mais jusqu'alors, de très bonne foi, on dressait l'un en face de l'autre, l'auteur du *Discours de la Méthode* et celui de la *Logique*. Etre Cartésien, vers 1800, c'était se montrer partisan de la pensée traditionnelle. Etre sensualiste, c'était faire preuve de modernité. Nous avons relevé que Martínez, dans son rapport de 1806 sur l'état de la Faculté de Grenade, critiquait le livre de l'Archevêque de Lyon dans la mesure précisément où il était trop attaché à la philosophie de Descartes. Est-ce la preuve que Martínez était partisan du système nouveau, du sensualisme ?

Mais comment, dans la lointaine Grenade, pouvait-on connaître l'œuvre de Condillac ? Sans parler des éditions françaises qui eussent pu clandestinement pénétrer en Espagne, il existait des traductions espagnoles de son œuvre. Menéndez y Pelayo en cite deux de la *Logique*, celle de Bernardo María de Calzada (1784—et réimpression de 1789) et celle de Valentin Foronda (1789) qui mit la *Logique* en dialogue pour la rendre plus accessible à son fils (5). Nous pouvons compléter cette information, grâce à quelques documents inédits. En premier lieu, nous

(1) Voir les ouvrages de Cousin et de ses disciples.

(2) *Traité des Sensations* (1^{re} Partie), 1885, Delagrave.

(3) Paris, Alcan, 1891.

(4) Voir en particulier le chapitre d'introduction : *Les origines de l'Idéologie au xvii^e et au xviii^e siècle. (Idéologues, ouv. cit.)*. « Ce que [Condillac] a conservé du cartésianisme est de beaucoup plus considérable que ce qu'il en a supprimé ou modifié ». P. 4.

(5) Menéndez Pelayo, *H^a de los Heterodoxos, ouv. cit.*, III, 241 et n. 3 ; 242 et n. 3. Revoir tout le paragraphe iv du chapitre III, livre VI, *Propagación y desarrollo de la filosofía sensualista*.

avons retrouvé une lettre de l'Inquisition de Séville, du 22 septembre 1787, dénonçant au Conseil de Madrid le *Cours d'étude pour l'instruction du Prince de Parme* (Genève, 1780, 12 vol.). Cette lettre faisait savoir que le délégué chargé de contrôler une liste de livres présentée par M. Bérard, libraire français à Séville, avait saisi l'ouvrage de Condillac. Ce délégué ajoutait : « Cet ouvrage se répand trop, il figure dans les listes, et les gens instruits se le procurent, comme un ouvrage de goût et à la mode. » Des censeurs de Séville examinèrent l'ouvrage (13 septembre 1788) et y relevèrent « les injures les plus atroces et les faussetés les plus évidentes que puissent inventer le libertinage et l'impiété contre le Saint-Office », aussi bien que de nombreuses propositions contre les papes et les rois catholiques. Le Conseil de l'Inquisition de Madrid fit à son tour examiner l'ouvrage très minutieusement. Tandis que les six premiers tomes furent jugés très estimables, les autres furent rigoureusement condamnés. Nous ne savons pas, dirent les censeurs, si « c'est un catholique qui parle, ou si, sous le nom de Condillac, c'est le libertinage tout entier et l'esprit des hérétiques qui a dirigé la plume ». Les six derniers tomes furent donc condamnés et figurèrent dans l'édit du 10 mai 1788 (1). Mais à Grenade même, Condillac suscita la fureur de l'Inquisition locale. Le 1^{er} avril 1799 le secrétaire de l'Inquisition de Grenade envoya à la censure une dénonciation qu'il avait reçue contre la *Logique*. Les censeurs reconnurent le bien-fondé de la dénonciation. Ils conclurent que le livre « respirait le Matérialisme et le Fatalisme » et s'opposait à la religion catholique (15 avril 1799). Le 20 avril, le Saint-Office de Grenade décidait que le livre devait être saisi et prohibé par édit public. La question fut portée devant le Conseil de Madrid qui n'ayant pas d'exemplaire de la *Logique* en réclama un à Grenade. Il lui fut envoyé le 28 mai. On ne sait ce qu'il advint de l'affaire par la suite (2). Ainsi, reconnaissons volontiers que Condillac avait pénétré en Espagne vers la fin du xviii^e siècle. Mais reconnaissons également que seul un témoignage — par ailleurs digne de foi — nous instruit sur la connaissance qu'avait du philosophe sensualiste le jeune Martínez.

IV

Tandis que Martínez de la Rosa suivait les cours au collège de San Miguel et de l'Université ; tandis que, plus tard, il enseignait dans ces deux établissements, il fréquentait assidûment des amis d'un commerce profitable et charmant. Parmi eux, deux semblent avoir eu ses préfé-

(1) Inquis. Sevilla, 4500. (Arch^o H^o Nac. Madrid).

(2) Inquis. Granada, 4474 (Arch^o H^o Nac. Madrid).

rences : Mariano Sicilia et José Joaquín de Mora. Mariano Sicilia avait précédé Martínez de la Rosa dans ses fonctions de président de la classe de philosophie du collège San Miguel. En 1799, nous retrouvons son nom parmi les étudiants qui s'inscrivent pour la quatrième année de droit canon. Le 10 avril 1801, il est reçu bachelier. Il est professeur de philosophie jusqu'en 1804. En 1802, il fait subir, avec Martínez de la Rosa, un examen de passage au jeune Diego, frère de son ami. En 1804, promu à une catégorie supérieure, il abandonne sa chaire de philosophie : c'est encore Martínez de la Rosa qui va lui succéder. L'année suivante, Sicilia est nommé curé d'Albuñol, petite ville voisine de Grenade : c'est la séparation des deux amis. Pendant cinq ans, tous deux avaient mené une existence analogue, vivant en perpétuel contact. C'est ainsi qu'un même petit volume contient l'ode de Martínez, composée en 1800, en l'honneur de sa première école (1), et une *déclamation contre l'ignorance* de Mariano Sicilia. A partir de 1805, une correspondance s'engage entre les deux amis. Nous n'avons malheureusement pu la retrouver. Il faut nous contenter de l'analyse très sommaire de Fernández y González, qui eut la bonne fortune de pouvoir la consulter. Martínez de la Rosa soumettait à son ami diverses compositions poétiques, et Sicilia lui retournait ses petits poèmes, accompagnés des observations qu'ils lui suggéraient (2).

Mora (3), dont le nom devait résonner bientôt plus bruyamment, était venu à Grenade, suivre les cours de l'Université. A peine un peu plus âgé que Martínez de la Rosa, il conquiert rapidement ses grades. Le 19 avril 1800, il était reçu licencié et Maître ès arts. Le 1^{er} octobre 1801, les professeurs le chargeaient de suppléer leur collègue de mathématiques (première année). En 1806, il se faisait inscrire sur la liste des candidats à la chaire de droit civil : il finissait par trouver sa voie. Mora, en effet, à cette date, semble surtout préoccupé par les problèmes politiques. On a assuré qu'il aurait introduit Bentham à Grenade, commençant dès lors, une ardente propagande en faveur du philosophe anglais (4).

L'année précédente, enthousiasmé par quelques odes de Martínez de la Rosa composées à l'occasion de la Fête-Dieu, Mora avait adressé ces poèmes sacrés à l'Académie des Belles-Lettres de Cadix, dont il

(1) V. plus haut, p. 12.

(2) Fernández y González, *Elog. fún. ouv. cit.*, p. 18.

(3) Voir Pitollet, *La querelle caldéronienne...*, *ouv. cit.*, 48-50 (bibliographie); 51 et sig. (biographie).

(4) *Id.*, *id.* p. 53. Il faut observer pourtant que l'influence de Bentham se fait surtout sentir en Espagne à partir de 1820. V. Menéndez y Pelayo, *H^a de los Heterodoxos*, *ouv. cit.*, III. Livre VII, ch. III, parag. II. V. plus loin, p. , sig. Il n'en est pas moins vrai que dès 1802 et pendant la guerre d'Indépendance, l'Espagne s'intéressa à Bentham. V. Elie Halévy, *La Formation du radicalisme philosophique*, p. 281 et n. 10 et 11.

était membre. Dès que les Gaditans en eurent pris connaissance, ils nommèrent Martínez de la Rosa académicien honoraire (1). L'amitié de Martínez et de Mora résista à l'épreuve du temps. En 1829, après la publication des *Œuvres littéraires* de Martínez, alors exilé à Paris, J.-J. de Mora dédia à son ancien condisciple une ode, qui parut dans le *Mercurio Chileno* (2).

Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner « l'Académie » de Grenade qui unit le groupe de Martínez Verdejo et celui de la duchesse inconnue. Il faut se rappeler que Sicilia et Mora prenaient une part active à ses travaux. Sicilia, le futur auteur d'une *Poética* orientait les discussions vers les belles-lettres ; Mora, l'admirateur du *Traité de la législation civile et pénale*, vers la science du gouvernement. Ajoutons, enfin, qu'avec les professeurs Antonio Fernández Gallegos et Miguel Molinero, Martínez fonda un journal littéraire, *El Diario* (3).

Connaissant la famille de Martínez de la Rosa et le milieu intellectuel dans lequel s'est déroulée son enfance, disons pour finir un mot de sa ville natale. Nous pensons, en effet, que Grenade a exercé une influence déterminante sur l'œuvre de Martínez et plus encore sur son caractère. A l'inverse de Menéndez y Pelayo qui n'entendait résonner dans ses vers aucune note grenadine, nous croyons que pour expliquer le fonds le plus intime de Martínez, il faut penser qu'il est né dans cette ville aux splendeurs orientales et que sa première jeunesse s'est écoulée, paisible, dans la cité du Darrò et du Jenil.

Des dernières années du XVIII^e siècle à l'invasion napoléonienne, Grenade ne semble avoir été troublé qu'en 1804, alors que la fièvre jaune ravageait l'Andalousie. A cette date, l'épidémie qui avait désolé Malaga et Cadix fit son apparition à Grenade. Dans sa réunion du 31 août, le Conseil municipal enregistra les plaintes des habitants contre la surveillance insuffisante exercée aux portes de la ville. Dans la séance du 4 septembre, on constata que la frayeur redoublait, et l'on accusa les prisonniers qui soignaient les malades, de vendre ensuite les vêtements des personnes décédées. Dans celle du 18 septembre, on recueillit les protestations que suscitait l'inhumation des cadavres près de l'endroit où on allait puiser de l'eau. Le 7 octobre, le capitaine général Tomás de Morla, lança une proclamation dans laquelle, peut-être pour rassurer les esprits, il annonçait la fin officielle de l'épidémie.

(1) Voir sur cette Académie, Alcalá Galiano, *Recuerdos de un anciano*, ouv. cit., 14-16 ; et aussi ses *Memorias*, ouv. cit., I. p. 89. V. encore Pitollet, *La querelle caldéronienne...* 51-2.

(2) N° 12, 1^{er} mars 1829. Voir pour l'histoire de cette amitié C. Pitollet, *La querelle caldéronienne...* ouv. cit., p. 51 ; et aussi Alcalá Galiano, *Memorias*, ouv. cit., T. I. p. 89.

(3) Fernández y González, *Elog. fun...* ouv. cit., 18-19. Ce journal aurait eu un grand succès, *idem*. Cf. aussi, Rodríguez Rubí, ouv. cit., 564. Le renseignement est reproduit par Alonso Cortés, ouv. cit., 137.

Mais le 13, il déclarait que la ville serait isolée du reste du pays à cause de son mauvais état sanitaire. Cette mesure mécontenta vivement la population : sans doute voulait-elle être protégée contre la « peste », mais conserver intact le droit de la répandre. Le Conseil Municipal protesta le 30 octobre (1), et tous les gens de talent attaquèrent, en prose ou vers, l'autoritaire capitaine général, et le chef de service de santé, le Dr Solano. Ce fut une petite guerre d'esprit. Le genre à la mode fut l'épigramme en forme d'épithaphe. Martínez de la Rosa en réussit quelques-unes (2). Il y eut aussi des attaques plus directes et violentes, mais d'où la plaisanterie n'était jamais exclue (3).

En temps normal, l'existence tranquille de Grenade nes'interrompait qu'aux jours de fête, en particulier deux fois l'an, à l'occasion du *Corpus* et du Triomphe de l'*Ave Maria*. Afin de perpétuer la prouesse de Hernando del Pulgar, on représentait chaque année (et on représente encore) au Théâtre de Grenade une pièce rappelant l'exploit du preux chevalier *el de las hazañas*. Martínez de la Rosa assista à ces représentations et jamais il n'oublia l'émotion profonde que ressentait son cœur d'enfant lorsqu'il voyait Hernando del Pulgar s'élancer dans la ville ennemie, parcourir ses rues une torche à la main, et mettre le feu aux palais, aux maisons, aux mosquées (4). La Fête-Dieu, à Grenade, est toujours célébrée en grande pompe. En 1805, Martínez de la Rosa contribua à en rehausser l'éclat. Il composa en effet vingt-quatre odes en l'honneur du Saint-Sacrement qui commentaient des gravures ornant la place de Bibarrambla, le Tabernacle, la Plaza Nueva, et le Pilar del Toro. Ces vers sacrés lui valurent l'admiration générale. On se rappelle que J.-J. de Mora les envoya à Cadix. L'oncle richissime, Martínez Verdejo, offrit à son neveu une somme importante, avec laquelle Martínez acheta de nombreux livres d'études (5).

Si l'on fait abstraction de quelques mois troublés par la fièvre jaune, et des grandes fêtes annuelles, la vie des Grenadins se déroulait sans secousses et sans heurts, dans un décor merveilleux. Ici, aux portes de

(1) *Libro de cabildos* 1804, dates correspondantes. Arch. munic., Granada.

(2) *El cementerio de Momo, Epitafios. Poesías, éd. cit.*, p. 43-49.

(3) Acalá Galiano, *Recuerdos de un anciano, ouv. cit.*, 19 et n° 1. Un érudit de Grenade, D. F. de P. Valladar, nous a communiqué un ms intitulé *Crítica imparcial del abiso* (!) *al público que se ha publicado con fecha 13 de octubre de 1804*. Ce ms était signé Padre Juan Chavarría, de los Clérigos menores. Il critiquait les mesures prises par le capitaine général. Il était suivi de *Escritos inéditos de Fray Juan de Chavarría referentes a la epidemia que con la denominación de fiebre amarilla se supuso inbadida* (!) *esta ciudad, año de 1804*. C'étaient des « Epitafios », et d'autres poèmes souvent dirigés contre Morla. Dans une de ces « poésies », Morla disait :

Yo soy un hombre más burro
Que el caballo rocinante.

(4) *Hernán Pérez del Pulgar, éd. cit., Advertencia*, 1.

(5) *Odas a los atributos de Dios. ouv. cit.*, V. Fernández y González, *Elog. fún. ouv. cit.*, p. 16 n. 1.

la ville, la vega fertile, lourde de ses récoltes opulentes, de ses blés roux et de ses oliviers au feuillage sec et découpé. Animant la campagne, les deux fleuves qui roulaient autrefois des paillettes d'or. Sur les collines qui encerclent la ville, les tours Vermeilles, celle de la Main, celle de la Justice, les murs d'ocre, les cours fraîches, les salons blancs de l'Alhambra, les jardins du Generalife. A côté, le palais de Charles-Quint, tout en lignes droites, classique et sobre, triste exilé au milieu de la fantaisie des courbes et des arcs. Et barrant l'horizon de sa ligne ininterrompue, vers le midi, la Sierra Nevada avec ses purs sommets. Grenade alors, plus encore qu'aujourd'hui, était un jardin secret et clos aux ombres profondes et légères, égayé par ses rivières et ses jets d'eau. « Le charme de Grenade n'est point compliqué, dit Maurice Barrès : c'est de posséder les plus beaux arbres du Nord et des eaux vives, sous un soleil africain. Son nom attire l'univers, mais elle n'est qu'une tente dans une oasis, et, sous un parasol délicieusement brodé, un des plus mols oreillers du monde (1) ».

A cette première partie de la vie de Martínez, correspondent quelques aventures sentimentales dont malheureusement on ignore à peu près tout. En ce temps-là, si l'on en croit ses odes, Martínez a dû aimer de nombreuses « zagalas », de « belles jeunes filles », des « nymphes du Darro et du Genil », qu'il implorait, toutes, de l'accompagner, couronnées de roses et de santal, aux vergers parfumés. D'une seule, nous connaissons le nom : c'est l'actrice Agustina Torres, dont les amours avec Martínez sont discrètement signalées par Alcalá Galiano (2). Encore n'aurons-nous point de détails sur cette liaison de jeunesse...

C'est dans l'atmosphère de Grenade, toute de beauté voluptueuse, qu'a grandi Martínez de la Rosa. Ce ui qui expliquait, adolescent, les élégiaques latins chantant la vie brève et dont il faut jouir, celui qui lisait les vers amoureux de Meléndez Valdés, et les sombres poèmes de Young, celui-ci a senti du sein des choses familières, de la nature luxuriante, des monuments arabes bâtis pour le plaisir, non pour l'éternité, s'élever l'appel de l'amour, non de l'amour tragique, mais de la volupté, non de la passion unique et dévastatrice, mais de l'inquiétude incessante et multiple. A cette influence de la cité natale semblent s'opposer celles qu'il reçut de sa famille et du milieu intellectuel dans lequel il vécut. Ses parents représentent la gravité bourgeoise, un peu solennelle, l'existence sérieuse, le contraire du caprice. Gens d'une assez haute position sociale, désireux de conserver leur prestige et de l'accroître, ils enseignent à leurs enfants les bonnes manières, le culte de la vie régulière et sans excès, l'horreur du scandale, le respect pour ce qui

(1) M. Barrès. *Du sang, de la volupté et de la mort*, p. 157-8.

(2) *Recuerdos de un anciano*, *ouv. cit.*, p. 180.

est universellement vénéré. Dans sa jeunesse, Martínez de la Rosa pourra parfois s'émanciper de cette tutelle, ravi par un grand enthousiasme ; plus tard, il s'y soumettra à nouveau. Il sera le représentant du juste milieu, vertu essentielle de la classe moyenne. La gravité qu'il a héritée de sa famille, s'accroîtra encore par les études et les relations de l'Université. La culture précoce, les fréquentations de quelques amis à l'esprit mûr et occupés de problèmes importants, l'exercice de charges officielles, tout cela augmentera le sérieux de l'adolescent, tandis que certains succès féminins pourront exciter sa vanité. N'oublions pas enfin qu'il fut soumis à la discipline des mathématiques dont il reconnut l'excellence et plus généralement, homme du XVIII^e siècle, adora la^{re} raison. Logicien inflexible, épris d'idées modernes, tel apparaît Martínez de la Rosa au moment où de graves événements vont, en bouleversant l'état de l'Espagne, orienter le jeune professeur vers de grandes destinées.

CHAPITRE II

Le Réveil patriotique

L'invasion française de 1808 secoua la passivité de l'Espagne. L'indifférence politique qui engourdit la masse de la nation durant le règne du triste Charles IV fut remplacée par un élan et un enthousiasme jusque-là inconnus : véritable « réveil d'un peuple (1). » L'Andalousie, malgré l'éloignement, se prépara à la lutte contre les armées napoléoniennes. Grenade, qui pouvait se croire en sûreté à l'autre bout du continent, se redressa, elle aussi, et posséda bientôt une organisation née spontanément et qui semblait capable de résister à l'envahisseur. Martínez de la Rosa se distingue par son enthousiasme juvénile. Son nom résonne, cette fois, non comme celui d'un poète précoce ou d'un habile rhéteur, mais comme celui d'un patriote ardent. C'est l'heure où il abandonne la chaire pour la tribune ; le moment où il va entrer dans la vie publique et connaître pour la première fois le charme du pouvoir et la caresse de la popularité.

I

Dans toute l'Espagne, qui avait toléré d'un sourire sceptique les grossières amours de Godoy et de Marie-Louise, brusquement la dignité du peuple s'éveilla et une terrible colère contre le ministre favori se propagea d'Aranjuez — où il faillit être massacré — aux coins les plus reculés de la péninsule (2).

Le jeune professeur de l'Université de Grenade, A. Gallego y Burín a tracé avec autant d'érudition que d'intelligence, le tableau de Gre-

(1) C'est le titre du chapitre III, T. I. 2^e p¹⁰ de *l'Espagne et Napoléon, ouv. cit.*, de Geoffroy de Grandmaison.

(2) Voir surtout Toreno, *H^a del levanto, guerra y revol. de Esp. ouv. cit.*, 67-8, le meilleur guide pour cette période de l'histoire d'Espagne ; Modesto Lafuente, *H^a G¹ de Esp^a... ouv. cit.*, T. V. ch. XXI, p. 7-10 (suit Toreno). Geoffroy de Grandmaison, *Esp. et Nap.* I. 141 ; 152, 168 (utilise abondamment les dépêches des ambassadeurs français en Espagne).

nade, au début de 1808 (1). Dans cette ville méridionale, les étudiants donnèrent le signal du soulèvement contre Godoy. Le 6 avril, quand on connut l'abdication de Charles IV et que l'on reçut l'ordre de confisquer tous les biens de Godoy, une troupe de jeunes gens pénétra dans le Couvent, puis dans l'Hôpital de Saint-Jean de Dieu, arracha le portrait de l'indigne favori, se fit livrer un tableau où étaient dessinées les armes du Prince de la Paix et le brûla sur la Plaza Nueva dans un grand feu de joie. Les étudiants organisèrent ensuite une procession civique en l'honneur de Ferdinand VII. Le 16, de grandes manifestations accueillirent l'annonce de l'élévation au trône du nouveau roi (2). La journée du 2 mai, qui fit couler tant de sang espagnol à Madrid n'eut pas à Grenade de répercussion (3). Tandis que les autorités de la ville semblaient s'incliner devant les ordres venus de France et nommaient des délégués pour l'Assemblée de Bayonne, seuls quelques étudiants protestaient contre la docilité extrême de Grenade, et provoquaient de légers désordres qui irritèrent la Police (4).

Un événement imprévu allait faire éclater le mécontentement qui régnait dans la ville. Le 19 mai, le capitaine général, D. Pedro Escalante reçut des instructions de la junte de Séville que lui apporta un officier d'artillerie D. José Santiago. Le fougueux émissaire se mit au balcon de la Chancellerie, parla à la foule qui attendait les nouvelles, et acclama le nom de Ferdinand VII. Escalante, au contraire, eut l'air fort gêné par ces vivats au nouveau souverain, dont la légitimité lui semblait douteuse. Le peuple fut frappé par cette attitude timorée et hésitante. Le lendemain, jour de la Saint-Ferdinand, les Grenadins, en troupe tumultueuse, obligèrent le capitaine général à proclamer Ferdinand VII. Escalante, entouré de son escorte, monta à cheval, et parcourut les rues de la ville, portant un portrait du jeune roi. Mais dès son retour à la Chancellerie, il s'enferma dans ses appartements. La foule irritée par cette attitude pleine de contradictions se massa de nouveau sur la Plaza Nueva, poussa des cris de menaces contre le capitaine général et finit par le contraindre à organiser une junte souveraine (5).

(1) *Granada en la Guerra de la Independencia*, 1923. *ouv. cit.*, Cet ouvrage qui utilise de nombreux documents tirés des archives de Grenade (municipales, de l'Archevêché, de l'Université, de la Chancillería) et les journaux du temps, dispense de relire la *Hist^a de Granada...* *ouv. cit.*, de Lafuente Alcántara, très insuffisante pour la période qui nous intéresse.

(2) *Id.* 9-10.

(3) *Id.* 11.

(4) *Id.* 12-13. Ajouter encore *Libro de claustros*, 554 r. et suiv. Dans la séance du 27 avril, où il est question de désordres des étudiants, les professeurs décident de prêcher le calme. Certains proposent de donner les vacances. Cette mesure ne fut adoptée que le 13 mai. *Id.* 562 v.

(5) Voir Lafuente Alcántara, *H^a de Gran.* *ouv. cit.*, T. II, ch. XXI et Gallego y Burín, *Granada en la guerra de la Ind^a*, *ouv. cit.*, 14-15.

Le lendemain, la populace aveugle massacra D. Pedro Trujillo, ancien gouverneur de Malaga, que l'on accusait d'être un espion des Français, et auquel on reprochait d'être marié à D^a Micaela Tudó, sœur d'une maîtresse de Godoy. Pendant plusieurs semaines encore, la ville fut troublée par des attentats d'ailleurs réprimés sévèrement (1).

Au milieu de cette exaltation populaire, les autorités de Grenade essayaient d'adopter de sages mesures. Le Conseil Municipal donna dès les premiers jours l'exemple du désintéressement et du sacrifice. Ceux de ses membres qui, parce qu'ils étaient « vingt-quatre », percevaient une indemnité, y renoncèrent pour la durée de la guerre. Les autres s'engagèrent à verser dans la caisse communale une somme équivalente à cette indemnité. La séance fut levée au milieu d'un grand enthousiasme (11 juin) (2). Trois jours plus tard, les boulangers vinrent se plaindre de la hausse du blé et demander l'autorisation d'augmenter le prix du pain : les membres du Conseil accueillirent cette requête avec indignation. Dans les circonstances présentes, une élévation des tarifs serait scandaleuse (14 juin) (3). Soucieux également d'apaiser l'excitation publique et de faire oublier la sanglante journée du 30 mai, les magistrats municipaux voulurent rétablir les distractions normales de la cité : le 14 juin, ils envoyèrent l'ordre au directeur du théâtre de rouvrir son établissement à partir du surlendemain (4).

De son côté, la Junta suprême locale (5) s'occupait de mettre la ville en état de défense. Cette assemblée, composée de quarante et une personnes appartenant à toutes les classes de la société, tâcha de mettre sur pied une armée nombreuse. Des jeunes gens de la ville s'enrôlèrent dans un moment d'enthousiasme (6). Parmi eux se trouvait le jeune frère de Martínez de la Rosa, D. Diego, qui s'illustra par son courage, conquist le grade de capitaine. En récompense de sa belle conduite, le roi lui permit, après les hostilités, de continuer à porter l'uniforme d'officier (7).

Afin d'armer tous ces volontaires, la Junta qui ne possédait pas suffisamment de fusils, décida de faire appel à l'Angleterre. Elle pensait que l'implacable ennemie de Napoléon ne repousserait pas sa

(1) Lafuente Alcántara, *id.*, Gallego, 18-19 ; 24-26.

(2) *Libro de cabildos* 1808., fol. 79. Arch. Munic. Granada.

(3) (4) *id.* fol. 90. *Id.*

(5) Palanco Romero, *La Junta suprema de Gobierno de Granada*, *ouv. cit.*

(6) A la mi-juin, il y avait plus de 30.000 volontaires. Gallego y Burín, *Gran en la G^a de Indep^a*, *ouv. cit.*, 20.

(7) Pruebas de caballero veinticuatro de D. Diego Martínez de la Rosa, Arch^o Mun^{ci} Granada, n^o 52. « ...tiene contraído los mayores méritos en la carrera militar habiendo voluntariamente alistádose para servir en el exercicio desde el año de 1808 hasta el año de 1812, en que obtuvo Real liz^a, según se acredita del Real despacho de S. M. que conserva, fecha en Cádiz a 27 de septiembre 1812, con el uso de uniforme de capitán que era el grado que tenía... » fol. 14.

requête (1). Vers cette même date, les Asturies, elles aussi, envoyèrent à Londres le futur comte de Toreno afin d'obtenir des armes et des munitions (2), et Séville, deux missionnaires, afin d'obtenir « un appui moral et matériel » (3). Grenade songea à s'adresser au gouverneur de Gibraltar afin de recevoir plus rapidement les secours qu'elle demandait. Elle lui dépêcha Martínez de la Rosa, qui dut quitter Grenade vers le 10 juin (4). Ce ne fut pas sans peine que le jeune Grenadin gagna la ville anglaise. Il fut souvent inquiété en chemin, arrêté dans les villages qu'il traversait par des habitants pleins de méfiance (5).

Le *Diario* du 20 annonçait le retour de l'émissaire et le résultat de ses démarches : il avait obtenu 500 fusils et 50.000 cartouches (6). Si l'on en croyait les articles du *Diario*, le gouverneur anglais aurait cordialement reçu Martínez quand il connut le but de sa mission ; il lui aurait promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour que les projets de la Junte de Grenade se réalisassent ; enfin, il aurait donné des ordres pour que l'on procurât à Martínez les armes qu'il avait demandées (7). En réalité, le succès de sa mission fut moins complet. Voici, en effet, comment Martínez lui-même nous conte sa première « ambassade » :

« Le hasard voulut, dit-il, que l'auteur de cet ouvrage [*L'Esprit du Siècle*] fût chargé par la Junte qui se forma à Grenade d'aller demander des armes et des secours à Gibraltar, afin d'armer la province et de s'opposer à l'entrée des troupes françaises qui déjà avaient envahi

(1) Geoffroy de Grandmaison, *L'Esp. et Napol., ouv. cit.*, I, 347-8, décrit l'enthousiasme populaire de l'Angleterre et celui du Parlement, en citant un fragment d'un discours de Shéridan, et des dépêches de Juan Ruiz de Apodaca, de juillet 1808. (Arch. Simancas, Estado, 8171, dossier 3). Voir encore 349-350 (secours et agents anglais envoyés en Espagne au début de la guerre). V. aussi T. II, ch. II, *L'Alliance anglaise*. V. aussi Villaurrutia, *Relaciones... ouv. cit.* I, 260-1 qui reconnaît l'importance des secours de l'Angleterre au début de la guerre.

(2) Toreno, *H^a del levantam^o, guerra, y revol. de Esp. ouv. cit.*, 58-9. Cette mission eut de sérieux résultats. Canning, le 12 juin 1808, assura officiellement les envoyés des Asturies de la protection britannique, et cette déclaration fut suivie de l'envoi d'armes, d'aliments et d'habits. *Id.* 58-59.

(3) G. de Grandmaison, *Esp. et Nap.* I, 347, d'après les documents de Arch. de Simancas, Estado, 8271, dossier 1.

(4) Le *Diario de Granada* du 15 juin annonce, en effet, que « l'envoyé Don Francisco de Paula Martínez de la Rosa qui s'est rendu à la place de Gibraltar fait part de son arrivée et de l'entretien qu'il a eu avec le gouverneur de la ville ».

(5) Toreno, *H^a del levantam^o, guerra, y revol. de Esp. ouv. cit.*, 68 a.

(6) *Diario de Gran.* 20 juin. [Martínez] « ya dado de oficio y de palabra pruebas de su actividad y patriotismo de que ha quedado muy satisfecha esta Suprema Junta. » Les résultats de la mission sont signalés dans Gallego, *Gran^a en la g^a de la Ind^a*, *ouv. cit.*, p. 27.

(7) *Idem.* 15 juin. Ce numéro parle de la joie des Anglais en apprenant le soulèvement de l'Espagne. « En todas las esquinas de Gibraltar se han fixado, traducidas en varias lenguas, todas las proclamas, bandos, órdenes de nuestras Provincias, y han salido barcos que las estiendan (!) en el Norte y en todo el mundo. »

l'Andalousie. Il se convainquit que le gouvernement anglais n'avait pas indiqué la voie qu'il devait suivre en de si graves circonstances au gouverneur de la place, le général Dalrymple (le même qui signera plus tard avec Junot la Convention de Cintra). Aussi le gouverneur se borna-t-il à manifester son désir de voir toutes les provinces se soumettre à la Junte qui venait de se former à Séville. Il put simplement fournir un petit nombre de fusils et quelques rares munitions (1). » Ainsi, Grenade dut surtout compter sur ses propres ressources. Tous ses habitants suivirent l'exemple des conseillers municipaux et les dons les plus divers s'accumulèrent dans les caisses et les magasins de la ville. La générosité publique fut telle que le journal de la Junte, *El Diario de Granada*, ajouta souvent une page supplémentaire à ses numéros pour pouvoir publier les listes des donateurs (2).

Sa mission terminée, Martínez se consacra vraisemblablement à exalter les sentiments patriotiques de ses compatriotes. Il ne faut pas affirmer, avec l'intrépidité de Bermejo, qu'il ait été le fondateur du *Diario de Granada* (3), organe officiel de la Junte. Mais on peut supposer qu'il collabora à ce journal « dont le thème favori était la lutte contre l'agression étrangère » (4). Il nous semble que plusieurs articles du *Diario* sont l'œuvre de Martínez : on y retrouve en effet développées certaines idées qui lui étaient chères, sur l'indépendance des nations qui, résolues à être libres, ne peuvent être vaincues (5), sur la majesté de la révolution présente de l'Espagne si différente de la Révolution française (6). Il semble pourtant que le jeune professeur n'ait pas pu exposer librement sa pensée, et que sa clairvoyance se soit heurtée à l'aveugle enthousiasme de la masse. Tandis que l'on croyait généralement, après Baylen, à un triomphe complet, « ceux qui voyaient les choses telles qu'elles étaient ne pouvaient pas parler

(1) *Esp. del siglo. ouv. cit.*, T. VI, 299, 300, suite de la note 1 de p. 298. Il faut remarquer que Martínez veut réduire le plus possible l'importance des secours anglais au début de la guerre, et prouver que le soulèvement de l'Espagne ne fut pas dû aux agissements de l'Angleterre. La preuve, dit-il, c'est que le gouverneur de Gibraltar n'avait ni ordres, ni instruction pour le cas où l'Espagne entrerait en guerre. *Id.* Alcalá Galiano assure que le g^{ral} Dalrymple, qui avait accordé son appui à la Junte de Séville, accueillit sans grand enthousiasme Martínez auquel cependant il procura quelques armes et quelques munitions. « ... entrado en estrechos (1) tratos con la Junta de Sevilla dió tibia acogida al ilustre enviado granadino, temiendo que con favorecer al Gobierno de Granada fomentaría la existencia de autoridades independientes en España, y perjudicaría a la causa común... » *H^a de Esp^a, ouv. cit.*, T. VI, 162-3. Pour la façon dont l'importance de la mission de Martínez a été exagérée, voir Bermejo, *Estafeta... ouv. cit.*, II, 64... « a sus buenos oficios se debió el suceso memorable de la jornada de Baylen. »

(2) Gallego y Burín, *Los periódicos granadinos en la guerra de la Ind^a, ouv. cit.*, 8.

(3) Bermejo, *Estafeta... ouv. cit.*, I, 64. Confond probablement le D^o de Granada, journal « officiel » avec le *Diario*, Journal littéraire (V. plus haut, 20 et n. 3).

(4) *Idem.*, *idem.*

(5) 15 juin, 9 décembre 1808.

(6) 25 juin, 17 août 1808.

du péril, sans s'exposer à être tenus peut-être pour des traîtres, ou tout au moins pour des timides ou des pusillanimes (1). »

Au cours de 1809, il fut donné à Martínez de se signaler une fois de plus à l'admiration de ses compatriotes. Il ne s'agissait pas maintenant, comme en 1805, de célébrer le Saint-Sacrement, mais de chanter les louanges de Saragosse, qui venait de succomber. Afin d'immortaliser la gloire de la capitale aragonaise, la Junte Centrale avait organisé un concours poétique (2). Martínez composa un poème héroïque. On ne sait, pour quelle raison le prix ne fut pas décerné. Mais Martínez de la Rosa apprit que deux membres du jury, deux grands poètes du temps, Jovellanos et Quintana, avaient donné leur suffrage à son envoi (3). Le poème ne fut publié que deux ans plus tard, en Angleterre (4).

Les travaux patriotiques de Martínez ne l'arrachèrent pas au soin de sa chaire. Il fut chargé de s'entendre avec l'autorité militaire pour faire évacuer les locaux de l'Université (5). A plusieurs reprises, il intervint dans les réunions de professeurs. Le 17 juillet, l'Assemblée, sur les indications de la Junte Centrale, s'occupa de nommer des commissions chargées de proposer aux futures Cortes des solutions possibles aux problèmes politiques. Tandis que certains professeurs s'occupaient de réformer l'enseignement public, et d'autres de découvrir les moyens de prolonger la « guerre sainte », Martínez de la Rosa et D. Antonio Fernández Gallegos furent désignés pour étudier la manière d'améliorer la législation (6). Tout semblait concourir à orienter Martínez vers la vie publique.

Grenade et l'Andalousie qui, en 1808, avaient été préservées de l'invasion par la victoire de Baylen, furent à la fin de 1809 menacées par nos troupes. Au début de 1810, la situation de Grenade devint critique. Les Français s'avançaient vers la ville sans trouver d'obstacle. Le *Diario* du 26 janvier publia un appel aux habitants, pour les engager à imiter Saragosse. Malgré cette fougueuse rhétorique, les troupes françaises, sans rencontrer la moindre résistance, faisaient, le 28 janvier, leur entrée dans la ville (7). Dans les jours qui suivirent, les autorités de Grenade, allèrent présenter leurs de-

(1) Martínez de la Rosa, *Revol. actual de Esp. ouv. cit.*, 30-31.

(2) Décret de 9 mars 1809. Le prix consistait en une médaille d'or et cent doublons. Un délai de deux mois était accordé aux concurrents. V. Gómez Imaz, *Los periódicos durante la guerra de la Ind^a, ouv. cit.*, 208 (suite de la note 1 de la page précédente).

(3) Voir note qui précède *Zaragoza, éd. cit.* 199, et aussi Alcalá Galiano, *Memorias, ouv. cit.*, I, 239-240.

(4) Chez T. Bensley. V. plus loin p. 32.

(5) *Libro de claustros*, 21 juin 1809.

(6) *Libro de claustros*, 17 juillet 1809.

(7) Gallego y Burín, *Granada en la guerra de la Indep^a, ouv. cit.*, 67. V. aussi depuis 64 sur la capitulation de la ville.

voirs au général en chef, et lui jurer fidélité (1). L'Université apporta également ses hommages à Sebastiani. Le 30 janvier, les professeurs se réunirent et nommèrent une délégation chargée d'aller saluer le général et le commissaire Asanza (2). Le 17 mars 1810, nouvelle réunion. Deux professeurs sont priés de se rendre auprès d'Asanza afin de savoir quels sont ses projets relativement aux plans d'études (3). Le 21 mars, enfin, quatre maîtres de l'Université envoient quelques-uns de leurs collègues auprès de Joseph I^{er}, qui était à Grenade depuis cinq jours, pour le prier d'enrichir leur bibliothèque des livres provenant des communautés religieuses ; d'assigner une somme fixe aux chaires, d'agrandir l'édifice et de rétablir les études de médecine (4). On a remarqué très justement que les personnalités de Grenade se distinguèrent par leur esprit de soumission. Rares furent celles qui ne voulurent pas rendre hommage aux usurpateurs (5).

Martínez de la Rosa, lui, avait fui sa ville natale. Il s'était retiré à Cadix, où commençait à se préparer la transformation politique de son pays. Dès le mois de janvier en effet, la Junte Centrale s'était transportée dans cette ville. Elle fut remplacée bientôt après par la Régence qui, nommée pour réunir les Cortes, semblait peu pressée de mener à bien sa mission (6). Vers la fin de 1809, Martínez compose à Cadix, une épître que publia, le 21 décembre, *El Espectador Sevillano* (7). Ce long poème commençait par des considérations banales sur l'éternelle misère de l'homme, et sur les maux présents. Il exaltait ensuite la gloire du Tyrol et surtout de l'Espagne qui résistaient au Tyran. Il s'achevait par des réflexions sur le sort enviable des héros, dont la mort vaut toutes les vies ignorées ou paisibles. C'est également à Cadix qu'aux mois de février et de mars, il écrivit son premier ouvrage historico-politique, *La Révolution actuelle de l'Espagne* (8), dont nous nous occuperons plus loin en détail.

(1) Gallego y Burín, *Granada en la guerra de la Ind^a ouv. cit.*, 68.

(2) *Libro de claustros* (C'est le Second qui commence le 11 novembre 1809 et va jusqu'au 20 septembre 1819 ; très incomplet), 30 janvier 1810.

(3) *Idem.* 17 mars 1810.

(4) *Idem.* 21 mars 1810.

(5) José M^a Caparrós. *La Chancillería de Granada durante la dominación francesa, art. cit.*, (*R^a del Centro de Est^{os} hist.* 1911 n^o 3, p. 197). Seul l'Archevêque qui avait fui la ville au moment de l'arrivée des Français n'avait pas prêté le serment de fidélité au nouveau régime. Mais le 24 février il s'exécuta. V. Gallego y Burín, *Granada en la G^a de la Ind^a, ouv. cit.*, 74-75.

(6) Torreno, *H^a del levantamiento... ouv. cit.*, 282-b et sig. V. aussi López-Aydllo, *El obispo de Orense en la Regencia de 1810*, 71 sig.

(7) Signalée par Gómez Imaz, *Los periódicos durante la g^a de la Ind^a, ouv. cit.*, 138. Elle est accompagnée, dans *El Espectador*, d'une lettre demandant son insertion, datée de Cadix, 16 décembre 1809, et signée des initiales F. M. d. l. R. Il faut aussi ajouter très probablement un autre article paru dans le n^o du 7 novembre, signé M. R, accompagné de la mention « comunicado », intitulé ¿Será conveniente divulgar noticias lisonjeras siendo falsas ? ¿ S. rá útil ocultar las tristes siendo verdaderas ?

(8) *Ouv. cit.*, *Advertencia*, 4.

Dès son arrivée dans cette ville, Martínez fit la connaissance d'un homme avec qui il était déjà en correspondance littéraire, et qui, par la suite, fut tour à tour son allié et son adversaire politique, Antonio Alcalá Galiano. Voici comment dans ses *Mémoires*, Alcalá Galiano décrit la première rencontre : « Vers les derniers jours de 1809 ou les premiers de 1810, je me promenais dans la calle Ancha, lieu le plus fréquenté de Cadix, et qui, en ce temps-là, l'était particulièrement, lorsque s'approcha de moi un jeune homme qui semblait étranger à la ville, au teint mat, aux grands yeux noirs, et d'allure fort distinguée. Il me demanda si je n'étais pas Galiano. Je lui répondis que oui. Il me dit alors qu'il avait entretenu avec moi une correspondance sans me connaître autrement que par elle, et il déclara qu'il était D. Francisco Martínez de la Rosa. Je me félicitai de cette rencontre qui fut l'origine de relations fréquentes et amicales, mais qui s'interrompirent bientôt après, car mon ami s'en alla pour quelques mois en Angleterre (1). »

II

Nous ne savons pas grand'chose de ce voyage, sur lequel il serait intéressant de posséder des détails précis (2). Eût-il un caractère officiel, comme certains l'ont assuré sans preuves (3) ? Nous ne le croyons pas, car si à Grenade, Martínez de la Rosa avait pu être chargé de se rendre à Gibraltar, en revanche, à Cadix, il était encore trop peu connu de la Junte pour qu'elle lui confiât une mission de ce genre. De plus, dans ses discours, ou dans ses écrits politiques, Martínez n'a jamais fait allusion à ce voyage qui dut être plutôt un voyage d'études (4). Le jeune professeur, voyant que son pays s'était libéré de l'absolutisme royal, voulut examiner le fonctionnement de la monarchie parlementaire dans le pays où elle avait déjà fait ses preuves. Désireux de jouer bientôt un rôle politique, il tenait à s'y préparer de son mieux.

A Londres, Martínez de la Rosa fut en rapport avec un de ses com-

(1) Alcalá Galiano, *Memorias*, *ouv. cit.*, I. 239-240.

(2) Même Alonso Cortés et Martínez de la Riva, après Rebello da Silva, sont presque muets sur ce voyage.

(3) V. par ex. Montells y Nadal, *Hª del origen y fundación de la Univ. de Granada*, *ouv. cit.*, p. 845 « recorre Inglaterra en comisiones patrióticas hasta 1811 que regresa en España ». (La notice de Montells sur Martínez est très sommaire et contient de nombreuses erreurs). V. aussi *Nouvelle Biographie g^{ra}de*, de Hofer, T. XXIV, p. 75 a ; James Kennedy, *Modern Poets and Poetry of Spain*, p. 170.

(4) V. Rebello da Silva, *ouv. cit.*, p. 57, « Cambió de buen grado la ociosidad de Cádiz por el estudio de las instituciones, de la lengua y de los primores literarios de un país que hacía mucho tiempo deseaba conocer y observar de cerca ». Martínez de la Riva, *ouv. cit.*, 13. « ...partió para Inglaterra y dedicóse con ahinco al estudio de las instituciones, idioma y literatura de aquel país. »

patriotes récemment installé en Angleterre, J. M. Blanco White (1). Blanco, avant son émigration, rédigeait la Chronique politique du *Semanario patriótico*. Il critiquait souvent la Junte Centrale de s'attarder au pouvoir, et de ne pas réunir promptement les Cortes, ainsi que le désirait la majorité instruite du pays. A Londres, il fonda une revue mensuelle *El Español*. A partir du 30 avril 1810, il publia à la fin de chaque mois un numéro qu'il rédigeait généralement seul, et qui contenait aussi des documents et des lettres relatifs aux événements d'Espagne. Ce journal dura jusqu'à la fin de 1814. Martínez de la Rosa y collabora. Dans les numéros 7 et 8, du 30 octobre et du 10 novembre 1810, il fit paraître son étude sur la *Révolution actuelle de l'Espagne*, signée seulement de ses initiales. Les principales idées de ses articles reçurent la pleine approbation de Blanco White qui, dans le premier numéro de *El Español*, avait publié des *Réflexions générales sur la révolution espagnole*. Nous n'avons pas trouvé, dans *El Español*, d'autres articles de Martínez de la Rosa. Mais cette revue s'occupa de son poème *Saragosse*, quand il parut chez Th. Bensley. Le numéro du 30 mars 1811 lui consacra un compte rendu très élogieux et en reproduisit un long fragment (2).

Martínez de la Rosa ne pouvait souhaiter un meilleur guide que Blanco White pour l'initier à la pratique des institutions parlementaires. Blanco, en effet, s'était donné pour tâche d'éclairer de son mieux les Cortes qui allaient incessamment se réunir à Cadix, et de les faire profiter de la longue expérience anglaise. Dès son arrivée à Londres, dès la fondation de *El Español*, on le sent préoccupé de venir en aide à la prochaine assemblée, dont il redoute l'inexpérience. De loin, il veille sur elle avec la sollicitude d'un vieux précepteur pour son disciple étourdi. Dans le numéro 6 de *El Español*, celui qui parviendra à Cadix quelques jours avant la première séance des Cortes, il réunit des conseils pratiques sur la façon de conduire les débats. Voici d'abord *la manière de procéder de la Chambre des Com-*

(1) Sur Blanco White, voir Enrique Piñeyro, *Blanco White* (Bull. Hisp. 1910) ; François Rousseau, *B. W. Souvenirs d'un proscrit réfugié en Angleterre* (Rev. Hisp. T. XXII. 1910). Et surtout, Méndez Bejarano, *Vida y obras de B. W., ouv. cit.* Sur cet ouvrage, V. E. Mérimée (Bull. Hisp. 1922, n° 3).

(2) Blanco White rappelle l'étonnement des membres du jury quand ils lurent le poème de Martínez... « Todos ansiaban por saber de donde había venido. Oyóse que de Granada y creció la curiosidad porque se ignoraba que en aquella ciudad hubiese semillas de buen gusto tan arraigadas que pudiesen producir una obra cercana a la perfección, como el poema de que hablo. Pero así era sin duda : en, Granada había también una secta filosófico-literaria que se aumentaba diariamente y que ya producía frutos tan bellos como el que me atrevo a recomendar a mis lectores en el poema del Sr. Rosa... Es un poema lírico en toda la extensión del nombre... Reina en él una corrección de estilo tan pura, una fuerza de imaginación tan sostenida, y un buen gusto general tan castizo que nadie que posea alguna inteligencia en la poesía española podrá dejarlo de la mano hasta concluirlo como llegue a leer algunos de sus versos. »

munes anglaises. Blanco a traduit avec soin l'opuscule clair et méthodique de Bentham. Il joint au texte quelques sages recommandations. Il rappelle enfin que Mirabeau voulut proposer ce guide à l'Assemblée nationale qui le repoussa avec hauteur. « Nous ne voulons rien des Anglais, nous ne voulons imiter personne », cria-t-on au tribun (1). C'est, quelques pages plus loin, une étude sur la *Tactique des Assemblées politiques*, de Bentham, dont quelques chapitres remis au duc de la Rochefoucauld et à l'abbé Morellet furent eux aussi, dédaignés par les Français. Dans le numéro de novembre, Blanco s'occupe d'une question capitale dans les régimes parlementaires, la liberté de l'imprimerie. Dans le numéro suivant, il publie un travail relatif aux idées de Bentham sur le même sujet. Soulignons le prestige dont jouit Bentham auprès de Blanco White. Blanco le traduit à plusieurs reprises, et le commente avec admiration. C'est que Blanco avait eu l'occasion de connaître assez intimement l'ami et le secrétaire du philosophe, M. Dumont, qu'il avait rencontré dès son arrivée à Londres (2). M. Dumont parla souvent à Blanco des doctrines de Bentham et lui communiqua même des manuscrits inédits, tel celui de *Tactique des Assemblées politiques*. Martínez de la Rosa dut partager le culte de Blanco pour Bentham : rappelons-nous, en effet, qu'à Grenade, il avait eu pour compagnon d'études José Joaquín de Mora qui peut-être était déjà un disciple enthousiaste du philosophe anglais (3). Il n'est pas besoin d'insister sur le profit que retira Martínez de la Rosa de son commerce avec Blanco White, homme aux idées libérales et modernes, fort au courant de la politique de sa nouvelle patrie. Grâce à ce maître, Martínez, sans trop de peine, put acquérir des idées précises sur le fonctionnement des régimes parlementaires. « Il commença à savourer les pratiques des gouvernements représentatifs (4). »

Il fit plus ample connaissance avec les théories de Bentham qui jouirent d'un grand prestige bien des années encore : bonne préparation à la vie publique, énorme avantage sur les législateurs de son

(1) Cette anecdote est rapportée aussi par Dumont, le secrétaire de Bentham. V. Bentham, *Tactique des Assemblées législatives... ouv. cit.*, I, p. 19-20. Dans ce même tome, Dumont publie aussi *Les Règlements observés dans la Chambre des Communes pour débattre les matières et pour voter*, avec l'avertissement dont le fit précéder Mirabeau en 1789.

(2) *El Español*, n° 6, 30 septembre 1810. « Una feliz casualidad me proporcionó el conocimiento de este último [M. Dumont] poco después de mi llegada a Inglaterra, siendo esta una de las ocasiones en que se cree uno pagado de las incomodidades que trae consigo el salir de su patria, por el solo placer que recibe en conocer a un hombre a quien ha admirado de lejos, en sus escritos. » p. 430 du Tome I de la collection *El Español*. Il est surprenant que Méndez Bejarano ne parle pas des rapports entre Blanco et Dumont. Leur importance est capitale.

(3) V. plus haut p. 19.

(4) Bermejo, *Estafeta... ouv. cit.*, I, 64.

pays qui, pour la plupart, ne possédaient d'autre culture civique que l'enthousiasme.

On serait heureux de suivre Martínez de la Rosa dans la société anglaise, de connaître les personnes qui l'accueillirent et qu'il fréquenta assidument, de savoir quels hommes d'état illustres il connut, quels littérateurs il rencontra. Malheureusement nous n'avons ni mémoires, ni correspondance, ni confidences dans ses œuvres, pour nous renseigner et nous permettre de reconstruire son existence à Londres. Il alla travailler, jeune homme studieux, au British Museum. C'est là, en effet, qu'il découvrit un manuscrit du Comte de Fernán Nuñez dont il fit plus tard son profit (1). Pénètre-t-il en particulier chez les amis de Blanco White, dans la famille des peintres Lascelles Hoopner, de la sœur du général Moore, de Lord Holland, de Marphy où l'on se réunissait pour faire de la musique (2) ? Nous l'ignorons tout comme la date exacte à laquelle il regagna l'Espagne. A Londres, il composa le poème qui ouvre son recueil de vers. Dans le *Souvenir de la Patrie*, daté de 1811, il célèbre les « beautés du Nord, formées de blanche neige et de roses ». Tout en regrettant les belles andalouses qu'il allait bientôt revoir, il s'attardait à détailler les charmes des yeux bleus, et des cheveux qui semblent d'or : ce fut son adieu à l'Angleterre.

III

Nous retrouvons Martínez de la Rosa à Cadix au début de 1811 (3). Cadix était à ce moment le cœur de l'Espagne héroïque, le centre de la résistance contre les Français. Autour de la Régence et des Cortes, qui ressuscitaient la souveraineté nationale, se groupaient quelques Espagnols célèbres, ceux qui ne s'étaient pas laissé séduire par les offres de Joseph Bonaparte, et n'avaient pas mérité l'étiquette infamante d'« afrancesados ». Il y avait des poètes comme Quintana, le chantre glorieux de l'indépendance ; Arriaza, au talent plus froid et d'inspiration officielle ; Nicasio Gallego, Beña, le capitaine versificateur ; le jeune Angel Saavedra, futur duc de Rivas ; des écrivains, des critiques comme le puriste Capmany, Jérica y Costa, Saviñon,

(1) *Esp. del siglo X*. 14 note. Il s'agit du *Compendio histórico de la vida de Carlos III* que Martínez utilisa dans son *Esp. del siglo X*, 13, 14 et qu'ont publié en 1898 Morel-Fatio et Paz y Melia. (*ouv. cit.*).

(2) Méndez Bejarano, *ouv. cit.*, ch. X.

(3) Alcalá Galiano, *Memorias*, *ouv. cit.*, I, 289. On peut juger du ton de la biographie de Martínez, écrite par Rebello da Silva, par la phrase suivante : « M. d. I. R. ... partiendo de Londres, vino a reunirse con sus compatriotas en aquel último baluarte de la libertad española, decidido a sepultarse con ellos, bajo sus ruinas... » *ouv. cit.*, 58-9.

le fécond traducteur, et Alcalá Galiano, le pittoresque chroniqueur de ces jours glorieux, Gallardo, enfin, au génie si mordant. Tous exaltaient le patriotisme de la population civile et de la garnison qui protégeait la ville appelée « le tabernacle de l'indépendance de l'Espagne » (1). Dans leurs poèmes, à l'occasion des victoires espagnoles, dans leurs articles qui remplissaient les gazettes éphémères et innombrables, ils prêchaient la constance et l'héroïsme. Aux Cortes, on entendait résonner la voix éloquente des Argüelles, qui deviendra bientôt « el divino » ; du comte de Toreno, populaire depuis son ambassade extraordinaire à Londres ; de Muñoz Torrero qui sut diriger habilement les premiers débats ; de bien d'autres encore, les uns partisans des réformes constitutionnelles, les autres de l'absolutisme. Les tribunes bondées d'un public turbulent et passionné amplifiaient les rumeurs de la salle des séances. L'enthousiasme et l'indignation éclataient dans les loges de ce nouveau théâtre et se répercutaient ensuite dans la ville, dans la Calle Ancha où les curieux et les badauds, en petits groupes mouvants, attendaient les nouvelles de l'Assemblée. Littérateurs et politiciens, aristocrates et riches bourgeois se réunissaient, suivant leurs goûts et leurs opinions, dans les salons de quelques familles distinguées : chez la Marquise de Pontejos, chez l'avocat D. M. Ayesa, chez D^a Francisca Larrea, enfin chez D^a Margarita López de Morla de Virues (2). Telle était l'atmosphère de passions politiques, d'exaltation patriotique de Cadix. Cet enthousiasme devait s'accroître de jour en jour, jusqu'au moment où, après de longues délibérations, la Constitution fut solennellement proclamée le 24 mars 1812.

Martínez de la Rosa, à son retour de Londres, prit place, naturellement, aux côtés des libéraux, de son ami Alcalá Galiano, de son protecteur Quintana, de Toreno qui lui aussi s'était signalé en 1808 pour solliciter l'aide anglaise. Il fut présenté dans le salon constitutionnel de D^a Margarita López de Morla, récemment revenue d'Angleterre, et où fréquentaient Bartolomé José Gallardo, Pizarro, Argüelles et le futur duc de Rivas. On devine sans peine que le jeune Grenadin fut accueilli par ce groupe avec sympathie. Sa jeunesse, sa beauté un peu alanguie devaient lui attirer l'amitié des femmes ; son poème de *Saragosse*, tout de circonstances, l'estime des lettrés et l'admiration des patriotes ; son séjour en Angleterre et sa *Révolution actuelle de l'Espagne*, la curiosité des hommes politiques. Trop impatient pour

(1) G^al de Arteche, *Guerra de la Indep^a... ouv. cit.*, T. VIII, 39.

(2) Voir surtout Alcalá Galiano, *Recuerdos de un anciano, ouv. cit.*, ch. VIII, *Como se pasaba bien el tiempo en una ciudad sitiada*. Pour l'évocation pittoresque de la vie à Cadix pendant le siège, cf. Pérez Galdós, *Cadiz, ouv. cit.*, que nous avons étudié dans *Bull. Hisp.* 1920. Voir aussi Coloma, P. Luis, *Recuerdos de Fernán Caballero, ouv. cit.*, ch. XII et sig.

se résigner à un rôle de figurant, Martínez de la Rosa saisit la première occasion pour sortir de son effacement. Un débat littéraire sans doute, mais dont la politique n'était pas exclue, mettait aux prises Quintana et Capmany : l'auteur de la *Philosophie du Langage* avait attaqué le style des proclamations officielles rédigées par Quintana. Bientôt la querelle s'envenima. Après l'échange entre les deux combattants de lettres, de réponses et de manifestes, parurent des articles et des brochures écrits par leurs amis. Arriaza prit la défense de Capmany, Martínez de la Rosa celle de Quintana. Il composa une *Lettre du maître d'école de Polopos* qui augmenta encore la bienveillante sollicitude que Quintana lui témoignait (1).

Au mois de juin 1812, une bonne nouvelle parvint à Cadix. Les troupes du maréchal Wellington venaient de battre celles de Marmont, non loin de Salamanque, aux Arapiles. La joie fut très vive dans la ville assiégée. On chanta un *Te Deum*. Les Cortes attribuèrent à Wellington la Toison d'Or. Le triomphe des armées espagnoles inspira les poètes : Arriaza composa des vers pour un hymne du musicien Moreti. Martínez ne voulut pas rester en arrière : il écrivit un sonnet, *La Victoria de Salamanca*.

Il collabora au *Redactor general* (2) et songea à faire représenter au théâtre de Cadix des pièces d'actualité. N'était-ce pas le moyen le plus rapide de conquérir une réputation et d'entretenir dans les âmes l'amour de la liberté et de l'héroïsme ? Les spectacles publics avaient repris depuis le 20 novembre 1811. Cadix décidément ne cédait pas aux Français, et malgré les bombes faisant plus de bruit que de mal et dont les éclats servaient aux belles filles pour faire des papillottes à leurs cheveux (3), « on passait agréablement le temps dans la ville assiégée » (4). De plus, parmi les artistes du théâtre se trouvait la jeune Agustina Torres que Martínez de la Rosa avait déjà connue à Grenade. Il put lui sembler piquant d'écrire des rôles pour cette actrice et de former son goût dramatique, son jeu, sa diction.

Dans les derniers jours de juin 1812, Martínez de la Rosa offrit, en plaisantant, à Saviñon qui traduisait alors le *Bruto Primo*, d'Alfieri, d'écrire une petite pièce joyeuse « au cas où le public serait accablé par le drame », une « fin de fête » (5). Saviñon accepta, et Martí-

(1) Alcalá Galiano, *Memorias, ouv. cit.*, I, 289-291. Voir le résumé de cette querelle entre Capmany et Quintana dans N. Alonso Cortés, *Viejo y nuevo, ouv. cit.*, p. 152-155.

(2) Gómez Imaz, *Los periódicos durante la guerra de la Independencia*, p. 27.

(3)
Con las bombas que tiran
los fanfarrones,
- Se hacen las gaditanas
tirabuzones.

(Alcalá Galiano, *Recuerdos de un anciano, ouv. cit.*, 181. V. aussi note 1).

(4) Titre du chapitre VIII des *Recuerdos de un anciano*.

(5) Martínez de la Rosa, *Obras dramáticas, ouv. cit.*, I *Advertencia* p. 7.

nez se mit à composer une comédie, *Le Pouvoir des Places (lo que puede un empleo)* qui fut jouée le 5 juillet, pour la première fois (1). Cette pièce contenait des allusions à des personnages du parti absolutiste, le Marquis de Villapanes, et un ecclésiastique dont nous ignorons le nom. Il y était aussi question à plusieurs reprises de la liberté d'imprimerie qui, après de violentes discussions, avait été conquise par les libéraux et solennellement reconnue. Cette représentation fut troublée par le bombardement des Français. On peut en lire un spirituel compte rendu dans Alcalá Galiano (2).

Encouragé par l'accueil favorable qu'avait reçu *Lo que puede un empleo*, Martínez de la Rosa composa une tragédie, *La Viuda de Padilla* (la Veuve de Padilla), qui fut représentée en juillet 1812, dans le nouveau théâtre de Cadix, théâtre de fortune, mais, celui-là, à l'abri des bombes françaises (3). Cette fois, l'auteur mettait à la scène un épisode de l'histoire espagnole du xvi^e siècle, fortement transformé d'ailleurs (4). Mais la lutte des héroïques « Comuneros »

(1) Bientôt après cette « première » sensationnelle, la pièce fut jouée dans d'autres villes d'Espagne. L'année suivante, on la représentait à la Corogne, mais « additionnée », par un certain Valentín de Foronda, de quelques détails accentuant son caractère politique, d'un discours contre la noblesse, et d'une apologie des droits de l'homme.

Adicionada par D. Valentín de Foronda. La Coruña. En la oficina de D. A° Rodríguez, Año de 1813. La pièce est précédée d'une « Advertencia del adicionador » reproduite dans N. Alonso Cortés, *Viejo y Nuevo, ouv. cit.*, 159, n. 1.

(2) « L'heure de la représentation fut précisément celle où, observant l'intervalle habituel, les Français devaient faire feu. Aussi l'assistance n'était-elle ni très nombreuse, ni pourtant trop réduite. Chez les acteurs et chez les spectateurs régnait un fol enthousiasme. Les premiers, partisans passionnés des réformes dont la petite pièce ridiculisait les adversaires, s'efforçaient de rehausser le mérite de la comédie en jouant leur rôle avec application. Les seconds, presque tous de mêmes idées, et parmi lesquels se trouvaient bien des amis du poète, riaient à gorge déployée et éclataient en applaudissements. Au milieu de tout cela, on entendait l'éclatement bien connu des obus de la côte ennemie. Au début, la terreur ne fut pas bien grande, mais le hasard voulut qu'une grenade vint à passer au-dessus du théâtre, presque au terme de sa trajectoire ; qu'elle effleurât le toit, et enfin, frappât une maison, séparée de l'édifice et surtout de la scène par une étroite rue. Le bruit du projectile dans l'air résonna terriblement dans le théâtre ; acteurs et spectateurs s'affolèrent ; pendant quelques instants la représentation fut interrompue, et de nombreuses personnes, parmi lesquelles se trouvaient des dames, s'enfuirent vers un lieu plus sûr. Mais d'autres restèrent, dont nous étions, et crièrent frénétiquement : « Continuez ! continuez ! » Ce n'était point un acte de courage, car le péril était déjà passé. Il y avait tout lieu de croire qu'un autre projectile ne tomberait pas au même point, étant donné le petit nombre de coups que l'on tirait ; mais c'était un acte singulier, car l'imagination a coutume, considérant un danger passé, de l'examiner à l'exclusion de tout autre chose. Il est certain que la représentation continua devant une assistance fort réduite, mais plus folle qu'auparavant. Sans aucun doute, l'étrange incident qui venait de se produire augmenta la force et le nombre des applaudissements. Cette comédie mérita par la suite l'approbation publique... » *Memorias, ouv. cit.*, I, p. 310-1.

(3) « Se construyó, como por ensalmo, en el paraje más apartado del fuego enemigo, un teatro interino labrado de madera ». Martínez de la Rosa, *Obras dram^{as} éd. cit.*, I. *Advertencia à la Viuda de Padilla*, p. 61.

(4) On peut se rendre compte des transformations que Martínez a fait subir à

pour conserver les libertés traditionnelles de la Castille ne rappelait-elle pas celle que soutenait contre Napoléon l'Espagne des temps présents ? Medina del Campo se laissant ruiner et incendier, en 1521, par Fonseca et le cruel Ronquillo, n'était-ce pas Saragosse de 1809 ? Enfin, Maria de Padilla, aux remparts de Tolède, ne rappelait-elle pas Manuela Sancha, la glorieuse « serrana » du fort de San José ? Dans la tragédie rententissaient les mots de liberté et d'indépendance, de patrie et d'honneur (1).

Le caractère tout circonstanciel de cette œuvre, qui lui donnait un vif intérêt momentané, mais réduisait sa portée générale, a été relevé par Mázade dans un examen qu'il fit d'une pièce analogue, *Lanuza*, médiocre tragédie du Duc de Rivas (2) : le commentaire de Mazade au *Lanuza* pourrait convenir à merveille *mutatis mutandis* au *Pelayo*, de Quintana, ou à la *Viuda de Padilla* : « La tragédie de *Lanuza* qui date de 1812 ne satisfait pas davantage au point de vue littéraire. L'auteur n'a point songé à retracer quelque vigoureux et solennel tableau du xvi^e siècle où pussent revivre et se mouvoir à l'aise ces hommes si différents, Philippe II, Lanuza, António Pérez... C'est une œuvre de circonstances, d'allusions, une véhémence harangue du tribun. Or, ce procédé d'allusions, ce mélange d'un intérêt actuel et passager, en un mot ce travestissement du passé au profit de quelques passions du présent n'offre que de vaines ressources à la poésie dramatique... Si... on ne va fouiller dans le passé que pour pouvoir jeter dans la balance des partis un événement dont la ressemblance avec le présent crée quelque mirage éblouissant et trompeur ; si la vérité historique et la vérité humaine sont chassées en même temps de la poésie pour faire place à la peinture de ce qu'il y a de plus incertain et de plus mobile, des passions politiques, que peut-il rester à une œuvre ? L'intérêt qui l'a pu faire vivre un seul jour est effacé le lendemain par quelque autre intérêt plus pressant et plus direct, et la laisse tomber dans l'oubli » (3). Mazade, il est vrai, préférait le *Pelayo* et la *Viuda de Padilla* à la pièce bien faible de Rivas.

Antoine de Latour, quelques années plus tard, faisait une critique sérieuse de la tragédie de Martínez. Il relevait le caractère d'actualité de la pièce. « L'œuvre de Martínez de la Rosa est une tragédie classique. Elle a pour titre *la Veuve de Padilla* et, destinée à retracer

l'histoire en relisant le *Bosquejo histórico de la guerra de las comunidades* dont il est l'auteur et dont il fait précéder la *Viuda*. Dans le *Bosquejo*, il dit, par exemple, que la Veuve de Padilla, après s'être héroïquement défendue dans sa maison de Tolède, parvint à s'enfuir en Portugal (*Obr. dram^{as}* I. 84). Dans la tragédie, la Veuve se poignarde en s'écriant : « Mi libertad hasta el sepulcro llevo ». (*Id.* 147) Voir aussi dans la critique très mordante et ironique de *Los Políticos en camisa* « falta de conciencia y de verdad histórica » *ouv. cit.*, II, p. 228.

(2) Voir G. Boussagol, *Angel de Saavedra*, *ouv. cit.* 182-4.

(3) *Le duc de Rivas*, *Rev. des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1846, p. 329-330.

l'agonie d'une révolution ancienne, elle fut elle-même composée au milieu des hasards d'une révolution moderne. Elle eut presque autant d'aventures que celle qui en était l'héroïne. C'était en 1812, à Cadix qu'assiégeait alors une armée étrangère, et l'auteur, encore tout jeune, prenait déjà une part active aux affaires de son pays... Et pour un poète jeune, ardent, patriote, assiégé dans Cadix avec la liberté même de son pays, quel sujet admirable que cette veuve d'un héros, assiégée elle-même dans Tolède, et défendant la liberté expirante de sa patrie contre des agresseurs en partie étrangers » (1) ! D'après l'auteur lui-même, la *Viuda* fut accueillie très favorablement, à Cadix, et dans d'autres villes d'Espagne (2). Ainsi, Martínez de la Rosa avait su s'imposer à l'attention de ses contemporains par des ouvrages littéraires qui faisaient appel aux sentiments de patriotisme et d'indépendance si fortement excités à cette heure. Il n'est donc pas étonnant qu'au début de l'année suivante, il ait été chargé de diverses missions officielles. Sa réputation de patriote et de littérateur le désignait aux suffrages de tous. En premier lieu, l'Université de Grenade le chargea, le 24 avril, ainsi que D. Antonio Maria Espejo et D. Pedro Antonio Cosío, de se rendre auprès de la Régence, pour obtenir de l'argent et des réformes dans l'enseignement (3). En second lieu, la Junte Suprême de Censure le choisit pour son secrétaire en remplacement de D. Juan Alvarez Guerra, devenu ministre intérimaire de l'Intérieur (3). Quelques semaines plus tard, la nouvelle Junte de Censure faisait savoir aux Cortes qu'elle s'était solennellement installée le 26 juin : elle était composée de D. Pedro Chaves de la Rosa, président ; de Quintana, vice-président, et de Martínez de la Rosa, secrétaire (5) : c'était pour le professeur de Grenade une haute fonction qui, tout en

(1) *Tolède et le bord du Tage, ouv. cit.*, 390-1. A. de Latour ajoute : « Si le poète se fût mieux souvenu des anciennes franchises du théâtre espagnol... il eût dans ses héros mêmes respecté la physionomie de leur temps, et leurs passions bien autrement dramatiques que les idées modernes. Car, dans un drame, ce qui remue le spectateur, ce ne sont pas les doctrines, mais les caractères. » *Id.* 392-3. La *Viuda de Padilla* « tenía las [faltas] de una composición de las llamadas de circunstancias, donde los tiempos pasados y los caracteres de los personajes se reducen a mera expresión de lo que piensa y sienta el poeta en su tiempo » (Alcalá Galiano. *Hª de Esp. ouv. cit.*, VII, p. 30-31.) Sur le caractère de circonstance du théâtre à ce moment, v. Menéndez y Pelayo, *Heterodoxos* III, 251-2 « El teatro a fines del siglo pasado iba tomando, más o menos inocentemente, más o menos a las claras, cierto carácter de tribuna y de periodismo de oposición... A cada paso resonaban... aquellas máximas huecas de libertad política abstracta... Así se mantuvo la tradición de este teatro precursor y compañero de las novedades políticas del cual fueron las últimas y más señaladas muestras, en las dos épocas constitucionales del 12 y del 20, *La Viuda de Padilla*, de M. d. l. R., el *Lanuza*, de D. Angel Saavedra... »

(2) *Obras dram. ouv. cit.*, I, p. 61.

(3) Libro de claustros. Arch. Univ. de Granada.

(4) *Dº de Ses.* 13 avril 1813.

(5) *Idem.* 27 juin 1813.

le mettant en vue, lui permettait de favoriser la publication des multiples écrits et journaux libéraux qui voyaient le jour à Cadix (1). Déjà avant d'appartenir à la Junte de Censure, si l'on en croit Alcalá Galiano, il avait lui aussi lancé une brochure contre les députés qui voulaient rétablir l'Inquisition, brochure intitulée *Incompatibilidad de la libertad española con el restablecimiento de la Inquisición*, et signée un « Ingenio Tostado » (2). Le même « Ingenio Tostado » avait également décoché une *Banderilla de Fuego al Filósofo Rancio*, ce « philosophe » qui combattait avec acharnement les nouveautés du jour (3). Ajoutons enfin que, dans les premiers mois de 1813, Martínez entretenait une correspondance suivie avec Alcalá Galiano, d'un ton souvent très audacieux (4).

Dans les années où l'Espagne a héroïquement lutté contre l'invasion napoléonienne, Martínez apparaît comme un ardent patriote soucieux de lutter pour l'indépendance de son pays. Le théoricien qui s'était formé à l'Université devient un homme d'action. Le temps est proche où, pour la première fois, Martínez de la Rosa viendra siéger aux Cortes. En 1813, après son voyage en Angleterre, il est déjà très attaché au régime constitutionnel (5). Le groupe dans lequel il vit à Cadix renforce son attachement aux principes libéraux dont il s'est fait l'éloquent défenseur et l'apôtre zélé dans ses premières œuvres dramatiques. Comment va-t-il les soutenir au cours de sa première législature ?

(1) Sur les journaux de Cadix à cette époque, voir Alcalá Galiano, Adolfo de Castro, Menéndez y Pelayo, *Heterod.* III, p. 446-448. (Sur ce dernier, C. Pitoulet, *Querelle calderonienne*, *ouv. cit.*, p. 90 (note).

(2) *Memorias*, I, p. 291.

(3) Dans l'édit du 22 juillet 1815, l'Inquisiteur général D. Francisco Javier Mier y Campillo dresse la liste des ouvrages prohibés. On y retrouve *Banderilla de Fuego...*, *Incompatibilidad de la libertad...* *La Viuda de Padilla*, et le Discours de Martínez du 21 avril 1814. (*Inquisition* Madrid, 4.501, n° 22. Arch. Hist. Nac. Madrid.)

(4) Alcalá Galiano s'était séparé de sa femme et était parti pour Medinasidonia. *Memorias* I, p. 346-7.

(5) Alcalá Galiano, *Memorias*, I, p. 289.

CHAPITRE III

La première législature et la première déportation

Les glorieuses Cortes de 1810 se séparèrent le 14 septembre 1813. Si le jour où elles se réunirent pour la première fois dans l'île de Léon l'enthousiasme fut extrême et les espoirs infinis (1), à l'heure où elles mirent fin à leurs travaux, la reconnaissance de Cadix éclata en joyeux transports. « Quand sortirent les députés les plus célèbres, écrit le comte de Toreno, une foule immense les accompagna jusqu'à leur demeure, les acclamant, les couvrant d'éloges et de bénédictions... Les mêmes scènes de gratitude se renouvelèrent le soir, suivies d'illuminations, de musique et de sérénades que donnaient des dames et des messieurs appartenant à la société la plus distinguée de Cadix et d'autres villes (2). » Le 26 septembre, l'Assemblée nouvelle se constitua et le 1^{er} octobre ouvrit solennellement ses séances. Parmi ses membres figurait Martínez de la Rosa, député de Grenade.

I

Les élections des secondes Cortes donnèrent lieu à de grandes surprises. Tous les ennemis des réformes s'unirent pour faire triompher les candidatures modérées et réactionnaires. A l'Assemblée qui avait voté la Constitution de 1812, succéda une Assemblée dont la majorité était favorable à l'ancien régime (3). Malgré les manœuvres tentées,

(1) Toreno, *H^a del levantam^o*, *ouv. cit.*, p. 286-287 a.

(2) *Idem*, *id.* *id.* p. 485-b. Deux jours plus tard, les Cortes dissoutes furent de nouveau réunies. En effet, la fièvre jaune venait d'éclater à Cadix et la Régence se disposait à se transporter au Port Sainte-Marie. Pour s'opposer à cette mesure qui allait mécontenter Cadix et pouvait gêner la réunion de la nouvelle Assemblée, la Commission permanente des Cortes demanda à la Régence de surseoir à son projet de transfert. Pour régler cette affaire, les Cortes furent de nouveau convoquées et siégèrent les 16, 17, 18 et 20 septembre, Toreno, *id.* p. 485-b, 486 a.

(3) Toreno, *H^a del levantamiento*, p. 487 a-b. Comme les nouveaux députés (ceux d'Amérique en particulier) ne purent arriver à Cadix à la fin de septembre,

Martínez de la Rosa avait un trop grand prestige politique et littéraire pour n'être pas élu. Ses compatriotes comprirent qu'ils s'honoraient en l'honorant de leur confiance. Les résultats connus, la presse grenadine, surtout la presse avancée, célébra d'une manière dithyrambique le triomphe de Martínez. Le *Diario crítico y erudito de Granada*, qui avait combattu l'Inquisition et la censure, et défendu ardemment la liberté de la presse, consacra un article à Martínez, dans son numéro du 27 avril 1913 (1). Le *Publicista* du 28 avril célébra en un sonnet le nouvel élu. Le poème s'achevait en prédisant au jeune législateur que « l'Ibérie, dans les annales de son histoire, garderait un souvenir ému de sa vertu ». L'auteur du sonnet, pourtant, comme s'il redoutait l'indécision et le manque de fermeté de Martínez, le conjurait de ne pas changer de conduite politique : « Ne démens pas, ô jeune homme vertueux, la confiance que nous avons mise en toi. Fuis la vile tromperie et la corruption ; déteste les serviles et les hypocrites (2). » C'est ainsi que Grenade accueillit l'élection de ce fils préféré sur qui elle fondait de vastes espoirs.

Après avoir pris congé de son Université, par une lettre qui fut lue à la réunion des professeurs du 4 septembre (3), Martínez de la Rosa le 1^{er} octobre, s'assit sur les bancs des Cortes. Dès le premier moment, précédé d'une flatteuse renommée, il fut l'homme vers qui se tournèrent toutes les curiosités ; c'était un des « leaders » du parti libéral : « Parmi les nouveaux députés, dit Torenó, se distingua bientôt D. Francisco Martínez de la Rosa, dont la réputation s'accrut rapidement, et le lança bien vite aux côtés des premiers champions de la

ils furent suppléés par les anciens députés de leurs districts. Ceux-ci étaient généralement partisans des réformes. De la sorte, l'équilibre fut rétabli entre les défenseurs de l'ancien régime et ceux de la Constitution.

(1) *Juste et sincère éloge*. « Nous devons nous féliciter de la récente élection, comme député propriétaire aux prochaines Cortes, du docteur et professeur de notre université D. Francisco Martínez de la Rosa. Ce citoyen, dès son plus jeune âge, commença à découvrir la noblesse de son cœur et l'élévation de ses sentiments. Voué à l'étude, il s'éleva dans un vol extraordinaire au-dessus de ses condisciples. Il fit les délices de ses maîtres. En espagnol, en français, en anglais, en italien, en latin, en rhétorique et en poétique ; en philosophie et en mathématiques ; en droit civil et en droit canon ; en tout il progressa avec une rapidité inexplicable, et un grand profit. Mais en économie civile, et en politique, qui sont les branches les plus importantes et nécessaires pour la charge qu'on lui a conférée, il s'élève presque jusqu'à la perfection. Si à cela nous ajoutons sa probité parfaite, sa candeur, sa modestie naturelle, son désintéressement, son esprit critique, et les autres vertus dont il se pare, nous conviendrons qu'on trouve dans notre Espagne de bien rares personnes d'un mérite égal. Nous ne devons donc pas avoir le moindre doute sur la manière dont il saura remplir exactement des fonctions aussi dignes, difficiles, augustes et délicates. »

(2) Le sonnet est reproduit dans A. Gallego y Burín, *Granada en la guerra de la Indép^a, ouv., cit.*, 111, n. 2. V. aussi dans *idem, idem* quelques détails sur les élections à Grenade.

(3) *Libro de claustrós*. Arch. Univ. Granada. Le texte de la lettre n'est pas reproduit dans le procès-verbal de la réunion.

liberté espagnole et des saintes idées. Il brilla par son instruction et ses parfaites qualités, dont les plus remarquables étaient une intégrité à toute épreuve, et une très belle éloquence, fleurie et facile (1) ».

Le député de Grenade fit preuve, dès les débuts de la législation, d'une louable activité. Il fait partie de plusieurs commissions parlementaires. Le 1^{er} octobre, il est désigné pour celle d'Instruction Publique ; le 20, pour celle qui devait régler le transfert des Cortes à Madrid (2). Le 7 novembre, pour celle du commerce. Le 3 octobre, il est chargé par le Président d'examiner un projet de règlement des séances extraordinaires. Le 6 octobre, il est nommé membre du Tribunal des Cortes. Le 18 novembre, on s'en remet à lui du soin d'examiner le rapport du ministre des affaires étrangères (3). Bien que le *Diario de Sesiones* des années 1813 et 1814 ne nous donne que les résumés des séances de la Chambre, nous pouvons cependant suivre en détail la vie parlementaire de Martínez. Sans cesse sa voix retentit ; c'est, avec López Cepero, Istúriz, Canga Argüelles, et Antonio Cuartero, celui qui le plus souvent sollicite l'attention des députés. Il étudie avec soin toutes les questions administratives qui, à ce moment occupent la Chambre. Il propose aux Cortes de décider qu'au 15 mai 1814 les employés des finances aient déjà perçu dans toutes les provinces le tiers de la contribution directe établie par le décret du 13 septembre 1813 : ainsi commencerait à s'implanter le nouveau système d'impôts, qui remplacerait l'ancien, inextricable autant qu'injuste (4). Comme il arrivait que de nombreux jeunes gens, pour échapper au service militaire, entraient dans l'ordre de Saint-Jean de Dieu, Martínez soumet aux Cortes un projet de décret tendant à réformer cet abus (5). Il demande aussi que l'on règle le plus tôt possible la division des provinces en arrondissements (*partidos*), et que le gouvernement désigne des commissions pour préparer les Codes (6). Il s'occupe de la réorganisation du Monte-Pio militaire (7).

A la fin de 1813, les Cortes décidèrent de se transférer à Madrid (8).

(1) *H^a del levantamiento...* 487-b.

(2) Le 3 août 1813 on avait lu aux Cortes la lettre de Madrid demandant le transfert de la Chambre à la capitale. (*D^o de Ses*). La discussion de ce projet continua dans la séance secrète du 16. Après un vote qui ne donna pas de résultat, un second décida que les Cortes resteraient à Cadix. Le parti libéral triompha du groupe « servil » dirigé par Borrull. (On croyait qu'à Madrid, les défenseurs de l'ancien régime trouveraient plus de partisans qu'à Cadix). Le 6 septembre, on reçut à Cadix une nouvelle demande de la ville de Madrid. V. sur cette affaire, Villanueva, *Mi viaje a las Cortes, ouv. cit.*, 517 ; 520 ; 523. Le parti « servil » comptait faire éclater un tumulte à l'occasion de cette affaire. « ... había religiosos armados con puñales... » *id.*, *id.* 520.

(3) *D^o de Ses.* dates corresp.

(4) *Id.*, 17 novembre 1813.

(5) *Id.*, 18 octobre 1813.

(6) *D^o de Ses.* 14 novembre 1813.

(7) Sorte de Société de Secours Mutuels destinée à fournir une retraite aux officiers.

(8) Tòreno, *H^a del levantam^o, guerra y revol. de Esp.*, 482 b-483a ; 488 b.

Le 29 novembre, elles suspendirent leurs séances à Cadix et les reprirent le 15 janvier dans la capitale espagnole. Les représentants de la nation se trouvaient donc maintenant dans la ville principale de la monarchie. Leurs paroles allaient être écoutées par un public nombreux, passionné de politique, qui se pressait dans l'ancien théâtre des Caños del Peral. Leur conduite trouverait désormais des censeurs plus avertis, partant plus sévères. A Madrid, les réputations qui s'étaient édifiées à Cadix allaient être révisées. Martínez de la Rosa, dont on n'ignorait pas les antécédents et qui continua à jouer un rôle aussi actif que par le passé, devint bientôt très populaire. Il eut même un surnom. Mesonero Romanos assure que dans la *Abeja* beaucoup de compte rendus de la Chambre étaient signés pittoresquement *El Barón del bello rosal* ; c'est ainsi que B. José Gallardo désignait Martínez de la Rosa (1). Ses œuvres littéraires furent éditées de nouveau, ainsi que son étude sur la *Révolution actuelle* dont s'occupa le journal *l'Universal* (2). *Le pouvoir des places* fut joué au théâtre del Príncipe (3).

Dès que la Chambre eut repris ses travaux, le député de Grenade intervint dans plusieurs discussions. Il fit remarquer aux Cortes qu'au lieu d'approuver, séance tenante, le rapport du ministre des finances, mieux valait l'examiner attentivement un peu plus tard (22 janvier). Quelques jours après, il demanda qu'on ne levât plus de troupes puisque l'armée comptait plus de 150.000 hommes, chiffre maximum fixé lors de la discussion du budget (8 février). Enfin, inquiet de quelques « conspirations » qui avaient éclaté en Espagne, à Séville notamment, il pria le gouvernement de faire connaître les mesures prises pour porter remède à ces maux (25 janvier) (4). Le 19 février, la Commission de l'Instruction Publique annonça que son rapport sur la réorganisation de l'éducation nationale était prêt à passer à l'imprimerie (5).

A côté de ces affaires examinées par les Cortes en séances publiques, une autre beaucoup plus grave occupait les séances secrètes : le retour de Ferdinand VII. Afin de détacher l'Espagne de l'alliance anglaise, Napoléon avait engagé des négociations de paix avec le prince captif de Valançay. Ferdinand, pensant de la sorte recouvrer promptement sa liberté, et violer ensuite ses engagements, ne s'y était pas refusé. Le comte de la Forest et le duc de San Carlos furent chargés de se mettre

(1) Mesonero Romanos, *Memorias de un setenón, ouv. cit.*, 130.

(2) Chez García, 1814. *El Universal* du 5 mars.

(3) Représentation annoncée dans *El Redactor general de España*, 13 avril 1814.

(4) *Dº de Ses.*, dates corresp.

(5) Ce rapport fut lu à la Chambre de 1814, le 17 avril, par Martínez de la Rosa. L'autorisation de l'imprimer fut accordée. Nous n'avons pas, malheureusement, retrouvé ce document écrit par Martínez, et dont le *Redactor general de España*, fit les plus grands éloges. (18 avril 1814, p. 676 b). Martínez est appelé « el Argüelles de las Cortes ordinarias. »

d'accord sur le texte du traité qui fut signé le 11 décembre 1813 (1). Le duc de San Carlos et, quelques jours après, le général Palafox, se rendirent en Espagne pour le soumettre à la Régence. Après l'arrivée du premier envoyé, la Régence fit savoir aux Cortes, par l'intermédiaire du secrétaire intérimaire d'Etat qu'elle avait cru devoir refuser de ratifier le traité qui, entre autres dispositions, prévoyait la cessation des hostilités (2). Les Cortes approuvèrent sa conduite. Après celle du second, le secrétaire d'Etat, demanda aux Cortes ce que devrait faire la Régence, si le roi revenait en Espagne. Sur la proposition de Martínez de la Rosa, on décida de constituer une commission comprenant quelques députés et le Secrétaire d'Etat, qui adopterait toutes les mesures capables d'assurer la dignité et les droits du trône et de la Nation (3). Cette commission, dont faisait partie Martínez, soumit bientôt à la Chambre un projet de décret en douze articles (4). Dans la séance secrète du 2 février commença la discussion de ce décret, article par article. Tous les députés qui l'approuvèrent signèrent dans le registre des séances secrètes.

Comme l'affaire revêtait une importance exceptionnelle, les Cortes décidèrent de faire suivre ce décret d'une proclamation au pays qui éclairerait l'opinion publique. On en confia la rédaction à Martínez de la Rosa. Le 19 février, la proclamation recevait l'approbation des Cortes et, signée du président et des deux secrétaires, était lancée au pays : belles pages éloquentes rapportant avec exactitude les négociations dont étaient chargés San Carlos et Palafox, et l'indignation générale qu'elles avaient soulevée chez les députés. L'Espagne ne saurait désertier et renoncer à la place glorieuse qu'elle occupait dans la coalition européenne contre Napoléon. La proclamation s'achevait par des phrases grandiloquentes et imagées (5). Ainsi l'acte le plus important de la législation, celui qui devait avoir dans le pays le plus grand retentissement et qui pouvait rendre populaire le nom de son auteur avait été confié à Martínez de la Rosa — singulier honneur dont il avait su parfaitement s'acquitter.

Le même jour s'achevaient les secondes Cortes. La nouvelle législature allait commencer le 1^{er} mars. Elle devait prendre fin bientôt après

(1) Voir pour ces négociations, Villaurrutia (marqués de), *Fernando VII, rey constitucional...* ouv. cit., 123-sig ; J. Becker, *H^a de las relaciones extér. de Esp.*, ouv. cit., I, 305-309, et surtout Geoffroy de Grandmaison, *Corresp. du comte de la Forest*, ouv. cit., T. VII, ch. XIX, le traité de Valençay.

(2) Voir la séance secrète du 15 janvier 1814 (où le Secrétaire d'Etat rendit compte de la mission du Duc de San Carlos) et celle du 29 janvier (où le Secrétaire d'Etat rendit compte de la mission de Palafox). Arch^o réserv^o del Congreso de los Diputados, Madrid.

(3) Séance secrète du 29 janvier (*id.*)

(4) Séance secrète du 31 janvier (*id.*). Le député Oller obtint que le projet fût au préalable approuvé par le Conseil d'Etat.

(5) Voir le texte dans Toreno, *H^a del levantam^o...*, ouv. cit., 501 b-502 a, n. 13.

d'une manière tragique : par un coup d'état de Ferdinand le Bien-Aimé. Il ne se passe pas de jour, au cours de cette législature éphémère, que Martínez ne prenne part aux débats de l'Assemblée. A différentes reprises, il demande que l'on arrive à un accord au sujet des biens de main morte (1^{er} mars et 5 mai) (1). A plusieurs reprises, il s'occupe d'une affaire qui passionne l'opinion publique, l'affaire Audinot. Afin d'exciter plus sûrement encore la fureur de Ferdinand contre les chefs libéraux, quelques absolutistes firent passer pour général français, un domestique de la duchesse d'Osuna. Ce « général Audinot » assurait avoir été en rapports avec Argüelles et d'autres pour organiser la République en Espagne. On le fit arrêter, et le gouvernement s'occupa de l'instruction de l'affaire. Comme il importait aux libéraux de démasquer ceux qui avaient tramé l'intrigue, Martínez demanda souvent aux Cortes d'obliger les ministres et les juges à plus de célérité (2). Il pria aussi les Cortes de voter des remerciements au Duc de Frias qui offrait mille doublons aux troupes qui recevraient Ferdinand VII, à son entrée en Espagne (9 mars) ; d'envoyer des félicitations au général duc de Ciudad Rodrigo, et à son armée, qui s'étaient couverts de gloire en luttant contre Napoléon (10 mars). Le 21 avril, il prononça un grand discours à propos de l'abdication de Napoléon. Ce fut l'occasion de condamner une fois encore le despotisme ; de comparer le tyran détesté par son peuple à Ferdinand qui « a été béni par tous les Espagnols », parce qu'il est « roi constitutionnel (3) ». Emporté par son enthousiasme patriotique, il proposa de donner des terrains au père de Daoíz, le glorieux héros du 2 mai, ainsi qu'à des familles madrilènes qui avaient souffert en ce jour mémorable (5 et 19 mars).

Est-il besoin de remarquer qu'une telle motion redoubla la faveur dont il jouissait auprès des citoyens qui occupaient les tribunes publiques (4), et lui valut en partie, le 2 mai, l'accueil chaleureux de la popu-

(1) *D^o de Ses* dates corresp.

(2) *D^o de Ses*. 3 mars, 16 avril 1814. Le discours du 3 mars fut publié la même année à Orihuela. Celui du 16 avril dénonçait la commission de la Chambre qui, formée d'absolutistes, comme Ostolza, voulait faire renvoyer l'affaire devant le Tribunal suprême pour gagner du temps. Martínez fut très applaudi. Cf., sur cette affaire, *H^a de la Vida y reinado de Fernando VII*, ouv. cit., II, p. 11-12.

(3) *Redactor general de España*, 22 avril 1814, 691-a. Le *Redactor* ne donne qu'une partie du discours que Martínez publia in-extenso à Grenade, la même année, chez Valenzuela.

Parmi les témoignages les plus curieux de cette faveur, on peut revoir les dépositions de certains témoins dans le procès intenté à Martínez quelques mois plus tard. (Voir plus loin, p. 51 sig.). Ces témoins, plus exactement ces délateurs, affirment que lorsque M. d. l. R., et d'autres députés libéraux avaient fini de parler, de grands applaudissements retentissaient dans les tribunes publiques. Certains prétendirent qu'il y avait entente entre ces députés et leurs auditeurs ; que de l'argent avait été distribué ; qu'il y avait un signal pour déclencher les acclamations. Voir *Causa contra los ex-diputados de Cortes*, Arch. Hist. Nac. Madrid. Secc. de Consejos Leg. 6311 ; en part. fol. 174 r, 177 r-v, et surtout la déposition d'Antonio Prieto, fol. 181 v ; de Julián Pombo, fol. 185 v ; de José Riegas, 188 r.

lation, au cours de la procession civique organisée, pour commémorer la tragique journée de 1808, par la Chambre qui se transportait solennellement à son nouveau lieu de séances : le couvent de D^a Maria de Aragon ? Relisons dans le récit de Mesonero Romanos les lignes qui se rapportent au député de Grenade :

« Mais de tous ceux qui successivement attiraient l'attention et les regards avides de la multitude, aucun ne parvint à les captiver, et à graver profondément son souvenir dans mon imagination enfantine comme Martínez de la Rosa, jeune homme élégant et distingué, d'allure aristocratique, de taille moyenne ; au visage sec et mat, aux yeux arabes et bien fendus ; à la chevelure noire et épaisse et dont les traits en général, quoique un peu gros, lui faisaient un visage agréable et sympathique. Ce député portait un costume de grand deuil et de cérémonie ; culotte et bas noirs, casaque ronde avec des boutons de jais, ouverte sur le devant, ce qui laissait voir un riche plastron de dentelle. En dentelle également étaient les poignets ou volants posés au bas des manches. Ajoutez un bicorné à claque sous le bras ; tel était le portrait de ce personnage qui n'était autre que le jeune et déjà célèbre orateur, D. Francisco Martínez de la Rosa, chef reconnu de la majorité de la Chambre et idole de la jeunesse éprise de liberté (1). »

II

Décrivant la même fête, Rico y Amat, lui, insiste sur le bruit lugubre des salves d'artillerie tirées pendant que le cortège chemina dans les rues de Madrid. Il semblait, dit-il « que les députés assistaient à l'enterrement de la Constitution et du gouvernement représentatif (2). » L'heure était proche, en effet, où Ferdinand allait détruire le glorieux monument édifié à Cadix en 1812. Depuis qu'il avait franchi la frontière et à mesure qu'il s'avavançait vers Madrid, la menace d'un coup de force contre le nouveau système se précisait. Ferdinand méprisait les Cortes ou leur désobéissait. Il ne suivait pas la route signalée par le décret du 2 février (3). Il tenait des conseils suspects avec ses amis fidèles à Daroca et à Segorbe ; il obligeait brutalement le président de la Régence venu au-devant de lui à lui baiser la main (4) ; enfin, il

(1) Mesonero Romanos, *Memorias de un setentón*, ouv. cit., p. 137.

(2) *Hist^a pol^a y parlam^a*, ouv. cit., I, p. 468.

(3) V. plus haut, p. 44-5. Ferdinand aurait dû suivre la côte de la Méditerranée jusqu'à Valence, et de là se diriger vers Madrid. Il préféra gagner Saragosse. Sur ce changement d'itinéraire, Cf. *H^a de la Vida y reinado de F^{do} VII*, ouv. cit., T. II, p. 15-17.

(4) V. *H^a de la Vida y reinado de F^{do} VII*, ouv. cit., T. II, p. 17-18 (junta de Da-

s'attardait à Valence où il s'assurait le concours du général Elío (1). De leur côté, un groupe de députés « serviles » rédigeait un manifeste au roi, le priant de détruire le régime présent et de rétablir la monarchie absolue (2).

Au début du mois de mars, Martínez de la Rosa avait pu, dans un discours éloquent, dire la joie que causait à l'Espagne le retour prochain de Ferdinand (3). Mais l'inquiétude en ce mois d'avril 1814 commençait à gagner les députés libéraux et les amis de la constitution (4). Le 24, au cours d'une session secrète, Istúriz et Martínez de la Rosa demandent qu'une commission soit nommée et qu'elle indique aux Cortes les moyens les plus convenables pour tranquilliser les âmes (5). Le lendemain, nouvelle réunion. Le député D. José Luyando ayant fait savoir que le Roi n'avait pas répondu à la lettre de la Régence qu'il lui avait remise, Martínez proposa d'écrire de nouveau à Ferdinand, le priant de se rendre le plus tôt possible à Madrid, « de prendre les rênes du gouvernement, ainsi que l'exige le bien de la nation (6) ». Martínez fut chargé de rédiger cette missive. Ce n'était pas, certes, un ordre impérieux, une sommation formelle des Cortes souveraines à un citoyen qui menaçait la Constitution, mais bien au contraire une requête respectueuse, une protestation de fidélité et de loyalisme. On suppliait Ferdinand de s'installer sur le trône d'Espagne afin de régulariser la vie nationale, de mettre fin aux troubles d'Amérique, et de développer les relations internationales. Ferdinand était encore pour les députés espagnols, le roi dont la seule présence pouvait « mettre fin aux maux dont souffrait la nation (7) ». Le 29, n'ayant point de réponse, on décida d'écrire encore à Valence. Martínez, cette

roca) ; p. 19-20 (junta de Segorbe) ; p. 24 (scène du baise-main). Toreno signale que cette scène a été racontée différemment par d'autres historiens, cf. *Hª del levantamº... ouv. cit.*, p. 520.

(1) Sur le séjour de Ferdinand à Valence, voir le bon livre de J. Deleito y Piñuela, *Fernando VII en Valencia el año 1814... ouv. cit.*

(2) Par la suite, ces députés furent désignés sous le nom de *Perses*, car le début de leur lettre à Ferdinand rappelait la coutume des anciens Perses « qui vivaient cinq jours dans l'anarchie à la mort de leur roi, afin que l'expérience des assassinats, des vols, et d'autres malheurs les obligeassent à être plus fidèles à son successeur ». V. *Hª de la Vida y reinado de Fº VII, ouv. cit.*, II, p. 26-7.

(3) *Dº de Ses*, 8 mars 1814.

(4) Pourtant dans quelques séances secrètes, les députés avaient l'ingénuité de s'occuper de l'étiquette, de l'uniforme des huissiers, du nombre de mules qui traînaient les voitures officielles. Le 14 avril, Martínez demanda que la Commission compétente indiquât quelles dispositions elle adopterait pour permettre au Corps diplomatique d'assister à la cérémonie où le roi jurerait la Constitution. *Borradores... fol. 109 rº-vº*. (Séances des 4, 5, 14 avril 1814).

(5) *Actas de las sesiones secretas de las Cortes...* (1810 à 1814), p. 948-9. Cité par Deleito y Piñuela, *Fernando VII en Valencia...* p. 312.

(6) *Id.* p. 950., cité par *id.*, 312-313.

(7) Voir quelques passages dans Deleito y Piñuela, *ouv. cit.*, p. 313-314. Le texte intégral est dans *Esp. du S. T. VII*, p. 314, n. 12, qui va jusqu'à p. 318.

fois encore rédigea la lettre (1). Au cours de la séance de ce jour, il demanda au gouvernement de rétablir la paix publique et l'ordre, dans quelques villes soulevées. Il insista pour que les plaques de la Constitution « profanées par une vile plèbe », soient replacées (2). C'est que désormais il n'est plus permis de douter des intentions de Ferdinand : le 30, les troupes du maréchal Wittingham occupent Guadalajara, par ordre du Roi. Les représentants de la nation se sentent en péril. Dans la séance secrète du 1^{er} mai, Cepero propose que les Cortes siègent en permanence, et Martínez que le gouvernement assure « l'ordre public à Madrid et la sûreté et la liberté des députés (3). » Les journaux lancent le cri d'alarme qui se répercute dans toute l'Espagne. Le *Revisor General de España* publie *Los relards de Ferdinand*, (*Las tardanzas de Fernando*), que reproduit le 4 mai le *Periódico político mercantil de la villa de Reus*. L'auteur se demande ce que signifie le long arrêt à Valence qui inquiète tout le monde. Prépare-t-on un complot contre la liberté ? « Ah ! si ce coup fatal nous frappe, auguste Assemblée, vertueuse Régence, courageux militaires, et vous tous Espagnols, vous qui avez arraché Ferdinand aux griffes sanglantes de Napoléon, arrachez-le maintenant à celles de ses adulateurs, encore plus terribles (4) ». Prévoyant et redoutant la furieuse réaction qu'il sentait imminente, B. José Gallardo mit fin à la publication de la *Abeja madrileña*. Il prit congé de ses lecteurs par un dernier article humoristique. « Les rédacteurs de ce journal, écrivait-il en commençant, sont dans l'impossibilité de continuer sa publication. Ils ont, en effet, été rendus malades par certain *air sec* qui souffle du *Levant*. Ils se voient dans l'obligation de *changer d'air* et d'aller aux *eaux* (5). » Tout le monde comprit l'allusion. Gallardo gagna le Portugal.

Les Cortes redoublèrent d'activité. Si elles ne siégèrent pas en permanence, comme le proposait Cepero, elles multiplièrent leurs séances publiques et secrètes. Le 6 mai, avec un courage qui lui attira le courroux de Ferdinand, Martínez fit aux Cortes la proposition suivante : « Tout député qui demandera la révision de la Constitution avant 1820 sera expulsé du territoire espagnol. » Quelques instants après, il la modifiait, substituant au bannissement la peine capitale (6).

La vengeance royale ne se fit pas longtemps attendre. Le coup

(1) La voir dans *Esp. du S. T. VII*, p. 318-321 en note. Martínez assure qu'il « avait rédigé ces lettres... », *id.* p. 314.

(2) *Actas de las sesiones secretas...* p. 954. Cité dans Deleito y Piñuela, p. 315.

(3) *Actas de las sesiones secretas...* p. 957. Cité par Deleito y Piñuela, p. 319.

(4) L'article est imprimé aux pages 502-3.

(5) P. Sáinz, *Bartolomé José Gallardo... ouv. cit.*, p. 75.

(6) Le meilleur historien de cette époque, J. Deleito y Piñuela, pense que la proposition de Martínez « n'exista pas ou n'eut jamais un caractère parlementaire », *ouv. cit.*, p. 321 n. 4. Elle est mentionnée pourtant dans le *Diario de Sesiones* du 6 mai 1814. De plus, le *Redactor general* du 7 mai 1814 rend compte du discours de Martínez.

d'état préparé soigneusement à Valence fut exécuté dans la nuit du 10 au 11 mai, sous la direction du général Eguía, ennemi acharné de toutes les innovations, que Ferdinand venait de nommer capitaine général et gouverneur de la Nouvelle Castille (1). A dix heures du soir, sur la place du Palais Royal, quelques magistrats choisis avec soin, trente soldats sortis de la caserne de Sainte-Isabelle une heure auparavant, et un délégué du vicaire ecclésiastique de Madrid prennent les ordres d'Eguía. A minuit et demi, ils commencent leur basse besogne. Ils se rendent au domicile des chefs du parti libéral, les arrêtent et les conduisent en prison, après avoir confisqué leurs papiers (2). Martínez de la Rosa et son ami Cepero, qui habitaient ensemble (3), sont obligés de se lever, d'assister à la pose des scellés sur la porte de leur bureau commun, puis de suivre les soldats. Cepero est dirigé vers la prison de la couronne ; et Martínez conduit à « celle de la Caserne des Gardes royales du corps, par le commissaire Rafael Soto et quatre militaires (4). » Les deux étaient mis au secret (5). Le cachot dans lequel fut enfermé Martínez était effroyable. Six ans plus tard, dans un discours aux Cortes, Martínez en évoquera encore le souvenir avec terreur :

« Qui croira que les prisons de la caserne des Gardes, destinées exclusivement à des hommes auxquels on a confié la personne sacrée du roi, sont des cachots horribles qui méritent plutôt le nom de tombes que celui de prisons ? Sept mois, nous y fûmes emmurés, non seulement sans voir la lumière, mais encore privés de la joie de respirer l'air pur. Je dis emmuré, car ces cachots ont une superficie de quelques pieds. Quand on relevait la garde, et quand on remettait nos personnes à la nouvelle garde, les officiers ouvraient les portes de ces fétides cavernes, en se couvrant le nez et la bouche de leur mouchoir : ils ne pouvaient pas, en effet, supporter la puanteur et l'air empesté qui s'en dégageaient (6). » La réclusion fut dure, les geôliers sévères (7).

Le 11 mai, au matin, on affichait sur les murs de Madrid le décret du roi, donné à Valence le 4 mai et soigneusement tenu secret jusqu'à

(1) Voir notre article, *Un défenseur du trône de Ferdinand VII, le général Eguía...* (Bull. Hisp. janvier-mars 1925). Pour l'histoire de ce coup d'Etat, voir la *Causa contra los ex-diputados*, doc. cil., et le livre de Deleito y Piñuela, *ouv. cit.*

(2) Voir les instructions et la liste des personnes à arrêter envoyées par Eguía à l'un des « jueces de policía » de Madrid, Francisco Leyva, 9 mai 1814, dans *Historia de la vida y reinado de Fernando VII... ouv. cit.*, II. *Apéndices* 377-8.

(3) Calle de San José, n° 4.

(4) *Causa contra los ex-diputados...* fol. 12 v, 13 r.

(5) *Idem. idem.*

(6) Intervention à propos d'une discussion sur l'amélioration du régime pénitenciaire, *Dº de Ses.* 6 octobre 1820. Voir aussi la description du cachot de Quintana dans Quintana, *Obras inéditas*, *ouv. cit.*, p. 219 et sig. Le passage est reproduit dans Fernández Martín, *Derecho Parlamº*, *ouv. cit.*, II, p. 35-36. Le cachot de Martínez était à côté de celui de Quintana, Quintana, *id.* 222.

(7) Quintana, *Obras inédit*, p. 222 et 226, V. aussi Fernández Martín, *id.* III, p. 36.

ce jour. Ferdinand tâchait d'y prouver l'illégalité des Cortes et la nullité de la Constitution qu'il refusait de jurer. Tandis qu'il venait de faire arrêter plusieurs représentants du peuple, il promettait cyniquement aux Espagnols un règne de liberté et de justice (1). Au cours de la journée, une foule hurlante, alla arracher la plaque de la Constitution de la Plaza Mayor, et passa devant les cachots où se trouvaient les détenus politiques en poussant des cris de menaces et de colère (2). Le soir, on procéda à quelques autres arrestations. Le lendemain, quelques journaux fanatiques célébraient avec enthousiasme la conduite du Roi, et tâchaient de couvrir de honte ou de ridicule les malheureux détenus. Telle fut la conduite de l'*Atalaya de la Mancha* qui publia l'apologie du coup d'Etat et des poésies satiriques contre les libéraux (3). C'est ainsi que Ferdinand avait en un jour mis fin au gouvernement représentatif récemment établi. Le 12 mai, s'achève l'essai constitutionnel. L'absolutisme va reflleurir.

Immédiatement après, commença l'instruction du procès des libéraux. Le 14, on demanda à Martínez de la Rosa de désigner une personne qui assistât à l'examen de ses papiers auquel allait procéder le juge Francisco Leyva. Martínez désigna son père qui habitait avec lui (4). Le 16, Leyva qui a procédé à cette vérification déclare qu'il n'a rien trouvé permettant de « qualifier la conduite politique des deux détenus », Martínez de la Rosa et Cepero (5). Comme les recherches avaient été également infructueuses pour tous les prisonniers, les magistrats décidèrent le 21 mai de recueillir divers témoignages tendant à établir que les personnes arrêtées avaient combattu à Cadix et à Madrid l'absolutisme royal. Alors commence la farce que jouent gravement des magistrats corrompus. Ils enregistrent non des dépositions, mais des dénonciations (6). Malgré la bonne volonté des uns et des autres, on ne parvient pas à établir de délits précis. Il faut provo-

(1) V. le texte du décret par exemple dans Toreno, *H^a del levantamiento... ouv. cit.*, p. 522, note 22 (suite p. 523); *Historia de la Vida y reinado de Fernando VII, ouv. cit.*, II. *Apéndices* 379 b-383 a.

(2) Villanueva, *Apuntes sobre el arresto... ouv. cit.*, p. 11.

(3) Voir surtout *Atalaya de la Mancha*, 12 mai 1814, n° 41, qui publie des *Letrillas* contre les députés arrêtés. Le principal rédacteur de ce journal était le frère Agustín de Castro, du monastère de l'Escorial. Contre lui, Villanueva lança cette apostrophe virulente : « ¡o monje, no monje, sino furia sin cadena ! » *Apuntes sobre el arresto... ouv. cit.*, p. 11 et *id.* 32-37 sur des sermons incendiaires prêchés pendant la durée du procès.

(4) *Causa contra los ex-diputados*, fol. 21 v.

(5) *Idem...* fol. 28 r. Sur Cepero, voir un portrait amusant dans *Condiciones y semblanzas de los diputados...* (1820 y 1821), *ouv. cit.*, p. 81-84.

(6) On trouve le texte de ces « dépositions » dans la *Causa*. V. aussi Fernández Martín, *Derecho parlam^o*, *ouv. cit.*, III. Le livre de Villanueva, *Apuntes sobre el arresto...* est une histoire du procès et surtout une critique de son illégalité. Voir comment le roi et les magistrats choisissent les témoins. § XIII, XIV, XVIII, XXIV.

quer de nouvelles délations. Les juges interrogent alors de petites gens de Madrid, boutiquiers et employés, qui assistaient parfois aux séances des Cortes. De nouveau, les prisonniers sont accusés d'avoir attaqué les prérogatives royales, défendu la Souveraineté populaire et la Constitution (1). Mais on ne peut retenir encore contre les détenus que des charges insuffisantes.

Le Roi décide alors de faire interroger les accusés (11 juillet) ; c'est le 29 seulement que Martínez est entendu. N'ayant malheureusement pas retrouvé son procès, nous ne savons pas ce qu'il répondit au juge instructeur (2). Nous connaissons cependant, par Villanueva, un épisode divertissant de son interrogatoire. Un matin, D. Manuel Rubio fait comparaître Cepero et Martínez de la Rosa. Sur sa table se trouve un sac d'où se dégage une odeur pestilentielle et duquel, gravement, le juge retire de nombreux papiers : « Reconnaissez-vous ces documents ? » demande-t-il aux députés. Et il ajoute : « On les a extraits du cabinet de votre maison... J'ai passé toute la matinée à les laver au soleil et à les examiner à la loupe (3) ».

L'affaire n'avancait guère, et pour cause. Mécontent de la voir traîner, Ferdinand, nomma une commission spéciale chargée de la terminer rapidement (4). Elle ne fit pas mieux. Le roi dut la remplacer par une troisième et finalement c'est lui-même, le 15 décembre 1815, qui décréta la culpabilité des détenus et fixa les peines qu'il leur imposait. Beaucoup étaient condamnés à la réclusion dans des couvents ou des forteresses ; d'autres au bagne. Parmi ces derniers, se trouvait Martínez de la Rosa qui devait, pendant quatre ans, expier son crime au Préside du Peñón de la Gomera (5).

(1) Nous avons cité plus haut, p. 46, quelques-uns de ces témoignages. [Villanueva indique que la plupart des témoins étaient d'une moralité douteuse. Certains avaient été condamnés à 10 ducats d'amende pour faux témoignages. (*Id.* 86). Au début de la seconde période constitutionnelle (1820-1823) parut, entre autres brochures de tendances libérales, relatives à ce procès de 1814-1815 une *Lista interina, entre tanto que se publican otros documentos, de los informantes contra las victimas de la noche del 10 al 11 de mayo de 1814, y demás delatores que depusieron contra ellas ; nombres, apellidos, ocupaciones y casas de su residencia en aquel año, y con quien estaban casados*, Madrid, imprenta de Alvarez, 1820. Cette intéressante brochure contient 37 noms. Les témoignages de ces personnes sont résumés en quelques mots et durement qualifiés, « informe lleno de mordacidad; inesactitudes (sic), y poca delicadeza ; informe que abunda en dicterios y falsedades o llámense calumnias estúpidas (p. 3), etc., etc.

(2) Les « causas » particulières ont été remises aux intéressés. Cepero, en effet, a communiqué la sienne à Villanueva. (V. lettre à Villanueva, 23 septembre 1820, dans Villanueva, *Apuntes...* p. 306-311.) Villanueva dit aussi qu'il a la sienne sur sa table, *id.* p. 315.

(3) *Apuntes sobre el arresto...* p. 171-172. Le juge Rubio protesta contre cette affirmation. Mais Cepero en confirma la vérité. *Lettre à Villanueva* citée, dans *id.* p. 308. Cette histoire comique constitue le chapitre 50 du livre de Villanueva intitulé « Saynete de esta comedia. Diligencia judicial practicada en un departamento reservadísimo » (p. 171).

(4) 14 septembre 1815.

(5) Martínez était condamné à 8 ans de bagne, et, à son retour, il ne pourrait

III

Ici finit le premier acte de cette douloureuse tragédie. Martínez venait de passer une vingtaine de mois incarcéré, sept aux Gardes du Corps, et les autres à la prison de Saint-Martin, et à celle de l'Hôpital : « il était devenu presque aveugle en écrivant dans l'obscurité sa défense, œuvre admirable (1) ». Ses seuls plaisirs avaient consisté à recevoir les visites de son père (2) et à voir de temps en temps les autres détenus. Parmi les prisonniers se trouvait Quintana, le compagnon plus âgé, le protecteur de Cadix : sa cellule était à côté de celle de Martínez. Les deux amis avaient percé le mur pour se parler et se serrer la main (3). Martínez trouvait aussi des consolations dans la poésie. Il composait des vers des « anacréontiques qui, par leur aisance, leur grâce et leur légèreté rivalisaient avec celles de Villegas, et semblaient avoir été écrites à la campagne et dans les festins (4). »

Deux jours après que la sentence fut rendue, on fit sortir les condamnés de leurs cachots et on les achemina vers leur nouvelle prison. « Par une nuit sans lune..., et à la lueur tremblante des lanternes qui semblaient augmenter le nombre des baïonnettes (5) », on communiqua aux détenus, réveillés brutalement, la décision royale. Aussitôt, sans qu'ils aient pu embrasser ni parents, ni amis, on les éloigna de Madrid. Martínez et ses six compagnons, auxquels on avait assigné les présides d'Afrique, prirent place dans trois voitures et partirent pour Malaga. Grâce à l'excellent humaniste Sánchez Barbero, l'un des condamnés, nous savons que ce voyage fut moins pénible qu'on le pourrait penser. Les officiers de l'escorte témoignèrent une grande considération à leurs prisonniers qui étaient accueillis avec respect dans les villes que traversait le convoi. A Malaga surtout, l'accueil fut très touchant et inspira quelques vers à Sánchez Barbero (6). C'est là que les sept prisonniers, s'embarquèrent. Ils arrivèrent à Melilla le 4 janvier 1816 où ils se séparèrent (7). Les uns restèrent dans cette ville.

habiter ni Madrid ni les autres résidences royales. La révolution de 1820 mit fin à sa captivité au Peñón de la Gomera.

(1) Rodríguez Rubí, *Elogio fúneb.*, *ouv. cit.*, p. 567. V. aussi Bermejo, *Estafeta... ouv. cit.*, I, p. 64. Nous n'avons pas retrouvé cette défense.

(2) Dans le manche creux d'un couteau (que l'on portait au prisonnier avec ses repas), Martínez introduisait des billets pour son père, et son père, des billets pour lui. Rodríguez Rubí, *Elog. fún.* p. 568.

(3) Quintana, *Obras inéd.*, p. 227-228.

(4) *id. ibid.* p. 228.

(5) Sánchez Barbero, *A Ovidio*, B. A. E., T. LXIII, p. 582.

(6) *id. ibid.* p. 582 et note 3.

(7) *id. ibid.*

De nuestros apreciables compañeros

(otros presidios a buscar forzados)

Con acerbo dolor nos despedimos.

D. Antonio Gallego a eu la bonté de recopier un dossier qu'il a trouvé aux archi-

Les autres continuèrent leur chemin vers Ceuta, Alhucemas et Gomera. Sur ce Peñón de la Gomera, si inhospitalier, Martínez, sans compagnon, sans ami, allait passer quatre longues années.

Nous savons assez mal ce que fut son existence durant cette période (1), sur ce rocher « où il fallait apporter l'eau pour éteindre la soif, et la terre pour se faire ensevelir (2) ». Nous pouvons cependant en imaginer la misère et les angoisses. D'une part, Sánchez Barbero a décrit en prose et en vers les privations qu'il a connues à Melilla, et on peut bien penser que dans les autres présides, les malversations des gouverneurs devaient rendre aussi précaire la vie des prisonniers (3). D'autre part, Martínez lui-même dans un discours de 1839, sans rappeler d'ailleurs ses souvenirs personnels avec une émotion que l'on aurait admise, fait un tableau sinistre de l'existence dans ces bagnes africains où l'on entasse, sans les distinguer, les condamnés politiques et les criminels de droit commun. « L'assassin fier de son impunité raconte ses crimes, comme on conte un roman pour divertir les auditeurs, tandis qu'à son côté on voit un malheureux qui subit un atroce châtiement pour un motif futile... Dans ces présides, se forme une sentine d'immoralité (4)... » Si l'on en croit Rebello da Silva, le gouverneur du Peñón de la Gomera devait, d'ordre supérieur, empêcher Martínez d'écrire à sa famille, et intercepter les lettres qu'il en recevrait. De plus, toute tentative d'évasion devait être punie de mort (5). Malade, se sentant ainsi traqué, Martínez dit un jour à son gardien : « Tuez-moi, vous aurez un grade ». Ce mot fut plus tard reproduit par le *Globe*, qui admira le calme mépris pour la mort dont fit preuve « un des plus nobles caractères de notre temps (6) ».

Comme dans sa prison de Madrid, c'est aux lettres que Martínez demanda un apaisement à ses souffrances. Sur son rocher aride, il commença à écrire son *Art Poétique* et sa traduction de l'*Épître aux*

ves de la Chancellerie de Grenade (Secretaria del Real Acuerdo) — pas encore catalogué — relatif aux frais du procès et à ceux du « voyage » de Martínez. On réclama au père du condamné 4942 réaux et 5 maravédís qui furent versés le 23 mars 1816. Deux voitures servirent au transport des condamnés auxquels on donna aussi quelque argent.

(1) Nous avons dépouillé sans résultats les rapports du directeur des presidios d'Afrique (Arch^e hist^e nacion. Alcalá de Henares. Leg. 3541).

(2) *D^o de Ses.*, 18 janvier 1839.

(3) Sánchez Barbero, *A Ovidio*, loc. cit., p. 583 et notes 4, 5, 6.

(4) *D^o de Ses.*, 18 janvier 1839.

(5) *Memoria sobre la vida polít^a... ouv. cit.*, p. 66. Rebello va jusqu'à écrire : « ... [M. d. l. R.] fué aprisionado, nuevo Prometeo, afin de que le dilacerase las entrañas el cáncer de la ausencia patria... » *id.*, p. 65.

(6) N^o du jeudi 22 juillet 1830, dans la notice biographique qui accompagne le compte-rendu d'*Aben-Humeya*, joué à la Porte Saint-Martin. Le père de Martínez avait demandé le 18 décembre 1815 que son fils fût transféré dans une tour de l'Alhambra ou dans une forteresse d'Espagne. Martínez retrouva par hasard dans une boutique cette requête, qui avait été repoussée. Cf. Rodríguez Rubi, *Elog. fún* p. 570 et n. 1.

Pisons (1) : plus de dix ans après, seulement, il devait publier ces ouvrages revus et modifiés ; et, pour ce qui est du premier, augmenté de notes et de citations précieuses. Il composa également, en 1818, une tragédie intitulée *Morayma*, pour laquelle il semble avoir toujours eu une prédilection. Le hasard avait fait tomber entre ses mains la fameuse *Histoire des Guerres civiles de Grenade*, de Pérez de Hita, qu'il n'avait pas encore lue. Le livre l'enthousiasma et il résolut d'en tirer un drame qui, pour comble de bonheur, lui remettait en mémoire son pays natal, sa Grenade si chère qu'il n'espérait plus revoir (2). Enfin, Martínez composa quelques poésies dont certaines nous sont parvenues (3) : Peut-être aussi a-t-il entretenu une correspondance littéraire avec Sánchez Barbero et les autres détenus : nous savons que Sánchez dédia à Martínez de la Rosa de nombreux vers latins et quelques odes en espagnol (4). Si on avait recommandé au gouverneur du Peñón la plus grande sévérité à l'égard de Martínez, il semble que peu à peu cette rigueur imposée ait fait place à une certaine bienveillance. On raconte que Martínez retrouva à Gomera un de ses anciens domestiques, et qu'on lui permit de le prendre de nouveau à son service (5). De plus, les officiers de la garnison, afin de distraire leur glorieux compatriote, décidèrent, de concert avec lui, d'organiser des représentations théâtrales (6) : on représenta quelques œuvres de Moratín. *Le Café* en particulier obtint un vif succès (7).

La captivité devenait chaque jour plus supportable. Elle prit fin avant la date qu'avait fixée Ferdinand VII. En 1820, en effet, Riego renversa le régime absolutiste qui avait sévi durant six ans en Espagne. L'une des premières pensées des libéraux de Malaga fut pour leurs compagnons déportés. Une frégate recueillit dans les Présides les malheureux prisonniers et les reconduisit rapidement vers leur patrie. Martínez quitte le Peñón en mars 1820.

Ainsi, de 1813 à 1820, Martínez de la Rosa connut des fortunes opposées. Pendant les deux premières années, député aux Cortes, et non

(1) Rebello da Silva, *Memoria sobre la vida polít.*... p. 69. L. Godard, *M. d. l. R. ouv. cit.*, p. 11.

(2) *Advertencia à Morayma, Obr. dram. I*, p. 311.

(3) *La canción del cautivo, La Soledad*, etc., dans *Poesias, ouv. cit.*, p. 84 ; 87.

(4) V. notice de D. Alvaro Gil Sanz, B. A. E. T. XLIII, p. 556, et la poésie de Sánchez Barbero, *A mis compañeros*, *id.* p. 572-3. L'hommage à Martínez se devine dans ces deux vers :

Hos, Rosa, versiculos, quo tu correptus eodem
Turbine, composui. Dulcis amice, vale.

(5) J. F. Pacheco, dans *Galeria de Españoles célebres, ouv. cit.*, T. I, p. 12, (chaque biographie est numérotée spécialement). V. aussi Rebello da Silva, *Memoria sobre la vida polít.*... *ouv. cit.* p. 68.

(6) J.-F. Pacheco, in *Galeria de Esp. cél.*, *ouv. cit.*, T. I., p. 12.

(7) Rebello da Silva, *Memoria*... *ouv. cit.*, p. 68 ; L. Godard, *M. d. l. R.*, p. 11.

pas député obscur, voix anonyme aux scrutins, il fut l'un des chefs du parti avancé, l'orateur le plus séduisant par son élégance, son aimable facilité, exceptionnellement le tribun emporté, brandissant la peine de mort contre ceux qui attenteraient à la Constitution. En 1814, il fut compris dans la cruelle proscription. L'idéologue que nous avons vu se former à Grenade et qui, dans un temps d'exaltation patriotique et politique, a pu croire à la valeur de ses théories absolues, vient expier dans la prison son zèle et son enthousiasme pour les idées nouvelles.

CHAPITRE IV

La première pensée politique de Martínez de la Rosa

Quelles sont pendant ces années de jeunesse, où nulle contrainte ne paralyse les généreuses exaltations, les idées politiques de notre auteur ? L'image trop simpliste qu'a enregistrée de lui l'histoire espagnole ne retient pas les traits du jeune patriote, idéologue et révolutionnaire. Tâchons de les fixer avec quelque netteté.

I

Il est malaisé de reconstituer le « système » politique de Martínez, avant 1814, car nous possédons peu de textes qui puissent nous renseigner. Tandis que pour les périodes postérieures, il nous sera possible de consulter de nombreux discours, des circulaires ou des dépêches diplomatiques, des écrits politiques, composés par Martínez, et, enfin, de nombreux jugements d'adversaires et d'amis, pour celle qui nous occupe en ce moment, nos sources d'information sont beaucoup plus réduites. Avant que Martínez ne soit élu député (juin 1813), et depuis le jour où les cruautés des Français excitent son zèle patriotique, quels ouvrages politiques a composés le professeur de Grenade ? Des articles de journaux et une brochure. Encore faut-il dire que dans la *Révolution actuelle* (1), la part faite à l'histoire est bien plus considérable que celle réservée à la politique. On voit dans cet opuscule comment l'Espagne, après le 2 mai, organise des Juntas provinciales, puis la Junte Centrale ; comment elle aspire à posséder des Cortes générales. On y découvre, clairement exposés, les efforts de Napoléon pour s'assurer la paix en Europe, avant de frapper les grands coups dans la Péninsule. Enfin, les batailles et les sièges mémo-

(1) La *Revolución actual*, *ouv. cit.*, fut composée en février et en mars 1810. Elle fut publiée pour la première fois dans *El Español*, journal de Londres, dirigé par un émigré espagnol Blanco White, (n^{os} 7 et 8). Voir plus haut, p. 32. La *Révolution* fut réimprimée en 1813, à Grenade, et en 1814, à Madrid.

rables y sont signalés. Au reste, Martínez ne confessait-il pas implicitement qu'il faisait œuvre d'historien, quand il écrivait dans son *Introduction* cette excuse classique : « ... il ne nous est probablement pas donné, à nous qui vivons au milieu du tourbillon des événements, du tumulte des passions et du choc des intérêts contraires, de peindre le tableau magnifique [de la Révolution] avec le coloris qui lui convient, et que saura lui donner la postérité toujours plus impartiale et plus juste » (1). En même temps qu'il est un témoin des faits contemporains, Martínez en est le chantre. Il célèbre la vertu, l'héroïsme des Espagnols qui triompheront des troupes napoléoniennes, au service d'un usurpateur et d'un tyran. Il chante les efforts admirables de toute la nation pour demeurer libre et indépendante. Il trace avec son imagination, plus qu'avec sa raison, le tableau de « l'union sacrée » de l'Espagne toute tendue contre l'étranger (2).

Ce caractère sentimental, ce ton élevé, ces accents du plus pur patriotisme se retrouvent aussi dans les œuvres littéraires que Martínez composa à la même époque : *Saragosse* et l'*Épître* qui parut dans *el Espectador Sevillano*, la *Veuve de Padilla*, le *Sonnet* sur la victoire de Salamanque (3). C'est partout l'appel aux armes pour défendre la patrie souillée par l'envahisseur. C'est le chant de gloire quand la victoire couronne l'héroïsme castillan. C'est toujours la malédiction contre l'ennemi qui n'a pas encore subi le châtement. Le salut de la patrie, voilà la grande source d'inspiration du jeune maître de Grenade.

Une œuvre cependant fait exception : c'est la comédie *Ce que peut un emploi* (4) ! Le genre de la pièce n'admet pas une telle noblesse de sentiment. La pièce était destinée à accabler sous l'épigramme, à démasquer, après l'avoir rudement confondu, l'hypocrite, adversaire des réformes que les législateurs codifiaient à Cadix, à partir de 1810. Cette comédie pourra, nous le verrons dans un instant, nous fournir quelques renseignements sur les théories politiques de Martínez de la Rosa. Nous n'aurons garde de la dédaigner, de même que l'on n'a eu garde de laisser de côté le *Philinte* quand on a voulu connaître la pensée politique de son auteur, Fabre d'Eglantine (5).

(1) *Rev. act., ouv. cit.*, p. 7.

(2) *Idem*, p. 25-26.

(3) Voir plus haut, p. 29 ; 32 et n. 2 (pour *Saragosse*) ; p. 30 et n. 7 (pour l'*Épître*), p. 37-39 (*Viuda de Padilla*), p. 36 (*Sonnet*).

(4) V. plus haut p. 36-37.

(5) Aulard, *Eloq. parlant pendant la Rév., ouv. cit.*, t. II, p. 231 et suiv. L'interprétation de *Philinte* que donne Aulard met en lumière l'opposition entre les deux personnages, Alceste et Philinte. « L'un, homme sensible à la mode de 1790, est un de ces grands seigneurs libéraux et philosophes, un Montmorency, un La Rochefoucauld, un Noailles... ; l'autre, un de ces égoïstes qui restèrent fermés à l'esprit de la Révolution », p. 231. « Alceste et Philinte, la vertu et l'égoïsme, le patriotisme et la réaction... », p. 232.

Serons-nous mieux renseignés pour la période où Martínez sera député ? Sans doute, le *Diario de Sesiones* donne-t-il un résumé de toutes les séances des Cortes. Malheureusement, ce n'est qu'un résumé. Tandis qu'à partir de 1820, les compte-rendus seront publiés *in-extenso*, pour les premières législatures le labeur de chaque journée est condensé en quelques brèves pages. Martínez fit aussi imprimer deux de ses discours, ceux auxquels il reconnaissait le plus d'importance (1). Malheureusement, nous n'avons pu retrouver ces brochures. Les journaux qui se publiaient à cette époque, de divers formats, généralement assez réduits, réservaient un espace très mesuré aux comptes rendus des Cortes. Pourtant, ceux qui défendaient les réformes constitutionnelles ne manquaient pas de recueillir quelques extraits des discours prononcés par les députés de leur parti, et de signaler les mouvements divers de l'auditoire. Nous avons pu retrouver dans le *Redactor general de España* quelques phrases éloquentes de Martínez et l'indication des marques d'approbation qu'elles reçurent du public des tribunes (2). Quant aux procès-verbaux des séances secrètes, ils ne sont eux aussi que des résumés. Une autre source de renseignements, infiniment importante, eût été constituée par les rapports des Commissions parlementaires. Malheureusement, nous ne les avons pas retrouvés (3). On est particulièrement en droit de regretter la disparition de celui sur l'organisation de l'Instruction publique en Espagne. Le plan d'études et le décret qui l'accompagnaient furent lus le 17 avril 1814 par Martínez, et voici ce qu'en disait le *Redactor general*, après avoir regretté que les « étroites limites » du journal en interdisent la reproduction : « œuvre des célèbres Garcé-Pagé, Clemencín, Feliú, Gordoá, Rosa, rédigé par l'Argüelles des Cortes ordinaires, [c'est Martínez] dans ce style clair et nerveux (!) qui le caractérise, et qui a enchanté, et avec raison, tous ceux qui ont lu le manifeste de ces Cortes, écrit par le même Rosa, sur la paix que Napoléon obligea notre vertueux et

(1) *Patriótico y enérgico discurso que en la sesión de Cortes del día 3 de marzo de 1814 pronunció D. F. Martínez de la Rosa con motivo de haberse suscitado discusión acerca de la causa de Audinot.* — Reimpreso en Orihuela, 1814, in-4° 8 pag. (V. sur cette affaire, plus haut, p. 46 et n. 2.)

Discurso que pronunció el Sr. Martínez de la Rosa en sesión de 21 de abril de 1814, después de la lectura de los documentos que presentó el Secretario de la Guerra, relativos al destronamiento de Bonaparte. Granada, imp. de Valenzuela, 1814. (V. supra, p. 46 et n. 3).

Le premier de ces discours figura au catalogue de la librairie d'occasion Rico, de Madrid. Mais il était vendu quand nous avons voulu l'acquérir.

(2) Voir par exemple séances du 16 avril 1814 ; du 21 avril, dans le numéro du 22, « Aplauso extraordinario ». Séance du 6 mai 1814, dans numéro du lendemain, « Aplauso extraordinario » à deux reprises.

(3) Nous ne sommes pas les seuls à les avoir cherchés et à en regretter la disparition. Notre ami, M. Fernando de los Ríos, professeur à la faculté de droit de Grenade et ancien député, n'a pu les retrouver quand il les a cherchés en vue de la préparation d'un grand ouvrage sur le xix^e siècle espagnol impatientement attendu.

adoré monarque à signer » (1). Il reste cependant trois documents composés par Martínez de la Rosa, mais au nom des Cortes, et où l'on ne saurait retrouver exclusivement l'exposé de ses théories politiques. Ces documents, d'autre part, sont des pièces d'éloquence au style solennel, et parfois un peu prétentieux. Il s'agit du *Manifeste à la Nation*, du 19 février 1814, et des *Lettres à Ferdinand VII*, du 25 et du 29 avril 1814 dont il a été question plus haut (2).

Ainsi, pour étudier les idées de Martínez sur le gouvernement de l'Espagne, nous ne possédons pas de déclarations formelles dans lesquelles le jeune député ait exposé son système politique, s'il est vrai qu'il en ait eu un dès le moment que nous étudions ; nul discours intégral qui aurait pu être une profession de foi ; aucun rapport où l'on eût pu retrouver les théories politiques de son auteur.

II

Une première question à résoudre, et dont l'importance apparaîtra mieux dans la suite de ce travail, consiste à rechercher quelle idée de la politique se faisait Martínez, au début de sa vie publique. Pour l'instant, ce n'est pas la forme de gouvernement dont il se fera le champion que nous tâchons de déterminer. La question est antérieure à celle-là. Martínez croit-il que la politique est une science aux principes rigidelement liés les uns aux autres, ou, au contraire, un art qui tient compte de l'expérience ? L'homme d'état peut-il, comme le professeur de logique ou le mathématicien, poser des axiomes et en déduire rigoureusement les applications pratiques ou, inversement, est-il un observateur qui ne prend une mesure générale qu'après en avoir découvert la nécessité dans une multitude de cas ? Martínez, dans ses années de jeunesse, adopte la première position, celle du logicien : attitude naturelle à un débutant. Pour lui, l'existence de principes absolus, qui doivent diriger la politique, mieux, qui la déterminent, ne saurait être contestée. Ils sont aussi réels que les faits les mieux observables. On ne saurait les taxer de chimériques.

Martínez écrit dans sa *Révolution* : « On vit se confirmer les *principes de politique* tenus, dans ce siècle d'avilissement des peuples, pour des théories impraticables et des délires de philosophes (3) ». Parmi ces « délires de philosophe », il faut ranger les « maximes sur la force morale des nations et la résistance invincible qu'oppose leur volonté

(1) *Redactor general*, 18 avril 1814, p. 676 b. Il est question de ce manifeste quelques phrases plus loin.

(2) Pages 45, 48-49.

(3) *Rev. act., ouv. cit.*, p. 27-28.

unie aux desseins des tyrans (1) ». Revenant sur cette idée de la force morale des nations qu'il n'abandonnera jamais, Martínez écrit encore : « Il n'existe pas selon nous un principe plus constant et évident. Mais cet axiome politique est uniquement vrai quand la nation se fortifie par ses vertus pour repousser ses conquérants. Union, énergie, patriotisme, voilà les véritables boucliers qui protégèrent, dans l'Antiquité, les républiques grecques et la naissante Rome, et, dans les temps modernes, la Suisse, la Hollande et les Etats-Unis d'Amérique, quand ils brisèrent leurs chaînes » (2).

Ainsi, pour l'auteur de la *Révolution Actuelle*, les faits démontrent l'existence des principes. Tout est déterminé par le principe de causalité : « Les événements heureux ou malheureux qui se sont produits à cette époque sont dignes d'attention, aussi bien que leur stricte dépendance des causes politiques et morales. Celle-ci dispense de recourir, pour les expliquer, aux caprices de la fortune et encore moins d'explorer (desentrañar) des causes secrètes, très souvent inventées par les passions échauffées » (3).

Il faut relever le mot d'« axiome » employé par Martínez pour qualifier le principe de force morale. Ce terme et d'autres du vocabulaire mathématique durent revenir fréquemment dans les discours du jeune orateur, si l'on en juge par l'emploi qu'il en fait plus tard dans des textes que nous possédons : souvenir de son éducation d'adolescent que nous avons suivie à l'Université de Grenade ; influence de ce culte pour les mathématiques que nous avons signalé plus haut. Ailleurs, toujours dans son opuscule de la *Révolution*, quand il s'occupe de la façon dont fut organisée la Junte Centrale, Martínez reproduit un fragment de la proclamation de cette Junte (octobre 1809) où il est dit que le pouvoir exécutif doit être confié à un petit nombre, pour que le secret des délibérations soit gardé, que les plans d'action aient de l'unité et que la réalisation des décisions soit prompte. Martínez ajoute : « Si ces *principes généraux* sont certains en toute circonstance, ils le sont bien plus encore dans les violentes crises d'une nation... » (4). La Constitution de Bayonne, qui établissait l'alliance offensive et défensive de l'Espagne et de la France, mérite les critiques sévères de Martínez. Cette alliance lui paraît : « ... un fait scandaleux dans un siècle où sont si connus les *premiers principes de politique* » (5). La méthode d'élection des Cortes de 1810 prouvait que l'Espagne n'ignorait pas les *principes de politique* (6). La Révolution actuelle, écrit encore

(1) *Rev. act. ouv. cit.*, p. 27-28.

(2) *Idem*, p. 90-91.

(3) *Idem*, p. 5.

(4) *Idem*, p. 74.

(5) *Idem*, p. 51.

(6) *Idem*, p. 80.

Martínez, est une démonstration des principes que la politique et la morale enseignent et que confirme l'histoire » (1). Enfin, dans le *Manifeste* du 19 février 1814, Martínez parle des « profonds calculs de la politique », et de la « difficile science des législateurs » (2). Ainsi, pour Martínez dont l'esprit s'est formé sous l'influence du XVIII^e siècle qui croyait à la raison, la politique est une science rigoureuse, établie sur des principes constants. L'ignorance de ces principes entraîne fatalement les mauvais gouvernements. Leur connaissance doit procurer le bonheur des nations. Une grande confiance dans les temps nouveaux, dans les nouveaux régimes qui appliquent les principes, un grand optimisme sentimental accompagnent cette croyance en la logique politique.

III

Ayant tâché de déterminer l'attitude de Martínez devant la science politique, essayons maintenant de connaître ses théories elles-mêmes. On peut imaginer, qu'un jeune représentant de la nation espagnole (Martínez est très jeune ; en 1814, il n'a que vingt-sept ans) qui aborde la vie publique avec une telle foi dans les « principes » et les « axiomes », pour être d'accord avec ses théories ne reculera pas devant les conséquences les plus radicales. Le logicien, le mathématicien de l'Université de Grenade deviendra-t-il un jacobin de 1792 ?

Martínez de la Rosa est l'adversaire ardent de l'absolutisme. Ses déclarations sur ce point sont formelles. L'absolutisme est la cause de la dégradation morale des nations et de leur ruine matérielle. « Trop connus sont, malheureusement pour nous, les progrès de la tyrannie en Espagne, du jour où, au XVI^e siècle, l'imparfaite représentation nationale et l'autorité des seigneurs, qui limitait le pouvoir des rois, ayant été détruites, le pouvoir royal ne connut ni respect, ni bornes. Dès lors, le pouvoir absolu se fortifiant de jour en jour et l'immoralité et l'abattement des peuples augmentant au fur et à mesure, l'Espagne tomba dans cet état de prostration qui naît toujours de l'esclavage et est toujours le précurseur de la ruine des Etats. Sans la moindre idée de la liberté politique, et sa liberté civile étant violée de mille façons, appauvri et opprimé, l'Espagnol n'avait plus de patrie, à moins que, comparant l'homme aux arbres, nous n'appelions patrie la terre où il naît et qui le nourrit » (3). Insensiblement,

(1) *Rev. act., ouv. cit.*, p. 86.

(2) Texte dans Toreno, *H^a del Levantamiento...* *ouv. cit.*, 503 b, (suite de la note de la page antérieure).

(3) *Rev. act., ouv. cit.*, p. 9-10.

les nations en proie à l'absolutisme, en viennent à préférer un « lent anéantissement, sous la tyrannie, aux efforts coûteux de la liberté » (1). On observe chez elles « une dissolution de presque tous les liens qui unissent le citoyen à l'état » (2), une disparition de la volonté de vivre et de lutter. Il leur est difficile de persister dans leur tâche de régénération. « Les efforts que la vertu ordonne sont incessants et les sacrifices qu'exige la liberté très coûteux. Une nation gisant durant près de vingt ans dans le dernier degré de l'esclavage ne pouvait pas, sans d'actifs stimulants, persister dans son entreprise ardue, avec la même énergie qu'au début » (3). L'Espagne doit donc être convaincue que « l'abus de la tyrannie, l'égoïsme et l'indolence sont ses plus terribles ennemis et ceux qui peuvent l'entraîner à la ruine » (4).

Cette critique de ton sérieux n'est pas la seule qu'ait formulée Martínez. Il en a écrit une autre, plaisante celle-ci : la comédie *Ce que peut un emploi*. Le personnage grotesque de la pièce, un ecclésiastique à l'affût d'un canonicat, et le naïf D. Fabián à la table de qui, attendant son bénéfice, D. Melitón s'est installé, défendent l'ancien régime. D. Melitón est partisan de l'autorité absolue du roi à laquelle il ne veut opposer aucun pouvoir limitatif. Il est l'ennemi de « dame la loi », maintenant à la mode. Il s'écrie ironiquement : « Tous doivent être jugés conformément à la loi, les rois doivent gouverner d'après les lois. Maudites soient les lois ! Amen ! » (5). » Melitón proclame sur la place publique que « le Roi est le maître des vies et des biens (6) ». Ce ridicule, ce médiocre défenseur de la monarchie absolue, est, comme il fallait s'y attendre, démasqué et bafoué. On lui fait croire qu'il a été nommé membre de la Junte Suprême de Censure, et dès qu'il a accepté cette charge du nouveau gouvernement (c'est le reniement de toutes ses convictions politiques), on lui découvre que cette nomination n'était qu'un piège. Du même coup, Don Fabián est détrompé. Il consent à donner sa fille Charlotte au fils de son vieil ami D. Luís, qu'il avait éconduit précédemment, sur les conseils de D. Melitón, à cause de ses idées libérales.

Martínez en arrive-t-il, par réaction contre l'absolutisme, à établir le principe absolu de la souveraineté nationale ? En vient-il jusqu'à imaginer un gouvernement sans roi, une république ? Sans doute, dans la *Révolution actuelle*, écrite au début de 1810, n'est-il jamais question du roi dans le plan de réorganisation politique de l'Espagne. Par contre, il y est affirmé que la nation seule a le droit

(1) *Rev. act. ouv. cit.*, p. 10.

(2) *Idem*, p. 16.

(3) *Idem*, p. 29-30.

(4) *Idem*, p. 84.

(5) *Obras dramat., ouv. cit.*, T. I, p. 42.

(6) *Idem*, p. 42.

de se réformer, grâce à ses représentants (1). Plus tard aussi, dans le fameux discours du 2 avril 1814, au moment où Martínez rappelle que l'empereur Alexandre reconnut la charte française, l'orateur ajoute : « Ainsi Alexandre a démontré, aux yeux du monde entier, la souveraineté des nations et la liberté que possèdent les peuples de se donner leurs lois fondamentales » (2). De même, dans la *Révolution*, Martínez s'étend complaisamment sur l'organisation du pouvoir législatif, et se contente d'indiquer en de rapides phrases les qualités d'un bon pouvoir exécutif, mais jamais sa nature (monarchie ou oligarchie) (3). On peut aisément s'expliquer qu'il n'ait pas, en 1810, indiqué avec précision quelles devaient être, selon lui, les prérogatives du roi d'Espagne. A ce moment, en effet, Ferdinand VII était le prisonnier de Napoléon et le problème que voulait résoudre Martínez n'était que momentanément : celui du gouvernement provisoire durant la captivité du roi. Ce qui nous confirme dans cette croyance, c'est que par la suite, Martínez sera toujours l'ardent défenseur de la Constitution de Cadix qui, on le sait, établissait la monarchie constitutionnelle en Espagne. Nous aurons, dans un instant, l'occasion de relever les opinions, de date postérieure, de Martínez sur le roi, son rôle et son prestige.

Il serait donc aventureux de parler des idées républicaines de Martínez. En échange, il faut souligner ses idées sur la vertu du peuple, son apologie des classes sociales les plus humbles. C'est un véritable démocrate qui écrit : « [La classe populaire] est la plus saine de la nation, préservée par sa vie laborieuse et sa pauvreté de l'extrême corruption des mœurs et de la contagion des mauvaises idées. Attachée à ses rois et à la sainte religion de ses ancêtres, elle ne put être contenue par les suggestions de l'égoïsme, que les classes opulentes ont coutume d'appeler, à tort, prudence, ni corrompue par des promesses séduisantes, ni retenue par les dangers (4) ». Et encore : « Il serait impossible d'énumérer les vertus dont se sont ennoblies les classes nécessiteuses, condamnées autrefois injustement à l'abandon et au mépris » (5). Dans la comédie *Ce que peut un emploi*, Martínez apparaît encore comme le défenseur du peuple. S'il n'exalte pas ses vertus, il célèbre du moins son bon sens, ses qualités solides. Don Luís ayant dit à D. Fabián que le « peuple avait commencé à connaître ses véritables intérêts et à respecter les lois qui, à l'avenir, vont le délivrer du fouet de ses oppresseurs », ses paroles furent ac-

(1) « La reforma de la nación : obra que sólo a ella pertenece y a ella sola es asequible por medio de sus legítimos representantes. » *Rev. act., ouv. cit.*, p. 39.

(2) *Redactor general de Esp.* 22 avril 1814, 691 a.

(3) Il se contente de reproduire un passage du manifeste de la Junte Centrale, V. plus haut, p. 61.

(4) *Rev. act., ouv. cit.*, p. 19.

(5) *Idem*, p. 92.

cueillies par un éclat de rire. Un peu piqué, D. Luís riposte : « Oui, monsieur, le peuple. Vous semble-t-il aveugle au point de ne pas voir la vérité quand on la lui montre ? Ou bien le croyez-vous si stupide qu'il ne sente pas les maux dont il a souffert et qu'il ne connaisse pas la cause de son malheur ? Vous êtes dans l'erreur. Ceux qui lui montraient la lanterne magique et le tenaient dans l'obscurité pour qu'il ne vit que les petites images qu'on lui présentait se sont grossièrement trompés et peuvent apprendre un nouveau métier » (1). Relevons avec soin cette attitude de sympathie envers le peuple espagnol de celui qui sera souvent considéré par la suite comme un « aristocrate ».

IV

Martínez de la Rosa, démocrate, non républicain, désire que le pouvoir royal ne soit pas absolu, mais limité par les droits des citoyens dûment reconnus. Pour lui, le gouvernement des temps modernes est celui qui substitue au caprice du monarque un code immuable ; celui qui est réglé par une Constitution, proclamant, en face de ceux du roi, les droits imprescriptibles de la nation. Si, avant 1812, nous ne trouvons pas chez Martínez le souhait précis d'une constitution, après cette date, les témoignages d'attachement au glorieux monument de Cadix ne sont pas rares. Bornons-nous à en relever quelques-uns.

Commençons par la Comédie, écrite et jouée au moment où la Constitution venait d'être promulguée. D. Luís, appelé par D. Fabián, explique qu'il se trouvait avec des amis quand le courrier de Cadix est arrivé. Il a appris que la « Constitution a été promulguée et sanctionnée par les Cortes. Ce fut un jour d'allégresse et de folie » (2). D. Fabián ironiquement (*con ironía estúpida*) arrête cet enthousiasme : « ... grâce à la nouvelle constitution, le pain ne manquera à personne.

D. Luís. — Croyez bien qu'il y aura moins de malheureux.

D. Melitón. — Allons ! Allons ! Il ne sera même plus nécessaire de semer les champs.

D. Luís. — Tout au moins, il y aura moins de moineaux qui mangeront le blé. Il y avait dans notre Espagne une telle plaie de sauterelles ! N'est-ce pas, D. Melitón ?

D. Melitón. — Je ne sais...

D. Luís. — Tant d'oisifs ! »

Et le dialogue s'achève par une nouvelle plaisanterie de D. Fabián

(1) *Obr. dram., ouv. cit.*, T. I, p. 21-22.

(2) *Idem*, T. I, p. 21.

qui déclare que, grâce à la nouvelle Constitution, on va « vivre au pays de Cocagne (1) ».

Si une apologie plus sérieuse de la Constitution se retrouve dans le *Manifeste* du 19 février 1814, ainsi que dans quelques discours de la Chambre (2), il faut reconnaître qu'à cette époque de sa vie, Martínez se contente de célébrer la Constitution sans en faire l'examen critique. Elle est pour lui un texte sacré. Il en parle avec une vénération religieuse, comme de l'évangile un ministre de Dieu. Aussi, sous la plume de Martínez, retrouve-t-on des formules comme celles-ci : « La Constitution si aimée des peuples », « la Constitution sacrée qu'a jurée la nation entière (3) ». La Constitution est le talisman qui non seulement assurera la dignité et le bonheur du peuple espagnol, mais encore fortifiera le trône du roi : « Le trône [de Ferdinand] reposant sur les bases stables de la Constitution ne s'écroulera pas sous son propre poids comme celui de son père, ni ne tombera en morceaux comme celui de Napoléon (4) ». Le trône du monarque légitime ne sera jamais plus ferme que lorsqu'il s'appuiera sur de sages lois fondamentales (5).

Il serait donc sacrilège de vouloir altérer la Constitution. A plusieurs reprises, Martínez dénoncera violemment ceux qui voudront la modifier, aussi bien le Tribunal Suprême qui eut l'audace de proposer la suspension de quelques articles constitutionnels pour régler l'affaire Audinot (6), que le député qui proposait quelque changement, contrairement à l'article 375 (7).

Si la Constitution est pour Martínez objet de révérence, c'est qu'elle reconnaît aux citoyens le droit d'élire les représentants qui les gouvernent et celui d'écrire librement. Ces deux prérogatives sont considérées par Martínez comme la meilleure des garanties contre l'absolutisme et même contre les attaques étrangères : « Une nation possède dans la liberté de la presse et dans le corps de ses représentants la meilleure protection contre les excès des habitants du pays et l'ambition des étrangers » (8).

Examinons en premier lieu les théories de Martínez sur la représentation nationale. Dans la *Révolution actuelle*, Martínez regrette à plusieurs reprises que la Junte Suprême n'ait pas, dès son entrée en fonctions, convoqué les Cortes (9). Les Cortes auraient pu, dans ce

(1) *Obr. dram., ouv. cit.*, T. I. p. 22.

(2) Voir surtout les discours du 16 avril, 21 avril, 6 mai 1814.

(3) *Manifeste* dans Toreno, *H^a del Levantamiento*, *ouv. cit.*, p. 503 b.

(4) *Redactor general de España*, 22 avril 1814, 691 a.

(5) *Manifeste*, dans Toreno, *H^a del Levantamiento*, *ouv. cit.*, p. 503 b (note).

(6) Séance du 16 avril 1814. Voir plus haut, p. 46 n. 2.

(7) Séance du 6 mai 1814. Voir plus haut p. 49.

(8) *Manifeste*, dans Toreno, *H^a del Levantamiento*, *ouv. cit.*, 502 b, note.

(9) La Junte Centrale fut souvent accusée de n'avoir pas dès son installation réuni des Cortes générales. C'est en partie pour répondre à cette attaque que Jovel-

moment de crise, sauver rapidement l'Espagne du péril étranger. Leur action politique est, en effet, tellement puissante, que nul ne peut s'y dérober. Elle met fin aux divisions ; elle détruit l'« hydre du fédéralisme ». « Quand le pouvoir appartient à un monarque ou à un corps, leurs décrets pour justes qu'ils soient, trouvent de la résistance dans l'ignorance des uns, dans l'égoïsme des autres, dans l'ambition et dans d'autres intérêts particuliers qui se déguisent sous le masque de l'amour du bien public. Mais quand les lois émanent d'un Congrès national, les viles passions sont réduites au silence, et elles ne peuvent semer l'inquiétude et la discorde, ni entraver les actes du gouvernement. Au contraire, elles doivent suivre une direction opposée et contribuer au bien commun pour chercher le leur propre. De là naît cette union entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent, et cette convergence, vers le même but, de l'amour de soi et de l'amour de la patrie, qui constituent la force des Etats » (1).

Certes, et c'est fatal, les Cortes eussent donné des preuves d'inexpérience politique ; malgré tout, l'esprit public se serait développé. Les citoyens auraient commencé à étudier le fonctionnement du gouvernement ; les capacités se seraient révélées, et, de plus, l'élan nouveau qui aurait excité le patriotisme des Espagnols aurait chassé les ennemis du sol de la patrie. « Grâce aux Cortes, les talents auraient eu le champ libre pour se perfectionner par l'émulation et contribuer au bien public. Le peuple aurait commencé à prendre part au gouvernement et se serait peu à peu instruit dans les discussions politiques. On aurait proféré des erreurs ; mais dans le libre choc des idées, la vérité aurait presque toujours triomphé. Les Cortes auraient commis des fautes, fruits de l'inexpérience. Mais nous aurions atteint le but principal qui est d'expulser les ennemis et de préparer peu à peu la nation à exercer dûment le pouvoir suprême. Les débats sur les plans du gouvernement auraient peut-être produit quelques maux. Mais quand est-on parvenu au bien sans courir nul danger » (2) ? D'un mot, l'« enthousiasme » aurait été restauré dans toute la Monarchie (3). Les Cortes, de plus, auraient eu le privilège de mettre fin aux abus de l'ancien régime. Magiquement, « les abus se seraient écroulés dès qu'aurait été réunie la représentation nationale (4) ».

Mais comment aurait-il fallu convoquer les Cortes ? Quel système d'élection aurait-on dû adopter ? Martínez veut que la représentation soit vraiment nationale, pour que la conscience publique puisse pleine-

lanos composa son fameux *Memoria en defensa de la Junta Central*. (B. A. E. T. 46, 503 et suiv.)

(1) *Rev. act. ouv. cit.*, p. 61.

(2) *Idem.* p. 63.

(3) *Idem.* p. 62.

(4) *Idem.* p. 52.

ment se manifester. Nulle limite donc qui puisse restreindre la faculté de tous les citoyens d'être électeurs et éligibles (1). Aussi Martínez célèbre-t-il le règlement des élections de 1809 : « Le peuple étant appelé à exercer pleinement ses droits, toutes les classes et tous les citoyens étant confondus sous le seul nom d'Espagnols et possédant, à ce titre, un égal pouvoir de représenter l'Espagne, ainsi disparurent les défauts de nos anciennes Cortes qui réduisaient les droits du peuple pour favoriser les classes privilégiées » (2).

Martínez n'énumère pas avec précision les pouvoirs des Cortes. Il n'examine pas la façon dont elles devront délibérer et confectionner les lois. C'était encore un peu prématuré. A ce moment, ce qui importait par-dessus tout, c'était de prêcher la réunion des Cortes, son impérieuse nécessité.

Cette admiration de Martínez pour les Cortes se prolonge encore, comme un écho, dans *Ce que peut un emploi*. Jean, le domestique, s'excuse d'avoir tardé à faire ses courses. Certes, il ne s'est pas oublié à l'auberge. Non, mais il a écouté les nouvelles que l'on venait d'apporter de Cadix. « Ces messieurs disaient que les Cortes avaient ordonné qu'on ne pendit plus personne, parce que nous sommes tous des fils de Dieu, en chair et en os ; et, parce que nous sommes pauvres, on ne doit pas nous suspendre comme des chiens. Aucun malheureux ne doit pourrir dans les prisons pour des riens, ni être écartelé sur le chevalet, comme on faisait autrefois. Et à l'avenir, les rois ne feront plus en Espagne que ce qui est juste et régulier, ainsi que Dieu l'ordonne » (3). Après avoir été légèrement grondé par son maître Jean, s'éloigne en murmurant : « Si j'entends parler des Cortes, je ne reviens pas de deux heures » (4) !

Si Martínez croit que la représentation nationale est capable de réveiller l'enthousiasme public, il pense également que la liberté de la presse peut, elle aussi, concourir puissamment à la même fin. « Les bienfaits que peuvent produire [l'imprimerie et l'emploi des journaux] sont incalculables (5) ». Malheureusement, la Junte Suprême eut peur de cette liberté : « On redouta plus la liberté de l'imprimerie que son esclavage. On crut que l'on ne pouvait pas jouir d'une véritable liberté, également éloignée des deux extrêmes, sans que soient menacées la religion, l'autorité du gouvernement et les bonnes mœurs » (6). Pourtant, « les libertés anglaises auraient dû nous ser-

(1) Martínez célèbre pourtant, comme une preuve de bon sens du peuple, le fait que pour les Juntas locales n'aient été choisies que des personnes appartenant à ces « clases que acostumbran a ver en posesión del poder y la autoridad ». *Id.* p. 24-5.

(2) *Rev. act., ouv. cit.*, p. 81.

(3) *Obr. dram. ouv. cit.*, T. I, p. 41.

(4) *Idem.*, *idem.*

(5) *Rev. act. ouv. cit.*, p. 96.

(6) *Rev. act., ouv. cit.*, p. 36.

vir de modèle ; l'expérience de la modération observée dans les écrits au début de l'insurrection, à l'heure où l'on pouvait commettre quelques abus, aurait dû nous rassurer (1) ».

La liberté de la presse, d'ailleurs, ne doit pas être illimitée. Si « ses bienfaits sont incalculables », il faut que l'on « réprime les excès de la licence ». « L'influence des écrits publiés est telle sur le peuple qu'une des premières obligations du gouvernement, surtout dans les moments agités, doit être de veiller à cet objet très important (2). » Malgré cette restriction, Martínez demeure un fervent défenseur de la liberté de la presse. Il n'hésite pas à écrire cette noble formule : « Jamais la publication de la vérité ne cause de dommages, moins encore dans une nation qui, en apprenant le danger, se redresse au lieu de perdre courage (3). »

La Comédie, dont nous avons déjà cité plusieurs scènes, est, elle aussi, un éloge de la liberté de la presse. Les défenseurs de l'ancien état de choses annoncent que cette liberté est « diabolique » et « œuvre d'hérétiques ». D. Melitón veut la combattre « jusqu'à ce que l'entendent les sourds ». D. Fabián est convaincu qu'elle « va perdre l'Espagne et quelle cause déjà mille scandales ». Inversement, D. Luís, le porte-parole de Martínez, en exalte les bienfaits. Et il dit ironiquement à ses adversaires : « Naturellement ! Grâce à cette maudite liberté de l'imprimerie, on découvre tant d'histoires (pastelones) ! Et au moment où l'on croit qu'une intrigue est le plus secrète, patatras ! Le diable tire la couverture, et avec quatre lettres rongées, six cahiers d'un mauvais papier, et un pauvre garçon qui imbibe d'encre les caractères, on vous pique une banderille. à n'importe qui ! Certes, la chose n'est pas drôle, et je ne m'étonne pas qu'on pousse les hauts cris (4) ! »

Admirateur de la Constitution de 1812, des Cortes et de la liberté de la presse, Martínez apparaît donc dans sa jeunesse comme un des représentants les plus ardents du libéralisme espagnol. Mais nous ne connaîtrions pas totalement ses opinions politiques si nous ne savions ce qu'il pense du roi. Si nous avons observé précédemment que dans son premier écrit politique il ne s'occupait nullement du Souverain, dans ses discours et ses écrits d'après 1812, il n'oublie plus que le pouvoir exécutif doit appartenir à un monarque. Ce roi est « sacré », comme la Constitution. Dans ce culte pour le roi, le sentiment l'emporte sur la réflexion. Ignorant tout du caractère de Ferdinand VII, le croyant malheureux à Valençay, loin de sa patrie, l'Espagne est

(1) *Idem*, p. 36.

(2) *Idem*, p. 96-7.

(3) *Idem*, p. 97. Cette idée se retrouve dans l'article de *El Espectador sevillano* du 7 novembre 1809, signalé plus haut, p. 30 n. 7.

(4) *Obr. dram. ouv. cit.*, T. I, p. 19.

impatiente de se livrer à celui qu'elle appelle « le Désiré ». Martínez partage cette angoisse générale. Dans les lettres officielles qu'il est chargé d'écrire au nom des Cortès, au peuple et au roi, Martínez parle du Souverain en termes touchants. C'est tantôt le « père des peuples », tantôt « le roi très doux » (tan benigno) ; c'est « Ferdinand au cœur magnanime », c'est « le prince candide » ; c'est « le vertueux Ferdinand ». Véritables litanies ! Le Roi peut guérir les maux dont souffre l'Espagne. Sa seule présence y mettra fin. Le jour où il jurera la Constitution, la félicité universelle régnera dans le pays délivré de l'envahisseur (1). Faisons sa part à l'hyperbole qu'exige l'éloquence officielle. Remarquons que Martínez parle au nom des Cortès, qu'il s'adresse à la nation et au roi, ce qui le contraint à hausser le ton. Il n'en reste pas moins que le député de Grenade est loyalement attaché à son souverain, l'ancien prince des Asturies, dont la magistrale fourberie l'a trompé, comme elle a trompé les plus clairvoyants.

V

Quels sont les « ressorts » de ce premier système politique de Martínez ? D'abord la *vertu*, qui seule est capable de donner et de conserver la liberté et l'indépendance à une nation. « Sans vertu, il n'y a pas de véritables liberté ; sans vertus, l'indépendance n'est pas protégée (2) ». Ces vertus sont le produit de l'enthousiasme général dont on peut tout espérer. Malheureusement, l'enthousiasme qui éclate au moment des grands périls est, par nature, fugitif. Le grand problème politique consiste donc à l'entretenir, à le rendre durable. La politique défie la psychologie. Que faire donc pour rendre stable ce qui est inconstant ?

Une fois que le peuple est sorti de l'absolutisme, « il faut toujours lui parler des désordres passés et suivre une voie entièrement opposée dans l'exercice de l'autorité ; commencer à le dispenser de quelques tributs injustes et généralement odieux ; établir des rapports sincères entre le gouvernement et les sujets, leur communiquant tout ce qu'ils doivent savoir, sans que la patrie en souffre, et leur rendant des comptes exacts des dépenses publiques ; répartir les faveurs et les charges de la société entre toutes les classes et tous les citoyens, avec la plus grande justice possible (3). »

Martínez, et ceci détermine mieux sa physionomie parmi ses contemporains occupés de réformes politiques, recommande les moyens

(1) *Manifiesto*, dans Toreno, *H^a del Levantamiento*, *ouv. cit.*, 502-3 (en note).

(2) *Rev. act. ouv. cit.*, 91.

(3) *Rev. act. ouv. cit.*, p. 95.

employés dans l'Antiquité pour enflammer les cœurs : « A cette fin, les Anciens employaient leurs chants et leurs danses publics, leurs fêtes et leurs jeux nationaux (1) ».

Mais les Modernes ont à leur disposition des ressources plus puissantes : « l'imprimerie » et « l'usage des journaux ». « L'influence des écrits publics sur le peuple est si grande qu'une des premières obligations du gouvernement, principalement en des temps troublés, doit être de veiller sur ce point capital (2) ». Les « prix nationaux » et les « distinctions honorifiques » sont encore d'excellents moyens d'exalter l'enthousiasme. Mais « il est nécessaire de confier à la justice et à l'économie la répartition de tels prix. Si la faveur les distribue, ils produisent un effet contraire à celui que l'on désire. S'ils deviennent communs, ils perdent tout leur mérite et toute leur valeur, et ils sont absolument inutiles. Mais aux mains d'un gouvernement habile, ils constituent un trésor inépuisable qui, sans être une charge pour la société, stimule aux actions héroïques et constitue sa plus digne récompense (3) ».

Il n'échappe pas à Martínez que tous les moyens qu'il vient de proposer sont parfois insuffisants quand la nation vient de se libérer de l'absolutisme, comme ce fut le cas pour l'Espagne après 1808. « Si la nation a vieilli dans ses mauvaises habitudes, pour l'arracher à la

(1) *Revue act. ouv. cit.*, p. 96. Nous n'avons pu établir avec certitude si Martínez de la Rosa connut la fameuse *Bibliothèque de l'Homme public ou analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers sur la politique en général, la législation, les finances, la police, l'agriculture et le commerce en particulier, et sur le droit naturel et public*, dirigée par Condorcet, Le Chapelier et, un temps, de Peyssonel et qui parut depuis 1790. Au Tome V, on trouve sous le titre : *Lois de Platon*, le passage suivant que l'on peut rapprocher de celui de Martínez : « La poésie et la musique, de concert avec la danse, contribueront à former le physique et le moral de l'homme au courage et à la vertu. Le respect envers les Dieux et la patrie, les devoirs du citoyen, de l'époux du père, du fils ; le triomphe de la sagesse sur les passions, les charmes de la modestie et de la pudeur ; les affections tendres, non celles qui peuvent relâcher les ressorts de l'âme, mais celles qui leur donnent encore plus de force ; les notions du juste et de l'injuste, en un mot tout ce qui peut faire la gloire et le bonheur de l'humanité sera du ressort de ces beaux-arts. On ne concevra peut-être pas du premier coup d'œil comment la danse, que tout le monde regarde comme un art de pur agrément, peut avoir des moyens pour rendre les grandes idées de la morale ; il ne faut pourtant qu'y réfléchir pour apercevoir ces moyens. En effet, n'est-il pas possible d'imaginer des attitudes qui représentent le sage paisible et toujours le même dans le bonheur comme dans l'adversité, ou le guerrier au milieu des combats et de tous les dangers d'une campagne, et, à la fin, couvert des lauriers de la victoire, revenant parmi ses amis, non pas avec un orgueil insultant, mais avec une satisfaction modérée ? Voilà les spectacles que nous offrons sans cesse à nos concitoyens, où ils trouveront en même temps l'amusement et l'instruction ». 267-8.

Le commentateur ajoute : « Il faut avouer que cette maxime de gouverner les hommes est bien ingénieuse et bien philosophique. Elle est inutile pour nous qui sommes loin de connaître les effets moraux de la musique et de la danse, et l'influence qu'elles peuvent avoir sur les mœurs en affectant le cœur et l'esprit ». p. 271.

(2) *Rev. act. ouv. cit.*, p. 96-7.

(3) *Rev. act. ouv. cit.*, p. 97.

prostrat on de l'esclavage une *rigueur inexorable* est nécessaire. Le paresseux et l'égoïste étant habitués à vivre sans souci, l'intrigant et l'ambitieux à profiter de la tromperie ; les uns sans honneur, les autres cupides ; ceux-ci méchants, ceux-là ignorants, chacun ne peut être ramené dans la voie du devoir que par l'inflexible baguette de la loi. Le châtement juste et prompt du délinquant, de quelque classe ou condition qu'il soit, réprime l'audace des passions... (1). »

Dans une crise violente, si la nation est en danger, on peut même renoncer aux formes légales. Il convient de souligner cette déclaration vraiment révolutionnaire. Les circonstances peuvent exiger que : « ... l'on néglige les formules et les délais établis dans les jugements pour la sauvegarde de la liberté, et même que l'on détruise cette exacte graduation des délits et des peines que doivent observer les codes pénaux. Le salut de la patrie est la loi suprême, et quand la patrie est en danger, l'irrésolu et l'indolent qui n'accourent pas à son secours et celui qui met des obstacles à son salut méritent le châtement presque au même titre que celui qui conspire directement contre elle ; on peut même ajouter que les ennemis cachés sont encore les plus redoutables (2). » La pensée de Martínez sur la nécessité de la rigueur est nettement exposée dans cet autre passage de la *Révolution actuelle* : « La rigueur réfrène la licence et assure à l'homme de bien la possession tranquille de ses droits. Elle établit et conserve la discipline dans les armées, elle supplée dans la mesure du possible à leur inexpérience, et les conduit à la victoire. Enfin, elle renverse les obstacles, trouve des ressources et empêche que l'on ne commette de délits, par crainte du châtement certain qui menace les coupables. Maudites soient la faiblesse et l'indulgence si cruelles ! En voulant sauver la vie d'un coupable, des milliers d'innocents périssent. Ne pas consentir à un nouveau sacrifice, c'est rendre inutiles tous ceux que l'on a déjà consommés (3). »

Redoutant de s'être laissé emporter trop loin, Martínez tâche de tempérer son opinion en écrivant : « Plaise à Dieu qu'aucune nation ne confonde la terreur des Jacobins et la rigueur d'un gouvernement ferme et vigoureux. La terreur pourra détruire les autres partis et donner un élan à la nation ; mais elle la prépare à subir le despotisme, l'obligeant à le souhaiter comme son repos. La crainte de la loi, au contraire, réfrène les passions et contient les vices, car elle enseigne aux citoyens l'usage modéré de leur liberté (4). »

Malgré cette restriction, Martínez est partisan des mesures rigoureuses. Cette inflexibilité ne demeure pas chez lui dans le domaine théo-

(1) *Rev. acl. ouv. cil.*, p. 98-99.

(2) *Idem, idem.* p. 99-100.

(3) *Idem, idem.* p. 100.

(4) *Idem., idem.* p. 101.

rique. Dès les premières séances de la législature de 1813, le ministre de l'Intérieur fait savoir aux Cortes que l'évêque d'Astorga avait adressé, le 15 septembre, au Ministre des Affaires étrangères, une lettre datée de Bragance. Le prélat, qui s'était exilé parce que sa conscience ne lui avait pas permis de publier le décret des Cortes contre l'Inquisition, demandait à retourner dans son diocèse. Martínez de la Rosa, « après un bref discours destiné à montrer combien de maux causait toujours, et plus encore dans les circonstances actuelles, le système d'impunité et de douceur, déposa la proposition suivante dont on donna la première lecture : « Toutes les fois qu'un citoyen espagnol désobéissant aux souverains décrets s'exilera volontairement, le Gouvernement ne rendra pas compte aux Cortes de ces faits sans annoncer en même temps qu'il a décrété l'exil de l'individu désobéissant (1) ». Dans l'affaire de l'ordre de Saint-Jean de Dieu, Martínez propose que les profès qui, pour échapper aux obligations militaires, prendront l'habit, soient « déclarés inclus dans l'armée du simple fait que la contravention sera dûment établie ». Quant au prélat qui aura regu les vœux du nouveau religieux, il sera « expulsé du territoire espagnol pour avoir tâché d'éluder un devoir constitutionnel (2) ». Proposition plus radicale encore le 17 octobre 1813. Cette fois, Martínez vise tous les ordres religieux et la sanction à prendre contre le prélat est plus sévère : « On l'enverra pendant six ans servir dans un hôpital d'un bague africain (3). » Au cours des débats sur la réorganisation du mont-de-piété militaire, le député de Grenade propose que les employés qui détourneront de leur destination légale les fonds de la caisse « soient déclarés coupables d'attentat contre la propriété individuelle et châtiés comme tels, conformément aux lois (4) ». Le 16 avril 1814, il proteste énergiquement parce que la Cour Suprême de Justice veut modifier quelques articles de la Constitution pour régler l'affaire Audinot (5). Au début de mai 1814, au cours d'une discussion sur la loi d'infractions à la Constitution, qui traînait depuis longtemps, Martínez proposa des mesures de rigueur contre tout député qui voudrait modifier le Code de 1812. Il demanda qu'on le déclarât « indigne de la confiance nationale et banni pour toujours du territoire espagnol (6) ». Bientôt après, au cours de la même séance, il modifia sa proposition. Il réclamait, cette fois, que le député « fût déclaré traître et condamné à

(1) *Diario de Ses.* 3 octobre 1813. La proposition légèrement modifiée fut approuvée le 16.

(2) *Diario de Ses.* 16 octobre 1813.

(3) *Idem.* 17 octobre 1813.

(4) *Idem.* 28 octobre 1813.

(5) *Idem.* 16 avril 1814. V. plus haut p. 46.

(6) Le *Redactor general*, 7 mai 1814, ajoute que les paroles de Martínez furent accueillies par un « aplauso extraordinario ». Voir plus haut, p. 49 et note 6.

mort ». Les défenseurs de l'ancien régime, Ostalaza et Lisperguer, combattirent cette proposition en rappelant l'inviolabilité des députés, décrétée par la Constitution. Martínez leur répliqua énergiquement : « Le député qui, violant son serment, aurait l'audace de proposer quelques altération aux lois constitutionnelles, avant huit ans (1), serait un parjure ; il détruirait ses pouvoirs. Et si la majorité de la Chambre l'imitait, l'Etat se dissoudrait et ce serait l'anarchie la plus effroyable (2). »

Quelles étaient les idées de Martínez en politique étrangère ? Ses principes lui furent inspirés par les circonstances actuelles. Le dogme essentiel, en cette matière, est l'indépendance absolue. « Jamais n'a été heureuse une nation dont l'indépendance n'a pas été préservée du pouvoir et de l'influence des puissances étrangères. Nos célèbres « Comuneros » crurent avec raison que la liberté castillane allait périr s'ils ne s'opposaient pas aux étrangers qui viendraient s'enrichir de nos trésors, et prêter leurs forces pour nous opprimer (3). »

De toutes les influences étrangères, celle dont l'Espagne doit le plus se garder est celle de la France. Les événements contemporains, certes, pourraient suffire à justifier cette affirmation (Napoléon n'est, en effet, qu'un « assassin » et qu'un « traître ». Les Français commettent des horreurs dignes du moyen-âge, et que réprouve le xix^e siècle) (4). Mais l'histoire des années immédiatement antérieures à 1808 en démontrent aussi l'exactitude. L'Espagne fut liée à la France par une alliance préjudiciable (*dañosa alianza*) (5). Elle fut obligée de prendre part aux guerres que soutint sa voisine. Après la révolution de 1808, Ferdinand VII crut lui-même aux bienfaits de cette alliance qui n'était « qu'une amitié achetée par un grand déshonneur, conservée au prix de grands sacrifices, et scellée du sang de nos guerriers, qui combattaient sur mer, ou que l'on avait transplantés, pour guerroyer sur les bords de la Baltique, afin de soutenir les prétentions d'autrui (6) ». L'Espagne doit se défier de la France qui, depuis la Révolution a essayé de diviser l'opinion publique dans les divers pays européens. Cette tactique a donné quelques résultats en Espagne. Mais que le pays reste sur ses gardes, sans quoi il deviendrait une province de l'empire français, et Joseph, un véritable prêteur romain qui la dépouillerait au profit de la Métropole (7).

(1) Ce délai avait été fixé par l'article 375 de la Constitution.

(2) *Redactor general*, 7 mai 1814.

(3) *Rev. act., ouv. cit.*, p. 50-51.

(4) *Idem*, *idem*, p. 48.

(5) *Idem*, *idem*, p. 10.

(6) *Idem*, *idem*, p. 11. Allusion à l'expédition du Marquis de la Romana. V. Colonel Godchot, *En Danemark. Les Espagnols du Marquis de la Romana*, Paris, Picard, 1924.

(7) *Rev. act. ouv. cit.*, p. 50-51.

En 1814, au moment, où la victoire des alliés ne fait plus aucun doute, Martínez renouvelle ses violentes attaques contre Napoléon qu'il accuse d'avoir violé les traités sacrés, et voulu tromper à nouveau l'innocent Ferdinand, en lui proposant la paix définitive (1). Nous avons déjà indiqué avec quelle satisfaction Martínez avait commenté dans un grand discours l'abdication de Napoléon. Il souhaite (on le comprend sans peine) que l'Espagne soit isolée de la France. Il résume son opinion dans cette formule : « Interdire pour toujours l'entrée à la pernicieuse influence de la France (2). »

Puisque Martínez repousse avec horreur toute alliance avec la France, accueille-t-il du moins avec enthousiasme l'entente hispano-anglaise ? Souhaite-t-il que son pays soit l'auxiliaire de l'Angleterre, adversaire implacable de Napoléon ? On ne trouve nulle part de déclaration nette à ce sujet. Sans doute Martínez a-t-il vanté les lois anglaises ; sans doute a-t-il rendu hommage aux armées anglaises : c'est l'expression d'une reconnaissance qui s'impose. Jamais Martínez n'a formulé avec précision le désir de voir l'Espagne se lier à l'Angleterre par un traité qui pourrait se prolonger après la fin des hostilités.

A cette période de sa vie politique, Martínez désire surtout que l'Espagne soit elle-même, qu'elle ne subisse l'influence trop pressante d'aucune nation surtout de la France. L'Espagne peut, seule, prendre conscience de sa puissance et la développer. Sa dignité, sa vertu le lui permettront. L'Espagne sera grande par elle-même, par elle seule. Cet optimisme de Martínez, son ardent patriotisme, sa confiance dans l'enthousiasme de ses compatriotes, son désir d'un gouvernement rigide, ennemi des compromissions, tout cela qui ne demeure pas seulement le rêve d'un théoricien, mais tâche de se réaliser dans le domaine des faits, n'est-ce pas de quoi rendre sympathique ce jeune andalous ardent ?

(1) Voir plus haut, p. 44-45.

(2) *Manifiesto*, dans Toreno, *H^a del Levantamiento*, *ouv. cit.*, p. 503 b.

CHAPITRE V

Examen des premières idées politiques de Martínez de la Rosa

Il était assez malaisé de reconstruire le système politique de Martínez de la Rosa; dont les diverses pièces sont éparpillées dans de rares écrits ou fragments de discours. Il ne le sera pas moins de retrouver les sources de ces théories et de mesurer leur originalité. En premier lieu, en effet, Martínez n'a jamais déclaré à cette époque quels avaient été ses guides dans la science politique : pas de citations révélant les auteurs qu'il a consultés. En second lieu, il manque pour l'histoire de l'Espagne au xix^e siècle une série d'enquêtes sur la culture politique du pays. Il n'existe guère de travaux dignes d'attention qui essaient de reconstituer la pensée politique des diverses générations, et de déterminer les influences sous lesquelles elle s'est formée (1).

(1) Nous donnerons prochainement une étude sur les *Historiens espagnols du xix^e siècle*. Nous tâcherons de mettre en lumière les remarques suivantes : abondance des ouvrages réduits, des opuscules, des brochures ; caractère satirique de ces « pamphlets » ; leur allure de polémique et leur partialité. Voir à ce propos, les utiles observations de B. Sánchez Alonso, *Fuentes de la H^a esp^a, ouv. cit.*, II, p. 5-8. Nous remarquerons aussi, en opposition avec cette littérature anecdotique, l'absence d'ouvrages sur la pensée politique espagnole, du genre des *Heterodoxos*, de Menéndez Pelayo, malheureusement trop partial. Pourtant, Melchor Fernández Almagro vient de donner un petit livre fort commode *Orígenes del regimen constitucional en España*, tel qu'on le souhaitait depuis longtemps. (V. art. de Zulueta *El candor liberal*, *El Sol*, 19 mai 1929,). On attend toujours avec impatience l'ouvrage de Fernando de los Rios, l'un des maîtres les mieux préparés par sa vaste culture historique, politique et philosophique pour l'écrire, sur le xix^e siècle espagnol.

Enfin nous attirerons l'attention des lecteurs sur la difficulté matérielle que l'on rencontre quand on étudie l'histoire du siècle passé, « en el que los continuos cambios, revoluciones y enconadas luchas originan una extremada copiosidad documental, a la vez que una sistemática destrucción de testimonios, causando toda singularísima dificultad para investigar en nuestros Archivos... » A. Gallego y Burín, *Granada en la guerra de la Indep^a*, p. 5.

I

Il n'est pas douteux que les philosophes français du XVIII^e siècle aient été bien connus en Espagne, et que leurs doctrines aient exercé une grande action sur les hommes qui devaient prendre en mains, à partir de 1808, le gouvernement du pays. Parlant des législateurs qui préparèrent la Constitution de 1812, Menéndez y Pelayo écrit : « Quelle éducation avaient reçu ces « prohombres », si ce n'est celle du XVIII^e siècle ? Quelle doctrine politique avaient-ils sucée avec le lait, si ce n'est celle du *Contrat Social*, ou, au maximum, celle de *l'Esprit des Lois* (1) ? » De semblables affirmations se retrouveraient dans presque tous les historiens du XIX^e siècle espagnol qui ont généralement souligné l'esprit « encyclopédiste » de la Constitution de Cadix et de ses auteurs. Mais ces constatations restent malheureusement plus éloquentes que précises (2). Dans *l'Esprit du Siècle*, de Martínez, on trouve pourtant une déclaration fort nette : « L'acharnement dont avait fait preuve l'ancien gouvernement [celui de Charles IV]... pour fermer la porte aux doctrines qui se répandaient en Europe, et la défense de cultiver les sciences politiques, que l'on exilait sous peine de sévères sanctions des universités et des collèges, avaient avivé le désir de pénétrer dans ce domaine interdit, en cachette et non sans péril. Et les jeunes se livraient aux nouvelles doctrines avec une sorte de fanatisme... Le voisinage de la France et les intimes relations que l'on entretenait avec elle, de même que la connaissance très répandue de sa langue, firent que l'on étudiait ses livres ; et leur prohibition même en rehaussa le prix, ainsi qu'il arrive pour les marchandises de contrebande. On peut donc affirmer que la partie éclairée de la nation, celle qui entoura le trône du prince étranger [Joseph I^{er}] aussi bien que celle qui suivit jusqu'à Cadix la bannière du monarque légitime, s'était formée à l'école française (3). » Ainsi, ce sont les Philosophes du XVIII^e siècle qui ont instruit les Espagnols de leur temps et Martínez de la Rosa lui-même. Quelle leçon leur donnaient-ils ? Si l'on en croit encore Martínez, ils enseignaient que la politique était une science exacte et logique, non expérimentale, « l'influence philosophique exerçait un tel empire [sur] l'esprit du XVIII^e siècle, qu'elle ne se bornait pas à répandre

(1) *Ha de los Heter. esp.*, ouv. cit., T. III. p. 442. Voir tout le chapitre 3 du livre VI, *El enciclopedia en España durante el siglo XVIII*.

(2) V. par exemple Rico y Amat, *Ha pol^a y parlam^a*, ouv. cit., 1, p. 93 : « A pesar de la resistencia sistemática que por parte de la corona se oponía al espíritu lentamente progresivo y reformador, la nueva doctrina importada de Francia hacía prosélitos en España entre los hombres de estudio, versados en la *Enciclopedia*, y entre los políticos calculadores... »

(3) *Esp. du S. T.* VII, p. 128. C'est M. d. I. R., qui souligne.

de toutes parts des principes spéculatifs, mais qu'elle aspirait encore à régir les nations avec des maximes et des théories (1). » Et encore : « Les doctrines, à peine connues auparavant, devinrent banales ; l'attrait de la nouveauté, le stimulant de l'ambition, la mode elle-même contribuèrent à les propager. Les peuples sentirent ce nouveau stimulant et ne se trouvant plus heureux écoutèrent avec plus d'intérêt l'explication des causes de leurs maux. Ils accueillirent, angoissés, les promesses les plus vagues de leur guérison. De là survint ce qu'il fallait redouter : on voulut réduire à une métaphysique abstraite la science pratique du gouvernement ; les systèmes extrêmes séduisirent par leur nouveauté et par leur éclat ; on apprécia plus les raisonnements que les faits ; et la science politique en arriva à ce point de pédanterie ingénieuse où se trouva la physique, jusqu'au moment où on la réduisit à l'analyse sévère et aux résultats patients de l'expérience (2). »

De tous ces philosophes quel est celui qu'admira le plus Martínez dans sa jeunesse ? Montesquieu probablement.

Montesquieu, en effet, difficilement accessible au public, jouit auprès de l'élite intellectuelle espagnole d'une grande faveur. Si l'*Espirit des Lois* ne fut traduit qu'en 1820 (3), les réformateurs espagnols ne cessèrent jamais de célébrer, ce monument politique. Quintana, qui fut l'idole de Martínez, qualifiait l'ouvrage d'« immortel » (4). Les rédacteurs de l'*Espectador sevillano*, Lista en particulier, faisaient souvent l'éloge de Montesquieu et reproduisaient ses théories politiques (5). Le grand Jovellanos, lui, maniait sans cesse l'*Espirit des Lois* et en reproduisait les principales doctrines (6). Ainsi, Montesquieu put apparaître à Martínez de la Rosa comme le grand maître de la science politique, puisque les esprits les plus éclairés de l'Espagne ne cessaient de le révéler. Il lui emprunta peut-être sa croyance au principe de causalité, et le passage de Martínez que nous citons plus haut (p. 61), pourrait bien n'être qu'une transposition des célèbres phrases de Montesquieu : « Ce n'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains qui eurent une suite

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 177.

(2) *Idem*, T. I, p. 48.

(3) Menéndez y Pelayo, *Heter. esp.*, ouv. cit., T. III, p. 248.

(4) *Noticia histórica y literaria de Meléndez Valdés*, B. A. E., T. XIX, p. 110 b.

(5) Voir, par exemple, n^{os} du 20 novembre, 15 décembre, 31 décembre 1809.

(6) Jovellanos traduit une idylle de Montesquieu, B. A. E., T. 46, p. 8-9 ; il cite Montesquieu dans son *Discurso sobre la legislación y la historia* (*id.*, 291 a). Dans son *Memoria en defensa de la Junta cenital*, il reprend la théorie des trois pouvoirs qui doivent se contre-balancer (*id.*, 549 a et suiv.). Sur la nécessité de tenir compte en politique des lois, de la religion, du climat, des coutumes (*id.*, 601 b). Dans des lettres particulières, Jovellanos parle du plan de l'*Espirit des Lois* « habilement dissimulé » (B. A. E., t. L, p. 268 a). Il cite de nouveau la théorie de Montesquieu sur l'influence du climat en politique (*id.* 268 b).

continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan et une suite non ininterrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent. Tous les accidents sont soumis à ces causes : et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un état, il y avait une cause générale qui faisait que cet état devait périr par une bataille. En un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers (1). »

C'est encore de Montesquieu, théoricien avant tout, que Martínez tire sa foi dans les principes, plus évidents, plus réels, que les faits. On se rappelle les déclarations de Martínez (2). Relisons celles du Maître : « J'ai posé les principes et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes, les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée avec une autre loi, ou dépendre d'une autre plus générale (3). » Et encore : « Plus on réfléchira sur les détails, plus on sentira la certitude des principes (4). » Enfin, quand Montesquieu expose les efforts qu'il a faits pour composer l'*Esprit des Lois*, ses espérances d'aboutir, ses déceptions, il ajoute : « Je ne trouvais la vérité que pour la perdre ; mais quand j'ai découvert mes principes, tout ce que je cherchais est venu à moi (5). »

Parmi les principes éternels de la politique qu'admet Martínez figure, on se le rappelle, celui de la force morale : Contre une nation vertueuse et fermement résolue à demeurer indépendante, les efforts des envahisseurs resteront vains. C'est le même principe qu'admet Montesquieu quand il expose la grandeur et la décadence de Rome. Comment les Romains purent-ils conquérir le monde ? A cause de « leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire et pour la patrie (6) ». Inversement, « Carthage qui faisait la guerre avec son opulence, contre la pauvreté romaine, avait par cela même du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent ; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais (7) ». Dans l'*Esprit des Lois*, au chapitre III du livre III où Montesquieu étudie le « Principe de la Démocratie », il énumère plusieurs exemples historiques prouvant que la vertu est la condition de la victoire et de l'indépendance des nations. Après que le « droit de bourgeoisie » eut été accordé aux alliés par Rome, « Rome ne fut plus cette ville

(1) *Grandeur et décadence... ouv. cit.*, p. 161.

(2) V. plus haut, p. 60-62.

(3) *Espr. des Lois, ouv. cit., préf. I*, p. 12. Helvétius observe : « C'est souvent une très mauvaise méthode » *id.* note 1.

(4) *id.* *id.* *Préf. I*, p. 12-13.

(5) *id.* *id.* *Préf. I*, p. 16.

(6) *Grand. et Décad. Ouv. cit.*, p. 162-3.

(7) *id.* *id.* p. 24-5.

dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie (1) ». Enfin, résumant sa doctrine en une formule, Montesquieu écrit : « Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion comme furent Rome et Lacédémone ; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction (2). » Une telle confiance dans les principes repose naturellement sur une admiration totale pour la raison qui les crée. Montesquieu a pu encore ici servir de guide à Martínez qui, jusque dans sa comédie *Ce que peut un emploi*, proclamait la puissance irrésistible de la raison. Citons Montesquieu : « La raison a un empire naturel ; elle a même un empire tyrannique : on lui résiste, mais cette résistance est son triomphe ; encore un peu de temps, et l'on sera forcé de revenir à elle (3) ».

Arrivons maintenant aux doctrines politiques proprement dites, à la condamnation de l'absolutisme. Martínez est, nous l'avons dit, l'adversaire résolu de ce mode de gouvernement. Montesquieu également. Qu'il suffise de rappeler, par exemple, le chapitre XIII du Ve livre de l'*Esprit des Lois*, si piquant par sa brièveté : « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique (4). » Ou encore : « Qu'on n'aille point chercher de la magnanimité dans les états despotiques ; le prince n'y donnerait point une grandeur qu'il n'a pas lui-même : chez lui, il n'y a pas de gloire (5). » Pour Montesquieu, comme pour Martínez, le despotisme avilit les sujets, car le principe du gouvernement est la « crainte » (6). Il les rend « timides, ignorants, abattus (7) ». Sous ce régime, les hommes sont tels, « qu'ils n'ont besoin que d'un nom qui les gouverne (8) ». Ils sont tous égaux parce qu'ils ne sont rien (6). » La dureté du législateur « entraîne un vice dans l'Etat » ; « les esprits sont corrompus, ils se sont accoutumés au despotisme (10) ».

Si Montesquieu et Martínez sont tous deux ennemis de l'absolutisme, sont-ils partisans tous deux du même régime politique ? S'ils ont le même désir de démolir le vieil édifice, ont-ils le même plan pour construire l'édifice nouveau ? Montesquieu est partisan du « gouverne-

(1) *Grandeur et Déc.*, ouv. cit., p. 77.

(2) *id.* *id.* p. 25.

(3) *Esp. des Lois*. Ouv. cit. t. III, p. 247.

(4) *id.* *id.* t. I, p. 97.

(5) *id.* *id.* t. I, p. 97.

(6) *id.* *id.* t. I, p. 98. La « terreur » dit encore Montesquieu. I. p. 135.

(7) *id.* *id.* t. I, p. 98.

(8) *id.* *id.* t. I, p. 99.

(9) *id.* *id.* t. I, p. 125.

(10) *id.* *id.* t. I, p. 141.

ment monarchique », c'est-à-dire de celui où « un seul gouverne par des lois fondamentales (1) » et dont le « ressort » n'est pas la « vertu », mais « l'honneur ». Martínez, on l'a vu, est partisan de la « république » dont le ressort est la « vertu ». Malgré cette divergence, il est fort possible que Martínez ait emprunté à Montesquieu, directement ou indirectement, sa théorie du gouvernement. Dans l'*Esprit des Lois* se trouve exposé en effet, avec plus de précision et de netteté que partout ailleurs, l'organisation du régime « républicain », qui implique la réunion des représentants de la nation. De plus, Montesquieu, pourtant aristocrate par nature, a, lui aussi, confiance dans le bon sens et la vertu du peuple. « Le peuple, écrit-il, est admirable pour choisir ceux à qui il doit confier quelques parties de son autorité... (2) » Et encore : « Quand le peuple a une fois de bonnes maximes, il s'y tient plus longtemps que ce qu'on appelle les honnêtes gens. Il est rare que la corruption commence par lui (3) ». Cette attitude de Montesquieu à l'égard du peuple, sympathique certes, mais où se devine quelque condescendance, n'est-ce pas celle de Martínez, que nous avons relevée tout à l'heure ?

Disons, pour terminer, un mot de la doctrine de Montesquieu en politique étrangère. Elle a, sans nul doute, servi de norme à celle de Martínez. Pour ce dernier, la maxime fondamentale était l'indépendance de l'Espagne, à l'égard des autres nations européennes. Montesquieu, presque dans les mêmes termes, avait formulé ce dogme important : « J'ai dit qu'un grand Etat devenu accessoire d'un autre s'affaiblissait et même affaiblissait le principal. On sait que l'état a intérêt d'avoir son chef chez lui, que les revenus soient bien administrés, que sa monnaie ne sorte point pour enrichir un autre pays. Il est important que celui qui doit gouverner ne soit point imbu de maximes étrangères...(4) »

On voit donc que Montesquieu a exercé une réelle influence sur Martínez de la Rosa, au moment où celui-ci ordonnait pour la première fois ses idées politiques. Il lui a probablement inspiré sa croyance en une science politique rigoureuse, où les principes expliquent les faits, au lieu d'en être tirés. Il lui a donné un modèle de critique de l'absolutisme ; un projet de gouvernement, par les représentants du peuple, et enfin sa doctrine de politique étrangère : l'indépendance nationale. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, Martínez n'a pas encore médité l'œuvre de Montesquieu avec l'attention qu'il lui

(1) *Esp. des Lois. Ouv., cit.* t. 1, p. 25. « Celui où un seul gouverne, mais par des lois fixes et établies ». *Id.* t. 1, p. 12.

(2) *id.* *id.* T. 1, p. 14-5.

(3) *id.* *id.* T. I, p. 68. Helvétius observe : « C'est cependant toujours par la populace que commencent les troubles et les révolutions ». *Id.* note 1.

(4) *id.* *id.* T. III, p. 136.

prêtera plus tard. Il n'en a pas dégagé l'essentiel, l'équilibre des trois pouvoirs, les « pouvoirs intermédiaires », le « juste milieu ». Nous verrons que quelques années après, reprenant l'*Esprit des Loix* et cette fois mûri par l'expérience, il en tirera sa nouvelle doctrine, plus riche et nuancée. Vers 1810, il avait été surtout frappé par ce qui faisait de Montesquieu un « systémateur ». Il avait lui aussi, comme tant d'autres, glorifié « un Montesquieu abstrait et lointain, figure de législateur et de sage à la mode antique, impersonnelle dans sa majesté (1) ».

II

Martínez de la Rosa put aussi découvrir chez quelques hommes d'état espagnols certains de ses principes. A partir de Charles III, l'Espagne est préoccupée par le souci de sa réforme politique et administrative. Nombreux sont les écrits qui tâchent d'apporter un remède aux maux du pays. On connaît les noms glorieux de Floridablanca, de Campomanes, de Macanáz, de Cabarrus et de Jovellanos (2). A partir de 1808, au moment où la famille de Charles IV, perdue de honte, abandonne l'Espagne et où les armées napoléoniennes commencent la conquête, le problème du gouvernement de l'Espagne se pose dans toute son acuité. Si l'on ne veut pas accepter Joseph, qui doit-on placer à la tête du pays ? Le moment est venu d'adopter une forme de gouvernement qui, à jamais, évitera le retour d'un régime comme celui qui a déshonoré l'Espagne sous Godoy, Marie-Louise et Charles IV. La clameur contre l'absolutisme est générale en ces premières heures d'indignation et de révolte, d'héroïsme et de sacrifice. On veut une réforme complète. On peut accepter comme exact le mot de Quintana : « En somme, milord, il n'y avait pas un homme éclairé et de bon sens, en Espagne, qui ne fût partisan de cette restauration (3). » De tous les donneurs de conseils qui sont nombreux à cette époque, l'un d'eux, par son prestige personnel d'homme d'état et de vertueux citoyen, s'impose à l'attention de Martínez : Jovellanos.

Cet illustre magistrat s'était acquis une réputation assez méritée de poète et d'auteur dramatique, surtout par ses satires et son drame larmoyant le *Delinquant honnête*. Il était encore plus célèbre par sa *Loi agraire*, merveilleux projet d'une réorganisation profonde de la vie économique espagnole (4). Enfin l'admiration de ses compa-

(1) Carcassonne, *Montesquieu...*, *ouv. cit.*, p. 176.

(2) Se reporter à B. Sánchez Alonso, *Fuentes...* pour la bibliographie de ces personnages.

(3) *Cartas a Lord Holland*, *ouv. cit.*, 1^a Carta B. A. E., T. 19, p. 535 b.

(4) Pourtant G. de Grandmaison écrit : « Il [Jovellanos] passait alors pour la plus forte tête de l'insurrection, encore que le bagage de cet idéologue respecta-

patriotes s'était accrue quand, par un caprice de la Cour, Jovellanos avait été arrêté et déporté aux Baléares. Au moment de l'invasion française, remis en liberté, Jovellanos avait opté pour le parti qui voulait défendre l'indépendance nationale. Rompant des amitiés qui lui étaient précieuses, il s'était séparé de ceux qui avaient accordé leur concours au roi intrus. Seul du groupe des Espagnols illustres, les Cabarrus, les O'Farril, les Urquijo, les Asanza et bien d'autres, il avait jugé que l'Espagne devait se régénérer par elle-même et non grâce à l'aide française. Le meilleur moyen de retremper les énergies de ses compatriotes était, pensait-il, de lutter contre l'envahisseur. Jovellanos, malgré les supplications de ses amis, et les avances flatteuses des autorités françaises, ne voulut pas être un « afrancesado ». Dès le début de la résistance nationale, il fut élu député par les Asturies et devint ensuite membre de la Junte Centrale. On comprend qu'un tel homme ait mérité l'admiration des Patriotes.

Martínez qui, jeune et enthousiaste, avait dès le début de l'invasion, collaboré activement aux travaux de la Junte de Grenade et était allé solliciter les secours du gouverneur de Gibraltar, ne lui refuse pas la sienne. On se rappelle que Martínez avait été en rapport avec Jovellanos, au moment où il présenta son poème *Saragosse* au concours national organisé par la Junte Suprême. (1) De plus, il collabora à *El Espectador Sevillano* (2). Or, ce journal était depuis son apparition protégé par la Junte Centrale réfugiée à Séville (3). C'est dire que souvent ses articles durent être inspirés par les membres du gouvernement, et tout particulièrement par Jovellanos, le plus célèbre et le plus entendu de tous en matière politique. Par ce journal donc, Martínez put connaître la pensée de Jovellanos qui fut ensuite exposée plus amplement dans sa *Défense de la Junte Centrale*.

Jovellanos apparaît en premier lieu comme un adversaire acharné de l'absolutisme. En disciple de Montesquieu, d'une part, de l'autre, en Espagnol qui a une expérience particulière et récente des mauvais effets de ce régime, Jovellanos s'élève contre ce mode de gouvernement, responsable de tous les maux. ... « A l'entrée des Bourbons, il [le fantôme des Cortes] disparut complètement, afin que le despotisme s'abattant sur la nation achevât de l'accabler sous tant de maux qu'elle a pleurés, et la conduisit au bord de l'abîme, où elle se trouve

ble parut léger à des hommes d'Etat de profession : un Anglais qui l'avait fréquenté estimait le personnage « à la hauteur d'un professeur écossais de seconde classe ». Cette comparaison dans la bouche d'un fils d'Albion dit tout et même le dit assez cruellement. » *Espagne et Napol.*, *ouv. cit.*, t. II, p. 92.

(1) V. plus haut, p. 29 et note 3.

(2) V. plus haut, p. 30.

(3) « *Organo encubierto del Gobierno* », Gómez Imaz, *Los periódicos... ouv. cit.*, p. 138 a.

actuellement (1). » Jovellanos parle encore de la « corruption et de l'arbitraire du despotisme intérieur (2) ». Afin de ruiner un tel gouvernement, il faut donner des Cortes à la nation et lui accorder la liberté de la presse. Les Cortes pourront régénérer l'Espagne, croit Jovellanos, et, à la pensée de leur prochaine convocation, l'illustre magistrat laisse éclater sa joyeuse confiance. Remarquons en passant que c'est le même optimisme que celui de Martínez de la Rosa, la même exaltation sentimentale, bien plus qu'une allégresse réfléchie et raisonnée. : « Mon cœur saute de joie dans ma poitrine, en voyant s'approcher ce moment que j'avais si ardemment désiré (3) ». Jovellanos croit, comme Martínez, que les Cortes pourront réaliser, de grandes réformes : « Je croyais, écrit le grand juriste, que seule une réunion si auguste et légitime pouvait inspirer les sentiments magnanimes, préparer les immenses ressources, et produire les héroïques et unanimes efforts que le péril de la patrie réclamait. Je croyais qu'elle seule pouvait sauver la patrie, et que, après l'avoir sauvée, elle seule pouvait rétablir et améliorer notre constitution violée et détruite par le despotisme et le temps ; réduire et perfectionner notre législation embrouillée pour assurer par elle la liberté politique et civile des citoyens ; ouvrir et diriger les sources de l'instruction nationale, en améliorant l'éducation, et celles de la richesse publique, en protégeant l'agriculture et l'industrie ; chasser tant de désordres, corriger tant d'abus, réparer tant de dommages, et essuyer tant de larmes, causées par l'arbitraire des gouvernements antérieurs, et le despotisme insolent du dernier règne. Je croyais enfin que si dans les desseins secrets de la Providence le vieux continent espagnol était condamné à devenir la proie du tyran de l'Europe, elle seule [la réunion des Cortes] pourrait sauver la patrie dans le nouveau continent (4). »

Concuremment à la réunion des Cortes, Jovellanos souhaitait aussi l'introduction dans son pays de la liberté de la presse. Comme Martínez, il célébra l'enthousiasme des publicistes et des écrivains du début de la Révolution. « L'Espagne alors fut inondée d'écrits patriotiques ; jamais ses presses ne gémirent autant : journaux, mémoires, plans de guerre, d'économie et de politique, déclamations, chansons, hymnes, satires, invectives, tout avait pour but sacré la gloire et la liberté nationale. Et quoique à ces productions éphémères la critique appliquât ce qu'elle dit toujours des autres *sunt bona, sunt mala quædam, sunt mediocria multa*, cependant, considérées dans leur fin élevée et noble, ces productions étaient un illustre témoignage de l'amour de la liberté qui vivait, mal réprimé, dans les cœurs.

(1) *B. A. E.*, T. LVI, p. 515 a, § 42.

(2) *id.* *id.* p. 515 b, § 45.

(3) *id.* *id.* p. 504 b, § 2.

(4) *id.* *id.* p. 505 a, § 3.

espagnols (1). » Ce bel élan malheureusement, malgré l'ordre avec lequel il se développa, inquiéta l'illustre Floridablanca, qui fit adopter par la Junte une réglementation tatillonne. Jovellanos s'opposa à ces mesures. Il les critiqua et ne se déclara satisfait qu'après la publication des deux décrets du 22 mai et du 15 juin 1809 qui encourageaient les écrivains à adresser leurs projets de réforme au gouvernement. Mieux encore, dans la *Projet de règlement et de serment pour la Junte Suprême*, rédigé par Jovellanos et par Martín de Garay, il était question de la protection que le nouveau gouvernement devrait accorder à la liberté de la presse (2). Mais — et ceci le rapproche encore de Martínez — Jovellanos était trop sage pour ne pas souhaiter quelques limites à cette liberté. Ce désir de restriction lui était dicté principalement par des raisons de circonstances : il redoutait que l'ennemi ne profitât de cette précieuse liberté de laquelle il fallait attendre les plus grands bienfaits dans une époque postérieure (3).

Si nous avons pu retrouver dans Jovellanos quelques-unes des idées politiques que soutiendra Martínez de la Rosa, il convient de marquer les différences profondes qui séparent les deux hommes, l'un parvenu au terme de sa glorieuse carrière, l'autre commençant à peine la sienne. Si tous les deux sont d'accord pour substituer à l'absolutisme un régime plus libéral, la manière de réaliser la « révolution » est plus prudente chez l'un, plus radicale chez l'autre. Aux yeux de Jovellanos, Martínez pourrait bien être un de ces « fougueux politiciens, aveuglés par leur propre zèle », et qui voudraient passer brusquement de l'absolutisme « au sommet le plus élevé de l'indépendance, comme si, sur cette imposante cime, ils ne devaient pas vivre exposés à de continuelles tempêtes, et être toujours entourés de périls et de précipices (4) ».

En premier lieu, Jovellanos se déclare l'adversaire de la doctrine politique qui reconnaît comme un dogme la souveraineté de la nation. « La plénitude de la souveraineté réside dans le Monarque et aucune de ses parties ou de ses fractions n'existe et ne peut exister dans une autre personne ou corps autre que lui. C'est donc une hérésie politique que de dire qu'une nation, dont la constitution est complètement monarchique, est souveraine, ou de lui attribuer les fonctions de sa souveraineté. Et comme la souveraineté est de nature indivisible, il en résulte encore que le Souverain lui-même ne peut se dépouiller, et ne peut être privé d'une partie de cette souveraineté au profit d'un autre ou de la nation elle-même (5). » Cette Souveraineté ne peut même pas être momentanément transmise quand le Souverain

(1) B. A. E., T. LVI, p. 556 a.

(2) *id.* *id.* p. 604 b. art. 19.

(3) *id.* T. L, p. 320 b. *Lettre à Lord Holland.*

(4) *id.* T. LVI, p. 601 b.

(5) *id.* *id.* p. 597 b. § 5.

est empêché de l'exercer. Le suppléant qui en exercera alors le pouvoir n'en sera nullement le propriétaire : « La loi ou la volonté nationale, dirigée par elle, sans communiquer la souveraineté peut déterminer la personne ou les personnes qui doivent se charger de l'exercice de son pouvoir (1). »

En second lieu, si Jovellanos désirait vivement la convocation des Cortes, il souhaitait une représentation nationale beaucoup moins démocratique que celle que connut l'Espagne à partir de 1810. En effet, il souhaitait voir convoquer, en même temps que les députés du peuple, ceux des ordres privilégiés, et diviser les Cortes en deux chambres au moins (2). Il estimait injuste d'exclure les grands et le clergé de l'administration des affaires publiques. « Ces corps respectables, en effet, pouvaient-ils être exclus de la représentation nationale sans que l'on manquât à la justice et à la prudence politique ? Certainement non. C'eût été offenser ou oublier leurs antiques droits et leurs illustres services (3). » D'autre part, une Assemblée unique procède trop rapidement dans ses délibérations et peut adopter des lois dangereuses. Confier le pouvoir au peuple seul, c'est aller droit à la redoutable démocratie. « En donnant toute la représentation indistinctement au peuple, la constitution pourrait aller en déclinant vers la démocratie (4) ».

Les idées de Jovellanos prévalurent auprès de ses collègues et servirent de fondement au décret du 29 février 1810 sur la convocation des Cortes qui, on le sait, ne fut jamais publié par le nouveau gouvernement de l'Espagne, la Régence Suprême (5). Quand les Cortes de 1810 furent réunies en une seule assemblée, Jovellanos fit leur critique dans une lettre à son illustre ami, Lord Holland. « Leur organisation m'est un sujet de grande crainte. Les Cortes se sont constituées en une forme trop libre et nullement réglée. Elles ont placé le pouvoir exécutif, déjà bien faible par sa nature et son manque d'appui dans l'opinion, dans une dépendance absolue du pouvoir législatif ; elles ne lui ont accordé aucune espèce de veto, ni droit de révision, ni de sanction. Elles se sont constituées en une seule chambre ; elles n'ont adopté aucun moyen de doubler les discussions, et, ce qui peut être par-dessus tout très funeste, les propositions, les discussions, les délibérations se font précipitamment, c'est-à-dire sans la réflexion et la méditation que requièrent les graves problèmes qu'il faudra

(1) *B. A. E.*, T. LVI, p. 597 b. § 6.

(2) *id.* *id.* p. 554 a. Il fut même question de les diviser en trois, *id.*, p. 596 a.

(3) *id.* *id.* p. 602 a, § 10.

(4) *id.* *id.* p. 596 b, § 10.

(5) Toreno, *H^a del levantamiento...* p. 204 b. Toreno publie intégralement ce décret, *id.* p. 240-3, en note.

résoudre (1) ». Si donc la prudence et la modération que nous venons de signaler dans la doctrine politique de Jovellanos ne pouvaient satisfaire pleinement l'exaltation du jeune Martínez de la Rosa, il n'en reste pas moins que les principes essentiels du célèbre jurisconsulte ont pu inspirer au jeune professeur de Grenade, en même temps que ceux de Montesquieu, dont Jovellanos est un fidèle disciple, le fondement de sa première doctrine politique.

III

Au reste, les principes de Jovellanos ne lui étaient pas strictement personnels. Ils étaient dans l'air. C'étaient ceux des libéraux qui s'étaient réjouis de la chute de Godoy et désiraient un nouveau régime pour leur pays. C'étaient ceux des rédacteurs de quelques journaux, nés depuis la révolution, et qui travaillaient à créer un esprit public. L'un de ces périodiques les plus intéressants fut le *Spectateur sévillan* qui reçut souvent, nous l'avons dit plus haut, les conseils de Jovellanos et des autres membres du gouvernement. Quelles étaient les principales théories de ce journal, dirigé par D. Alberto Lista, l'un des maîtres de la rhétorique, et auquel répétons-le, collabora Martínez de la Rosa ? Puisque le *Spectateur* se proposait d'éclairer les Espagnols afin de leur faire connaître et accepter un régime constitutionnel, il n'est pas étonnant que la condamnation de l'absolutisme ait été son thème favori. Relevons quelques passages tirés des numéros de la fin de 1809. Rappelant que Godoy avait empêché la publication d'un sermon patriotique, le *Spectateur* s'indigne : « Espagnols, voyez là le pouvoir arbitraire ; voyez l'origine de nos maux durant deux cents ans... Guerre éternelle au pouvoir arbitraire ! Que ce monstre qui après avoir dévoré les monarchies se dévore lui-même, fuie pour toujours de notre sol sacré (2) ! » Dans un article sur l'*Esprit public des nations*, on lit : « ... le despotisme détruit dans les cœurs des esclaves tout sentiment grand ou utile, et y laisse uniquement la poussière des sépulcres, semblable à l'ouragan embrasé de l'Afrique qui brûle tous les germes de végétation, et réduit en sables stériles la terre de cet immense continent. La terreur, la stupidité et l'ignorance de sa propre existence sont les caractères de l'état servile (3). » Un autre jour, le rédacteur du *Spectateur* s'écriait : « Que jamais notre sol ne soit de nouveau profané par les cruautés du despotisme (4) ! » Le numéro

(1) B. A. E., T. I, p. 320-1.

(2) N° du 12 octobre 1809.

(3) N° du 21 octobre 1809.

(4) N° du 27 octobre 1809.

du 5 novembre contenait un article intitulé : « Le pouvoir arbitraire est funeste même à celui qui l'exerce. »

Le régime qui doit en Espagne remplacer l'absolutisme doit tenir compte des vœux de la nation. Il doit établir une représentation du pays. Les Cortes seront donc son principal rouage. Plusieurs articles du *Spectateur* sont consacrés aux *Gouvernements représentatifs*, à leur fonctionnement. Ces « gouvernements » doivent comporter, selon le *Spectateur*, un pouvoir exécutif qui doit agir rapidement, et un pouvoir législatif beaucoup plus calme et prudent dans ses résolutions : « Pour délibérer, beaucoup de personnes sont nécessaires, pour agir, une (1). » Un tel régime est le meilleur que puisse désirer l'Espagne. « Remplaçons [l'absolutisme] par un pouvoir juste, modéré par les lois et contenu par la représentation nationale ; c'est le seul qui puisse faire le bonheur de celui qui l'exerce et de ceux qui s'y soumettent (2). » Ce pouvoir est la « monarchie tempérée » qui offre « l'aspect le plus brillant » (3). Il importe donc de ne pas différer l'avènement des temps nouveaux. Que les Cortes soient réunies au plus tôt. Ce souhait est formulé dans plusieurs numéros du *Spectateur*, comme il le sera dans la *Révolution* de Martínez. « La convocation des Cortes ne sera jamais assez prochaine au gré de nos désirs ». Les Cortes « produiront la réunion des volontés qui sera funeste aux ennemis de notre indépendance (4) ». Le problème des Cortes occupe très souvent l'attention des rédacteurs du *Spectateur*. On trouve en effet toutes une série d'articles intitulés *Questions importantes relatives aux Cortes*, consacrés à examiner une brochure qui parut à Séville à la fin de 1809, *Observations sur les Cortes*. Le mode d'élection, le nombre des députés, les pouvoirs des Cortes, tout cela est minutieusement examiné. L'auteur de l'article penche pour un seul corps d'électeurs et une représentation de quatre cents députés environ (5).

La liberté de la presse apparaît aussi comme un des vœux les plus chers du *Spectateur*. Se préoccupant de la formation de l'opinion publique, un rédacteur recommande la collaboration des savants, des intellectuels avec les membres du gouvernement, et plus encore la publication d'écrits politiques. Tout écrivain doit pouvoir, sans nulle contrainte, exposer ses idées sur l'administration du pays. Dans ce domaine, aucune limite ne doit lui être imposée. Inversement, les attaques personnelles seront rigoureusement interdites et poursuivies par les lois (6). Le *Spectateur* traduit également des articles de De

(1) N° du 23 novembre 1809.

(2) N° du 12 octobre 1809.

(3) N° du 21 octobre 1809.

(4) N° du 12 octobre 1809.

(5) N°s du 30 novembre ; 3, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15 décembre 1809.

(6) N° du 14 novembre 1809.

Lolme (1) sur la Constitution anglaise, en particulier ceux qui se rapportent à la liberté de la presse (2).

Quand Martínez s'attaque vigoureusement à l'absolutisme, quand il préconise la réunion des Cortes et l'établissement de la liberté de la presse, il ne fait donc pas œuvre originale. Il reprend les idées qui sont fréquemment agitées en Espagne par l'élite qui s'occupe des affaires publiques ; celles de Jovellanos, de Lista, du *Espectateur*, certaines aussi de Montesquieu qui fut le maître de la pensée politique en Espagne au début de la révolution.

IV

Mais d'où tire-t-il son plan de gouvernement révolutionnaire, sa confiance dans la rigueur comme moyen de gouverner, son désir de développer l'enthousiasme dans les âmes des citoyens ? Il est probable que semblables théories furent inspirées à Martínez par l'histoire de la Révolution française et par ses grands hommes. On pourrait dire de Martínez ce qu'un historien espagnol écrivait des hommes de 1812 : « l'étude libre et sans entraves des encyclopédistes du siècle passé, et surtout la lecture de l'histoire de la Révolution française servirent de guide et d'enseignement à nos réformateurs (3) ... » Remarquons tout d'abord que cette influence fut soigneusement dissimulée par Martínez de la Rosa. Semblable attitude se comprend sans peine. Au moment où les armées du pays qui avait fait la Révolution de 1789 occupaient l'Espagne et la conquéraient cruellement, pouvait-on exalter les grands enseignements de la Révolution ? A partir de 1808, tous les patriotes espagnols s'efforcèrent de calomnier la Révolution presque autant que Napoléon. Les libéraux eux-mêmes essayèrent de n'y voir qu'horreur et cruauté. Jovellanos parla du « triste exemple de la France », des « tumultueuses et séditeuses réunions, appelées clubs, où se tramèrent tant d'horreurs et tant de crimes (4) ».

Martínez ne pouvait guère adopter une attitude différente. Aussi, on se le rappelle, il compara en ces termes la Révolution française et la Révolution espagnole : « Le peuple espagnol ne se souilla pas

(1) De Lolme (1740-1806), juriconsulte suisse ; banni de son pays, se réfugia en Angleterre. Auteur de la *Constitution de l'Angleterre*. Sur son succès, plus vif à l'étranger qu'en France, voir Mallet du Pan, *Merc. de France* 1789, t. I, p. 109, cité par Carcassonne, *Montesquieu*... p. 661, n. 2.

(2) N° du 7 au 10 janvier 1810.

(3) Rico y Amat, *Ha pola y parlam*... t, I, p. 208.

(4) V. aussi *Espectador Sevillano*, 13 novembre 1809.

par ces crimes qui déshonorèrent la révolution de cette nation voisine qui se targue tellement d'humanité (1). »

Pourtant, dans un moment de franchise, il écrivit que la Constitution de 1791 fut « l'unique monument glorieux de la Révolution (2) ». C'est le seul hommage rendu par Martínez, durant cette époque de sa vie, à la Révolution française. Plus tard, quand il fut député, en 1813 et en 1814, il fut le défenseur de la Constitution de 1812. Or cette Constitution était fortement inspirée de celle de 1791, qu'il avait daigné qualifier de « honroso monumento » (3). Ainsi, il apparaissait comme un véritable « constituant », quant à l'essentiel de ses doctrines. Si, vers 1810, Martínez de la Rosa était obligé de dissimuler son admiration pour notre Révolution, nous verrons que plus tard il en célébrera certains épisodes et laissera éclater parfois son admiration pour l'Assemblée Constituante (4). Il ira même jusqu'à reconnaître la grandeur de l'effort tenté par la Convention pour repousser l'ennemi (5).

Quels sont les hommes de la Révolution qui ont pu exercer quelque influence sur Martínez de la Rosa, au début de sa vie publique ? Dans les premiers volumes de *l'Esprit du Siècle*, écrits vers 1830, on lit des jugements de l'auteur sur quelques grands personnages de la Révolution française. Bien que sensiblement postérieurs à l'époque qui nous occupe, ils signalent parfois la popularité dont jouirent, en France et hors de France, les chefs des divers partis. Tout d'abord, celle de Mirabeau, que ses gestes et ses mots transformèrent en un héros demi-légendaire (6). Voici comment le définit Martínez, l'opposant à La Fayette : « Avec moins d'honnêteté et une plus grande pénétration politique, se détachait dans le parti populaire, par son audace et son éloquence, le fameux comte de Mirabeau, d'une culture profonde et d'un caractère impétueux, qui recevait de ses passions elles-mêmes le feu de l'inspiration ; amant de la liberté par instinct, ennemi de l'anarchie par orgueil, tribun du peu-

(1) *Rev. actual*, p. 22.

(2) *id.* p. 51.

(3) Voir la comparaison de ces deux Constitutions dans Rico y Amat, *Hª pola y Parlam'... ouv. cit.*, t. I, p. 334-338. Les principaux articles des deux Constitutions sont reproduits en face les uns des autres. M. d. I. R., écrit lui aussi : « La Constitución de Cadiz se vació en el molde mismo que la constitución de dicha asamblea ; y por más que se procurase dar a aquella obra cierto barniz propio de la tierra, mostraba sobradamente su origen extranjero. » *Esp. du siècle*, VII, p. 129-130. V. aussi *id.*, p. 305-6. [La Constitution de 1791] « ha contribuido a extraviar a otras naciones que la han tomado malamente por guía ».

(4) V. par exemple, *Esp. du Siècle*, t. I, Livr. II, passim ; t. II, p. 132 « la majestad y el saber de la A. C. » T. III, p. 42, « llena de sentimientos generosos ».

(5) *Idem.* t. III, p. 80-84.

(6) « La fuerza colosal de un Mirabeau... » *Esp. du Siècle*, t. I, p. 284 ; l'apostrophe à Dreux-Brézé, *id.* p. 159.

ple par ambition, défenseur du trône par conviction et par calcul (1) ». Si le prestige de l'orateur eût suffi à rendre Mirabeau populaire à l'étranger, il faut penser qu'en Espagne le député de Provence était encore connu à cause des négociations diplomatiques qu'il avait dirigées en 1790, au moment de l'affaire de la baie de Nootka. Dans cette rivalité hispano-anglaise, Mirabeau recommanda pour la France la nécessité de l'alliance espagnole. Si Pitt triompha (traité de l'Escurial, 12 octobre 1790), malgré tout, le rapport de Mirabeau au Comité diplomatique avait été favorablement reçu en Espagne. « Le gouvernement espagnol ordonna la traduction et la publication du discours de Mirabeau (2). »

Martínez connut donc le rôle de Mirabeau et peut-être quelques fragments de son œuvre. Mais subit-il l'influence du tribun ? Plutôt que par des ressemblances, nous sommes frappés par les différences qui séparent les deux hommes. Une surtout nous est sensible : Mirabeau n'a guère d'illusions sur les hommes, alors que Martínez est plein d'enthousiasme et de générosité. Mirabeau sait déjà que la politique est une science expérimentale, et que les cas d'espèce y tiennent lieu de lois générales (3). Martínez, nous l'avons dit, est surtout un logicien. Mirabeau est un « législateur ». Martínez n'est encore qu'un « philosophe ». Le seul rapprochement que l'on puisse faire entre eux, c'est leur désir d'établir une monarchie constitutionnelle. Il n'est pas assez original pour qu'on s'y attarde davantage.

Une analogie plus étroite existe, nous semble-t-il, entre Martínez et Sieyès. De même que Mirabeau fut populaire après qu'il eut lancé son apostrophe sur la force des baïonnettes, de même Sieyès, après sa fameuse question : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?* fut célèbre dans toute la France et même à l'étranger. Martínez de la Rosa nous en apporte le témoignage formel : « Parmi les nombreux écrits qui se publièrent à cette époque, [au début de la Révolution] le plus remarquable et celui qui exerça la plus grande influence fut celui de l'abbé Sieyès intitulé : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?* » Martínez examine ensuite avec beaucoup de netteté la fameuse brochure : « Dans cet ouvrage, écrit-il, on voit le caractère rigide de l'écrivain, sa logique sévère, ses principes inflexibles, et même le manque de sens pratique, si l'on peut dire,

(1) *Esp. du Siècle*, t. I, p. 258. Cite aussi plusieurs de ces discours, *id.* p. 258, note 2 ; *id.* p. 236, n. 20 ;

(2) Barthou, *Mirabeau*, Paris, Hachette, 1913 p. 240-1. Revoir depuis p. 237. Voir aussi qu'il fut question de Mirabeau dans *El Espectador Sevillano*, *Variaciones de la opinión pública*, n° du 12 novembre 1809.

(3) « Aux « déductions philosophiques » et aux « doctrines travaillées », il préférerait les leçons de l'expérience et la réalité des faits. A la différence de Sieyès, il n'était pas un « citoyen philosophe », mais un homme politique, et il déclarait « qu'il n'est pas toujours convenable de consulter uniquement le droit sans rien accorder aux circonstances... » Barthou, *Mirabeau*, p. 291.

qui nuisit tellement aux guides principaux de la Révolution française, plus savants dans leur cabinet, qu'expérimentés dans l'art de gouverner (1) ». A diverses reprises, Martínez parle encore de l'abbé Sieyès, « coryphée du parti populaire et oracle de ses doctrines (2) ». Il lui reproche sa « manie des principes et des conséquences rigoureuses (3) ». Il critique son opposition à l'établissement de deux chambres, au lieu de trois, une par ordre, « laissant voir dans son jugement sur la Constitution anglaise combien il est facile de se laisser entraîner par de vaines théories, quand on n'a étudié les hommes que dans les livres (4) ». Cette critique de Sieyès date de 1830 environ, du temps, où Martínez, ayant changé de position, considère que la politique ne doit plus être que la « résolution d'un problème pratique (5) », et que « l'examen des faits » doit succéder aux « théories d'imagination (6) ». Cette sévérité à l'égard de Sieyès est d'autant plus vive, pensons-nous, que l'action du maître fut autrefois plus profonde. On condamne parfois plus cruellement ce que l'on a passionnément adoré. C'est bien dans Sieyès, croyons-nous, que Martínez trouva sa juvénile confiance aux principes politiques, déjà découverte dans Montesquieu. Sieyès lui apprit à introduire la logique dans l'art de gouverner. Et Martínez crut peut-être, plus encore que le grave Président de Bordeaux, le député de la nation française.

Ce n'est pas seulement de quelques grands Constituants que l'on doit rapprocher Martínez de la Rosa. Il est probable que des « révolutionnaires » beaucoup plus exaltés ont pu lui inspirer les mesures de rigueur qu'il préconise dans la *Révolution actuelle* et qu'il soutient étant député aux Cortes. Sans doute, Martínez, en 1830, accablait-il de son mépris les sanguinaires meneurs de la populace parisienne. Il parlera « d'hommes immoraux qui souhaitent uniquement le bouleversement de l'Etat pour rassasier leurs propres ambitions ou pour satisfaire celles d'autrui (7) ». Marat se signala par son « cynisme sanguinaire » et dans son journal, excita « à toutes les horreurs et à tous les excès (8) ». De Marat, Martínez écrira encore : « Il avait soutenu avec la plus grande bassesse et le plus grand cynisme que, pour en finir avec les ennemis de la révolution et sauver la révolution, il était indispensable de recourir à la dictature (9). » Il faut

(1) *Esp. du siècle*. T. I, p. 139, note 3.

(2) *id.* T. I, p. 150.

(3) *id.* T. I, p. 150, note 7.

(4) *id.* T. I, p. 149.

(5) *id.* T. I, p. 21.

(6) *id.* T. I, p. xiii.

(7) *id.* T. I, p. 296.

(8) *id.* T. I, p. 296, n. 1.

(9) *id.* T. III, p. 36, n. 2.

aussi relire les attaques violentes de Martínez contre les Jacobins (1) et contre Robespierre (2). Malgré tout, nous pensons que Martínez de la Rosa a, en 1810, emprunté aux Jacobins de la Convention quelques-unes de ses théories. Rien d'étonnant, si l'on songe qu'aux Espagnols de 1810 la situation de leur pays apparaissait comme semblable à celle de la France sous la Convention : L'ennemi envahissait le pays, qui était en train de se « régénérer », et de sortir de l'absolutisme.

En premier lieu, la rigueur que préconise Martínez n'est-elle pas un peu celle des « terroristes » ? Le salut de la patrie, s'écrie Martínez, est la loi suprême. Pour sauver l'état, on doit momentanément oublier les formes légales de l'administration et de la justice, et leur substituer une action rapide. Que disaient les Jacobins ? Martínez lui-même nous l'apprend : « Le salut du peuple est la loi suprême : cette maxime qui renferme en elle seule la dictature était la profession de foi de ce parti [Jacobin] ; ainsi s'explique qu'il fût plus apte que ses rivaux à sauver la nation dans une crise très violente (3). » Ainsi, en 1830, Martínez retrouve chez les Jacobins les mesures d'exception qu'il prêchait dans son ardeur juvénile en 1810.

En second lieu, on peut découvrir chez Marat la condamnation de l'indulgence en matière de gouvernement, que nous avons déjà signalée chez Martínez. Celui-ci, on s'en souvient, avait écrit : « Pour sauver une victime coupable, des milliers d'innocents périssent ; pour ne pas consentir un nouveau sacrifice, les sacrifices innombrables que l'on a supportés sont rendus inutiles (4). » Cette phrase doit être rapprochée du fragment célèbre d'un discours de Marat prononcé le 25 septembre 1792 pour se justifier d'avoir demandé un tribunal, un triumvirat ou une dictature : « Si, dit-il, le peuple avait pu sentir la sagesse de cette mesure, et s'il l'eût adoptée dans toute sa plénitude, le jour même où la Bastille fut conquise, il aurait abattu à ma voix cinq cents têtes de machinateurs. Tout aujourd'hui serait tranquille... Les troubles seraient finis. Déjà cent mille patriotes ont été égorgés parce qu'on n'a pas assez tôt écouté ma voix ; cent mille autres seront égorgés encore ou sont menacés de l'être, et, si le peuple faiblit, l'anarchie n'aura point de fin (5). »

Dans l'*Esprit du Siècle*, Martínez cite un autre texte de Marat, encore plus voisin du passage de la *Révolution actuelle* que nous avons relevé. « Cinq ou six mille têtes abattues nous auraient assuré la

(1) *Esp. du Siècle*, T. III, p. 35-6 ; V. la « justification » de ces attaques, *id.* p. sig.

(2) *id.* T. III, p. 144-5 (Son portrait) ; son histoire, *id.* p. sig.

(3) *id.* T. III, p. 94.

(4) *Revol. act., ouv. cit.*, p. 100.

(5) Cité dans Aulard, *Orat. de la Rév.*, T. I. p. 340.

tranquillité, la liberté, le bonheur. Une fausse humanité a retenu vos bras et suspendu vos coups et va coûter la vie à des millions de vos frères (1). » Ainsi Marat a pu, malgré ses horreurs et ses violences, inspirer à Martínez sa condamnation de l'indulgence. Une telle influence ne manque pas de surprendre chez celui que l'on s'est habitué à considérer exclusivement comme le représentant du juste milieu.

Si la France sollicitait l'attention de Martínez par l'importance des événements qui s'y succédaient sans trêve, et par les doctrines qui y avaient été agitées, l'Angleterre put-elle lui fournir des directions politiques ? Ce pays avait conquis, en effet, la sympathie de l'Espagne par son alliance militaire. Les Espagnols admiraient aussi bien l'organisation de son armée que sa constitution. En Andalousie tout particulièrement, à Séville, les amis de Martínez de la Rosa prodiguaient leur amitié à un illustre anglais, le propre neveu de Fox, lord Holland, qui résidait dans leur ville. Ils célébraient à l'envi sa science politique (2). N'oublions pas non plus que Martínez séjourna quelques mois en Angleterre et que probablement il y étudia soigneusement, sous la direction de son compatriote White et des coreligionnaires de ce dernier, le fonctionnement du régime parlementaire (3).

Dans la doctrine de Martínez, que nous avons exposée plus haut, peut-on relever quelques éléments qui soient d'origine anglaise ? L'horreur de l'absolutisme, avec pour conséquence le désir d'un régime représentatif ; la nécessité de la liberté de la presse ? Sans doute. Mais de telles idées étaient si communes en ce temps-là qu'on peut difficilement affirmer leur provenance anglaise.

D'autre part, combien la pensée de Martínez était, vers 1810, plus audacieuse que celle des hommes d'état anglais ! La grande majorité de la nation était opposée à toutes les réformes, et d'abord à celle qui donnerait une part du pouvoir aux classes ouvrières. On se déclarait satisfait d'une chambre des Communes nommée par des Corps locaux privilégiés, des bourgs pourris ou des bourgs de poche. « La théorie de la Sainteté de la tradition, formulée par Burke dès 1790, était devenue le dogme des universités et de la « Société ». La nation anglaise, en 1814, était aristocratique et traditionaliste (3). »

Il est vrai de dire pourtant que Martínez, par White et les amis de ce dernier appartenant au groupe de Bentham, put connaître les revendications du « parti radical » qui se constituait autour du célèbre jurisconsulte. « La propagande [en faveur du suffrage universel] arrêtée par la

(1) T. I, p. 296, n. 1.

(2) Geoffroy de Grandmaison, *Espagne et Napol.*, ouv. cit., T. II, p. 94-5. V. aussi Quintana, *Obr. inéd.*, ouv. cit., p. 277-283, reproduction de l'art. nécrolog. sur lord Holland, de la *Gaceta de Madrid*, 23 janvier 1841.

(3) V. plus haut, p. 31 sig.

(4) Seignobos, *H^{re} pol. de l'Europe contemp.* T. I, p. 26.

persécution contre les partisans de la Révolution française, fut reprise sous l'action du vieux Cartwright, par la *Société des Amis de la réforme parlementaire* en 1810 ». (1) Martínez put s'intéresser à la misère des ouvriers anglais, éprouver de la compassion pour les pauvres travailleurs qui, souffrant du chômage, organisèrent parfois des émeutes et brisèrent des machines (2). De tels spectacles développèrent la sympathie qu'il portait alors aux classes les plus humbles de la société.

A la doctrine de Bentham elle-même, qu'emprunta Martínez ? Le secrétaire de Bentham avait publié en France, en 1802, les *Traité de législation civile et pénale*. En 1811, l'année du séjour de Martínez à Londres, avait paru la *Théorie des peines et des récompenses*. Enfin le manuscrit de la *Tactique des Assemblées* avait été communiqué à White par Dumont, le secrétaire du philosophe (3). En outre le benthamisme après avoir été longtemps ignoré des Anglais, puis tenu pour une simple doctrine philanthropique, jouissait d'une faveur réelle depuis que James Mill avait redonné confiance au vieil inventeur du *Panopticon* et fondé une secte autour de lui (4). Il n'est donc pas douteux que Martínez et ses amis aient connu les idées du philosophe : témoin cet article d'un Anglais dans la revue *el Español*, célébrant les études manuscrites de Bentham sur la liberté de la presse, sur sa nécessité, à l'heure où, en 1810, cette liberté était vigoureusement combattue par le gouvernement (5). Mais dans les rares écrits et discours de Martínez durant cette période, on ne retrouve guère d'échos précis de la théorie « utilitaire » si nettement formulée dès le début des *Traité de Législation* : « Le bonheur public doit être l'objet du législateur : l'utilité générale doit être le principe du raisonnement en législation (6). » Ce n'est que plus tard, quand l'idée aura cheminé, que Martínez en fera son profit.

Au début de sa carrière politique, Martínez est donc un « révolutionnaire ». Disciple — il ne peut alors l'avouer — de la Révolution française, il l'est aussi de Montesquieu et de Jovellanos, bien que ses deux maîtres soient souvent trop prudents pour leur fougueux élève. Il partage avec les hommes de son temps la haine de l'absolutisme et le désir d'un nouveau régime. Il croit à une politique logique et métaphysique et veut diriger la réalité, comme des idées. La violence ne

(1) Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*. T. I, p. 28.

(2) Seignobos, dans la 1^{re} édition de son *H^{re} pol.* rapporte qu'en 1811 il y avait eu des « émeutes contre les machines, excitées par un fou ». P. 26.

(3) Voir plus haut, page 33 ; sur la publication des œuvres de Bentham, voir E. Halévy, *La formation du radicalisme philosophique*, p. 46-51.

(4) E. Halévy. *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*. Tome I, p. 550-1 et du même, *La formation du radicalisme philosophique, ouv. cit.*, ch. III, p. 194, sig.

(5) N^o 10.

(6) Ouvrage cité T. I, p. 1.

l'effraie pas. Alcalá Galiano nous semble l'avoir bien jugé : « D. Francisco Martínez de la Rosa, écrit-il, encore jeune et de peu d'expérience, défenseur de doctrines erronées par leur excessivité ; éloquent, quoique un peu déclamateur en ce temps-là ; littérateur et poète ; honnête, ardent et ferme (1). » A. Fernández de los Ríos a souligné la position radicale de Martínez. Après avoir relevé les fragments de la *Révolution actuelle* de tendances démocratiques et révolutionnaires, il écrit : « Nous avons cité ce petit livre... pour qu'on voit combien les éditeurs ont eu raison de ne pas comprendre dans la collection des œuvres de Martínez la *Révolution* esquissée par lui, la condamnant ainsi à l'oubli éternel. C'est un procédé auquel doivent recourir les hommes de l'école rétrograde quand ils tournent leurs regards vers le passé et répudient les fruits de leur intelligence, comme répudient leurs meilleurs enfants ces pères faibles qui contractent un second mariage et leur donnent des harpies répugnantes pour marâtres (2). »

(1) *Hist. de Esp. ouv. cit.*, T. VII, p. 11.

(2) P. 11 du *Prol.* du livre *De 1820 à 1824*, de A. de Argüelles, *ouv. cit.*

DEUXIÈME PARTIE

L'ARRIVÉE AUX IDÉES MODÉRÉES

1820. Renaissance du régime constitutionnel. L'armée d'Andalousie, au lieu de s'embarquer pour l'Amérique du Sud, où elle aurait dû combattre les colons insurgés, se soulève et acclame la Constitution de 1812 (1). Ce mouvement libéral, d'abord contenu, mais qui avait des ramifications dans toute l'Espagne, triomphe et s'étend. Des « pronunciamientos » éclatent à la Corogne, à Vigo, puis à Saragosse, à Pampelune, à Tarragone (2). Ferdinand VII est contraint de jurer « l'acte glorieux de Cadix ». Les Cortes vont être convoquées.

Tandis que les partisans de l'absolutisme, le roi à leur tête, vont, dès cet instant, travailler à ruiner le régime nouveau, les libéraux, après l'enthousiasme unanime des premières heures, vont se diviser en deux camps. Les uns, les plus jeunes, nouveaux venus aux Cortes, vont proclamer le dogme de la souveraineté de la nation et limiter autant que possible les prérogatives du trône. Les autres soutiendront de toutes leurs forces et de tout leur loyalisme la monarchie parlementaire. Ils feront bientôt figure de « modérés ». C'est parmi eux que nous retrouverons Martínez de la Rosa.

(1) Alcalá Galiano, *Apuntes para servir a la historia del origen y alzamiento del Ejército destinado a Ultramar en 1^{ero} de enero de 1820*, Madrid, Aguado y C^a, 1821.

(2) *Historia de la Vida y reinado de Fernando VII*, ouv. cité, t. II, p. 151-4.

CHAPITRE PREMIER

Du bagne au ministère

A la réputation d'écrivain, d'orateur et de patriote, Martínez allait joindre maintenant la gloire de la persécution. L'imagination populaire agrandit les tortures qu'il subit dans les prisons et au bagne d'Afrique : elle en fit un martyr. Au début de cette nouvelle période constitutionnelle, qui ne devait durer que trois ans, les libéraux les plus ardents mirent tous leurs espoirs en Martínez de la Rosa (1) et attendirent qu'il dirigeât la croisade contre le redoutable absolutisme de Ferdinand VII. Bientôt, il se rendirent compte que le proscrit n'était plus aussi fougueux qu'en 1814, et ils eurent la conviction qu'il ne chercherait pas à se venger du perfide monarque. Après l'étonnement vint la stupeur, puis la colère. Quand Martínez eut accepté du roi la mission de former un cabinet, surtout quand il eut échoué dans son entreprise tentée dans des circonstances très difficiles, les attaques remplacèrent les éloges, et l'impopularité éclata contre l'idole de la veille.

I

L'Andalousie réserva à Martínez et à ses compagnons un chaleureux accueil. Le 2 avril 1820, arriva dans le port de Malaga « le bateau qui, le 11 mars... était parti pour chercher dans les présides les députés des Cortes de 1814. Il ramenait Martínez de la Rosa, García Herreros, Calatrava et Zorroaquin, ainsi que quatre autres victimes de la même injustice. A dix heures du matin, ils sautèrent à terre et furent reçus par toutes les autorités, toutes les corporations, excepté le clergé, et par une foule immense qui éclatait en vivats et en acclamations (2). Quand

(1) « ...Hubo majaderos que se entusiasmaron, creyendo que ...volvía de presidio tan liberal o más de lo que era antes de entrar en él ». *Políticos en camisa, ouv. cit.*, t. II, p. 243.

(2) *D^o constitucional de Granada*, n^o 20, 12 avril 1820. « Un beau char de triomphe, préparé par les commerçants, les conduisit du port à l'Hôtel de Ville et de

le 17 avril, Martínez de la Rosa regagna sa ville natale, il reçut mille témoignages de la faveur publique. « Jamais ville ne donna de telles preuves de joie (1). » On le chanta en un mauvais sonnet dans lequel on prédisait que « sa voix, telle le tonnerre, et sa science, telle la foudre, allaient remplir de la terreur de l'agonie, l'ignoble armée servile » (2).

La Municipalité nomma deux délégués, le « regidor », D. Juan de Dios, et le syndic, D. Gregorio Vidal, pour aller lui souhaiter la bienvenue dès son arrivée (3). Le lendemain, le *Diario Constitucional* publia un éloge de ses fermes opinions (4). Le 19 avril, deux personnes vinrent, au nom de la ville, demander au Conseil Municipal l'autorisation d'organiser un grand bal en l'honneur de Martínez. Le Conseil approuva le projet et donna l'ordre aux acteurs d'achever la représentation du jour suivant à neuf heures et demie (5). On comprend sans peine que Martínez de la Rosa ait été fêté d'une manière toute spéciale par l'Université dont il était la gloire. Il reçut des délégations de professeurs et d'étudiants à qui il rendit leur visite. Le collège de San Miguel se signala par ses illuminations brillantes, et sur un transparent lumineux on put lire ces vers :

« Tu es la rose embaumée de ce jardin fleuri que tu as enrichi de ton parfum » (6).

Après avoir reçu ces témoignages de sympathie, et s'être reposé quelque temps auprès de ses parents, qui bientôt allaient lui être ravies par la mort (7), Martínez fut repris par la vie publique. Ses concitoyens le nommèrent député aux nouvelles Cortes, qui allaient se réunir le 9 juillet. Vers la fin de juin, il était déjà à Madrid, et prenait part aux

là à la cathédrale où ils entendirent la messe. Le peuple, en proie à une vive émotion, avait dételé les chevaux et traîné le char, promenant ces illustres victimes à travers toute la ville, escortées des chefs de la place et d'une compagnie de cavalerie qui, parfois, devait ouvrir un passage au cortège à travers les groupes compacts de gens de toutes classes... Les quatre musiques de la garnison rivalisaient de zèle harmonieux. Les bateaux étaient pavés ainsi que les maisons. Les cloches sonnaient à toute volée, les batteries tiraient de nombreuses salves. « L'âme s'élevait à des pensées sublimes sur les droits de l'homme, et l'esprit était remué par mille idées charmantes sur le bonheur suprême que doit éprouver un roi à faire celui d'un peuple entier, par le respect des lois justes qui protègent les sciences, les arts et le citoyen vertueux ». Sur la place de la Constitution, on avait dressé un monument magnifique orné de « vers et des emblèmes de notre ancien esclavage et de notre liberté actuelle ; il offrait un aspect brillant et didactique à la fois ». La joie universelle régnait dans Malaga. Elle se prolongea plusieurs jours et plusieurs nuits, au milieu d'illuminations, de bals et de concerts ».

(1) et (2) *Dº constitucional de Granada*. Nº 26, 18 avril 1820.

(3) *Libro de cabildos* 1820. (Archº municipal de Granada).

(4) *Diario constitucional de Granada*, nº 26, 18 avril 1820.

(5) *Libro de cabildos* 1820 (Archº municipal de Granada).

(6) Fernández y González, *Elog. fún. ouv. cit.*, p. 22, n. 2.

(7) Sa mère mourut le 4 novembre 1820 ; son père, le 19 décembre de la même année (*Libro XVIII de defunciones de San Justo y Pastor*, fol. 540 v ; 542 v.) Martínez a rappelé son deuil cruel dans quelques vers de l'*Épître sur la mort de la Duchesse de Frias*, *Poesias... ouv. cit.*, p. 126.

réunions préparatoires des Cortes. Le 26, il était désigné, ainsi que son fidèle ami Clemencin (1), pour servir de secrétaire au cours de ces séances d'organisation (2). Le 6 juillet, on le nommait membre de la Commission qui devait se rendre au Palais pour informer le Roi que les Cortes étaient constituées (3). Le 9, Ferdinand VII venait présider l'ouverture solennelle de la Chambre.

La nouvelle Assemblée, qui allait reprendre les travaux législatifs interrompus en 1814, ne comprenait guère que des amis de la Constitution. Mais si la plupart de ses membres était d'accord pour défendre l'acte solennel de 1812, ils différaient sur son interprétation. Les uns voulaient conserver au pouvoir exécutif son ancienne majesté, tout en limitant ses prérogatives. Les autres souhaitaient de le réduire au profit du pouvoir populaire représenté par les Cortes. Les premiers comprenaient les hommes de 1810 qui avaient déjà fait leurs preuves en matière de gouvernement. La plupart déjà d'un certain âge, et tous plus ou moins prisonniers de l'expérience, mesuraient les dangers d'un gouvernement démocratique pour l'Espagne ignorante et désorganisée. Les seconds, plus ardents, dont les illusions n'avaient pas été durement détruites, apportaient à la Chambre des idées radicales. Inconnus jusqu'alors, leurs noms allaient bientôt retentir dans tout Madrid. Ils allaient être acclamés par les habitués du Lorencini, de la Fontana de Oro (4) qui iraient aussi les écouter à la Chambre. Deux grands partis donc : le parti modéré, l'ancien parti libéral des Cortes de Cadix ; le parti avancé, sans passé politique, mais qui a confiance dans son avenir. Martínez de la Rosa, le comte de Toreno vont figurer aux premières places du groupe modéré. Romero Alpuente et Flórez Estrada seront les chefs du groupe « exalté ».

Martínez de la Rosa, à cette époque, nous est assez bien connu grâce à quelques portraits tracés par des contemporains. Le bel adolescent de Grenade est devenu un homme plein de séduction et soucieux d'élégance. L'aristocratie le recherche, surtout les dames : « Il n'avait réellement de crédit que dans la haute classe de la société où son amabilité, sa jeunesse et sa physionomie expressive lui avaient fait un grand nombre de partisans, surtout parmi les femmes (5). » C'est le moment où il

(1) V. sur Clemencin notre art. dans *Bull. Hisp.* avril-juin 1922.

(2) *D^o de Ses.* 26 juin.

(3) *D^o de Ses.* 6 juillet. « Le roi parla à presque tous les députés, soutenant une longue conversation principalement avec M. d. I. R. et l'évêque auxiliaire de Madrid, » reproduit dans C. de Castro, *Antología de las Cortes de 1820*, p. 171.

(4) Le Lorencini était un café de la Puerta del Sol. C'est là que se réunissait la Société patriotique des Amis de la Liberté. La Fontana de Oro, établissement analogue, se trouvait dans la Carrera de San Jerónimo. Après avoir été le club des éléments avancés, la Fontana fut plus tard le centre des Amis de l'ordre, d'idées modérées. Il y a aux Aff. Etr. de Paris, Corr. Pol. Esp. 715, une collection de documents relatifs à ce club, et à celui de la Cruz de Malta.

(5) [I. de Sainte Elme]. *Mémoires d'une contemporaine...* T. VIII, p. 91-92.

est le familier de la duchesse d'Osuna, ce qui lui attire de rudes attaques (1). Dans une galerie où apparaissent successivement les députés de 1820, voici comment est dépeint Martínez de la Rosa : « Ce qui frappe surtout chez ce jeune homme, ce sont ces beaux yeux arabes, la mèche de son front, son maintien sans affectation, son visage calme, allongé et brun, des goûts et des manières aristocratiques, déplacés à la Chambre. Il déteste les bonnets, les gants, les lunettes et les rubans. Mais il a l'habitude de sortir de temps en temps un face-à-main, pour le simple plaisir de le sortir. Les jours de cérémonie, il s'habille avec soin, et met ses petits volants, en dentelle naturellement (2). »

A côté de ce portrait fidèle, il en est un autre qui tâche de ridiculiser son modèle. Tracé par un ennemi politique, il met en relief, en l'exagérant, la coquetterie un peu féminine de Martínez de la Rosa : « C'était un petit maître, et point malheureux. Il le savait lui aussi, et se paraît avec un soin rigoureux : grand col, beaucoup de pommade, beaucoup d'eau de lavande, beaucoup de breloques à sa montre, quelques-unes très jolies, des souliers reluisants, une collection de gilets de très bon goût (car il avait bon goût et les dames l'en ont toujours loué), un frac neuf (on ne sait comment il le conservait, car un par jour, ce serait incroyable, des pantalons exquis ; des cannes et des joncs à pommeau d'or ; des bagues avec ses initiales ; toutes choses, on le voit, communes chez un député et un ministre d'état (3). »

La Chambre de 1820 se mit résolument à l'œuvre : la tâche était imposante, tellement le désordre avait pénétré toutes les administrations au cours des récents changements de régime (4). La législature fut très laborieuse : elle y perdit en éclat oratoire. « La salle des séances, dit l'historien de ces Cortes, donne l'impression d'une salle d'étude de collège. Les députés, comme des élèves sérieux, étudient avec zèle et application (5). » On fait des rapports, non des discours. Exception-

(1) Voir en particulier, Le Brun, *Retratos políticos de la Revolución de España...* p. 138-142.

(2) *Condiciones y semblanzas de los diputados a Cortes para la legislatura de 1820 y 21*, p. 54. Cette brochure anonyme doit être attribuée au naturaliste D. Gregorio González Azaola, suivant Mesonero Romanos, *Mem^{as} de un setentón*, p. 228, n° 1, et Menéndez Pelayo, *Heier.* t. III, p. 501, note 20. Menéndez Pelayo croit que Gallardo collabora à cette brochure. V. aussi P. Sáinz, *Bartolomé José Gallardo... ouv. cit.*, p. 92. Cette brochure donna lieu à une ardente polémique. La première réplique fut la *Carta blanca sobre el negro folleto titulado...* ouv. cit., anonyme, mais de Gallardo. Puis, une *Impugnación joco-seria*, ouv. cit. Enfin, *El tercero en discordia*, ouv. cit., sorte d'arbitrage ironique.

(3) Le Brun, *Retratos políticos de la Revolución de España...* ouv. cit., p. 139-140. Dans le *Zurriago*, journal des « exaltés », on trouve souvent des attaques contre l'élégance de M. d. l. R. Le *Zurriago* insiste sur sa vanité, son souci de la mode. Il se moque du carrik que portait Martínez (n° 15, 37).

(4) Voir les rapports des ministres lus au début de la législature. Ils sont analysés et reproduits partiellement dans C. de Castro, *Antología de las Cortes de 1820*, p. 184-219. Celui d'Argüelles, ministre de l'Intérieur, est particulièrement important.

(5) C. de Castro, *Antola de las Cortes de 1820*, p. 370.

nellement, quand l'agitation gronde dans la rue, les législateurs se transforment en tribuns pour condamner les désordres ou approuver les manifestations patriotiques. Comme en 1813 et en 1814, Martínez de la Rosa prend une part active aux travaux de la Chambre. Son intelligence souple lui permet de s'occuper des questions les plus graves et les plus diverses. Il demande au gouvernement d'adopter des mesures contre les voleurs et les brigands, et pour défendre son projet, il élève les débats jusqu'au grave problème politique de la liberté individuelle (1). Au nom de ce même principe, il intervient dans l'affaire des « Perses », ces soixante-neuf députés parjures de 1814, et demande leur grâce, préférant être indulgent que de condamner des représentants de la nation (2). Il intervient à plusieurs reprises dans la discussion de la loi qui institue les milices nationales (3). Les questions économiques ne le laissent pas indifférent. S'agit-il de privilèges accordés à des compagnies étrangères pour commercer avec Cuba ? Il joint sa protestation motivée à celle de ses collègues (4). Mais ses connaissances en économie politique lui permettent quelque temps après d'examiner cette affaire avec plus d'ampleur et de donner son avis sur le libre-échange (5). En matière financière, Martínez de la Rosa ne manque pas non plus de clairvoyance. Il comprend que pour sortir des difficultés présentes, la seule solution possible est l'emprunt proposé par le comte de Toreno. Aussi en défend-il le projet (6). Incidemment, il est vrai, il s'occupe de la vente des biens nationaux (7). Enfin, au mois d'août, il intervient en faveur des jésuites auxquels il veut faire accorder une indemnité compensatrice (8) et quelques jours plus tard, il demande que la commission des affaires ecclésiastiques fixe le nombre des prêtres nécessaires pour l'Espagne, et propose des chiffres de traitement (9). Il fait également partie de la commission organisée le 21 août pour étudier la suppression des congrégations et les indemnités à accorder à leurs membres (10).

Ainsi Martínez de la Rosa s'est intéressé aux affaires les plus diverses que les Cortes ont examinées en 1820. Parfois, il faut l'avouer, ses interventions ont été un peu rapides et un peu nonchalantes. En revanche,

(1) *Dº de Ses.* 30 juillet 1820. Le 12 et le 28 juillet, il avait demandé aux Cortes de régler cette question. Intervient encore le 24 août, le 3 septembre.

(2) *id.* 18 octobre 1820.

(3) *id.* 4, 10, et surtout 12 août.

(4) *id.* 26 juillet 1820.

(5) *id.* 9 août 1820.

(6) *id.* 12, et surtout 13 octobre 1820.

(7) *id.* 2 août.

(8) *id.* 14 août surtout, et 16 août. La Compagnie de Jésus fut supprimée par décret du 17 août. V. J. Becker, *Relaciones diplomáticas entre España y la Sª Sede*, p. 57.

(9) *Dº de Ses.* 20 août.

(10) *id.* 21 août. V. J. Becker, *Relaciones diplomáticas entre Esp. y la Sª Sede*, p. 57-9.

à quelques questions qui lui tenaient à cœur, il a cherché des solutions ; il les a longuement méditées, puis rédigées avec un soin minutieux, Organiser l'enseignement national, et fixer la liberté d'imprimerie, tels furent ses deux grands soucis durant cette législature. Le 20 juillet, il fait connaître à la Chambre l'opinion de la Commission d'enseignement en attendant de pouvoir lui soumettre le texte d'un décret définitif. La Commission dénonce l'état lamentable de l'instruction du pays. La faute en est à l'ordre royal du 8 octobre 1817 qui interdisait l'application des programmes de 1807, mis en vigueur en 1814, et ordonnait le retour à ceux de 1771. Elle demande que les établissements scolaires se conforment au plan d'études de 1807. Après plus de deux mois de réflexion, Martinez soumet aux Cortes, le 19 octobre, un décret dont les principales dispositions sont à relever. Elles ont, en effet, un caractère bien moderne. L'enseignement doit être uniforme dans tout le pays : mêmes programmes, mêmes méthodes, mêmes livres. L'enseignement officiel doit être gratuit. L'enseignement libre est autorisé mais sous le contrôle de l'Etat. Ces principes posés, le décret fixait en détail l'organisation des trois ordres d'enseignement. Dans les écoles primaires, on étudierait la lecture, l'écriture, le calcul, la morale et le catéchisme, mais aussi les droits et les devoirs du citoyen. Les maîtres passeraient un examen au chef-lieu de la province ; les municipalités les nommeraient et les députations provinciales les payeraient. L'enseignement secondaire serait donné au chef-lieu de chaque province dans un établissement appelé « Université provinciale ». Les programmes faisaient une large place aux études scientifiques et chaque université devait avoir un laboratoire de chimie, un cabinet de physique, un jardin botanique et un champ d'expériences. Chaque année, trois bourses seraient distribuées dans chaque université provinciale. Dans neuf villes d'Espagne seulement il y aurait des cours d'enseignement supérieur. Les étudiants devraient être bacheliers. La médecine, la chirurgie et la pharmacie s'étudieraient dans des écoles spéciales, ainsi que le commerce, l'agriculture et les beaux-arts. On créerait à Madrid une Ecole Polytechnique qui préparerait des officiers et des ingénieurs. Les chaires seraient données au concours, et les traitements des professeurs fixés ultérieurement. Il existerait une direction générale des études dont la fonction essentielle serait l'inspection générale. Enfin, l'édifice serait couronné par une académie divisée en trois sections. L'auteur du décret ne laissait pas complètement de côté l'enseignement des femmes : il le réduisait, il est vrai, à peu de chose. Pour les enfants, l'enseignement primaire ; pour les jeunes filles, des cours de couture, de broderie et d'enseignement ménager.

Tel était le décret du 19 octobre 1820 (1). Il avait le mérite de sub-

(1) Texte dans *D^o de Ses*, 19 octobre 1820, séance extraordinaire.

stituer un monument harmonieux à des institutions dispersées, sans liens, sans hiérarchie. Mais il n'était pas très original. On a pu s'apercevoir qu'il reprenait les grandes divisions adoptées en France par la Convention, aussi bien que l'idée des écoles spéciales, en particulier de l'Ecole Polytechnique (1). Relevons aussi l'insistance avec laquelle le rapporteur désirait développer l'enseignement des sciences *physiques* et non plus tant, maintenant, des sciences *mathématiques*.

En lisant le *Diario de Sesiones* de 1820, on est frappé du zèle que déploie Martínez de la Rosa dans la discussion de la loi sur la liberté de l'imprimerie. Il est sans cesse sur la brèche. Il rectifie, il combat les opinions de ses adversaires, il apporte des éclaircissements ; il s'attache à démontrer les bienfaits que l'on peut attendre de la nouvelle mesure. On sent que c'est sa loi. Plus encore que la réorganisation de l'enseignement national, la réglementation de la liberté d'imprimerie est sa grande pensée. Le 17 juillet, il est désigné, avec six de ses collègues, pour constituer la Commission qui doit s'occuper d'une proposition faite par le député Tapia. Deux mois plus tard, le 14 septembre, il donne lecture à la Chambre du projet de loi, dont voici les principales dispositions. Les Espagnols ont le droit d'écrire librement. La censure est supprimée sauf en matière religieuse. Les auteurs sont responsables de leurs œuvres. La loi poursuivra les écrits qui attaqueront la monarchie constitutionnelle, l'autorité, et les gouvernements des autres nations ; les ouvrages séditieux, obscènes, diffamatoires et injurieux. Les sanctions comporteront des amendes, et l'emprisonnement, en aucun cas la peine de mort. Tout citoyen aura la faculté de dénoncer un livre séditieux ; ce droit est réservé à l'intéressé seul, quand il s'agit d'insultes personnelles. Dans les autres cas, dans chaque ville, un avocat nommé par la Municipalité et les syndics élus, seront chargés de cette dénonciation. Cinq membres d'un jury, composé de dix-huit personnes nommées par les Municipalités des chefs-lieux de provinces, désignés par le sort, décideront si le livre incriminé doit ou non être poursuivi. En cas de poursuite, sept autres jurés, désignés également par le sort décideront si l'auteur doit être puni ; auquel cas, la sentence sera rendue par un juge. Les débats seront publics. Si, au cours du procès, un vice de forme est relevé, l'accusé peut se pourvoir en appel devant l'Audience territoriale. Enfin, il sera créé une « Junte de protection de la liberté d'imprimerie » qui éclairera les Cortes en cas de besoin (2).

Du jour où les Cortes connaissent le projet, jusqu'au 6 octobre, où pour la dernière fois, elles s'en occupent, Martínez de la Rosa intervient à plusieurs reprises au cours de chaque séance. C'est à lui que ses collè-

(1) Ce projet reprenait aussi les grandes lignes de celui que présenta aux Cortes de Cadix, le 9 septembre 1813, la commission d'instruction publique. Le rapport était de Quintana, Cf. B. A. E. T. XIX, p. 175, sig.

(2) Texte du rapport dans C. de Castro, *Antología de las Cortes de 1820*, p. 401-414.

gues de la Commission ont confié le soin de défendre leur œuvre, la sienne. Son activité oratoire ne chôme pas un seul jour. En particulier, elle se donne libre cours dans la réponse au député Calatrava qui, avec beaucoup de précision, fit la critique du projet. Calatrava remarque qu'il serait préférable de ne pas dédaigner ce qui existe déjà en Espagne ; de conserver les Juntas de Censure, dont on n'a qu'à se louer et de ne pas transplanter un système étranger qui, s'il donne de bons résultats dans le pays où il est en vigueur depuis longtemps, risque, en Espagne, d'échouer. Martínez de la Rosa combat éloquemment ces objections. La Commission a voulu construire un édifice neuf de toutes pièces. C'est plus facile que de réparer les vieux bâtiments, et le monument est plus beau. D'autre part, le modèle anglais subira quelques modifications exigées par l'état présent de l'Espagne. Sans cela, il n'y a pas d'institution, si utile qu'elle apparaisse dans d'autres pays, qui ne soit inutile et même nocive, transplantée sans le discernement voulu (1).

Les désordres qui éclatèrent à Madrid lors du passage de Riego fournirent l'occasion à Martínez de fortifier sa renommée d'orateur. Le gouvernement avait ordonné la dissolution de « l'Armée d'observation d'Andalousie ». Afin de faire rapporter cette décision, Riego était arrivé à Madrid le 31 août et avait longuement conféré avec le Roi et les Ministres. Dans la soirée du 3 septembre, le héros des Cabezas de San Juan assista à une représentation. Il fut l'objet d'une manifestation de sympathie qui bientôt se transforma en une bruyante et grossière protestation contre l'absolutisme royal. On chanta le *Trágala, perro* (2) Riego n'essaya pas de calmer les spectateurs. Le chef politique, ayant tâché de rétablir le calme, fut malmené par la foule. Le gouvernement, dès le surlendemain, obligea Riego à gagner Oviedo. Le tumulte éclata alors dans Madrid. Les cafés organisèrent des « journées ». Les troupes sortirent dans la rue. La ville fut en proie à une vive agitation (3). Les Cortes ne purent pas conserver leur sérénité. Dès le 4 septembre, elles examinèrent la légalité des Sociétés secrètes qui se multipliaient dans la capitale et dans les principales villes d'Espagne. Martínez de la Rosa prononça un long discours tendant à les faire surveiller. Le débat devenait brûlant. Le lendemain, 5, l'affaire même de Riego fut discutée. Le général avait remis au Président des Cortes un discours de protestation contre la dissolution de son armée, qu'il aurait voulu prononcer lui-même à l'Assemblée, s'il était demeuré à Madrid.

(1) La discussion est en partie reproduite dans C. de Castro, *id.*, p. 414-440.

(2) Chanson des « exaltés ». *Trágala, perro* : Avale-la [la Constitution de 1812], chien !

(3) Voir surtout pour ces désordres, Miraflores, *Apuntes histórico-críticos para escribir la hist^{ia} de la Revol. de Esp. desde el año 1820 hasta 1823*, p. 60-62. L'auteur de la *H^a de la vida y reinado de Fernando VII* raconte plus longuement ces désordres et assure que des agents de Ferdinand en furent les instigateurs. T. II, p. 199.

Immédiatement, Martínez de la Rosa se leva et demanda que les Cortes ne s'occupassent pas de la mesure prise. Elles dépasseraient leur pouvoir (1). Le 7, la question fut de nouveau agitée. Ce jour-là, Martínez de la Rosa connut l'un des plus grands triomphes de sa vie. Comme la veille au soir les troubles avaient redoublé, plusieurs députés attaquèrent la faiblesse du gouvernement qui n'avait pas suspendu les garanties constitutionnelles, et Romero Alpuente parla du droit qu'avait la nation de se faire justice elle-même. Le ministre de l'Intérieur, alors, rappela que l'origine de l'agitation était le scandale de Riego et il blâma énergiquement la conduite du général durant son séjour à Madrid. Après lui, et prenant la défense du cabinet, Martínez de la Rosa demanda la parole et, dès l'exorde, il trouva une image pathétique qui lui valut un grand succès : « Je n' imagine pas la liberté, dit-il, sous les traits d'une furieuse bacchante, qui parcourrait les rues parmi les torches et les hurlements ; je la vois, je la respecte et je l'adore, sous les traits d'une grave matrone, qui ne s'humilie pas devant le Pouvoir, mais qui ne se souille pas dans le désordre. » Il affirma ensuite que la sûreté de l'Etat n'était pas en péril et qu'il ne convenait donc pas de suspendre certains articles de la Constitution pour sévir plus rapidement contre les factieux. Il attaqua avec fougue la formule révolutionnaire de Romero Alpuente, et, enfin, revenant au cas de Riego, il répéta que les Cortes n'avaient pas à réviser une mesure adoptée par le gouvernement. Il acheva son discours par une formule qui lui était chère : « L'observation rigoureuse de la loi produit la véritable liberté, et c'est elle qui constitue la force et la prospérité des Etats (2). »

Après cette séance, dont le ton est exceptionnel (séance connue sous le nom de « sesión de las páginas ») (3), la division entre modérés et exaltés s'accrut.

II

A la législature suivante, elle devint encore plus sensible. La Chambre se sépara le 9 novembre et se réunit le 1^{er} mars 1821. Cette législature s'ouvrit par un coup de théâtre. Le Roi, sans raisons, renvoya le ministère Argüelles qui avait toujours mérité la confiance de la

(1) Voir *Do de Ses.* des 4 et 5 septembre. Le discours de M. d. l. R. du 5 est reproduit dans Miraflores, *Documentos...* T. I, p. 164-167. Miraflores le qualifie de « bellísimo », *Apuntes histórico-críticos...* p. 62. Il se trouve aussi dans Martínez de la Riva, *Biografía...* p. 22-26.

(2) Discours reproduit dans Martínez, *Biografía...* p. 26-34 ; dans C. de Castro, *Antología de las Cortes de 1820*, p. 297-304. Rico y Amat estime que ce discours est « el más notable de aquella sesión », *Ha pol^a y parlam^a*, T. II, p. 69. Il reproduit l'image de la liberté et une autre phrase sans grand intérêt.

(3) Argüelles, ministre de l'Intérieur, accusé par les « exaltés » de n'avoir pas adopté les mesures nécessaires au rétablissement rapide de l'ordre, menaça d'« ouvrir les pages de cette histoire ».

Chambre, et il demanda conseil aux députés pour la formation d'un nouveau cabinet. Pour une fois, tous les partis s'unirent et refusèrent de répondre à Ferdinand VII. Les orateurs d'idées les plus opposées rendirent justice à la probité et à la conscience du ministère remercié. La Chambre vota même à ses membres une indemnité de soixante mille réaux. Dans la séance du 3 mars, Martínez de la Rosa et Romero Alpuente furent d'accord pour repousser la demande du roi. Le 4, dans une séance extraordinaire, le député de Grenade approuva la conduite des ministres qui s'étaient présentés devant la Chambre, et s'étaient abstenus de protester contre la mesure dont ils étaient les victimes (1).

Après ce prologue, les Cortes commencèrent leurs travaux. Martínez de la Rosa fut désigné comme membres des Commissions d'instruction publique et de justice (2). A ce titre, il soutint son projet de loi sur l'enseignement, qui fut discuté à plusieurs reprises (3) ; et il collabora à la préparation d'un projet de loi relatif aux attentats contre le régime constitutionnel. Il en entretint les Cortes, le 15 avril, justifiant sa sévérité par les désordres incessants, et indiquant son caractère provisoire (4). Mais Martínez de la Rosa ne s'en tint pas seulement aux travaux de ces deux commissions. Il se mêla aux débats avec vigueur, une première fois au sujet de la loi de « señorios » ; une seconde, à propos de la politique extérieure. Dès l'année 1811, la question des propriétés et des droits d'origine féodale avait été soulevée, mais point résolue (5). Les députés exaltés de 1821 la reprirent, pensant qu'en lui donnant une solution radicale ils conquerraient une grande popularité auprès des fermiers, ouvriers agricoles et petits paysans qui payaient encore des redevances à leurs « seigneurs ». Calatrava rédigea ce projet de loi. Les députés modérés unirent tous leurs efforts pour le combattre. Garellly se distingua par un discours fortement appuyé sur des textes législatifs, et d'une argumentation serrée. Martínez de la Rosa, avec une grande clarté, fit remarquer que le problème complexe comprenait deux parties : la propriété des biens, et les droits féodaux. La propriété, proposait-il, devait être solennellement reconnue : elle était sacrée. Quant aux droits du seigneur,

(1) *Dº de Ses.* 3, 4, mars 1821.

(2) *id.* 2 mars 1821.

(3) *id.* 18, 19 mars, 10 mai, 11, 12, 22 juin.

(4) *Dº de Ses.* 15 avril 1821. Il s'agit du décret du 17 avril, dont les principaux articles sont reproduits dans Rico y Amat, *Hª polª y parlamª*. T. II, p. 121-123. A ce propos, Rico y Amat écrit : « En su errado sistema de impedir por medios revolucionarios la reacción, que por todos lados amenazaba, [las Cortes] apelaron, como los convencionales franceses, a la ley del terror... » *id.* p. 120.

Sur les conspirations contre le régime constitutionnel, voir surtout Miraflores, *Apuntes histórico-críticos*... p. 71, sig.

(5) Rico y Amat, *Hª polª y parlamª*... I, p. 280-6. Voir aussi discours de Garellly, *Dº de Ses.* 28 mars 1821, reproduit dans Miraflores, *Documentos*... T. I, p. 252-265. (Très important pour l'histoire de la question.)

ceux de juridiction en particulier, ils devaient être supprimés. C'était disait-il, la solution adoptée par l'Assemblée Constituante de France (1). Elle ne fut pas prise en considération. Le projet radical de Calatrava fut voté par les Cortes, grâce à l'alliance momentanée du parti avancé et des représentants américains (2).

Faisant preuve de solides connaissances historiques, Martínez examina aussi le rapport du Ministre des Affaires Etrangères, qui, cette année-là revêtait une importance exceptionnelle. Les puissances de l'Europe centrale avaient, en effet, adressé au cabinet de Madrid, comme à celui de Lisbonne et de Naples, une note protestant contre les troubles révolutionnaires qui avaient agité les trois pays (3). Déjà, avant la réunion de la Chambre, Martínez avait publié à Madrid de *Brèves observations* sur ce même sujet (4). Dans cette brochure, plus détaillée que le discours du 2 avril, il rappelait que deux des nations qui voulaient intervenir n'avaient pas tenu leur promesse de donner des constitutions (5). En politique extérieure, elles avaient, toutes les trois, opéré des annexions injustes, et, en particulier, procédé au partage de la Pologne. Elles semblaient donc manquer d'autorité morale pour protester contre les troubles de Naples. Ensuite, Martínez de la Rosa examinait le texte de la note dont il faisait une critique serrée. La Révolution de 1789 qui détruisit la royauté en France ne peut pas être comparée à celle de Naples, de Madrid ni de Lisbonne qui, au contraire, fortifient les trônes en accordant quelques libertés. En second lieu, les nations protestataires ne furent pas toujours les ennemies de cette France révolutionnaire ; elles ont signé avec elle des traités de paix et même d'alliance. Martínez arrive enfin à examiner le « droit d'intervention ». Il le combat avec énergie, citant l'exemple de l'Angleterre, ennemie jurée de ce principe, et il termine en bafouant certaines phrases de la note qui assure que le système proposé ne viole pas l'indépendance des peuples. « Jamais, dit-il, on n'a insulté plus ouvertement l'indépendance d'une nation (6). » Le discours reprenait les principaux arguments de la brochure et insistait sur la nécessité pour l'Espagne de fortifier l'ordre intérieur (7).

(1) *Dº de Ses.* 25 mars 1821. Reprend la parole le 2 avril. Quelques interventions rapides aussi les 1, 4, 23 avril. Des interventions plus sérieuses les 15, 26, 29 mai (plus brève).

(2) « La ley de señorios, que fué una verdadera invasión de la propiedad, si no fué sancionada por el Rey, fué propuesta por las Cortes en 1821, contra la opinión de todos los juriscultos que las componian, defendiendo los derechos señoriales con eruditos y elocuentes discursos, que inutilizó el espíritu de facción, o más bien la mayoría de los votos por diputados americanos, a quienes no les interesaba demasiado el bien de la España ». *Miraflores, Apuntes histórico-críticos...* p. 97

(3) Après le congrès de Troppau.

(4) *Imprenta del Universal, ouv. cit.*,

(5) La Prusse et l'Autriche, *Brèves observaciones*, p. 6.

(6) *Brèves observaciones*, p. 30-31.

(7) *Dº de Ses.* 2 avril 1821.

Dans les derniers mois de leur existence, les Cortes durent s'occuper d'une affaire sensationnelle, d'un assassinat politique, qui exaspéra les passions, du meurtre de Vinuesa. Chapelain du roi, Vinuesa avait organisé un complot contre le régime constitutionnel. Dénoncé par l'imprimeur de ses proclamations, il fut emprisonné et condamné à dix ans de travaux forcés. Quand le peuple de Madrid connut la sentence, jugée trop bénigne, il protesta tumultueusement et décida de faire périr le prisonnier. Les portes de son cachot furent forcées et on brisa le crâne de Vinuesa à coups de marteau (1). Le lendemain, 5 mai, Martínez de la Rosa protesta énergiquement contre cette vengeance barbare. Il déplora qu'une fois encore le peuple se soit mis au-dessus de la loi, et il reprocha au gouvernement son manque d'énergie. Le 6, il intervint à deux reprises quand il fallut répondre à un message du roi qui protestait contre l'assassinat (2). Les chefs des exaltés, au contraire, excusèrent les assassins en rendant justice à leur attachement à la Constitution (3).

Ainsi s'éloignaient de plus en plus l'un de l'autre les deux partis des Cortes : image fidèle de la nation profondément divisée. Considérant la situation troublée de l'Espagne, les Cortes demandèrent au roi de les réunir, après la législature, en « Cortes extraordinaires », aux termes d'un article de la Constitution. Autorisées, elles s'installèrent le 24 septembre. Elles durèrent jusqu'en février 1822. Au début, elles s'occupèrent exclusivement des questions administratives que leur avait assignées le roi, principalement de la préparation du Code pénal : Martínez de la Rosa proposa quelques modifications à divers articles (4). Le 12 octobre, il approuva le ministère qui demandait l'autorisation de pouvoir disposer librement de la Milice nationale. Au cours de son intervention il prononça une phrase fameuse du chancelier Pasquier « En défendant le gouvernement, on défend la liberté. » Du 28 octobre au 28 novembre, il présida les séances de l'Assemblée. Bientôt après, à propos des désordres survenus à Cadix et à Séville, Ferdinand sollicita l'appui des Cortes ; les Cortes assurèrent le roi de leur concours empressé. Martínez rédigea la réponse à Ferdinand et fut le premier à la signer en sa qualité de président (5). C'était l'obligation pour les députés de s'occuper désormais de la situation politique. Aussitôt, les séances

(1) Sur cette fameuse affaire, voir surtout Miraflores, *Apuntes histórico-críticos... ouv. cit.*, p. 81, 84-5, 95-97, et *idem*, *Documentos...* T. I, p. 207-209 (le plan de la conspiration de Vinuesa) ; p. 235 (Message du roi aux Cortes à propos de l'assassinat) ; p. 235-247 (discours de quelques députés) ; p. 250-2 (réponse des Cortes au message du roi).

(2) *Dº de Ses.* 5, 6 mai 1821. Les interventions du 6 mai sont dans Miraflores, *Documentos...* T. I, p. 238-240 ; *id.*, p. 243-6.

(3) Discours de Romero Alpuente, *Dº de Ses.* 6 mai 1821, reproduit dans Miraflores, *Documentos*, T. I, p. 241-3. « ...ha sido en el pueblo un exceso de amor a la constitución y a la justicia... », p. 242.

(4) *Dº de Ses.* 3, 6, 21 décembre.

(5) *Dº de Ses.* 26 novembre 1821.

devinrent agitées, houleuses, en présence d'un public qui menaçait les partisans de la modération, et acclamait les orateurs exaltés. Martínez de la Rosa faisant preuve d'un courage qui, certains jours, devint de l'héroïsme, essaya de rétablir l'ordre si gravement troublé à la Chambre et dans l'Espagne entière. Comme les sociétés « patriotiques » avaient pris l'habitude d'adresser aux Cortes des protestations contre les actes du gouvernement, le député de Grenade, le 22 et le 23 décembre, proposa de mettre fin à cette pratique révolutionnaire. Le temps de l'indulgence est révolu, dit-il. La Chambre ne doit plus écouter ni plaintes, ni menaces. « Malheur au corps législatif qui tolère ces menaces ! Après avoir vu son autorité méprisée, les lois sans vigueur, et la liberté publique mise au sépulcre, il sait quel doit être son sort : ou trembler sous la hache d'une faction, ou fuir devant les baïonnettes d'un guerrier ambitieux (1). » Le 8 janvier 1822, il s'opposa à la lecture d'une « représentation » venue de Cadix. Le 15, il demanda que l'on inscrivît dans le Code des peines contre les séditeux, et ceux qui « pénétraient dans les prisons », souvenir précis de l'assassinat de Vinuesa. Le lendemain, il signala la nécessité d'établir des châtiments plus sévères contre les sociétés politiques (qui usurpent souvent une autorité appartenant aux représentants de la nation ou au gouvernement et à ses délégués), que contre les congrégations qui ne troublent jamais l'ordre public. Au même moment, il intervint dans la discussion du Code pénal. Il s'opposa à des articles trop rigoureux contre les ecclésiastiques qui ne reconnaîtraient pas les autorités constitutionnelles. A cette occasion, l'ambassadeur de France, le comte de Lagarde, écrivit à son gouvernement que « M. Martínez de la Rosa avait signalé la pureté de ses intentions avec l'éclat de son talent habituel », « sa chaleur d'éloquence » et sa « logique » (2). Au début de février, il réclama une limitation précise du droit de pétition (3), et se montra partisan d'un projet de loi, présenté par le ministère, réduisant la liberté d'imprimerie (4).

Comme beaucoup de libéraux sincères, Martínez crut que les désordres qui éclataient sans cesse dans toute l'Espagne étaient causés par la liberté excessive du régime constitutionnel. Il n'avait pas pénétré les agissements secrets des absolutistes qui encourageaient les « exaltés » dans leurs revendications tumultueuses, afin de discréditer le gouvernement des Cortes. De bonne foi, il tenta de vaincre « l'anarchie », comme bien d'autres députés. Dans cette répression, il faillit perdre la vie. Depuis plusieurs jours déjà, à la sortie de la Chambre, certains députés modérés étaient l'objet de manifestations hostiles. Le 4 février, Martínez de la Rosa et le comte de Toreno faillirent être victimes d'un

(1) *D^e de Ses.*, 23 décembre 1821.

(2) Dépêche du 17 janvier, *Corr. Pol. Esp.* 715, 45 v, 46 r. *Arch. Aff. Etr. Paris.*

(3) *D^e de Ses.* 9 février 1822.

(4) *Id.* 2, 5 février 1822.

attentat. Menacés à la Chambre, ils parvinrent à s'enfuir. Mais une bande hurlante se rendit à leur domicile. Chez le comte, les assassins malmenèrent les domestiques et n'eurent aucun respect pour la sœur de Toreno, la veuve du général Porlier (1). L'arrivée de soldats, commandés par le capitaine général en personne, mirent en fuite les misérables qui se rendirent alors chez Martínez de la Rosa d'où ils furent également chassés par les militaires du général Morillo (2). D'après les renseignements recueillis par notre ambassadeur à Madrid, « les loges des Comuneros avaient délibéré s'il fallait faire assassiner le comte de Toreno et Martínez de la Rosa, ou seulement les effrayer pour les éloigner de la discussion des lois répressives, et elles avaient arrêté de se borner à les intimider au hasard de les faire périr, si l'émeute ne pouvait être contenue dans les limites fixées. Ce fut un moine défroqué de Valence, ancien *guerillo* (sic) stipendié de Bertrán de Lys qui fut chargé de l'exécution de ce plan (3). » Le lendemain, la Chambre protesta contre l'attentat. Martínez qui avait « pris sa place ordinaire avec sa sérénité et sa simplicité accoutumées » (4) prononça quelques phrases pathétiques : « De même qu'une fois, confiant dans le témoignage de ma conscience, j'attendis que la tyrannie m'arrachât de l'asile de ma maison pour faire le sacrifice de ma vie, de même j'attends tranquille dans mon lit le poignard des assassins (5). » Le même jour, la députation permanente prépara une lettre pour le gouvernement dans laquelle elle demandait de prendre des mesures pour sauvegarder la sûreté des députés. Quelques jours plus tard s'acheva la législature extraordinaire de 1821-1822.

« Ainsi, écrit La Garde, s'est terminée cette première législature semblable à un feu d'artifice dont les dernières lueurs venant à s'évanouir laissent les spectateurs dans l'attente incertaine de ce qui va suivre (6). »

(1) Le ^{g^a} Porlier avait soulevé la garnison de la Corogne, le 19 septembre 1815, afin de rétablir la Constitution de 1812. Quand il marchait sur Santiago, il fut abandonné par ses soldats effrayés, et arrêté par quelques sous-officiers. Il fut pendu le 3 octobre.

(2) Voir le récit de cet attentat dans *H^a de la vida y reinado de Fernando VII*, T. II, p. 284. Le chef de l'émeute aurait été un acteur nommé González, qui aspirait à être chef politique de Madrid, cf. *H^a pintoresca del reinado de Isabel II*, T. I, p. 112. Il s'est trouvé un auteur pour soutenir que cet attentat avait été organisé par le C^{te} de Toreno lui-même : c'est une calomnie sans fondement. Cf. Rotalde, *La España vindicada... ouv. cit.*, p. 63. Mesonero Romanos place l'attentat à la fin de juin 1821., *Mem^{as} de un seténión*, p. 244-5.

(3) Dépêche du 11 février 1822, Corr. Pol. Esp. p. 715, fol. 112 r-v, Arch. Aff. Etr., Paris.

(4) Dépêche du 7 février 1822, Corr. Pol. Esp. p. 715, fol. 106 v. Arch. Aff. Etr. Paris.

(5) *D^o de Ses*. 5 février 1822.

(6) Dépêche du 14 février 1822, Corr. Pol. Esp. p. 175, fol 121 r. Arch. Aff. Etr. Paris.

CHAPITRE II

Le premier Cabinet Martínez de la Rosa

Au cours des deux années que nous venons d'examiner, Martínez était apparu comme le champion de l'ordre. Il était même devenu l'un des libéraux modérés les plus en vue. Mais, par ses diverses propositions, il s'était attiré la haine des députés exaltés, et plus encore celle de la plèbe démagogique qui prenait le mot d'ordre à la Fontana de Oro ou au Lorencini. Aussi, dès le moment où il accepta de former le nouveau ministère, pouvait-on prévoir qu'il aurait à vaincre de terribles difficultés. Le moment était en effet tragique, Le comte de La Garde écrivait qu'il était étonné « qu'il puisse exister beaucoup d'hommes animés d'un dévouement assez héroïque, ou aveuglés par une présomption assez ignorante pour ambitionner une situation aussi difficile que celle des ministres d'Etat en Espagne (1) ».

I

Le comte de Toreno, pressenti par Ferdinand VII, avait refusé cette mission, dont il entrevoyait les périls. Il indiqua Martínez. « Un meilleur choix n'était pas possible, car ce personnage était un modèle de douceur et de fermeté ; constitutionnel de longue date, et de ceux que l'on avait le plus poursuivis, il jouissait de l'estime des libéraux. Dans ces temps derniers, il avait été tellement l'adversaire des révolutionnaires et de tous ceux qui professaient des idées extrémistes, qu'il apparaissait comme un partisan du trône et de la noblesse qui l'aimait beaucoup. Outre ces qualités morales et les circonstances indiquées, c'était un homme de talent, instruit, et un orateur éloquent » (2). D'après Martignac, il « était de tous les candidats

(1) Dép. de La Garde, 28 janvier 1822. Corr. Pol. Esp. 715, 65 v. Arch. Aff. Etr. Paris.

(2) Alcalá Galiano, *H^a de Esp.*, *ouv. cit.*, T. VII, p. 165.

sur lesquels pouvait se porter la pensée royale, celui qui réunissait au plus haut degré les conditions nécessaires à un ministre dans la forme du gouvernement qu'avait alors l'Espagne » (1). Comptant sur le concours de ses deux fidèles amis, Garelly et Moscoso, Martínez se laissa gagner par les supplications du souverain (2). Le comte de La Garde raconte de la manière suivante comment Martínez fut joué par Ferdinand : « On conseilla au roi de l'engager à son insu ; il fut attiré le lendemain dans le cabinet de Sa Majesté. Elle lui renouvela sa proposition, insista. Martínez persista dans son refus, s'excusant sur sa jeunesse, son inexpérience politique et il sut envelopper son refus de formes assez respectueuses et agréables pour que le roi l'ait goûté et même consulté sur le choix qu'il croirait le plus opportun (3). » « L'insistance du roi n'a pas été vaine. M. Martínez de la Rosa, sans vouloir entrer au ministère, consent à en former un, et les nouveaux candidats ayant unanimement déclaré qu'ils n'y entreraient qu'autant que Martínez en ferait lui-même partie, la perspective de l'anarchie à laquelle son pays allait être livrée, l'engagement indirect qu'il se trouvait avoir contracté ont prévalu sur ses répugnances : il a accepté hier soir le portefeuille des Affaires Etrangères (4). » Martínez avait connu ces jours-là des heures de cruelle angoisse. Le comte de La Garde lui trouva en effet « l'air d'un déterré » (5), et il semblait « à la séance d'aujourd'hui [1^{er} mars] une véritable victime, pâle et défait comme un homme traîné au supplice » (6). Martínez s'adjoignit d'autres collaborateurs, membres obscurs du parti modéré. « Ces choix, dit La Garde, ont obtenu les suffrages des amis de l'ordre et de la royauté (7). » Aux premiers jours de son existence, le cabinet et son chef principalement, furent l'objet d'un grand « engouement ». « On dirait qu'il existe une sorte de faveur à la mode pour Martínez de la Rosa : la Cour, les femmes, le public y contribuent. Rien ne me semble plus juste et plus heureux. Pourvu que cette confiance ne se fasse pas d'illusions (8). »

Le nouveau ministère eut à compter avec deux ennemis redoutables, l'un lui créant en sous-main des difficultés dont la résolution usait ses forces ; l'autre, l'attaquant sans relâche, face à face, moins terrible

(1) *Essai historique sur la Rev. d'Esp...* ouv. cit., T. I, p. 384.

(2) Miraflores raconte qu'après un refus de Martínez, le roi aurait dit : « ¿ Qué será de mí si los hombres honrados me abandonan en estos momentos ? » *Apuntes históricos*, ouv. cit., p. 125. Ce passage est répété sans indication de source dans *Vida y reinado de Fernando VII*, T. II, p. 292.

(3) Dépêche du 28 février 1822. Corr. Pol. Esp. 715, p. 171 r-v. Arch. Aff. Etr. Paris.

(4) Dépêche du 1 mars 1822. Corr. Pol. Esp. 715, p. 175 r. Arch. Aff. Etr. Paris.

(5) Dépêche 28 février 1822. Corr. Pol. Esp. 715, p. 171 v. Arch. Aff. Etr. Paris.

(6) Dépêche 1^{er} mars 1822. Corr. Pol. Esp. 715, p. 176 v. Arch. Aff. Etr. Paris.

(7) Dépêche du 1^{er} mars 1822. Corr. Pol. Esp. 715, p. 176 r. Arch. Aff. Etr. Paris.

(8) Dépêche du 4 mars 1822. Corr. Pol. Esp. 715, p. 177 v.-178 r. Arch. Aff. Etr. Paris.

quoique plus violent ; l'un faisant éclater dans tous les coins du pays des émeutes contre le régime en vigueur ; l'autre lui demandant sans répit des comptes de son administration, sur un ton de menace et de colère : le Roi et la Chambre. Ferdinand VII, qui jurait la Constitution avec la même aisance qu'il la démolissait, ne pouvait pas se résigner à ses fonctions de roi constitutionnel. Depuis 1820, il favorisait tous les complots organisés dans le but de discréditer le système politique du moment, ceux de Baso et Erroz (1), celui de Vinuesa (2), celui de l'aventurier français G. Bessière (3). A chaque instant, les gardes du Corps se livraient à des manifestations absolutistes (4). Des gens douteux criaient : « Vive le Roi ! » sans ajouter : « Vive la Constitution ! » surtout dans les résidences royales des environs de Madrid où se complaisait et s'attardait Ferdinand VII. Inversement, les Sociétés patriotiques se multipliaient dans tout le pays. Celles de Madrid lançaient des ordres à la province (5). On organisait des manifestations en faveur de Riego ; on protestait contre les membres trop modérés du gouvernement. Beaucoup de ces exaltés étaient de bonne foi, mais certains de leurs orateurs et quelques organisateurs des « journées » recevaient les instructions du Palais royal. Il s'agissait de déconsidérer aux yeux de l'Espagne le régime constitutionnel ; et, si ce n'était pas suffisant, il fallait que l'Europe de la Sainte-Alliance fût convaincue de la nécessité d'une intervention. A cette œuvre, avec une maîtrise que tous les historiens ont reconnue, Ferdinand s'employa, secondé à merveille par ses agents secrets résidant en Espagne ou à l'étranger (6).

Si le ministère, dirigé par un proscrit de 1814, ne pouvait pas compter sur le roi (7), il n'avait à attendre de la Chambre ni indulgence, ni

(1) V. *Hist^a de la Vida y reinado de Fernando VII...*, ouv. cit., T. II, p. 183-4.

(2) V. plus haut, p. 112 et n.

(3) Miraflores, *Apuntes histórico-críticos...* ouv. cit., p. 100-102.

(4) Miraflores, *Apuntes histórico-críticos...* ouv. cit., p. 52-3. (Manifestation du 8 juillet 1820) ; *id.* 85-7 (5 février 1821).

(5) Ces sociétés de Madrid furent poursuivies par le chef politique à la fin de décembre 1820. Les cafés de Malte, et de la Fontana de Oro, où elles se réunissaient, furent fermés le 30. Cf. Miraflores, *Apuntes histórico-críticos...* ouv. cit., p. 81. Il convient de remarquer qu'à cette date se forma en Espagne la Société secrète des Comuneros constituée par les Francs-maçons les plus exaltés. V. sur l'organisation de cette Société, *H^a de la vida y reinado de Fernando VII*, ouv. cit., T. II, p. 213-4.

(6) Voir par exemple le rôle du général Eguía, à Bayonne. Cf. notre article sur ce général, *Bull. Hisp.* 1915, janvier-mars.

(7) Martínez observera plus tard qu'il ne pouvait pas compter sur « el apoyo franco y decidido de la Corte ». *Esp. du Siècle*. T. IX, p. 213. Mesonero Romanos assure pourtant que Ferdinand témoignait à M. d. I. R. « particular afición ». Il rapporte l'anecdote suivante : le colonel D. F. Mallen, familier du roi, parlait des surnoms de certains hommes politiques. Quand il cita celui de M. (Rosita la Pastelera), le roi l'interrompit : « ¡Alto ahí ! M. d. I. R. es el hombre más honrado y más caballero que se ha acercado a mí desde que soy rey ». *Mem^{as} de un setenión*, n. 1, p. 259-260. Le comte de la Garde écrit aussi : « Le roi le distingue de tous ses collègues et paraît même éprouver pour lui une sorte de préférence voisine de l'engouement. » *Corr. Pol. Esp.* 715, 177 v, Dépêche du 5 mars 1822.

encouragements. La majorité de la nouvelle assemblée, qui se réunit en février 1822, lui était en effet hostile. Les sociétés secrètes avaient fait les élections. Les Cortes signalèrent avec éclat quelle serait leur attitude politique en choisissant pour président le général Riego. Etant donné que les ministres étaient « tirés presque tous du parti conservateur et modéré des dernières Cortes, en opposition par conséquent avec la majorité des Cortes nouvelles, on pouvait s'attendre à une lutte opiniâtre entre le Gouvernement et la représentation nationale. Une nouvelle ère allait commencer pour la révolution d'Espagne par ce combat des hommes de 1812 défendant le trône contre les hommes de 1820 (1). » Dès le 28 mai au soir, Riego se rendit auprès du Roi pour lui demander un cabinet Calatrava, qui remplacerait le cabinet Martínez de la Rosa qui « ne jouissait pas, disait-il, de la confiance publique » (2). Ainsi Martínez fut aux prises avec les Cortes « exaltées » et en proie aux secrètes attaques de Ferdinand VII.

Dans les séances du 8 et du 9 mars, le ministère fut malmené ; « chaque député interrogeait à plusieurs reprises un ministre sur ce que bon lui semblait, à peu près comme les juges ou les jurés le pratiquent à l'égard des prévenus et des témoins. L'intention était évidente de les embarrasser et de les harceler » (3). Le cabinet dut subir une série d'interpellations non seulement sur des troubles qui avaient éclaté depuis peu, mais aussi sur d'autres antérieurs. On le rendit responsable de tous les maux qui avaient désolé l'Espagne depuis 1820 (4). Il ne fut pas difficile de répondre à la plupart de ces attaques. Martínez, après que le ministre de l'Intérieur eût déjà donné satisfaction à plusieurs députés, prouva que les désordres en cause n'étaient pas inquiétants, et que les Cortes seraient tenues au courant de tout ce qui se passerait dans le pays. Malheureusement, les troubles plus sérieux qui se produisirent au cours de la législature, fournirent d'autres armes aux ennemis du Ministère, qui parfois se départirent de toute correction, préférant l'insulte personnelle à la critique sereine dans les séances des 22, 23 et 24 mars (5) Martínez de la Rosa put encore contenir l'impatience de quelques députés demandant des explications au sujet des désordres de Valence. Mais le 3 juin, Bertrán de Lys se permit d'accuser le Ministre de la Guerre de conspirer contre la sûreté de l'Etat. Il demanda sa mise en accusation. Martínez de la Rosa prit alors la défense de son collaborateur. Dans un bref discours, débordant d'indignation, il rendit

(1) Dépêche de La Garde, 1^{er} mars 1822. Corr. Pol. Esp. 715, 176 r., Arch. Aff. Etr. Paris.

(2) Dépêche de La Garde, 4 mars 1822. Corr. Pol. Esp. 715, 177 v., Arch. Aff. Etr. Paris.

(3) Dépêche de La Garde, 11 mars 1822. Corr. Pol. Esp. 715, 201 r. Arch. Aff. Etr. Paris. V. aussi Miraflores, *Apuntes histórico-críticos...* *ouv. cit.*, p. 128-9.

(4) Miraflores, *idem*, *idem*.

(5) *D^o de Ses.* des jours indiqués.

offense pour offense. « Un député, dit-il, est inviolable dans ses opinions, mais non dans ses calomnies. Les ministres démentent publiquement cette calomnie (1). » L'ordre fut troublé. Le président eut grand'peine à le rétablir. Tout était prétexte à combat entre la Chambre et le Cabinet, le questions financières comme les débats politiques. A propos du budget, Martínez de la Rosa dut pied à pied lutter pour obtenir les crédits demandés. Dans les derniers jours d'avril, il dut justifier les dépenses de son ministère et de ses subordonnés (2).

II

La Chambre se sépara le 30 juin, après avoir donné de rudes assauts au Ministère. Elle avait puissamment contribué à ruiner le prestige du cabinet, et de son chef. Ce fut hors d'elle que Martínez acheva d'user ses forces, en voulant substituer l'ordre et la paix à l'anarchie et à la guerre civile. Il eut à lutter dans tous les points du royaume. En Navarre, des partisans de l'absolutisme recrutés et armés par Eguía résidant à Bayonne, et Quesada, furent refoulés par López Baños. Une maison fortifiée d'Irati, devint leur centre de résistance (3). En Catalogne, dès le mois d'avril, l'armée combattit les bandes royalistes du Trapense et de Misa et les insurgés, au début refoulés vers la France, parvinrent à se reformer. Le 21 juin, ils s'emparèrent de la Seo d'Urgel : l'effet moral fut considérable (4). En Aragon, mêmes troubles : la victoire resta aux troupes du général Zarco del Valle. A Valence, des artilleurs séditeux furent assiégés dans la citadelle (30 mai) (5). Le même jour, fête du roi, à Aranjuez, des domestiques du palais royal et quelques soldats de la garde crièrent : « Vive le roi absolu. Mort à la Constitution ». Il fallut convoquer en hâte les milices des villages voisins pour mettre fin à cette manifestation (6). Martínez de la Rosa se rendit à Aranjuez pour demander au Roi de regagner Madrid et de désavouer les troubles de Valence afin de calmer les esprits des partis avancés. Mais Ferdinand résista à ses démarches et refusa la démission que Martínez de la Rosa lui offrait. « Cet entretien n'a pas laissé de part

(1) *Dº de Ses.* 3 juin 1822. Villaurrutia assure que dès le 6 juin, M. d. l. R. et Garelly offrirent leur démission. Le roi la refusa. Ils renouvelèrent leur demande avec le même insuccès le 6 et le 8. *Fernando VII, rey constitucional... ouv. cit.*, p. 280.

(2) *Dº de Ses.* 29 et 30 avril 1822.

(3) Voir notre art. cit. sur Eguía.

(4) Miraflores. *Apuntes histórico-críticos...* p. 133. Cf. aussi *Hª de la Vida y reinado de Fernando VII*, *ouv. cit.*, T. II, p. 308-9 ; 317-8.

(5) Miraflores, *idem*, p. 136-7 ; *Hª de la Vida y reinado de Fernando VII*, T. II, p. 312-4.

(6) Miraflores, *idem*, p. 137-8 ; *Hª de la Vida y reinado de Fernando VII*, T. II, p. 311-2.

et d'autre d'impressions satisfaisantes » écrit ingénument La Garde (1). Le 26 juin, une révolte éclata parmi les carabiniers de Castro del Rio, le lendemain à Cordoue. Elle fut contenue grâce aux mesures prises par le gouvernement.

Ainsi l'insurrection grondait dans toute l'Espagne. Les troubles qui vont éclater à Madrid mettront fin au ministère de Martínez de la Rosa. Ils se préparent dès le 30 juin et se développent de jour en jour pour aboutir à la Révolution du 7 juillet. Si l'on en croit le prudent Miraflores, des gens, intéressés au retour de l'absolutisme, exaspérèrent et les gardes royales et les anarchistes, afin de dresser ces deux forces l'une contre l'autre et de provoquer un violent désordre dans la capitale (2). Après que le roi eut présidé le 30 juin la séance de clôture de la Chambre, sa garde regagna le Palais. En chemin, conspuée et même lapidée, elle chargea la foule : il y eut quelques blessés et un mort. Ce fut l'origine des événements qui vont se dérouler jusqu'au 7 juillet. Rentrés dans leur caserne, les Gardes laissèrent éclater leur fureur et quand un jeune officier, Landaburu, essaya d'imposer silence à ses soldats, il fut poursuivi dans l'intérieur même du Palais et froidement assassiné. Le soir même, la Milice nationale et la garnison étaient sous les armes. Les troupes séditeuses du roi et les troupes fidèles à la Constitution étaient face à face. Le 1^{er} juillet, quatre bataillons de la Garde abandonnèrent Madrid et s'établirent au Pardo. Pendant les jours suivants, le Gouvernement essaya des négociations avec les insurgés, leur promettant que leur corps ne serait pas dissout, et d'autre part, ordonna aux troupes disponibles les plus rapprochées de Madrid de gagner la capitale. L'émotion croissait d'heure en heure : la Municipalité s'était transférée à la Place de la Constitution, près des troupes fidèles. Elle offrit dans son palais un refuge aux Ministres qui ne l'acceptèrent pas. La députation permanente des Cortes demanda au roi d'abandonner sa demeure, gardée par des ennemis de la Constitution. Il refusa. Le 7 juillet devait mettre fin à cette angoissante situation. Ce jour-là, à la pointe du jour, les bataillons du Pardo avancèrent vers Madrid et bientôt commença un véritable combat entre les deux armées. Les soldats du roi, malgré l'inexpérience de leurs adversaires, furent repoussés et obligés de s'enfuir honteusement (3). Les représentants des puissances

(1) Dépêche du 17 juin 1822. Corr. Pol. Esp. 716, 117 r. Arch. Aff. Etr. Paris. Sur le séjour de Ferdinand à Aranjuez, voir J. Puyol, *D. Diego Clemencín, ministro de Fernando VII*, ouv. cit. Puyol publie une collection intéressante de papiers de Clemencín. Parmi eux se trouve une « exposition » au roi de Clemencín, datée d'Aranjuez, 2 juin, d'un ton très digne, qui demande au roi de mettre fin à ces désordres. V. texte p. 166-168. Martínez de la Rosa écrira plus tard au fils de Clemencín que cet écrit « honore beaucoup son père », parce qu'il « met en évidence son honnêteté et sa fermeté ». *Id.* doc. 47, non daté, p. 281.

(2) *Apuntes histórico-críticos...* ouv. cit., 140-1.

(3) Voir sur ces événements, Miraflores, *Apuntes histórico-críticos...* ouv. cit., p. 141 sig. Cf. aussi *H^a de la Vida y reinado de Fernando VII*, ouv. cit., T. II, p. 321

étrangères adressèrent une note à Martínez de la Rosa, rendant l'Espagne tout entière responsable de la vie de Ferdinand VII (1). La garde du palais fut confiée à un régiment fidèle à la Constitution. L'ordre fut peu à peu rétabli dans la ville. Le 26 juillet, le cabinet offrit pour la neuvième fois (2) sa démission au roi : il l'accepta trois jours plus tard (3). Le 11 juillet, Garelly écrit à l'ambassadeur de Paris pour lui dire qu'il est ministre des Affaires Etrangères, par interim, en attendant le rétablissement de Martinez (4). Triste épilogue : Les Cortes extraordinaires réunies le 7 octobre décidèrent la mise en accusation du ministère Martínez de la Rosa. On décréta la prison contre les membres de l'ancien cabinet : quatre furent arrêtés. Les autres, dont Martínez, parvinrent à échapper aux poursuites d'une justice d'exception.

III

Quels reproches adressa-t-on à Martínez de la Rosa ? En premier lieu, d'avoir manqué d'énergie ; en second lieu, d'avoir été complice du roi dans le soulèvement des Gardes du Corps. Pourquoi, alors que les insurgés s'étaient retirés au Pardo, dans une attitude menaçante, le Gouvernement n'avait-il pas envoyé contre eux les troupes de Madrid ? Pourquoi au lieu de parlementer avec des soldats, qui s'étaient mis hors la loi, ne les avait-on pas vigoureusement attaqués ? A ce grief, Martínez et ses collaborateurs répondirent, sans réplique possible de leurs adversaires, par une brochure intitulée *Observations à la Nation* (5). Les « accusés » y rappelaient que la Milice nationale et l'artillerie, de l'avis même de la Municipalité de Madrid, avaient dû assurer l'ordre dans la ville, et que les forces des troupes disponibles étaient infimes : Le Commandant général avait fait savoir au Gouvernement que le chiffre total

sig. Cette victoire des libéraux fut célébrée par les journaux exaltés, comme le *Zurriago* (n° 51-52 réunis en un seul), qui fit un récit détaillé des troubles de Madrid à partir du 30 juin. [*Le Trappiste*] « fut inspiré à Alfred de Vigny par un article du *Journal des Débats* qui rendait compte, à une semaine de distance, de la *journée équivoque du 7 juillet* où la garde royale espagnole, désarmée par Ferdinand sous la pression du parti libéral et forcée de s'évader de Madrid... » E. Dupuy, *La Jeunesse des romantiques*, *ouv. cit.*, p. 292-3.

(1) Voir le texte de la note dans *Esp. du Siècle* T. IX, n. 11 et suite p. 228.

(2) *D° de Ses*. 27 mars 1835. M. d. I. R. répond à Alcalá Galiano, qui avait attaqué son ministère de 1822 : « Debo decir por primera vez en mi vida que fué mi dimisión admitida después de repetirla nueve veces... » La Garde dit *huit* fois, dép. 29 juillet, Corr. Pol. Esp. 716, 267 r.

(3) Voir lettre de démission dans Expediente M. d. I. R. Arch° Estado Madrid. Dans *Esp. du siècle*. T. IX, p. 224, p. 8 et suite p. 225, M. reproduit la réponse de Ferdinand VII refusant la démission du cabinet offerte le 5 juillet, et la lettre de démission du cabinet du 7 juillet.

(4) Corr. Emb^a Paris. Accusé de réception du 23 juillet 1822.

(5) *Ouv. cit.*

des soldats prêts à marcher ne s'élevait qu'à 1.158 (1). L'expédition contre le Pardo aurait donc été bien téméraire. Mieux valait prendre des mesures moins violentes : c'était aussi l'opinion du Conseil d'Etat que n'oublia pas de consulter le Ministère.

Le second grief contre Martínez était encore plus grave : on l'accusait d'un véritable crime contre l'Etat, d'un attentat contre la Constitution solennellement jurée. On assurait qu'il avait connu le projet de Ferdinand de rétablir l'absolutisme, et qu'il l'avait approuvé. Ainsi présentée, cette affirmation était une calomnie. Elle apparaît dans un libelle intitulé *Bosquejo del plan de la conspiración del 7 de julio* (2) que nous n'avons pu retrouver. Elle fut recueillie ensuite, d'ailleurs avec prudence, par le Français, Ch. Didier qui écrivit dans la *Revue des Deux Mondes* : « On accusa Martínez de la Rosa d'avoir, d'accord avec Ferdinand VII, médité un coup d'Etat contre la Constitution de 1812 qu'il trouvait trop populaire et qu'il voulait dès lors remplacer par une charte à deux Chambres. Le projet eut même un commencement d'exécution. La garde royale se souleva, mais elle fut battue par la garde nationale. La retraite de Martínez de la Rosa suivit de près cet événement (3). » D'autres historiens, aux idées très avancées, affirment eux aussi qu'il existait une entente entre Ferdinand VII et Martínez (4). Mais, étant donné leurs opinions, on ne peut accorder qu'une confiance limitée à leur témoignage.

Il est plus exact de penser que Ferdinand laissa croire à son ministère qu'il désirait une simple refonte de la Constitution de 1812, tout en préparant en sous-main le rétablissement pur et simple de l'absolutisme. De la sorte, le roi ne serait pas gêné par les ministres, désireux sans doute de rétablir l'ordre troublé en réduisant les libertés accordées au peuple par la constitution, mais ennemis déclarés du pouvoir absolu. Le gouvernement de Louis XVIII qui intervint dans cette affaire (5),

(1) P. 31-2 ; en note le tableau détaillé des forces de Madrid.

(2) Ce libelle est signalé par Martínez dans *Observaciones que ofrecen...* p. 38, n° 4, et aussi dans B. Sánchez Alonso, *Fuentes de la hª espª...* n° 10933. Sánchez Alonso cite aussi Paredes, *Manifiesto que hace a la España el fiscal de la causa de conspiración del 7 de julio último*, Madrid, 1822, n° 10934.

(3) N° 1^{er} février 1836, p. 295.

(4) *Hª de la vida y reinado de Fernando VII*, T. II, p. 319 « ...el gabinete de las Tullerías... se entendía con los amigos... por medio del conde de Toreno... que Toreno estaba de inteligencia con M. d. l. R, y que el embajador francés era el alma de las comunicaciones... »

(5) Villaurrutia affirme que la France n'a pas joué un rôle direct dans l'affaire du 7 juillet et qu'on n'a aucune preuve que M. d. l. R. ait pris part à la conspiration, *Fernando VII rey constitucional, ouv. cit.*, p. 295. Le gouvernement de Louis XVIII, pourtant, s'occupa d'une façon très précise des affaires d'Espagne à ce moment-là. Voir la lettre très importante du Ministre de l'Intérieur au comte de La Garde, du 28 juin 1822, *Corr. Pol. Esp.* 716, fol. 147 v, et sig. Arch. Aff. Etr. Paris. La France ne veut pas envoyer une armée en Espagne « pour y rétablir l'ordre de choses existant en 1814 », 147 v ; mais elle voudrait que Ferdinand VII attirât à lui beaucoup de libéraux en manifestant « qu'il est disposé à faire le sacrifice

recommandait la modification de la Constitution mais non pas le retour à l'absolutisme. Il chargeait M. de la Garde, notre ambassadeur à Madrid, d'obtenir l'assurance formelle du roi de ne pas rétablir l'ancien régime. Le Ministère espagnol devait accepter à ce prix une modification de la Constitution. Si donc Martínez et ses collègues connurent le projet de modifier la Constitution, ils ignorèrent les intentions secrètes du perfide monarque. Aussi bien furent-ils vite détrompés. Le soulèvement des gardes du corps, leur obstination à ne pas obéir prouvèrent bientôt à Martínez que ces soldats exécutaient un plan dont ils n'avaient pas eu connaissance ; qu'ils travaillaient à rétablir pour le roi l'absolutisme le plus parfait (1). Dans la nuit du 3 juillet, il ne resta plus aucun doute au gouvernement sur le sens du soulèvement prétorien. Ce soir-là, en effet, le Ministre de la Guerre reçut l'ordre manuscrit de Ferdinand d'avoir à réunir immédiatement, pendant la nuit, tous les membres du Conseil d'Etat, ceux du gouvernement, le chef politique de Madrid, le

devenu indispensable d'une partie de l'autorité absolue dont il jouissait en 1814 », 148 r. Le ministre de l'Intérieur pense que si M. d. I. R. ne veut pas revenir à l'ancien état de choses, il accepterait peut-être de modifier le régime de 1812... « Des modifications amenées par une intervention amicale lui paraîtraient-elles également inadmissibles ? Son âme courageuse fléchirait-elle devant des difficultés, quelque nombreuses qu'elles puissent être, lorsque le bonheur de sa patrie lui commande de les surmonter ?... » 148 r. Le ministre parle ensuite d'un congrès qui doit se réunir à Florence, et l'Espagne attirera son attention, à cause de sa situation troublée. La France ne pourra « pas servir de bouclier et détourner sur elle-même les coups que l'on voudra faire tomber sur l'Espagne ». Il conviendrait donc de proposer à l'Espagne une nouvelle constitution. Suit un éloge de la constitution française, qui donne sa prospérité au pays. « Ce n'est pas que je veuille, Monsieur le Comte, proposer à l'Espagne notre Constitution comme le type de celle qu'elle pourrait adopter, de concert avec le Roi, avec nous, et qui la mettrait en harmonie avec le reste de l'Europe. Les Etats qui ont peu à peu formé la monarchie espagnole avaient des constitutions qu'ils n'ont perdues que dans le xvi^e siècle. Un esprit aussi éclairé que celui de M. Martínez de la Rosa trouvera sans aucun doute le moyen de rattacher avec utilité le présent au passé, et de fonder ainsi sur des bases plus solides l'édifice qu'il s'agit d'élever. Ce qui se passe dans le moment actuel en Portugal doit convaincre M. d. I. R. que les illustrations, que les grandes propriétés sont des éléments indispensables dans la composition d'un ordre social qui manquera toujours de solidité s'il ne s'appuie sur l'industrie et les professions libérales. Nous en avons fait la triste expérience, il y a 25 ans. » 149 r. Si M. d. I. R. « entre dans nos vues, nous nous entendrons sans beaucoup de difficultés sur les moyens d'exécution. Nous donnerions avec plaisir la préférence à ceux qu'il nous indiquerait, et pour l'exécution du plan que nous aurions une fois concerté ensemble, tous nos secours seraient à sa disposition ». *Id.* Mais « avant tout, c'est auprès du Roi qu'il faut agir d'abord ». Il faut obtenir de lui une « déclaration ». 149 v. Il est amusant de voir de quelle manière M. d. I. R. parle de l'intervention du comte de La Garde : « Es sumamente probable, por no decir seguro, que el Ministro de Francia apoyase el pensamiento de los que se inclinaban a que el Rey hiciese algunas modificaciones en la constitución. Aun cuando no existiesen algunos datos que lo confirman... » *Esp. du Siècle*, T. IX, p. 258-9.

(1) Le 8 juillet, La Garde écrira : « Il reste peu de doute aujourd'hui sur le but que se proposaient les gardes. Elles voulaient, en s'emparant de la place de la Constitution, arrêter d'un coup de filet toutes les autorités et proclamer le Roi tout seul ». *Corr. Pol. Esp.* 716, 187 v.

capitaine général et les chefs des troupes régulières (1). Cette décision inquiétante qui mettait ainsi toutes les autorités dans la main du roi ne fut pas exécutée, ayant suscité la défiance du ministre qui, après en avoir conféré avec ses collègues, se contenta de convoquer le Conseil d'Etat. Le coup était déjoué. Ceux qui l'avaient paré étaient-ils donc les complices de celui qui l'avait audacieusement porté ? Trois jours plus tard, la victoire sembla appartenir de nouveau au Roi, qui parvint à enfermer les Ministres au Palais. « Le 6, écrit l'ambassadeur de France, les Ministres qui, insultés par la valetaille du Palais, s'attendaient à en être égoûgés chaque fois qu'ils sortaient de leur secrétairerie pour passer chez le roi y furent mandés à minuit. Interrogés ironiquement s'ils avaient pris leurs mesures pour le maintien de la tranquillité, ils répondirent que leur *captivité* leur en avait ôté les moyens. On les renvoya pour les rappeler à trois heures du matin, lors des premiers coups de canons pris légèrement pour le signal de la victoire. C'est alors qu'ils furent le plus maltraités et que le masque fut entièrement levé... on ne leur laissait pas arriver d'aliments. M. Martínez de la Rosa était depuis quarante-huit heures sans nourriture. On lui avait refusé un bouillon et jusqu'à un verre d'eau. Aussi est-il sorti le 7 au matin pour se mettre au lit et une fièvre ardente ne l'a pas quitté depuis (2). »

Il semble donc à peu près certain que Martínez de la Rosa, cédant au comte de La Garde et intimement convaincu que les désordres de l'Espagne provenaient de la Constitution trop libérale de 1812, ait voulu modifier l'acte de Cadix. Le général de Córdova qui affirme avoir été l'exécuteur du « complot » et avoir dirigé les gardes du Corps (3) apporte un témoignage formel à ce propos. Il assure que Martínez avait été chargé par Ferdinand VII de rédiger le texte de la nouvelle Constitution, qui, au reste, fut repoussé par le roi. « On raconte, dit-il, que parmi les nouveautés que Martínez de la Rosa voulait introduire dans le nouveau code figurait, en plus de la Chambre des Députés, un second corps délibérant, sorte de Sénat... « Comment ? Deux Chambres..., s'écria le roi, quand son premier ministre lui soumit le projet, deux chambres lorsque nous ne venons pas à bout d'une seule ? Jamais ! Je n'admets pas ta constitution (4). » Córdova ajoute que le roi « soit qu'il

(1) Voir le texte dans *Observaciones que ofrecen a la nación... ouv. cit.*, p. 37. Miraflores parle aussi de cet ordre, cf. *Apuntes histórico-críticos...* p. 146.

(2) Corr. Pol. Esp. 716. 204 r-v ; 205r. « Desde las diez de la noche anterior el gobierno supremo se había suspendido enteramente por haber dispuesto la *Camarrilla* que se cerrasen a un mismo tiempo todas las puertas del palacio, y no se permitiese entrar ni salir a nadie sin su conocimiento y orden expresa. Detenidos dentro de el todos los ministros, menos el de la guerra que pudo escaparse por un postigo... » Argüelles, *De 1820 à 1824, ouv. cit.*, p. 87-8.

(3) Voir *Memoria justificativa...*, p. 487, passage cité par Martínez de la Rosa, *Esp. du Siècle*, T. IX, p. 214, note 1 et suite p. 215.

(4) Fernández de Córdova, *Mis memorias íntimas*. T. I. p. 141.,

ne comprit pas ces théories parlementaires, soit qu'il ne voulut admettre aucune assemblée », retira dès lors sa faveur « et sa confiance » à Martínez. Au moment du « coup d'état », Martínez était donc l'ennemi du roi. Il ne saurait être accusé d'avoir voulu rétablir l'absolutisme dans son pays. Comme le dit le marquis de Miraflores, il était de ces hommes qui « employés par un régime ne crurent jamais devoir le vendre : ils en savaient pourtant les défauts ; ils savaient même que la nef de l'Etat devait naufrager » (1).

IV

On comprendra sans peine qu'un ministère qui ne dura que quelques mois et qui consacra toutes ses forces à tâcher de rétablir l'ordre dans le pays, ne pouvant au surplus compter ni sur les Cortes ni sur le roi, ne put tenter d'imposantes réformes administratives, ni faire preuve d'une grande activité diplomatique.

Il convient pourtant de signaler que le cabinet Martínez de la Rosa réalisa la division de l'Espagne en cinquante-deux provinces, division décidée par les Cortes antérieures (2). Il s'occupa également de la question des colonies d'Amérique, avec lesquelles l'Espagne était en train de négocier un accord depuis leur insurrection. « A cette affaire, le ministère accorda toute l'attention qu'exigeait son importance (3). » Sachant que ni le roi ni le pays n'accepterait de reconnaître l'indépendance des nouveaux Etats, Martínez tâcha d'obtenir la suspension des hostilités et de « rétablir les relations commerciales en attendant l'occasion opportune de reprendre aussi les relations politiques » (4). Des délégués de l'Espagne furent désignés pour se rendre en Amérique afin de s'entendre avec les « rebelles » et le gouvernement de Madrid adressa un *manifeste* aux puissances amies tendant à faire approuver la politique pacifique qu'il allait suivre à l'égard des Américains (5). Une *circulaire* à l'usage des représentants de l'Espagne accompagnait le manifeste (6). Plus confidentielle, elle révélait mieux les intentions du cabinet de Madrid. Elle recommandait aux diplomates

(1) *Apuntes histórico-críticos... ouv. cit.*, p. 155.

(2) Cette réforme est signalée dans Miraflores, *Apuntes histórico-críticos... ouv. cit.*, p. 134. Le passage est cité par M. de la R., *Esp. du Siècle*. T. IX, p. 211, n 5. Voir aussi *Examen crítico de las revoluc. de Esp.* T. I, p. 108. Le passage est reproduit dans *Esp. du Siècle*. T. IX, p. 209, n 3.

(3) *Bosq. histº*, t. II, p. 148.

(4) *Bosq. histº*, t. II, p. 148.

(5) Voir les passages principaux du *Manifeste* dans *Bosq. histº*, t. II, n. 104, p. 329-330.

(6) Martínez confond dans le texte du *Bosquejo* la circulaire et le manifeste, cf. T. II, p. 149, mais il les distingue nettement dans *id.*, note 103, p. 328.

d'exposer aux gouvernements étrangers tout le danger qu'il y aurait à reconnaître l'indépendance des colonies. S'ils le faisaient, « ils porteraient un coup funeste à leur propre légitimité, et à l'intégrité des nations » (1). Comme les intérêts commerciaux pourraient pousser les gouvernements à reconnaître cette indépendance, il était conseillé aux représentants de l'Espagne de faire savoir que le cabinet de Madrid accorderait les plus grandes libertés commerciales (2). Rien n'était réglé définitivement à la chute du ministère Martínez. Les délégués de l'Espagne étaient pourtant partis pour l'Amérique, et certains avaient obtenu quelques résultats satisfaisants (3).

Il est possible dès maintenant de nous rendre compte de la nouvelle doctrine politique de Martínez de la Rosa, qui ne s'épanouira et ne se précisera que quelques années plus tard, mais dont les éléments essentiels existent dès cette période. Sans doute Martínez demeure toujours fidèle au dogme de la monarchie constitutionnelle, qu'il oppose au régime absolutiste (4), mais il célèbre la majesté royale un peu comme une puissance surhumaine, digne de la vénération des sujets (5). Il approuve, il admire en diverses occasions l'équilibre des trois pouvoirs (6) ; mais il est surtout soucieux de mettre le pouvoir exécutif à l'abri des empiètements du pouvoir législatif.

Qu'il s'agisse de simples particuliers venant demander à la Chambre de poursuivre un journal ; qu'il s'agisse du général Riego, en personne, protestant devant les Cortes contre la dissolution de son armée, Martínez fait toujours observer à ses collègues que, seul, le gouvernement peut résoudre de semblables affaires (7). Vouloir s'arroger un tel droit serait, de la part des députés, un véritable abus de pouvoir. Une telle sollicitude pour le pouvoir exécutif prouve qu'il reconnaît sa suprématie sur le pouvoir législatif. S'il s'est gardé soigneusement de for-

(1) *Bosq. histº*, t. II, n. 103, p. 328.

(2) *Bosq. histº*, t. II, n. 103, p. 329. Il faut remarquer pourtant que les Etats-Unis avaient reconnu l'indépendance des colonies espagnoles le 8 mai 1822. V. J. Becker, *Hª de las Relaciones ext. de Esp.* T. I, p. 531. J. Becker suit de très près et reproduit textuellement certains passages du *Bosq. histórico* (cf. Becker, ch. XXXII, en particulier, p. 530, et *Bosq. histº*. T. II, ch. XI, en part. p. 147-8).

(3) *Bosq. histº* T. II, n. 103, p. 150. Pour toute cette question américaine, voir surtout J. Pujol, *D. Diego Clemencín... ouv. cit.*, p. 148-159. Clemencín était en effet, le ministre de « ultramar ».

(4) *Dº de Ses.* 15 avril 1821. « Que la nation compare cette manière franche, solennelle de discuter et d'approuver les lois, et l'obscurité dans laquelle se forgeaient celles qui n'avaient d'autre garantie de succès que la simple volonté d'un ministre... »

(5) *Dº de Ses.* 10 juillet 1820. Attaque contre Romero Alpuente qui critique le mot « élever » l'Adresse au trône.

(6) *Dº de Ses.* 16 janvier 1822. Les trois pouvoirs sont comme une « chaîne ». « Ils sont assujettis les uns aux autres ».

Id. 2 février 1822 et 24 octobre 1820.

(7) *Dº de Ses.* 12 juillet 1820 ; 5 septembre 1820. Voir encore 15 et 20 août 1820 ; 16 octobre 1820 ; 23 avril 1821.

muler cette conviction si éloignée de celle qu'il avait avant 1814, il a affirmé sans détours parfois que le gouvernement devait avoir une grande liberté d'action, et, dans les heures agitées que traversait l'Espagne, agir sans le contrôle de la Chambre. Il défendait sa thèse, attaquée violemment par les Florez Estrada et les Romero Alpuente, en faisant observer que le gouvernement était mieux informé que les Cortes de ce qui se passait. Connaissant mieux les affaires, il pouvait mieux les résoudre. « Le gouvernement, dit Martínez, réunit une multitude de renseignements, un nombre infini d'informations. Pour me servir d'une image, je dirai qu'il est l'expert en ces matières » (1). Et encore : « Le gouvernement est au centre de toutes les relations de l'Etat ; il a devant lui un horizon plus étendu, et d'après les nouvelles qu'il reçoit des diverses provinces, il peut calculer avec succès quelle est la mesure la plus convenable au bien général (2). »

Cette suprématie du pouvoir exécutif sur le pouvoir législatif, Martínez la reconnaît surtout en affirmant l'indépendance des ministres vis-à-vis de la Chambre. Il ne méconnaît pas, certes, l'article 226 de la Constitution qui déclare les ministres responsables devant les Cortes des ordres qu'ils expédient contre la Constitution et les lois. Il va même jusqu'à dire que cet article « préserve contre les excès du pouvoir les droits de la nation ». Mais il n'admet la responsabilité ministérielle que dans le cas strict de violation de la loi. Dès lors, il ne reconnaît pas à la Chambre le droit de décider qu'un ministère doit se retirer parce qu'elle assure qu'il n'a plus « la force morale » nécessaire pour gouverner. Si, en effet, « à la règle fixe et invariable de la loi, on substituait, pour exiger la responsabilité, l'échelle incertaine et mouvante de l'opinion, quelle serait la garantie des Secrétaires de cabinet, quelles seraient la stabilité et la solidité du gouvernement ? Chargés des plus lourdes obligations, accablés sous le poids d'une immense responsabilité, les Ministres seraient les seuls individus de la nation, sous un régime constitutionnel, qui ne connaîtraient pas exactement l'étendue de leurs devoirs, pouvant être punis sans avoir enfreint une loi. Dépendant de l'opinion arbitraire des hommes, ils se verraient jugés sans même savoir dans quelle balance on a pesé leurs actes et condamnés par un tribunal auquel la loi n'aurait pas signalé antérieurement la classe et les degrés du délit, la gravité et l'étendue de la peine (3). » Au début de 1822, le député Calatrava, l'un des membres les plus en vue du parti avancé, demanda la démis-

(1) *D^{to} de Ses*, 12 octobre 1821.

(2) *Id.* 27 octobre 1821. Dans son *Bosquejo histórico de la política de España*, Martínez écrira plus tard : « ... Participaban [certains députés des Cortes de 1820] del espíritu de aquellos tiempos ; mirando con recelosa inquietud las facultades concedidas al gobierno, que apenas eran bastantes a mantener el orden público y des empeñar cual cumplía la administración del reino ». II, 119.

(3) *Observaciones que ofrecen a la nacion... Ouv. cit.*, p. 74.

sion du ministère qui, assurait-il, n'avait plus la confiance de la Chambre et de la Nation. Martínez répondit à son adversaire : « M. Calatrava a demandé si le ministère e présentement toute la force morale nécessaire. A mon tour, je demande si un gouvernement quelconque peut avoir cette force morale, alors que le corps législatif garde entre ses mains un baromètre politique pour dire à chaque instant : « Les degrés de la force morale ont baissé. La force morale est maintenant à zéro (1). » Pour notre auteur, en effet, les ministres sont de simples secrétaires du roi (*secretarios del despacho*). Ils ne servent qu'à expédier les ordres du souverain. Pourtant, afin de préserver l'inviolabilité du roi, ils sont responsables des abus de pouvoir qui pourraient être commis par l'Exécutif. C'est là, écrit-il, « la clef de l'édifice de la monarchie (2) ».

Dès lors, on comprend sans peine que Martínez ait renoncé au principe de la souveraineté nationale. De jour en jour, il s'éloigne d'un régime où le peuple serait souverain. L'idée d'une république ou d'une démocratie lui semble monstrueuse. Il rappelle l'exemple des Français qui, « malgré trois ans d'anarchie, de terreur, persistaient dans le délire de vouloir établir une république dans une nation de trente millions d'habitants. » Il s'affirme l'adversaire de la démagogie ; il proteste de toutes ses forces contre les démonstrations bruyantes et menaçantes des « clubs » de Madrid, des sociétés secrètes qui troublèrent souvent l'ordre dans la capitale. Il encourt leur colère et leur vengeance (4). Pour lui, maintenant, les manifestations de ces sociétés, leurs pétitions déposées à la Chambre dans des attitudes menaçantes, constituent des violations périlleuses de la Constitution : c'est le début de l'anarchie. « Il s'agit de décider, dit-il, si l'on doit ériger en système l'anarchie et canoniser la rebellion (5) !. « Souffririons-nous, s'écrie-t-il encore, qu'il s'appelât représentant du peuple, celui qui n'a point de pouvoirs, ou qui les a regus d'une foule dans les comices d'un café (6) ? »

Comment restreindre la souveraineté de la nation prévue par la Constitution de Cadix ?

En premier lieu, Martínez aurait désiré réduire le corps électoral et le nombre des citoyens éligibles par l'établissement d'un cens. Il aurait été heureux de pouvoir exiger la même condition des jurés nommés pour examiner les délits de presse (7).

(1) *D^{1o} de Ses.*, 2 février 1822.

(2) *Observaciones... Ouv. cit.*, p. 62.

(3) *D^{1o} de Ses.* 23 décembre 1821.

(4) *V.* plus haut, p. 113-4.

(5) *D^{1o} de Ses.* 22 décembre 1821.

(6) *Id.* 22 décembre 1821. Voir encore *id.*, 4 septembre 1820, 9 avril 1821.

(7) Voir le rapport qui accompagnait le projet de loi sur la presse dans C. de Castro *Antología de las Cortes de 1820. Ouv. cité*, à partir de 401. « Tampoco se ha atrevido la comisión a exigir, como deseaba, una renta anual procedente de bienes propios

Dans le rapport de la commission, figurait cette phrase significative : « La commission n'a pas osé exiger... une rente annuelle... ; elle a laissé cette mesure salubre pour le temps heureux où l'on pourra mettre en vigueur l'article 92 de la Constitution, et *exiger la même condition pour être député* (1). » Martínez disait aussi dans sa défense du projet de loi : « La Commission aurait bien voulu que l'on exigeât d'autres conditions ; non pas précisément une certaine instruction et une grande sagesse, mais ce que l'on exige en Angleterre, à savoir une certaine rente annuelle. Voilà la véritable condition pour exercer le mandat de juré ; celle qui est le meilleur gage, et la meilleure garantie pour la société. Mais de même que la Commission n'a pas exigé, *pour l'instant*, cette garantie des députés, elle n'a pas osé la proposer pour les jurés (2). »

Martínez semble aussi avoir souhaité vivement la création d'une seconde Chambre, d'une haute Assemblée qui aurait contrebalancé les tendances trop démocratiques de celle des députés. Nous n'avons sur ce point, malheureusement, que les témoignages de quelques contemporains. Ont-ils fidèlement traduit sa pensée ? Le général Fernández de Córdova (3), au moment où, dans ses *Mémoires*, il commente les événements de juillet 1822, raconte que Martínez aurait été chargé de rédiger une nouvelle constitution, moins démocratique, que celle de 1812. (4) Martignac écrit lui aussi : « Il semblait que l'on hésitât au Palais sur le parti à adopter. Le 6 [juillet 1822], le bruit se répandit qu'on était disposé à s'entendre pour l'établissement de deux Chambres, avec une extension convenable donnée à la puissance royale, et ces bases d'une transaction possible et ardemment désirée étaient acceptées par les défenseurs de l'ordre (5). »

Ces deux textes d'écrivains sérieux et dignes de confiance pourraient suffire, à la rigueur, à prouver que Martínez était partisan d'une Haute Assemblée. Ajoutons-en un troisième, d'une importance capitale, qui ne laisse plus aucun doute à ce sujet. C'est la lettre du Ministre de l'Intérieur français à M. de la Garde, en date du 28 juin 1822, et que nous avons étudiée plus haut (6).

a todo el que hubiese de desempeñar el honroso cargo de juez de hecho... » 410. Voir aussi le discours de Martínez dans *idem* p. 425 et le texte de la loi dans *idem* p. 479 sig.

(1) C. de Castro. *Antología de las Cortes de 1820*. Ouv. cité p. 410.

(2) C. de Castro, *id.*, p. 425.

(3) Fernández de Córdova. *Mis Memorias íntimas*. Ouv. cité, T. I, p. 41.

(4) V. plus haut p. 124-5.

(5) *Essai historique...* Ouv. cit., I, p. 426. Ce texte est traduit par Martínez de la Rosa dans son *Bosquejo histórico*. Ouv. cit. T. II, p. 310, 311.

V. encore Ch. Didier, *l'Espagne depuis 1830*, cité plus haut, p. 122 « il voulait dès lors remplacer par une charte à deux chambres... »

(6) *Corr. Pol. Espagne*, 716, p. 149 r. Arch. Min., Aff. Etr., Paris. V. plus haut p. 122 et n. 5.

Malgré la discrétion de cette lettre, propre à une pièce diplomatique, il semble que Martínez de la Rosa ait été considéré, par le Ministère français, comme partisan d'une transformation du régime politique espagnol, et tout particulièrement favorable à l'institution d'une chambre où auraient été représentées les « illustrations » et « les grandes propriétés ». L'intransigeance de Ferdinand VII, son désir forcené de rétablir l'absolutisme, fit échouer le projet franco-espagnol. Il ne fut pas permis alors à l'Espagne d'avoir deux Assemblées. Mais si nous songeons qu'en 1834, Martínez, de nouveau président du Conseil, dotera l'Espagne du Statut royal qui établit une Chambre des *Próceres* (Pairs) à côté de celle des *Procuradores* (Députés), nous ne nous étonnerons pas de le voir dès 1822 partisan d'un pouvoir législatif exercé par deux Assemblées.

Au cours de la période que nous venons d'examiner, Martínez de la Rosa, esclave de la politique, eut peu de temps à consacrer aux lettres. Il songea à écrire un ouvrage historique qui ne devait s'achever que beaucoup plus tard, *l'Esprit du Siècle*. Peut-être composa-t-il quelques poèmes. Le Brun, qui traça son portrait avec une âpre ironie, souvent de mauvaise foi, l'accusa, pendant qu'il était chef du gouvernement, d'avoir consacré trop de temps à la littérature et d'avoir négligé les affaires de l'Etat. Il lui reprocha d'avoir écrit une comédie. « Alors, dit-il comme il n'y avait rien à faire, car (on le sait bien) pendant que fermentent les révolutions les ministres ont toujours les bras croisés, ce Don Narcisito donna sa comédie : *La fille à la maison et la mère au bal*, qui, dit-on, contenait des allusions à certaines intrigues amoureuses de Son Excellence. Tandis que la Sainte Alliance menaçait l'Espagne, *Rosita* composait des comédies. Il retranchait et ajoutait des vers ; il corrigeait ; il essayait l'impression comique que produisait telle scène, et l'intrigue de telle autre. Il travaillait à loisir, comme on travaille les comédies, et après lui le déluge ! » (1) C'est là une attaque injuste. La comédie fut en effet, représentée à la fin de 1821, c'est-à-dire avant que Martínez ne fût ministre, et composée probablement au Peñón de la Comera. Elle obtint un vif succès et corrigea, si l'on en croit le *Globe*, les mères espagnoles trop coquettes (2) ! Au même moment, dans les théâtres de Madrid, on reprenait les deux pièces composées à Cadix, *Le Pouvoir des Places* et *la Veuve de Padilla*. Elles obtenaient un

(1) *Retratos políticos... ouv. cit.*, p. 142.

(2) « Après le grand succès qu'eut cette comédie à son apparition, l'on remarqua généralement dans les salons de Madrid, qu'effrayées d'une foule de vers malins, devenus proverbes en naissant, les mères jusque-là les plus évaporées, avaient tout à coup réformé leur toilette et renoncé aux amusements du jeune âge pour donner, au moins en apparence, plus de soin à la surveillance et à l'éducation de leurs filles ». *Globe*, 3 février 1828, compte rendu de l'édition des *Œuvres* de M. d. l. R., de Didot.

vif succès (1). Le 4 janvier 1821, Martínez était élu académicien titulaire par sept voix contre quatre accordées au poète Arriaza (2).

Martínez de la Rosa avait donc oublié le « radicalisme » de sa jeunesse. Aussi les Cortes de Riego le traitèrent-elles avec suspicion et avec haine. On l'accusa de pactiser avec le roi et le parti de l'ancien régime. On l'attaqua parce qu'il faisait partie de la Société des *Anilleros* qui se proposait de lutter contre les Sociétés des exaltés, les *Comuneros* en particulier (3). On l'appela dès lors « Rosita la pastelera » (4), et la « girouette ». Les caricatures le représentèrent un pot de colle à la main essayant de rapiécer la Constitution de 1812 (5). Pourtant, il ne fut pas mêlé au complot absolutiste de juillet. Il démasqua à temps les intrigues criminelles de Ferdinand VII et devint odieux à la Cour de Madrid. Impopulaire aux partis extrêmes après la révolution du 7 juillet, il convenait à sa réputation ruinée d'homme d'Etat qu'il disparût de la scène politique. Malade et désabusé, il refusa obstinément de rester au pouvoir. D'un beau geste, il renonça à son traitement de ministre et mit ainsi « le sceau à son caractère de désintéressement (6) ».

(1) Compte rendu dans *El Censor*, n° 28, 10 février 1821 ; n° 99, 22 juin 1822. Il convient de remarquer que *El Censor* est l'organe du parti modéré.

(2) Note fournie par le Secrétariat de la Real Academia.

(3) Voir sur les *Anilleros*, Miraflores, *Apuntes histórico-críticos, ouv. cit.*, 118 sig. *Los caballeros anilleros*, « tragi comedia, obra póstuma del Maestro Tirso de Molina », dans *El Zurriago*, n. 42.

(4) *Pastelero*, dans le langage politique = qui pactise. « Rosita la pastelera mereció este nombre. según cuentan los antiguos, por la destreza con que *pasteleaba*. Sus pasteles se distinguían por lo empalagoso de su masa ; pero en breve se conoció que su dulzura encerraba un veneno poderoso, y fué arrojada del pueblo por encantadora pública. » *Zurriago*, n° 41.

(5) Voir *El Zurriago*, n° 15. Ce journal satirique, organe des « exaltés », mena la vie dure à M. d. l. R. Il lui reprocha souvent d'avoir dit un jour (12 octobre 1821) « en défendant le gouvernement on défend la liberté ». (N°s 6, 15, 32, 37). Voir aussi un portrait satirique dans le n° 37, qui renferme ce quatrain :

Voy a hacer un diccionario
Bonito de las Veletas.
Pues, hombre, no te se olvide
Rosita la Pastelera.

(6) Dépêche de La Garde, du 1^{er} août 1822, Corr. Pol. Esp. 716, 272 v.

CHAPITRE III

L'Evolution de la pensée politique de Martínez de la Rosa

Nous venons de constater la modification qui s'est produite dans la doctrine politique de Martínez de la Rosa. L'idéologue, le révolutionnaire de 1814 est devenu l'un des chefs du parti modéré espagnol, l'un des membres les plus marqués de la Société des « Anilleros ». D'une part, la belle confiance dans les principes et la théorie s'est un peu calmée et déjà Martínez a pressenti qu'il était nécessaire de tenir compte des faits et des leçons de l'expérience pour gouverner un peuple (1). D'autre part, il s'est avoué le partisan d'un régime moins démocratique que celui de 1812. L'établissement du cens et d'une haute assemblée lui sont apparus comme très désirables, comme indispensables à la stabilité d'un régime politique. S'il repousse l'absolutisme, s'il combat les Puissances de l'Europe centrale qui prétendent posséder le droit d'intervention, Martínez n'est plus partisan de la souveraineté nationale. Il se tourne vers la France de Louis XVIII, qui lui semble le type du gouvernement modèle. Comment s'explique cette transformation ? Sous quelles influences s'est-elle produite ?

I

Quand Martínez regagne l'Espagne en 1820, il se rend compte que l'atmosphère politique a changé. Avant 1814, on peut dire que l'exaltation caractérisait la politique espagnole et la politique européenne. En Espagne, toutes les énergies étaient tendues vers le salut de la patrie. Il fallait organiser des armées à la hâte pour repousser l'envahisseur. Il fallait trouver des ressources exceptionnelles pour soutenir la guerre sainte. Il fallait improviser un gouvernement de circonstance pour diriger les affaires publiques d'un pays envahi et sans roi. Dans ces

(1) Voir *Dº de Ses*, 7 septembre 1820, « terribles leçons de l'expérience » et surtout dans *Observaciones que ofrecen a la nación...* p. 58 : « ...un axiome général, une maxime abstraite... ne peuvent servir à juger impartialement la conduite d'un gouvernement qui doit être examinée en relation avec ses possibilités, le temps et les circonstances. »

conditions, le sentiment avait autant de place que la réflexion. L'inspiration généreuse suppléait aux froids calculs de la raison. Ce n'était plus l'Espagne paisible qu'il s'agissait de diriger, mais l'Espagne en guerre, en proie à l'ennemi le plus redoutable. Et tandis que les guerilleros et les troupes régulières repoussaient les armées napoléoniennes, l'Espagne faisait sa révolution, comme la France sous la Constituante. Elle se donnait à Cadix une Constitution qui, tout naturellement, ne pouvait que proclamer la souveraineté du peuple héroïque, affirmant sur les champs de bataille sa vertu et sa valeur. De plus, si l'on songe que l'Espagne voulait se débarrasser du régime odieux représenté par Godoy, on comprend que la secousse ait été violente, que les représentants de la nation aient adopté une position extrême, avant d'arriver à un équilibre plus souhaitable. Dans les autres pays européens, depuis 1789, l'élan révolutionnaire de la France, puis le désir de conquête de Napoléon avaient créé aussi un état d'âme d'espérance ou d'inquiétude, d'ardentes illusions ou de déceptions amères. Les nations, d'abord, attendaient la liberté que devaient leur apporter les soldats de l'an II. Plus tard, elles redoutaient le joug de ces mêmes soldats embrigadés dans la Grande Armée.

Waterloo met fin à la grande épouvante. Après 1815, toute cette agitation sentimentale n'a plus de raison d'être. Désormais, l'Europe se calme. Les états reconstitués retrouvent leurs anciennes lois ou des institutions plus modernes fondées sur des chartes. La tranquillité renaît dans chaque pays et la Sainte Alliance, gendarmerie sacrée internationale, veille à la paix européenne. Camille Jullian a fort heureusement signalé ce caractère d'apaisement de la Restauration, succédant à l'agitation des régimes antérieurs. Au goût de l'action qui caractérise la France de 1789 à 1815, succède le repos. « Louis XVIII, le roi podagre, la cour immobile, les Chambres stériles, les glaives au fourreau et les oreilles fendues (1). » C'est par ce calme que M. Jullian explique ingénieusement l'abondance de la littérature historique à partir de Louis XVIII, « revanche de l'esprit contre la monotonie imprévue de l'existence (2) ».

Martínez revient du bain, d'où il avait suivi la réorganisation de l'Europe après le Congrès de Vienne (3), et où il avait pu méditer à loisir sur le danger des violents changements de régime. Il a tôt fait de comprendre que les révolutions trop radicales sont suivies de dictatures redoutables : la France s'est donnée à Napoléon ; l'Espagne s'est laissée reprendre par Ferdinand VII. Aussi le soulèvement de Riego, entraînant le retour au système de 1812, lui apparaît-il assez tôt comme dan-

(1) *Augustin Thierry et le mouvement historique sous la Restauration*, ouv. cit., p. 9.

(2) *id.* *id.* *id.*

(3) Nous avons dit plus haut qu'au bain, Martínez put lire journaux et livres.
V. p. 55.

gereux. A plusieurs reprises, nous l'avons dit plus haut, Martínez ose s'attaquer au chef du soulèvement de las Cabezas de San Juan. Il lui apparaît nettement en effet que le régime de son pays n'est plus en harmonie avec celui des autres nations européennes. Si le régime absolu de Ferdinand, de 1814 à 1820, lui semblait un anachronisme, le système présent, à une seule Chambre, fondé sur la complète souveraineté populaire, est à son tour en désaccord avec ce qu'il appellera plus tard « l'esprit du siècle ». Comment l'Espagne, qui certes n'avait pas la culture politique des autres peuples, surtout de la France et de l'Angleterre, pouvait-elle posséder des institutions infiniment plus démocratiques ? Ni cens, ni Haute Assemblée. C'était un paradoxe plein de menaces pour l'avenir. Il y avait péril pour elle à se trouver ainsi à l'avant-garde de l'Europe. Il convenait que son gouvernement devînt moins libéral, et se rapprochât par exemple de celui de la France.

II

Ce désir de modération se précisa davantage quand Martínez, député et surtout ministre, assista aux troubles incessants qui agitérent son pays. A partir de 1820, il était fatal, en effet, que l'Espagne fût en proie aux pires désordres. D'une part, Ferdinand VII, qui venait de jurer à nouveau, et bien à contre-cœur, la Constitution de 1812, et son entourage ne devaient songer qu'à rétablir l'absolutisme par tous les moyens possibles. D'autre part, les députés exaltés, appuyés par les Sociétés secrètes qui jouent à ce moment un rôle essentiel en Espagne, malheureusement très mal défini, désiraient restreindre de plus en plus les prérogatives royales. Cette fois, les libéraux ne venaient plus, comme ils l'avaient souhaité en 1814, collaborer avec le roi, qui les emprisonna cruellement. Ils voulaient tâcher d'imposer au Souverain leur volonté. En réalité, le roi, d'un côté, de l'autre, le gouvernement et les Cortes sont deux ennemis dressés l'un contre l'autre. C'était donc un tragique malentendu que le régime inauguré en 1820 et qui ne dura que trois ans. Rarement on vit en Espagne période plus agitée, plus fertile en complots ou en bruyantes manifestations, que celle dont nous nous occupons. A l'intérieur du Palais royal, se trame une perpétuelle conspiration. Dans les rues de Madrid défilent des bandes qui sortent du café de Lorencini, ou de la Fontana de Oro (1).

La veille même de la réunion des Cortes (8 juillet 1820), les Gardes royaux décident de sortir le lendemain en ville, un mouchoir blanc

(1) La sensation exacte et vivante de ces années troublées se retrouve dans le roman historique de Pérez Galdós, *La Fontana de Oro*.

attaché au bras, et d'empêcher le Souverain d'aller ouvrir la Session législative. D'autres fidèles de Ferdinand veulent entraîner leur maître à Burgos (1). Mais ces deux premiers complots échouent.

Inversement, quelque temps après, se produisirent les violentes manifestations organisées à Madrid, par les Sociétés secrètes au moment du séjour de Riego dans la capitale (2). A diverses reprises, une foule hostile insulte le roi à son passage. Les gardes de Sa Majesté sont aux prises avec la Milice nationale, reconstituée dès 1820. Le crime souille parfois cette période. Quand on sut à Madrid que Vinuesa, chapelain du Roi, accusé d'un complot contre la Constitution n'était pas condamné à mort, quelques fanatiques pénétrèrent dans la prison et assassinèrent le malheureux ecclésiastique (3). Il n'est peut-être pas imprudent de penser que le roi et sa camarilla ne demeurèrent pas étrangers à la préparation de tous ces désordres qui discréditaient, aux yeux des Espagnols, la liberté par ces excès (4). En tout cas, Ferdinand s'occupa personnellement d'une façon très active de grouper en France des partisans décidés à pénétrer en Espagne et à tâcher de renverser le régime odieux de la Constitution. Nous avons étudié comment il fut sans cesse en relations avec le vieux général Eguía, champion opiniâtre de l'absolutisme, et qui préparait à Bayonne, où il s'était réfugié des plans plus ou moins habiles d'invasion en Navarre. Tel était le spectacle qu'offrait depuis 1820 l'Espagne constitutionnelle. Martínez dut le considérer avec une profonde tristesse. Nous avons dit plus haut combien plus tragique encore fut l'état du pays à partir du moment où Martínez accepta la charge accablante de le gouverner (5). Rappelons que dès son arrivée au pouvoir, les désordres s'accrochèrent dans toute l'Espagne et aboutirent à la journée du 7 juillet 1822.

Si l'on songe, d'une part, que Martínez de la Rosa, profondément honnête et de bonne foi, trop candide pour un homme d'état, tarda longtemps à pénétrer la duplicité de Ferdinand VII, et ses agissements secrets (6); si, d'autre part, les excès de exaltés devinrent intolérables (7), on comprendra que Martínez ait acquis la conviction que le régime

(1) V. pour le récit de ce complot organisé par Baso et Erroz, respectivement secrétaire et chapelain du roi, *H^a de la Vida y reinado de F^o VII. Ouv. cit.*, t. II, p. 183-4.

(2) V. plus haut, p. 108 sig.

(3) V. plus haut, p. 112 et n.

(4) La Garde dira : « On voit bien qu'il y a un dessous de cartes », dépêche du 5 juillet 1822.

(5) V. plus haut, p. 119 et suiv.

(6) Rappelons dans la dépêche de La Garde (8 avril 1822) cette phrase caractéristique : « Mais que fera-t-il [Martínez] quand il saura les menées secrètes de Ferdinand, par exemple avec Eguía, et s'il comprend qu'elles sont dirigées contre lui ? »

(7) Se rappeler l'attentat contre Martínez de la Rosa lui-même. V. plus haut, p. 114.

de 1812 était responsable de l'état de son pays, et, par conséquent, qu'une réforme s'imposait. La France de la Révolution n'avait, elle aussi, qu'une Assemblée : elle fut entraînée à la Terreur. Il fallait à tout prix éviter à l'Espagne semblable égarement.

Ainsi pour des raisons générales, Martínez de la Rosa fut conduit à désirer un régime modéré pour son pays, un régime à la française vers lequel allait son admiration. Il faut ajouter encore, pour expliquer le changement de sa définition de la politique, à savoir que les gouvernements doivent tenir compte des faits, de l'expérience et non pas obéir uniquement aux principes, que Martínez dirigea pendant quelques mois le ministère espagnol. Il vit l'administration non plus de l'extérieur, mais du dedans. Il se rendit compte que les affaires se règlent souvent d'après les nécessités du moment et les exigences des circonstances. Pour les gouvernements, il existe plus de cas particuliers à résoudre que de règles générales à appliquer.

III

Si le spectacle de l'Espagne se débattant dans les désordres créés et entretenus par les absolutistes et les libéraux exaltés convertit Martínez de la Rosa à la modération, il est fort probable que l'influence exercée sur lui par diverses personnalités le fortifia dans ses nouvelles convictions. Rappelons-nous toujours que Martínez est très sensible à l'opinion extérieure. Sa personnalité n'est pas assez vigoureuse pour se dégager des exemples ou des conseils qu'on lui donne, même s'il feint de les mépriser et de n'en pas faire état. Martínez est un homme flexible, plastique, pourrait-on dire. Il se laisse courber, modeler par ceux qui l'entourent, le reçoivent. Il suffit de ne pas le heurter. Il est conquis par les insinuations habiles et les flatteries discrètes. La séduction des gens du monde, le charme des femmes le touchent.

Il ne semble pas impossible que notre représentant à Madrid, de La Garde, ait favorisé le sentiment qu'avait Martínez de la nécessité d'une transformation politique de l'Espagne, dans un sens plus conservateur. Les deux hommes s'estimaient beaucoup. Avant que Martínez ne fût ministre, de La Garde rendait hommage à son éloquence et à son honnêteté (1). Martínez, à son tour, rappelant dans l'*Esprit du Siècle* le rôle de M. de La Garde auprès de Ferdinand parlera de « son caractère conciliant » et de ses « opinions modérées » (2). Depuis, Martínez et lui

(1) « ... les articles 328 et 330 [du Code civil] ont donné lieu à une discussion assez vive où M. Martínez de la Rosa a signalé la pureté de ses intentions avec l'éclat de son talent habituel ». (17 janvier 1822, *Corr. Pol. Esp.* : 715, 45 v).

(2) T. IX, p. 259.

eurent souvent de fréquentes entrevues toujours amicales et loyales (1). Même quand un léger différend séparait les interlocuteurs, différend qui était toujours réglé à la fin de l'entretien, jamais la mauvaise humeur ne se manifestait dans la conversation. L'opinion de M. de La Garde, habile et intelligent, devait être d'un grand prix pour Martínez. L'ambassadeur de la grande nation voisine avec laquelle le président du Conseil souhaitait d'entretenir des relations cordiales ne pouvait être qu'un conseiller écouté par celui qui dirigeait les affaires étrangères, et cela pour la première fois. Or, que pensait La Garde du régime espagnol ? Il l'a dit à plusieurs reprises dans ses dépêches au vicomte de Montmorency. L'Espagne n'était pas faite pour le régime constitutionnel. « Peut-être, écrivait-il, la forme de gouvernement est ce dont on doit le moins s'inquiéter, car, avec la Constitution telle qu'elle est, je ne doute pas que le roi d'Espagne ne puisse à la *javeur des mœurs générales* devenir aussi puissant et absolu qu'il ait jamais pu l'être. Soit jeunesse ou caducité, on ne peut se dissimuler que la civilisation en Espagne est encore dans un état d'enfance. On y a surtout besoin d'une administration paternelle et municipale qui suffise aux nécessités locales, sans se faire trop sentir, et qui reçoive seulement d'un pouvoir central absolu une puissance de vie et un lien commun » (2). Dans la même dépêche, La Garde disait encore plus nettement : « A travers ce jargon et ces enseignes constitutionnelles qui ne sont qu'un habit d'emprunt, on voit percer partout l'habitude et le besoin du gouvernement absolu. On ne sait pas marcher autrement, et l'alcade (*sic*) d'un village, comme le chef politique d'une province ne se révoltent contre l'arbitraire prétendu du gouvernement que pour gouverner eux-mêmes avec des formes plus despotiques encore (3). » C'est La Garde qui écrivait encore : « On n'a d'autres idées, d'autres habitudes en Espagne que celles de l'absolu... et ce sera longtemps encore le seul ressort de tout gouvernement (4). »

Dès lors, chaque fois que La Garde faisait part à Martínez de son opinion sur l'Espagne, il devait juger avec sévérité le régime politique présent, trop en avance sur les mœurs générales et l'éducation nationale. Les faits semblaient lui donner raison. En revanche, il pouvait célébrer les bienfaits de la charte française qui assurait le calme à son pays. Quel contraste entre l'Espagne et la France, dirigée par Richelieu « vers le côté droit ! (5) ». Quel enseignement pour le chef du cabinet espagnol !

(1) La Garde et Martínez s'engagèrent à se parler *sincèrement*, afin de régler au mieux les différentes affaires (dépêche de La Garde, 22 avril 1822).

(2) Dépêche du 29 janvier 1822. Corr. Pol. Esp. 715, 72 v-73 r.

(3) Dépêche de La Garde 29 janvier 1822. Corr. Pol. Esp. 715, 69 v.

(4) Dépêche de La Garde 31 janvier 1822. Corr. Pol. Esp. 715, 94 r.

(5) Charléty, *La Restauration*, *ouv. cit.*, p. 157.

Plus encore que La Garde, il semble qu'une dame de la haute aristocratie ait encouragé Martínez dans son désir de tempérer le régime démocratique espagnol. Il s'agit de la duchesse d'Osuna. Cette noble dame, très âgée, exerça jusqu'à ses derniers jours, une grande influence sur la société espagnole, par son salon, rendez-vous de toutes les illustrations nationales ou étrangères (1). La Duchesse, jusqu'à sa mort, resta en contact avec des étrangers de marque et comptait, à Paris surtout, des agents d'informations qui l'éclairaient sur toutes les nouveautés. Ainsi pénétraient à Madrid, dans la haute société, les œuvres littéraires et artistiques, aussi bien que les écrits politiques les plus retentissants (2). Cette femme, à l'esprit très net et à la volonté impérieuse, était demeurée résolument attachée à l'ancien régime.

Dans une galerie de portraits des principaux personnages de ce temps, un écrivain Carlos Le Brun, adversaire déclaré des modérés, et très mauvaise langue, trace la silhouette de Martínez et celle de la Duchesse. Il assure que Martínez se rendait souvent chez la noble dame, qu'il était reçu à ses soirées dans l'intimité, et initié aux secrets, « comme il l'avait été à ceux de la franc-maçonnerie qu'il avait vendue ». Il nous le montre encore « mettant et enlevant la liberté devant sa glace, comme il faisait pour sa cravate et son brillant... Certainement, pour aller chez la duchesse, il l'enlevait toujours. » Critiquant Martínez de ne pas s'être occupé sérieusement de son ministère, Le Brun ajoute : « ... il avait du temps pour tout, pour le cabinet de toilette; pour la Duchesse, pour le théâtre (3)... » Ce portrait était précédé de celui de la Duchesse d'Osuna qui commençait par ces mots : « [La duchesse] entre dans notre biographie parce qu'elle y a été introduite par Martínez de la Rosa, ministre constitutionnel des Affaires étrangères. » Le Brun ajoutait que la Duchesse d'Osuna avait exercé, depuis 1820, une énorme influence politique. « Elle avait fondé une banque de servilisme dans sa maison où les libéraux venaient échanger leurs principes et leurs opinions. Son cercle n'avait pas d'autre but... On vit Martínez de la Rosa, député puis ministre, réputé libéral — ce qui était alors flatteur — se considérer comme très honoré de se baisser pour ramasser les miettes d'aristocratie que laissait tomber négligemment la duchesse, et manger ensuite ce jour-là, et dormir cette nuit-là, avec la satisfaction la plus grande du

(1) « La comtesse duchesse de Benavente, duchesse douairière d'Osuna, vient de mourir à l'âge de 83 ans. C'est une perte irréparable pour la société de Madrid. Son salon, depuis plus d'un demi-siècle, était le rendez-vous habituel de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la capitale, Espagnols et étrangers. Ceux-ci n'auront plus aucune ressource de ce genre, et l'occasion de se mettre en rapport avec la haute classe du pays leur manquera entièrement. » (Dépêche de Rayneval. 8 octobre 1826. Corr. Pol. Esp. 766, 162 r.-v.)

(2) Voir notre art : *Un intermédiaire, Pougens et l'Espagne* (Revue de Litt. comp. janvier-mars 1923). Pougens était l'ami et le correspondant parisien de la duchesse d'Osuna.

(3) *Retratos políticos de la revolución de España, ouv. cit.*, p. 138-142, passim.

monde. Par la voie de la liberté, en effet, il était parvenu au sommet où il n'avait jamais espéré monter : il coudoyait des grands et des duchesses et même celle qui passait pour la fleur de la noblesse, ce qui était le *finibus terre* (sic) de ses désirs (1). » Le portrait s'achevait par cette exclamation : « La duchesse ne doit pas être aussi sotte que lui. » Cruelles peintures, surtout celle de Martínez. Si on les dépouille de ce qu'elles ont d'exagéré, elles attirent notre attention sur le fait que Martínez était souvent reçu chez la duchesse d'Osuna où ses principes politiques durent parfois être combattus avec esprit et malice. Les plaisanteries et les critiques, âpres souvent, d'une dame pour laquelle Martínez avait de la vénération et dont le haut rang social lui imposait, purent ébranler sa confiance dans la souveraineté populaire et l'acheminer vers des convictions plus conservatrices. Le désir de conserver la sympathie de la duchesse d'Osuna et de son entourage correspond, en effet, à un trait de caractère de Martínez qu'il ne faut pas perdre de vue, à son goût pour la vie aristocratique, qui n'admet rien d'excessif, ni plaisir ni peine, et dont la règle suprême est le bon ton et l'élégance. Martínez sent profondément le charme d'une telle existence. Il a, lui aussi, le goût de l'élégance extérieure, du vêtement. On ne manque pas de plaisanter ce « petit maître », au « col haut », aux gilets de très bon goût, aux fracs innombrables, aux breloques nombreuses, aux joncs à pommeau d'or, aux bagues ciselées (2). Déjà, on rit de son « face-à-main qu'il tire de temps en temps, pour le simple plaisir de le tirer » (3), un peu à la façon des incroyables. Il est courtois, galant, ce qui explique ses succès, « l'engouement » (4) que l'on a pour lui. « Il a un grand nombre de partisans surtout parmi les femmes (5). » Il ne faut pas oublier non plus qu'il est séduisant : « Ses beaux yeux arabes, sa mèche sur le front... son visage calme, allongé, au teint mat » (6) attirent des regards sympathiques. Enfin, sa vaste culture classique et moderne orne son intelligence d'une parure peu commune. On comprend, dès lors, qu'il ait eu surtout « du crédit dans la haute classe de la société (7) ». Dans l'aris-

(1) Le Brun, C, *Retratos políticos de la revolución de España*, ouv. cit., p. 138-142 passim.

(2) Le Brun, C, *Retratos políticos de la revolución de España*, ouv. cit., p. 139-140. Le Zurriago, journal de parti exalté, attaque souvent l'élégance, le souci de la mode de Martínez. Il se moque du carrik, importé de France, que portait Martínez. V. nos 15, 37.

(3) *Condiciones y semblanzas de los diputados a Cortes para la legislatura de 1820* y 21. Ouv. cit., p. 54.

(4) *Dép. de La Garde*, 4 mars 1822, « il y a en ce moment une sorte d'engouement pour Martínez ». — « On dirait qu'il existe en ce moment une sorte de faveur à la mode pour Martínez. »

(5) *Mémoires d'une contemporaine... ouv. cit.*, t. VIII, p. 91-92 (I. de Ste Elme).

(6) *Condiciones y semblanzas de los diputados a Cortes para la legislatura de 1820* y 21, ouv. cit., p. 54.

(7) *Mémoires d'une contemporaine*, ouv. cit., t. VIII, p. 91-2. Cf. aussi « Estando de esta última [la aristocracia] muy querido » (Alcalá Galiano. *Hª de Espª*, ouv. cit., T. VII, p. 165.

tocratie, Martínez est naturellement à sa place. Dès lors, comment pourrait-il prolonger plus longtemps son contact avec le peuple, comme au temps de sa jeunesse fougueuse, soutenir les prétentions de la masse à la souveraineté absolue ? Quelle douceur aurait-il trouvé aux acclamations de ceux qui sortaient de la Fontana de Oro, ou de la Cruz de Malta, et venaient manifester bruyamment aux Cortes ? Ainsi, le milieu aristocratique dans lequel pénétra Martínez, le salon de la duchesse d'Osuna, put contribuer à sa conversion aux idées modérées, et cela d'autant mieux que son action rejoignait le goût profond de notre homme d'état pour l'élégance et le bon ton, et son invincible répugnance pour l'excès.

Dans le même sens, dut s'exercer l'influence personnelle de Ferdinand VII. Certes, Martínez n'avait pas eu, en 1814, à se louer de la clémence du souverain. Malgré le cruel châtement, il n'en était pas moins resté le défenseur des prérogatives royales, et La Garde pouvait rapporter de lui ces paroles prononcées devant le Corps diplomatique au moment des troubles de juillet : « Nous sommes résolus à soutenir le Roi de tous nos moyens et enfin à mourir, s'il le faut, en le défendant (1) ». Pourtant, une fois, encore, Martínez de la Rosa venait d'être la dupe et la victime de son roi ! Ferdinand VII sut très habilement, mettant en jeu son grand talent de comédien exploiter le loyalisme confiant de Martínez. Au moment où il voulut lui faire accepter le ministère dans les circonstances dramatiques que nous avons rapportées, il se représenta à Martínez comme désarmé, abandonné de tous les hommes de bien, livré à l'anarchie. Il sut exciter sa pitié et sa générosité et lui démontra qu'il avait le devoir de se charger des affaires publiques (2).

Après que Martínez eût accepté le ministère, le roi affecta de lui, témoigner publiquement une grande faveur. Il plaisante familièrement avec Martínez, « auquel il témoigne une sympathie spéciale (3). » Il arrête avec brusquerie ceux qui rappellent ironiquement le surnom donné au Ministre, Rosita la pastelera (4). Il « le distingue de tous ses collègues et paraît même éprouver pour lui une sorte de préférence voisine de l'engouement » (5). Afin de ne pas heurter les principes politiques de son ministre, il dissimule avec soin « que son esprit n'admet aucune idée constitutionnelle (6) ». Ce n'est qu'à partir du mois de mai qu'il cache moins bien son jeu et que les ministres commencent à se défier de lui (7).

(1) Dép. du 12 juillet 1822. Corr. Pol. Esp. 716, 205 v.

(2) V. plus haut p. 116, n. 2.

(3) et (4) V. plus haut, p. 117, n. 7.

(5) Dép. de La Garde, 4 mars 1822. Corr. Pol. Esp. 715, 177 v.

(6) Dép. de La Garde, 4 mars 1822, Corr. Pol. Esp. 715, 187 r-v.

(7) *id.* 9 mai 1822.

Jusqu'à ce moment, il a su s'attacher Martínez. Ses conversations, au cours desquelles il déplorait les progrès de l'anarchie, et exagérait les vexations dont il était l'objet de la part de la foule et des députés exaltés, firent certainement une forte impression sur l'âme loyale de Martínez. En écoutant les doléances du monarque astucieux, il dut condamner la Constitution de 1812 et souhaiter l'établissement d'une charte, comme celle qui, en France, assurait la tranquillité de Louis XVIII. Et peut-être songea-t-il à jeter les bases d'un régime nouveau, d'accord avec Ferdinand, tant que celui-ci ne démasqua pas sa volonté de rétablir l'absolutisme.

IV

Afin de préciser sa nouvelle théorie politique, Martínez eut recours à quelques guides. Reprit-il les livres qu'il avait étudiés autrefois, ceux qui furent ses premiers maîtres en science gouvernementale, les philosophes du XVIII^e siècle ? Découvrit-il des professeurs plus modernes et dont les doctrines étaient plus au goût du temps ? Il semble que Martínez n'oublia pas ses premiers précepteurs. Il se ressouvint tout particulièrement de l'*Espirit des Lois*, qu'au reste il ne négligera jamais de rouvrir durant toute sa carrière politique. Aux environs de 1820, il semble connaître mieux qu'en 1814 la pensée profonde de Montesquieu. Maintenant il va droit à l'essentiel de la théorie, à la division des pouvoirs, à leur équilibre mutuel.

Pourtant, si Martínez proclame l'égalité des pouvoirs, il reconnaît en fait la suprématie de l'exécutif sur le législatif. Montesquieu lui aussi avait écrit : « Si la puissance exécutive n'a pas le droit d'arrêter les entreprises du corps législatif, celui-ci sera despotique... Mais il ne faut pas que la puissance législative ait réciproquement la faculté d'arrêter la puissance exécutive... (1) »

Il nous est apparu également que Martínez souhaite l'établissement d'une haute Assemblée. On peut penser que, sur ce point encore, notre ministre se rappelait les passages où Montesquieu définissait les attributions du « Sénat » qu'il appelait la « puissance réglante » (2).

« Il y a toujours dans un Etat des gens distingués par la naissance, les richesses ou les honneurs ; mais s'ils étaient confondus parmi le peuple et s'ils n'y avaient qu'une voix comme les autres, la liberté commune serait leur esclavage et ils n'auraient aucun intérêt à la défendre, parce que la plupart des résolutions seraient contre eux. La part qu'ils ont à

(1) *Esp. des Lois*. L. XI, ch. 6, p. 261-262.

(2) *id.* *id.* *id.* p. 259.

la législation doit donc être proportionnée aux autres avantages qu'ils ont dans l'Etat : ce qui arrivera s'ils forment un corps qui ait droit d'arrêter les entreprises du peuple, comme le peuple a droit d'arrêter les leurs (1)... » « Ainsi la puissance législative sera confiée et au corps des nobles et au corps qui sera choisi pour représenter le peuple, qui auront chacun leurs assemblées et leurs délibérations à part, et des vues et des intérêts séparés (2). »

Enfin, Martínez regretta de ne pouvoir établir un cens qui aurait écarté des élections de nombreux individus trop peu indépendants. Montesquieu avait écrit, à ce propos : « Tous les citoyens, dans les divers districts, doivent avoir droit de donner leur voix pour choisir le représentant, excepté ceux qui sont dans un tel état de bassesse qu'ils sont réputés n'avoir point de volonté propre (3). »

Ailleurs, reprenant d'autres théories de l'*Esprit des Lois*, Martínez condamne le régime républicain dans une grande nation. C'est une utopie. « C'est du délire que de vouloir établir une république dans une nation de trente millions d'habitants (4). » Montesquieu avait écrit : « Il est de la nature d'une république qu'elle n'ait qu'un petit territoire (5)... »

De même Martínez estime que les lois (il s'agit des lois criminelles) doivent être en rapport avec la forme du gouvernement d'une part, avec le climat d'autre part : « Il est évident, dit-il, que les lois criminelles de tous les pays doivent garder une certaine analogie avec la forme du gouvernement, et que les peines sont plus ou moins graves selon la forme du gouvernement, établi dans la nation qui les dicte. Sous un régime constitutionnel, le bannissement est beaucoup plus grave que dans un état despotique. Les hommes libres doivent regretter cette privation de leur liberté plus que les esclaves, puisqu'ils perdent de nombreux droits dont ils jouissent, tandis que les autres perdent peu ou rien (6)... » « Les lois pénales, en même temps qu'elles doivent être bénignes et douces, ne doivent pas méconnaître les circonstances politiques des nations, ni oublier l'influence du climat (7). » On a reconnu le fameux passage de Montesquieu : « Il faut qu'elles [les lois] se rapportent à la nature et au principe du gouvernement qui est établi, ou qu'on veut établir... Elles doivent être en relations au physique du pays, au climat glacé, brûlant ou tempéré... (8)... »

(1) *Esp. des Lois*. L. XI, ch. 6, p. 258.

(2) *id.* *id.* p. 259.

(3) *id.* *id.* p. 257-8.

(4) *D^o de Ses.*, 23 décembre 1821.

(5) *Esp. des Lois*. L. VIII, ch. XVI, p. 204. Voir tout le chapitre.

(6) *D^o de Ses.* 16 janvier 1822.

(7) *id.* *id.*

(8) *Esp. des Lois*, T. I, ch. III, p. 10. Voir encore L. XIV : *Des lois, dans le rapport qu'elles ont avec la nature du climat*. L. XVI : *Comment les lois de l'esclavage domestique ont du rapport avec la nature du climat*, L. XVII : *Comment les lois de la*

Il est même arrivé que Martínez frappé par une belle image de son maître, l'ait recueilli pieusement, et un jour l'ait fait passer dans un discours, comme sienne : « La question est de savoir, dit Martínez, si nous nous trouvons dans ces circonstances terribles où il faut jeter un voile sur la statue de la loi, suspendant provisoirement les procédures qui assurent la loi des citoyens (1). » Montesquieu avait écrit : « Il y a des cas où il faut mettre pour un moment un voile sur la liberté, comme l'on cache les statues des dieux (2). »

Tandis qu'avant 1813, Martínez empruntait à Montesquieu ce qui chez notre philosophe représentait la part d'idéologie, de théorie propre au XVIII^e siècle, par exemple la confiance excessive dans les principes, plus généralement dans la raison, après 1820, il retrouva dans l'*Esprit des Lois* ce qui en fait un code pratique des divers gouvernements, surtout de la monarchie tempérée, chère à Montesquieu. Un commentateur de l'*Esprit des Lois*, qui trouvait l'ouvrage trop peu libéral, écrivait, s'adressant à l'auteur : «... vous étiez magistrat, gentilhomme et riche, trois choses qui garantissent en France du pouvoir arbitraire, trois choses qui vous protègent contre quelques supérieurs et vous soumettent une foule d'inférieurs (3). » On peut dire que Martínez, après 1820, fut surtout sensible dans l'*Esprit des Lois*, à ce qui avait été dicté par le « magistrat, le gentilhomme et l'homme riche ».

V

Martínez ne s'en tint pas à sa première culture politique. Il l'enrichit encore par la lecture des maîtres du moment actuel, surtout des étrangers. On sait en effet son goût pour les choses et les idées venues de l'extérieur. Plus tard, E. Quinet dira de lui très justement : « Personne n'a mieux concilié, avec l'humeur indigène, l'imitation des formes étrangères. Il est cosmopolite, si un Espagnol de l'Alhambra peut l'être (4). » Ce jugement est exact dès 1820, et même dès la période de formation littéraire et politique de Martínez. Il faut d'ailleurs se rendre compte que de 1814 à 1820, il fut interdit aux Espagnols de réfléchir au pro-

servitude politique ont du rapport avec la nature du climat. etc... On se rappelle le commentaire de Rousseau (*Contr. Soc.*, L. III, ch. VIII). « La liberté n'étant pas un fruit de tous les climats n'est pas à la portée de tous les peuples. Plus on médite ce principe établi par Montesquieu, plus on en sent la vérité. Plus on le conteste, plus on donne occasion de l'établir, par de nouvelles preuves... Voir aussi Bentham, *Traité de l'influence des temps et des lieux en matière de législation*, in *Traité de légist.* III, 142 sig.

(1) D^o de Ses. 7 septembre 1820.

(2) *Esp. des Lois*, L. XII, ch. XIX, p. 328.

(3) *Bibliothèque de l'Homme public.*, ouv. cit., T. VII, p. 85.

(4) *Mes vacances en Espagne*, ouv. cit., ch. X, p. 71.

blème du gouvernement. Ceux qui en auraient été capables étaient dans les prisons ou les bagnes (1).

En France, depuis 1814, plusieurs professeurs de politique avaient donné leur recette pour organiser des régimes stables et capables d'assurer le bonheur du pays. C'était Benjamin Constant qui avait rédigé l'*Acte additionnel*, puis avait publié en 1814 ses *Réflexions sur la Constitution* et ensuite avait donné à partir de 1818 une édition assez complète de ses ouvrages (2). C'était Chateaubriand qui, après avoir lancé son acte d'accusation contre Bonaparte, publiait la *Monarchie selon la charte* (1816). Cette étude était réfutée par Villemain, dans *Le Roi, la Charte et la Monarchie*. C'était M^{me} Staël qui se livrait à des *Considérations sur la Révolution française* (1818), comportant d'utiles enseignements pour les temps actuels. C'était Guizot, encore inconnu comme homme d'état, mais juriste renommé, qui écrivait son *Gouvernement représentatif* et son *Gouvernement actuel de la France* (1815). Une multitude de brochures d'auteurs anonymes ou inconnus circulaient dans Paris et en province.

On pouvait trouver à glaner dans un tel champ. Il est probable que Martínez lut Chateaubriand dont le prestige littéraire était très grand en Espagne (3). Mais il sera difficile de savoir ce qu'il en retint. *La Monarchie selon la charte*, en effet, n'est pas une œuvre originale. Elle est fortement inspirée des *Réflexions sur le Constitution*. Villemain l'avait remarqué. Benjamin Constant lui-même signala les emprunts du Vicomte (4). Donc, certaines doctrines de Martínez qui se retrouvent chez Chateaubriand risquent fort de venir de Constant. D'ailleurs, *La Monarchie selon la Charte* ne devait pas satisfaire l'homme d'état espagnol. Le livre était trop peu constitutionnel, et laissait trop percer le regret de l'ancien régime. Que l'on relise, par exemple, le chapitre XII, où sont énumérées avec complaisance les prérogatives du roi : « Dans le gouvernement représentatif, s'écrie-t-on, le roi n'est donc qu'une vaine idole ? On l'adore sur l'autel, mais il est sans action et sans pouvoir.

« Voilà l'erreur. Le roi, dans cette monarchie est plus absolu que ses ancêtres ne l'ont jamais été, plus puissant que le sultan à Constantinople, plus maître que Louis XIV à Versailles.

« Il ne doit compte de sa volonté et de ses actions qu'à Dieu.

(1) « Por culpa del regimen absoluto... se había prohibido bajo severas penas el cultivo de las ciencias políticas ; y bien puede decirse que tal vez se hallaba la nación más atrasada en el año de 1820 que en el de 1814 ». (Martínez de la Rosa, *Esp. du Siècle*. T. IX, p. 77.)

(2) Chez Plancher, éd. cit.

(3) V. notre travail : *La fortune d'Atala en Espagne (Homenaje a Menéndez Pidal*. T. I, p. 255 sig.), et E. Allison Peers, *La influencia de Ch. en Esp.*, *Rev. fil^a esp.*, 1924, n° 4.

(4) V. *Notes et additions au Cours de Pol. Const.* Note C.

« Il est le chef ou l'évêque extérieur de l'église gallicane.

« Il est le père de toutes les familles particulières, en les rattachant à lui par l'instruction publique.

« Seul il rejette ou sanctionne la loi ; toute loi émane donc de lui ; il est donc souverain législateur.

« Il s'élève même au-dessus de la loi, car lui seul peut faire grâce et parler plus haut que la loi (1)... »

Avec son esprit habituel, Benjamin Constant écrivait : « *De la Monarchie selon la Charte* devrait s'appeler *De la Charte selon l'aristocratie* (2). Le livre « devrait être écrit comme les Vèdes, en langue sacrée, pour n'être lu que par la caste favorisée et rester ignoré aux profanes » (3). Enfin, l'ouvrage de Chateaubriand ne pouvait séduire Martínez, sa logique étant trop souvent en défaut : « Il déduit, écrivait Constant, des principes les plus évidents et les plus sages des conséquences directement opposées à celles qui en découlaient (4). »

VI

Mme de Staël ne semble pas non plus, à cette date, avoir été d'un grand secours à Martínez. Plus tard, il utilisera copieusement les *Considérations* dans son *Esprit du Siècle* (5), mais, pour le moment, c'est Benjamin Constant, à n'en pas douter, qui fut son guide essentiel. Rien d'étonnant puisqu'il était célèbre dans toute l'Europe par sa vie agitée (6) et surtout par le rôle politique qu'il avait joué au moment des Cent-Jours. Ses volte-face, ses révoltes et ses soumissions avaient attiré l'attention universelle. Mais si l'on pouvait s'étonner de sa souplesse, de son aisance à suivre tous les régimes, on était bien forcé de rendre hommage à sa doctrine claire, précise, et immuablement libérale. « Son humeur était malléable, son esprit intransigeant, écrit Faguet. Que ce fût Directoire, Consulat ou Cent-Jours, Constant s'y installait, était de la maison, et puis tranquillement déroulait son programme de politique libérale, qui, lui, ne changeait jamais, n'appartenait qu'à son

(1) In *Mélanges politiques et littéraires*, éd. cit., p. 232.

(2) *De la doctrine politique qui peut réunir les partis en France*, éd. cit., T. III, p. 135.

(3) *De la doctrine politique qui peut réunir les partis en France*. Ed. cit., T. III, p. 135.

(4) *Esquisse d'une constitution*, éd. cit., T. I, p. 226.

(5) En France, pourtant, ce livre « fit grand bruit ». « Le parti royaliste s'en montra fort irrité ; le côté extrême du parti libéral médiocrement content ; tout le reste du public le regarda comme la vérité même et en fit son bréviaire », de Broglie. *Souvenirs*, ouv. cit., T. II, p. 16.

(6) V. Glachant. V. *Benjamin Constant sous l'œil du guet*, ouv. cit.

auteur et n'avait rien de domestique (1) ». « On pouvait blâmer celui qui trois semaines avant les Cent Jours avait écrit : « Je n'irai pas, misérable transfuge... » et trois semaines après était ministre de « Gengiskham (2) ». Mais, en Espagne, il était admiré de tous les libéraux. Dès qu'en 1820 finit de paraître à Paris l'édition Plancher, il se trouva en Espagne un traducteur pour faire connaître l'œuvre au public (3). Le succès du *Cours de Politique Constitutionnelle* fut grand, et se prolongeait encore en 1822. Cette année-là, les journaux de Madrid signalaient le livre qui était en vente à la *Fontana de Oro* (4).

Au moment où s'implantait pour la deuxième fois en Espagne le régime constitutionnel, les hommes d'Etat, surtout ceux qui voulaient introduire quelque modération dans le nouveau gouvernement, songèrent à Benjamin Constant. De ce nombre était Martínez. Celui-ci dut souvent reprendre ses ouvrages. Le souvenir de Constant se présentait tout naturellement à son esprit. Ainsi, en 1820, un jour où l'on discutait aux Cortes la légitimité du droit d'asile en faveur des émigrés politiques, Martínez prononça la phrase suivante : « Quelqu'un croit-il, par hasard, qu'en vertu d'un traité quelconque, l'Espagne livrerait un Benjamin Constant, quelque contraires que fussent ses opinions politiques à celles de son gouvernement » (5) ? Sans anticiper, disons encore que l'épigraphie choisie dès ce moment peut-être pour l'*Esprit du Siècle*, est un texte de Constant, la fameuse phrase tirée des *Mémoires sur les Cent Jours* : « Nous ne faisons ici notre cour à personne ; et dans ce que nous écrivons, il y a de quoi irriter les fanatiques des deux factions contraires ; mais quand on a indissolublement voué son nom et sa vie au triomphe de certains principes, on se console des désapprobations partielles, parce qu'on est sûr de rencontrer tôt ou tard l'approbation générale (6). » Par la suite, nous le verrons, Martínez reconnaît le prestige de Constant : il le citera sans cesse dans ses ouvrages d'histoire. Il le relira avec attention. Il pénétrera plus intimement sa pensée. C'est ainsi qu'il avait traité l'*Esprit des Lois*.

Nous avons signalé que Martínez de la Rosa commence de 1820 à 1823 à se dégager de l'idéalisme du XVIII^e siècle, qu'il renonce, partiellement à sa théorie de la politique, science mathématique, à la rigueur des principes ; qu'il reconnaît, timidement encore, la valeur de l'expérience. De toutes les influences qui agissent sur Martínez pour l'amener à ce changement, la plus déterminante fut peut-être la lecture de Constant, qui, lui aussi, avait parcouru la même route.

(1) *Politiques et moralistes*, ouv. cit., p. 212.

(2) *Polit. et moral.*, ouv. cit., p. 193.

(3) D. Marcial Antonio López. Cf. Menéndez Pelayo, *Heter. esp.*, ouv. cit., t. III, 518 note.

(4) *Gaceta de Madrid*, 24 mars 1822.

(5) *D^o de Ses.* 26 septembre 1820.

(6) P. 25.

Dans son opuscule *Des réactions politiques*, écrit au moment du Directoire, en 1797, Benjamin Constant s'affirme le défenseur des principes. En général, ils inspirent de la méfiance : « On a vu en eux des choses générales et destructives et dans les préjugés des choses individuelles et préservatrices (1). » Ceux qui les révèrent sont traités de rêveurs abstraits ou de raisonneurs chimériques. Les adversaires assurent qu'il y a un abîme entre théorie et pratique, « que les axiomes métaphysiquement vrais peuvent être pratiquement faux » (2). Ils « préfèrent à ces axiomes des considérations, des préjugés, des souvenirs, des faiblesses, toutes choses vagues, indéfinissables, ondoiyantes, rentrant par conséquent dans le domaine de l'arbitraire » (3). L'absence de principes entraîne l'arbitraire. Et B. Constant, résumant les « caractères du système des principes », signale en premier lieu « des calculs politiques, rapprochés des sciences exactes par leur précision, des bases inébranlables pour les institutions générales (4) ».

Telle était également la position initiale de Martínez. Vingt ans plus tard, B. Constant en adoptait une toute différente. Le point de vue pratique était désormais préféré au point de vue théorique. Dans l'introduction de l'édition de 1818-1820, B. Constant indiquait que son livre contenait « des principes généraux et toujours les mêmes principes ». Ils remplaçaient « des axiomes vrais en eux-mêmes, mais faussés par l'application qu'on en faisait » (5). Désormais, ce sont des principes clairs, « applicables » qui sont offerts aux lecteurs.

Dans l'*Esquisse d'une Constitution*, B. Constant définit ainsi le but de son travail : « Je n'écris pas pour développer de vaines théories, mais pour établir, s'il se peut, quelques vérités pratiques (6). » C'est surtout dans les *Notes* ajoutées au *Cours de Politique*, notes « tirées en partie des *Principes de politique* et autres ouvrages antérieurs » (7) que l'on trouve indiquée avec netteté la confiance de Benjamin Constant dans l'expérience souveraine, et la critique des théories chimériques du XVIII^e siècle réduisant le gouvernement des nations à une opération philosophique.

« L'on a vu, dans notre révolution, des littérateurs, des mathématiciens, des chimistes se livrer aux opinions les plus exagérées, non que sous d'autres rapports ils ne fussent éclairés ou estimables ; mais ils avaient vécu loin des hommes ; les uns s'étaient accoutumés à s'abandonner à leur inspiration, les autres à ne tenir compte que de l'évidence rigoureuse ; les troisièmes à voir la nature, dans la reproduction des

(1) *Des réact. pol.*, éd. cit., t. VI, p. 95.

(2) *id.* *id.* p. 102.

(3) *id.* *id.* p. 102.

(4) *id.* *id.* p. 103.

(5) T. I. *Introduction*, p. II, III.

(6) T. I, ch. V, p. 127, note I.

(7) Indication de Benjamin Constant lui-même, en sous-titre.

êtres, faire l'avance de la destruction. Ils étaient arrivés, par des chemins dissemblables, au même résultat ; celui de dédaigner les considérations tirées des faits, de mépriser le monde réel et sensible, et de raisonner sur l'état social en enthousiastes, sur les passions en géomètres, sur les douleurs humaines en physiciens (1). »

Comme dans la question préjudicielle, position à adopter à l'égard de la politique, dans l'édification de la nouvelle doctrine, Martínez put trouver un maître en Benjamin Constant. Dès l'introduction de son ouvrage, en effet, Constant remarque que l'on a faussé le principe de la Souveraineté du peuple en lui accordant un développement excessif. C'est à restreindre ce pouvoir populaire que va tendre toute l'œuvre du célèbre jurisconsulte. Dans le premier chapitre des *Principes de Politique*, B. Constant attaque vigoureusement l'autorité excessive que l'on a conférée au peuple. « Lorsque l'on établit, écrit-il, que la souveraineté du peuple est illimitée, on crée et l'on jette au hasard dans la société humaine un degré de pouvoir trop grand par lui-même et qui est un mal en quelques mains qu'on le place (2). » On n'est arrivé d'ailleurs à une telle théorie que par réaction contre l'absolutisme d'un seul. En réalité, on a simplement déplacé un pouvoir excessif.

A la suite de ces remarques, vient une critique très intelligente du *Contrat social*. Rousseau effrayé « de l'immensité du pouvoir social qu'il venait de créer n'a su dans quelles mains déposer ce pouvoir monstrueux », qui ne devait être ni « aliéné », ni « délégué », ni « représenté ». Autrement dit, ajoute Constant, « qui ne pouvait être exercé (3) ». B. Constant achève ses observations, en affirmant la nécessité de bornes pour toute autorité.

Comment B. Constant entendait-il, dès lors, limiter cette souveraineté populaire aussi redoutable que l'absolutisme d'un seul ? En premier lieu, en reconnaissant la suprématie du pouvoir exécutif sur le pouvoir législatif. Dans le chapitre du *Cours de Politique* consacré aux prérogatives royales, B. Constant pose en fait que l'autorité législative a besoin d'être mieux délimitée que l'autorité exécutive, car cette dernière se rend mieux compte des difficultés d'exécution.

« Le prince et les ministres s'éclairent par l'expérience... Le pouvoir législatif, au contraire, ne rencontre jamais l'expérience. L'impossibilité n'existe jamais pour lui. Il ne lui faut que vouloir, une autre autorité exécute. Or, vouloir est toujours possible ; c'est exécuter qui ne l'est pas (4). » Examinant le droit qui doit appartenir au Souverain de déclarer la guerre, et de conclure la paix, B. Constant fait observer qu'une assemblée ne peut connaître tous les faits, qu'elle n'est pas capable de

(1) Note U in *ed. cit.* T. I, p. 297-8.

(2) Note A in *ed. cit.* T. I, p. 176

(3) Note A in *ed. cit.*, p. 183.

(4) Note A in *ed. cit.* T. I, p. 26.

décider si un traité est nécessaire. Il cite à ce propos l'Angleterre, où le Parlement examine la conduite des ministres au cours des négociations, mais ne décide pas que la guerre doive prendre fin (1). On a reconnu l'argument de Martínez. L'on imagine qu'à l'homme d'état espagnol, surtout durant son ministère, où il « rencontra l'expérience », les formules de B. Constant durent paraître singulièrement heureuses : « Vouloir est toujours possible. C'est exécuter qui ne l'est pas. »

Pour ce qui est du pouvoir exécutif, Benjamin Constant sépare avec beaucoup de soin le Souverain et ses agents. Le roi exerce le « pouvoir royal » distinct du « pouvoir exécutif » confié aux Ministres, le pouvoir royal étant « une autorité neutre et intermédiaire ». C'est ainsi que B. Constant rajeunit, par cette distinction capitale, l'ancien système des trois pouvoirs se faisant équilibre. Remarquons en passant que Chateaubriand l'imite sur ce point puisque dans la *Monarchie selon la Charte* (Ch. IV), il distingue « la royauté ou la prérogative royale » du « ministère » (2). Martínez de la Rosa n'a pas séparé avec cette rigueur le ministère du pouvoir royal. Il s'en tient encore au système à trois pouvoirs, nous l'avons vu. Mais, comme B. Constant et Chateaubriand, il célèbre la majesté royale, à l'égal d'une puissance extraordinaire. Benjamin Constant pense que le roi dont la personne « est inviolable et sacrée est un être à part au sommet de l'édifice » et que « son attribution, qui lui est particulière et qui est permanente, non seulement en lui, mais dans sa race entière, depuis ses ancêtres jusqu'à ses descendants, le sépare de tous les individus de son empire » (3). Nous avons vu que Chateaubriand allait encore plus loin (4). Relisons cette phrase : « Le roi, dans la monarchie représentative, est une divinité que rien ne peut atteindre : inviolable et sacrée, elle est encore infailible (5). »

Si le roi est infailible (Benjamin Constant préfère dire irresponsable) en revanche, les Ministres, eux, ont à répondre des actes qu'ils signent. On sait que B. Constant a longuement écrit sur cette question (6). La

(1) *Note A* in *éd. cit.* T. I, p. 26.

(2) B. Constant considère la distinction entre le pouvoir royal et le pouvoir exécutif comme la « clef de voûte de cette organisation politique ». (T. I, p. 14). Le pouvoir exécutif doit posséder des « prérogatives positives ». Le pouvoir royal « est soutenu par des souvenirs et des traditions religieuses ». On se rappelle comment Benjamin Constant justifie cette séparation. Les trois pouvoirs sont « trois ressorts qui doivent coopérer chacun dans sa partie au mouvement général ; mais quand ces ressorts dérangés se croisent, s'entre-choquent et s'entravent, il faut une force qui les remette à leur place. Cette force ne peut être dans l'un de ces ressorts... Il faut qu'elle soit neutre en quelque sorte... La monarchie constitutionnelle a ce grand avantage qu'elle crée ce pouvoir neutre dans la personne d'un Roi... » (p. 14-15). « Le pouvoir royal est en quelque sorte le pouvoir judiciaire des autres pouvoirs » (p. 20).

(3) *Ed. cit.*, T. I, p. 43.

(4) V. plus haut, p. 144-5.

(5) *Monarchie selon la Charte*, dans *Mélanges pol. et litt.*, *éd. cit.*, p. 225.

(6) V. par ex. *De la Responsabilité des Ministres*, in *éd. cit.* T. III.

responsabilité ministérielle est, dit-il, « la condition indispensable de toute monarchie constitutionnelle (1) ». Martínez disait « la clef de voûte de l'édifice de la monarchie ». Mais cette responsabilité ne saurait porter que sur « le mauvais usage d'un pouvoir légal » (2). Les deux seuls crimes que puissent reprocher les Chambres aux ministres sont la trahison ou la concussion. Les assemblées représentatives ne peuvent donc déclarer que les ministres sont indignes de la confiance publique. Elles ne sauraient s'arroger ce droit qui appartient au pouvoir royal. Puisqu'il n'existe pas en Espagne de Haute Assemblée, Martínez ne saurait suivre B. Constant quand il demande que les ministres soient jugés par cette Chambre qui fixerait elle-même les peines à appliquer en cas de culpabilité reconnue. Il soutient simplement que les Cortes n'ont pas le droit de juger les ministres.

Nous avons indiqué tout à l'heure que Martínez de la Rosa aurait désiré, afin de limiter la souveraineté populaire fondée par la Constitution de 1812, voir établir en Espagne un « Sénat » et le cens. Ces deux freins, certes, fonctionnaient en France et en Angleterre, et Martínez put en étudier le maniement dans les journaux et les gazettes. Il en trouva aussi dans Constant la description minutieuse, accompagnée de commentaires avisés. Dans son *Cours de Politique*, B. Constant indique qu'une seule assemblée dans un état constitutionnel se laisse entraîner à des excès : « Tous les freins qu'une assemblée unique s'impose à elle-même, les précautions contre l'urgence, la nécessité des deux tiers des voix ou de l'unanimité ; tous ces freins, dis-je, sont illusoires. Une Chambre unique met en présence une majorité et une minorité, avec cette circonstance de plus contre la minorité, que le règlement qu'elle invoque est l'ouvrage de la majorité, qui a toujours le sentiment de pouvoir défaire ce qu'elle a fait. La division de deux sections séparées crée au contraire deux corps qui ont intérêt à défendre leurs opinions respectives. Il y a majorité contre majorité. Celle du corps le plus nombreux n'étant elle-même qu'une majorité de convention, c'est-à-dire factice, en comparaison de la nation entière, n'ose révoquer en doute la légalité de la majorité moins nombreuse qui lui est opposée (3). »

B. Constant examine ensuite les conditions que doit remplir la « Première Chambre », dont les membres doivent être en nombre illimité, nommés par le roi et héréditaires. Nous verrons plus tard que Martínez se rappellera cette leçon de politique constitutionnelle.

La nécessité du cens est également démontrée par Benjamin Constant : « Dans nos sociétés actuelles, dit-il, la naissance dans le pays et la maturité de l'âge ne suffisent point pour conférer aux hommes les

(1) *De la responsabilité des Ministres* in. éd. cit. T. III, p. 55.

(2) *De la responsabilité des Ministres*, p. 86.

(3) *Cours de Pol. Const.* in éd. cit. T. I, p. 49 n. 1.

qualités propres à l'exercice des droits de cité. Ceux que l'indigence retient dans une éternelle dépendance et qu'elle condamne à des travaux journaliers, ne sont ni plus éclairés que des enfants sur les affaires publiques, ni plus intéressés que des étrangers à une prospérité nationale, dont ils ne connaissent pas les éléments, et dont ils ne partagent qu'indirectement les avantages... Il faut donc une condition de plus que la naissance et l'âge prescrit par la loi. Cette condition c'est le loisir indispensable à l'acquisition des lumières, à la rectitude du jugement. La propriété seule assure ce loisir ; la propriété seule rend les hommes capables de l'exercice des droits politiques... J'établis donc des conditions de propriété, et je les établis également pour les électeurs et pour les éligibles (1). » Lisons encore ce passage : « ... il est désirable que les fonctions représentatives soient occupées en général par des hommes sinon de la classe opulente, du moins dans l'aisance. Leur point de départ est plus avantageux, leur éducation plus soignée, leur esprit plus libre, leur intelligence mieux préparée aux lumières (2)... » Combien Martínez de la Rosa dut approuver ces théories et regretter de ne pouvoir les mettre en pratique !

Pour ce qui est de la liberté de la presse, Martínez dut aussi trouver, dans divers écrits de B. Constant, la condamnation de la censure. Constant fut toujours l'ennemi de cette institution qui retarde l'apparition des pamphlets. Or, les pamphlets, au moment où l'on discute un projet de loi, peuvent éclairer les législateurs. De plus, la censure entrave le développement du journalisme. Or le journalisme crée une opinion publique, indispensable dans les états libres. Il va sans dire que la suppression de la censure ne doit pas entraîner celle de la responsabilité des auteurs et des éditeurs (3). Mais c'est surtout en Angleterre que Martínez a cherché le modèle de sa loi sur la presse.

Ainsi, comme pour beaucoup d'hommes d'état de son temps, Benjamin Constant fut, pour Martínez de la Rosa, un guide essentiel. Il lui offrit en des pages lumineuses une doctrine constitutionnelle, suivant l'esprit du siècle. Aucun excès, ni dans le sens de l'absolutisme, ni dans celui de la liberté ; la foi dans l'expérience, tels semblent avoir été les éléments essentiels de cet enseignement : « Oui, sans doute, il faut employer tous les éléments qui survivent à nos troubles ; mais de tous ces éléments, le plus réel aujourd'hui, après nos fautes et nos douleurs, c'est notre expérience. Cette expérience nous dit que l'anarchie est un mal, car nous avons connu l'anarchie ; mais cette expérience ne nous

(1) *Cours de Pol. Const.* in éd. cit., T. I, p. 138, 139, 141.

(2) *id.* *id.* 99

(3) *De la liberté des brochures, des pamphlets et des journaux considérés sous le rapport de l'intérêt du gouvernement.* in, éd. cit., t. II. Voir encore (t. III). *Observations sur le discours prononcé par le ministre de l'Intérieur en faveur du projet de loi sur la liberté de la presse.*

dit pas moins que le despotisme est un mal, car nous avons éprouvé le despotisme (1). »

VII

Si le spectacle de la vie politique en France, et les enseignements des écrivains politiques français purent confirmer Martínez dans l'idée qu'un régime beaucoup moins libéral que celui de la Constitution de 1812 était nécessaire à l'Espagne, l'Angleterre, elle aussi, par son régime conservateur et par les œuvres de Bentham, en particulier, le poussèrent à se convertir au « modérantisme ».

Nous avons rappelé plus haut que l'Angleterre, en 1814, était aristocratique et traditionnaliste (2). A partir de cette date, le gouvernement du parti tory s'appliqua sans cesse à contenir le mouvement du « radical party » demandant des réformes sociales et politiques. Des mesures, d'ailleurs impuissantes, furent prises pour limiter le développement de la presse (élévation du droit de timbre ; impôt sur le papier ; établissement d'une caution pour ceux qui publieraient des écrits de moins de deux feuilles). Les meetings, comme celui de Spafields et de Peterloo, furent dispersés par les soldats, et les orateurs, Watson et Hunt, poursuivis en justice. Le Parlement vota des lois d'exception qui permirent au gouvernement de « dissoudre toute réunion où l'on exciterait à la haine et au mépris du gouvernement et de la Constitution ; le refus de se séparer serait passible de la peine de mort ». L'*habeas corpus* fut supprimé et les juges de paix purent arrêter sans jugement les auteurs d'écrits séditieux. En 1819, les « six actes », surnommés les lois de baillon, rendirent plus rapide la procédure de mise en accusation, autorisèrent les perquisitions à domicile, établirent le droit, pour le gouvernement, de saisir les écrits séditieux, et de punir sévèrement les auteurs, interdirent enfin les réunions où l'on préparerait des pétitions, etc..., etc... (3).

Malgré l'arrivée au ministère d'hommes comme Peel et Canning, qui se montrèrent favorables à quelques réformes, l'Angleterre tâcha donc de résister à la poussée des éléments populaires. N'était-il pas prudent que l'Espagne, profitant de l'exemple de la nation reconnue maîtresse dans l'art de gouverner limitât elle aussi la puissance exercée en réalité par quelques fanatiques presque tous affiliés à la Franc-maçonnerie ou à l'autre société secrète, celle des Comuneros ?

Cette limitation était prêchée dans certains ouvrages de Bentham qui

(1) *Esquisse de Constit. Avant-propos*, in *éd. cit.* T. I, p. 10.

(2) V. plus haut, p. 94.

(3) Seignobos, *H^{re} Pol. de l'Europ. contemp.*, *éd. cit.*, t. I, p. 29-32.

jouissaient d'une grande faveur en Espagne (1). Dans le livre où il recueillit ses observations faites au cours d'un séjour en Espagne, le Marquis de Custine écrivait : « Ils [les Espagnols] lisent Voltaire... Ils lisent Bentham, auteur favori des Espagnols régénérés, car c'est à lui qu'ils ont écrit pour demander une Constitution (2). » Nous n'avons pu vérifier l'exactitude de ce renseignement, mais ce qui est certain, c'est qu'aux Cortes de 1820, J.-J. de Mora, grand admirateur du juriconsulte anglais, présenta à l'assemblée un exemplaire des ouvrages de Bentham (3). De même, en 1822, voici en quels termes la *Gazette de Madrid* annonçait les *Eléments d'économie politique*, de J. Mill : « Il suffit, pour faire l'éloge du livre, de dire que son auteur, homme de profondes connaissances et disciple du célèbre Jérémie Bentham, a appliqué à l'économie politique la manière de raisonner, analytique et lumineuse, grâce à laquelle le juriconsulte anglais a transformé l'aspect des sciences législatives (4). »

En 1816, parut à Genève, publié par les soins de Dumont, le secrétaire de Bentham, la *Tactique des Assemblées législatives suivie d'un traité des Sophismes politiques* (5). Dans cet ouvrage que Martínez dut certainement lire avec soin (6), ouvrage dont il avait entendu parler en Angleterre, se trouvaient exposés quelques moyens de limiter la souveraineté populaire, tels que l'établissement des deux assemblées et du cens. Bentham, après avoir indiqué les inconvénients des deux chambres, étudiait les avantages de leur fonctionnement (7). Il signalait les suivants : « Maturité des discussions » ; « restriction du pouvoir d'une assemblée unique » ; « séparation de la noblesse et des communes ». Citons quelques passages caractéristiques de ce plaidoyer pour le régime bicamériste : « Si vous avez deux assemblées différemment composées, l'une sert naturellement de frein à l'autre ; le danger de la démagogie se-

(1) Voir E. Halévy, *La formation du radicalisme philosophique*, *ouv. cit.*, n. 13 du § 4, du ch. III, p. 389-390. Il s'agit des *Three Tracts relative to Spanish and Portuguese affairs*, et des *Letters to Toreno, on the proposed Penal Code*. V. aussi Fernández Almagro, *Orígenes del regimen constitucional...* p. 157-8 qui cite quelques disciples de Bentham en Espagne.

(2) *L'Espagne sous Ferdinand VII*, *ouv. cit.*, T. III, p. 343.

(3) *D^o de Ses*. 20 octobre. V. dans C. de Castro, *Antología de las Cortes de 1820*, un projet de loi sur le système pénitenciaire où sont réglés la construction et le régime des prisons d'après Bentham. p. 505-508.

(4) N^o du 24 mars 1822. Vers 1834, la faveur de Bentham durait encore en Espagne. On traduisait ses ouvrages. V. Menéndez Pelayo, *Hel. Esp.*, *ouv. cit.* T. III, p. 517 n. 2.

(5) *Ouv. cit.*

(6) En tout cas, il en parle plus tard, *D^o de Ses*, 20 octobre 1834. « Todos saben muy bien que el ilustre Bentham al tratar de la *Táctica* de las Asambleas parlamentarias... »

(7) Au moment où commence l'exposé des avantages du système à deux Chambres, Dumont met la note suivante : « L'auteur n'ayant pas achevé son travail, j'ai tâché d'y suppléer en me conformant à ses vœux ». (*Tactique*, t. I, p. 52, note 1).

rait affaibli (1). » « Le vaisseau de l'Etat, assuré par ces deux ancres, possède une force, de résistance contre les tempêtes qu'il ne pourrait obtenir par aucun autre moyen (2). » « Si l'on n'avait aucune preuve positive du bien que fait la Chambre des Pairs, on aurait toujours à lui attribuer, en partie, la modération de la Chambre des Communes, dans l'usage de son pouvoir, le respect qu'elle montre pour les limites de son autorité très peu déterminées, et son assujettissement constant aux règles qu'elle s'est prescrite à elle-même (3). »

Pour ce qui est du cens, on trouve dans la *Tactique* les réflexions suivantes : « Les conditions pécuniaires pour être éligible semblent porter sur une défiance générale contre les individus qui n'ont pas à offrir le gage d'une propriété : on les considère comme étant moins attaché au maintien de l'ordre établi, ou moins à l'abri de la corruption. Les conditions requises pour être électeur ont pour objet de ne pas donner un pouvoir politique à ceux qu'on suppose incapables de s'en servir avec intelligence ou avec probité. C'est une précaution contre la vénalité, l'ignorance et la brigue (4). »

Enfin, Bentham, examinant la convenance des réformes, recommandait, en un certain sens, le culte de la tradition. Il intitulait, en effet, un de ses chapitres : « Égards dus aux institutions existantes » (5). Nouvelle leçon de prudence.

C'est entre 1820 et 1822 que Martínez modifie les idées politiques de sa jeunesse et devient l'un des chefs du parti modéré espagnol. A ce moment, se précisent, se fixent les traits du personnage. Sous ce nouvel aspect, il est passé dans l'histoire. Certes, l'essentiel de la doctrine demeure intangible : Martínez affirme toujours sa foi dans le régime constitutionnel qui, seul, convient au *xix^e* siècle. Mais désormais les principes de la Constitution de Cadix lui paraissent excessifs. Cette transformation de sa pensée politique a été favorisée par plusieurs causes : le contraste entre le régime démocratique de l'Espagne et celui beaucoup plus conservateur des deux grandes nations occidentales, la France et l'Angleterre ; les troubles perpétuels qui agitèrent l'Espagne et dont on rejette la responsabilité sur l'acte de 1812 ; l'influence de certaines personnes qui représentèrent à Martínez le péril menaçant l'Espagne si elle ne tempérerait pas son système représentatif ; les lectures enfin, de professeurs de politique constitutionnelle, surtout de Benjamin Constant. Mais si toutes ces influences externes purent avoir une grande action sur Martínez, c'est qu'elles s'exerçaient dans le sens de ses goûts, de ses tendances les plus intimes : son désir de l'élégance, du « tempéra-

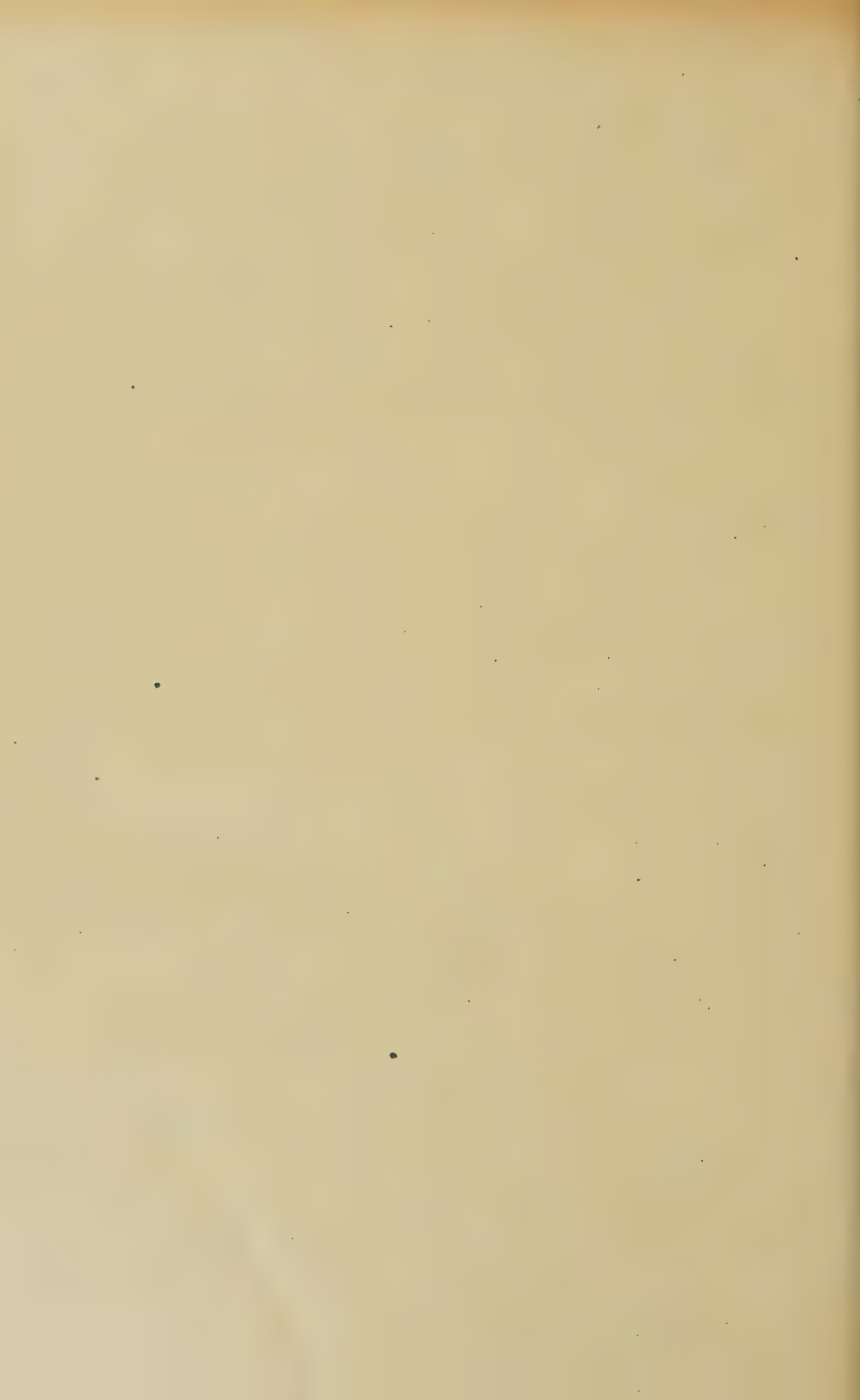
(1) et (2) *Tactique... Ouv. cit.* T. I, p. 54-55 et 57.

(3) et (4) *Tactique... Ouv. cit.* T. I, p. 59 ; 3-4, note.

(5) Ch. II du *Traité de l'influence des temps et des lieux en matière de législation*, in *Traité de législ.* *Ouv. cit.* III, p. 142 sig.

ment », sa crainte de tout ce qui était excessif. Montesquieu, dans sa critique des livres de Boulainvilliers et de l'abbé Dubos, cite de la manière suivante un passage d'Ovide : « Lorsque le Soleil donna à Phaéton son char à conduire, il lui dit : « Si vous montez trop haut, vous brûlerez la demeure céleste ; si vous descendez trop bas, vous réduirez en cendres la terre. N'allez point trop à droite, vous tomberiez dans la constellation du Serpent ; n'allez point trop à gauche, vous iriez dans celle de l'autel : tenez-vous entre les deux (1). » Martínez, admirateur de Montesquieu, et qui expliqua souvent Ovide, écoutera désormais le conseil du Soleil : il se tiendra entre les deux.

(1) *Esp. des Lois, éd. cit.* L. XXX, ch. X, T. III, p. 303.



TROISIÈME PARTIE

LE CHEF DU PARTI MODÉRÉ

Martínez de la Rôsa, qui était apparu à ses compatriotes comme l'un des hommes les plus importants du parti modéré, va maintenant en devenir le chef officiel. Un exil de huit ans, durant un gouvernement de furieuse réaction, punira son libéralisme pourtant assagi et lui vaudra le prestige que donne la « persécution ». De retour dans son pays, Martínez présidera le cabinet qui établira le Statut royal de 1834, c'est-à-dire la charte modérée contre laquelle les « Progressistes » brandiront sans cesse la Constitution de Cadix. C'est à soutenir cette « grande œuvre » que Martínez consacrera tous ses efforts pendant les années de sa vie que nous allons étudier maintenant. Au même moment, il tâchera de sauver la couronne d'Isabelle, convoitée par D. Carlos, en s'appuyant sur les nations européennes de l'Occident. Enfin, dans ses écrits et ses discours prolixes, il essaiera de définir le système politique auquel il se tiendra désormais.

CHAPITRE PREMIER

Années d'exil

Martínez s'éloigna de la politique, ayant perdu la confiance du pays. Peut-être, même à Madrid, aurait-il pu oublier les combats récents, les insultes et les malédictions dont les partis extrêmes l'avaient accablé : l'étude, de solides amitiés, des aventures amoureuses auraient pu dissiper ses soucis. Mais une fois encore des événements politiques vont le saisir, l'entraîner, le chasser hors d'Espagne : second exil bien moins cruel que la déportation au Peñón de la Gomera. Loin de son pays, Martínez étudiera les institutions politiques en faveur, les goûts littéraires à la mode, la Charte et le Romantisme. Années décisives, au cours desquelles il apprendra à fuir les doctrines excessives, gouvernementales ou artistiques, et adoptera définitivement pour règle de conduite la fidélité au juste milieu.

I

A peine Martínez venait-il de publier la *Défense* de son ministère que la France intervint militairement dans les affaires d'Espagne. Après une période d'observation malveillante, le cordon « sanitaire » qui veillait à la frontière pyrénéenne se transforma en colonne expéditionnaire, et le 7 avril 1823, le duc d'Angoulême franchit la Bidassoa à la tête des « cent mille fils de Saint Louis ». Nos troupes sans rencontrer de résistance s'avancèrent vers Madrid où elles firent leur entrée au milieu de l'enthousiasme public, le 23 mai. Comme le roi était prisonnier des Cortes, et se trouvait à Séville, le duc d'Angoulême institua une Régence qui devait administrer l'Espagne durant la captivité de Ferdinand. Les membres de ce gouvernement temporaire étaient farouchement absolutistes. Ils entreprirent une guerre sans merci contre les partisans du régime constitutionnel (1). Martínez

(1) V. sur la Régence provisoire, ses décrets contre les libéraux, notre thèse complémentaire.

de la Rosa fut l'une des premières victimes de leur vengeance (1).

Dès le 3 juin, il faisait l'objet d'un rapport de police. « On observe, disait le Corregidor de Madrid, quelque découragement dans le cœur des bons Espagnols partisans du roi, qui voient l'impunité et l'audace avec lesquelles se présentent des gens bien connus pour leurs idées et leurs opinions antimonarchiques, bravant la modération et la circonspection avec lesquelles on les traite actuellement. Ils se font voir avec la plus grande audace, comme le firent hier Martínez de la Rosa et quelques autres de ses coryphées (2). » Le Corregidor ajoutait que ces factieux tenaient des réunions secrètes et qu'il conviendrait ou de les emprisonner ou de les chasser de Madrid « pour qu'ils n'offensent pas les regards des partisans du roi ». Comme suite à ce rapport, le ministre de l'Intérieur chargeait le Corregidor de surveiller les clubs suspects et de faire savoir aux intéressés « combien il serait utile qu'ils se transportassent en d'autres lieux pour éviter des mesures plus rigoureuses (3) ». Le 11 juin, le Corregidor écrivait de nouveau au Ministre. Il n'avait pas pu surprendre les clubs ; mais ajoutait-il, « Garelly, Moscoso, Martínez de la Rosa, Espiga et d'autres continuent à se montrer dans les rues et dans les promenades publiques, ce qui ne laisse pas d'inquiéter et de troubler les esprits des partisans du roi — que Dieu garde. Cela pourrait entraîner des attentats contre leurs personnes et l'altération de la tranquillité publique (4) ». Le Corregidor demandait l'autorisation d'exécuter « l'insinuation » contenue dans la lettre ministérielle du 7 juin, à savoir « d'obliger les intéressés à quitter la capitale pour des lieux déterminés où l'on observerait leur conduite (5) ». Le 17 juin, la Régence du royaume « considérant que la tranquillité publique pourrait être altérée par la présence des ex-députés à ce que l'on appelait les Cortes, Moscoso, Martínez de la Rosa, Garelly et d'autres, qui se trouvent dans la capitale et se réunissent très souvent » et pour d'autres motifs, ordonnait au Corregidor de chasser de Madrid tous les suspects de libéralisme, « de la manière la plus opportune et la plus convenable (6) ». Le 25 juin, le secrétaire du Surintendant de police envoyait la liste des personnes qui avaient reçu l'ordre de quitter Madrid. « Je ne sais, ajoutait-il, si Martínez de la Rosa, est

(1) Il a rappelé son départ pour l'exil dans le *Dº de Ses*. 16 octobre 1834.

(2) Rapport du Corregidor au Ministre de l'Intérieur. 3 juin 1823. Pap. police juin 1823. Leg. 12.271. Secc. de Consejos. Arch. Hist. Nac. Madrid.

(3) Lettre du Min. Int. au Correg. 7 juin 1823. Pap. police juin 1823. Leg. 12.271. Secc. de Consejos. Arch. Hist. Nac. Madrid.

(4) Rapport du Correg. au Min. de l'Int. 11 juin 1823. Pap. police juin 1823. Leg. 12.271. Secc. de Consejos. Arch. Hist. Nac. Madrid.

(5) Rapport du Correg. au ministre de l'Intérieur. 11 juin 1823. Pap. police juin 1823. Leg. 12.271. Secc. de Consejos. Arch. Hist. Nac. Madrid.

(6) Décret de la Régence, 17 juin. La minute est dans Pap. de police juin (*doc. cit.*).

parti... on lui a délivré un passeport pour l'étranger (1) ». L'ambassadeur de France à Madrid approuva la mesure prise contre Martínez et ses compagnons : « M. Martínez s'est vivement récrié contre cet ordre qui paraît n'avoir eu d'autre motif que le désir d'éviter les occasions de troubles, et de veiller à la sécurité personnelle de ces anciens ministres. Il est certain que leur présence effaroucherait bien du monde et l'on prétend même que M. Martínez a couru des dangers. Tous les hommes raisonnables s'accordent cependant à le regarder comme attaché au Roi et à son pays (2). » Dans la dépêche suivante, Roger de Caux ajoutait : « J'ai visé hier le passeport de M. Martínez de la Rosa qui va en France et en Italie, et sur sa demande, je lui ai procuré un ordre du Major général pour être protégé en cas de besoin par les troupes françaises. L'éloignement de ce ministre et de ses amis mécontente le parti modéré. Je trouve cependant qu'au milieu de l'effervescence actuelle, il eût pu arriver pour eux un moment dangereux et j'ai toujours trouvé leur séjour à Madrid peu prudent jusqu'à ce que la lutte fût décidée (3). » Malgré la lettre du général Guillemot, Martínez de la Rosa fut inquiet en chemin : « ... M. Martínez de la Rosa a été reconnu à Vitoria par le peuple, Il a couru de grands dangers et a fini par être enfermé dans une prison (4). » Remis en liberté, Martínez reprit la route de France. Il arriva à Bayonne le 24 juin au soir (5).

Poursuivi quelques mois auparavant par les menaces et les clameurs des libéraux exaltés, Martínez était maintenant expulsé de

(1) Lettre du 25 juin. La minute est dans pap. de police juin (*doc. cit.*).

(2) Dépêche de R. de Caux. 20 juin 1823 Esp. Corr. Pol. 722, fol. 102 v-103 r.

(3) Dépêche de R. de Caux, 21 juin 1823. Corr. Pol. Esp. 722, fol. f05 r et v.

(4) Dépêche de R. de Caux, 26 juin 1823. Corr. Pol. Esp. 722, fol. 122 r-v.

(5) L'arrivée de Martínez à Bayonne est signalée par une lettre du sous-préfet au M^{re} de l'Int. (25 juin). Arch. Nat. Paris, F₇ 11.999. Comme les réfugiés espagnols en France furent soumis à une surveillance plus ou moins discrète, suivant leur qualité, mais toujours étroite, on peut aisément les suivre dans leurs déplacements, et connaître le genre de vie qu'ils menaient, grâce à leurs dossiers, aujourd'hui déposés aux Archives Nationales, sous la cote moderne F₇ 11.981 à F₇ 12.111. Cette série de dossiers (et aussi de documents relatifs aux réfugiés, instructions aux préfets, etc...), formait anciennement au Ministère de l'Intérieur la série e. Elle n'est pas signalée dans l'inventaire de Schmidt, mais elle le sera dans l'inventaire des Archives Nationales, qui sera publié prochainement. Elle constitue une source de documents d'un grand intérêt sur les Espagnols qui s'étaient réfugiés en France, les uns royalistes affolés par la Révolution libérale de 1820; les autres libéraux redoutant la réaction de 1823; certains encore résidant en France depuis plus longtemps. Quelques-uns de ces Espagnols étaient les personnages les plus marquants de leur époque, tels le Comte de Toreno (F₇ 12.000), de Mina (F₇ 11.997), le Prince de Masserano (F₇ 11.998), le Comte de Labisbal (F₇ 11.999), et le Duc de Rivas (F₇ 12.087). Pour Martínez de La Rosa, on trouve deux dossiers dans le carton F₇ 11.999. Le premier va jusqu'à l'année 1827; le 2^e jusqu'à la fin de 1829.

Il existe également dans le carton F₇ 11.981 une « Liste nominative des principaux Espagnols qui ont fait l'objet de correspondance », et chaque nom est accompagné d'une brève notice.

son pays par les royalistes : fortune singulière que celle de cet homme qui, de la Chambre, était parti autrefois pour le bague, et aujourd'hui, du Ministère pour l'exil !

II

Martínez ne voulut pas demeurer en France tant que l'armée du duc d'Angoulême occuperait l'Espagne : « Je n'e me rendis pas en France, parce que je ne voulais pas habiter un pays qui faisait la guerre à ma patrie ; je me dirigeai vers l'Italie (1). » Il semble pourtant que Martínez ne se pressa pas d'abandonner le sol « inhospitalier » de la France : ce n'est que quatre mois après son arrivée à Bayonne, qu'il s'embarqua à Marseille pour Nice (29 novembre 1823). Il parcourut sans hâte les départements du Midi, « vivant d'une manière très réservée, et ne s'occupant que de ses plaisirs (2) ».

Si le gouvernement de la France témoigna une grande bienveillance à l'illustre exilé, les autorités locales se montrèrent souvent moins complaisantes. A son arrivée à Bayonne, Martínez de la Rosa demanda au Sous-Préfet l'autorisation de se rendre à Bordeaux. Mais le Préfet des Basses-Pyrénées préféra attendre les instructions du Ministre avant de viser le passeport (3). Elles ne se firent pas attendre longtemps : par une dépêche du 30 juin, le ministre ordonnait d'accorder le visa (4). Avant que la réponse favorable ne fût parvenue à Bayonne, Martínez alla revoir le Sous-préfet et lui fit part de son projet de se rendre directement à Bagnères-de-Bigorre ; il irait à Bordeaux une fois sa saison terminée, et de là en Italie. En rendant compte de cette conversation au Ministre de l'Intérieur, le prudent fonctionnaire rappelait que les opinions de M. Martínez de la Rosa avaient été fort exaltées au temps des Cortes, et s'étaient un peu tempérées (5). Cette fois encore, le Ministre s'empressa d'être agréable à Martínez. Il fit télégraphier le 1^{er} juillet à Bayonne : « Vous laisserez M. Martínez de la Rosa libre de se rendre où bon lui semblera (6). » Sitôt la décision connue, Martínez partit pour Bordeaux. Là, il fut tracassé par

(1) Discours du 16 octobre 1834. Cf. aussi L. Godard *ouv. cit.*, p. 14.

(2) Arch. Nationales. Paris F₇ 11.981. *Liste nominative...* mais la lettre du Secr. G^{al} de Marseille, 22 novembre, ne précise pas la date du départ.

(3) Lettre du Sous-Préfet de Bayonne à Min. de l'Int. 25 juin. Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

(4) Minute de dépêche du Min. de l'Int. à Sous-Préfet de Bayonne 25 juin. Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

(5) Lettre du Sous-Préfet de Bayonne à Min. Int, 27 juin. Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

(6) Minute de dépêche du Min de l'Int. à Sous-Préfet de Bayonne 27 juin. Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

le lieutenant général de Police qui, à peine informé de sa venue, télégraphia au Ministre qu'il le fera « garder à vue (1) ». Dès l'arrivée du réfugié, le 7 juillet, il écrivit à Paris : « Martínez de la Rosa loge à l'Hôtel de la Providence dont le propriétaire est connu pour avoir des opinions excellentes. Je n'ai pas placé de gendarme auprès de lui à cause de cela, mais je l'ai fait prévenir que s'il venait à quitter cet hôtel je le ferais garder à vue (2). » Quatre jours plus tard, le lieutenant de police informait le Ministre que Martínez avait changé d'hôtel « sans le prévenir ». Aussi avait-il donné l'ordre qu'on le surveillât afin de savoir « quelles sont les personnes qu'il fréquente et celles qui se rendent chez lui ». Il ajoutait : « Si ses liaisons sont d'une nature suspecte, j'aurai soin d'en informer V. E. (3). » Semblable surveillance n'était pas du goût du Ministre qui, sur la première dépêche de Bordeaux écrivit « qu'il serait inutile d'observer une surveillance rigoureuse », et en marge de la première lettre du lieutenant de police : « lui dire qu'il a fait en cela une chose très déplacée et qu'il ait à se rétracter auprès de Martínez de la Rosa. Tout le parti est trop abattu pour que ce soit de ce côté qu'il y ait rien à craindre ». Dès que le lieutenant de police connut le sentiment du Ministre, il s'excusa de son zèle et laissa Martínez en repos. Pourtant, il fit observer ses démarches, mais avec discrétion. Le 17, il écrivit à Paris : « M. Martínez de la Rosa paraît être d'un caractère mesuré, circonspect. Il a pressenti, je crois, qu'il ne pourrait pas manquer d'attirer sur lui les regards de l'autorité locale. Il se tient donc tout à fait à l'écart ; il sort peu ; voit peu de monde. Il ne va guère que chez un S^r Galos, négociant à Bordeaux, mais le sieur Galos, bien qu'il se mette lui-même peu en évidence, professe de mauvaises opinions. Si le S^r Martínez était revenu de ses erreurs, il trouverait facilement à Bordeaux des Espagnols dont les principes se trouveraient en harmonie avec ses nouvelles dispositions. J'ajouterai qu'il va passer toutes ses soirées chez ce S^r Galos ce qui annonce une parfaite conformité de vues (4). »

Martínez quitta Bordeaux pour les Hautes-Pyrénées. Dans sa nouvelle résidence, il n'eut guère à se louer du préfet de Tarbes, de qui il dépendait maintenant. Ce fonctionnaire en effet ne voulait pas le recevoir dans son département. Il pria le lieutenant de police de Bordeaux de refuser son visa au réfugié. Mais le policier bordelais se garda bien de contrevenir aux instructions du Ministre pour complaire au préfet (5). Le 25 août, jour de la saint Louis, Martínez assis-

(1) Dépêche du Lieut. de police à Min. de l'Int. du 3 juillet. Arch. Nat. Paris F₇ 11.999.

(2) Lettre Lieut. pol. à Min. de l'Int., 7 juillet. Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

(3) Lettre du Lieut. pol. à Min. de l'Int., 11 juillet. Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

(4) Lettre du Lieut. police à Min. de l'Int. 17 juillet. Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

(5) Lettre du Lieut. police à Min. de l'Int. 4 août. Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

taît, à Bagnères de Bigorre, au bal du Frascati. Il fit, le 28, viser son passeport pour Cauterets, Saint-Sauveur, Gavarnie et Barèges (1). L'excursion finie, il retourna à Bagnères le 11 août (2). Dans cette ville, ses fréquentations inquiétèrent le Préfet de Tarbes : « Les libéraux étrangers ou nés à Bagnères ont fait des prévenances à M. Martínez de la Rosa qui ne paraît pas s'y prêter absolument, mais qui cependant se promène avec eux et répond par des visites à leurs politesses. Il réside chez M. Costallat, négociant, pensant très mal, qui s'est absolument jeté à sa tête. MM. Harriet, ancien directeur des Contributions indirectes, récemment admis à la retraite et à une pension de 1.800 fr., Daste, receveur de l'enregistrement, Pelleport, avocat à Pau, Vinot, maréchal de camp en non-activité, dans la même ville, tous libéraux, recherchent et voient le plus possible M. Martínez de la Rosa, dont la présence afflige les royalistes et inquiète l'administration (3). » Pourtant l'ancien ministre espagnol menait une existence bien calme. Il paraissait parfois au spectacle, prenait les bains à l'établissement de Salut et regardait danser à Frascati (4). Il est vrai de dire qu'il acceptait quelques diners organisés en son honneur par les libéraux de Bagnères, M. Daste et M. Harriet. Mais de l'avis du préfet lui-même, « il se montre plus sage que les trois ou quatre libéraux qui le courtisent (5) ».

Le séjour de Bagnères dut sembler agréable à Martínez puisque le 24 septembre seulement, il quitta cette station se dirigeant vers l'Italie (6). Le 4 octobre, le Ministre de l'Intérieur, annonçait au Préfet de Marseille l'arrivée prochaine de Martínez, et il demandait de vouloir le surveiller avec beaucoup de discrétion (7). Le 19, Martínez faisait signer son passeport pour Nice. « Pendant son séjour à Marseille, écrivait le Secrétaire général de Marseille au Ministre de l'Intérieur, M. Martínez de la Rosa a mis la plus grande réserve soit dans ses actions, soit dans ses relations et je ne puis qu'en rendre bon témoignage à V. E. (8). » Ainsi Martínez avait traversé le Midi de la France sans hâte. Bagnères, station alors fort à la mode, l'avait surtout retenu. Il y avait réparé sa santé délicate. Il y avait retrouvé un peu de ce luxe et de cette élégance qui lui étaient si chers. La politique ne l'avait guère préoccupé et sauf quelques relations qui s'imposèrent à lui, il vécut dans une solitude réparatrice.

(1) Extr. du rapp. du Préfet des Htes-Pyrénées, 28 juillet 1823. *id.* F₇ 11.999.

(2) Extr. du rapp. du Préfet des Htes-Pyrénées, 12 août 1823. *id.* F₇ 11.999.

(3) Lettre du Préfet de Tarbes à Min. de l'Int., 14 août 1823. *id.* F₇ 11.999.

(4) Extr. des rapp. du Préfet des Htes-Pyrénées du 15, 19, 20, 24 août 1823. *id.* F₇ 11.999.

(5) Lettre du Préf. de Tarbes à Min. de l'Int., 9 septembre 1823. *id.* F₇ 11.999.

(6) Lettre du Préf. de Marseille à Min. de l'Int. 9 octobre 1823. *id.* F₇ 11.999.

(7) Lettre du Min. de l'Int. à Préfet de Marseille, 4 octobre 1823. *id.* F₇ 11.999.

(8) Lettre Secr. gén. à Min. de l'Int. 22 novembre 1823. *id.* F₇ 11.999.

En Italie, Martínez de la Rosa fut exclusivement un touriste. De ce « pays classique de l'imagination », il voulut connaître tous les lieux célèbres. De Nice à Naples, il traversa les villes les plus fameuses. Quinze ans après son voyage, il publia dans la *Revue de Madrid* ses souvenirs et impressions, encore très vifs. Grâce à cet article, on peut suivre Martínez dans son pèlerinage. C'est surtout le contraste entre les différentes régions de la péninsule qui frappa l'exilé. Les Etats du pape sont désolés ; « les villages plus pauvres qu'ailleurs ; les habitants abattus et misérables ». A Naples, au contraire, la nature semble en fête. Le ciel et la mer invitent à la joie. Le site est d'une beauté incomparable. Rien ne manque à la volupté, pas même la menace de la mort. « Quiconque, dit-il, a passé un seul jour à Naples ne peut l'oublier de sa vie. La ville magnifique est bâtie en amphithéâtre au bord même de l'eau ; en face, le vaste golfe et à l'horizon l'île de Capri ; à droite le mont Pausilipe ; vers le levant, la côte allongée en forme de demi-lune, dominée par la cime du Vésuve, dénudée et effrayante, semblant menacer la ville voisine, au milieu de ses pompes et de ses festins (1). » Martínez subit également la fascination de l'histoire qui semble surgir des vieilles cités. A Florence, il évoqua les Médicis ; il songea à « l'aurore de la civilisation moderne dont les trésors sont entassés là, en une étroite enceinte ». Rome lui remit en mémoire la majesté du « peuple roi ». En contemplant les temples et les sépultures, les aqueducs qui s'écroulent, les édifices en ruine, une admiration infinie pénétra son cœur, (2) ». A Rome, il fut très bien reçu par l'ambassadeur d'Espagne et les ministres de Sa Sainteté qui le comblèrent d'honneurs et d'attentions (3). Le représentant de l'Espagne lui donna un passeport pour Spa, le 3 juin 1824. Martínez ne devait l'utiliser que deux ans plus tard (4). Martínez parcourut également la région de Gênes : « De nos jours, écrivit-il plus tard, il existe un petit village appelé Cogoletto ; moi-même, je l'ai visité ; il se trouve à quelques lieues de Gênes, dans la riviera di Ponente ; on m'a montré la pauvre maison où l'on dit que Christophe Colomb est né ; c'est la tradition du pays ; moi-même, quand j'y étais, je l'ai cru tout bonnement... Quand on voyage, il faut avoir un peu de la bonne foi des anciens pèlerins (1) : »

(1) et (2) *Un recuerdo de Italia, Revista de Madrid* 2^a Ser. T. I, 1839, p. 543 et suiv. y voir aussi le récit de l'excursion au Vésuve. Plusieurs poèmes de M. sont inspirés par l'Italie, *Poesías*, 76 ; 128-9.

(3) Lettre de M. Bernadac, de Marseille, à M. de Lesseps, banquier à Paris, 18 août 1824. Comme Martínez, à son retour d'Italie, éprouvait quelques difficultés pour obtenir le visa afin de se rendre en Suisse, il demanda à M. Bernadac une recommandation pour M. de Lesseps, qui connaissait le D^r G^{al} de Police (Arch. Nat. Paris, F⁷ 11.999).

(4) Note de la D^{on} de Police, 27 juin 1826. F⁷ 11.999.

(5) V. la Revue l'*Investigateur*, 1841 p. 366. C'est un fragment d'une conférence

Le 25 juin 1824, Martínez de la Rosa avait regagné la France, et remettait ses passeports au préfet du Var, déclarant qu'il désirait séjourner quelque temps à Marseille afin de consulter des médecins (1). Quatre jours plus tard, muni d'une autorisation provisoire, il se présentait au Préfet des Bouches-du-Rhône (2). Il séjourna à Marseille jusqu'au début de septembre. Pendant ces mois, il fit preuve de sa prudence habituelle. « Il vit très retiré ; il fréquente peu de monde », il n'a surtout aucun rapport avec les autres réfugiés espagnols. « On observe notamment qu'il s'éloigne du général Castellar (*sic*), duquel il semblerait plus particulièrement se rapprocher par son rang et sa position (3). »

Martínez de la Rosa hésita avant de choisir sa nouvelle résidence. Dès son arrivée à Marseille, il songea à partir pour Bagnères-de-Bigorre. Mais bientôt, il changea d'avis et demanda à se rendre en Suisse. Il semblait difficile de lui accorder satisfaction. Le Ministre de l'Intérieur avait, en effet, quelque temps auparavant, donné des instructions pour que la surveillance des réfugiés espagnols devint plus étroite. Le séjour dans les départements de la frontière pyrénéenne, dans les ports méridionaux et à Paris leur était interdit. Ils ne pouvaient pas non plus être autorisés à gagner l'étranger sans une décision spéciale.

Le Ministre pourtant demanda à son collègue des Affaires étrangères si Martínez de la Rosa ne pourrait pas être l'objet d'un traitement de faveur (4). Grâce à cette démarche, Martínez fut autorisé à se rendre à Bagnères. Mais le Préfet de Tarbes, toujours mal disposé pour les libéraux, signala à Paris les graves inconvénients qu'offrirait sa venue dans la station thermale : « Lorsque je vous ai parlé de cet individu [Martínez], écrivait-il, j'ai toujours dit qu'il ne fréquentait à Bagnères que des hommes connus pour leurs mauvaises opinions, et que je croyais important de faire cesser le danger de ces relations en obligeant cet individu à aller résider ailleurs. Il n'y a pas de doute qu'en rentrant dans ce pays, il va reprendre des habitudes déjà toutes formées et je renouvelle bien sincèrement les vœux que j'ai toujours exprimés pour qu'il ne soit pas permis à Martínez de la Rosa d'habiter Bagnères. » Le Préfet ajoutait que de très nombreux Espagnols, presque tous de la « classe des libéraux », viennent dans cette ville, et qu'ils

donnée par Martínez de la Rosa à l'Institut Historique de France. Voir, sur cet Institut et sur sa revue *l'Investigateur*, plus loin, p. 238 sig.

(1) Lettre du Préfet du Var à Min. de l'Int. 25 juin 1824. *Arch. Nat. Paris* F₇ 11.999.

(2) Lettre du Préfet des Bouches-du-Rhône à Min. de l'Int. 29 juin 1824. *id.* F₇ 11.999.

(3) Extrait du rapport hebdomadaire du Préfet des B.-du-R. en date du 22 juillet 1824. *id.* F₇, 11.999. Pourtant, Martínez fut dénoncé au Ministre de l'Intérieur dans une lettre anonyme du 23 juillet 1824, *id.* F₇ 11.999.

(4) Lettre du Min. de l'Int. à Min. Aff. Etrang. du 2 juillet 1824 et réponse du 7. *id.* F₇ 11.999.

peuvent entretenir des relations avec leur pays étant donné que « l'esprit est devenu bien mauvais dans les villages espagnols qui nous avoisinent ». Comme il est très difficile de surveiller, dans leur intimité, les réfugiés, le Préfet concluait son rapport en écrivant : « Il résulte de tout ceci, Monseigneur, que si M. Martínez de la Rosa se livre à des intrigues politiques, il ne peut choisir un théâtre plus avantageux que Bagnères, où se trouvent beaucoup d'Espagnols, bien disposés sans doute à l'écouter, et je viens demander à Votre Excellence la permission de signifier à l'ex-ministre des Cortès, lorsqu'il arrivera, l'ordre d'aller prendre les eaux ailleurs qu'à Bagnères (1). »

Avant que le Ministre n'ait répondu au Préfet de Tarbes, Martínez avait demandé son passeport pour la Suisse, et motivait sa requête par des raisons de santé. « Les médecins lui avaient prescrit de se rendre dans les cantons suisses pour y passer le reste de l'été, et terminer le plan curatif qu'ils ont arrêté pour le rétablissement de sa santé (2). » La demande de Martínez fut fortement appuyée par le Préfet de Marseille qui rendait toujours hommage à « sa conduite réservée et circonspecte (3) ». De Lesseps, le grand banquier de Paris, auquel l'ex-ministre espagnol avait été recommandé par un de ses amis marseillais, M. Bernadac, fit une démarche auprès du Ministre (4). Malgré ces interventions, Martínez n'obtint pas satisfaction. Il se résigna à gagner la Côte-d'Or, où il pensait peut-être recevoir, malgré un premier refus, l'autorisation demandée. Dijon d'ailleurs n'était qu'une étape vers Paris. Arrivé à Lyon, le 10 septembre (5), il séjourna dans cette ville, et gagna Dijon (6). Entre temps, de Lesseps avait demandé au Ministère que Martínez pût prochainement résider à Paris (7). Cette fois, la réponse fut favorable. Le 13 septembre, le Préfet de Dijon recevait l'ordre de laisser partir, pour la capitale, Martínez de la Rosa (8). Celui-ci, le 21, en compagnie d'un domestique, prenait « la voiture des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires (9) ».

(1) Lettre du Préfet de Tarbes à Min. de l'Int. 27 juillet 1824. Arch. Nat. Paris. F7 11.999.

(2) et (3) Lettre du Préfet de Marseille à Min. de l'Int, 28 juillet 1824. *Id.* F7 11.999.

(4) La lettre de Bernadac à de Lesseps était très élogieuse. « M. Martínez de la Rosa est estimé et considéré de tous les partis. C'est la plus belle âme et le plus beau caractère de l'Espagne et aussi simple que doux et modéré ».

(5) Lettre du Préfet de Lyon à Min. de l'Int. 10 septembre 1824. *Id.* F7 11.999.

(6) Lettre du Préfet de Lyon à Min de l'Int. 10 septembre 1824. *Id.* F7 11.999. « Cet étranger sort très peu et n'a donné lieu à aucune observation ».

(7) Lettre de Lesseps au Ministre de l'Intérieur, 10 septembre 1824 F7, *id.* 11.999.

(8) Lettre du Ministre de l'Intérieur au Préfet de Dijon, 13 septembre 1824. *Id.* F7 11.999. Martínez ne devait pas s'arrêter en route. Le Préfet ferait connaître la date du départ.

(9) Lettre du Préfet de Dijon au Min. de l'Int, 22 septembre 1824. *Id.* F7 11.999.

III

Le 26 septembre, l'ancien ministre espagnol s'installait à Paris (1). Il allait y passer sept ans. Ce fut un séjour heureux. Il arriva certes à l'émigré de regretter sa patrie lointaine, sa lumineuse Grenade surtout aux jours gris et mornes d'automne et d'hiver. Il parla, dans une poésie fameuse, des « tristes rives de la Seine », du « ciel chargé d'épais nuages », de la « terre couverte de neige ». Mais c'était là un décor de circonstance, un cadre funèbre pour une épître de consolation destinée au duc de Frias, qui venait de perdre sa femme (2). En réalité, les années de l'émigration passées à Paris furent parmi les plus douces qu'ait connues Martínez. Il retrouva de nombreux compatriotes qui eux aussi étaient venus chercher un refuge à Paris, et dont plusieurs étaient ses amis. Il connut des Français illustres qui semblent lui avoir témoigné une grande sympathie. Grâce aux uns et aux autres, il mena une vie mondaine, fort de son goût, qu'il agrémenta encore de quelques voyages à l'étranger et dans les villes d'eaux à la mode. Se tenant presque toujours à l'écart des intrigues politiques qui occupaient de nombreux Espagnols, il se consacra à l'étude et composa ses plus belles œuvres littéraires.

A peine arrivé à Paris, Martínez fut assailli de visites. Dans son appartement de la rue de Richelieu, défila « un très grand nombre d'Espagnols parmi lesquels on remarqua le Comte de Toreno, M. de Ponteños et D. José Colón (3) ». Après cette réception enthousiaste, le calme se fit un peu. Dans son nouveau logement de la rue de Taitbout, Martínez reçut peu de monde. Mais, dit un rapport de police, « il sort beaucoup, et fréquente la maison de tous les Espagnols marquants qui sont à Paris. Il a surtout des relations intimes avec M. le Duc de San Fernando et M. de Carnerero (4) ». Peu à peu, le cercle de ses relations s'agrandit. Le Préfet de police écrit au début de l'année suivante : « Il est peu d'étrangers aussi répandus que M. de la Rosa ; il se rend fréquemment chez M^{me} la Duchesse d'Hijar, le comte de Toreno, le chevalier d'Anduagas et le duc de San Carlos. Il voit

(1) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 21 octobre 1824. *Id.* F₇ 11.999.

(2) « Desde las tristes márgenes del Sena,
« Cubierto el cielo de apiñadas nubes,
« De nieve el suelo, y de tristeza el alma... »

Epístola, dans *Poestas*, p. 124.

(3) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 21 octobre 1824. *Id.* F₇ 11.999.

(4) *id.* *id.* *id.* *id.*

Dans son rapport du 3 novembre 1824, F₇ 11.999, le Préfet de Police s'étonnait des relations de Martínez avec le duc de San Fernando et Carnerero, car « les antécédents de ces trois personnages semblaient devoir les éloigner l'un de l'autre au lieu de les réunir ».

M. de Casa Irujo, et M. l'Ambassadeur d'Espagne... et il s'est lié d'une manière particulière avec le colonel San Martín. Il a reçu aussi dans le courant du mois dernier la visite de M. de los Rios, ambassadeur de S. M. C. à Londres. Enfin, il est allé plusieurs fois chez les généraux Ballesteros et Morillo. M. Martínez de la Rosa a pour habitude de ne rester presque jamais chez lui, et d'être continuellement en course (1). » Le Duc de San Carlos semble devenir l'ami préféré. Martínez se rend chez lui « presque journellement, et il se sert presque toujours de l'équipage du Duc pour faire ses courses et ses visites (2) ». Martínez rencontre aussi Pedro Gómez de Labrador, le vieux Prince Masserano, le Général Armenteros, García del Rio et Cardenas.

C'est seulement au cours de ces premiers mois d'émigration que Martínez semble n'avoir pas été tout à fait indifférent aux affaires politiques de son pays. Le salon de la Duchesse d'Hijar est signalé par la police comme le lieu où « s'agitent les questions relatives aux intrigues dont ces réfugiés sont actuellement occupés (3) ». Toreno redouble d'activité, et réunit les Constitutionnels espagnols les plus distingués (4). Or, il « voit journellement » Martínez de la Rosa (5). La Police signale avec inquiétude que Martínez réunit chez lui beaucoup d'Espagnols. « Depuis quelque temps surtout, sa maison a été le rendez-vous d'un grand nombre d'étrangers. On y a vu les Sieurs Hermet, Arcos, Pedro Cardenas... ; plusieurs réunions nombreuses ont eu lieu chez lui ces jours derniers. On croit que les affaires d'Espagne ont fait le principal sujet des discussions qui y ont eu lieu (6). » La question de l'indépendance de Cuba, « la plus importante et la plus dangereuse de toutes », a été certainement agitée. Plusieurs « colons de la Havane, connus par l'exaltation de leur libéralisme » assistaient à ces réunions (7). Les soupçons de la police s'aggravèrent encore quand Martínez de la Rosa présenta au visa son passeport, afin de pouvoir visiter les Pays-Bas, l'Allemagne et la Suisse (8). Or, quelques jours auparavant, D. Pedro de Cardenas était parti pour la Belgique (9). Y avait-il corrélation entre ces deux voyages ?

(1) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int., 26 janvier 1825, Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

(2) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 2 mars 1825, Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

(3) Lettre du Préfet de Police au Min de l'Int. 24 novembre 1824. Dossier du Comte de Toreno. Arch. Nat. Paris. F₇ 12.000.

(4) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 26 octobre 1824. Dossier du Comte de Toreno. Arch. Nat. Paris. F₇ 12.000.

(5) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 30 octobre 1824. Dossier du Comte de Toreno. Arch. Nat. Paris F₇ 12.000.

(6) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 18 juin 1825. F₇ 11.999.

(7) Lettre du Min. de l'Int. au Min. des Affaires Etrangères, 18 juin 1825 (minute). F₇ 11.999.

(8) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 18 juin 1825, F₇ 11.999.

(9) Lettre du Min. de l'Int. au Min. des Affaires Etrangères, 18 juin 1825, F₇ 11.999

Le Ministre de l'Intérieur écrivit à son collègue des Affaires Etrangères «... il serait difficile de penser que son voyage [de Martínez de la Rosa] n'ait pas rapport à quelques-unes des intrigues qui occupent actuellement les mécontents espagnols (1) ». Nous ne savons pas quel fut l'objet de ces déplacements. Nous en connaissons mal les détails. Nous savons seulement que le 7 août, Martínez de la Rosa arriva à Baden pour y prendre les eaux (2). De là, il partit pour la Suisse, se rendit à Genève et le 18 septembre il arrivait de nouveau à Paris (3).

Il semble que dès lors, Martínez ait renoncé à toutes les intrigues politiques, et désiré une existence paisible. Il se fit aménager un petit appartement rue Saint-Nicolas d'Antin où « il espère être à l'abri des investigations de la police qui le suit dans quelque contrée qu'il se trouve (4) ». Il continue à fréquenter le salon de la Duchesse d'Hijar; à voir souvent Torenó, M. Parada, l'ex-ministre Yandiola, et plus rarement Arnao, Álvarez et Carnerero. Il est reçu chez l'ambassadeur d'Espagne. « On assure qu'il passe souvent ses soirées à écrire des lettres (5) ». Mais au cours de cet hiver, et de ce printemps, il ne paraît « prendre part à aucune espèce d'intrigues politiques (6) ».

Vers la fin du mois de juin 1826, en parfait Parisien qu'il était devenu, Martínez quittait la capitale, pour Spa, cette fois (7). Il traversa Valenciennes « sans incidents (8) ». Il visita « la Belgique, le Grand-Duché du Bas-Rhin, la Bavière, le Wurtemberg et le Grand-Duché de Bade (9) ». Au début de septembre, il passa à Strasbourg d'où il regagna Paris (10).

Dans les mois qui suivirent, il se tint quelque peu à l'écart de la Société espagnole. Plusieurs rapports de police signalent « qu'il voit peu de monde et paraît même décidé à renoncer en partie aux relations qu'il avait formées lors de ses premiers voyages (11) ». Martínez de la Rosa n'a plus guère de rapports fréquents qu'avec tout le personnel de l'Ambassade d'Espagne, Anduaga et le général Alava.

(1) Lettre du Min. de l'Int. au Min. des Affaires Etrangères, 18 juin 1825. F₇ 11.999.

(2) Note du Préfet du Bas-Rhin, 9 août 1825, Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

(3) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 29 septembre 1825, F₇ 11.999. Son voyage en Suisse lui inspira un poème *El Sepulcro de Hindelbank*, *Poesias*, p. 119.

(4) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 19 octobre 1825, F₇ 11.999.

(5) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 25 février 1826, F₇ 11.999.

(6) Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 25 février 1826, F₇ 11.999.

(7) Note de la Direction de Police, 26 juin 1826, F₇ 11.999.

(8) Lettre du Préfet du Nord au Min. de l'Int. 15 juillet F₇ 11.999.

(9) Lettre du Min. de l'Int. au Préfet de Police, 11 septembre 1826, F₇ 11.999.

(10) Etat des Passeports transmis par Strasbourg à Direction de Police, 7 septembre 1826, et Lettre du Préfet de Police au Min. de l'Int. 11 octobre 1826, F₇ 11.999.

(11) Lettres du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 11 octobre 1826. Voir aussi lettre du 19 octobre 1826. F₇ 11.999.

Il prépare l'édition prochaine de ses œuvres. « Depuis le commencement du mois de décembre [1826], il est occupé à écrire toute la journée, et il a un secrétaire qui travaille à mettre son écriture au net (1). » Aussi la Sûreté ne manifeste-t-elle plus aucune inquiétude sur son compte : « Il n'y a point lieu de présumer qu'il s'occupe, du moins activement, des affaires publiques (2) ». écrit le Préfet de Police, et quelques mois plus tard, presque dans les mêmes termes : « Martínez] paraît se livrer actuellement à la littérature et s'éloigner de plus en plus des affaires publiques. Il compose, dit-on, un poème qui, selon ses amis, doit avoir un grand succès (3). » Au début de juin (1827), il demanda l'autorisation de se rendre à Vichy (4). Son passeport fut visé sans difficulté, et Martínez, le 8 juin, arriva dans cette station (5). Après être descendu dans un hôtel qui était « le rendez-vous des gens de l'opposition », prudemment, il se rendit bientôt dans une autre maison « bien famée », et, ajoute le Préfet de l'Allier, « on a remarqué qu'il s'abstenait de toute communication avec des personnes qui pourraient le compromettre, et qu'il vivait très retiré (6) ».

Le 20 juillet, Martínez quitta Vichy, « prenant la direction du Midi ». « Il paraîtrait que son intention est de se rendre à Grenade », écrit le Préfet de l'Allier (7). Le fait est que le réfugié se rendit à Saint-Jean-de-Luz (8) et le 22 juillet, se présenta à la Sous-Préfecture de Bayonne (9). Comptait-il recevoir un ordre d'amnistie et regagner son pays ? Était-il chargé par son ambassade de quelque mission secrète ? On ne sait, mais très rapidement Martínez se mettait en route pour Bagnères-de-Bigorre. Ces divers voyages réveillèrent les soupçons du Préfet des Hautes-Pyrénées qui en souligna le mystère dans une lettre au Ministre de l'Intérieur (10). A Bagnères, Martínez de la Rosa eut le plaisir de retrouver les Floridablanca et les Pontejos. Il passa presque tout son temps en leur compagnie. Il se borna à recevoir la visite des nombreux compatriotes qui villégiaturaient

(1) Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 28 décembre 1826. Voir aussi lettre du 1^{er} février 1827. F₇ 11.999.

(2) Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 11 octobre 1826.

(3) Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 22 juin 1827. F₇ 11.999. Martínez préparait l'édition de ses œuvres littéraires dont le premier volume parut chez Didot, en 1827.

(4) Lettre du Ministre de l'Intérieur au Préfet de l'Allier, 5 juin 1827. F₇ 11.999. Le ministre recommandait de faire surveiller Martínez.

(5) Note du Préfet de l'Allier au Ministre de l'Intérieur, 20 juin 1827. F₇ 11.999.

(6) Lettre du Préfet de l'Allier au Ministre de l'Intérieur, 11 et 13 juillet 1827. F₇ 11.999.

(7) Lettre du Préfet de l'Allier au Ministre de l'Intérieur, 1^{er} août 1827. F₇ 11.999.

(8) Lettre du Sous-Préfet de Bayonne au Ministre de l'Intérieur, 24 juillet. F₇ 11.999.

(9) Lettre du Préfet de Tarbes au Ministre de l'Intérieur, 4 août 1827. F₇ 11.999.

(10) Lettre du Préfet de Tarbes au Min. de l'Int. 4 août 1827. F₇ 11.999.

dans cette ville (1), mais fréquenta assidûment le Général Morillo (2). Les quelques Français qui l'avaient beaucoup entouré lors de ses premiers séjours ne manquèrent pas, cette fois encore, de le voir fréquemment. C'étaient, on se le rappelle, Harriet, Daste et Costallat, tous pensant « extrêmement mal (3) ». Malgré ces « fâcheuses » relations, le Préfet de Tarbes dut reconnaître le tact et la réserve dont avait fait preuve Martínez de la Rosa : « Cet étranger, écrivit-il, ... a constamment montré dans ses relations, dans tous les détails de sa conduite, une modération et une retenue extrêmes. Il a peu vu ses compatriotes ; il suivait régulièrement les bals et le spectacle ». « Ses manières, ajoutait-il, sont douces et polies et, suivant ce qu'on m'a dit, sa conversation est intéressante. Il n'ignore pas que partout où il va la police s'occupe de lui ; c'est ce qui l'empêche, a-t-il dit, de faire visite à l'autorité (4). »

Le 29 septembre, Martínez repartit pour Paris (5). Il ne se hâta pas d'arriver ; c'est en effet le 13 octobre seulement « qu'il descendit rue Saint-Marc n° 12 ». En novembre, il s'en alla habiter rue Neuve-d'Artois. Il eut pour voisin le Consul du Mexique, Murphy, avec lequel il entretenait de bons rapports. Ses amis les plus intimes demeuraient toujours le duc de San Carlos et le chevalier Carnerero (6).

A partir de 1828, les renseignements se font plus rares. La police est moins tracassière. Le guet ferme l'œil. Martínez, en effet, au cours des premières années de son émigration n'a pas été trop turbulent. Il est classé parmi les réfugiés les plus inoffensifs. De plus, il commence à être reçu par la meilleure société française. Il a conquis son droit de cité dans le monde parisien, par sa prudence et sa distinction. Nous savons seulement qu'en juin 1828, il repartit pour Vichy et qu'il revint à Paris, après être passé par Bordeaux, le 17 septembre (7). A cette date, la Police signale quelques nouvelles relations : MM. de Villafior, de Barbosa, de Lolé. L'année suivante, en juin, départ pour Bagnères-de-Bigorre (8). C'est la dernière nouvelle que renferme le dossier de l'émigré. Ce voyage du être aussi le dernier qu'il fit en France. Après l'hiver, en effet, et le printemps consacrés à la préparation du drame *Aben-Humeya*, Martínez, en juillet 1830, fut retenu à Paris par la

(1) Lettre du Préfet de Tarbes au Min. de l'Int. 4 août 1827. F₇ 11.999.

(2) Lettre du Préfet de Tarbes au Min. de l'Int. 2 septembre 1827. F₇ 11.999.

(3) Lettre du Préfet de Tarbes au Min. de l'Int. 1 septembre 1827. F₇ 11.999.

(4) Lettre du Préfet de Tarbes au Min. de l'Int. 1 octobre 1827. F₇ 11.999.

(5) Lettre du Préfet de Tarbes au Ministre de l'Intérieur, 1^{er} octobre 1827. F₇ 11.999.

(6) Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 18 décembre 1827. F₇ 11.999.

(7) Note du Ministre de l'Intérieur 10 juin 1828, et Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 17 septembre 1828. F₇ 11.999.

(8) Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 22 juin 1829. F₇ 11.999.

représentation de sa pièce (1). En 1831, il regagnait définitivement son pays natal (2).

IV

La police, on vient de le voir, avait donc soigneusement monté la garde autour de Martínez que ses antécédents politiques avaient pu, d'abord, rendre suspect. Elle signala minutieusement les Espagnols avec lesquels il entretenait de fréquentes relations. Nous croyons cependant qu'elle en dressa une liste incomplète. Martínez ne fréquenta pas seulement les salons de la duchesse d'Hijar, souple et intrigante, et de M^{me} de Pontejos, femme trop vieille pour un mari trop volage ; il ne fut pas que l'ami de Toreno, son vieux compagnon de lutte, qui, à Paris, dilapidait sa fortune en entretenant M^{lle} Bourgoing, « des Français » ; de San Carlos, réservé et prudent, de tant d'autres, que la Sûreté nous fait connaître (3). Martínez dut certainement rencontrer aussi des artistes et des écrivains espagnols, qui, grâce à leur conduite exemplaire et à leur vie laborieuse, vécurent à l'abri des enquêtes et des surveillances policières, tels Maury, Ochoa, et le musicien Gomis. Il est fort probable qu'avant de publier son *Espagne Poétique*, Maury a consulté Martínez de la Rosa sur le choix des pièces à recueillir. Ochoa alla applaudir *Aben Humeya* (4). Quant à Gomis, on sait qu'il fut le collaborateur de Martínez, puisqu'il composa la musique pour les chœurs du drame (5).

Tel fut le milieu espagnol dans lequel vécut Martínez de la Rosa, pendant son séjour à Paris. Longtemps, il lui suffit. Les quelques vagues intrigues de ce groupe aristocratique, surtout les visites et les réceptions brillantes, remplirent une bonne part de son existence d'émigré. Pourtant peu à peu, tardivement, il connut quelques Français précédés auprès d'eux de sa renommée de littérateur et d'homme d'Etat. Il noua des relations avec des écrivains, des artistes, des hommes politiques et des gens du monde.

(1) Voir plus loin p. 181.

(2) *id.* p. 183.

(3) Nous avons examiné le dossier de Pontejos et celui de Toreno (Arch. Nat. Paris F₇ 11.998 et F₇ 12.000). Nous y avons trouvé les quelques indications que nous venons de donner, nous réservant de publier bientôt, avec plus de détails, le dossier de Toreno et quelques autres encore.

(4) Ochoa, art. de *El Artista*, 1835, p. 157 « *Aben Humeya* de cuyo brillante triunfo fué testigo ocular, entre otros muchos españoles, el autor de este artículo ».

(5) ... « Les chœurs composés par mon compatriote, M. Gomis, qui vient de donner une si grande preuve de son talent, suffiraient à eux seuls pour exciter la curiosité du public ». Avant-propos d'*Aben Humeya*, *ouv. cit.*

Dans l'*Avertissement* qu'il mit plus tard en tête de ses œuvres dramatiques, faisant allusion à ses années d'exil, Martínez écrit : « A ce moment, la lutte était très vive entre les classiques et les romantiques ; l'auteur comptait de nombreux amis dans l'un et l'autre camp(1) » Il est regrettable que Martínez n'ait pas été plus explicite et ne nous ait pas livré les noms de ces écrivains amis. Cette réserve est d'ailleurs quelque peu suspecte, car aussitôt après, dans le même texte, Martínez parlant de « littérateurs d'un mérite reconnu », cite sans hésiter le nom de Guizot. Pourquoi donc le premier silence ? Martínez s'est probablement beaucoup avancé en employant le mot « amis ». Il est peut-être plus exact de penser qu'il n'a eu que de vagues rapports avec les écrivains français de son temps, du moins avec les grands chefs d'école. Avec les maîtres du classicisme, les Lemercier, les Ponsard, il n'aurait peut-être pas été difficile d'entrer en relations quand on était l'auteur d'un *Art Poétique*, d'une traduction et d'un commentaire de l'*Épître aux Pisons*, de la *Veuve de Padilla* (tragédie). Mais était-ce bien tentant ? Il devait être plus malaisé d'atteindre les jeunes romantiques. Leur défiance devait être en éveil contre ce néo-classique venu cependant de « Tras los Montes ». Surtout, une grande différence d'âge les séparait. En 1827, Martínez avait 40 ans ; Hugo, 25 ; Vigny, 30 ; Gautier et Musset étaient des adolescents. Seul des grands, Lamartine, qui lui aussi avait au début de sa vie sacrifié à la mythologie froide du XVIII^e siècle mourant, se rapprochait de l'émigré espagnol. Les autres représentaient la jeunesse et les audaces, Martínez la prudence et l'âge mûr.

Pourtant un écrivain fougueux et jeune se rapprocha de l'ancien ministre espagnol et entretint avec lui de bonnes relations : ce fut le grand Balzac. Sa curiosité de l'Espagne (2), la séduction que ne manqua pas d'exercer sur sa jeune imagination la vie tumultueuse de Martínez entraînèrent le romancier vers l'émigré. En octobre 1829, Balzac dédia à son ami l'une de ses nouvelles les plus violentes, et toute « espagnole », *El Verdugo* (3).

Martínez connut aussi des écrivains de second ordre. Il est probable qu'il put rencontrer le fameux Théaulon, qui approvisionnait les théâtres du boulevard. Dans une comédie de Martínez, en effet,

(1) « Ardía a la sazón, y muy viva, la lucha entre los clásicos y los románticos, y el autor contaba con muchos amigos en uno y otro campo ». *Advertencia. Obras dram. Ouv. cit.* T. I, p. 6.

(2) Voir ce qu'il dit au sujet de la pièce qu'il prépare *Felipe il (I) discreto*. « Deux de mes amis fouillent avec ardeur les manuscrits historiques pour que rien ne me manque. Je veux avoir jusqu'aux plans du palais, et jusqu'à l'étiquette de la Cour d'Espagne sous Philippe II » *Lett. à l'étr.* 1833-1842, p. 162. Voir dans Baldensperger, *Les institutions étrangères chez Honoré de Balzac*. Paris, Champion 1927, *Vers les péninsules de la passion intenses*.

(3) Voir cette nouvelle dans les œuvres complètes de Balzac, éd. Furne, *ouv. cit.* T. XV.

La niña en casa y la madre en la máscara, l'auteur français puisa l'idée d'une petite pièce en deux actes : *La Mère au bal et la fille à la maison* qui, paraît-il, obtint un vif succès (1). Mais remarquons en passant que les deux comédies sont tout à fait distinctes l'une de l'autre, contrairement à ce qu'assure Martínez de la Rosa. Peut-être Martínez fit-il la connaissance d'un autre vaudevilliste à la mode, Mazères ? Celui-ci dînait parfois et soupait avec le comte de Toreno et « de charmantes personnes ». Toreno aurait pu servir d'intermédiaire entre les deux auteurs, le français et l'espagnol (2).

Martínez fut également en relations avec Louis Viardot, l'auteur de quelques études sur l'Espagne, et le traducteur de Cervantes. De retour en Espagne, aux premiers jours de son Ministère, Martínez envoya à Paris par la valise un grand nombre de lettres : l'une d'elles était destinée à Viardot (3).

Parmi les acteurs et les artistes que connut Martínez, il faut citer le grand Talma, M^{lle} Bourgoing, et un peintre, M^{me} Fauchery. C'est Martínez en personne qui nous signale Talma comme une de ses connaissances (4). M^{lle} Bourgoing, on se le rappelle, était la maîtresse de Toreno. Martínez eut mille occasions de la voir chez elle où son généreux amant recevait et offrait à dîner. Grâce à M^{lle} Bourgoing, il put connaître le monde des théâtres parisiens. Quant à M^{me} Fauchery, elle fit le portrait de l'émigré espagnol. Dans l'édition des Poésies (1833), on en trouve, en frontispice, la reproduction.

Ainsi Martínez de la Rosa connut à Paris de nombreux artistes et écrivains français, aux goûts très divers, au talent inégal, de Balzac à Théaulon, de Talma à M^{lle} Bougoing. Outre ces relations, il entretenait aussi de bons rapports avec des hommes politiques célèbres. Son biographe portugais signale qu'il fut reçu avec faveur par de Broglie, Decazes, Molé, Guizot, Thiers et Duvergier de Hauranne (5). Mais nous n'avons pas trouvé confirmation de ces rapports avec tous les gens cités par Rebello — peut-être un peu à la légère. Pour Guizot seul, la chose est certaine. L'homme d'Etat français, dans ses *Mémoires*, rappelle qu'il a connu Martínez vers la fin de son exil seulement. Voici comment il raconte sa première entrevue avec l'Espagnol :

(1) « Hallándose el autor en Paris, se representó con gran éxito en aquella capital un vaudeville en dos actos, con el mismo argumento y situaciones principales que esta comedia : tenía por título : *La Mère au bal et la fille à la maison* ». Martínez de la Rosa. *Advertencia de La Niña en casa...* Obr. dram. éd. cit., T. I, p. 151.

(2) Mazères. *Le Jeune Mari*, comédie en 3 actes. Préface : « Ce soir-là je dînais chez le comte de Torreno (1), réfugié politique, et plus tard premier ministre en Espagne, avec l'auteur d'*Agamemnon* [Lemercier], Duvicquet, et quatre personnes charmantes. »

(3) 25 janvier 1834. Corresp. Embajada de Paris. Madrid, Arch. Minist^o de Estado.

(4) *Advertencia*, Obr. dram. éd. cit., T. I p. 6. « Conocer a algunos actores de merecida reputación y entre ellos al célebre Talma ». Boccage, aussi, qui joua *Aben-Humeya*.

(5) Rebello da Silva, ouv. cit., p. 84.

« Quand j'ai connu pour la première fois M. Martínez de la Rosa, il était bien loin du pouvoir et ne s'attendait probablement guère à l'exercer jamais dans son pays. Après cinq années de détention d'abord dans un cachot, puis dans les presidios de Ceuta, sans autre motif que d'avoir été membre des Cortès de 1812 à 1814 et en 1820, il avait échangé en 1823 la prison contre l'exil, et vivait réfugié à Paris, cherchant et trouvant dans les lettres un adoucissement au poids de l'inaction loin de la patrie. Il vint un jour me voir pour me parler d'un drame historique : *Aben Humeya, ou la révolte des Maures sous Philippe II*, qu'il était près de faire représenter sur l'un de nos théâtres ; il m'en exposa le plan et m'en lut quelques scènes qui m'inspirèrent beaucoup d'intérêt ; mais en écoutant l'ouvrage, je fus surtout frappé par l'auteur : sa physionomie à la fois grave et animée, un peu triste, la simplicité noble de ses manières, l'élégance savante de son langage, l'élévation candide de ses sentiments, sa persévérance tranquille et sans fiel dans ses idées politiques, fruit évident de la conviction, non de la passion ni de l'orgueil, toute sa personne et toute sa conversation me donnèrent, de son caractère et de ses lumières générales, une haute idée. Je ne prévoyais pas que ce généreux et éloquent esprit serait un jour appelé à gouverner son pays ; mais je demeurais convaincu qu'il ne manquerait jamais de l'honorer (1). »

De Barante dut être lui aussi en relations avec Martínez. Quand, de retour dans son pays, l'émigré espagnol, par un changement de fortune soudain, devint premier ministre, il chargea l'ambassade de Paris de faire tenir une lettre à M. de Barante (2). Nous ignorons malheureusement l'histoire de ces rapports.

C'est parmi les doctrinaires, donc, que Martínez trouva quelques amis. Nous ne savons pas, et nous ne croyons pas, qu'il ait fréquenté beaucoup les libéraux de la Restauration, dont la société eût pu le compromettre. Si son compatriote Toreno, plus résolu, plus imprudent, lui a peut-être donné l'occasion de rencontrer Benjamin Constant, Casimir Perier, Lameth, de Corcelle et d'autres, il n'a pas dû rechercher la compagnie de ces députés de gauche (3). Il aimait plus de modération et de tempérament.

La Société parisienne la plus choisie s'ouvrit elle aussi à Martínez de la Rosa, si parfait homme du monde, galant avec discrétion, et courtois avec dignité. Il fut reçu chez les grands banquiers qui réunissent chez eux des hôtes de marque. La police signale qu'il « a des relations avec MM. Ardoïn et Ternaux (4) ». Il « va aussi quelquefois

(1) Guizot. *Mémoires*. T. III, p. 75-76.

(2) 9 septembre 1834. Corr. Embajada de Paris. Madrid. Arch. Minist. de Estado.

(3) Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 16 avril 1822 (avant l'arrivée de Martínez à Paris) et d'autres postérieures. Arch. Nat. Paris F₇ 12.000.

(4) Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 26 janvier 1825. Arch. Nat. Paris. F₇ 11.999.

chez M. Lafitte avec lequel il a des relations d'intérêt (1) ». Ses amis se prêtent à lui faire parvenir des lettres sous le couvert de leur maison (2). Nul doute que dès son arrivée à Paris, en 1824, il n'ait été voir de Lesseps, auquel il devait, on se le rappelle, la permission de séjourner dans la capitale (3).

Dans les dernières années de son séjour à Paris, Martínez de la Rosa est accueilli avec empressement dans les maisons les plus distinguées : « Il est admis chez plusieurs pairs de France et notamment chez M. le Duc Dalberg qui en fait le plus grand cas. On assure que cette opinion que paraissent partager tous les personnages distingués qui connaissent M. Martínez de la Rosa est justifiée par son noble caractère, la modération de ses principes politiques, et par les grands talents qu'il a développés soit comme homme d'Etat, soit comme littérateur (4) ».

L'un des salons parisiens les plus fameux, où fréquentaient les gens de la plus grande distinction, et qui accueillit notre émigré, fut celui de M^{me} Ancelot. La maîtresse de céans nous a conservé les noms et les physionomies de ses visiteurs dans un recueil de souvenirs qui ne manquent pas d'intérêt (5). L'ouvrage est divisé en cinq chapitres qui décrivent les diverses époques du salon, chacune étant illustrée par une gravure groupant les portraits des amis de M^{me} Ancelot. C'est dans la deuxième partie du livre, et dans le deuxième tableau qu'apparaît Martínez de la Rosa. Il y figure aux côtés de Chateaubriand et de M^{me} Récamier, de M. de Tocqueville, de Jouffroy, de Jouy, de Beyle, ainsi que de quelques illustres étrangers, le prince Czartoryski, et Tourguenef. La scène représente les habitués du salon écoutant Rachel réciter des fragments du rôle d'Hermione. Voici, dans le commentaire, joint au tableau, ce que M^{me} Ancelot écrit à propos de Martínez :

« En jetant les yeux sur un autre côté de mon tableau, je vois encore deux hommes éminents à qui les événements furent plus favorables : c'est Martínez de la Rosa, alors exilé pour des idées trop avancées, et le comte Mamiani de la Royère qui, après avoir risqué sa vie pour l'Italie, trouvait dans l'étude et dans l'amitié quelque adoucissement à son exil. Tous deux ont vu leurs vœux réalisés. L'Italie est libre et l'Espagne se relève, grâce à ces idées qui avaient fait bannir l'un et

(1) Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 19 octobre 1825, Arch. Nat. Paris, F₇ 11.999.

(2) « Il en reçut plusieurs dernièrement qui lui ont été transmises par la maison Ternaux ». Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 26 janvier 1825, Arch. Nat. Paris, F₇ 11.999.

(3) Voir plus haut, p. 169.

(4) Lettre du Préfet de Police au Ministre de l'Intérieur, 17 septembre 1828. Arch. Nat. Paris, F₇ 11.999.

(5) *Un salon de Paris*, 1824 à 1864, 2^e éd. Paris, Dentu, 1866.

l'autre. Grâce à leurs caractères pleins de cette élévation et de cette force que donnent de sincères convictions, ils ont gardé dans la prospérité et les grandeurs de leur âge mûr les mêmes idées et les mêmes sentiments qu'ils avaient dans les jours de leur enthousiaste jeunesse ; la fortune ne les enivre pas plus que le malheur ne les avait abattus.

Qu'on me permette une réflexion toute féminine qui n'est pas hors de place devant les portraits de M. de Tocqueville, de M. Martínez de la Rosa, de Jouffroy et de M. Mamiani. C'est que les hommes d'une nature morale tout à fait supérieure ont toujours une belle et jolie figure. Rien n'était plus agréable que le visage de ces quatre hommes éminents ; à des traits fins et réguliers se joignait une aimable expression douce et noble qui était le reflet de leur âme (1). »

Telles furent les relations mondaines de Martínez qui, on le voit, ne connut guère la solitude et l'isolement si pénibles aux exilés. Le commerce de gens raffinés et cultivés ne fut pas sa seule distraction. Les études sérieuses, la composition de divers ouvrages occupèrent une bonne partie de son temps. La Police, on se le rappelle, signale à plusieurs reprises qu'il travaille avec acharnement ; qu'il passe la plus grande partie de son temps à écrire. Son biographe portugais indique également qu'il fréquentait assidûment les bibliothèques parisiennes (2). Il suivait certains cours de la Sorbonne, en particulier celui de chimie qui attirait aussi d'autres émigrés espagnols, entre autres M. de Pontejos et le colonel San Martín (3).

Son séjour fut extrêmement fécond. Martínez mit en ordre ses papiers en vue de l'édition de ses œuvres qui commencèrent à paraître chez Hingray et Bobie, et chez Didot. Il composa pour mettre à la suite de son *Art Poétique* et le rajeunir singulièrement des notes et des études sur les divers genres littéraires, très riches en renseignements sur la littérature espagnole. Tenté par le succès du « roman historique » qui triomphait alors à Paris (4), il décida d'écrire *Doña Isabel de Solis*, afin que l'Espagne eût elle aussi un ouvrage à la manière de Walter Scott et de Manzoni. Mais ce n'est qu'une fois revenu en Andalousie qu'il se mit sérieusement à cet ouvrage (5). Martínez composa surtout des œuvres pour le théâtre. Deux vaudevilles à la manière de Théaulon, deux drames où se découvre sans peine l'in-

(1) *Ouv. cit.*, p. 89.

(2) Rebello da Silva, *ouv. cit.*, p. 85 « Visitó diariamente las vastas y copiosas bibliotecas de la corte intelectual del mundo... ». Capefigue, *Les Diplom. europ.*, *ouv. cit.*, t. II, p. 372 : « A Paris, savant et homme de lettres, on le voyait à la Bibliothèque du Roi, fouillant les vieux livres pour chercher quelques idées d'histoire et de poésie. »

(3) Préfet de Police à Ministre de l'Intérieur, 2 mars 1825. F₇ 11.999.

(4) Sur le succès du roman historique, voir surtout Maigron, *Le Roman historique à l'époque romantique*, *ouv. cit.*

(5) *Doña Isabel de Solis*. Baudry, Paris 1844. 1^{re} partie. *Advertencia*, p. 193-194.

fluence romantique ; une tragédie parfaitement classique, tribut payé à ses amis de la vieille école. L'un des drames, *Aben-Humeya* ou la *Révolte des Maures sous Philippe II* était écrit en français. Il fut représenté avec éclat à la Porte Saint-Martin, quelques jours avant la révolution de juillet. Le nom de Martínez de la Rosa résonna dans tout Paris. Ce fut un concert d'éloges, presque unanimes, célébrant le tour de force de l'émigré espagnol. Voici le compte rendu de la première d'*Aben-Humeya*, que publia la *Revue des Deux-Mondes*. « [Le drame] de M. Martínez de la Rosa a attiré la foule et doit l'attirer longtemps encore. Ce drame réunit en effet tout ce qu'il faut pour intéresser vivement, et l'auteur mérite d'autant plus d'éloges qu'il avait à triompher d'un idiome qui n'était pas le sien, ce qu'il a fait. Tout conspirait au reste au succès de cette pièce : mise en scène éblouissante, décors d'un effet admirable, et, chose qui tient du prodige, chœurs de figurants chantant des fragments de musique religieuse, avec un goût inconnu jusqu'alors à la Porte Saint-Martin (1). »

Dans les *Débats*, on insiste sur l'hommage que le public rendit à l'émigré espagnol en allant applaudir son œuvre : « Cette pièce excitait depuis longtemps l'attente générale, une foule considérable était accourue pour la voir. C'était comme un congrès européen où chaque peuple comptait des représentants. La France, l'Angleterre, l'Espagne surtout y députaient quelques-unes de leurs plus nobles illustrations. Nul cependant n'était attiré là par l'appât vulgaire du spectacle, par l'espoir des émotions que promettait le drame : dans cette solennité du théâtre, la pièce n'était plus que chose secondaire ; ce qu'on voulait, c'était honorer le caractère public de l'homme, bien plus encore qu'applaudir au talent de l'écrivain dramatique (2). » Suivait une biographie, dont certains détails étaient quelque peu fantaisistes (3), assez semblable à celle qui parut aussi dans la *Revue des Deux-Mondes*.

En plein succès, *Aben-Humeya* fut un moment arrêté par la Révolution de juillet, mais reparut bientôt après à la Porte Saint-Martin. Des spectateurs y découvrirent des couplets sur la liberté qu'ils appliquèrent au moment présent. « Le cri de guerre d'*Aben-Humeya* soulevant les Maures contre Philippe II a trouvé des échos dans la salle de la Porte Saint-Martin (4). »

Ajoutons que Martínez écrivit à Paris plusieurs de ses poésies et qu'il travailla à son grand ouvrage politique, *l'Esprit du Siècle*. L'idée première lui en était venue en 1823, quand il comprit « combien la

(1) *Revue des Deux Mondes*, juillet 1830, p. 105. V. aussi *Globe* du 21 juillet 1830.

• ... une mise en scène des plus riches et des plus animées... »

(2) *Les Débats*, 21 juillet 1830. La *Revue de Paris* se montra fort sévère.

(3) Martínez professeur à Salamanque, par exemple.

(4) *Le Globe*, 3 août 1830.

politique des gouvernements s'égarait sur les moyens d'assurer leur repos et la tranquillité des peuples (1)». « En 1830, ajoute-t-il, assistant à la nouvelle révolution française qui coûta le trône en l'espace de trois jours à trois générations de rois, et calculant les résultats qu'un événement aussi inattendu ne manquerait pas de produire probablement dans tous les Etats de l'Europe, je ne pus résister au désir de poursuivre mon entreprise, de bon cœur et sans que m'effrayassent la multitude des réflexions, ni le poids des faits qui allaient m'accabler. Sans trêve ni repos, je continuai à travailler à cet ouvrage jusqu'à mon retour dans ma patrie et au sein de ma famille, vers la fin de 1831... (2). »

Dans la vie de Martínez, les années de Paris comptent parmi les plus heureuses et les plus fécondes. Heureuses, car Martínez fut très entouré par ses compatriotes réfugiés, dont plusieurs étaient des amis de longue date, et accueilli avec une très sympathique curiosité par les Français les plus notoires de l'époque. Fécondes, car, à Paris, Martínez travailla, enrichit sa culture, et composa de nombreux ouvrages, parmi lesquels ses œuvres dramatiques les plus célèbres, les seules par qui survit son nom. Martínez assista à la lutte des classiques et des romantiques. Malgré ses principes littéraires, il se laissa gagner à quelques-unes des théories nouvelles : pour un Espagnol, ce n'était pas une concession trop coûteuse que d'applaudir au mélange des genres, à la suppression des unités, à la couleur locale, au vers libre (3). Mais les excès des Romantiques, leurs exagérations bouffonnes le firent se garder de l'outrance. Il sut reconnaître les mérites des anciens. Il en suivit parfois les lois austères. Il plana au-dessus de la mêlée. En politique, il regarda d'un œil clairvoyant la marche des événements. Il vit se préparer la révolution de 1830. Il vit que « le peuple se souleva au nom de la charte ; qu'au nom de la charte, il triompha ; et que, pour prix de la victoire, on lui promit que la charte serait une réalité ». Il acquit la profonde conviction que seul un régime constitutionnel donne aux pays la paix et la prospérité. De retour en Espagne, il allait instaurer le romantisme tempéré, le système constitutionnel modéré. Il allait devenir le champion et l'apôtre du Juste Milieu.

(1) *Advertencia*, p. V-VI, in *Esp. del Siglo*, I.

(2) *Id.* p. VI, in *Esp. del Siglo*, I.

(3) Voir ses *Apuntes sobre el drama histórico*.

CHAPITRE II

Le Grand Ministère

A) *Les Débuts.*

Pour la seconde fois, l'exil allait porter Martínez de la Rosa à la présidence du Conseil des Ministres.

I

Le 5 septembre 1831, Martínez de la Rosa quittait Paris et se mettait en route pour Grenade. L'ambassadeur d'Espagne avait été autorisé par le roi Ferdinand VII à lui délivrer un passeport (1). Pourtant, comme s'il avait été un « bandit », Martínez ne put traverser Madrid. « Je passai, rappellera-t-il plus tard dans un discours, hors des murs de cette ville où j'avais donné, au péril même de ma vie, tant de preuves de loyauté envers le trône et d'amour de l'ordre. Je me retirai dans l'obscurité de ma maison, et au sein de ma famille (2). » Martínez arriva à Grenade le 27 octobre. Il data de ce jour mémorable une de ses poésies les plus connues : *Le Retour à la patrie*.

Malgré la mesure bienveillante dont il venait d'être l'objet, Martínez n'en fut pas moins étroitement surveillé dans sa ville natale. Le 28 octobre, en effet, le Surintendant de police informait le chef de la sûreté de Grenade de son retour (3). Le 1^{er} novembre, le délégué de Grenade annonçait au surintendant que Martínez s'était présenté à lui (4). Quelques jours plus tard, Calomarde priait, au nom du roi, le Surintendant de faire « observer » Martínez (5). Cet ordre était transmis deux

(1) Lettre du 21 octobre 1831 du Secrétaire du roi au Surintendant de police. (Arch. Hist. Nac. Alcalá de Henares. Gobernación, 5385.)

(2) Intervention à l'Estamento de Procuradores *D^o de Ses.* 16 octobre 1834.

(3) Arch. Hist. Nac. Alcalá de Henares. Gobernación 5385.

(4) *id.* *id.* *id.*

(5) Lettre du 11 novembre 1831. Arch. Hist. Nac. Alcalá de Henares. Gobernación 5385.

jours après au délégué de Grenade qui, le 22, adressait un rapport favorable sur l'ancien député aux Cortes. Martínez, depuis son arrivée dans sa ville natale, avait fait preuve « de la meilleure conduite ». « Il ne parlait jamais et ne permettait pas qu'on lui parlât de politique (1). »

Appréciant la joie d'être revenu à Grenade, et sachant, par expérience, à quoi l'exposerait toute imprudence, Martínez s'abstint donc de s'occuper des affaires publiques. Comme aux jours d'exil, il se consacra aux travaux d'histoire et de littérature. Il n'osa même pas continuer son *Esprit du Siècle*. Il enferma son manuscrit, tant il était alors dangereux de composer des ouvrages de politique (2)! Pris d'amour pour un héros de Grenade, dont, sur le théâtre municipal on représente chaque année l'exploit le plus fameux, Martínez se mit à rechercher des documents, à lire des chroniques, et autres ouvrages relatifs à Hernando del Pulgar. Il fouilla les archives du Marquis del Salar, le propriétaire actuel de la maison des Pulgar. Il chercha, mais en vain, à Grenade et à Loja, une biographie manuscrite du chevalier qu'on ne devait découvrir que beaucoup plus tard (3). Bref, il prépara soigneusement la documentation de l'ouvrage qu'il devait présenter quelques mois après à l'Académie de l'Histoire (4). Il réunit aussi quelques notes, au cours de ses recherches, en vue d'*Isabel de Solis*, nouvelle historique dont il avait conçu le dessein pendant son séjour à Paris (5). Il fit représenter sur la scène de Grenade une comédie *La Jalousie injustifiée ou le Mari dans la Cheminée*, au profit d'une œuvre de bienfaisance locale (6).

(1) Lettre du sous-délégué principal de police au Surintendant de police. Arch. Hist. Nac. Alcalá de Henares. Gobernacion 5385.

(2) « ... las circunstancias en que se hallaba a la sazón el reino, me obligaron a guardar encerrados mis manuscritos, apartando mi atención de materias políticas, y procurando desahogo y esparcimiento en algunos ocios literarios ». *Espíritu del Siglo. I. Advertencia*, p. 6-7.

(3) Villa-Real y Valdivia, F. de P. — Hernán Pérez del Pulgar y las guerras de Granada. Ligeros apuntes sobre la Vida y hechos hazañosos de este caudillo, seguidos de un apéndice donde se incluyen varias descripciones de la ciudad de Granada, por... Madrid, Tipografía de Manuel Ginés Hernández, 1892.

Villa-Real a retrouvé le ms. qu'avait cherché Martínez de la Rosa et qui est intitulé : *Cronicón póstumo de la vida, proezas, mercedes y genealogía de Fernando Pérez del Pulgar y Osorio, primer Alcaide y señor del Castillo y Villa-Salan y de los molinos de Fez en Africa, llamado « el de las hazañas » por las muchas que obró en la conquista de todo el reino de Granada, en servicio de Dios nuestro señor, y de los S^{tes} Reyes católicos don Fernando y D^a Isabel. Confutación de las siniestras opiniones que sobre algunas y su autor se han admitido, dirigidas al Ilustrísimo y Reverendísimo S^r Dean y cabildo de la Sta iglesia metropolitana de la ciudad de Granada. Historiadas por D. Martín de Angulo y Pulgar, natural de la ciudad de Loja. Hecho en Loja en 1649. Ce titre est cité par Villa-Real, p. 8, n. 1.*

(4) Lettre du 19 mars 1834 de Martínez de la Rosa à D. Diego Clemencín, secrétaire de l'Académie, lui faisant hommage de son livre. En marge de la lettre, on trouve la mention suivante : « Academia de 21 de marzo de 1834. Acúcese el recibo con gracias. En seguida fué propuesto el S^r Martínez de la Rosa p^a académico honorario y salió electo por todos los votos. » (Arch. Acad. de la Hist^a Madrid).

(5) *Hernán Pérez del Pulgar*, éd. cit., *Advertencia* « y saqué varios materiales para otra obra que tengo entre manos. » *I. de Solis* était en chantier depuis Paris.

(6) *El marido en la chimenea...* Obr. dr. éd. Rivad. III, *Advertencia*, p. 3.

Telles furent les principales occupations de Martínez durant les quelques mois qu'il passa à Grenade, auprès de son frère et de ses amis d'autrefois. Dans le courant de 1833, il abandonna Grenade pour Madrid. En chemin, il fut victime d'un vol (1). Dans sa nouvelle résidence, il continua à travailler aux ouvrages commencés. Il mit au point son *Hernán del Pulgar*, ordonna ses poésies dont il publia un recueil chez Repullés en 1833. Il prépara aussi une édition de ses *Œuvres complètes*, semblable à celle de Didot, même par ses caractères et ses ornements typographiques (2). Il fait représenter son *Œdipe* (3 février 1832). Martínez dut également revoir ses chers amis dont il avait été séparé durant l'exil, en particulier le duc de Frias, si durement éprouvé par la mort de sa femme, et le marquis de Miraflores, auxquels il témoigna bientôt d'une façon très nette toute son affection (3).

II

L'heure était proche où Martínez allait être tiré de sa retraite laborieuse et porté à la Présidence du Conseil des Ministres. Le cabinet Zea Bermúdez qui avait été constitué dans les derniers temps du règne de Ferdinand VII (1^{er} octobre 1833) ne satisfaisait plus la Reine Régente et le parti libéral, qui se groupait autour d'elle, contre D. Carlos et les Apostoliques. Zea qui, en diverses occasions solennelles avait fait déclarer par la Reine qu'elle était « l'ennemie irréconciliable de toute

(1) Richard Ford rapporte l'anecdote suivante :

« Ce dramaturge [Martínez] en mai 1833, fut rappelé de sa retraite de Grenade à Madrid par le soupçonneux Calomarde. La diligence, dans laquelle il voyageait, fut arrêtée par des voleurs, vers dix heures d'une nuit pluvieuse, près de Almura-diel ; au premier avertissement, le conducteur et les postillons mirent pied à terre et se prosternèrent pour démontrer leur grand respect à ces seigneurs de la route. Les voyageurs étaient Martínez de la Rosa, un artiste allemand, et un de nos amis — un Anglais résidant actuellement à Londres, qui fut traité avec courtoisie par les bandits satisfaits, car, avec une parfaite bonne grâce, il ne fit aucune difficulté pour leur livrer sa bourse bien garnie. Il n'en fut pas de même pour le « Deutscher », qui aurait été maltraité, à cause de sa bourse vide, si notre ami n'était intervenu et n'avait indiqué la profession de l'allemand... Pendant ce temps, le *Don* [Martínez] s'occupait de cacher dans la doublure de la voiture sa montre et ses rares duros dont il nia résolument l'existence quand on les lui demanda. (Ils reparurent, au reste, bientôt après, sous la menace d'une bastonnade qui lui fut presque appliquée). Après cette arrestation, les voyageurs purent continuer librement leur chemin : le chef des bandits serra la main à notre compatriote et prit congé de lui en lui souhaitant un bon voyage et en lui disant : « Allez avec Dieu... Vous êtes un *caballero* comme le sont tous les Anglais ; l'Allemand est un *pauvre diable* ; l'Espagnol un *trompeur*. » Ce dernier personnage, si durement traité par ce Lavater espagnol, a empoché plus qu'on ne lui a volé, car il a été président du conseil des ministres avec la reine Christine, et un humble et dévoué esclave de Louis-Philippe. *Cosas de España* ! » (*Cosas de España*, T. II, p. 42-43).

(2) Il fait paraître à la même époque une édition en Angleterre toute semblable à l'édition de Madrid.

(3) Il les nomma ambassadeurs à Paris et à Londres respectivement.

innovation religieuse ou politique », ne voulait pas dépasser le stade du despotisme éclairé. Par son fameux manifeste du 4 octobre 1833, il annonça solennellement l'« immutabilité politique (1) » comme règle de conduite.

De plus, le chef du gouvernement ne craignit pas d'employer certaines mesures dignes de l'ancien régime. Il lança des lettres de cachet contre ses adversaires et fit supprimer les journaux de l'opposition. Ces mesures excessives provoquèrent le mécontentement du Conseil de Régence (Consejo de Gobierno), institué par le testament de Ferdinand VII. Le Président de ce Conseil, le marquis de Las Amarillas, s'unit aux chefs du parti libéral. A cette coalition vinrent se joindre les capitaines généraux Quesada, de Valladolid, et Llauder, de Barcelone ; dès lors, Zea ne pouvait plus se soutenir au pouvoir. Il fallut le renvoyer (2).

Afin de faire l'union des forces libérales, Marie-Christine se mit en quête d'un cabinet plus résolu à entrer dans la voie des réformes ; elle voulut confier le pouvoir au parti du « mouvement ». Martínez de la Rosa apparut à plusieurs conseillers de la Reine comme celui dont le prestige personnel permettrait aux principes nouveaux de s'implanter en Espagne sans trop de difficultés. Les persécutions qu'il avait souffertes en faisaient un « martyr ». Tout récemment encore il était proscrit. D'un autre côté, sa prudence et sa modération le mettaient à l'abri des démarches trop rapides. Il n'« irait pas trop vite (3) ».

Le « Conseil de gouvernement » proposa à la Reine Régente des listes de personnes pour chaque ministère. Martínez ne figurait sur aucune d'elles. Ce furent J. de Burges et Zarco, très écoutés à cette heure par Marie-Christine, qui mirent en avant son nom, pour les Affaires Etrangères. Burgos souhaitait, en effet, des ministres « capables, ayant complété leur éducation à l'école du malheur, et guéris, par cela, des innovations violentes » (4). Martínez, de plus, était alors très populaire auprès des libéraux : sa présence pouvait fortifier le nouveau cabinet. La Reine le fit donc mander au Palais. On le trouva avec peine, car « il vivait dans un lieu très retiré, occupé seulement de ses travaux littéraires » (5). Il accepta le ministère. (15 janvier 1834.) Au début,

(1) Sur cette « immutabilité », voir en particulier Miraflores, *Memorias para escribir la Hª contempª de los siete primeros años del reinado de Isabel II*. Ouv. cit., p. 5 ; v. aussi dépêche de Rayneval du 7 octobre 1833 citée en partie dans Guizot, *Mémoires*, t. IV, p. 66.

(2) Ch. Didier. *L'Espagne sous Ferdinand VII*. *Revue des Deux Mondes* 15 déc. 1835.

(3) Nous reprenons le mot « n'allez pas trop vite », qui fut dit et redit par divers membres du Cabinet Français de Soult à l'ambassadeur d'Espagne à Paris, le duc de Frias, au moment où l'on ne connaissait pas encore les termes du Statut Royal que Martínez donna à l'Espagne.

(4) Burgos J. de. *Anales, ouv. cit.* T. I, p. 213. Hubbard, *Hª contª de l'Esp.* T. I, 2^e série, ch. I, suit de très près Burgos.

(5) *Dº de Ses.* 5 mars 1847. Ce détail est confirmé par Alcalá Galiano, *Hª de Esp.* ouv. cit. T. VII, p. 323. Comparer cette situation à celle du commandeur, dans

sur la proposition de Burgos, qui, admirant l'intelligence de Martínez, redoutait son hésitation habituelle, la présidence du Conseil fut séparée du portefeuille des Affaires étrangères. Le premier ministre devrait être celui dont l'impulsion serait la plus résolue. Mais bientôt après, on revint aux anciens usages et Martínez ne tarda pas à devenir le chef du Gouvernement.

Une fois encore, Martínez de la Rosa se trouvait à la tête des affaires, alors que la situation du pays était particulièrement critique. Un sort malin lui conférait la première place quand il semblait impossible de s'y maintenir. Plus encore qu'en 1822, Martínez allait devoir lutter sans trêve, pour se retirer vaincu, finalement, après avoir été, une fois encore menacé dans sa vie. En plusieurs occasions, il définit son ministère : « un fâcheux héritage, reçu sous bénéfice d'inventaire » (1).

Que lui avait donc légué Zea Bermúdez ? Une administration décomposée : ni armée, ni finances ; une guerre civile dont l'enjeu était le trône d'Espagne. « L'armée se trouvait si réduite à la mort de Ferdinand VII, qu'elle comptait à peine quarante-cinq mille vétérans (2). » Dans les caisses publiques, il restait trente-sept mille réaux en mauvaise monnaie (3). Avec de si pauvres ressources, il fallait soutenir la lutte contre Don Carlos. On se rappelle, en effet, que dès les dernières années de Ferdinand VII s'était posée la question de la succession à la couronne d'Espagne. Allait-elle revenir à la fille du roi ? C'était conforme à l'ancienne coutume espagnole, restaurée, après une période d'oubli, par une pragmatique de 1789, non promulguée. d'ailleurs. Passerait-elle à Don Carlos, frère de Ferdinand, puisque depuis l'avènement des Bourbons sur le trône d'Espagne, la succession avait été exclusivement masculine ? Ferdinand lui-même semblait avoir hésité : une première fois, gravement malade, près de mourir, il avait signé un codicille qui annulait la pragmatique (septembre 1832) (3) ; puis, se ravisant, il avait déclaré nul le codicille et, convoquant les anciennes Cortes, fait reconnaître Isabelle comme princesse des Asturies (20 juin 1833). Ainsi, se trouvaient aux prises deux candidats au trône : D. Carlos, appuyé par le clergé, une partie de l'armée et plus tard les provinces basques : c'est le représentant de l'absolutisme à outrance ; la Reine Marie-Christine, soutenant les droits de sa fille Isabelle, et autour de qui se groupent

Isabel de Solís, retiré à Martos et occupé seulement à lire le *Doctrinal de Privados*, du marquis de Santillane, le *Laberinto de Mena*, et les œuvres de Jorge Manrique, lorsque la reine Isabelle vient le charger de prendre le pouvoir à un moment très critique. *Isabel de Solís*, partie I. p. 196-197, dans éd. Baudry cit.

(1) Par exemple, *D^o de Ses*, 28 déc. 1835.

(2) Martínez de la Rosa, *Bosquejo hist.*... T. II, note 14, chap. XII, p. 349.

(3) Martínez a raconté, à deux reprises, que lorsqu'il arriva au ministère, il fit appeler le trésorier général et lui demanda de quelle somme il disposait : « ce fonctionnaire me répondit, — je ne l'oublierai jamais — « j'ai en caisse 37.000 réaux en mauvaise monnaie ». *D^o de Ses*, 8 juillet 1851 ; voir aussi *Bosquejo histórico*, note 14 du ch. XII, p. 347.

les libéraux, les partisans d'une réforme politique (1). Quand Martínez arrive au pouvoir, les rebelles sont déjà soulevés. Dès le mois d'octobre 1833, quelques jours à peine après la mort de Ferdinand, l'aventurier Merino (2) groupait en Castille les partisans de D. Carlos ; à Vitoria, Berastegui lançait une proclamation en faveur de l'infant ; Santos Ladrón, en Navarre, se « prononçait » pour le frère de Ferdinand (3). Déjà le redoutable Zumalacárregui (4) se préparait à entrer en lutte et allait organiser en une armée assez disciplinée les bandes errantes et dispersées du partisan.

A l'extérieur, la situation de l'Espagne n'était guère plus brillante. Son voisin immédiat, le Portugal, était divisé par une querelle dynastique semblable à celle d'Espagne, mettant aux prises l'infant D. Miguel, soutenant l'ancien régime, et D^a Maria, favorable à de nouvelles institutions. C'était pour l'Espagne un dangereux exemple. De plus, les partisans de D. Carlos trouvaient auprès de D. Miguel tout l'appui qu'il était capable de leur prêter. Dans la mesure du possible, le Portugal du Nord pouvait être un centre d'approvisionnements pour les troupes carlistes, et toujours un refuge où, en cas d'échec, elles pourraient se reformer. Enfin, D. Carlos était l'hôte de D. Miguel. Il vivait entouré de sa cour dans les domaines du prince portugais qu'il avait refusé d'abandonner (5).

Le Portugal était donc un ennemi dangereux pour les partisans de Marie-Christine, le plus redoutable. Ce n'était pas le seul. Si, en effet, la France et l'Angleterre s'étaient empressées de reconnaître la jeune reine et de déclarer légitimes ses droits à la couronne, les puissances de l'Europe centrale avaient rappelé de Madrid leurs agents diplomatiques, et s'obstinaient à ignorer la nouvelle souveraine. Elles accordaient toute

(1) Nous reparlerons plus loin de la circulaire expédiée par Martínez de la Rosa aux principaux agents diplomatiques de l'Espagne, le 11 février 1834, afin d'établir les droits de la Reine à la couronne d'Espagne. Disons, dès maintenant, que c'est un exposé très clair de la question. Il faut voir surtout sur ce sujet : Miraflores, *Juicio imparcial de la cuestión de Sucesión...* *ouv. cit.* Voir aussi la lettre de Mignet au duc de Broglie, 12 octobre 1833, in Guizot, *Mémoires*, T. IV, p. 388-395 et Capefigue *Diplom. de la France et de l'Esp.*, *ouv. cit.*, p. 264 sig.

(2) Merino, 1769-1844, prêtre, célèbre surtout par l'organisation de bandes de « guerrilleros » contre les Français à partir de 1808, et par sa lutte contre les libéraux en 1820. Après la mort de Ferdinand VII, fut l'un des chefs carlistes. Voir pour la bibliographie, Sánchez Alonso, *Fuentes de la hist^a...*, n^{os} 9.689-9.691, 11.470, 11.617.

(3) Martínez de la Rosa. *Bosquejo hist.* T. II, note 20, ch. XII, p. 353.

(4) Pour la bibliographie de Zumalacárregui, voir Sánchez Alonso, *Fuentes de la hist^a...* n^{os} 11.615-11.624. L'ouvrage le plus important est Zariátegui, A., *Vida y hechos de D. Tomás de Zumalacárregui*, *ouv. cit.* Voir aussi le roman historique de Pérez Galdós, *Zumalacárregui*, et sur ce roman l'art. de Boussagol. *Sources et composition du Z. de B. P. G.* Bull. Hisp. 1924.

(5) Ferdinand VII avait adressé à Don Carlos, le 30 août 1833, une lettre l'invitant à s'embarquer promptement à Lisbonne. (Lettre reproduite dans *Bosquejo histór.* note 18 du ch. XII, t. II, p. 352.)

leurs sympathies à D. Carlos, dont le programme politique était plus semblable au leur. Comme l'Autriche, la Russie et la Prusse, le Saint-Siège, lui aussi, refusait son approbation au changement de régime espagnol. Son attitude inquiétait beaucoup le gouvernement, car dans un pays «clérical» comme l'Espagne, un pouvoir reconnu par le Pape s'impose aisément aux populations. Il faut ajouter enfin que la situation des colonies d'Amérique n'était pas définitivement réglée. Malgré des décisions antérieures (1), la reprise des relations commerciales n'était pas encore faite, ni l'indépendance reconnue. Telles étaient les difficultés intérieures et extérieures qui se présentaient au nouveau président du Conseil. Comment allait-il y faire face ?

III

Pendant les premiers mois de son ministère, Martínez se recueille, réfléchit aux solutions les plus favorables. Il ne prend que des décisions partielles. Il ne réalise que des réformes de détail. Afin d'accroître l'armée, il ordonne la levée de vingt-cinq mille hommes (21 février 1834) et il songe à organiser une garde nationale qui prend le nom de garde urbaine (16 février 1834). Mais dès le début les conditions pour être admis dans cette milice sont très restrictives : on compte qu'à Madrid, seuls quinze cents habitants pourraient en faire partie. Aussi le décret est-il reçu avec froideur (2). Afin d'augmenter les ressources de

(1) On se rappelle la circulaire de Martínez adressée aux représentants de l'Espagne dans certaines cours européennes le 9 mai 1822. (Voir plus haut, p. 125-6.) Une commission des Cortes, le 31 juillet 1823, signala l'importance qu'accordaient l'Angleterre et la France à la question américaine. Elle soumit à l'Assemblée un projet aux termes duquel les gouvernements de *fait* des Etats insurgés nommeraient des délégués qui seraient invités à rencontrer ceux de l'Espagne dans un port neutre de l'Europe. L'indépendance des colonies était envisagée comme une solution extrême, mais possible. Vers la même époque, des délégués espagnols signaient avec des représentants de l'Etat de Buenos Aires des préliminaires de paix. Un armistice de 18 mois était conclu et les affaires commerciales pouvaient reprendre. (Martínez de la Rosa, *Bosquejo histór.* T. II, note 105 du ch. XI, p. 330-331). Enfin les Cortes approuvèrent un projet de loi reconnaissant l'indépendance des colonies moyennant le paiement de 100.000.000 de francs. (*Id.* n. 106 du ch. XI, p. 331-332). Divers états européens reconnurent l'indépendance des colonies américaines. Mais le gouvernement de Ferdinand VII s'y opposa avec obstination.

(2) Dépêche de Rayneval, 19 février 1834. Arch. Aff. Etr. Paris. Corr. Pol. Esp. 764.

D'autres moyens d'augmenter l'effectif étaient indiqués dans le décret du 21 février comme les rengagements avec solde supérieure. Ce décret sembla insuffisant, étant données les circonstances critiques du moment : il aurait fallu lever beaucoup plus de soldats. Le ministre de la guerre s'en rendit compte, mais ne voulut pas l'ordonner, redoutant pour le pays un si lourd sacrifice. « *Fué esta una de las faltas más graves del ministerio del 15 de enero* ». *H^a Pintoresca del reinado de D^a Isabel II.* *Ouv. cit.* T. II, p. 23.

Voici quelques-unes des conditions nécessaires pour être admis dans la milice :

l'Etat, Martínez se rend compte que le moment serait mal choisi d'élever les impôts existants ou d'en créer de nouveaux. Aussi a-t-il l'idée de contracter un emprunt à Paris de 200.000.000 de réaux. A plusieurs reprises, il prie notre ambassadeur de Rayneval de vouloir demander à son gouvernement de favoriser les négociations financières de l'Espagne. Il pense que l'appui officieux du cabinet français pourra éviter à l'Espagne d'être livrée à des banquiers peu scrupuleux (1). A ces demandes, de Broglie répond par avance dans une longue dépêche. Après avoir déconseillé un emprunt à des usuriers, et même un emprunt dans divers pays lancé sans indiquer le mode de remboursement, il recommande de faire reconnaître d'abord par le gouvernement espagnol, d'une façon solennelle, les dettes des Cortes. Ces dettes seraient constituées en dette différée. A cette seule condition, la France surveillerait officieusement l'opération financière (2). Quelque temps après, l'ambassadeur d'Espagne à Paris soumettait à Martínez un nouveau projet. Mais le Président du Conseil avait changé d'avis. Il désirait maintenant subsister jusqu'à la réunion des Cortes par des moyens de fortune, laissant aux Assemblées le soin de prendre une décision définitive. Ce ne fut que le 7 juin 1834 qu'un contrat fut signé entre la maison Rothschild et le délégué de l'Espagne, D. M. González Allende. Les banquiers mettaient quinze millions de francs à la disposition du gouvernement espagnol, moyennant une commission de 2 0/0 et les intérêts annuels fixés à 5 0/0. En échange, le cabinet espagnol ferait reconnaître par les prochaines Chambres les dettes des Cortes (1820-21-22) et ratifierait à la maison Rothschild le titre de banquier d'Espagne qu'on lui avait déjà accordé (3).

Pour ce qui est des relations de l'Espagne avec les autres puissances, Martínez semble avoir fait preuve d'une plus grande activité : il aimait mieux les déclarations historiques, les grandes considérations politiques que les actes et les décisions promptes. Il se préoccupa tout d'abord d'éclairer les Cours qui ne voulaient pas reconnaître la *re ne*. Il tâcha de fortifier les relations amicales avec la France et l'Angleterre.

payer 100 réaux de contribution directe, ou bien être commerçant et payer 300, 200 ou 100 réaux de patente suivant la résidence.

Le nombre des gardes était limité à 1 par 100 habitants (d'où le nom que le peuple donna au décret « el reglamento del uno por ciento ».) Seules les agglomérations de plus de 700 habitants avaient des milices. *El Eco del Comercio* fit une critique très minutieuse du décret. Il démontra que plus de 17.000 villages seraient sans police, et dans toute l'Espagne on ne trouverait que 42.231 gardes, etc... Le Ministre dut transiger; il modifia son décret à deux reprises différentes, 20 février 1834, et 1^{er} mars. Le nombre de gardes ne fut plus limité, et de petites agglomérations d'une même région furent groupées pour avoir des miliciens. Ainsi, le nombre s'éleva à plus de 200.000. (V. *H^a pintoresca*, *ouv. cit.* T. II, p. 25 et suiv.)

(1) Dépêches de Rayneval, 28 janvier et 10 février 1834. Arch. Aff. Etr. Paris. Corr. Pol. Esp. 764. Le 18 janvier 1834, Martínez avait nommé une Commission chargée d'examiner l'état de la dette extérieure de l'Espagne.

(2) Dépêche de de Broglie, 10 février 1834.

(3) Martínez de la Rosa, *Bosquejo histórico*, t. II, note 14 du ch. XII p. 347-9. Voir le texte du contrat dans Lafuente, *H^a Gal.* T. VI, p. 33^b-34^a.

Le 11 février 1834, il expédia à ses agents diplomatiques des « instructions » où était démontrée la parfaite légitimité des droits d'Isabelle au trône, et où il établissait la convenance et l'intérêt qu'il y avait pour les états européens à reconnaître la Souveraine. Dans la première partie de ces instructions, il faisait l'historique de la question ; dans la deuxième, Martínez commençait par rassurer les cours étrangères en leur promettant que le nouveau régime ne se livrerait pas à de périlleuses innovations. « Rien, dit-il, n'est plus contraire à la véritable liberté que le désordre et la licence. » Il faisait remarquer ensuite que la majorité du pays avait reconnu Isabelle, en particulier les classes sociales les plus importantes. Il concluait en disant que si D. Carlos était roi d'Espagne, la réaction absolutiste serait si violente qu'immédiatement éclaterait une révolution libérale (1).

Le 25 février, il envoya de semblables instructions aux représentants de l'Espagne auprès du Saint-Siège. Elles contenaient un nouvel argument propre à émouvoir le Souverain Pontife. Les bandes carlistes, disait Martínez, comptent dans leur rang « des prêtres du Dieu de paix, oublieux de leur ministère sacré, qui excitent à l'extermination et au pillage. Parfois même, ils dirigent eux-mêmes les rebelles et les tachent du sang de leurs frères ». Que penseront les vrais chrétiens d'une telle conduite ? Ne douteront-ils pas de la religion catholique ? Le pape devrait donc faire cesser cette lutte fratricide. La nation espagnole souffre de « le voir s'éloigner d'elle, mais elle pourrait à la longue prendre son parti de cette indifférence » (2).

Aux ambassadeurs qui allaient partir pour Londres et pour Paris, le marquis de Miraflores et le duc de Frias, ses amis, Martínez donna aussi des instructions leur traçant la ligne de conduite, en même temps qu'il les chargeait de remettre la Toison d'Or aux souverains de France et d'Angleterre. Aux deux diplomates, il recommandait de renouer les liens de sympathie qui unissaient l'Espagne et les deux grandes puissances occidentales. Chaque mémoire était précédé de généralités. Celui de Miraflores commençait par l'examen des circonstances favorables qui permettaient à l'Angleterre de se rapprocher davantage de l'Espagne : l'entente cordiale avec la France donnait plus d'aisance à la politique anglaise en Espagne ; elle n'avait pas à redouter les susceptibilités de Paris. L'indépendance de fait des colonies espagnoles favorisait leurs relations commerciales avec l'Angleterre et diminuait

(1) Ces instructions sont reproduites dans la *Exposición leida en las Cortes generales del Reino por el Secretario del despacho de Estado...* Madrid, en la Imprenta real 1834, (2^e partie réservée à la copie de divers documents). de Rayneval, dès le 12 février, envoyait une copie de ces instructions à son gouvernement et faisait savoir que Martínez de la Rosa lui avait demandé de prier le cabinet français de faire soutenir cette politique par nos agents diplomatiques. (Dép. du 12 février 1834. Arch. Aff. Etr. Corr. pol. Esp. 764).

(2) Dans *Exposición leida en las Cortes generales del Reino...* ouv. cit.

les sources de conflit qui pouvaient exister autrefois entre l'Espagne et l'Angleterre. Ce préambule était suivi des principales questions dont aurait à s'occuper l'ambassadeur : en premier lieu, la guerre civile de Portugal, que l'Angleterre avait tout intérêt à faire cesser ; en second lieu, la reconnaissance de l'Amérique espagnole. Dans cette affaire, Miraflores devrait éluder toute proposition de médiation que présenterait l'Angleterre. Enfin, dans les conversations relatives à la traite des nègres, une réserve prudente était recommandée à l'ambassadeur (1).

Les instructions du duc de Frías s'ouvraient par des considérations générales sur l'intérêt que l'Espagne présente pour la politique française, sur les relations qui avaient uni les deux pays surtout depuis le début du XVIII^e siècle, sur leur proximité. Il importe donc, à la France, disait le mémoire, qu'un gouvernement modéré soit fortement établi au-delà des Pyrénées. Don Carlos aurait été un voisin sinon dangereux, du moins inquiétant. La première affaire à régler devait être celle du Portugal. Il fallait tâcher « d'engager une négociation franche et rapide » pour mettre fin à la guerre civile et aussi exiger du Portugal l'expulsion de D. Carlos. L'ambassadeur devrait agir d'accord avec le représentant de l'Angleterre. L'Espagne, si la France faisait preuve de bonne volonté, ne refuserait pas de reconnaître D^a Maria de la Gloria. (Sur ce point l'ambassadeur était invité à ne pas donner trop tôt de « gages »). De même, elle reconnaîtrait le roi des Belges. Mais comme elle tient à ménager les Puissances centrales, elle attendra le moment opportun. Quelques autres affaires particulières étaient ensuite indiquées, emprunt, réclamations relatives à des réfugiés espagnols trop près de la frontière, etc. (2).

Telles furent les premières démarches du Ministre des Affaires Etrangères. Elle révèlent un sens exact de la situation diplomatique de l'Espagne et un vif souci de fortifier le trône de la jeune souveraine. Comme elles ne furent pas connues du public, elles ne purent pas calmer la déception causée par les mesures administratives adoptées par le Cabinet. Ces dernières, en effet, n'étaient pas de nature à satisfaire longtemps le parti libéral espagnol qui attendait mieux d'un gouvernement présidé par Martínez de la Rosa. Ce n'était là que l'accès-
soire. Il manquait l'essentiel.

(1) et (2) Ces *Instructions* aux ambassadeurs de Londres et de Paris sont dans une liasse sans cote intitulée *Instrucciones* que nous avons trouvée aux Archives du Ministère de Estado de Madrid.

IV

Tout le monde voulait une déclaration de principes, l'affirmation décidée qu'un nouveau régime était établi en Espagne. On attendait surtout la convocation des Cortes, signe tangible de la représentation nationale. Aussi, dès le 1^{er} mars, de Rayneval pouvait-il parler de « l'état de discrédit où se trouve le Ministère » (1), et annoncer, comme très probable, une « refonte » du cabinet (2). En quelques phrases très nettes, il résumait, quelques jours après, la situation tragique du gouvernement : « Consolider un changement dans l'ordre de succession au trône ; modifier la forme du gouvernement ; étouffer la guerre civile ; pacifier un pays voisin, voilà ce qu'il faut que le gouvernement de la Reine parvienne à effectuer sous peine de périr, et tout cela, il doit le faire sans soldats, sans argent, sans action puissante sur les esprits, sans aucun des moyens, en un mot, dont le gouvernement a besoin, même dans les temps les moins agités (3). »

La France, elle aussi, qui suivait attentivement la politique espagnole (4), était déçue. De Broglie exprimait à notre ambassadeur l'étonnement de ses collègues « un peu inquiets de l'inaction du nouveau ministère espagnol ». « Nous craignons, ajoutait-il, qu'il ne se laisse gagner la main et qu'il ne finisse par être démolí pièce à pièce, après avoir fait une à une des concessions dont personne ne lui saura gré (5). »

S'il est loisible d'arrêter vers le début de mars la première période du ministère Martínez, on voit qu'elle s'achève dans l'inquiétude, tout au moins dans une déception générale. Le chef du gouvernement n'avait par su frapper quelque grand coup qui eût révélé l'énergie de ses intentions. Plus homme de cabinet, qu'homme d'action, il lui fallait de longues préparations. Aussi bien, dès le mois d'avril 1834, sembla-t-il que le temps était révolu. Alors se succédèrent des actes importants : les Cortes sont convoquées ; la guerre est déclarée aux factieux de

(1) Dépêche du 1^{er} mars. Arch. Aff. Etr. Corr. Esp. 764, 191 v. Cette dépêche est citée par Guizot (*Mémoires*. T. IV, p. 80-81).

(2) Toreno, « un peu en froid avec Martínez », entrerait au cabinet. Ce serait une humiliation pour le président, et un danger, car Toreno, très populaire alors, avait une ambition, un sens pratique des affaires, une énergie qui le mettraient au premier rang.

(3) Dépêche du 6 mars. Arch. Aff. Etr. Paris. Corr. Pol. Esp. 764, 200 v.

(4) « Les intérêts de l'Espagne sont aujourd'hui trop étroitement unis à ceux de la France pour que nous puissions rester indifférents à l'avenir qui se prépare pour ce pays, et nous nous rendrions coupables envers la France elle-même si nous ne faisons tous nos efforts pour détourner les malheurs qui menacent nos voisins ». Instructions à de Rayneval, 20 janvier 1834. Arch. Aff. Etr. Corr. Pol. Esp. 764, 67 v. Dépêche citée dans Guizot, *Mémoires*, T. IV, p. 396-400.

(5) Dépêche de Broglie, 10-2-1834. Arch. Aff. Etr. Corr. Pol. Esp. 764, 134 r. Paris.

Portugal et aussitôt commencée ; l'Espagne s'allie aux trois puissances de l'Europe occidentale, le Portugal, la France et l'Angleterre.

La réunion des Cortes était attendue avec curiosité par les uns, avec impatience par les autres. C'était pour la préparer, en effet, que le cabinet Martínez avait reçu le pouvoir : il devait instituer en Espagne un nouvel état de choses, créer un régime *xix^e siècle*, à base d'assemblée représentative et de charte. C'était sa mission, la raison de son existence « Il ne lui était pas loisible de le faire ou de ne pas le faire », disait justement un publiciste français, Charles Didier (1). « Ma mission sera courte ; je dois conduire l'Espagne du despotisme soi-disant éclairé de mon prédécesseur à la réunion des représentants du pays. Les Cortes assemblées, je leur remets le soin des affaires, et mon rôle est fini », ainsi parlait Martínez de la Rosa, à ses amis, au début de son ministère (2).

Si au mois de mars les Cortes n'étaient pas encore convoquées, c'est que les ministres, comprenant l'importance de la transformation qu'allait subir l'Espagne, préparaient le décret avec une lenteur avisée et laborieuse. Quelques circonstances fâcheuses alourdirent leur tâche : en premier lieu, l'ignorance de deux ministres, Vásquez Figueroa, et Aranalde (puis Imaz, successeur d'Aranalde). Les rudiments de l'histoire espagnole leur étaient inconnus, assure leur collègue Burgos ; or, la réforme devait ressusciter d'antiques pratiques qu'il n'aurait pas été superflu de connaître (3). Chose plus grave (et ce sera l'éternelle faiblesse du cabinet), personne ne dirigeait avec autorité les réunions consacrées à l'élaboration du futur Statut. (4) Chacun des autres ministres, instruit et intelligent, apportait des suggestions personnelles, qu'il était long de lui faire abandonner, quand elles ne semblaient pas acceptables aux autres membres du Conseil. On imagine ainsi, sans peine, les digressions, les longues parenthèses, alors que Martínez exposait le fonctionnement de la Charte française qu'il avait étudiée sur place durant son exil (5).

On attendait donc, depuis trois mois, le résultat des multiples conférences ministérielles. Notre ambassadeur, de Rayneval, envoyait à Paris, au jour le jour, les nouvelles qu'il pouvait recueillir. Dès la fin de janvier, il faisait savoir que l'on assemblerait les Cortes par *estamen-*

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1835, p. 297.

(2) Rapporté par L. Viardot. *De l'Espagne à propos du nouveau ministère. Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1836, p. 763.

(3) Burgos, *Anales del reinado de Isabel II*, *ouv. cit.* T. I, p. 227.

(4) M. d. l. R. manque de virilité et d'habileté ; il y a absence complète d'action et même de pensée dans le conseil, s'il y a réellement conseil. La reine le sonne au retour de la chasse comme un valet de pied ; on lui transmet des ordres par un secrétaire de Barante, *Souvenirs*, T. V., 106.

(5) Burgos parle de nombreuses conférences stériles et ajoute qu'il prit sur lui de faire cesser de longs bavardages. *Anales del reinado de Isabel II*, *ouv. cit.* T. I, p. 227.

los (ordres), « pour ne pas paraître faire une trop forte innovation » ; que l'on n'appellerait ni tous les grands, ni tous les évêques ; que l'on étudierait le moyen de donner à de nouvelles cités le droit de posséder des délégués (1). Le 10 février il annonce que deux points sont désormais arrêtés : la convocation aura lieu par ordre, et il y aura deux assemblées (2). Le 19, il informe le gouvernement que le projet est prêt et va être incessamment envoyé au Conseil de Régence (3). Le 1^{er} mars, il écrit que « l'idée de faire entrer tous les grands [dans la Chambre Haute] fait des progrès dans le public ». Le comte de Toreno, dont Rayneval souhaite l'entrée au Ministère avant la réunion des Cortes, est partisan de l'hérédité, tandis que Martínez de la Rosa se montre très réservé sur ce point (4). Le 8 mars, l'ambassadeur fait savoir que la reine est peu pressée de réunir les Chambres (5). Le 16, Rayneval qui connaissait les dispositions du décret en faisait un long examen, sans bienveillance : il signalait surtout les différences entre le *Statut* et les anciens décrets de convocation (6). Le 20 mars, il indiquait que le Conseil de Régence et le Ministère étaient en désaccord sur la façon de nommer les députés. Le Ministère était partisan du *Cens*. Le Conseil de Régence voulait que les élections fussent libres et eussent lieu seulement dans les villes qui avaient le privilège de posséder des députés. Le 4 avril, le Ministère envoyait à la Reine le texte définitif, accompagné d'une longue « exposition », dont nous nous occuperons plus loin. Le 15 avril, le Statut adopté cinq jours plus tôt par la Reine, était publié à Madrid. Rayneval l'envoyait à Paris. Voici comment, avec une ironie parfois heureuse, quoique excessive, Ch. Didier résume cette élaboration du « Statut » :

« Pendant trois mois, le cabinet Martínez travailla à son grand œuvre politique. Pareil aux antiques prêtres de l'Égypte, le sanhédrin ministériel se recueillit dans le fond du sanctuaire, il s'entoura de silence et de solitude, refusant d'admettre aucun profane à l'initiation des mystères avant le jour marqué par sa pensée ; enfin ce grand jour arriva ; un beau matin du mois d'avril, le mont Sinaï sonna ses trompettes et le nouveau décalogue tomba d'en haut sur la tête d'Israël. Le décalogue a nom « Statut Royal (7) ».

(1) Corr. Pol. Esp. 764. Arch. Aff. Etr. Paris.

(2) *id.* *id.* *id.*

(3) *id.* *id.* *id.*

(4) *id.* *id.* *id.*

(5) *id.* *id.* *id.*

Martínez « n'ose convoquer les Cortes même par *estamentos* dans la crainte qu'ils ne se constituent en convention ». de Barante, *Souv. nirs*, T. V. p. 106-7.

(6) Corr. Pol. Esp. 764. Arch. Aff. Etr. Paris.

(7) Ch. Didier. *L'Espagne depuis 1830. Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1835. p. 297.

Sur le Statut royal, il faut surtout lire l'ouvrage anonyme *El Gobierno y las Cortes del Estatuto*, *ouv. cit.* Ce petit livre contient un examen minutieux du Statut et

Quelles étaient les principales dispositions de la charte espagnole ? Elle se divisait en cinq chapitres : De la convocation des Cortes générales du Royaume. De la Chambre Haute. De la Chambre des Députés. De la réunion de la Chambre des Députés. Dispositions générales. Le premier chapitre ne comprenait que deux articles : l'annonce de la convocation des Cortes ; la division des Cortes en deux Assemblées : la Chambre Haute (Próceres) et la Chambre des Députés (Procuradores). *La Chambre Haute* se composait d'archevêques, et d'évêques ; de grands d'Espagne ; de nobles de Castille ; d'un nombre indéterminé d'Espagnols ayant rendu des services éclatants à leur pays (anciens ministres, députés, ambassadeurs, généraux, magistrats) ; de propriétaires, d'industriels ou de commerçants, de haute situation, jouissant d'un revenu de 60.000 réaux, et ayant été autrefois propriétaires ; de professeurs, de savants et d'écrivains, de grand renom, possédant 60.000 réaux de revenus, traitement compris (art. 3). Tous ces membres, sauf les Grands d'Espagne, sont nommés à vie, par le Roi (art. 7.) Les Grands d'Espagne, par leur naissance, sont membres de droit de la Chambre Haute. Cependant, ils doivent, pour siéger, remplir certaines conditions : avoir 25 ans, posséder un revenu de 200.000 réaux, ne pas avoir d'hypothèques sur leurs biens, ni être poursuivis en justice criminelle (art. 5). La « pairie » est héréditaire (art. 6). Les nobles de Castille doivent satisfaire aux mêmes conditions : pourtant la rente exigible est réduite à 80.000 réaux (art. 8). Le Roi nomme le Président et le Vice-Président de la Chambre Haute (art. 12), qui, par la suite recevra un règlement intérieur (art. 11).

La Chambre des Députés sera élue. Pour être candidat, il faut être âgé de trente ans, avoir 12.000 réaux de rente, être né dans la province où l'on se présente, y résider deux ans, ou y posséder des biens dont le revenu soit égal à la moitié du chiffre fixé (art. 14). Les conditions habituelles de moralité sont exigées (art. 15). Les députés sont élus pour trois ans (art. 17) et sont rééligibles (art. 18). La Chambre se réunira dans la ville désignée par la Convocation (art. 19). Elle nommera cinq de ses membres parmi lesquels le roi choisira le Président et le Vice-Président (art. 11). Un règlement intérieur sera donné à la Chambre (art. 23).

Dispositions générales : Le Roi seul a le droit de convoquer, de suspendre et de dissoudre les Cortes (art. 24). Il a seul le droit d'initiative (art. 31), mais les Chambres ont le droit de pétition (art. 32). Les Cortes votent les impôts (art. 34) pour deux ans (art. 35). Les Cortes sont con-

de très nombreux documents relatifs à la période de 1834 à 1836. L'auteur (peut-être Fermin Caballero) est un libéral plus avancé que Martínez : d'où ses critiques. Rico y Amat, au contraire, fait l'éloge du Statut, Cf. *Hª polª y parlamª* T. II, p. 373-375. V. aussi le jugement plus impartial de L. Viardot, *Études sur l'histoire des institutions...*, ouv. cit., p. 91-97.

voquées à la mort du Roi pour recevoir le serment du nouveau souverain et lui jurer fidélité et obéissance (art. 27). Quand l'héritier de la couronne est mineur, les Cortes se réunissent afin que les « guardadores » du roi jurent de veiller loyalement sur le mineur, et d'observer les lois de l'Etat. Elles reçoivent le serment d'obéissance et de fidélité (art. 28-29). Enfin, on convoquera les Cortes quand il se présentera une affaire d'importance sur laquelle le roi voudra leur avis (art. 30). Les deux assemblées doivent se réunir en même temps (art. 45), dans des locaux différents (art. 47) et tenir des séances publiques, sauf dans les cas prévus par le règlement (art. 48). Le Règlement des Cortes déterminera les rapports des deux assemblées entre elles, et à l'égard du Gouvernement (art. 50). En cas de suspension ou de dissolution, les assemblées devront se séparer immédiatement (art. 41); elles ne se réuniront que sur une nouvelle convocation royale (art. 38 et 42). Si les Cortes ont été dissoutes, les nouvelles devront être réunies dans un délai d'un an (art. 44).

Le Statut Royal ne réglait pas la manière dont serait élue la Chambre des Procureurs. Le 20 mai, le Reine Régente ordonna que les Cortes se réunissent le 24 juillet dans l'héroïque ville de Madrid, et, le même jour, indiqua, par un décret, comment il faudrait procéder à l'élection des députés. Chaque arrondissement nommerait deux électeurs. Le collège électoral primaire serait formé par la municipalité du chef-lieu d'arrondissement et un nombre égal d'électeurs les plus imposés.

Postérieurement, les gouverneurs civils reçurent l'ordre de faire proclamer en grande pompe le Statut Royal et le décret d'élections (24 mai). Le Ministère leur adressa aussi quelques conseils sur l'honnêteté et la liberté nécessaires dans les opérations électorales, afin que les élus « soient des personnes aimant sincèrement leur pays, résolument décidées en faveur des droits de la reine, et animées de ces principes conservateurs qui, dans un gouvernement monarchique, identifient la splendeur et la fermeté du Trône à la liberté et à la gloire de la Nation. » Autrement dit, le Ministère voulait qu'on lui préparât une majorité (1). Suivaient quelques indications sur la façon d'interpréter certains articles du décret électoral (27 mai).

La publication du Statut provoqua dans le pays une vive allégresse et fit naître de grands espoirs. Notre ambassadeur, le 17 avril, signalait la satisfaction des journaux. Le 23, il reconnaissait que le Statut avait donné une nouvelle stabilité au Ministère Martínez (2). Quand, en juin, le Statut fut proclamé dans toute l'Espagne, avec la solennité demandée

(1) On sait avec quelle fidélité cette méthode a été suivie en Espagne, jusqu'à nos jours. On peut voir quelques anecdotes piquantes sur les mœurs électorales espagnoles dans le livre d'Azorín, *El Chirrión de los Políticos*, Madrid, 1923.

(2) Dépêches de Rayneval, datées d'Aranjuez, dans Corr. Pol. Esp. 764, Arch. Aff. Etr. Paris.

par le décret du 24 mai, on organisa partout des réjouissances. La presse en publia les programmes et les compte-rendus (1). De nombreux articles célébrèrent l'avènement des temps nouveaux et chantèrent en vers la liberté, et la mort du despotisme. On compara « Autrefois » et « Aujourd'hui » (2). Le Statut Royal fut porté aux nues (3). En feuilletant les journaux du temps, d'ailleurs ministériels (4), on a l'impression que l'on crut alors à une résurrection de l'Espagne. Ce fut un beau moment d'enthousiasme (5).

V

Cette union de la majorité des Espagnols, cette joie frémissante devaient encore être accrues par les heureuses nouvelles qui venaient de l'armée. Les troupes de la Reine s'étaient lancées à la poursuite de Don Carlos, et le traquaient dans son refuge ordinaire, le Portugal.

Les affaires du Portugal avaient préoccupé Martínez du jour où il avait été ministre. A peine arrivé au pouvoir, le 16 janvier 1834, il confiait à de Rayneval les inquiétudes qu'elles lui donnaient. Guerre en Portugal, guerre en Espagne, croyait-il, et il estimait « qu'une intervention efficace de l'Angleterre [pouvait] seule rétablir la paix dans ce pays ». Si « on n'y parvient pas, écrivait Rayneval rapportant son premier entretien avec Martínez, il désespère de voir la tranquillité et l'ordre se rétablir jamais en Espagne. Il espère que le Gouvernement du Roi ne négligera rien pour déterminer le cabinet de Londres à s'occuper sérieusement et activement d'éteindre le feu allumé en Portugal, et qui menace constamment la Péninsule tout entière » (6).

(1) Voir pour les fêtes de Madrid, *la Abeja*, 14 et 15 juin 1834. Notre ambassadeur, dans sa dépêche du 14 juin, écrivait : « Hier, il y a encore eu quelques réjouissances... le soir, la Reine a paru au Théâtre du Prince, où l'on représentait la *Conjuración de Venise*, de M. Martínez de la Rosa. S. M. y a été également accueillie par de vives et unanimes acclamations. Ne s'étant point fait annoncer, on a commencé le spectacle avant son arrivée, le public l'a fait recommencer. » Corr. Pol. Esp. 765. 185 v.

Pour Séville, nous avons eu entre les mains une petite brochure de 7 pages, sans date, imprimée chez Mariano Caro, qui décrit les fêtes du 1^{er} juin 1834 (procession civique, discours, bal jusqu'à deux heures du matin, « Vivas » à la reine, etc...).

(2) *El Gobierno de Ogaño y de antaño*, article de *La Abeja* du 19 juin 1834.

(3) Voir, par exemple, dans *la Abeja* du 10 juin 1834, un article *Apuntes para un diccionario moderno más curioso que el de la Crusca*. On y trouve : « *Estatuto*, bálsamo eficaz para restituir la salud a un cuerpo moribundo ; *nación*, un cuerpo enfermo que vuelve a restablecerse después de muchos años de agonía, por haberle administrado una toma de Estatuto. »

(4) Le 22 mai, une dépêche de Rayneval annonçait que les journaux avancés avaient été supprimés.

(5) Voir *Partes de Seguridad y Espíritu público*, 1834, Arch. Nac. Alcalá de Henares, Gobernación, 5.549-5.558.

(6) Dép. de Rayneval, 16 janvier 1834. Corr. Pol. Esp. 764, 59 v-60 r. Arch. Aff. Etr. Paris.

Dix jours après, Martínez adressait une note au représentant de l'Angleterre à Madrid. Pour la première fois, il exposait officiellement l'importance pour l'Espagne du maintien de l'ordre en Portugal. Il indiquait nettement que l'on devrait expulser Don Miguel. A ce moment, l'Espagne reconnaissait la reine D^a Maria. Elle ne s'occuperait pas du Gouvernement qui s'établirait ensuite en Portugal, tout en le souhaitant modéré : celui-là seul assure « la stabilité des trônes et la liberté des nations » (1). Le but de cette note était d'obtenir des précisions sur les intentions de l'Angleterre vis-à-vis du Portugal. Le gouvernement de Londres voulait-il agir seul ? Ferait-il croiser une flotte le long des côtes, tandis qu'une armée espagnole attaquerait par terre ? L'Espagne ne devait-elle compter que sur ses propres forces ? (2) ?

Les Instructions qui furent données le 20 février au marquis de Miraflores contenaient aussi de longs paragraphes sur l'affaire de Portugal.

C'est à ce moment-là, que le gouvernement de Londres fit savoir qu'il n'enverrait pas de troupes en Portugal (3), Martínez, fort déçu, mais pas découragé, demanda alors à Rayneval de faire tenter une démarche par la France « pour décider le cabinet anglais à changer de système à l'égard de l'Espagne (4) ».

La situation restait grave pour l'Espagne, mais elle s'éclaircissait. Si l'Espagne voulait intervenir en Portugal, elle savait qu'elle ne devait rien attendre que d'elle seule. C'est dans le courant de mars qu'elle se décida à tenter une expédition contre le pays voisin. Un délégué du Portugal, Sarmento, vint de Lisbonne pour proposer au cabinet de Madrid de prendre part à la lutte contre l'infant D. Miguel. Lors des premières conversations, Martínez de la Rosa sembla un peu effrayé. Il se représenta le mécontentement des puissances du Nord, et consulta longuement de Rayneval. Malgré tout, pressé par son ministre de la guerre, Zarco del Valle, il accéda à la proposition du roi Don Pedro, se réservant de reconnaître plus tard la reine D^a Maria. A la suite de ces entrevues, Zarco del Valle adressa à Sarmento une note qui demandait l'assentiment de D. Pedro à l'entrée des troupes espagnoles en Portugal (5). En avril, la négociation se précise. Martínez parle de « l'instinct

(1) La copie de la note est dans Corr. Pol. Esp. 764. La note est longuement analysée dans la *Exposición leída ante las Cortes del Reino* op. cit., qui est, avons-nous déjà dit, l'exposé et la justification de la politique extérieure du cabinet. Il faut ajouter que l'Angleterre, sous le cabinet de Zea, avait demandé à l'Espagne de s'occuper du Portugal. V. Martínez de la Rosa. *Bosq. Hist.* T. II, p. 178.

(2) Martínez de la Rosa. *Bosquejo hist. Ouv. cit.* T. II, p. 179.

(3) Dép. de Rayneval, 19 février 1834. Corr. Pol. Esp. 764, 168 v. (Arch. Aff. Etr. Paris.)

(4) Dép. de Rayneval 19 février 1834. Corr. Pol. Esp. 764 168 v. (Arch. Aff. Etr. Paris.)

(5) Dép. de Rayneval, 15 mars 1834. Corr. Pol. Esp. 764 (Arch. Aff. Etr. Paris.)

de conservation » qui pousse l'Espagne à « attaquer pour se défendre ». Une armée d'observation est rassemblée près de Ciudad Rodrigo. On réunit à grand'peine un million de réaux que l'on fait parvenir très difficilement au général Rodil, chargé de diriger l'expédition (1). Le 16, la division Rodil, forte de douze mille hommes passe la frontière (2). Les troupes de D. Miguel et de D. Carlos ne résistent guère. Un mois après, les infants se réfugient sur des vaisseaux anglais.

La partie était gagnée. Le coup d'audace avait réussi. *La Gazette* annonça à tout le pays le succès des troupes espagnoles (3). Une victoire diplomatique accompagna celle des armées et sembla devoir beaucoup fortifier la cause de la reine. A peine Rodil était-il entré en Portugal, qu'à Londres les ambassadeurs espagnols et portugais signaient un traité avec Palmerston et Talleyrand. La formation de cette « quadruple alliance » mérite un examen attentif.

Dès son arrivée à Londres, le marquis de Miraflores, conformément aux instructions de Martínez de la Rosa, représenta avec force au gouvernement anglais l'importance qu'il y avait pour lui à s'occuper du Portugal, et lui passa une note qui « produisit très bonne impression dans le cabinet » (4). Peu après, le mot « intervention » était prononcé, et Palmerston en recevant l'ambassadeur espagnol lui disait : « C'est le premier pas qui coûte. Le reste ira tout seul (5). » Effectivement, le 15 avril, un texte de traité était arrêté. Il stipulait que « la Reine catholique et la Reine très fidèle uniraient leurs forces pour expulser de la péninsule D. Carlos et D. Miguel, et que l'Angleterre, dans le but d'appuyer cette entreprise, enverrait des vaisseaux sur les côtes du Portugal » (6). Alors seulement, l'ambassadeur de France fut informé du traité par Florida-Blanca. Ainsi, dans ce projet primitif, la France n'était pas du nombre des puissances signataires. On lui réservait simplement « la faculté d'accéder à ce traité par un acte séparé (7) ». « M. de Talleyrand ayant représenté que nous ne pouvions accepter une attitude aussi

(1) Martínez de la Rosa. *Bosquejo hist. op. cit.* T. II, note 21, ch. XII, p. 353.

(2) Martínez de la Rosa cite avec complaisance un passage de Louis de Carné *Des intérêts nouveaux de l'Europe*. T. II, p. 340, où cette entrée soudaine de la division Rodil en Portugal est qualifiée « d'inspiration à la Périer ». Martínez a tout à fait oublié ses hésitations et ses craintes du mois de mars précédent.

(3) *Gaceta*, 31 mai 1834. Le 30, le Ministère de l'Intérieur envoyait une circulaire et un numéro de la *Gazette* aux gouverneurs de province. Les accusés de réception sont aux Archives Nat. Alcalá de Henares. Gobernación 4852, carpeta 38.

(4) Dépêche du Marquis de Miraflores, 16 avril 1834. Dossier spécial du traité de 1834. (Arch. Minist^o Estado. Madrid).

(5) Dépêche du Marquis de Miraflores, 16 avril 1834. Dossier spécial du traité de 1834. (Arch. Minist^o Estado. Madrid).

(6) Dépêche de Rigny à M. de Rayneval. Paris, 18 avril 1834. Corr. Pol. Esp. 765. Arch. Aff. Etr. Paris. Cette dépêche résume avec une netteté parfaite les négociations qui précédèrent la signature du traité du 22 avril 1834. Nous en citerons de longs passages.

(7) Dépêche de Rigny à M. de Rayneval, Paris, 18 avril 1834. Corr. Pol. Esp. 765. Arch. Aff. Etr. Paris.

secondaire, on nous a offert d'y prendre une part plus directe, en apparence, au moyen de dispositions insérées dans le corps du traité, lesquelles porteraient en substance qu'en considération de notre union intime avec l'Angleterre, nous avons été invités à entrer dans cette alliance, que nous y avons consenti, et que, s'il y avait lieu, nous accorderions pour l'expulsion des deux Prétendants la coopération dont on tomberait d'accord (1). » C'est ce traité que le marquis de Miraflores signa et adressa à Madrid, avec sa dépêche du 16 avril, où il laissait éclater ingénument sa joie (2). Comme l'ambassadeur n'avait pas demandé de nouvelles instructions, et avait dépassé celles du 20 février, il crut nécessaire de s'excuser auprès de Martínez de la Rosa : « Avant de me décider à signer [le traité], écrivit-il, j'hésitai un moment, craignant d'aller trop loin ; mais considérant que le moindre retard pourrait créer quelque empêchement..., je me décidai à le faire. » Il alléguait aussi, pour sa défense, l'illustre exemple de Talleyrand qui se trouvait dans le même cas que lui, et qui « sans instructions, ni nouvelles de son gouvernement, et sans rien d'autre que les indications générales sur le système politique, prit sur lui d'adopter le traité, ainsi qu'il le fit réellement. Je cite un modèle aussi respectable à l'appui de mon inexpérience, écrivait-il en terminant » (3).

Paris était loin d'être satisfait de ce traité. L'amiral de Rigny écrivit aussitôt à Talleyrand pour « l'engager à présenter un contre-projet dans lequel les parties contractantes seraient placées dans une position moins inégale ». Il ajoutait : « Dans le cas où il ne serait point adopté, le Conseil délibérerait sur le parti que nous aurions à prendre. » Suivaient des considérations sur le peu de loyauté dont l'Espagne avait fait preuve au cours de ces négociations, étant donné, surtout, que Martínez de la Rosa avait, le 27 janvier, demandé le concours de la France pour éloigner Don Carlos du Portugal. Le Ministre français insistait aussi sur le manque d'habileté des diplomates espagnols qui, en écartant de la triplice le gouvernement de Louis-Philippe, laissait croire aux carlistes qu'il abandonnait le parti de la reine (4).

Martínez de la Rosa ne méritait pas les critiques de M. de Rigny (5). L'Angleterre voyant l'attitude résolue que prenait l'Espagne à l'égard

(1) Dépêche de Rigny à M. Rayneval. Paris, 18 avril 1834. Corr. Pol. Esp. 765. Arch. Aff. Etr. Paris.

(2) « Ce traité ravit mon cœur, comme il ravira celui de V. Excellence dès qu'elle y aura jeté les yeux » ... et plus loin : « [Ma mission] est accomplie de la façon la plus complète que l'on pourrait imaginer. » Dépêche du 16 avril 1834. (Dossier spécial du traité de 1834. Arch. Minist. de Estado Madrid).

(3) Dépêche du 16 avril 1834 (Dossier spécial du traité de 1834. Arch. Minist. de Estado Madrid).

(4) Dépêche de Rigny à de Rayneval, 18 avril. Corr. Pol. Esp. 765, 50 v. à 53 v. Citée en partie dans Guizot, *Mémoires*... T. IV, p. 87-89.

(5) Dépêche de Rayneval. Aranjuez, 2 mai 1834. Corr. Pol. Esp. 765. Arch. Aff. Etr. Paris. Martínez a été le premier surpris de la conclusion du traité. « Il était loin

du Portugal, se décida à sortir de son indifférence. Miraflores profita aisément de ce changement de politique. Le gouvernement de Palmerston lui laissa croire qu'il en était l'auteur, et l'ambassadeur put s'écrier : « Un coup du sort fit produire à ma note cet effet magique (1). » Quant à l'exclusion de la France, elle fut l'œuvre de l'Angleterre, unie à notre pays par une entente chaque jour moins cordiale. De Rayneval, jugeant la politique britannique, écrivit justement : « l'Angleterre fait toujours preuve de peu d'empressement à nous admettre comme partie dans les transactions relatives au Portugal (2). »

Le 22 avril, le traité était définitivement signé et M. de Rigny écrivait deux jours plus tard à Rayneval : « Il a été fait droit à nos objections contre la rédaction du projet qui nous avait d'abord été soumis (3). » Le nouveau traité faisait à la France une place plus honorable dans le concert occidental (4).

Le Portugal s'engageait à obliger l'infant D. Carlos à s'éloigner de son territoire (art. 1^{er}).

L'Espagne enverrait une expédition en Portugal contre l'infant Don Miguel (art. 2).

L'Angleterre coopérerait à ces mesures par l'envoi de forces navales (art. 3).

Si la coopération de la France était jugée nécessaire, la France arrêterait d'accord avec les autres alliés les mesures à prendre (art. 4).

Une déclaration du gouvernement portugais ferait connaître le présent traité, annoncerait une amnistie générale, et fixerait une rente pour l'infant D. Miguel (art. 5).

Le gouvernement espagnol assignerait une rente à l'infant D. Carlos (art. 6).

Les ratifications du traité s'échangeraient à Londres dans le délai maximum d'un mois (art. 7) (5).

de s'attendre à un dénouement aussi prompt ». (F^o 77 r.) Rayneval assure que l'ambassadeur espagnol a outrepassé ses instructions. La dépêche du 2 mai est citée incomplètement dans Guizot, *Mémoires*, id. T. IV, p. 89-90.

(1) Dépêche de Miraflores du 16 avril 1834, cit. plus haut.

(2) Dépêche de Rayneval. Aranjuez, 2 mai 1834. Corr. Pol. Esp. 765, p. 78 r. Arch. Aff. Etr. Paris. Guizot expliquait cette exclusion par la psychologie de Palmerston qui, tout entier à la question du Portugal, perdait de vue la politique générale de l'Europe. (*Mémoires*, t. IV, p. 90-91).

(3) Dépêche de Rigny du 24 avril 1834. Corr. Pol. Esp. 765. F^o 63 : Arch. Aff. Etr. Paris. Passage cité dans Guizot, *Mémoires*... T. IV, p. 90.

(4) Sur ces négociations, voir surtout Guizot, *Mémoires*... *ouv. cit.* T. IV, p. 86 et suiv. L'auteur a travaillé directement sur les documents des affaires étrangères. Martínez de la Rosa. *Bos. hist.*, *ouv. cit.* T. II, p. 181 et suiv. Dans la note 24 du ch. XII Martínez reproduit un passage de Hauterive, *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français de 1830 à 1848*. T. II, p. 126, où l'auteur étudie les négociations de Talleyrand lors du traité, d'après les documents des Affaires Etrangères. Voir aussi Miraflores, *Memorias para servir*... *ouv. cit.*

(5) V. texte dans Hubbard, *H^{re} Con^{re} de l'Esp.* T. I, 2^e série n. B. p. 348-9 et dans Capelfigue *Dipl. de la France et de l'Esp.* p. 289-290.

Tel était le traité du 22 avril. Son objet essentiel était l'expulsion du Portugal des infants D. Miguel et Don Carlos, non la constitution d'un bloc des nations libérales opposé aux puissances absolutistes, une riposte à l'acte de Münchengraetz. Martínez s'est expliqué clairement sur ce point : « On attribua au traité une certaine nuance politique ; on supposa qu'il était un lien entre les puissances constitutionnelles, l'inverse du traité de la Sainte-Alliance (1). L'ambassadeur Miraflores de son côté écrivait : que l'« expulsion du Prétendant de notre frontière et de la Péninsule [constituait] le but premier et essentiel de [sa] mission » (2). L'Espagne et le Portugal, dans la situation critique où ils se trouvaient, ne songeaient qu'à leur défense, et non à l'édification d'un vaste système politique. Par la suite seulement on put imaginer que la quadruple alliance tâchait de faire équilibre aux puissances continentales (3). Nous verrons bientôt que ce traité ne devait pas avoir de grandes conséquences et qu'il fallut, pour ranimer le zèle des deux grands alliés, et leur rappeler les engagements de Londres, signer des articles additionnels. Le traité du 22 avril avait été conçu en effet, chacun des signataires songeant à ses intérêts particuliers, sans unité de vues, « dans trois buts différents : de la part de la France, pour se donner une garantie contre les puissances du Nord, c'est-à-dire contre les Cours *soi-disant* du Nord et *soit-disant* propagandistes en faveur de l'absolutisme ; de la part de l'Angleterre, dans les trois buts ci-dessus énoncés [assurer son ancienne domination sur le Portugal ; contre-balancer en Espagne l'influence française, ; introduire dans la Péninsule le régime représentatif moderne] ; par les deux puissances péninsulaires, enfin, dans le but qui fait toujours désirer à des maisons en faillite flagrante de s'accrocher à des maisons plus solides » (4). L'accord entre les parties contractantes se faisait sur un seul point : le désir de ne pas exécuter le traité. Martínez de la Rosa, en effet, la convention en poche, était satisfait de la « force morale » qu'elle lui donnait. Londres aurait vu d'un mauvais œil une intervention française en Espagne, comme en 1823, et surtout en Portugal. Lisbonne obéissait à l'Angleterre. Le cabinet Soult refusait d'entreprendre une nouvelle expédition (5).

(1) Martínez de la Rosa. *Bosq. hist., ouv. cit.* T. II, p. 181-182.

(2) Dépêche citée, 16 avril 1834.

(3) Guizot, *Mémoires...*, op. cit. T. IV, p. 92.

(4) Metternich, *Mémoires...* T. VI, p. 192.

(5) Metternich rapporte une conversation de Louis-Philippe avec Esterhazy (23 mai 1834) : « Il croyait même plus utile de ne point laisser à l'Angleterre l'action entièrement libre ; que cependant, il était bien déterminé à ne point intervenir dans les affaires d'Espagne, et que, bien que la question d'un envoi de troupes ait été appuyée par plus d'un membre de son Conseil, il s'y était constamment refusé ; qu'il avait été à cet égard fortement soutenu par le maréchal Soult, que l'on cherchait à persuader de son côté à envoyer 10.000 hommes. « Ni 10.000, ni 5.000, ni 100, dit le Maréchal. J'ai été trop longtemps en Espagne pour donner un pareil conseil au Roi ». *Mémoires*. T. V, note p. 606.

Dans cette mesure, le traité faisait l'union des puissances occidentales. Il mérita vite après sa signature le jugement ironique du grand Larra : « quasi-traité, quasi-oublié avec des nations quasi-alliées (1) », et celui de Metternich « de traité... qui n'est qu'un fantôme (2) ».

Au début, pourtant, il fit à Madrid « l'objet de toutes les conversations ». « Le grand nombre, écrit Rayneval, le considérera ainsi que le fait le Ministère, comme devant donner au gouvernement de la reine cette force morale sans laquelle il lui serait impossible de parvenir à étouffer l'esprit de faction et à surmonter les difficultés qui l'entoureront (3). » Le 13 mai, notre ambassadeur confirmait sa dépêche antérieure, et, nouvelle agréable pour de Rigny, ajoutait : « Le public juge très bien le traité de Londres. Il sent que c'est la part que nous y avons prise qui donne à cet acte une valeur toute particulière (4). »

La seconde période du ministère Martínez, que nous arrêtons au milieu de juin 1834, fut donc bien remplie. Martínez avait donné le Statut Royal que la nation accueillit avec joie et espérance. La campagne de Portugal, pleinement heureuse, avait abouti à la capitulation d'Evora. Enfin, l'Espagne était l'alliée des deux grandes puissances occidentales. Si l'on ajoute que le 12 juin, la Reine accordait à son premier ministre la grand Croix de Charles III, on comprendra la satisfaction que devait éprouver Martínez de la Rosa, en contemplant l'œuvre pour laquelle il venait d'être justement récompensé. Ses triomphes littéraires s'ajoutent aux succès politiques. Sa *Conjuration de Venise*, le premier drame romantique espagnol, à la technique nouvelle, importée de Paris, attire un public enthousiaste au théâtre du Principe (5). Martínez de la Rosa est à l'apogée de sa vie.

(1) Larra, *Obr. compl., ouv. cit.* T. II, p. 424. Ce passage est traduit dans Quinet, *Mes vacances en Espagne* p. 139.

(2) *Mém.* T. V, p. 670. Capetigue dit aussi « plutôt une démonstration qu'un acte définitif » *Dipl. de la France et de l'Esp.* p. 289, et encore « traité accidentel de situation et de circonstance ; c'est une arme plutôt qu'un principe ». *Id.* p. 291.

(3) Dépêche du 5 mai 1834. Aranjuez. Corr. Pol. Esp. 765, 82v-83 r.

(4) Dépêche du 13 mai 1834. Aranjuez. Corr. Pol. Esp. 765, 88 v.

(5) Larra, *Obr. compl., ouv. cit.* T. II, p. 177.

CHAPITRE III

Le grand ministère

B) *Les derniers mois. — La lutte parlementaire.*

Ces heures triomphales furent brèves. Le Statut royal qui n'avait pas encore fonctionné, et la quadruple alliance, que personne ne voulait faire jouer, ne changeaient pas la situation de l'Espagne. Le cabinet voyait toujours se dresser devant lui les ennemis avec lesquels il devait compter depuis sa naissance : les Carlistes et les « Révolutionnaires (1) ». Voyons d'abord le prélude de ces engagements qui, à la longue, ruineront définitivement le cabinet Martínez.

I

Vers la fin de juin, Martínez fut obligé de faire à l'opinion publique une concession qui dut lui coûter. Il appela le comte de Toreno dans le cabinet. Depuis quelque temps, les deux amis d'autrefois ne vivaient plus en bonne intelligence ; Toreno n'avait pardonné « qu'en apparence » à Martínez de ne pas lui avoir donné la succession de Burgos, dans le ministère, et de lui avoir préféré Moscoso. Martínez voyait dans le comte un rival redoutable, ambitieux et résolu qui ne manquerait pas d'imposer ses plans dans les Conseils. Il lui donna le portefeuille des finances, mais le plus tard possible, « après que l'arrangement pécuniaire qui se négociait à Paris fut conclu (2) ». Martínez croyait ainsi diminuer le rôle du nouveau ministre. Il fournit au contraire à Toreno l'occasion d'une revanche : comme cette combinaison financière était assez onéreuse pour l'Espagne, elle fut

(1) Guizot emploie le mot « révolutionnaire ».

(2) Dépêche de Rayneval, 20 juin 1834. Dans cette dépêche et dans d'autres antérieures, de Rayneval a indiqué que l'opinion publique réclamait Toreno, et que Martínez repoussait toujours le comte. On se rappelle que l'ambassadeur a une grande sympathie pour Toreno et le considère comme un homme d'Etat remarquable. (V. dépêches des 8 mars et 4, 12 et 23 avril, par ex.). Sur cet arrangement financier, voir plus haut, p. 190.

combattue par le nouveau ministre, et, quelque temps après, définitivement repoussée (1).

A cet échec personnel, devait succéder une épreuve bien plus terrible. Le choléra, qui venait de ravager la France, s'abattait sur l'Espagne. Le gouvernement, pendant quelque temps, avait nié son existence. Mais, vers la fin juin, le public savait que le fléau désolait le pays. Le 28, de Rayneval annonçait que la Reine Régente, prise d'effroi, s'était enfuie à San Ildefonso (La Granja), accompagnée de Martínez de la Rosa et de Garelly (2). Les Madrilènes se montraient très mécontents de ce départ. Ils attaquaient la Reine ; ils attaquaient le premier Ministre qu'ils accusaient d'avoir peur, ou, tout au moins de manquer d'énergie pour imposer à la souveraine l'ordre de rentrer (3). De Rayneval se rendit à la Granja et représenta à Martínez combien il était dangereux que la reine restât éloignée de sa capitale : on pouvait craindre un mouvement populaire contre elle. En tout cas, il fallait absolument que l'ouverture des Cortes ne fût pas retardée, et que pour le jour fixé, le 24 juillet, la Reine fût de retour. Martínez n'avait pas besoin de ces conseils. Il était décidé à exiger de Marie-Christine son départ pour Madrid. C'est à ce moment que de graves désordres éclatent dans la capitale. Le 16 juillet, le bruit circule que les moines ont empoisonné les fontaines publiques (4). Des bandes parcourent les quartiers populaires. Le lendemain, malgré les mesures d'ordre du chef de la police, le général San Martín, quelques couvents de la ville sont assaillis par les émeutiers, et plusieurs religieux tués. L'alarme est vive. Les gens fuient Madrid ; les diligences sont envahies et des voyageurs, terrassés soudain par le choléra, meurent en route (5). Les Ministres qui n'avaient pas accompagné la Reine à la Granja font de leur mieux pour rétablir le calme et l'ordre. Ils révoquent les autorités de Madrid, font arrêter de nombreuses personnes, interdisent les attroupements. Dans l'après-midi du 18, l'agitation avait disparu. Malgré tout, ces événements sinistres permirent de se rendre compte qu'il existait à Madrid « un parti désorganisateur » qui s'était « formé dans l'ombre », et beaucoup plus redoutable que ne l'imaginait le gouvernement (6). Cette faction révolutionnaire renouvellera plus tard ses attaques contre l'ordre public, et ruinera le ministère Martínez.

(1) Dépêche de Rayneval 14 juillet.

(2) Dépêche de Rayneval 28 juin.

(3) *id.* 4 juillet.

(4) Il est curieux d'observer qu'à Paris, au mois de mars 1831, on accuse également les moines du même forfait.

(5) Voir Burgos, *Anales...* T. I, p. 278-9. Le récit de ces journées se trouve dans les dépêches de la Rochefoucauld, chargé d'affaires à Madrid, pendant que Rayneval était à San Ildefonso (22 juillet 1834).

(6) Dépêche de Rayneval. San Ildefonso, 20 juillet. Corr. Pol. Esp. 765, f° 252 r.

Quand le président du Conseil connut les troubles de Madrid, il fut très « affecté », écrit notre ambassadeur. « Il a vu détruire en un instant sa plus chère espérance, celle d'arriver à un changement de l'ordre politique en Espagne, sans que des crimes ou des excès aient souillé une époque, pendant laquelle il joue le premier rôle (1). » Le 19, Martínez était déjà à Madrid, et dans le péril commun, il se rapprocha de Toreno et du marquis de las Amarillas (2).

Tandis que les troubles de Madrid venaient d'être étouffés, le ministère apprenait l'existence d'un vaste complot, sur le point d'éclater dans diverses villes. Le chef principal du mouvement était Palafox, le glorieux défenseur de Saragosse. Autour de lui se groupaient de nombreuses personnes hostiles au Statut Royal, jugé trop modéré, et voulant revenir à la Constitution de 1812. Le 25 juillet, le ministère ordonnait l'arrestation des principaux conspirateurs qui ne fut pas longtemps maintenue. De Rayneval croyait que les désordres du 17 juillet constituaient une partie du complot.

Telles furent les premières attaques du parti avancé contre Martínez de la Rosa : si elles compromettaient la stabilité du ministère, elles ne menaçaient pas le régime parlementaire, récemment instauré. Elles prouvaient que bien des gens le souhaitaient plus libéral, plus démocratique.

II

La guerre carliste, au contraire, sans cesse renaissante, remettait en question les récents progrès politiques : le succès des factieux aurait signifié le rétablissement de l'absolutisme parfait. Aussi comprend-on qu'elle ait préoccupé le gouvernement d'Isabelle. Afin de donner plus de force aux armées du Nord, le ministère décida que les troupes expéditionnaires de Portugal, leur tâche glorieusement remplie, se joindraient aux forces qui luttaient contre Zumalacárregui. Le commandement suprême fut donné à Rodil, en remplacement de Quesada. Sous le nouveau général, les opérations ne furent pas plus brillantes. L'ennemi se dérobait aux poursuites, et guettait les co-

(1) Dépêche de Rayneval. San Ildefonso, 20 juillet Corr. Pol. Esp. 765, 252 r. Guizot reproduit ce texte, *Mémoires*, T. IV, p. 97-8.

(2) Dépêche de La Rochefoucauld, 22 juillet. Martínez rappelle son émoi, dans le grand discours du 10 déc. 1843. Il rapporte son entrevue avec la Reine Régente, à qui il fit promettre de regagner Madrid pour présider l'ouverture des Cortes. Il assure qu'il ne manqua pas d'énergie pour réprimer les désordres. « Je donnai l'ordre, dit-il, de faire arrêter et emprisonner le capitaine général de Madrid, grand du royaume et mon ami ; je fis arrêter un autre Général, supposant qu'il pût être compromis dans cette affaire ; j'ordonnai aux tribunaux de rendre compte chaque jour des progrès de l'enquête. » (*D^e de Ses*, du 10 déc. 1843).

lonnes isolées des « cristinos » qu'il surprenait parfois dans des défilés difficiles, comme à Las Peñas de San Fausto. L'ardeur des Carlistes fut singulièrement excitée par l'arrivée de leur roi. Don Carlos, en effet, s'étant aisément enfui d'Angleterre, traversa la France, et au début de juillet arriva en Espagne. Aussitôt, il lança une proclamation à ses soldats. La nouvelle de ce retour circula bientôt dans tout le pays et remplit d'inquiétude les partisans de la Reine (1).

Spontanément, dès qu'elles connurent l'entrée de D. Carlos en Espagne, la France et l'Angleterre prirent quelques mesures assez platoniques en faveur de l'Espagne libérale. Elles se mirent d'accord pour faire croiser des bateaux sur les côtes Nord et Nord-ouest de la Péninsule. Paris recommanda même à Rayneval de faire demander par l'Espagne l'intervention portugaise. De son côté, le ministère de Martinez se tourna vers ses alliés : le traité de Londres était de nouveau applicable puisque le prétendant réapparaissait (2). Dès le 27 juillet, Martínez écrivait à Miraflores et à Frias, pour les prier de demander protection aux gouvernements de Londres et de Paris. Martínez ne réclamait pas les « secours effectifs », stipulés par le traité, mais une déclaration très nette des deux grandes puissances affirmant que le but de la convention, à savoir « l'expulsion du prétendant, devait être toujours poursuivi (3). » Martínez ne voulait donc pas l'« intervention ». Il ne la demanderait que si ses armées subissaient de terribles défaites, assurait de Rayneval. Le même jour, il alla voir notre ambassadeur pour préciser le sens de sa dépêche à Miraflores et à Frias. Il reprenait le mot de « déclaration des alliés » et demandait que l'Angleterre empêchât toute communication par mer entre le Prétendant et l'extérieur ; que la France surveillât plus activement sa frontière (4).

A partir de ce moment, des négociations actives vont s'engager entre Madrid, Lisbonne, Paris et Londres. Au début d'août, le ministère français autorise Talleyrand à se mettre d'accord avec le gouvernement anglais pour établir une « déclaration confirmative du traité du 22 avril (5) ». Au même moment, conformément aux instructions qu'il a reçues, de Rayneval offre à Martínez l'appui de notre légion étrangère qui n'est pas encore jugé nécessaire (6). Au cours de l'en-

(1) Sur ce retour de D. Carlos, voir Guizot, *Mémoires*, t. IV, p. 94-5, qui cite les *Mémoires* de Gisquet, t. III, p. 511-515.

(2) Ainsi l'affirmait Martínez dans *Exposición* lue aux Cortes, de Rayneval écrivait à cette occasion : « Vous remarquerez... que le cabinet espagnol n'hésite pas à déclarer que le traité de Londres subsiste dans toute sa force et vigueur ». Dép. du 12 août 1834. (Corr. Pol. Esp. 766, p. 34 r.)

(3) Dépêche de Rayneval, 27 juillet. Corr. Pol. Esp. 765. p. 294 r.

(4) *id.* *id.* *id.* p. 295 r.

(5) Dépêche de Rigny à Rayneval. Paris, 5 août. Corr. Pol. Esp. 766.

(6) Dépêche de Rayneval, 5 août. Corr. Pol. Esp. 766.

trevue, le ministre espagnol, repoussant l'idée de l'intervention portugaise, déclare que « l'ombre seule [de la quadruple alliance] serait plus utile à l'Espagne que tous les secours que le Portugal pourrait lui donner (1) ».

Le 18 août 1834, les représentants des quatre puissances signaient à Londres les quatre actes additionnels au traité du 22 avril. La France s'engageait à empêcher l'envoi de secours aux insurgés d'Espagne (art. 1^{er}) ; l'Angleterre devait fournir des armes et des munitions aux armées de la Reine, et au besoin, ferait intervenir ses forces navales (art. 2). Le Portugal aiderait l'Espagne de tout son pouvoir (art. 3). Ces articles additionnels auraient la même force que ceux du traité conclu le 22 avril (art. 4).

C'était, sans doute, une victoire de la diplomatie espagnole, mais une victoire platonique. Le péril carliste restait redoutable pour les libéraux. Aussi la majorité des Espagnols et des officiers voyaient-ils le salut uniquement dans l'intervention française. « L'opinion que l'intervention armée de la France finira par être indispensable fait chaque jour de nouveaux progrès », écrivait de Rayneval le 23 août (2). De tous les ministres, seuls Martínez de la Rosa et Toreno repoussaient vigoureusement une demande d'intervention, Martínez « par sentiment patriotique, et parce qu'il ne la croit pas nécessaire » (3). On citait un mot du Président, vieux de plusieurs mois : « Si l'Espagne tout entière demandait l'intervention française, il y aurait au moins un Espagnol qui s'y opposerait ; ... cet Espagnol, ce serait moi (4). » Si la noblesse de cette attitude, et la foi dans la victoire honorent Martínez, sa position en face des Carlistes n'en était pas moins critique. La fin de l'année fut en effet marquée par une défaite des libéraux qui provoqua une vive émotion dans toute l'Espagne, la bataille d'Alegria (27 octobre). Plus de deux mille partisans de la Reine périrent dans cette affaire. Dès que le désastre fut connu à Madrid, une vive agitation se produisit dans les rues. Deux ministres présentèrent leur démission, Zarco del Valle et Moscoso. On redouta que le parti libéral exalté ne profitât de ce mécontentement pour organiser une émeute. On blâma la Reine de ne pas se trouver à Madrid. Elle perdit sa popularité. Allait-on lui retirer la Régence ? On reprit sérieusement de l'intervention. Le Marquis de Las Amarillas en exposa la nécessité au Conseil des Ministres. Mais Martínez soutint que le moment n'était pas encore venu de la demander (5). Quelques députés ministériels tinrent une réunion privée, et décidèrent de solliciter

(1) Dépêche de Rayneval, 5 août, Corr. Pol. Esp. 766, f° 22 r.

(2) Dépêche de Rayneval, 23 août. Corr. Pol. Esp. 766, f° 54 r.

(3) Dépêche de Rayneval 29 août. Corr. Pol. Esp. 766, f° 71 v.

(4) Dépêche de Rayneval. Aranjuez, 12 avril. Corr. Pol. Esp. 765, f° 37 r. Ce mot est cité par Guizot, *Mémoires. Ouv. cit.*, t, IV, p. 103.

(5) Dépêche de Rayneval, 2 novembre 1834. Corr. Pol. Esp. 766, p. 189 r.

l'appui armé de la France. Ils avertirent Martínez de la Rosa de leur résolution. Le Ministre leur répondit que cette démarche était prématurée (1). Jusqu'à la fin de l'année, la menace carliste demeure pressante, malgré quelques avantages remportés par les troupes de la Reine au mois de décembre (2).

Ainsi Martínez devait faire front à des ennemis des partis extrêmes, qui se dressaient contre son régime de juste-milieu : aux libéraux ardents qui voulaient faire revivre la Constitution de 1812 ; aux Carlistes qui souhaitaient le retour au régime de Ferdinand. Quelques libéraux qui ont pénétré au Parlement vont engager contre le président du Conseil une lutte ardente. Assistons à ce combat.

III

Le 24 juillet, au jour dit, la Reine présida la Séance royale. Elle lut le discours de la Couronne, admirablement composé et écrit, œuvre de Martínez de la Rosa, malheureusement d'une voix trop rapide et inexpressive (3). Aussitôt après, elle repartit pour Rio-Frio abandonnant les soucis du gouvernement à ses Ministres. La bataille allait commencer.

Il faut remarquer tout d'abord que la Chambre haute fut presque toujours un très docile instrument entre les mains du Cabinet. Cela s'explique par la façon même dont elle fut nommée. Spirituellement, Charles Didier écrivit à son sujet : « ... l'illustre corps exécutait dans un solennel silence et avec une religieuse ponctualité chacun des mouvements qu'il plaisait au ministère de lui commander. Mannequin docile, il ne déviait pas de la ligne, et marchait au pas (4). » Assemblée surtout de parade pour cérémonie officielles (5), la Chambre Haute ne joua aucun rôle sérieux au cours de la législature 1834-1835.

Un de ses membres pourtant, le Duc de Rivas, l'impétueux écrivain romantique, « montra qu'il voulait être le chef de l'opposition (6) »,

(1) Dépêche de Rayneval, 3 novembre 1834. Corr. Pol. Esp. 766 f° 192 r.

(2) Dépêche de Rayneval, 21 décembre 1834. Corr. Pol. Esp. 766. Ces succès calmèrent les partisans de l'intervention française. Martínez retrouva quelque popularité, en même temps que son optimisme habituel reparaisait. Il attendait déjà la soumission complète des factieux.

(3) Dépêche de Rayneval, 27 juillet Corr. Pol. Esp. 765, p. 284 r. Voir aussi le jugement élogieux de Larra, rapporté dans Azorín, *Rivas y Larra*, p. 152.

(4) Ch. Didier, art. cit. *Rev. des Deux Mondes*, 1836, p. 312.

(5) Avec une grande minutie, le décret du 26 juillet 1834 fixait le costume de cérémonie des « Prócères », manteau ducal de velours bleu, larges manches, comme celui des « ricos hombres » du xiv^e ou du xv^e siècle, casaque verte, etc... Le modèle était déposé au Ministère de l'Intérieur.

(6) Dépêche de Rayneval 2 août 1834. Corr. Pol. Esp. 766, 5 v. Il n'est pas surprenant que le duc de Rivas ait combattu le cabinet Martínez et le régime de l'Estatuto real. Il semble, en effet, que Rivas ait été compro-

quand on discuta la réponse au Discours du trône. Rivas trouva que le texte proposé par la Commission n'était qu'un « écho » du discours. Il aurait souhaité qu'il en fût plutôt la critique, et que la Commission eût réclamé au Gouvernement des déclarations plus précises. En premier lieu, une déclaration de principes, « non point fantastique ou philosophique » comme celle des Français, mais au contraire très « positive et exacte (1) ». Il aurait entendu également, avec satisfaction, que la Reine promît une loi sur l'organisation de la milice, sur la liberté de la presse ; qu'elle indiquât sa future politique à l'égard des anciennes colonies, et des Espagnols ennemis du nouveau régime.

Martínez de la Rosa répondit lui-même au duc de Rivas, avec autant de courtoisie que d'habileté, par un discours qui se résume dans la formule : « Tout se fera peu à peu (2). » Martínez indiqua que dans le Discours du trône, on devait s'en tenir à des généralités ; que d'ailleurs il ne fallait pas être inquiet sur le sens des nouvelles institutions, puisque l'Espagne possédait déjà une véritable constitution, le Statut royal. Le Président du Conseil promettait enfin que le gouvernement s'occuperait des diverses questions signalées par le duc de Rivas, mais avec prudence, sans hâte ni impatience. Dans cette Chambre, où il comptait une importante majorité, Martínez fit repousser le contre-projet de l'illustre « prócer ».

Quelques jours plus tard (3 septembre), Martínez de la Rosa se heurta à une nouvelle opposition du duc de Rivas, soutenu cette fois, par le Comte de Parcent. Après l'arrestation de Palafox, antérieurement nommé « prócer », Rivas et son collègue réclamèrent, au nom du règlement, le droit de juger le duc de Saragosse. Martínez triompha de nouveau en soutenant que Palafox, dont la nomination n'avait pas été ratifiée par la Chambre Haute, ne pouvait être considéré comme « prócer » et devait être traduit devant les tribunaux ordinaires (3).

En général, les « Próceres » approuvèrent toutes les propositions qui leur furent soumises. Quand, par exemple, Martínez de la Rosa, dans un de ses discours les plus fameux, proposa que Don Carlos et ses successeurs fussent exclus du trône d'Espagne, il obtint une majorité de 71 voix sur 72 votants (4). Le Duc de Rivas prit cette fois

mis dans la conspiration de Palafox. Il devait faire partie, comme sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, du ministère qui aurait renversé celui de Martínez, si la conjuration avait réussi.

(1) *Dº de Ses. Estamento de Ilustres Próceres*, 2 août.

(2) Voir Burgos, *Anales*, *ouv. cit.* T. I., p. 300-301.

(3) *Dº de Ses, Estamento de Ilustres. Proc.*, 8 août 1834.

(4) « Le discours de Martínez de la Rosa est de tous ceux qui ont été tenus à ce sujet le seul digne d'attention... Ce discours restera probablement comme document historique ». Dép. de Rayneval, 5 septembre 1834. *Corr. Pol. Esp.* 766, fº 86 r.-v. Arch. Aff. Etr. Paris. Le voir, ainsi qu'un jugement sur M. d. I. R., dans Rico y Amat, *El libro de los diputados... ouv. cit.* T. I, p. 241-273.

encore la parole, mais pour soutenir la thèse du Président du Conseil. Il adopta cependant une position différente, bien que sa conclusion fût identique à celle du Gouvernement. Plutôt que de considérer Don Carlos comme un vassal rebelle, il préféra voir en lui « le chef d'un parti de réaction voulant fonder un trône barbare et un autel sacrilège et furibond, entouré de lagunes de sang et de montagnes de cadavres, sur la tombe de la civilisation moderne ». Mais lui aussi voulait « dresser une muraille de bronze entre le trône des Espagnes et l'infant D. Carlos, ses fils et ses successeurs (1) ». Images audacieuses du fougueux romantique qu'était Rivas !

C'est à la Chambre des Députés que le ministère se heurta à des ennemis plus terribles par leur talent et leur opiniâtreté (2). Trois furent particulièrement redoutables. Le vieil Argüelles, surnommé le « divin », aux Cortes de Cadix pour son éloquence, sera un reproche vivant pour Martínez. Il est toujours demeuré, lui, le libéral attaché aux principes du XVIII^e siècle, le défenseur de la Constitution de 1812. Ses discours, d'une véhémence qu'affaiblit beaucoup l'âge, et d'une argumentation parfois hésitante, seront cependant écoutés avec un grand respect. S'ils ne font plus naître l'enthousiasme, ils pourront parfois entraîner les timides vers l'opposition.

Alcalá Galiano est le grand tribun, au verbe coloré, à la façon de intarissable, à l'ironie cruelle. « La parole est son milieu ». Improvisateur prodigieux, il ne sait pas s'arrêter dans ses attaques. « Quand il prend un homme, il le tourne et retourne en tous sens, il ne lâche prise qu'après l'avoir lardé, comme on dit, de la tête aux pieds. Il ne donne pas de coup de massue, mais mille millions de piqûres qui mettraient aux abois un géant (3)... » Doué d'une mémoire exceptionnelle, il a enregistré une infinité d'anecdotes et d'exemples, tirés de l'histoire de France et surtout de celle d'Angleterre, qu'il opposera habilement aux citations de Martínez de la Rosa. Parfois les débats entre ces deux orateurs revêtiront une grande noblesse née de cette évocation du passé. L'un et l'autre projetteront sur les faits présents, souvent mesquins, la grandeur d'événements anciens et illustres.

Le comte de las Navas qui, pour se la faire pardonner, confesse souvent son inexpérience oratoire, demeure l'adversaire le plus terrible de Martínez de la Rosa. Celui-ci n'élève jamais les débats ; il tâche de les maintenir le plus près possible de la réalité. Pas de compa-

(1) *D^o de Ses. des Cortes. Estamento de Ilustres Proceres*. 3 septembre 1834.

(2) Voir aussi le cruel portrait de Martínez tracé par un « asistente diario a las tribunas » « Viva el pimpollo de los liberales de librea l... es delgado y muy largo como alma de vizcaino ; nariz de padre y muy señor mío, y fisonomía de abencerraje ; la ropa crecida y la lente descaradísima », *Fisonomía natural y política de los procuradores en las Cortes de 1834-1835 y 1836... ouv. cit.*, p. 16-17.

(3) Ch. Didier, art. cit. *Rev. des Deux Mondes*, 1836, p. 310.

raisons, le fait lui-même. Avec une minutie tâtilonne et redoutable, il examine les questions que l'on discute, et harcèle le gouvernement. « Il est le type complet de l'opposition systématique ; ... il est chicanier, il est taquin, il est tourmentant ; il ferait perdre patience à la patience même et si des anges s'asseyaient sur la sellette des ministres constitutionnels, ils compromettraient leur salut à discuter avec lui (1). » Un jour même, le Comte de Las Navas se laissa aller à une si violente attaque personnelle contre Martínez que l'on crut à un duel. Mais l'affaire n'eut pas de suite fâcheuse (2). A partir de ce jour, le comte redoubla ses attaques, incessantes, malveillantes et parfois bien injustes.

Tels furent les trois grands adversaires de Martínez, le premier mesuré, le second véhément, le troisième cruel. D'autres députés demandèrent souvent la parole pour combattre diverses propositions gouvernementales : il faudrait citer, par exemple, López, Flórez Estrada, Caballero, Montevirgen, etc... Mais leur rôle fut de second plan.

Ayant fait connaissance avec l'armée de l'opposition, voyons-la au combat. Les premiers engagements éclatèrent à propos de l'« adresse » dont la discussion fut infiniment plus vive qu'à la Chambre Haute. Le texte présenté par la Commission, qui comptait plusieurs députés de l'opposition, attaquait résolument la modération, l'irrésolution du Gouvernement. Il contenait des phrases sévères contre la faiblesse du ministère qui, après les désordres de juillet, n'avait pas châtié les coupables. Le projet de réponse réclamait aussi des sanctions contre D. Carlos, une loi sur la presse, le rétablissement du jury et de la garde nationale. Il semblait « être le programme d'une nouvelle Constitution, ou la résurrection de celle de 1812 (3)... »

Plusieurs jours de suite, Martínez de la Rosa combattit le projet de la Commission. Le 6 août, il promit de « tout faire peu à peu », et il termina éloquentement son discours en dénonçant un « parti du désordre qui essaie d'assassiner la liberté en se parant de sa livrée (4) ». Après ces débats, un nouveau projet de réponse fut définitivement arrêté : il tenait compte des observations du président du Conseil. L'adresse définitive, d'un ton encore très ferme, avait perdu son caractère agressif et impérieux.

(1) Ch. Didier, art. cit. *Rev. des Deux Mondes* 1836, p. 311.

(2) *D^o de Ses. des Cortes. Estamento de procuradores*, 17 décembre 1834. Le comte de Las Navas, en termes très vifs, reprocha à Martínez de la Rosa d'être resté à Cadix, pendant la guerre de l'Indépendance, tandis que lui combattait sur les champs de bataille. Sur l'émotion causée à la Chambre le 17 décembre 1834, voir note jointe à la dép. de Rayneval, 20 décembre 1834. *Corr. Pol. Esp.* 766, f^o 257 v.

(3) Lafuente, *H^a G^al de España*. T. VI, p. 29^a. La violence du ton de cette réponse fut censurée par Toreno dans son discours du 3 août.

(4) *D^o de Ses*, 6 août.

Après une discussion sur le « Vœu de saint Jacques » (1), un débat, beaucoup plus redoutable pour le Gouvernement, s'ouvrit à la Chambre des Députés. Une pétition demandait que la Chambre examinât une « déclaration des droits » qui lui était jointe (2), et la fit reconnaître solennellement par le Gouvernement. C'était obliger le Gouvernement de la Reine, si cette « déclaration » était approuvée, à affirmer d'une manière éclatante ses principes libéraux, et à renoncer à la prudente modération qu'il jugeait nécessaire pour établir la conciliation des partis. Martínez de la Rosa mit à lutter contre la pétition un acharnement, une habileté, une érudition historique qui nous ont valu quelques-uns de ses plus beaux discours parlementaires. Du 1^{er} au 10 septembre, presque chaque jour, il fut sur la brèche, luttant pied à pied, combattant les articles de la Déclaration les uns après les autres. Le 5 et le 6 septembre, en particulier, il attaqua avec fougue la liberté absolue de la presse, et la liberté individuelles sans restrictions. Dans son discours du 6, il répondit aussi au comte de Las Navas qui avait cru bon de rappeler les arrestations du 25 juillet. Martínez fit l'histoire du « complot » frustré, et justifia de son mieux la conduite du gouvernement. Malgré ses efforts et ceux de ses partisans, la Chambre approuva la « pétition » et pria la Reine de déclarer « droits fondamentaux » ceux qui étaient énumérés dans la « déclaration » (3).

C'était une défaite pour le Cabinet qui fut heureusement compensée, quelque temps après, par le vote du projet de loi relatif à l'exclusion de Don Carlos du trône d'Espagne. Le 8 septembre, Martínez lut le texte à discuter. Le 8 octobre, il prononça un grand discours, et le 28, la loi votée à l'unanimité, recevait la sanction royale (4).

Dans les derniers mois de 1834, Martínez de la Rosa continua à faire preuve d'une grande activité, pour repousser les attaques sans cesse renouvelées de l'opposition. La fraction libérale recherchait les

(1) Tribut d'origine très ancienne que payaient les paysans de certaines provinces d'Espagne à l'archevêque, au chapitre et à l'hôpital de Saint-Jacques de Compostelle. V. Toreno, *H^a del levanti^o... ouv. cit.*, p. 435.

(2) Voir le texte de la déclaration dans Rico y Amat, *H^a pol^a y parlam^a*. T. II p. 399-401. Presque tous les articles sont traduits de notre *Déclaration des Droits de l'Homme*.

(3) « M. Martínez de la Rosa montre dans ces discussions un talent très grand et qui ne lui manque jamais, et c'est là ce qui permet au Ministère de se soutenir ». (Dép. de Rayneval, 5 septembre 1834, Corr. Pol. Esp. 766, f^o 87 v. Arch. Aff. Etr. Paris).

(4) Au cours de ces débats, Martínez combattit les *droits* de D. Carlos au trône. L'opposition repoussa le Prétendant à cause de ses *idées absolutistes*. Au cours des débats, des députés de l'opposition, Trueba y Cossío, Navas entre autres, tracèrent le tableau du gouvernement absolutiste et du gouvernement parlementaire. Navas en vint à dire que la Souveraineté résidait dans le Peuple.

occasions de combattre le Cabinet. Tout lui était prétexte à critiques violentes (1).

Les tentatives pour régler la question financière, toujours très précaire (2), donnèrent lieu à des débats beaucoup plus orageux, car cette question fut transformée en question politique. Il fallut toute la sagacité, la rouerie du comte de Toreno, et l'éloquence pompeuse de Martínez de la Rosa pour tenir tête aux libéraux. Dès le 27 juillet, notre ambassadeur Rayneval pouvait envoyer le plan dressé par Toreno. Il consistait surtout dans la reconnaissance de toutes les dettes (celles du régime constitutionnel, 1820 à 1823 ; celles du régime absolutiste, 1823-1833). On fixerait un taux unique d'intérêt. Le montant de la créance serait divisé en deux parties : la première seule, qui rapporterait intérêt, s'augmenterait d'année en année (3). Une autorisation de contracter un emprunt de 400 millions de réaux était demandée en même temps par le Ministère.

Immédiatement, dès que le projet de Toreno arriva à la Chambre, les libéraux refusèrent de reconnaître les emprunts contractés par Ferdinand VII, de 1823 à 1833. Ils ne voulaient plus entendre parler de ces dix années honteuses. Le 18 septembre, Martínez de la Rosa monta à la tribune, et longuement, éloquemment, défendit le projet de son collègue. Il insista en particulier sur le devoir qu'avaient les Espagnols de faire honneur à leurs engagements. Malgré les changements de régime, la Nation n'avait jamais cessé d'exister, aussi bien de 1823 à 1833, que de 1820 à 1823. D'ailleurs, le gouvernement absolu de Ferdinand avait été reconnu par l'Europe. Il fallait observer en outre que durant ces dix ans, les emprunts n'avaient guère dépassé ceux qu'avait conclus en trois ans le régime constitutionnel.

Jusqu'au vote définitif du projet, Martínez de la Rosa déploya toutes les ressources de son habileté. Il intervint dans la discussion le 20 septembre, le 23 et le 25, le 1^{er} octobre. La Chambre repoussa le projet. En revanche, la Chambre Haute, à grand'peine d'ailleurs, reconnut

(1) Voir les discussions sur les fonctionnaires révoqués en 1823 ; sur le règlement de la Chambre (20 octobre) ; sur la Garde nationale (17-22 novembre).

(2) On se rappelle qu'au début de son ministère, Martínez de la Rosa avait contracté un emprunt à Rothschild, afin de se procurer des ressources indispensables. Il avait touché une première tranche de 15 millions de francs. Mais ce n'était là qu'un moyen de fortune. D'ailleurs, dès que le comte de Toreno avait pris le portefeuille des finances, trouvant les conditions de Rothschild trop onéreuses, il avait rompu le contrat et remboursé le banquier de Paris grâce à l'aide accordée par une maison rivale, la banque Ardoin. Il fallait donc au plus tôt soumettre aux Cortes un projet de réorganisation financière.

(3) Dép. de Rayneval du 27 juillet 1834. Ce projet fit naître un grand mécontentement à l'étranger, en France surtout, où plus de 20.000 familles possédaient des créances sur l'Espagne. Des observations furent présentées à ce sujet par notre ambassadeur. Rayneval parle de l'effet qu'elles produisirent sur Toreno et Martínez. (Dép. du 23 août et du 8 septembre).

la légitimité de l'emprunt Guebhardt (1). Le 18 novembre, Toreno lut le projet de loi sanctionné par la reine. L'emprunt fut adjugé à la maison Ardoïn, à 60 %.

La fin de l'année, et le début de la suivante furent employés à la discussion du budget. L'examen des comptes se fit avec une malveillance très marquée de la part des députés (2).

Après le règlement de la dette extérieure et l'approbation des budgets, restait encore à liquider la dette intérieure. De nouveau, Martínez et le comte de Toreno se dépensèrent sans compter. L'opposition, en effet, demandait que l'on réglât cette question en vendant les biens du clergé régulier. Martínez de la Rosa, au cours de quatre séances, tâcha d'éluder la question religieuse que l'on mêlait à la question financière. Le premier discours, celui du 11 avril, fut le plus important. Dans les suivants, Martínez en reprit les arguments. Tout d'abord, il rappela les deux grands principes que suivait le cabinet dans sa politique financière : la reconnaissance de toutes les dettes ; le paiement *proportionnel* aux ressources. Puis il aborda la question des biens ecclésiastiques dont ses ennemis, Galiano, en particulier, s'étaient surtout occupés. Il rappela que les Cortes en 1813, et en 1820 avaient essayé de résoudre ce grave problème ; en 1820, en particulier, la loi du 1^{er} octobre avait limité le nombre des couvents et des religieux, et ordonné la vente des biens appartenant aux autres monastères. Mais le retour du régime absolu avait annulé cette mesure, et les congrégations avaient été remises en possession de leurs propriétés. Martínez tâcha de prouver combien, à l'heure présente, il serait dangereux et difficile de restituer les terres du clergé régulier à leurs acquéreurs de l'époque constitutionnelle. Que deviendraient les religieux ? Ils constitueraient une nouvelle charge pour l'Etat (3). Martínez promettait de s'occuper plus tard de la question, et faisait remarquer la bonne foi du gouvernement qui s'engageait à rendre les

(1) V. la dépêche du Min. des Aff. Etr. à Rayneval, 5 octobre 1834. Le Ministre dit le vif mécontentement causé en France par le vote de la Chambre. Dans sa dépêche du 14 octobre, Rayneval fit savoir à Paris qu'il a fait de sévères observations à Toreno et à Martínez, qui vont essayer de faire reconnaître l'emprunt Guebhardt par la Haute Assemblée. Cet emprunt avait été conclu par la Régence provisoire le 20 septembre 1823. Il était particulièrement impopulaire auprès des libéraux, car il avait servi à réorganiser l'absolutisme de Ferdinand. Sur cet emprunt, voir surtout Burgos, *Anales del reinado de Isabel II. Ouv. cit.* T. I, p. 111 et suiv. Burgos fut, en effet, mêlé à la négociation de cet emprunt. On l'accusa d'avoir agi peu honnêtement. En 1834, alors qu'on discutait la légitimité de cet emprunt à la Chambre Haute, Burgos fut exclu de l'assemblée sans pouvoir parler. (Séance du 18 octobre).

(2) Voir pour la liste civile de la Reine, *D^o de Ses*, 12, 15, 17 décembre ; pour le budget des Affaires Etrangères, *id.* 19, 22, 23 décembre. Voir aussi le discours de Martínez sur la marine, *id.* 16 décembre, sur la réorganisation judiciaire, *id.* 2 janvier 1835 ; sur celle de l'enseignement, *id.* 25 février.

(3) Cette partie du discours de Martínez provoqua des rumeurs dans les tribunes publiques. (*D^o de Ses*, 11 avril 1835).

biens des couvents, non restitués aux communautés (1) et demeurés propriétés nationales.

La discussion fut reprise en mai (2). Mais à la fin de la législature, rien n'était définitivement décidé. Il appartenait à un ministre plus résolu et d'idées radicales, le financier Mendizábal, de prendre, l'année suivante, une décision définitive (3).

IV

Cette opposition du parti libéral, tenace, acharnée, qui se manifestait journellement à la Chambre, allait éclater bientôt dans la rue. Au début de 1825, l'émeute gronda de nouveau dans la ville. On se rappelle que les éléments exaltés du parti libéral, principalement ceux qui composaient la Société secrète, la *Isabelina*, avaient tâché à plusieurs reprises de provoquer des désordres, et, à leur faveur, de renverser le ministère ; une première fois, le 18 juillet 1834 (assassinat de moines), quelques jours plus tard, le 24 (complot de Palafox). Cette fois (18 janvier 1835), le Ministère lui-même fournit l'occasion de la nouvelle tentative. Depuis le début de novembre 1834, à la suite de succès remportés par les Carlistes, le ministre de la Guerre avait démissionné et avait été remplacé par Llauder, capitaine général de Catalogne. Celui-ci était un homme actif et autoritaire. Se sentant très soutenu par la Régente, il voulut, dès son arrivée à Madrid, faire prévaloir, dans les Conseils de Ministres, ses idées sur le Gouvernement et en particulier sur la nécessité de l'intervention française pour mettre fin à la guerre carliste. Martínez de la Rosa vit en lui un rival dangereux — comme il en avait vu un autrefois dans le comte de Toreno. Dans son journal, l'*Abeille*, il fit publier plusieurs articles violents contre le nouveau ministre de la Guerre, qui provoquèrent la colère du général. Llauder affirma qu'il ne voulait plus être le collaborateur de Martínez (4) qui, à son tour, accusa son ministre de vouloir renvoyer les Cortes (5). Bref, dès le début de janvier, le cabinet avait perdu l'homogénéité qui lui donnait encore quelque force. On s'attendait à sa « complète dissolution (6) ».

Cette faiblesse fut mise à profit par le parti libéral, qui décida de faire arrêter les Ministres et Canterac, capitaine général de Madrid.

(1) *D° de Ses*, 11 avril. De Rayneval avait trouvé ce discours de Martínez moins bon, moins net que celui de Toreno (*Dép.* du 13 avril 1835).

(2) *D° de Ses*, 1^{er} mai, 6 mai. A ce moment-là, Argüelles fut l'adversaire le plus redoutable du cabinet.

(3) V. p. 229 n. 2.

(4) Dépêche de Rayneval, 11 janvier 1835. *Corr. Pol. Esp.* 767 ; p. 14 r.

(5) *id.* *id.* *id.* *id.*

(6) *id.* *id.* *id.* *id.*

Le 18 au matin, un des régiments de la capitale, soulevé par un officier subalterne, Cardero, s'empara de l'Hôtel des Postes, d'où devaient partir des groupes de soldats et de civils pour procéder aux arrestations décidées. Vite après, le capitaine général Canterac se présenta devant le chef du soulèvement. Il lui reprocha avec violence son attitude, et le menaça même du sabre. A ce moment, des coups de feu furent tirés et Canterac tomba, percé de plusieurs balles. L'émotion fut grande. Tous les civils abandonnèrent la place ; Cardero resta seul avec ses soldats les plus fidèles. Il était résolu à vendre chèrement sa vie. Bientôt, l'Hôtel des Postes fut entouré de troupes dévouées au Gouvernement. Le général Llauder les commandait lui-même. Il fit tirer contre la forteresse improvisée. Mais les rebelles refusèrent de se rendre, espérant toujours que la Milice urbaine ferait cause commune avec eux (1). Les ministres, réunis en toute hâte, redoutant un soulèvement général, envoyèrent des parlementaires à Cardero, et acceptèrent les conditions des rebelles qui sortiraient baïonnette au canon et musique en tête, ne seraient pas inquiétés par la suite, et partiraient aussitôt pour lutter contre les Carlistes. Au milieu d'acclamations enthousiastes, Cardero et son bataillon sortirent de l'Hôtel des Postes. La même nuit, secrètement, on enterra le général Canterac (2).

Le sens de la conspiration du 18 janvier n'échappa à personne. Notre ambassadeur le définit très exactement en ces termes : « Il est hors de doute que le mouvement de ce matin avait pour but de renverser la Régence et le Ministère et de proclamer la Constitution de 1812 ; et il me paraît tout aussi évident qu'il se rattachait à un complot qui se trame depuis longtemps et qui est loin d'être abandonné, malgré le dénouement de la journée d'aujourd'hui. Les révoltés n'ont pas dissimulé un seul instant leurs intentions ; les cris qu'ils faisaient entendre étaient ceux du parti libéral exalté : « Vive la liberté, Vive la Constitution, Vive Isabelle seule », et ainsi que je l'ai déjà dit, ils ont manifesté qu'ils n'agissaient pas isolément, et qu'ils avaient l'espoir d'une vigoureuse coopération (3)... » De Rayneval critiquait ensuite la faiblesse du Ministère : « Au moment où il fallait agir, il s'est mis à parlementer et à délibérer, et, en dernière analyse, c'est plutôt lui que le Corps insurgé qui a capitulé (4) ». Le 18 juillet restera « une journée de honte pour l'Espagne (5) ». Le lendemain, à la Cham-

(1) Un bataillon qui stationnait près de l'Hôtel des Postes entra en pourparlers avec les soldats rebelles et les miliciens promirent des vivres aux assiégés. Voir p. ex. Lafuente, *H^a G^al de Esp^a*, t. VI p. 50.

(2) Le récit de ces événements se trouve dans toutes les histoires du XIX^e siècle que nous avons citées. Il faut le lire surtout dans Piralá, *H^a de la guerra Civil*, T. I, p. 588-602, qui a été résumé dans Lafuente, *H^a G^al de España*. T. VI, p. 47-50.

(3) Dépêche de Rayneval, 18 janvier 1835. Corr. Pol. Esp. 767, p. 28 r.

(4) Dépêche de Rayneval, 18 janvier 1835. Corr. Pol. Esp. 767, 28 r.

(5) Dépêche de Rayneval, 18 janvier 1835. Corr. Pol. Esp. 28 r. Martínez de la Rosa

bre, le Ministère fut violemment interpellé sur les événements de la veille ;

Le 19, le 20 et le 22 janvier, Martínez prononça trois discours importants. Le 19, il rappela les efforts du gouvernement pour triompher de la guerre civile, et anéantir le parti absolutiste. Mais loin d'être aidé par tous les Espagnols, le Ministère voyait encore se dresser contre lui un farouche ennemi, celui qui, la veille, avait versé le sang du général Canterac, celui qui, en juillet de l'année précédente, avait assassiné les religieux de Madrid. Martínez, éloquemment, flétrit la sédition militaire de la veille, prérogative non des nations libres, mais des royaumes absolutistes, de Constantinople. Revenant à la guerre carliste, il affirma que l'Espagne à elle seule pourrait vaincre sans le secours de la France. Le 20 janvier, il dut répondre au redoutable Alcalá Galiano, qui non seulement reprocha au Ministère sa conduite de la veille, mais tous les actes de son gouvernement. Ce fut une violente interpellation sur la politique générale. Dans son discours du 22, Martínez répondit à plusieurs interpellations. Cette fois le vieil Argüelles avait mené le combat. Martínez négligea quelques griefs exposés par divers députés, et ne retint que les objections du grand orateur libéral. Argüelles avait affirmé qu'en assurant aux Espagnols la liberté individuelle et la liberté de la presse, on mettrait un terme aux divisions du pays. Martínez combattit ces affirmations en rappelant la gravité des heures présentes. Il parla de nouveau du complot Palafox organisé par une Société secrète toujours agissante. Plutôt que de prendre des mesures d'exception, après avoir trop accru les libertés civiles, il préférerait s'en tenir à son système de modération — de juste-milieu. En terminant son discours, il repoussait une attaque de l'opposition relative à la guerre carliste. Le gouvernement luttait de toutes ses forces, et il triompherait sans le secours de l'intervention française (1).

V

Ces dernières séances épuisèrent Martínez, que les événements du 18 janvier avaient bouleversé. Il fut en proie à une forte fièvre pendant plusieurs jours et l'on crut à sa retraite des affaires (2). En fé-

fit parvenir à notre ambassadeur une note où il tâchait de diminuer l'importance des troubles de la journée. Il disait, par exemple, que Canterac n'avait pas été assassiné, mais avait péri au milieu du tumulte ; que le complot n'était pas dirigé contre le Gouvernement, etc... de Rayneval ne fut pas dupe. Il fit la critique de cette note dans sa dépêche du 19 janvier. (Corr. Pol. Esp. 767, 34 v).

(1) *D^o de Ses.* 19, 20, 22 janvier 1835.

(2) Dépêche de Rayneval, 29 janvier 1835. Il semble que Martínez ait été long

vrier, mal remis encore, quand il reprit son rôle officiel, Martínez de la Rosa n'avait plus aucune force politique. Les désordres de la rue, les attaques de la Chambre l'avaient miné et démolí. La Reine accordait sa confiance à Toreno, que l'on désignait déjà comme le chef du prochain cabinet.

Martínez se maintint cependant au pouvoir jusqu'à la fin de la législature. Mais les derniers mois de son gouvernement furent particulièrement pénibles. Il dut renoncer à un de ses dogmes les plus chers de politique internationale : la non-intervention. Malgré toute sa répugnance à prendre une telle détermination, Martínez de la Rosa fut contraint de solliciter l'aide de la France, pour mettre fin à la guerre civile.

Celle-ci ne s'apaisait pas. Malgré la levée d'une classe de 25.000 hommes, malgré la mobilisation de 12.000 gardes urbaines (1), malgré l'habileté du nouveau général en chef, Mina, stratège et administrateur, aucun succès décisif n'était enregistré. La guerre s'éternisait. Quand Valdés succéda à Mina (avril 1835), ce fut bien pis. Les troupes de la reine subirent une défaite importante à las Amezcuas (21 avril). Ce combat désorganisa l'armée libérale qui s'enfuit dans le plus grand désordre et pendant tout le mois de mai de mauvaises nouvelles ne cessèrent de parvenir à Madrid. Les Carlistes redoublaient d'audace. Ils ne combattaient plus seulement dans les provinces septentrionales. On signalait leurs incursions en Castille et même en Andalousie (2). Tandis que la situation s'aggravait pour les libéraux, la lutte redoublait de fureur. Afin de faire observer plus de modération et d'humanité, l'Angleterre envoya en Espagne Lord Eliott, qui fit signer par Valdés et Zumalacárregui l'engagement réciproque de respecter la vie des prisonniers, des malades et des blessés (28 avril) (3).

La défaite des libéraux et l'« intervention » de l'Angleterre furent le prétexte de nouvelles attaques contre le Ministère. Dans le courant de la législature, les députés de l'opposition avaient souvent, accusation facile, reproché aux Ministres les lenteurs de la guerre. Souvent d'une question quelconque, on passait à l'examen de la guerre carliste et l'on accusait le Gouvernement de manquer d'énergie, de prévoyance

à se remettre. Le 16 février, l'ambassadeur parlait encore de son « état maladif », et il annonçait son prochain départ du Ministère « soit par lassitude des affaires, soit par épuisement physique ». (Corr. Pol. Esp. 767, 58 v.).

(1) Voir les discours du 9 septembre et du 30 octobre 1834. Dans ce dernier, Martínez repoussa avec beaucoup d'habileté les attaques injustes du comte de Las Navas qui parlait de la « léthargie » du cabinet. Il insista sur les efforts faits par le Gouvernement pour acquérir des fusils et quelques bateaux, pour lever des troupes, malgré le peu de ressources dont il disposait.

(2) Voir surtout pour la guerre carliste. *Pirala... ouv. cit.*, et Lafuente, *H^a G^al*. T. VI.

(3) Voir le texte, par exemple, dans Lafuente, *H^a G^al de Esp^a* T. VI, p. 70.

dans la préparation et la conduite des hostilités. La « convention de Lord Eliott » dont on ne connaissait pourtant pas le texte, ne manqua pas d'être dénoncée. On la croyait susceptible de donner une nouvelle force aux factieux, puisque l'Angleterre, en quelque sorte d'une manière officielle, reconnaissait leur existence. Martínez de la Rosa, à plusieurs reprises (1), montra que l'intervention de l'Angleterre n'avait nullement pour but de favoriser le parti de D. Carlos, mais d'adoucir la sauvagerie de la guerre. La mission de lord Eliott avait été organisée d'accord avec les ambassadeurs d'Espagne et de France à Londres (2).

La séance du 11 mai, par ses conséquences, fut particulièrement tragique. Ce jour-là, Martínez de la Rosa faillit être assassiné. Depuis que l'on connaissait à Madrid toute l'étendue de la défaite de las Amézcoas, une vive agitation s'observait dans la ville. Le 10 mai, de nombreux députés de l'opposition s'étaient réunis chez l'un d'eux, Caballero, pour régler la tactique de l'assaut à donner au Cabinet. Ils voulaient aussi, prétendit Galiano, adopter quelques mesures pour achever rapidement la guerre, voyant que le Ministère reconnaissait officiellement la bande de D. Carlos, comme une véritable armée belligérante, et, de ce fait, renforçait la force des Carlistes (3). Les autorités, informées de cette réunion, et redoutant des désordres que des avis secrets faisaient craindre, postèrent le lendemain matin, un détachement près de la Chambre. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur des libéraux. La Séance s'ouvrit par une critique générale de l'administration du cabinet, que l'on voulut faire déclarer funeste au pays (4). Puis, le député López attaqua avec violence le Gouvernement pour avoir réuni des troupes aux portes de l'Assemblée, et violé de la sorte l'indépendance des législateurs. La foule qui emplissait les tribunes acclama l'orateur avec tellement d'insistance qu'il fallut la chasser. Martínez de la Rosa répondit à López qu'il avait ordonné lui-même au détachement de s'éloigner ; que ce n'était pas le Gouvernement qui avait pris les mesures d'ordre que l'on attaquait, et qui d'ailleurs ne semblaient pas superflues. Martínez, en effet, savait de bonne source qu'on en voulait à sa personne. Dans un geste tragique, il brandit des lettres d'avertissement, et s'écria : « Tout cela ne m'arrête pas. J'expose ma poitrine aux poignards, pour la défense

(1) Voir *D^o de Ses*, 21 avril, 9, 11, 27 mai 1835. Une dépêche du Ministre des Affaires Etrangères de Paris à de Rayneval (22 avril), indique clairement que l'Espagne avait demandé à Paris et à Londres d'envoyer des délégués. Mais l'Angleterre prit les devants, sans tenir compte du désir qu'aurait eu la France de s'associer à cette démarche.

(2) *D^o de Ses*, 9 mai 1835.

(3) Discours d'Alcalá Galiano, *D^o de Ses*, 11 mai 1835.

(4) Cette pétition fut repoussée grâce au Président de la Chambre, qui fit observer qu'elle était contraire au règlement.

de la liberté et du trône. Je mourrai s'il le faut pour ma Patrie et mon Devoir (1) ».

A son tour, Alcalá Galiano accusa les Ministres d'avoir fait surveiller les députés qui avaient tenu la réunion de la veille. Martínez répondit que jamais le Gouvernement n'avait donné un tel ordre. Il sommait son adversaire de l'exhiber. L'orage semblait conjuré. Mais Argüelles et Caballero abordèrent la Convention de Lord Eliott. Une pétition fut présentée : elle exigeait la communication à la Chambre de l'accord du 28 avril, et demandait que la Chambre examinât la conduite des Ministres en cette occasion. La séance fut levée sans qu'un accord définitif fût adopté, au milieu d'une forte agitation. A la sortie, le public des tribunes attendait devant la Chambre Martínez de la Rosa. Environné d'hommes aux attitudes menaçantes, il aurait fatalement péri, s'il n'avait été protégé par quelques officiers, qui, sabre au poing, le reconduisirent jusqu'à son domicile, rue d'Alcalá (2). Là, de nouveaux ennemis l'attendaient mais ils s'enfuirent à l'arrivée de soldats conduits par le capitaine général en personne (3).

Le 27 mai, Martínez de la Rosa écrasa, pour un jour, ses adversaires, par la simple communication du fameux « accord ». Ce jour-là, l'opposition renonça à exiger la responsabilité des Ministres. Ce fut un grand succès du Gouvernement — mais tardif et éphémère (4).

Malgré les déclarations de Martínez, les députés libéraux et une bonne partie de l'opinion espagnole s'obstinèrent à faire solliciter l'intervention française. De tout temps, Martínez avait été opposé à une action directe de nos troupes. Le traité de quadruple-alliance suffisait, pensait-il, à donner une grande force morale aux partisans de la reine, et la dignité de l'Espagne aurait été compromise si pour triompher de quelques provinces insurgées, il avait fallu faire appel aux armées étrangères. Cette opinion de Martínez, si conforme à celle du Gouvernement de Paris, exception faite de Thiers, était devenue « un de ces lieux communs de tribune que tous les orateurs tiennent

(1) *D^o de Ses.* 11 mai 1835.

(2) Fernando Fernández de Córdova, *Mis memorias intimas, ouv. cit.*, p. 234-235. L'auteur et son frère furent les principaux défenseurs de Martínez. Voir aussi *H^a pintoresca... ouv. cit.* T. III, p. 273-4.

(3) Voir dans Bermejo, la *Estafeta de Palacio, ouv. cit.* T. I, p. 177, le récit de ce nouvel attentat. Bermejo raconte une anecdote qui fait grand honneur au sang-froid de Martínez. Remonté chez lui, il dit simplement à son domestique d'aller chercher son face-à-main qui était tombé dans la bagarre, et ordonna à sa cuisinière de préparer son dîner.

(4) « Ce discours [de Martínez de la Rosa] auquel s'attachait tout l'intérêt qu'inspire la position d'un accusé devant ses juges, prononcé avec chaleur et énergie... a produit la plus vive sensation. L'Assemblée presque entière s'est levée pour décider qu'il n'y aurait pas lieu à voter sur le rapport de la commission ». Dépêche de Rayneval. Corr. Pol. Esp. 767, 254 r-v.

en réserve (1) ». Dans plusieurs occasions, lui-même l'avait développée avec éloquence.

Vers la fin de son ministère, il semble que, fort découragé, il se soit résigné à accepter une solution qu'il avait toujours combattue. Dans sa dépêche du 9 mai, de Rayneval signale ce changement d'attitude, en l'attribuant au désir de Martínez de rester au pouvoir (2). Dans celle du 12 mai, il indique qu'un numéro de l'*Abeille*, le journal officieux de Martinez, semblait accepter les secours de la France. Mais au lieu du mot « intervention », on employait celui de « coopération ». Le 17 mai, le Ministère et le Conseil de Régence décidaient à l'unanimité de solliciter l'intervention française. Le 19, Martínez de la Rosa rédigeait, pour son ambassadeur de Paris, une lettre qui pourrait être communiquée au gouvernement français, et où il était dit que « le moment était arrivé de réclamer la coopération active » des « augustes alliés ». Le lendemain, Martínez adressait une nouvelle dépêche au duc de Frias, celle-ci de caractère confidentiel. Il indiquait que l'Espagne sollicitait l'intervention parce qu'elle était demandée par tous les généraux (3) ; qu'elle s'adressait aux trois puissances signataires du traité du 22 avril 1834. Martínez chargeait son ambassadeur de n'engager une négociation que s'il avait la certitude que le Gouvernement français fût favorable à l'intervention (4). De Rayneval qui, personnellement, était très partisan de l'intervention, et n'avait cessé de la recommander à Paris, envoya le 22 mai à son gouvernement une très longue dépêche contenant des indications sur la façon dont il faudrait agir en Espagne. Il y était question des effectifs nécessaires, des réserves et des troupes d'attaques ; de la nécessité de ne pas mêler les soldats français et les soldats espagnols, du respect dû aux fueros, etc..., etc... L'ambassadeur ajoutait que la France ne devrait

(1) Carné (L. de) *L'Espagne au XIX^e siècle*. *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1836, p. 663.

(2) ...« Je crois qu'il aime assez le pouvoir pour passer par-dessus cette contradiction. Dans un de ses derniers discours... il a dit qu'il ne pouvait jamais être question que de l'exécution du traité de quadruple alliance avec toutes ses conséquences. Ne peut-on pas voir dans ces derniers mots le symptôme d'un changement dans les dispositions du Président du Conseil et le germe d'une distinction subtile qui lui servira à justifier le changement ? (Corr. Pol. Esp. 767, 189 r-v), de Rayneval, dans la même dépêche dit que Martínez s'est fort récrié quand, dans un Conseil, on lui a dit « qu'il s'était placé dans l'impossibilité de demander des secours à l'étranger ». (*Id.* 189 v.).

(3) Dans un discours prononcé le 25 nov. 1850 à la Chambre, Martínez rappelait que le G^{al} Valdès, commandant en chef l'armée du Nord, avait envoyé à Madrid le G^{al} Fernández de Córdova pour inviter le Ministère à solliciter l'intervention. Martínez ajoute que Córdova « consigna dans son Mémoire que le ministre qui s'opposa avec le plus d'acharnement à l'intervention fut celui qui a l'honneur de s'adresser à la Chambre ». (*D^o de Ses. M. d. l. R.*, reproduit le témoignage de Córdova dans *Esp. del Siglo*. T. X, p. 276, n. 1, et *Bosq. histórico*. T. II, p. 359, n. 28.

(4) Texte de la dépêche dans Lafuente, *H^a G^{al} de Esp^a*. T. VI, p. 70-72.

tenir aucun compte du cabinet espagnol « méticuleux et lent (1) », car Martínez de la Rosa, « contrarié comme il l'est de céder à une nécessité qu'il n'a jamais voulu prévoir, voudra s'en dédommager en cherchant à restreindre notre intervention, qu'il nomme *coopération*, dans les limites les plus étroites (2) ».

Avant de répondre à l'ambassadeur d'Espagne, la France pressentit le Gouvernement de Londres qui lui fit savoir son refus de s'associer à toute intervention en Espagne. L'ambassadeur espagnol à Londres reçut la même réponse (4 juin 1835) (3). Déjà le 23 mai, le Ministre des Affaires Etrangères de Paris avait écrit à Rayneval pour lui montrer quelles difficultés ferait naître l'intervention. L'Angleterre, les « puissances du Nord », une partie même de l'Espagne, s'y opposeraient (4). Le 8 juin, en possession de la réponse anglaise, le Ministre faisait savoir que la France refusait d'intervenir : La France n'était engagée, par le traité et les actes additionnels, qu'à surveiller sa frontière ; l'Espagne pouvait seule triompher des Carlistes (5). C'était un grave échec pour les « interventionnistes » espagnols. Si Martínez avait été encore au pouvoir, il n'aurait pu y demeurer un jour de plus. Mais, ayant pressenti le refus des puissances alliées, le Président du Conseil avait, dès les derniers jours de mai, présenté à la Reine sa démission. Le 23, un article de l'*Abeille* l'engageait à ne point abandonner les rênes de l'Etat. « Son influence sur ce journal fait penser qu'un semblable article n'a pas été écrit sans sa participation. D'un autre côté, il a annoncé à M. de Toreno l'intention de se retirer après la fermeture des Cortes (6). » « Je pense, ajoute de Rayneval, que volontaire ou non, sa retraite aura lieu à cette époque qui ne peut être très éloignée. » La législature prit fin le 29 mai. Peut-être ce jour même, Martínez donna-t-il sa démission, qui ne fut acceptée et rendue publique que le 6 juin (7).

(1) Arch. Aff. Etr. Corr. Pol. Esp. 767, 225 v. Voir aussi la dépêche confidentielle du même jour. L'ambassadeur écrit qu'il faudra « diriger, dominer même » le cabinet espagnol si l'on veut assurer le succès de l'intervention. (*Id.* 231 r.). Ce rôle reviendrait à l'Ambassadeur (233 r.).

(2) Arch. Aff. Etr. Corr. Pol. Esp. 767, 225 r.-v.

(3) Le texte de la dépêche de l'Ambassadeur d'Espagne à Londres est dans La-fuente. T. VI, p. 72. C'est ce même jour (4 juin) que l'on communiqua la même réponse à l'ambassadeur français.

(4) « L'intervention condamnée en France et en Angleterre par l'opinion publique, repoussée dans le reste de l'Europe par la politique des Cabinets, trouverait en Espagne de nombreux contradicteurs ». (Corr. Pol. Esp. 767, 242 v.).

(5) Voir sur « l'intervention » en particulier les *Débats* 29, 31 mai, 4 et 7 juin 1835 et aussi Capéfigue, *Dipl. de la France et de l'Esp.* 292 sig.

« Le Roi a très bien agi dans son propre intérêt en n'intervenant pas... » « mais ce que l'on peut critiquer, c'est la situation où s'est placé le Gouvernement français en promettant à l'Espagne d'intervenir, et en refusant aujourd'hui de tenir sa promesse ». Metternich, *Mémoires*... T. V, p. 37.

(6) Dép. de Rayneval. Aranjuez, 23 mai. Corr. Pol. Esp. 767.

(7) Dép. de Rayneval, Aranjuez 7 juin. « M. Martínez de la Rosa ; s'est décidé

Pour la deuxième fois, Martínez de la Rosa avait gouverné l'Espagne. La situation du pays était fort critique quand il arriva au ministère. Il travailla à l'améliorer avec une grande application et une confiance trop optimiste. Au moment où l'Espagne venait à peine d'être délivrée de la pesante domination de Ferdinand, il eut la tâche pénible de la doter d'un régime politique nouveau. Il était difficile d'acclimater un système « juste-milieu », comme celui que Martínez avait admiré durant son exil. Si l'on en croit Metternich : « Le caractère espagnol n'admet point de nuances ; une Espagne libérale est un mot vide de sens. L'Espagne sera toujours ou franchement monarchique ou décidément radicale (1). » Le Statut Royal fut vite combattu par les deux partis extrêmes, celui des hommes de 1812, qui, à la Chambre, lui firent une guerre sans merci, et favorisèrent dans la rue les émeutes et les désordres ; celui des Carlistes, en armes, qui infligèrent aux armées de la Reine de sanglantes défaites. Pour essayer de faire triompher ses idées modérées, Martínez de la Rosa chercha un appui à l'étranger. Il fit sortir l'Espagne de son isolement en l'unissant aux puissances occidentales. Mais la seule force morale qu'il voulait retirer de cette alliance fut insuffisante pour vaincre les ennemis. Martínez de la Rosa échoua dans son entreprise ingrate. Triste destinée de la modération : il abandonna le pouvoir ayant mécontenté tout le monde, même la Régente qu'il avait défendue avec tant de dévouement. « Le public qui l'estime [Martínez] et qui l'aime comme homme privé, le juge depuis longtemps, comme homme public, plus sévèrement qu'il ne le mérite. On lui impute maintenant, sans faire la part des circonstances et des obstacles qu'il a rencontrés, la fâcheuse tournure qu'ont prise les affaires, et ce sentiment est devenu si fort et si général que lors même que la Reine aurait voulu y résister, elle ne l'aurait pu. Mais elle était bien loin de cette pensée. M. Martínez n'a jamais su gagner sa confiance... (2). »

Si l'on ne peut oublier l'assassinat des moines, la rébellion de l'Hôtel des Postes, l'attentat du 11 mai, il faut songer aussi au Statut Royal, à l'expédition de Portugal, au traité de quadruple alliance. Il faut surtout penser aux faibles ressources dont disposait Martínez de

à donner sa démission. Elle a été acceptée et M. de Toreno, nommé président du Conseil, est chargé de la reconstitution du ministère. Corr. Pol. Esp. 767, 277 r... « Il y a déjà plusieurs jours que la démission de M. Martínez de la Rosa est entre les mains de la Régente, mais ce n'est qu'aujourd'hui qu'on l'a acceptée ». *Id.* 279 r.

(1) Metternich. *Mémoires, ouv. cit.*, T. V, p. 467 et aussi « Le juste milieu, dans ce pays à moitié arabe et à moitié chrétien comme l'était le Moyen Age, équivalait à une nullité complète, au vide qu'abhorre la nature ». (*Id.* T. VI, p. 145). V. aussi une critique du « juste milieu » importé en Espagne dans d'Alaux, *Le Pamphlet et les mœurs politiques en Espagne. Rev. des Deux Mondes*, 15 juillet 1847, et dans L. Viardot, *Etudes sur l'histoire des Institutions...* p. 93-94.

(2) *Dépêche de Rayneval. Corr. Pol. Esp.* 767, 1^o 280 r.

la Rosa pour mener à bien sa lourde tâche : « Si l'on compare quelque jour les moyens dont disposait le Ministère et ce qu'il a réalisé, alors on lui rendra justice. Alors, quand seront calmées les passions, dont la voix cède toujours devant la raison et la force des faits, alors on imaginera difficilement que l'on ait adressé au Cabinet tant de reproches immérités (1). »

(1) *Dº de Ses*, 30 octobre 1834. Rebello da Silva, lui aussi, remarque que Martínez fit tout ce qui était en son pouvoir pour bien gouverner. Mais la situation était trop critique. *Ouv. cit.*, p. 113-114. Parmi les nombreuses brochures anonymes contemporaines qui accablèrent Martínez, voir par exemple *Azote de unos, hipócritas y ladrones*, où l'on reproche à Martínez le népotisme et le favoritisme.

CHAPITRE IV

La lutte contre les progressistes

Après sa sortie du Ministère, Martínez demeure toujours le chef des modérés. A ce titre, député ou simple citoyen, il n'en continue pas moins à lutter contre les Progressistes. Dans ce combat, il connaît d'abord des fortunes diverses. Ensuite, vaincu, il se réfugie à Paris avec sa souveraine. Mais cet exil est de courte durée et la chute d'Espartero lui rouvre les portes de sa patrie. Suivons-le pendant ces années encore agitées qui précèdent la vieillesse comblée d'honneurs et de dignités.

I

Quand Martínez eut abandonné le ministère, l'agitation ne fit que croître dans tout le pays. Des juntas révolutionnaires se formèrent dans les principales villes et organisèrent la désobéissance aux ordres du gouvernement. Des troubles violents éclatèrent dans plusieurs régions. Toreno, cédant au courant libéral, appela dans son ministère le fameux banquier Mendizábal, qui résidait à Londres depuis 1823 à cause de ses idées avancées. Cette concession ne suffit pas à calmer les progressistes. Vite après, Toreno se retira et Mendizábal fut chargé de constituer un nouveau cabinet. Afin de créer un régime plus libéral que celui du Statut Royal, Mendizábal convoqua les Cortes pour le 19 novembre. Martínez de la Rosa reparut à la nouvelle Chambre. Craignant que l'évolution politique de son pays ne fût trop hâtive, il lutta si obstinément contre les projets présentés qu'on l'accusa de faire de l'« opposition systématique (1) ».

Après un éloquent discours, prononcé le 5 décembre 1835, dans lequel il remerciait le général Córdova des félicitations qu'il envoyait,

(1) Au cours de la discussion du vote de confiance. Voir la défense de Martínez dans son discours du 28 décembre 1835, et aussi dans des interventions rapides du 29 et du 30 décembre 1835.

au nom de l'armée du Nord, à la nouvelle Assemblée (1), Martínez intervint surtout dans deux affaires importantes : celle du « Vote de confiance » et celle de la loi électorale. Comme les finances de l'Espagne étaient toujours dans un état précaire malgré l'emprunt de 400 millions de réaux contracté sous le ministère Toreno, Mendizábal voulut se faire autoriser par les deux Chambres à prendre seul toutes mesures utiles pour se procurer les ressources nécessaires. Le 28 décembre, Martínez de la Rosa combattit le projet ministériel. Il prononça le mot de « Dictature » et tâcha de prouver qu'une telle autorisation signifierait une véritable abdication du pouvoir législatif : « Je crois, dit-il, qu'il serait aventuré et périlleux qu'un Congrès législatif donnât à un gouvernement la faculté de disposer à son gré de tout le système économique et administratif de l'Etat. Remarquez, Messieurs, que soutenir l'opinion contraire serait porter une blessure mortelle au cœur du gouvernement représentatif, puisqu'une de ses garanties les plus sérieuses est la discussion publique de telles matières (2). » Malgré le discours, le Ministère obtint une majorité imposante.

Quelques jours après, le Ministère soumettait au Parlement un projet de loi électorale qui devait augmenter le nombre des électeurs et, ainsi, accentuer le caractère libéral du Statut Royal. Dès le début des débats, on put prévoir que la discussion serait violente entre Modérés et Progressistes. En effet, la Commission chargée de présenter le projet gouvernemental ne parvint pas à s'entendre. La majorité prévoyait deux sortes d'électeurs : ceux de droit (les cent contribuables les plus imposés, et les « capacités ») ; ceux qui seraient élus à raison de un par 150 habitants. Ce corps électoral se réunirait au chef-lieu du district et voterait pour tous les députés de la province. Certains membres de la Commission voulaient que les « capacités » payassent une contribution directe minima, à déterminer. Un député proposait l'élection directe par district et l'obligation pour les candidats d'acquitter 12.000 réaux d'impôts directs.

Les « progressistes » de la Chambre désiraient l'élection indirecte et pensaient, grâce à l'adjonction des capacités, — élément en grande partie officiel, dépendant du gouvernement — s'assurer le pouvoir. Les modérés défendaient au contraire le principe de l'élection directe par district et le maintien de l'ancien cens. Martínez de la Rosa, dans les séances du 8 et du 22 janvier, prononça deux longs discours. Celui du 8 comprenait une première partie historique, qui rappelait de quelle façon avaient été convoquées les anciennes Cortes de la Monarchie,

(1) Martínez appela Córdova, « le jeune pacificateur de la Vendée ». On se rappelle que Córdova protégea Martínez de la Rosa au moment de l'attentat du 11 mai 1835. V. plus haut p. 222.

(2) *Dº de Ses.*, 28 décembre 1835

celles du XIX^e siècle en particulier. Martínez insistait sur la nécessité du cens, et sur le principe de l'élection directe, méconnu seulement dans les moments critiques (1). Ce développement concluait à la nécessité de rattacher la réforme que l'on préparait à la tradition politique espagnole. La seconde partie examinait le projet de la Commission, et passait en revue le Corps électoral, le mode d'élection, les élus. Martínez combattait les « capacités », à moins qu'on n'exigeât de ces électeurs le paiement d'une contribution directe. Il repoussait aussi les « électeurs élus ». Ceux-ci étaient d'origine trop démocratique. Même en minorité dans le collège électoral, leur action serait sensible, « comme celle de ces acides ou de ces réactifs puissants dont une goutte suffit à altérer la couleur d'une grande quantité de liquide ». Martínez acceptait les grands contribuables, éléments d'ordre et de paix. Il demandait enfin que les candidats fussent âgés de trente ans, résidassent dans la province où ils se présentaient ou tout au moins y possédassent des biens importants. Il maintenait le chiffre de 12.000 réaux de contributions directes à exiger des candidats, comme garantie de leur indépendance. En terminant son discours, il attirait l'attention de la Chambre sur l'importance de la loi discutée. C'était une « nouvelle Constitution ».

Le 21 janvier, Martínez de la Rosa répéta une bonne partie des observations qu'il avait présentées le 8. Il insista sur la nécessité d'élire les députés par district, ainsi qu'on le faisait en France. De cette façon, les électeurs assisteraient à toute l'élection, y compris la proclamation des résultats. Ainsi se développerait en Espagne l'esprit public. Cette fois, le Ministère fut battu. Quand le 24 janvier, on vota pour savoir si les élections seraient directes ou à plusieurs degrés, le parti modéré l'emporta par quatre voix de majorité : le principe de l'élection directe fut adopté. Conséquence : trois jours plus tard, les Cortes furent dissoutes sans que la loi ait été totalement votée, et de nouvelles élections annoncées pour le mois suivant ! (2)

(1) Il prévenait ainsi une objection : les Cortes du Statut furent élus par des élections indirectes. Il est vrai que Martínez avait reconnu que c'était un mal nécessaire et momentané dans le *Prologue* du Statut Royal.

(2) Avant la réunion des nouvelles Cortes Mendizábal prit ses fameux décrets de désamortisation des biens du clergé. « Le décret de *desamortización*... publié le 19 février... Il avait pour objet de mettre en vente pour le compte de l'Etat la masse énorme des biens fonciers qui appartenaient aux communautés religieuses déjà supprimées, ceux qui avaient déjà été adjugés à la nation et ceux qui le seraient à l'avenir ; son but était de... faciliter l'amortissement d'une partie considérable de la dette publique dont les titres devaient être reçus pour prix des biens achetés. Un second décret, en date du 5 mars, déclarait en état de rachat tous les cens, impositions et charges de quelque nature qu'ils fussent, appartenant aux communautés religieuses et donnait à leurs débiteurs des moyens d'amortir les rentes qui pesaient sur eux. Un troisième décret, en date du 9 mars,

Dans cette brève législature, Martínez avait bien dirigé l'opposition. Il avait vaincu Mendizábal. Mais on a senti combien ses théories contre la « dictature » du gouvernement constituaient une flagrante contradiction avec son attitude antérieure, alors qu'il réclamait pour le pouvoir exécutif tant de droits !

La nouvelle Chambre, réunie le 22 mars 1836 et dissoute le 23 mai de la même année, fut élue sous l'action directe du ministère. Les modérés en furent à peu près exclus. Martínez de la Rosa n'y figura pas. Cette assemblée, composée de progressistes, ne tarda pas à se diviser.

Il se forma un parti d'opposition conduit par Isturiz (1), bientôt assez fort pour renverser le cabinet. L'avènement du nouveau ministère, d'opinion moins avancée, provoqua des troubles dans bien des villes d'Espagne. Le 12 août, à la Granja, un groupe de sergents souleva la garnison, obligea la Reine à proclamer la Constitution de 1812, et à former un Gouvernement plus radical sous la présidence de Calatrava. Une nouvelle Chambre fut réunie le 24 octobre 1836. Elle dura jusqu'au 4 novembre 1837. Sa tâche consista principalement à adapter la Constitution de Cadix aux circonstances actuelles. Elle se montra prudente dans ses résolutions, et, bien que formée de députés aux idées très libérales, elle élabora une Constitution, beaucoup plus modérée que celle de 1812, publiée le 17 juin 1837. Elle vota aussi une loi électorale qui, au lieu du suffrage universel, rétablissait le cens. Pour être électeur, il fallait payer 200 réaux de contributions directes, ou posséder au moins 1.500 réaux de rente. Les élections seraient directes. Cette loi fut appliquée à la fin de 1837 (2). Le 1^{er} novembre se réunissait à Madrid une nouvelle Chambre dont la majorité était modérée. L'un des principaux représentants du pays était Martínez de la Rosa qui, jusqu'en 1839 ne cessera plus de siéger au Parlement et de jouer un rôle très actif.

Depuis sa sortie du ministère, jusqu'au moment où nous sommes arrivés, notre homme d'Etat n'avait pas délaissé ses chères études.

vint compléter les deux premiers ; il étendait aux couvents de religieuses les dispositions touchant les religieux ; il limita le nombre des établissements autorisés, il fixa l'indemnité à payer à toutes les religieuses qui sortiraient des cloîtres, mais il s'attacha surtout à mettre entre les mains de l'Etat les nombreux immeubles que possédaient ces communautés. » (Hubbard, *H^{re} conte de l'Esp.*, ouv. cit. T. I, 2^e série, p. 262-3.

Texte de quelques articles et résumés des autres, du premier décret, dans *Id. id.*, n. H, p. 257-8.

(1) Isturiz (1790-1871). Fougueux défenseur de l'indépendance espagnole contre Napoléon ; ardent libéral, contribua au soulèvement de 1820. Emigré en Angleterre jusqu'en 1834. Devient plus modéré. Il fut plusieurs fois président de la Chambre, et président du Conseil. Il négocia les « mariages espagnols. »

(2) Voir un article intéressant de Pacheco, dans *R^a de Madrid*, 1839, 2^e semestre, p. 517.

Mais, dans les heures graves qui s'étaient écoulées, témoin de la Révolution, et de la menace carliste contre Madrid et l'Andalousie, il avait renoncé aux divertissements littéraires, et s'était consacré aux travaux historiques et politiques. Il avait voulu « répandre d'utiles vérités ». Aussi avait-il fait paraître en 1835 son premier volume de l'*Esprit du Siècle*, cette œuvre qui, on se le rappelle, l'occupait depuis 1823, et à laquelle il avait beaucoup travaillé la dernière année de son exil en France. Dans la préface, il rappelait qu'il avait écrit la première partie de son ouvrage « à une époque d'infortune et de proscription », et bien « qu'ayant occupé ensuite une situation aussi élevée que périlleuse, il pouvait la publier sans avoir à modifier ses opinions, sans se repentir, sans rougir (1) ». L'année suivante, il donnait le deuxième volume. Le troisième suivit en 1838.

II

Grâce à la loi électorale de 1837, les Modérés vont revenir en grand nombre au Parlement et Martínez retrouvera son ancienne influence. On lui proposera même plus tard la Présidence du Conseil, qu'il se gardera d'accepter. Il sait en effet que son nom et que celui du Statut Royal sont synonymes, pour les révolutionnaires, de réaction (2). Durant les législatures successives de 1837 à 1840, il sera cruellement attaqué par ses adversaires, à la Chambre, et dans les journaux : c'est la meilleure preuve qu'il est le véritable chef du parti.

Le 20 novembre, il fut élu membre de la Commission qui devait préparer l'« adresse » (3). Le 28, il en défendit le texte par un discours, resté classique sous le nom de « Discours de Paix, d'Ordre et de Justice ». Martínez de la Rosa indiqua que la Commission n'avait pas dans sa réponse examiné de questions de détails. Elle avait simplement signalé au gouvernement les trois grandes aspirations de l'Espagne tout entière : la paix, généreuse et humaine, qui mettra fin à la sanglante guerre carliste ; l'ordre, qui, en réduisant au silence les agitateurs, assurera le règne de la liberté ; la justice qui, plus équitable, calmera les passions. Ce discours très applaudi, fut critiqué dans une brochure malicieuse et spirituelle de Bartolomé José Gallardo (3).

(1) T. I. *Advertencia*, p. VIII, les 3 premiers volumes de l'*Esprit du Siècle* parurent à Madrid chez Tomás Jordán.

(2) Deux ans plus tard, le *Guirigay*, journal des progressistes, écrivait : « Il y a des personnes qui équivalent à des choses. Ainsi, Martínez de la Rosa, c'est le 7 juillet, les capitulations de 1823, le Statut, le massacre des moines et l'insurrection de l'Hôtel des Postes ». (15 février 1839).

(3) *Dº de Ses*. 20 novembre 1837.

(4) *Discurso del diputado extremeño Gallardo sobre el párrafo de la paz del Proyecto*

Après ce premier succès de tribune et quelques ripostes à des progressistes (1), Martínez eut l'occasion, au début de 1838, de s'affirmer d'une façon éclatante le grand orateur de la Chambre, et le véritable chef du parti modéré en se faisant le défenseur du ministère Ofalia. Quelques jours auparavant, plusieurs députés de l'opposition avaient une fois de plus déploré les lenteurs de la guerre carliste, et exprimé leur mécontentement de voir à la tête du gouvernement le comte de Ofalia : c'est à ces deux attaques que Martínez répondit brillamment le 28 janvier. Une fois de plus, dans la première partie de son discours, il rappela les difficultés énormes de la guerre civile, nées de la configuration du pays, du voisinage de la France, du mélange de l'esprit d'indépendance des Basques et de leur fidélité à la cause de Don Carlos. Il traça un brillant tableau du parti qui, dans toute l'Espagne et dans toute l'Europe, soutenait les principes représentés par les Carlistes. Il dégagait enfin la signification politique de la guerre mettant aux prises les libéraux et les partisans de l'absolutisme.

Dans la seconde partie de son discours, il défendit non plus la politique mais la personne même du chef du Gouvernement. Il fit remarquer tout d'abord que la Reine avait le droit de choisir librement ses ministres ; ensuite, qu'on ne devait pas rechercher, dans le passé des hommes politiques, des armes contre leur administration actuelle. Avec un sens exact de la faiblesse humaine, surtout quand les sollicitations sont aussi impérieuses que dans l'Espagne agitée des vingt dernières années, Martínez réclama l'indulgence pour ceux qui avaient « vacillé ». Il rappela la sublime parole : « Que celui qui n'a jamais

de contestación al Discurso de la Corona; traducido y parafraseado en lenguaje pedestre del estilo de tribuna. Madrid. Imprenta de Boix. Diciembre de 1837. On en trouve

à la Bibliothèque Nationale de Madrid deux exemplaires sous la cote $\frac{R.}{420}$ Pedro

Sáinz a réédité ce texte dans *Obras escogidas de B. J. G., ouv. cit.* T. II, p. 205-215. V. aussi une notice historique, *Id.* I, p. 23-24. Gallardo reprochait à Martínez le plan qu'il avait adopté. Il aurait choisi l'ordre inverse « naturel ». Mais il devinait que Martínez avait commencé à parler de la paix pour bien disposer les esprits par ce « caramelo » ; d'ailleurs, il ne fallait pas parler de paix en ce moment, mais au contraire d'action énergique. A ce propos, Gallardo, toujours sous une forme enjouée, critiquait le Gouvernement de Martínez en 1834, qu'il qualifiait de « despotisme doré ». Il évoquait les chaînes données par Martínez à l'Espagne, « faites d'anneaux brillants et légers d'acier ». « Plus légères [que les anciennes], elles n'attachaient pas moins bien ». Gallardo se moquait aussi de Martínez de la Rosa qui avait reconnu la Constitution de 1837, trouvant qu'elle était conforme à ses principes modérés. Il essayait de prouver au contraire que « le Statut royal ressemble à la Constitution comme le Coran à l'Evangile de Jésus-Christ. »

Le *Guirigay* du 19 mars 1839 attaquait, en vers, le discours de Martínez. Le poème, intitulé « Charivari » (Cencerrada) s'achevait ainsi :

« Venirse con sistemas emolientes,
« Y entonaciones suaves... y empanadas,
« Es el mayor delito de las gentes. »

(1) *Dº de Ses.* 30 novembre et 1^{er} décembre 1837 ; 2 décembre 1837.

péché, jette la première pierre. » Le respect est dû, ajouta-t-il, à ceux qui ont bien servi la patrie, peu important l'heure et le régime (1).

Ce fut l'intervention la plus mémorable de Martínez durant cette législature. D'un effet moins oratoire, mais plus importants furent d'autres discours relatifs à des projets d'emprunt, de loi municipale, et à la dime. Le 3 avril 1838, Martínez soutint un projet d'emprunt de 500 millions de réaux. En parfait défenseur du ministère, il convainquit la Chambre qu'elle avait le devoir d'accorder au gouvernement les secours qu'il demandait. Les lui refuser serait contracter une lourde responsabilité, privant ainsi le pouvoir exécutif de moyens d'action qu'il demande en toute connaissance de cause (2). Le 20 avril, il prononça un long discours sur la loi municipale dans lequel il se montra partisan de la nomination des maires par la Reine (3). Le 29 mai, il appuya le gouvernement qui demandait d'autoriser une dernière fois la perception de la dime (4).

Rappelons enfin que plusieurs députés présentèrent un projet de vote de félicitations au général Espartero et à ses troupes, victorieux des Carlistes à Luchana. Le 30 avril, Martínez appuya la pétition, dont il semble avoir eu l'initiative (5), par un discours éloquent et pathétique (6). Tel fut le rôle actif de Martínez de la Rosa, membre de la Chambre de 1837-1838. Plus que les ministres, personnages effacés, c'est lui qui inspira au Cabinet ses projets de lois et qui les défendit aux Cortes. Il fut « l'âme » du Gouvernement (7) et aussi son protecteur.

A la Chambre éphémère qui se réunit le 8 novembre 1838 (8), Martínez ne disposa que d'une faible influence. La majorité modérée se trouvait fort réduite. De plus le cabinet Pérez de Castro obéissait aux ordres d'Espartero dont l'ami, le général Alix, était ministre de la Guerre. Martínez prononça plusieurs discours, dont les principaux furent ceux du 16 novembre, pour soutenir l'« adresse », au nom de la Commission ; du 29 novembre, pour combattre une proposition du député López voulant examiner la conduite des gouvernements depuis 1834 ; du 21 décembre, pour accuser le parti progressiste des

(1) *Dº de Ses.* 28 janvier 1838.

(2) *id.* 3 avril 1838.

(3) *id.* 20 avril 1838.

(4) *id.* 29 mai 1838.

(5) Il est le premier à signer la pétition, 30 avril.

(6) *Dº de Ses.* 30 avril. Ce discours est reproduit dans M. Martínez de la Riva. *Biografía...* p. 190-193.

(7) Voir Rebello da Silva. *Ouv. cit.*, p. 119. Martínez fut « alma y consejo de las resoluciones más graves del congreso y del gabinete ».

(8) Suspendue le 8 février 1839 et dissoute le 1^{er} juillet.

troubles de Valence (1) ; du 18 janvier 1839, sur le Maroc (2) ; du 24 janvier 1839, sur la nécessité et la légitimité des lois exceptionnelles dans les temps de désordre.

Cette Chambre fut brusquement suspendue. Celle qui lui succéda (1^{er} septembre 1839) comptait une énorme majorité progressiste (3). Martínez n'en fit pas partie.

Hors de la Chambre, pendant l'année 1839, Martínez fut malmené par un journal satirique du parti progressiste, le *Guirigay* (4). C'étaient parfois des plaisanteries un peu vives, d'autres fois des injures grossières. Un jour, le *Guirigay* se moquait du face-à-main de Martínez (5). Un autre jour, il annonçait que le Ministère organiserait un bal qu'ouvriraient, dansant un « menuet afandangué », Moscoso de Altamira et Martínez de la Rosa : ce dernier « ferait la femme, pour ne pas donner à redire aux gens (6) ». Le 30 janvier, Martínez était appelé « l'imitation poétique de saint Ignace de Loyola » et le « patriarche des pasteleros (7) ». Le journal était souvent plus cruel. Le 20 février, un article souhaitait une réponse vigoureuse aux discours de Martínez, qui montrerait jusqu'où arrive « l'imbécillité orgueilleuse du chef du parti des privilégiés, ou du despotisme — ce qui est la même chose ».

(1) Martínez tâchait de riposter aux Progressistes. Il avait, en effet, éclaté à Séville, quelques jours auparavant, des troubles militaires. Les Progressistes accusèrent les généraux modérés Narváez et Luis Fernández de Córdova d'en être les instigateurs. Ils demandèrent des poursuites contre eux, mais les accusés parvinrent à s'enfuir. Sur cette affaire, v. Fernández de Córdova. *Mis memorias íntimas*, *ouv. cit.* T. II, ch. XII. Le député López répondit durement à Martínez de la Rosa le même jour. Il assura que tous les désordres provenaient de la mauvaise administration de 1834, du refus opiniâtre de Martínez d'accorder des libertés : « En todo se veían riesgos, en todo había recelos ».

(2) Quelques garnisons des Presidios marocains s'étaient déclarées en faveur de Don Carlos. Martínez expliqua le soulèvement par l'influence pernicieuse des condamnés sur les soldats. Au cours de ce discours, Martínez se montra partisan d'évacuer ces places, qui n'avaient plus d'utilité stratégique. Il est curieux de signaler à cette date semblable attitude, aujourd'hui encore discutée avec passion.

(3) Les Modérés avaient essayé de résister aux Progressistes au moment des élections. Ils avaient tenu, en particulier, une réunion, le 7 juin, pour choisir les candidats. Martínez de la Rosa y assistait. (*Guirigay*, 11 juin 1839).

(4) Le *Guirigay* parut à partir du 1^{er} janvier 1839. Nous pensons que l'un de ses collaborateurs les plus spirituels et les plus mordants fut B. José Gallardo.

Le directeur du journal était González Bravo, qui devint en 1843 Président du Conseil. Le *Guirigay* fut si violent que le gouvernement le supprima en 1839 et ordonna l'arrestation du directeur. Celui-ci s'échappa par une fenêtre quand on venait s'assurer de sa personne. (Voir Marliani, *Historia de la Regencia de Espartero*, p. 755-756.)

(5) Numéro du 2 janvier 1839. Le *Guirigay* décrit la fin tumultueuse d'une séance de la Chambre : « El señor Rosa (Martínez) pierde el lente... »

(6) Numéro du 24 janvier 1839. L'article est intitulé « *Des Masques en divers lieux* ». Il parle d'abord, en effet, de bals masqués organisés dans diverses maisons particulières, puis de celui du Ministère, absolument imaginaire.

(7) Le *Guirigay* donne le nom des personnages modérés qu'il élirait s'il avait voix dans la *Société de Jovellanos* (Club des Modérés), comme directeurs. Le président serait Martínez, « enemigo mortal de las fantasmas y de todas las sociedades secretas. »

Le 1^{er} mai, le *Guirigay* parlait de « toutes les furies de l'enfer excitées par l'imbécillité de Martínez ».

Au cours de ces années de lutte politique, Martínez de la Rosa trouva le temps de s'occuper de ses études. Il collabora activement à la *Revue de Madrid* qui s'était fondée en 1838. Il publia une série d'articles extrêmement variés, les plus nombreux historiques et politiques (1), d'autres, littéraires ou autobiographiques (2).

De 1838 à 1840, Martínez de la Rosa apparaît comme un des grands personnages de la littérature espagnole. Tandis qu'il dirige le parti politique modéré, il occupe la première place officielle dans les lettres de son pays. En janvier 1838, il est nommé président de l'Ateneo de Madrid ; le 21 novembre 1839, Directeur de l'Académie royale.

III

Il n'échappait plus à personne, en cette fin d'année 1839, que le général Espartero et le Parti progressiste formaient une redoutable alliance contre les Modérés et le gouvernement de Marie-Christine. Aussi vit-on la Régente se rapprocher des Modérés, qui oublièrent la suspension du 8 février 1839, et travaillèrent de concert, avec elle à préparer une Chambre conservatrice (3).

Les élections de 1840 furent très disputées. Les Progressistes, sentant que le pouvoir voulait leur être retiré et appuyés par Espartero qui, publiquement, s'était déclaré en leur faveur, tâchèrent de s'opposer aux manœuvres habiles de la Reine, de son parti, et de son gouvernement où étaient entrés quelques modérés. De part et d'autre, on « travailla » avec acharnement. La victoire, une victoire éclatante, revint aux Conservateurs. Martínez de la Rosa fut élu à Grenade, à Oviedo, à Cuenca, à Cadix. Il opta pour sa ville natale, pour Grenade. Il fut, au Parlement, le député le plus actif et le plus puissant ; il présida de nombreuses commissions et entraîna la majorité. Il fut aussi le grand orateur ministériel.

Cette législature, qui dure jusqu'au 11 octobre de la même année, sera fort dramatique. La minorité attaquera sans répit les mesures présentées par le cabinet conservateur, avec d'autant plus de fureur qu'elle sera convaincue de sa faiblesse. Ce sera une année fertile en

(1) *Crisis política de España en el siglo XVI*, 1838, T. I, p. 182-191 ; *De los grandes daños que causan las sociedades secretas así respecto de la libertad, como respecto del orden*, 1839 T. III, p. 270-279 ; ¿ *Cuál es el método o sistema preferible para escribir la historia* ? 3^e série 1839. T. II, p. 531-540.

(2) *Del influjo de la religión cristiana en la literatura*, 1839, T. III, p. 139-147 ; *Recuerdo de Italia*, 2^a série, 1839, T. I, p. 543-552.

(3) Lafuente, *H^a G^a1 de España* T. VI, p. 319 a, 320 a-b.

belles joutes oratoires. Bientôt, sûrs de ne pouvoir vaincre par la légalité, les Progressistes auront recours à l'intervention de l'armée. Ils prépareront les voies à un nouveau « pronunciamiento », dirigé par Espartero, l'un des plus sérieux du XIX^e siècle, puisqu'il aboutira à l'exil de la Reine Régente et des principaux chefs modérés.

Dès l'ouverture du Parlement, Martínez de la Rosa intervint dans l'examen des pouvoirs des députés madrilènes, et soutint avec éloquence le projet de l'« Adresse » (14 et 25 mars). Le 30, comme on venait d'apprendre qu'Espartero s'était emparé de la place de Segura, il proposa de voter des félicitations à l'heureux général. Le 2 juin, il renouvela la même demande après la prise de Morella : mesures habiles pour détacher le vainqueur du parti progressiste, mais qui restèrent vaines. Le 15 juin, il soutint un projet de loi relatif à la dotation du clergé. A plusieurs reprises, entre le 15 juin et le 18 juillet, il proposa des solutions pour que le gouvernement réparât en partie les dommages causés par la guerre civile.

Mais durant la législature de 1840, une question domina toutes les autres. Elle divisa l'opinion publique, comme elle sépara définitivement les Progressistes des Modérés : la question de la loi municipale. D'accord avec le gouvernement, la majorité de la Chambre voulait faire rapporter la loi du 3 février 1823, qui accordait aux municipalités une trop grande indépendance à l'égard du pouvoir central. Elle voulait restreindre le nombre des électeurs municipaux, diminuer le rôle des municipalités dont les résolutions devraient être soumises aux « chefs politiques » (délégués du gouvernement) et enfin réserver l'élection des maires à la Reine ou à ses représentants. C'était la main mise sur l'administration des villes, la victoire, aux élections futures, du parti modéré. La discussion de ce projet de loi donna lieu à des débats très agités (1). Martínez de la Rosa y prit part à plusieurs reprises, faisant toujours preuve de grandes connaissances historiques et juridiques. Le 23 avril, il prononça son premier discours. Comme il était naturel, il tâcha, ce jour-là, de démontrer la nécessité d'une nouvelle loi municipale, réclamée au cours de la législature de 1838. Elle était indispensable pour faire régner l'ordre dans le pays. Le 21 mai, l'orateur compara les institutions municipales de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne. Il en fit l'historique. Il affirma que le pouvoir municipal ne fut jamais excessif dans aucun pays, aux époques de grandeur, et qu'il dépendit de la Couronne. Il conclut en soutenant le projet restrictif du gouvernement. Le 4 juin, Martínez reprit ce même discours d'allure historique, en le résumant beaucoup.

(1) La Constitution de 1837 était, en effet, violée par le projet de loi. L'art. 70 de la Constitution disait que la Municipalité serait nommée par les habitants et le projet, que les maires et adjoints seraient nommés par le Roi ou les chefs politiques. Voir J. Del Nido y Segalerva. *Antología de las Cortes de 1840 à 1846*, ouv. cit. p. 111.

Le Parti modéré triompha. Les Progressistes se crurent pour longtemps écartés du pouvoir. Heureusement pour leur cause, le général Espartero, idole de l'heure, se déclara l'adversaire de la loi municipale et se prépara à la combattre : le sabre allait décider une fois encore du sort de l'Espagne. Au cours du voyage que fit la Régente à Barcelone, en juin 1840, elle rencontra Espartero qui la mit au courant de ses desseins politiques (1). Marie-Christine les approuva et promit au général de former prochainement un nouveau cabinet. Mais, par un retour mal expliqué, dès que la Reine reçut la loi municipale que le Sénat venait de voter à son tour, elle s'empressa de la promulguer (15 juillet). Après ce coup de théâtre, Espartero donna sa démission de général en chef. Elle fut d'ailleurs refusée. Un tumulte éclata à Barcelone (18 juillet).

La Reine voulut alors se réfugier à Valence. A peine arrivée dans cette ville, elle apprit les manifestations organisées à Madrid par la municipalité progressiste, la création de Juntas de gouvernement dans les principales villes. Quand elle vit qu'Espartero, loin de « rétablir l'ordre » à Madrid, entraînait en pourparlers avec la Junte dictatoriale et, sur les indications de celle-ci, acceptait de présider le cabinet, elle comprit que son pouvoir était ruiné. Après avoir reçu, le 9 octobre, ses ministres arrivant de Madrid, et subi l'humiliation d'entendre leur programme contraire à ses idées, elle décida de renoncer à la Régence. Le 13 octobre 1840, elle signa son abdication et le 17 elle s'embarqua sur le *Mercurio*, à destination de Marseille. Jusqu'en février 1844, elle allait résider hors d'Espagne.

Au moment des premiers troubles de Madrid (7 juillet), le parti modéré essaya de résister à la « révolution ». A la Chambre, plusieurs de ses orateurs invitèrent les ministres qui n'avaient pas accompagné la reine dans son voyage à prendre des mesures pour empêcher les manifestations. Le 18 juillet, Martínez de la Rosa prononça un discours condamnant les désordres que l'on avait observés dans la capitale. Mais si, au Parlement, les Modérés possédaient une imposante majorité, ils sentaient bien que, dans Madrid, les Progressistes comptaient sur une force supérieure à celle dont ils disposaient. La lutte dans la rue tournait, de plus en plus, à l'avantage du parti avancé. Bientôt les Modérés s'avouèrent vaincus. Quand ils connurent l'abdication de la Régente, beaucoup décidèrent de partir pour l'étranger. Martínez de la Rosa voulut aussi unir dans l'exil son sort à celui de

(1) Pourquoi ce voyage à Barcelone ? Santé dit-on. Mais n'était-ce pas un véritable guet-apens, pour mettre la Régente sous la tutelle d'Espartero et de son armée qui venait de remporter des succès dans la Catalogne et le Maestrazgo ? Les conseillers modérés de la Reine firent tous leurs efforts pour la dissuader de se rendre à Barcelone. Ils voulaient l'envoyer dans les Provinces Basques.

la Souveraine (1). Prudence, surtout loyalisme. Il quitta Madrid le 13 octobre 1840 (2), passa une fois encore la frontière et se fixa à Paris. Là, il attendit la fin du régime progressiste. Il reparut à Madrid quelques mois en 1843 pour proclamer éloquemment que les Modérés étaient de nouveau les maîtres de la situation.

IV

Ce deuxième séjour à Paris de Martínez nous est moins bien connu que le précédent, car nous ne disposons pas de minutieux rapports de police qui nous permettraient de suivre l'exilé, pas à pas, comme de 1824 à 1831. Pourtant, un article biographique écrit par un de ses amis français, Garay de Monglave (3) nous donne quelques renseignements sur l'existence qu'il mena dans notre capitale (4).

Martínez habita un modeste appartement de la rue de Provence. Il vécut dans une retraite laborieuse. Comme il le faisait chaque fois qu'il était éloigné des affaires publiques, il consacra son temps au travail. Il fréquenta assidûment la Bibliothèque de la rue de Richelieu où il fit d'abondantes lectures en vue de la préparation des volumes de l'*Esprit du Siècle*, qui restaient à paraître (5). Là aussi, il prépara les communications historiques aux Congrès annuels de l'*Institut historique*.

Cette Société savante, fondée en 1833 et réorganisée en 1840, réunissait en ses quatre sections des personnes qui se livraient à des études historiques, littéraires, scientifiques ou artistiques. Pour faire partie de l'Institut, il suffisait d'être l'auteur d'un « ouvrage imprimé », d'être agréé par les membres de la Société, et de payer une cotisation. Chaque année l'Institut ouvrait un Congrès « où étaient lus de savants

(1) Il fut de ceux « que ne condamne pas une loi écrite ; mais qui cependant ne peuvent retourner dans leur patrie qu'au péril de leur vie ». Ochoa, *Miscelánea... Ouv. cit.*, p. 111.

(2) Lettre du 19 octobre 1843. (Dossier personnel de M. d. l. R. Arch. Min^o, Est^o; Madrid).

(3) Garay de Monglave, 1796-1873, journaliste, polygraphe érudit. On se rappelle que Garay de Monglave fut l'auteur du fameux chant basque Altabégur, que Jubinal et V. Hugo crurent authentiquement ancien. La supercherie fut découverte en 1883 par d'Abbadie. (V. Berret. *Le Moyen Age européen dans la Légende des Siècles*, p. 55 et suiv.

(4) Dans la *Revue générale, biographique, politique et littéraire* de 1843. Cet article fut publié séparément : *Notice biographique sur M. Martínez de la Rosa*, Paris, imp. de M^{me} Lacombe, juillet 1843. Il fut traduit dans le journal de Madrid *El Heraldo*, en 1844, (N^{os} des 10, 11, 14, 15, 16, 17, 20 février).

(5) L'*Investigateur* de 1842, p. 428-9 annonça le 5^e volume, *Le Consulat*, et celui de 1843, p. 139-142, le 6^e volume, *l'Empire*. Les deux volumes parurent à Madrid. Ils furent l'objet de compte-rendus très élogieux de la part du journal *El Sol* (N^o du 5 déc. 1842, 27 mars 1843).

mémoires et où des questions de la plus haute importance étaient discutées devant un nombreux public ». L'Institut organisait aussi des cours « qui embrassaient les plus hautes parties de la science, très goûtés du public et suivis par un nombreux auditoire ». Au début de 1840, le grand bureau de l'Institut comprenait le Marquis de Pastoret, président ; le Baron Taylor, vice-président ; P. Royer-Collard, vice-président-adjoint ; Garay de Monglave, secrétaire perpétuel ; A. Renzi, administrateur trésorier. Cette compagnie possédait un organe mensuel, l'*Investigateur*, « d'une rédaction aussi variée qu'intéressante (1) ».

Martínez de la Rosa fut accueilli avec de grands égards par cet Institut, dont les principaux membres se rapprochaient de lui par leurs idées modérées aussi bien en littérature qu'en politique. Pendant son séjour à Paris, Martínez prit une part très active à ses travaux, principalement à ceux des Congrès : il retrouvait un peu, dans cette Société, l'Ateneo de Madrid, qu'il avait dû quitter à regret.

En septembre 1841, se réunit le septième Congrès de l'Institut. Dans sa onzième séance, Martínez lut un mémoire sur l'une des questions proposées, à savoir : *Quels sont les secours que Christophe Colomb a trouvés dans les connaissances géographiques antérieures à son époque, pour réaliser la découverte de l'Amérique ?* » Martínez essaya de montrer que le grand navigateur n'avait profité que des connaissances de son temps ; que, d'ailleurs, « il ne recherchait pas un nouveau monde, il recherchait l'ancien », il voulait trouver une nouvelle route pour arriver à l'Orient, source de toutes les richesses. L'orateur traça ensuite une biographie de Colomb (2). Le Mémoire, d'un ton aimable, plus que d'un vrai mérite historique, valut à son auteur de grands éloges. Dans le compte rendu de la séance on peut lire : « ... M. Martínez de la Rosa, aussi distingué par ses connaissances que par sa haute position sociale et politique, prend la parole sur une question en quelque sorte toute espagnole, et il sait la rajeunir par un mémoire savant, plein de détails curieux et racontés avec une aisance de style qui faisait oublier que l'auteur était espagnol (3). » Dans la séance de clôture, le Marquis de Pastoret prononça quelques phrases très aimables pour Martínez de la Rosa (4).

(1) Prospectus de l'*Investigateur*, paru au début de 1841.

(2) Martínez conta, entre autres détails, que Christophe Colomb aurait probablement quitté l'Espagne, car les Rois catholiques s'occupaient alors de la Guerre de Grenade et ne s'intéressaient guère à ses projets, si une femme ne l'avait retenu. « L'Espagne doit peut-être la découverte et la possession d'un nouveau monde aux beaux yeux d'une dame de l'Andalousie ». Cette explication de la découverte de l'Amérique fut raillée avec esprit dans *Semblanzas de los Señores dipulados... 1849-50. Ouv. cit.*

(3) *Investigateur* 1841, Dans ce même numéro était publié le mémoire de Martínez. Il avait déjà paru dans la *France littéraire*.

(4) « Si je vous ai, dit-il, plus longtemps arrêté auprès de Colomb, Messieurs ;

Encouragé par l'accueil chaleureux de cette Société qui prenait volontiers des airs graves d'Académie, Martínez de la Rosa prépara pour le Congrès de l'année suivante une nouvelle communication sur la question proposée : *Quelle est l'influence de l'esprit du siècle actuel sur la littérature ?* Après avoir caractérisé l'esprit des divers siècles et de leur littérature, depuis le xv^e jusqu'au xix^e , il remarqua que ce dernier était « positif », épris de science et de vérité, et que sa littérature était avant tout historique. L'histoire pénétrait le drame, le roman. L'histoire était magnifiquement cultivée pour elle-même. Inversement d'autres genres comme l'idylle, la fable, les poèmes pastoraux avaient à peu près disparu (1).

En mai 1843, Martínez assista au 9^e Congrès. Cette année-là, il était devenu le Président de la Société Savante. Il prononça, dans la séance d'ouverture, un discours sur *La civilisation au XIX^e siècle*. Après un coup d'œil rapide sur les grandes civilisations, et les « grands siècles », il montra l'inquiétude politique du xix^e siècle, qu'il compara à celle du xv^e , et qui annonce une ère nouvelle. Il célébra les grandes inventions du temps. En terminant, il parla de la nécessité du progrès moral. Il faut, dit-il, reprenant une de ses chères formules, donner aux institutions « un fondement solide, également favorable à la cause de l'ordre et à celle de la vraie liberté (2) ».

si j'ai tant parlé de Grenade, c'est que Colomb, c'est que Grenade nous permettaient de rendre hommage à l'un des hommes dont Grenade et l'Espagne s'honorent. M. Martínez de la Rosa vous a lu un si remarquable travail sur la vie et les études de Christophe Colomb qu'aucun de vous n'en perdra la mémoire, et que les membres de l'Institut historique avaient quelque besoin de parler à cet illustre confrère de leur véritable reconnaissance. » *Investigateur*, 1841. p. 360.

(1) Voir les éloges décernés à Martínez par M. Durand dans *Investigateur* 1842, p. 225, et par le président J.-L. Vincent, dans *Id.* 1842, p. 240.

Quand Martínez parla du xv^e siècle il montra que les littérateurs des divers pays avaient imité l'Antiquité. En Espagne, Lope de Vega eut le mérite d'habiller le drame à la façon de son pays. Martínez développa cette idée dans une discussion postérieure. (*Investigateur*, 1842, p. 290-6). Il démontra que Lope avait nationalisé le théâtre non par ignorance de l'Antiquité (v. le poème de *Circé*), mais par une volonté bien arrêtée. Il est intéressant de voir à cette date un éloge de Lope, au moment où la gloire de Calderón obscurcissait la sienne.

(2) *Investigateur*, 1843. Ce discours fut publié dans une brochure spéciale, chez René. La phrase citée y figure à la page 24. Martínez prononça aussi le discours de clôture de ce 9^e Congrès.

Toutes les communications de Martínez furent publiées en Espagne dans la *Revista de Madrid*. L'étude sur Colomb figure au t. II, 1841, p. 94-109; celle sur *l'influence de l'Esprit du Siècle sur la littérature*. T. III, p. 145-154; celle sur la *Civilisation au XIX^e siècle*, T. V, 1843. Martínez publia aussi dans la *Rev. de Madrid* (2^e época, t. I, 1843) le compte rendu des principales discussions du 9^e Congrès de l'Inst. Historique de Paris. Dans cette même revue il publia aussi une étude sur le *Sentiment religieux* (1841. T. II, p. 313-323); et une biographie de D. Pedro Agustín Girón, duc de Ahumada. T. III, p. 417-429. Un résumé de cet article parut aussidans *El Sol*. 14 déc. 1842. Martínez tenait, en effet, à rester en contact avec l'Espagne pendant son séjour à Paris; on joua à Madrid *Œdipe* le 23 et le 27 mars 1843 et la *Cabeza encantada* le 12 février 1843. Cette pièce avait été jouée deux ans plus tôt au Liceo.

Il n'était pas inutile de signaler la collaboration de Martínez aux travaux de l'Institut historique de Paris. Dans cette société savante, en effet, Martínez vit briller le goût pour les discours à grands développements, à larges vues d'ensemble. Il se laissa gagner à la méthode qui préfère les considérations générales à la précision des détails ; qui parfois ambitieusement substitue les vues philosophiques à l'histoire des faits. Il aima aussi l'air grave de cette compagnie, comptant quelques vieux doctrinaires, et qui se plaisait à résoudre « les questions de la plus haute importance », comme disait le prospectus de l'*Investigateur*. De retour à Madrid, avec le sérieux et la solennité qu'il aura admirés à Paris, il prononcera à la Chambre, aux Académies ou à l'Ateneo, de grands discours qui perdront en précision ce qu'ils gagneront en noblesse.

En dehors des principaux membres de l'Institut historique, de Pastoret en particulier (1), quelles autres personnes fréquenta Martínez, durant son exil ? Pacheco, qui rencontra souvent son compatriote, assure que Martínez « vivait dans une obscurité quasi complète n'ayant que des relations insignifiantes, en comparaison des nombreuses et distinguées qu'il pourrait entretenir (2) ».

Bien que l'ancien ministre ne perçut pas à Paris sa pension (3), et ne disposât que de ses revenus personnels pour figurer dans le monde, nous pensons cependant qu'il ne dut pas vivre aussi retiré que nous l'assure son compatriote, ni fuir toutes les distractions de la capitale de la Seine. Son goût pour la vie de société devait souvent l'arracher à son petit appartement de la rue de Provence, et le conduire dans les salons où il avait été, dix ans plus tôt, accueilli avec faveur. Il retourna probablement chez M^{me} Ancelot. Il revit sans doute le grand Balzac dont la glorieuse amitié devait doucement caresser sa vanité. Il fut reçu par Guizot qu'il dirigeait maintenant la politique française. En février 1843, il fut invité à un grand bal, donné par le premier ministre, ainsi que d'autres personnalités espagnoles, parmi elles le Comte de Toreno (4). Martínez dut même être présenté à la Cour de Louis-Philippe. Quand en janvier 1844, en effet, ambassadeur d'Espagne à Paris, il présente à Louis-Philippe ses lettres de créance, il est accueilli avec beaucoup de bonne grâce par

(1) Le Marquis Amédée de Pastoret (1791-1857) avait lui aussi fréquenté le salon de M^{me} Ancelot. Ajoutons encore que Pastoret était un des familiers de la comtesse Merlin que connut aussi Martínez.

(2) *Galería de Españoles célebres, ouv. cit.*, p. 59.

(3) Il n'avait pas reçu depuis la fin de 1838 sa pension d'ancien ministre des Affaires Etrangères. Il la réclama dès son retour à Madrid et renouvela sa réclamation dans une lettre du 19 octobre 1843. (Arch. Minist^o de Estado. Expediente personal).

(4) Capefigue assure que Martínez « venait souvent le [Guizot] visiter » *Diplomates europ.*, *ouv. cit.* T. II, p. 385.

le Roi, et la Reine lui dit combien « elle se réjouit de le revoir (1) ».

Est-ce à cette époque ou est-ce lors de son premier séjour qu'il se lia d'amitié avec la comtesse Merlin ? Toujours est-il que la trente-troisième des *Lettres sur la Havane*, publiées par la comtesse en 1844, était adressée à Martínez de la Rosa. La comtesse demandait à son « ami » pourquoi les Cubains, ses frères, n'étaient pas soumis au même régime que les habitants de l'Espagne, et, en particulier, acquittaient des impôts bien plus lourds. Elle dénonçait aussi l'odieuse administration qui pesait sur Cuba.

On se rappelle qui était cette comtesse, femme du monde accomplie, par son charme exotique, son intelligence, sa culture littéraire et artistique (2). D'origine cubaine, elle avait été élevée à Madrid, où elle avait étudié le chant, avec succès, sous la direction du grand García, le père de celle qui devait devenir fameuse sous le nom de la Malibran. Mariée au général Merlin, elle se fixa à Paris vers 1814, où elle tint avec grâce et distinction un des salons les plus à la mode. Elle contribua à faire connaître son ancienne condisciple, la Malibran. On devine sans peine avec quelle joie Martínez de la Rosa trouva dans son exil, peut-être dans ses exils, lui, si sensible au charme féminin, la compagnie d'une femme aussi séduisante, et qui parlait avec cet alanguissement voluptueux des îles américaines la langue de la patrie perdue.

Pacheco, que nous avons cité tout à l'heure, assure que Martínez de la Rosa fréquenta surtout quelques-uns des Espagnols qui « avaient été chassés par la même tourmente (3) ». Quels étaient ces compatriotes de Martínez ? Nous le savons assez exactement grâce à un album contenant leurs portraits, peints par des aquarellistes de talent, sur l'ordre de la reine Marie-Christine, et qui est un souvenir vivant de l'émigration de 1840 (4). Là, dessinés par Luís López, Rivera, Fagnani, Carderera et Garioz, nous trouvons les quarante principaux modérés qui accompagnèrent Marie-Christine. Presque tous sont des amis de Martínez, mais certains particulièrement chers. Martínez fréquente surtout le comte de Toreno, le Duc de San Carlos, compagnons du premier exil ; Alcalá Galiano, l'ancien camarade de jeunesse, redevenu après un long temps de séparation, l'ami de l'âge mûr ; le littérateur Ochoa. On sait que beaucoup de ces émigrés extrêmement riches, menèrent une vie brillante à Paris (5). Sans que Martínez de la

(1) V. dépêche du 23 janvier 1844, Corr. Emb. Paris. Arch. Min^e Est^e Madrid.

(2) Voir dans Lavignac, *Encyclopédie de la Musique et Dictionnaire du Conservatoire. (Espagne et Portugal)*, la notice sur la Malibran et la comtesse Merlin. (M^e de las Mercedes O'Farril), p. 2.327-2.329.

(3) *Galería de Esp. céle.*, ouv. cit., p. 59.

(4) Cet album, qui appartient aux Marquis de Toca y Soniô, et que nous avons pu examiner, a été reproduit en partie dans la *Ilustración española y americana* de 1912 (numéro extraordinaire) avec une notice due à D. Juan Pérez de Gúzmán.

(5) Dans *Los Políticos en camisa*, ouv. cit., l'émigration de 1840 à 1843 est appelée un « voyage infiniment délicieux ». (deliciosísimo paseo). Les Emigrés riches vi-

Rosa ait été toujours mêlé à leurs distractions, il dut être parfois invité à leurs fêtes. Il dut aussi assister aux réunions qu'organisait la Reine Marie-Christine dans son hôtel de la rue de Courcelles.

Pendant ce deuxième séjour à Paris, Martínez de la Rosa a-t-il travaillé à la restauration de la Régente, comme beaucoup de ses compatriotes ? S'est-il activement occupé de politique ? Certains témoignages tendent à le représenter comme absorbé par ses études historiques, et éloigné des questions de gouvernement. Pacheco, en particulier, soutient qu'il ne s'est jamais employé à la ruine d'Espartero. Il rappelle, pour soutenir son affirmation, que la Reine régente n'aimait pas sincèrement Martínez de la Rosa et n'avait pas pleine confiance en lui. Elle lui préférait Zea, Toreno et surtout Isturiz. Elle ne lui confia pas ses projets les plus secrets (1). Garay de Monglave, lui aussi, tout en reconnaissant que Martínez accourut parfois rue de Courcelles, remarque que ses visites étaient assez peu fréquentes et il assure qu'il « demeura étranger à toutes les intrigues politiques. »

Nous pensons, nous aussi, que Martínez ne fut pas un conspirateur militant comme les généraux Narváez ou O'Donnel. Il n'agit pas directement contre Espartero, n'organisa pas de soulèvements dans diverses provinces et dans la capitale. Mais il ne put oublier qu'il était le chef du parti modéré, et, de Paris, il dut souvent conseiller ses coreligionnaires restés en Espagne. Nous savons qu'il publia dans *El Sol*, de Madrid, l'organe du parti conservateur, un article nécrologique signé (2). Il est fort possible aussi que plusieurs articles de fond aient été inspirés par lui, ainsi que d'autres où sont recueillis les jugements des journaux français sur la cruelle répression par le Régent des troubles de Barcelone.

De son côté, la Reine Marie-Christine ne voulut pas se passer des avis de Martínez, qu'elle savait prudent, habile et éloquent. Le consulta-t-elle pour la rédaction de son manifeste aux Espagnols (19 juillet 1841), qui groupa toutes les forces civiles et militaires du parti modéré contre Espartero ? Nous n'en avons pas la preuve. En revanche, nous savons que très probablement elle fit appel à lui pour

vaient beaucoup mieux à Paris qu'à Madrid. Ils pouvaient manger autant qu'ils le voulaient et boire du « muscat de Frontignan » et du champagne. Ils avaient des loges au théâtre (même ceux qui n'entendaient pas le français). T. I, p. 38-39. Ochoa lui aussi a laissé un tableau alertement dessiné des Emigrés. Il distingue les *pauvres*, qui mènent, eux, une vie misérable dans les dépôts, et ne songent qu'à regagner leur pays, et les *riches* qui sont aussi heureux à Paris qu'à Madrid. Ochoa décrit leur existence élégante, à l'Hôtel de Castille ; parle de leurs repas délicats, de leurs promenades à travers Paris, de leurs distractions. (*El emigrado*, dans *Miscelánea... ouv. cit.*, p. 120-122.)

(1) Pacheco, *art. cit.* in *Galería de Esp. céf.* T. I, p. 60-1. Nous avons déjà eu l'occasion de rappeler cette méfiance de Marie-Christine à l'égard de Martínez. V. page 225.

(2) Feuilleton du 14 déc. 1842. D. Pedro-Agustín Girón, Duque de Ahumada.

la préparation d'une lettre publique, composée dans les circonstances que voici : Des généraux fidèles à la Reine se soulevèrent, en Espagne et furent exécutés. L'ambassadeur espagnol Olózaga s'arrangea habilement pour faire déclarer par Marie-Christine qu'elle n'avait pas encouragé cette conspiration. Olózaga s'empessa de répandre le compte rendu de cette conversation qui, désavouant la conduite des généraux, refroidit le zèle des Modérés. Pour répondre à ce coup de maître, la Reine fit préparer une explication. Le *Charivari* écrivit à ce propos : « Ils se mirent quatre pour rédiger le nouveau manifeste, quatre hommes dont un servait de secrétaire. Toreno a fourni les idées ; Zea Bermúdez les a choisies ; Martínez de la Rosa les a embellies des fleurs de son style ; et le tout a été copié par D. José del Castillo y Ayensa, secrétaire particulier de la reine, qui possède, dit-on, une belle écriture anglaise (1). »

Conseiller, secrétaire de l'état-major modéré, pas agent de complot tel fut le rôle politique que joua Martínez de la Rosa durant son exil. Comme tous les hommes de son parti, il dut assister avec satisfaction à la chute d'Espartero. Il dut suivre avec émotion le premier soulèvement d'octobre 1841, organisé par les généraux León, Concha, Quiroga, Montes de Oca, et qui fut durement réprimé par le Régent. Puis, ce fut la dislocation du parti progressiste, déjà commencée quand il fallut organiser la Régence (un ou plusieurs membres), et la tutelle de la jeune Isabelle (divers candidats). Ce fut le bombardement de Barcelone, accusée de s'être révoltée contre le Régent (menace du traité avec l'Angleterre, décembre 1842). Enfin, par la dissolution des Cortes, Espartero fit contre lui l'union des partis progressiste et modéré. L'année 1842 est marquée par des soulèvements généraux qui aboutissent à l'abdication du général et à son départ pour l'Angleterre (août 1843). Ainsi finissait cette dictature accueillie au début avec enthousiasme, mais bientôt détestée de tous les partis (2).

Vers la fin de 1843, beaucoup de Modérés regagnèrent leur patrie. Martínez de la Rosa quitta Paris pour Madrid le 4 septembre (3). Dans les années qui viennent de s'écouler, Martínez de la Rosa, à la tête de son grand parti, a essayé de résister à la marche des Progres-

(1) Voir sur cette affaire, Bermejo, *La Estafeta de Palacio*, *ouv. cit.* T. II, p. 155-161. Olózaga voulut revoir la Reine et lui écrivit diverses lettres. Mais le Secrétaire particulier répondit séchement que la Reine ne voulait plus recevoir l'ambassadeur.

(2) Sur la Régence d'Espartero, voir Sánchez Alonso, *Fuentes de la hist^a...* N° 11.111 et sig. ; 11.381 ; 11.394 ; 11.611. Le livre essentiel est celui de Marliani, *La Regencia de D. B. Espartero*, *ouv. cit.*, Sur la fin de l'exil de Marie-Christine, cf. notre article dans *Bull. Hisp.* 1920.

(3) Lettre citée du 19 octobre 1843. (Expediente personal, Arch. Min^o Est^o Madrid).

sistes. Effrayé par les succès de la Granja, rallié à la Constitution de 1837, il tâcha de contenir la « Révolution ». Il fut le défenseur le plus convaincu des prérogatives du trône et de la sage liberté. Après quelques triomphes éphémères, il fut vaincu par « le désordre » et chassé d'Espagne. Il passa à Paris trois ans qui comptent dans sa vie. Il retrouva d'illustres amis français, littérateurs et hommes politiques. Il s'occupa avec ardeur de travaux historiques. De son exil, il assista aux soulèvements qui finirent par terrasser Espartero. Il ne guida pas l'action directe, il conseilla les esprits. Quand il regagne l'Espagne, il sait que la victoire des Modérés est sur le point d'être définitive. Peut-être entrevoit-il le rôle brillant qui lui est réservé. Mais il ne se rend pas compte que l'heure de la vieillesse a sonné. Il ne sera plus le chef actif de son parti. D'autres plus jeunes plus décidés, prendront sa place. Dans les hautes dignités, les ambassades, la présidence de la Chambre et des grands Conseils royaux, il oubliera qu'il n'est plus le « maître ». C'est dans cette pompe officielle que la mort le viendra chercher.

CHAPITRE V

Le système politique de Martínez de la Rosa

Le moment est venu de caractériser les dogmes et la doctrine politique de Martínez de la Rosa. Sans doute il a, dès 1820, renoncé à ses audaces juvéniles. Mais c'est pendant la période que nous venons d'étudier, et au cours de laquelle il a tenu la première place, qu'il a exprimé clairement et tâché de réaliser ses conceptions politiques. Il restera pour l'Histoire celui qui a implanté le timide Statut Royal en Espagne. Et cette constitution qu'il contempera toujours avec une satisfaction naïve définit l'homme et le parti qu'il dirigea.

I

Aux environs de 1821, Martínez commençait à reconnaître qu'en politique la position théoricienne était une erreur, et que l'homme d'Etat devait toujours tenir compte des faits. Il convenait de traiter les problèmes politiques comme des cas particuliers, non de les résoudre au nom d'une règle générale et immuable (1). Cette idée va maintenant se préciser. La souveraineté de l'expérience sera désormais le principe auquel Martínez rattachera sa doctrine politique. « La pratique sera la pierre de touche des théories », dira-t-il dans un discours de 1843 (2). Et affirmant la valeur de l'expérience : « Nous devons tirer parti des enseignements de l'expérience acquise au prix de malheurs et de leçons bien dures (3). » Dès lors, que doit faire l'homme d'Etat ? « Il ne s'agit pas pour les législateurs de construire des modèles de machines destinées à des cabinets de physique, mais des machines qui jouent leur

(1) Voir plus haut, p. 132 et sig. ; surtout p. 146 et sig.

(2) *D^o de Ses.* 11 déc. 1843.

(3) *D^o de Ses.* 20 octobre 1834. Voir aussi *id.* 10 déc. 1843. « Il faudra avertir les peuples de juger le présent par le passé. Si la nation espagnole n'est pas condamnée à n'apprendre jamais, après tant de déceptions et de leçons... »

rôle, qui remplissent leur fonction, et qui soient d'une utilité pratique et effective (1). »

Il faut à tout jamais répudier les dangereux principes trop absolus. Quel abîme, en effet, entre eux et la réalité ! « Ce qui peut se faire physiquement ne peut se faire politiquement. (2) » Certes, « rien de plus facile dans une salle de cours, que de dire : suivez ce principe, nous allons en examiner toutes les conséquences... Mais en matière de législation, en matière de gouvernement, en matière administrative, en matière de législation politique et administrative, on ne peut dire qu'il y ait un principe certain, évident qui, amené à ses conséquences extrêmes, ne devienne une absurdité. Et toute la science du législateur consiste à tempérer cette rigueur des principes, les accommodant aux pays, aux circonstances, à l'utilité publique, régulateur que doit tenir en main le législateur (3) ».

Si l'on a pu tomber dans l'erreur d'assimiler la science du gouvernement à la logique ou aux sciences exactes, c'est que l'on n'avait pas assez réfléchi aux différences profondes qui les séparent. « Dans les questions économiques et politiques, et dans beaucoup d'autres, on ne peut partir de ces principes généraux, car il n'y a en elles rien d'aussi rigoureux que dans les sciences mathématiques (4). » « En mathématiques, on pose un théorème, et les conséquences sont rigoureuses. Il n'y a qu'à les déduire ou qu'à mourir ! (No hay más que hacelas o morir). Ici [en politique], non. Personne ne doit être attaché à ses principes politiques au point de sacrifier à leur extrême rigueur le bien de l'Etat (5) ». On sait déjà d'où venait cette confusion. La faute en incombe au XVIII^e siècle français qui se caractérisait par « l'esprit de système (6) ». A cette époque, on vit « les hommes d'Etat emportés par les théories des philosophes, vouloir réduire les sciences du gouvernement à des principes absolus, à des théorèmes invariables » (7). Bientôt, ils durent reconnaître leur erreur; « ils s'aperçurent, dans la pratique qu'il n'était pas possible d'appliquer [les principes] avec toute la rigueur de la théorie (8) ».

Mieux encore que dans les divers discours que nous venons d'examiner, on peut suivre le développement de la nouvelle théorie de Martínez dans les premiers volumes de son *Esprit du Siècle*. Dès les premières pages de cette œuvre imposante, apparaît la définition de l'art

(1) *D^o de Ses.* 5 septembre 1834.

(2) *D^o de Ses.* 15 janvier 1836.

(3) *D^o de Ses.* 21 mai 1840.

(4) *D^o de Ses.* 26 novembre 1834.

(5) *D^o de Ses.* 21 mai 1840.

(6) *D^o de Ses.* 26 novembre 1834.

(7) *id.* *id.*

(8) *D^o de Ses.* 26 novembre 1834. Martínez développera plus tard cette accusation dans le discours du 12 novembre 1844.

de gouverner : « Toutes les questions relatives au régime d'un Etat se réduisent à la résolution d'un *problème pratique* (1) ; c'est-à-dire à trouver comment pourront réellement jouir du plus d'avantages possibles, les individus qui composent une nation (2) ». Il faut donc condamner en matière de gouvernement les principes trop rigoureux et trop abstraits. « On ne peut imaginer de plus grande absurdité que de vouloir appliquer des principes spéculatifs, vagues et inexacts, même dans leur expression, à la société civile et au régime des nations (3). »

Les problèmes de gouvernement doivent être étudiés dans tous leurs éléments et non pas résolus en « appliquant la formule », comme on dit en mathématiques. Les conditions de temps, de personnes, doivent toujours être présentes à l'esprit du législateur. Martínez prononce une condamnation sévère contre les gouvernants qui ont entraîné leur pays dans une voie fâcheuse parce qu'ils se laissaient guider par des principes absolus. Tout d'abord, contre les philosophes du XVIII^e siècle, « ces maîtres plus habitués à méditer dans leur cabinet qu'à gouverner des nations (4) ». Le *Contrat social*, en particulier, est accusé d'avoir exercé une « influence pernicieuse » sur la Constitution de 1793. Rousseau avait dit que la « loi était l'expression de la volonté générale ». Cette définition d'un philosophe spéculatif « passa presque littéralement dans la Constitution d'un grand Etat (5) ». Il était « très périlleux, de mettre en pratique, sans prudence, ni mesure, les théories qui avaient conquis une si grande faveur (6) ». Les Constituants et les Girondins aussi furent des victimes de la théorie. « Le parti Janséniste... possède les qualités les plus contraires à la *science* des législateurs, ou, pour mieux dire, à leur *art*. Il ne s'agit pas en effet d'exposer dans un livre un corps de doctrines, mais d'en faire l'application pratique aux peuples, opportunément et avec tact. » Toutes les réformes de l'Assemblée Constituante, continue Martínez, se ressentirent de l'*esprit de système* des législateurs, « de leur goût excessif pour les discussions métaphysiques, et de leur obstination à fonder le régime d'une grande nation sur des principes absolus et sur de vagues théories (7) ». Le décret de réforme judiciaire prouva que les membres de l'Assemblée obéissaient plus à « l'esprit de système » qu'à « la raison et à l'expérience ». La loi électorale mit en lumière « la fatale manie de l'Assemblée de se fixer sur un principe isolé et appliqué d'une manière absolue, sans se soucier des moyens

(1) C'est Martínez qui souligne.

(2) *Esp. du S.*, T. I, p. 21.

(3) *id.* T. I, p. 24.

(4) *id.* T. I, p. XLII.

(5) *id.* T. III, p. 99, n. 14.

(6) *id.* T. I, p. XIII.

(7) *id.* T. I, p. 174.

d'exécution (1) ». Que dire de la Constitution civile du clergé ! « Vouloir régler le système religieux d'une nation, en se guidant simplement sur les principes les plus rigides et les plus sévères, sans tenir compte des institutions existantes, des opinions accréditées, et même des préoccupations vulgaires ; se proposer comme forme et modèle les temps primitifs de l'Eglise, et les coutumes purifiées dans le creuset des persécutions ; et prétendre tracer sur ce patron la réforme religieuse de la nation française à la fin du XVIII^e siècle, voilà qui devra être qualifié pour le moins d'honnête illusion. Mais toute illusion chez les législateurs est une faute grave, et même les fautes les plus légères sont payées bien chèrement par les nations (2). » Ce fut surtout la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* qui démontra l'esprit « philosophique » de l'Assemblée (3).

Le parti des Girondins, lui aussi, apparut comme le digne successeur des Constituants. Ce parti était « célèbre par son éloquence et ses vertus, mais si fier de ses théories qu'il ne craignit pas de leur sacrifier le sort de la patrie. N'ayant étudié les révolutions que dans les livres et non sur le théâtre du monde, il rêva qu'il se trouvait dans une autre nation, dans un autre siècle ; il crut possible de ressusciter à sa voix Sparte, Athènes et Rome. Quand il revint de son délire, il vit la France esclave et ne trouva pour lui d'autre refuge que la proscription ou l'échafaud (4) ». Faut-il s'étonner dès lors que les Girondins aient donné à la France une Constitution impraticable ? « Tel était leur goût pour les théories séduisantes ; et telle leur ignorance en matière pratique de gouvernement qu'ils édifièrent, non sans de grands efforts et avec un soin extrême, une œuvre qu'il aurait été humainement impossible de faire subsister si elle avait été implantée (5) ».

D'une manière définitive, donc, Martínez condamne la science de gouvernement qui serait fondée sur des principes abstraits et ne tiendrait pas suffisamment compte des faits et des circonstances. La rigueur du raisonnement, l'« idéologie », qu'il admirait au début de sa carrière politique lui semble un terrible danger pour les Hommes d'État dont la mission est distincte de celle du professeur de logique. Le fait doit avoir le pas sur le principe. L'expérience doit donc être la conseillère des Hommes politiques.

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 207.

(2) *id.* T. I, p. 249.

(3) Voir la discussion dans *Esp. du S.*, T. I, ch. XI. Nous y reviendrons plus loin.

(4) *Esp. du S.*, T. II, p. 141. Voir aussi, t. II, p. 142 et 175.

(5) *Esp. du S.*, T. III, p. 86. Plus tard, Martínez expliquera les fautes des hommes de Cadix par la même confusion. Voir *Esp., du S. T.* IX, p. 201-2.

II

Quels conseils leur donne-t-elle ?

Pour ceux qui ont retenu les leçons de l'histoire, il apparaît, en premier lieu, que la modération est la vertu essentielle des gouvernants, celle qui évite le plus de chocs et de violences, et, par conséquent, assure le mieux le bonheur des nations. La modération dans les doctrines politiques se trouve pleinement réalisée dans la royauté constitutionnelle, également éloignée de la monarchie absolue et du régime républicain, et dont les bases sont bien plus solides que celles des deux autres régimes. « Ceux qui se croient les paladins de la monarchie prétendent que seules peuvent être légitimes et salutaires les institutions émanant de la puissance royale, unique source d'autorité, et seule force capable de les rendre solides et durables ; inversement, les sectaires fanatiques de la souveraineté nationale ne transigent pas au sujet de l'application de ce principe, qu'ils imaginent violé si les représentants du peuple n'établissent pas par eux-mêmes, et en dehors du Monarque, la Constitution de l'Etat... ; il faut convenir que si l'on admet que les institutions et les franchises d'une nation ne sont qu'une simple concession et une sorte de grâce du prince, le péril n'est pas éloigné où le prince les réduira et les supprimera, au gré de sa volonté ; au contraire, si dans une monarchie déjà constituée une Assemblée populaire parvient à établir par elle-même des lois fondamentales sans la coopération du roi, il est très difficile, sinon impossible, que le Roi les considère comme siennes et s'intéresse à leur conservation (1). » Ainsi, la sagesse, le simple bon sens conseillent de se tenir à une forme de gouvernement également éloignée des deux extrêmes, l'absolutisme et la démocratie. Nous retrouvons cette affirmation dans une maxime que répète mille fois Martínez de la Rosa : « Il faut concilier l'ordre et la liberté », (*hermanar el orden con la libertad*).

Si le juste milieu doit présider à l'organisation même du gouvernement, il est aussi l'idéal que doivent se proposer les législateurs. Si, par exemple, le ministère demande, dans des moments troublés, que ses pouvoirs soient renforcés, il ne faut pas lui refuser cette autorisation : c'est là, en effet, la solution moyenne entre la dictature et l'anarchie. « Je sais, dit Martínez, que la dictature peut quelquefois sauver un Etat, mais c'est presque toujours au prix de la liberté... Entre la dictature et le refus d'accorder au gouvernement certaines facultés ou de lui donner plus de pouvoir et de latitude afin qu'il agisse avec vigueur et liberté, il y a un immense chemin. C'est au milieu de ce chemin, au

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 306-7.

milieu précisément (et je ne crains pas que l'on m'accuse de rechercher toujours ce milieu), c'est là que je me situe (1). »

Martínez considère, avec un orgueil un peu puéril, cette position comme infiniment prudente et il assure qu'il est difficile de l'atteindre, en politique aussi bien qu'en morale (2). De plus, elle est périlleuse. Le parti modéré est la cible des partis extrêmes (3) qui s'unissent souvent contre lui pour tâcher de l'abattre (4). Et n'est-il pas vrai, d'autre part, que les défenseurs du juste milieu, tendant tous leurs efforts à faire régner l'ordre, et comptant sur l'appui des éléments sérieux du pays, ne connaissent pas les triomphes enivrants que réservent aux membres des partis avancés les foules bruyantes et passionnées ? Ils ignorent les acclamations des clubs et des sociétés secrètes, trop heureux même s'ils n'en sont pas les victimes. Ainsi, c'est une position redoutable et peu brillante qu'adoptent les partisans du juste milieu. C'est ce qui en fait le prix.

Martínez de la Rosa a vu dans l'histoire de la Révolution française, qu'il a étudiée avec tant de soin et contée longuement à son tour, la démonstration de ce principe. Il existait en 1789 deux puissances en opposition, l'une, ancienne, vénérable, la Royauté ; l'autre récente, vigoureuse, la Nation. Les catastrophes de la France vinrent de ce que les deux puissances au lieu de s'unir et de collaborer s'affrontèrent comme deux rivales. On ne sut pas découvrir un terrain d'entente où les prérogatives du roi auraient pu s'accommoder des droits que réclamait la Nation. On ne sut pas se tenir entre les deux extrêmes. Les théoriciens de la souveraineté populaire, les défenseurs de la royauté de droit divin ne se firent pas des concessions mutuelles, et, de concert, sans arrière-pensée, ne parvinrent pas à créer ce parti moyen suffisamment puissant qui aurait évité à la France ses terribles épreuves. La partie de l'*Esprit du Siècle* consacrée à la Révolution peut être considérée comme la démonstration de cette théorie.

Si donc l'homme d'Etat profite des leçons de l'expérience et plus particulièrement encore de celles de l'histoire, de celles de la Révolution française, il en viendra à désirer de toutes ses forces un régime modéré. A quoi se reconnaîtra, dans son fonctionnement, un tel régime ? Au fait que les réformes seront réalisées prudemment, lentement. « Tout se fera peu à peu » (poco à poco), dit un jour Martínez. Ses adversaires enregistrèrent cette formule et en baptisèrent son ministère (5). Voici comment Martínez définit sa méthode : « Nous désirons tous cheminer vers ce but [le progrès] ; on peut l'atteindre plus ou moins vite. Certains

(1) *Dº de Ses.* 28 décembre 1835.

(2) *id.* 9 mars 1835.

(3) *id.* 9 mars 1835.

(4) *Esp. du S. T.* II, p. 185-6.

(5) V. plus haut, p. 211.

croient que l'on arrivera plus tôt en parcourant précipitamment le chemin ; d'autres, qu'il vaut mieux marcher lentement, pour ne pas s'exposer à tomber dans la course rapide. Nous pensons comme ces derniers. En cela, nous avons pour maîtresse la nature elle-même qui chemine avec une certaine lenteur, et aussi l'expérience des nations, surtout de la nation voisine (1). »

D'ailleurs, le fait de modifier sans cesse les lois existantes détruit la confiance du pays et ruine l'autorité des gouvernants. Au cas où les réformes ne s'imposent pas, il vaut mieux s'abstenir de les réaliser. « Le moyen de fortifier les lois qui se feront demain est de respecter celles qui règnent aujourd'hui (2). » Elever des châteaux de sable pour les défaire un moment après, ou fabriquer des boules de neige, c'est le propre de l'enfance. Mais les législateurs doivent travailler avec plus de prévision et de réflexion, et toucher seulement aux lois fondamentales quand l'intérêt public l'exige. En cas de doute, ils doivent s'abstenir (3).

Un excellent moyen pour s'assurer que les réformes à réaliser ne sont pas trop radicales consiste à rechercher si, par quelque côté, elles se rattachent à la tradition du pays, si elles sont conformes au génie national. Veut-on doter l'Espagne d'une Constitution nouvelle ? Il faut réfléchir « qu'il s'agit de donner une loi non à une nation indéterminée, non à un peuple récemment créé, sans histoire, sans annales, mais à une antique nation, qui a ses habitudes, ses coutumes, ses institutions » (4). Le « casticismo (5) », est la pierre de touche des réformes. On se rappelle que Martínez s'est ingénument complu à démontrer que son Statut royal se rattachait fortement au passé et faisait revivre d'anciennes traditions. Il a même, assez puérilement, dit la joie que lui causaient les noms de « procères », et de « procuradores », adoptés au lieu de ceux de pairs et de députés (6). C'est au nom de ce principe que Martínez criti-

(1) *D^o de Ses.* 20 novembre 1838. Voir aussi *Esp. du S.*, T. VI, p. 64-5, *Id.* p. 162, où Martínez recommande la prudence et la lenteur.

(2) Voir dans ce même discours (8 janvier 1836), « porque es mala manera de hacer respetar mañana lo de hoy, el no respetar hoy lo de ayer ».

(3) *D^o de Ses.* 8 janvier 1836.

(4) *D^o de Ses.* 8 janvier 1836.

(5) Sur ce mot, voir Unamuno, *En torno al casticismo*, traduit par Bataillon, *L'Essence de l'Espagne*.

(6) « A mi, lo confieso, francamente, me agradan los nombres españoles y antiguos ; me gusta todo lo que lleva el sello de nacionalidad ; me gusta que se llamen procères y no pares, me gusta que se llamen procuradores y no diputados ; el nombre de procurador del reino es más español, mas castizo ; nos recuerda que no hemos ido a mendigar estas instituciones a las naciones extranjeras ». *D^o de Ses.* 13 janvier 1836.

Viardot remarque au contraire que « l'Espagne abandonne ses antiques formes représentatives et cherche des modèles étrangers ». *Etudes sur l'histoire des institutions... ouv. cit.*, p. 92. De même, le malicieux Didier écrit : « Le Statut n'est, comme chacun sait, qu'une assez méchante copie de la Charte sacramentelle des Anglais : c'est la fameuse machine aux trois rouages, ni plus ni moins. » Et plus haut : « Il n'est pas de si mince expéditionnaire qui n'en fit autant en vingt-quatre heures ». *art. cit.*, *Rev. des Deux Mondes*, 1^{er} février 1836, p. 298.

que la constitution française de 1793 : « Pour la première fois, écrit-il, on allait voir dans le monde une organisation politique entièrement neuve, sans relations avec le passé, imposée à une nation, sans tenir compte de ses coutumes, de ses besoins, des traditions de nombreux siècles (1) ».

La deuxième leçon que peut donner l'expérience aux gouvernants est encore plus utile. Elle leur évitera bien des fautes en leur livrant le secret de contenter les peuples — illusion candide. La voici : des deux partis qui sont aux prises dans un Etat, l'un fonde sa doctrine sur la conservation des « anciens privilèges », l'autre, sur le rétablissement « des droits primitifs » des hommes. Les uns et les autres doivent chercher un terrain d'entente qui sera, l'expérience le démontre, les *intérêts actuels des peuples*. « Les *intérêts réels* de la société, dit Martínez, sont le centre commun vers lequel doivent s'acheminer toutes les combinaisons politiques. Si elles arrivent heureusement à concourir en ce point, le but des législateurs est atteint : leurs lois établiront la sûreté de leur durée non sur l'appui moral des serments, ni sur les efforts de la vertu, ni sur l'élan de l'enthousiasme, mais sur le principe naturel, simple et permanent de l'*utilité particulière*. C'est là le grand secret de la stabilité de la Constitution anglaise. On note ses fautes, on lui reproche des imperfections, on lui oppose d'autres modèles ; mais en attendant, cette machine marche, se perfectionne sans se détruire (2) ». A quoi est dû ce phénomène extraordinaire ? A ce que, par un heureux concours de circonstances, on est parvenu à « *mettre d'accord les intérêts de la société et les institutions politiques* ; à ce que les droits de la nation ne reposent pas seulement sur des documents, mais sur des *intérêts* ; et ceux-ci forment un lien commun, un enchaînement si fort, qu'il résiste à l'impétuosité des passions, et à l'assaut des partis (3) ». Martínez, on le voit, reprend ici l'essentiel de la théorie de Bentham si lumineusement exposée et expliquée par M. E. Halévy (4).

Que l'expérience prouve l'utilité d'un tel principe, c'est ce que Martínez essaie de démontrer en examinant l'histoire de la Révolution française. Et tout d'abord les origines du mouvement. Si, en 1789, la Nation française a réclamé un changement de régime, c'est que précisément l'équilibre n'existait plus entre ses institutions et ses intérêts. Certains historiens ont expliqué la Révolution par la propagation des doctrines philosophiques et des écrits sur le droit public, parus depuis le *xvii^e* siècle ; d'autres, par l'influence du soulèvement des colonies anglaises de l'Amérique du Nord ; d'autres, par les désordres de la Cour,

(1) *Esp. du S.*, T. III, p. 95. Martínez reviendra plus tard sur la même question Voir *id.*, T. IV, p. 184-5. T. VI, p. 61-2.

(2) *Esp. du S.*, T. I, p. 26.

(3) *id.* T. I, p. 27.

(4) E. Halévy, *La Formation du Radicalisme philosophique...* ouv. cit.

les abus de l'autorité royale ; le plus grand nombre, par le mauvais état des finances. Toutes ces explications ne vont pas au fond des choses (1). « La cause principale fut que les institutions n'étaient plus en accord avec les coutumes, et qu'il s'était produit une grande transformation dans l'ordre social, sans que les relations politiques et civiles aient suivi le même mouvement (2). »

On pourrait objecter (3) que pendant le XVIII^e siècle les souverains des divers états européens accordèrent des réformes à leurs peuples. Sans doute. Mais, riposte Martínez, « il ne suffit pas d'énumérer longuement ce que firent les gouvernements ; il faut comparer leurs réformes aux nécessités des peuples et tourner la vue vers ce qu'ils laissèrent à faire ». (4) Les réformes étaient insuffisantes. Les mœurs nouvelles exigeaient davantage. Depuis plusieurs siècles, en effet, des classes sociales qui, autrefois, n'ayant aucune puissance économique, ne possédaient aucun droit politique, avaient acquis peu à peu des richesses considérables. En même temps, elles s'étaient instruites, depuis que les progrès de l'imprimerie avaient facilité le développement de la culture. Dès lors, les privilèges des autres leur apparaissaient injustes. Il s'était formé une « opinion publique » qui, « en exerçant simplement une influence morale, était parvenue cependant à une espèce de suprématie politique » (5). On ne pouvait plus ignorer cette nouvelle force. Il fallait en tenir compte pour donner de nouvelles institutions à un Etat. Cette opinion indiquait, « comme un baromètre », si les réformes étaient en rapport avec l'intérêt du peuple.

Pour en revenir à l'histoire de France, Martínez remarque que dans les Etats Généraux de 1789, les membres du Tiers, à cause même de « l'augmentation de leur richesse, de leur instruction, de leur influence » (6), allaient fatalement devenir les adversaires des classes privilégiées, car l'équilibre n'existait plus entre leurs intérêts et l'état social et politique de 1789. Quand les Constituants décrétèrent la vente des biens du clergé, ils affermirent du coup le régime nouveau, car ils avaient « créé des intérêts matériels, appui plus solide pour une révolution que les droits politiques et les concessions les plus séduisantes » (7). Ainsi, pour Martínez, l'expérience enseigne que le meilleur gouvernement sera celui qui cheminera lentement et qui tiendra compte des intérêts des individus, intérêts politiques, sociaux, mais plus encore

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 29.

(2) *id.* T. I, p. 30.

(3) L'objection est de Gentz. Martínez le dit lui-même, *Esp. du S.* T. I, p. 35.

(4) *Esp. du S.*, T. I, p. 35.

(5) *id.* T. I, p. 46.

(6) *id.* T. I, p. 144.

(7) *id.* T. I, p. 231. Plus tard, Martínez expliquera de la même manière la faveur dont jouirent le gouvernement de Bonaparte après le 18 brumaire (*Esp. du S.*, T. V, p. 5, 48-9), celui de Louis XVIII (*Id.* T. VIII, p. 31-2).

matériels. Le problème du gouvernement consistera « à trouver comment pourront réellement jouir du maximum d'avantages possibles les individus qui composent une nation (1) ».

III

Le régime qui, selon Martínez de la Rosa, devait peu à peu et sans violentes secousses assurer le plus de bonheur au plus grand nombre, était la Monarchie constitutionnelle. Essayons d'exposer la conception qu'il s'en faisait.

En premier lieu, les pouvoirs doivent être nettement séparés : « ... l'Assemblée [Constituante] crut que le bien public et la liberté exigeaient la séparation des pouvoirs dont la confusion dans les mêmes mains est toujours un symptôme de tyrannie, soit que les pouvoirs soient réunis en une personne, comme dans les états despotiques, soit en une assemblée populaire, comme dans la Convention (2). » Mais séparation ne signifie pas isolement. Les pouvoirs doivent demeurer en relation les uns avec les autres :

« La difficulté ne consiste pas à isoler les pouvoirs pour éviter cet inconvénient [leur confusion], au risque pour chacun de cheminer dans une direction opposée ; mais bien de les unir par un artifice si habile que chacun agisse par lui-même, et que tous, malgré tout, s'aident mutuellement (3). » Cette croyance fondamentale est exprimée également dans un discours de 1834 : « [Il n'est point de] principe aussi célébré et aussi souvent répété que celui qui fait de la division des pouvoirs le rempart de la liberté ; mais il est aussi certain que ce principe de la division des pouvoirs, appliqué strictement et sans discernement, produirait la dissolution du gouvernement. Il arriverait qu'on n'unirait pas les pouvoirs de l'Etat comme des chevaux pour conduire un char, mais comme pour écarteler un condamné. » Au contraire, l'objet d'un bon régime politique est d'établir des liens entre les différents pouvoirs qui s'aident mutuellement, sans se gêner (4). Ainsi les pouvoirs seront séparés, mais point isolés. Ils doivent s'équilibrer : « Ils doivent toujours être en harmonie ; car s'ils perdent cette harmonie et si le pouvoir royal triomphe, on tombe dans le despotisme ; et si le corps législatif triomphe, la nation tombe dans l'anarchie (5). »

Malgré cette déclaration, Martínez accorde toujours au pouvoir

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 21.

(2) *Esp. du S.*, T. I, p. 317.

(3) *Esp. du S.*, T. I, p. 317.

(4) *D^e de Ses.* 6 septembre 1834.

(5) *id.* 20 octobre 1834.

exécutif la prééminence sur le pouvoir législatif. Il importe de souligner cette attitude, car elle caractérise nettement la position politique de l'homme d'état, explique son loyalisme constant à l'égard des deux reines, et justifie les attaques des « progressistes » ou des libéraux plus avancés. Martínez sait en effet que le gouvernement est mieux informé des affaires publiques que les membres du corps législatif. : « ceux qui voient du dehors se trompent beaucoup plus, car ils n'ont pas et ne peuvent pas avoir la multitude de renseignements très petits, imperceptibles, impalpables qui forment la conviction des gouvernements (1). »

De plus, il constate que le trône royal possède une puissance supérieure à celle des Chambres. Le trône a résisté à tous les troubles de la guerre civile. C'est lui qui a fait l'union de tous les bons Espagnols.

Ceci posé, quelles sont les attributions du pouvoir exécutif ? En premier lieu, le roi doit posséder le droit de convoquer, de suspendre, d'ajourner les Cortes. (*Stat. royal*, art. 24) (2). Martínez soutient cette prérogative royale dans *l'Esprit du Siècle*, alors qu'il critique l'Assemblée constituante de n'avoir pas accordé au roi un tel droit (3). Il la justifie en prétendant que si le roi peut dissoudre la Chambre élue, il « remet entre les mains de la nation elle-même le jugement de la conduite de ses députés et des ministres de la Couronne » (4). C'est « l'hommage le plus sincère au principe de la souveraineté nationale (5) ».

Le droit de dissolution semble d'une importance capitale à Martínez qui le défend avec fougue dans divers discours. « Je me fais une telle idée de cette prérogative royale que je la considère comme une des meilleures garanties de la liberté (6) ». « ... Un de ces droits, une de ces prorogatives du trône (sans lequel le trône n'aurait aucun bouclier contre l'assaut des passions et la fureur des partis), c'est le droit de dissoudre les Cortes, droit infiniment précieux que, conformément aux progrès de la science politique, notre Constitution a enregistré. Ce droit ne peut admettre d'exceptions, ni de limites. Le jour où il en souffrirait, il n'y aurait plus de monarchie (7). »

(1) *D^o de Ses.*, 13 mars 1845.

(2) Voir aussi *Exposición del Consejo de Ministros a S. M. la Reina Gobernadora* (c'est le « prologue » du Statut royal.) « Al Rey toca exclusivamente juzgar de la época en que hayan de reunirse las Cortes... Le corresponde igualmente *suspender* las Cortes... *Podrá...* disolver las Cortes ». In Martínez de la Riva, *Biografía...* *ouv. cit.*, p. 90.

(3) *Esp. du S.*, T. I, p. 340.

(4) *id.* *id.*

(5) *id.* *id.*

(6) *D^o de Ses.* 22 janvier 1836.

(7) *D^o de Ses.* 14 mars 1840. Dans l'accusation qu'il portera contre Olózaga, Martínez défendra cette même prérogative (*D^o de Ses.* 11 décembre 1843).

En second lieu, le Roi doit posséder le droit d'initiative en matière législative, « droit propre au pouvoir qui administre l'Etat et connaît le mieux ses besoins » (1). Plus explicitement, Martínez ajoute : « Il n'est pas besoin d'une grande perspicacité politique pour comprendre que personne, mieux que le gouvernement, par sa position même, ne connaît les nécessités de la nation, les avantages et les inconvénients des institutions existantes, et les améliorations pratiques dont chaque branche [de l'administration] est susceptible. C'est pour cela que dans presque toutes les constitutions, anciennes aussi bien que modernes, sans excepter celles des républiques les plus libres, on a laissé au pouvoir exécutif l'initiative des lois (2). » Ce droit d'initiative reconnu au roi est donc inscrit dans l'*Exposé du Conseil des Ministres à S. M. la Reine Régente* : « Le Pouvoir royal qui connaît le mieux, par sa position élevée, les nécessités générales de l'Etat et les moyens de les satisfaire, proposera les matières qui doivent se discuter dans les Cortes (3). » Il figure aussi dans l'article 31 du Statut royal.

Le droit de promulguer les lois, comme le droit d'initiative, appartiendra également au souverain. « Aucune résolution des Cortes ne pourra être exécutée si elle ne porte pas... le sceau de l'auguste sanction du Monarque (4). » Martínez accorde une extension très grande à cette nouvelle prérogative, puisqu'il reconnaît au roi la faculté de ne pas faire exécuter toutes les lois votées par le Parlement. Le souverain, en effet, « ne doit jamais exécuter ce qu'il juge contraire au bien public (5) ». De même, dans l'*Esprit du Siècle*, Martínez critique les Constitutions qui ne prévoient pas « quelque moyen pour que [le gouvernement] ne soit pas forcé d'exécuter les lois qu'il estime préjudiciables (6) ». Ainsi, le Roi doit avoir le droit de l'initiative, de la promulgation des lois, et même celui de « veto ». Un régime dans lequel on ne les lui reconnaîtrait pas « serait comme une machine à vapeur d'une immense puissance, sans soupape : elle doit éclater » (7).

Examinons maintenant les rapports des Souverains et des Ministres selon Martínez. En premier lieu, comment le roi choisit-il ses collaborateurs ? En toute liberté. Ce choix ne doit connaître aucune limite. Martínez, contrairement à ce que décréta l'Assemblée Constituante, estime que le roi peut tirer son cabinet de la Chambre élue. Il justifie son opinion en observant que dans « tout gouvernement représentatif », qui est

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 186.

(2) *Esp. du S.*, T. I, p. 325.

(3) Texte dans Martínez de la Riva, *Biografía... ouv. cit.*, p. 91.

(4) *Exposición...* dans Martínez de la Riva, *Biografía... ouv. cit.*, p. 92.

(5) *Exposición...* dans Martínez de la Riva, *Biografía... ouv. cit.*, p. 92.

(6) *Esp. du S.*, T. IV, p. 122.

(7) *id.* T. IV, p. 122. n. 2.

essentiellement un *gouvernement de majorité*, l'une des choses les plus difficiles... consiste à unir intimement le pouvoir exécutif et les corps délibérants, à leur donner le même esprit, et, si l'on peut dire, à leur infuser la même âme. Or, l'expérience a démontré que l'un des moyens les plus simples et les plus efficaces pour y parvenir, (de même que pour résoudre parfois des conflits périlleux entre ces deux pouvoirs, et donner une grande impulsion à la nation en certains moments critiques) est le choix que fait le roi de ses ministres dans les Chambres elles-mêmes, les prenant comme les organes et les représentants d'une opinion qui s'est déjà manifestée dans des discussions publiques, et qui est appuyée par les votes de la majorité » (1). Un tel choix, ajoute Martínez, est « un hommage à la nation » puisque le roi « confie l'exercice de son autorité à ceux-là mêmes auxquels la Nation a confié la défense de ses droits » (2). De plus, il est conforme à l'esprit du gouvernement représentatif, « qui se nourrit de publicité », « et ne consent pas à aller chercher les dépositaires du pouvoir dans les antichambres d'un palais, mais dans le forum des législateurs » (3). Combien, ajoute enfin Martínez, les rapports entre les Assemblées et le Gouvernement sont-ils rendus aisés et cordiaux quand les ministres sont des députés ! Si l'on redoute quelque danger de ce choix, Martínez recommande d'imiter la procédure anglaise soumettant à une nouvelle élection populaire le député désigné par le Roi (4).

A plusieurs reprises, il affirme aussi que le Roi peut tirer son cabinet des minorités. Certes, il est conforme aux pratiques parlementaires de choisir les ministres dans la majorité. Martínez le reconnaîtra dans un de ses grands discours (5). Mais cet usage ne saurait en aucune façon être transformé en une règle absolue. « Cela ne veut pas dire, Messieurs, que dans mon opinion la Couronne ne puisse pas choisir les ministres qu'elle veut ; mais simplement qu'il n'est pas conforme aux pratiques parlementaires de les choisir dans la minorité (6). » Inversement, la faveur populaire dont jouit un personnage ne doit pas l'imposer au souverain comme chef du gouvernement. En aucun cas, l'exemple de Necker ne saurait être imité (7). Le Roi choisit donc librement ses ministres.

Les Ministres sont responsables des actes du gouvernement, tandis que le roi, lui, est irresponsable. Reprenant presque textuellement un mot de Benjamin Constant, Martínez dit dans un de ses discours : « La

(1) *Esp. du S. T. I.*, p. 286.

(2) *id.* T. I, p. 287.

(3) *id.* T. I, p. 287.

(4) *id.* T. I, p. 288-9.

(5) *D^o de Ses.* 11 décembre 1843.

(6) *id.* 11 décembre 1843. Voir encore, *id.* 28 janvier 1838, 16 mars 1847.

(7) *id.* 9 mars 1835.

base de la monarchie constitutionnelle... réside dans le principe de l'inviolabilité du monarque et dans la responsabilité des Ministres (1). »

Pour Martínez, la puissance royale a quelque chose d'un peu mystérieux, qui fait sa grandeur même. Martínez est fasciné par le trône. « Il n'y a qu'une chose sacrée, inviolable, dira-t-il dans son grand discours contre Olózaga, c'est la Reine, c'est le trône. C'est une institution sacrée, et l'on n'a pas trouvé pour exprimer combien elle est sainte, d'autre mot que celui qui désigne sur la terre les choses descendues du ciel (2). » Pouvoir surnaturel donc, que le pouvoir royal. Pouvoir de droit divin ? Non. On sait que Martínez repousse énergiquement la théorie de la royauté de droit divin, condamnée aussi par l'histoire qui découvre toujours en remontant assez haut l'élection du roi par ses pairs (3). Malgré cela, Martínez confère à la Royauté une puissance exceptionnelle. Dans le jeu des pouvoirs — l'exécutif et le législatif — « l'autorité royale est un puissant contrepoids qui maintient le mouvement de la machine politique ». (21 mai 1840.) L'autorité royale, le prestige royal plane au-dessus de toutes les institutions politiques. « Le trône est au-dessus des tempêtes ; aucun coup tiré contre lui ne doit l'atteindre... Il est dans une région élevée où les coups que se lancent les partis ne peuvent monter. » (16 novembre 1838.)

Arrivons maintenant à l'organisation du pouvoir législatif, tel que le conçoit Martínez. Nous avons déjà remarqué que vers 1821 Martínez était partisan de deux Chambres. Par la suite, cette croyance n'a cessé de s'affermir. Rappelons-nous que la grande originalité du Statut Royal était précisément l'établissement de deux Assemblées.

Martínez a longuement exposé la théorie des deux Chambres dans l'*Esprit du Siècle*, en étudiant l'histoire de l'Assemblée Constituante. « Quand, écrit-il, il n'existe qu'une seule Chambre, il n'est pas possible de la soustraire à l'influence d'un parti, d'un orateur, même de l'enthousiasme excité par un sentiment généreux, mauvais conseiller parfois, et qui entraîne au-delà de ce qui serait convenable. Chaque jour où s'ouvrent les portes d'une Assemblée unique, on court le risque de voir prendre à l'Assemblée quelque résolution qui compromettra le sort de l'Etat, la tranquillité publique, ou la bonne harmonie avec le Monarque et remarquez que toutes les précautions prises pour parer à cet inconvénient sont vaines, quand il n'existe qu'une seule chambre ; car, en définitive, c'est elle seule qui doit se soumettre à la règle prescrite. Et que fera-t-on si elle la viole ? Il n'y aura pas d'autre alternative que de

(1) *D° de Ses*, 28 janvier 1838.

(2) *D° de Ses*, 10 décembre 1843.

(3) Voir *Esp. du S.*, T. I, p. 22-3.

supporter [la violation] en silence, quels que soient les maux qui en résulteront, ou de lutter contre la représentation nationale, exposant ainsi l'Etat à une révolution (1). » Inversement, dit encore Martínez,

« Si je devais exprimer mes pensées politiques au moyen d'emblèmes... je comparerais une seule Chambre Législative au bélier des anciens : arme excellente pour démolir, instrument très mauvais pour construire (2). » Dans le cours de son long ouvrage de politique, notre écrivain revient à différentes reprises sur cette question. Déjà, il avait affirmé que Louis XVI aurait pu se sauver si au lieu de convoquer les Etats Généraux il avait réuni deux Assemblées (3). De même, il célèbre la Constitution de 1795, dans la mesure tout au moins où elle établit deux chambres. « L'expérience venait de démontrer, dit-il, que la domination absolue d'une Assemblée est peu favorable à la liberté ; car un tel Corps tombe sous la domination d'une faction, ou exerce une dictature despotique, ou est inhabile à gouverner à cause de sa désunion et de sa faiblesse : il est condamné, par son essence même, à tomber toujours dans un extrême (4). » Ainsi, Martínez n'imagine pas un gouvernement représentatif sans deux chambres. Quelles sont les attributions de chacune d'elles ?

L'estamento de próceres (Sénat, Chambre des Pairs) qui comprendra les personnages les plus illustres de l'armée, de la magistrature, de la diplomatie, de l'Université, les Grands d'Espagne et les personnes ayant un revenu de 15.000 francs, sera « essentiellement conservateur par la nature même des éléments qui le constituent » (5). La « pairie » sera héréditaire pour les Grands d'Espagne. Les autres membres seront nommés par le Roi. Leur nombre sera variable afin, reconnaît ingénument Martínez, « que par de nouvelles nominations, [le Pouvoir royal] puisse exercer une salutaire influence sur une corporation si indépendante et puissante, soit pour prévenir ou tempérer une collision trop violente, soit pour établir l'équilibre entre les divers pouvoirs de l'Etat » (6).

Martínez, après les désordres de la Granja et l'établissement de la Constitution libérale de 1837, est demeuré toujours fidèle à cette conception du régime bicamériste. Plus tard encore, en 1844 et en 1845, il jouera un rôle très actif pour faire triompher le vote d'une Constitution modérée, en particulier pour défendre les prérogatives du Sénat (7).

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 332-3.

(2) *id.* T. I, p. 166.

(3) *id.* T. I, p. 148-9.

(4) *id.* T. III, p. 196.

(5) *Exposición del Consejo de Ministros...* dans Martínez de la Riva, *Biografía... ouv. cit.*, p. 85.

(6) *Exposición del Consejo de Ministros* dans Martínez de la Riva, *Biografía... Ouv. cit.*, p. 85-6.

(7) Discours du 21 novembre 1844 dans Martínez de la Riva, *Biografía... Ouv. cit.*, p. 214-219.

La Chambre des Députés « est principalement destinée à représenter les intérêts matériels de la Société et à veiller à leur garde » (1). Son attribution essentielle consiste à voter l'impôt. Elle ne doit jamais se départir du droit de le consentir et d'approuver le budget, d'accord avec la Chambre Haute. Quand, en décembre 1835, le Ministre demanda au Parlement de lui permettre de fixer lui-même les contributions, Martínez combattit cette prétention (2). De même, quelques années plus tard, Martínez déclara que l'examen du budget « était réellement la fonction la plus importante des gouvernements représentatifs (23 mars 1838) ».

IV

Aussi bien que la nécessité d'une Haute assemblée, la nécessité du cens est un des dogmes fondamentaux de la théorie politique de Martínez. La propriété, a-t-il déclaré dans l'*Exposition à la Reine Régente*, « est la meilleure garantie du bon ordre et de la tranquillité » (3). Il écrit encore : « dans les républiques antiques, dont les sages institutions nous ont été transmises par l'Histoire, ceux qui ne possédaient aucun bien n'exerçaient pas de droits politiques; et nulle nation ne peut confier ces droits sous peine de payer tôt ou tard sa témérité et son imprudence, à qui n'est enchaîné par aucun lien à la nation elle-même (4). » Semblables déclarations se retrouvent dans de nombreux discours. « [Le cens] est le principe de la véritable liberté. Tous ceux qui offrent des garanties à la société parce qu'ils paient une contribution directe peuvent être admis comme électeurs sans aucun péril (5). » Est-il question d'établir en 1840 une nouvelle loi municipale, Martínez réclame encore le cens électoral : « Il s'agit des intérêts locaux, du maniement de ces intérêts. Quelle idée plus naturelle, plus simple que celle de faire intervenir dans le maniement de ces intérêts ceux qui possèdent le plus et qui par conséquent ont le plus à perdre ? Messieurs, il en est ainsi dans une société commerciale : celui qui a le plus d'influence, celui qui intervient le plus est celui qui possède le plus d'actions dans l'entreprise (6). »

Le cens est légitime, car la propriété « a-t-on dit avec raison est un lien extrêmement fort qui unit les membres de la société à la société elle-même ». (20 avril 1838.) Martínez justifie cette affirmation du point de vue moral. « Accorder certains droits politiques à la propriété, aux

(1) *Exposición del Consejo de Ministros...* dans Martínez de la Riva, *Biografía...* Ouv. cit., p. 86.

(2) *Dº de Ses.* 28 décembre 1835.

(3) *Exposición...* in Martínez de la Riva, *Biografía...* Ouv. cit., p. 88.

(4) *id.* *id.* *id.* p. 87.

(5) *Dº de Ses.* 8 janvier 1836.

(6) *Dº de Ses.* 4 juin 1840.

revenus, est un principe essentiellement moral ; car ainsi on châtie l'oisiveté, et on stimule le travail ; ainsi on pousse les basses classes de la société à s'élever par des moyens honnêtes : principe sain et profitable qui unit les intérêts de la société et ceux des individus, la politique et la morale » (20 avril 1838). — « Enrichissez-vous ! » — Dans l'*Esprit du Siècle*, Martínez a tenté d'établir, par l'histoire du régime féodal, que les droits politiques étaient tout naturellement attachés à la propriété. Il cite l'exemple de l'Angleterre où, dit-il, « sont unis l'influence politique de la Noblesse et le système de la propriété » (1). Ainsi, la propriété établit « une hiérarchie dans la société civile » (2). Si, déjà dans l'ancienne Rome, ceux qui ne possédaient rien étaient « réduits à la nullité politique » (3), il importe toujours de reconnaître aux propriétaires une certaine influence, une certaine prépondérance, « nécessaire, indispensable » (4). Les propriétaires, c'est-à-dire les possédants de la terre, constituent « un excellent élément politique pour combiner l'ordre et la liberté » (5), car « personne n'est plus soumis au régime établi, ni plus résigné à tolérer de nombreux maux avant de provoquer une révolution que celui qui se voit enchaîné à la terre elle-même, et ne peut pas transplanter sa richesse, ni abandonner facilement sa patrie » (6).

Est-ce à dire que Martínez ne veuille pas accorder à d'autres qu'aux propriétaires terriens certains droits politiques ? Non. La richesse, sous ses autres formes, lui semble, elle aussi, offrir des garanties assez sérieuses pour que ceux qui la possèdent puissent jouer un rôle dans la direction des affaires publiques... « Les Grands, la noblesse du royaume, les propriétaires, les commerçants, les hommes instruits, voilà ce qui compose dans un pays la masse véritablement nationale » (7). En réalité, l'Espagne, au moment de la guerre carliste, n'est pas divisée entre carlistes et cristinos, mais entre « tout ce que la nation renferme dans son sein de noble et de puissant », et « quelques bandes (cuadrillas) de prolétaires » (7).

Dès lors, on comprend sans peine que Martínez ne veuille pas accorder aux « prolétaires » l'exercice des droits politiques, « qu'ils ne pourraient exercer sans danger pour la société » (8). Le suffrage universel est une dangereuse folie. Aussi Martínez critique-t-il la Constitution de 1793

(1) *Esp. du S.* T. I, p. 61.

(2) *id.* T. I, p. 62.

(3) *id.* T. I, p. 62.

(4) *id.* T. I, p. 63.

(5) *id.* T. I, p. 63.

(6) *id.* T. I, p. 63.

(7) Instructions envoyées aux principaux agents diplomatiques espagnols pour prouver les droits de la Reine au Trône (11 février 1834), reproduites dans *Exposición leída en las Cortes... Ouv. cit.*, p. 25.

(8) *Dº de Ses.* 17 janvier 1838.

qui décrétait que « tous les Français, y compris les prolétaires, jouiraient pleinement des droits de citoyens » (1) A quoi aboutirait en effet ce régime de suffrage universel ? A créer dans tout le pays des *clubs* qui voudraient participer à l'administration politique et qui sont des organes de trouble (2). Ainsi le gouvernement de la nation doit appartenir aux classes possédantes. Elles le méritent, car « le développement de l'industrie, la plus grande extension de la civilisation, la ruine du régime féodal, tout véritable progrès se doit à ces *classes moyennes* et fait d'elles un excellent instrument de gouvernement. Je dirais plus : le fait même d'arrêter l'élan de la démocratie turbulente, d'asseoir la base des démocraties modernes sur ces *classes moyennes* peut faire que la moralité, la culture et la propriété soient autant d'ancres qui affermissent le vaisseau de l'Etat » (3). Il va de soi que Martínez, de même qu'il repousse le suffrage universel et distingue des classes sociales qui doivent diriger et d'autres travailler et obéir, est l'adversaire du régime républicain qui lui semble impraticable dans les grands pays. Aussi, blâme-t-il le chimérique projet des Girondins d'avoir voulu « établir une république dans une nation de 26 millions d'habitants, accoutumée durant plusieurs siècles au gouvernement absolu (4) ».

Ainsi, un gouvernement dans lequel le pouvoir exécutif ait la suprématie sur le pouvoir législatif, et où le pouvoir législatif confié à deux chambres n'appartienne qu'aux classes supérieures, et aux classes moyennes, régime à la française, monarchie selon la charte, tel est l'idéal politique de Martínez de la Rosa.

V

La menace la plus redoutable pour un tel système est, en Espagne, la dictature militaire. Soit corruption des députés et des ministres, soit incapacité des Espagnols à comprendre le fonctionnement d'un gouvernement parlementaire, il est de fait que durant tout le xix^e siècle — et le xx^e — l'armée a joué un rôle essentiel dans la vie politique du pays. L'armée a tourné toute son activité vers les questions politiques. N'ayant qu'un faible goût pour les guerres coloniales, et évitant les occasions d'intervenir dans des luttes plus graves, elle est devenue prétorienne. Martínez, témoin de cette transformation, n'a jamais cessé de protester contre l'intrusion du sabre là où devraient régner l'intel-

(1) *Esp. du S.*, T. III, p. 103. Voir aussi la note 17 même page où Martínez relève quelques articles de cette Constitution qui reconnaissent même les droits politiques aux domestiques.

(2) *Esp. du S.*, T. I, p. 210-11.

(3) *D^o de Ses.*, 12 novembre 1844.

(4) *Esp. du S.*, T. II, p. 142. V. aussi *Id.* T. IV, p. 111.

ligence et l'honnêteté. Ses opinions, sur ce point, à cause de leur intérêt actuel et constant, en Espagne, doivent être examinées avec soin. Martínez observe qu'un « régime politique qui n'unit pas à son sort les intérêts de la société, ne peut chercher son appui que dans la force des armes. C'est là précisément la tendance naturelle des gouvernements absolus : ils croient que les trônes sont en sûreté, quand ils sont entourés d'une nombreuse armée, sans remarquer qu'une fois placés dans une si fausse position ils doivent en subir les conséquences. Le gouvernement, qui repose simplement sur les armes, révèle tôt ou tard le secret de sa faiblesse et finit par craindre l'instrument même dont il se servait pour opprimer et effrayer. L'histoire des Etats despotiques offre à chaque instant des révolutions exécutées par la troupe : la Garde prétorienne et les Janissaires ont détrôné plus de princes que toutes les insurrections populaires (1) ». Un gouvernement qui se confie à l'armée s'isole du pays pour n'être plus qu'entouré de soldats. « On peut dire.. qu'il n'est plus au sein de la nation, mais au milieu d'un campement (2). » Si Martínez redoutait, nous l'avons vu, l'action des « prolétaires » contre le gouvernement, il ne craint pas d'affirmer que le péril militaire est encore plus redoutable. « Le péril est encore plus grand quand il vient de l'armée, qui, par son organisation et sa nature [même] n'a besoin que de secouer le joug de la fidélité pour se trouver convertie en l'instrument le plus terrible de la révolution. Elle n'offre pas la désunion des éléments populaires, et ne passe pas, comme la plèbe, de la fureur à l'abattement. Elle ne change pas à chaque instant de plan, et ne fait pas de difficulté pour se soumettre à un chef ; au contraire, elle forme un corps uni, accoutumé aux dangers, fait à l'obéissance, et qui se sert même, pour se soulever, des habitudes d'ordre et de discipline qui constituent son essence même... (3) » Le gouvernement issu d'un soulèvement militaire est le plus odieux qui se puisse imaginer, car « accoutumé à unir l'idée de pouvoir à celle de force, il en vient insensiblement à mépriser les lois, à défier l'opinion publique et à présenter la tyrannie sous son aspect le plus insolent » (4). L'idée d'*oppression* domine les gouvernants et celle de *résistance*, les gouvernés. De plus, un régime militaire doit, pour se maintenir, accroître sans cesse ses forces. L'armée devenant plus nombreuse, les impôts deviennent plus lourds : ce qui entraîne un mécontentement plus grand. Pour combattre cette opposition croissante du pays, il faut augmenter le nombre des troupes. Cercle vicieux (5).

Si pour justifier cette théorie, Martínez avait eu besoin d'exemples précis, l'histoire lui en aurait fourni d'aussi probants que nombreux. L'his-

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 99.

(2) *id.* *id.*

(3) *id.* T. I, p. 102. Cf. aussi I, p. 234.

(4) *id.* T. I, p. 103.

(5) *id.* T. I, p. 104.

toire de la Révolution française surtout, qu'il a étudiée de si près. En 1795, l'armée fut appelée à ratifier la Constitution. « La Convention, pour se concilier la bonne volonté et l'appui des armées, avait converti les camps en assemblées, soumettant la nouvelle constitution à l'approbation des troupes qui l'accueillirent et l'acclamèrent avec enthousiasme (1). » Cette intrusion de l'armée dans le cours de la Révolution, soulignée par Martínez, est étudiée minutieusement durant le Directoire. « Alors, écrit l'historien avec quelque pompe, les discussions violentes étaient passées des places publiques aux campements ; les armées délibéraient et envoyaient aux Corps Législatifs pétitions et proclamations, ayant le ton acerbe de la plainte ou pour mieux dire de la menace. En vain quelques députés s'indignèrent contre un tel abus, contraire au texte de la Constitution et incompatible avec le régime légal quel qu'il soit ; le gouvernement lui-même, au lieu de réprimer la conduite des troupes, était, secrètement, le complice de l'armée et même son instigateur. Il n'arrivait pas à voir, aveuglé par la passion, que quand la force armée discute elle est sur le point de commander (2). » Vient ensuite une rapide évocation du 18 fructidor, coup d'Etat qualifié par Martínez de « *atropellamiento y escándalo* » (3). Le chapitre s'achève par les réflexions suivantes : « Un gouvernement, qui aspirait à établir un régime légal et qui employait les baïonnettes contre les représentants du peuple, commettait un véritable suicide. Quand les troupes prêtent leurs armes aux partis, elles ne reçoivent pas les lois, elles les dictent ; et le jour n'est pas loin où entrent à Westminster Cromwell et ses soldats, et Bonaparte à Saint-Cloud avec les siens (4). » Jetant un coup d'œil sur la marche de la Révolution, jusqu'à la fin du Directoire, Martínez observe qu'au début « le principe populaire régna en souverain » (5) ; pendant la Législative, l'autorité civile l'emportait sur l'autorité militaire ; plus tard « un commissaire de la Convention faisait trembler un général au milieu de ses triomphes (6) ». « Mais à mesure que la Révolution déclinait, l'influence militaire allait croissant, d'abord *auxiliaire*, ensuite *usurpatrice*. En vendémiaire, elle appuya la Convention contre les Sections ; en fructidor, elle prêta son bras au Directoire contre les Conseils ; en brumaire, elle *dissout* le gouvernement et expulsa les Législateurs (7). » Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour arriver au triomphe éclatant de

(1) *Esp. du S.*, T. III, p. 222. Martínez cite en note le texte du décret du 22 août 1795, art. 11, 13, 14. Il l'oppose à celui du 28 juin 1793. Art. 1, 2, 5, relatifs à la constitution de 1793 — soumise aux assemblées primaires — mais les délégués de ces assemblées ne devaient pas être des fonctionnaires civils ou militaires.

(2) *Esp. du S.*, T. IV, p. 129.

(3) *id.* T. IV, p. 133.

(4) *id.* T. IV, p. 136.

(5) *id.* T. IV, p. 268.

(6) *id.* T. IV, p. 268.

(7) *id.* T. IV, p. 268-9.

lè dictature militaire, c'est-à-dire à l'Empire. Bonaparte, sans difficulté, devint Napoléon. Avec lui apparut un nouveau danger de la dictature militaire : la guerre fut rendue inévitable. Privant les peuples de liberté, la dictature leur doit la gloire. La gloire se gagne sur les champs de bataille (1). Rappelant le souvenir de Bonaparte, Martínez écrit fortement : « Pour asservir la France, il était nécessaire de lui offrir l'empire du monde » (2), et encore : « Souverain absolu, il devait être guerrier et conquérant : c'était la loi de sa destinée (3). »

L'histoire de l'Espagne au XIX^e siècle pouvait, elle aussi, fournir à Martínez des exemples de coups d'état militaires ayant altéré profondément la légalité. Le premier dont il signale les déplorables effets est celui de Riego, en 1820. « Ce fut, écrit-il, un coup mortel pour la discipline plus indispensable dans un Etat libre que dans un gouvernement absolu ; ce fut un exemple très funeste que de voir la force armée s'immiscer dans le champ de la politique, se soulever au lieu d'obéir, et la désobéissance et l'insurrection proclamées méritoires et abondamment récompensées (4). » Dès lors, l'armée se crut la « libératrice de l'Espagne ». Il devint très difficile de la maintenir dans les limites de la subordination, ainsi qu'il convenait à la dignité du gouvernement et à l'existence même des institutions libérales (5). Le pronunciamiento d'Espartero, en 1840, suggère aussi à Martínez quelques sévères réflexions ; il rappelle un vieil apologue, en songeant à la manière dont les Progressistes furent dépossédés du pouvoir par celui qu'ils avaient porté aux nues. « Le parti progressiste commit une grave imprudence, celle d'avoir recours au pouvoir militaire afin qu'il prit part aux luttes politiques ; celle d'élever sur le pavois un homme afin de le mettre très près du trône des Rois : immense responsabilité qui pèse sur ce parti et dont il doit tâcher de se libérer. Il advint au parti progressiste ce que rapporte la fable du cheval et du cerf : le fougueux animal, ne pouvant pas vaincre l'autre... réclama imprudemment l'aide de l'homme, espérant qu'après que celui-ci lui aurait prêté secours, il pourrait se débarrasser de la lourde charge : mais ce fut en vain, et il subit ensuite l'éperon et la cravache (6). »

Tel est le système politique de Martínez, chef du parti modéré. Esquissé dès 1821, il s'est enrichi et précisé. Si Martínez a toujours défendu la monarchie constitutionnelle, il a reconnu à la Couronne

(1) *Esp. du S.* T. VI, p. 2.

(2) *id.* T. VI, p. 21.

(3) *id.* T. VI, p. 18.

(4) *id.* T. IX, p. 41-2.

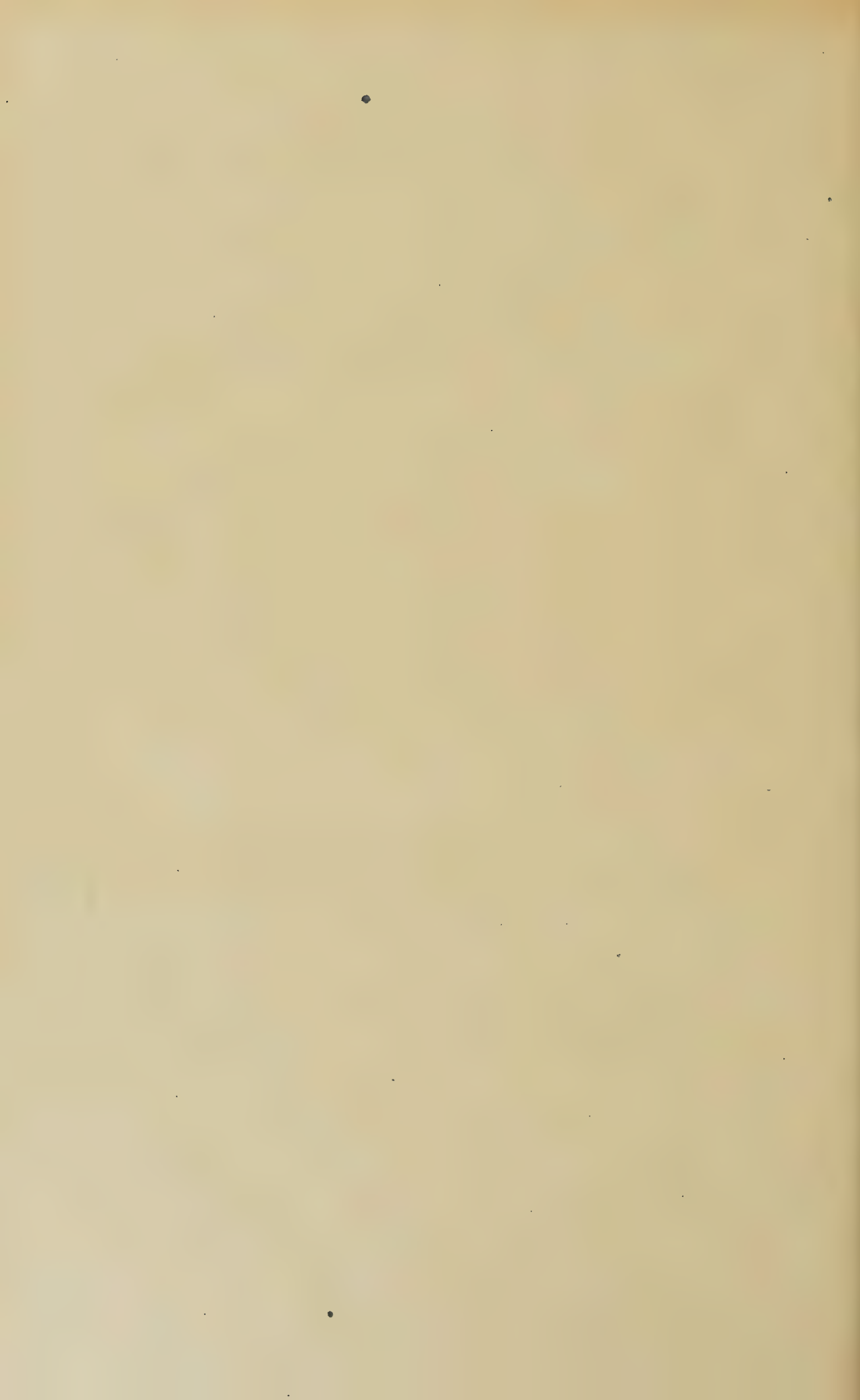
(5) *Esp. du S.*, T. IX, p. 43. Observer que M. d. l. R. ne rappelle pas le coup d'Etat de 1814 !

(6) *D^o de Ses.* 10 décembre 1843.

un pouvoir supérieur à celui du Corps Législatif. En vieillissant, il se tiendra toujours à cette doctrine, mais il sera préoccupé chaque jour davantage par la question religieuse. Il déclarera au duc de Gor, que « notre époque a besoin de foi, de croyance », et que « l'Espagne, sans la religion catholique, la foi de ses pères, est un corps sans âme (1) ». De même, il sera effrayé par la Révolution française de 1848, qui n'est pas une simple « réforme politique », mais une « transformation sociale ». « On essaie de détruire la propriété, parce qu'elle est la base de l'ordre social ; la famille, qui en est l'élément ; la morale, qui en est le guide ; la religion, qui en est la sanction... (2) ».

(1) Conversation rapportée par Capefigue, *Les diplomates européens, ouv., cit.* T. II, p. 386.

(2) *Esp. du S. T. X*, p. 356.



QUATRIÈME PARTIE

LE GRAND DIGNITAIRE

1843. Retour triomphal des Modérés. Pendant un quart de siècle, sauf deux interrègnes assez brefs, ils vont diriger la politique de l'Espagne. Ils donnent à leur patrie une constitution conservatrice (1845), à leur reine bien-aimée un mari falot et, concurremment, à sa sœur Louise-Fernande un prince français (1846). Ils négocient un Concordat qui consacre sans conteste l'autorité spirituelle et temporelle du Pape dans leur pays (1851).

Martínez de la Rosa, pendant la longue domination de son parti, reçoit de hautes charges brillantes et lucratives. Il dirige à deux reprises l'ambassade de Paris, puis celle de Rome. Il préside la Chambre des députés et les Grands Conseils royaux : vieillesse glorieuse qui s'écoule dans la pompe et les honneurs officiels, telle que la pouvait désirer cet homme élégant, mondain et vaniteux.

CHAPITRE PREMIER

Le Diplomate

La première Ambassade de Paris.

Le Ministère des Affaires Etrangères du Cabinet Narváez.

« Aujourd'hui [23 janvier 1844] à midi, j'ai eu l'honneur d'être présenté à S. M. le Roi des Français qui n'a rien négligé pour que cette cérémonie eût tout l'éclat, toute la splendeur qu'exigeait la haute dignité dont je suis investi par le gouvernement espagnol auprès de Sa Majesté (1). » Ainsi débute la dépêche par laquelle, avec une complaisance naïve, Martínez de la Rosa décrit la remise de ses lettres de créance. Suivons-le au cours de son ambassade. Mais auparavant, jetons un coup d'œil sur sa *rentrée* au Parlement espagnol.

I

Le gouvernement provisoire, présidé par López, avait convoqué une nouvelle Chambre, chambre d'entente où, progressistes et modérés, momentanément réconciliés, ne formaient plus qu'un groupe « le parti parlementaire ». Cette assemblée se réunit le 15 octobre : Martínez y siégea comme député de Madrid. Au cours de cette législature (2), il prononça deux discours très importants, le premier, pour défendre au nom de la Commission dont il était le président un projet de loi relatif à la majorité d'Isabelle ; le second pour attaquer le député Olózaga, accusé d'avoir manqué de respect à la Reine. Dans celui du 7 novembre, Martínez rappela son exil et dit sa joie profonde de prendre la parole, pour la première fois, à l'occasion d'une mesure qui devait, pensait-il, fortifier l'union de tous les Espagnols. Proclamer majeure

(1) Dép. 23 janvier 1844. Corr^a Emb^a Paris. Arch^o Min^o Est^o Madrid.

(2) La Chambre fut suspendue le 27 décembre 1843 et dissoute le 10 juillet 1844.

Isabelle avant l'âge légal (1) c'était satisfaire les vœux de la nation (2) ; c'était supprimer les hasards d'une minorité, c'était fortifier le trône ; c'était obtenir la reconnaissance du nouveau régime de la part des nations qui lui boudaient encore. Après avoir démontré les avantages du projet de loi, Martínez fit observer que les députés ne devaient pas reculer devant une modification à apporter à la Constitution en vigueur et que dans d'autres pays parlementaires on avait osé toucher aux textes constitutionnels. La Reine fut proclamée majeure à une forte majorité, le 8 novembre. Deux jours plus tard, elle jura la Constitution.

« L'union sacrée » des parlementaires, qui semblait s'être fortifiée par les débats sur la majorité de la reine, ne tarda pas à se briser. Le nouveau président du Conseil, Olózaga, effrayé de la force du parti modéré, et de l'élection d'un conservateur (Pidal) à la présidence de la Chambre, résolut de faire élire une nouvelle assemblée progressiste. Afin de se défaire de la Chambre actuelle, il demanda à la reine de signer le décret de dissolution. Il est impossible de savoir ce qui se passa au cours de son audience chez la Reine (28 novembre). Les ennemis d'Olózaga assurèrent que le ministre contraignit Isabelle à signer le décret. Olózaga et ses amis le nièrent énergiquement. Le lendemain, Isabelle mettait ses amis et ses conseillers au courant de l'« attentat », et chassait du ministère Olózaga, qui n'osa pas faire exécuter le décret de dissolution (3). L'occasion parut excellente aux Modérés pour attaquer ouvertement les Progressistes, les discréditer aux yeux de la nation dans des débats publics, et conquérir définitivement le pouvoir tant désiré. Le nouveau président du Conseil, González Bravo lut à la Chambre une protestation indignée d'Isabelle.

(1) L'âge légal était de quatorze ans. Il manquait à Isabelle onze mois. Le poète satirique Martínez Villergas écrivit à cette occasion le quatrain suivant :

Tiene Isabel trece años,
Trece años tiene.
Pero los moderados
Le dan catorce.

(2) Martínez assura que lors de l'élection des députés, le mot de « majorité » était écrit sur plusieurs bulletins de vote.

(3) Sur cette affaire, qui donna lieu à des interprétations différentes et parfois romanesques, voir : Sánchez Alonso, *Fuentes de la Hist^a...*, nos 11.885-6 ; 11.321 ; 11324, en particulier, Fernández de los Ríos, *Olózaga, Estudio político y biográfico*, Madrid, 1863, ch. XIX, p. 393 sig. Voir aussi, Villaurrutia, *El general Serano, Duque de la Torre*, ouv. cit., p. 43 sig. V. aussi *De la crise politique de l'Espagne depuis la retraite du ministère López* (Rev. des Deux Mondes, 1844, 1^{er} sem. p. 692). L'auteur de l'article raconte très prudemment la scène. Olózaga aurait obtenu la signature du décret en promettant de mettre fin à l'exil de Marie-Christine. Voir le mot de Saint-Aulaire : « A propos de roman, que faut-il croire des procédés d'Olózaga ? Cela s'annonce comme une scène de Shakespeare. » Lettre à Barante, 9 déc. 1843, dans de Barante, *Souvenirs*, ouv. cit. T. VII, p. 69.

Durant les premiers jours de décembre, le Parlement fut le théâtre de tournois d'éloquence qui semblaient ne devoir jamais finir. Edgar Quinet, qui y assista, en a laissé un résumé exact et très vivant (1). Tout d'abord, divers chefs progressistes essayèrent de défendre Olózaga, en accusant les Modérés de s'être opposés depuis 1834 à toute concession libérale, et, récemment, d'avoir organisé contre eux un véritable complot. Ils niaient aussi qu'Olózaga eût obligé la reine à signer le décret de dissolution. Le 10 décembre, Martínez de la Rosa commença à répondre à ces attaques, et continua son long discours dans la séance du lendemain. Après quelques généralités sur le caractère sacré du trône, qui doit demeurer au-dessus des discussions parlementaires, il examina le discours de Madoz, reprochant au parti modéré d'avoir abandonné la Reine au moment où Espartero commençait à se mêler à la politique. Martínez, habilement, rappela qu'Olózaga, au contraire, avait accusé les conservateurs de vouloir s'emparer du pouvoir. Il souligna la contradiction des deux discours. Il ajouta que, personnellement, il avait conseillé à la Reine de résister au général populaire. Il rappela que les Modérés avaient donné leurs suffrages à Olózaga, lors de son élection à la présidence de la Chambre : signe de leur désir de s'entendre avec les progressistes.

Martínez attaqua ensuite le discours de López qui avait reproché aux Modérés de l'avoir combattu, lui, qui leur avait accordé l'amnistie générale leur permettant de regagner l'Espagne. Martínez répliqua que l'amnistie avait été imposée au gouvernement par l'opinion publique, et que les Modérés avaient, par la suite, aux côtés des progressistes, combattu vigoureusement Espartero. Les Modérés n'avaient pas brigué le pouvoir, ils l'avaient conquis loyalement. Martínez examina ensuite le sujet même des débats, l'« attentat » d'Olózaga, « affaire personnelle », dit-il, dont les progressistes ont fait une question politique, intéressant le parti tout entier. Il tâcha, non sans quelque ironie, de convaincre les progressistes qu'ils devaient tous voter la mise en accusation d'Olózaga, de façon à jeter la lumière sur l'« affaire » et à découvrir, pour les châtier, les calomnieux. Que le parti avancé profite de l'occasion !

Il restait à répondre au discours de Cortina. Martínez en releva quelques phrases qu'il retourna avec véhémence contre les progressistes. Il flétrit le parti avancé d'avoir fait appel à l'armée pour s'emparer du pouvoir et de s'être soulevé parce qu'il était hostile à la loi municipale dûment votée par le Parlement et ratifiée par la Reine régente. Passant ensuite à l'examen de la « conspiration modérée », dénoncée par ses adversaires, il demanda pourquoi les Progressistes, qui étaient au pouvoir, n'en avaient pas recherché et poursuivi les

(1) *Mes vacances, en Espagne*, ouv. cit. ch. IX et X.

auteurs ; pourquoi le ministre modéré Arrazola, qui demanda à être entendu en jugement public, fut débouté de sa requête, mais ne fut pas arrêté. Il combattit encore quelques phrases malheureuses de Cortina, celles-ci par exemple : « Jamais le parti progressiste n'a pu monter au pouvoir sans une révolution », et « Le parti progressiste n'a jamais pleinement réalisé ses projets ». A partir de ce moment, il repoussa les attaques de son adversaire et quelques-unes de López contre le parti modéré : Il profita de l'occasion pour célébrer le désir de liberté de ses coreligionnaires, faire l'éloge du Statut royal de 1834 et rappeler la fermeté dont il témoigna lors du massacre des religieux à Madrid (17 juillet 1834).

Dans la séance du 11 décembre, Martínez répéta quelques passages de son discours de la veille, en particulier ceux qui étaient relatifs à la « conjuration » modérée de 1843. Afin d'en montrer l'inanité, il fit l'histoire des journées qui précédèrent le 28 novembre et durant lesquelles les conservateurs s'affirmèrent les défenseurs du cabinet. Il rappela ensuite comment Olózaga prépara le décret de dissolution, sans réunir les ministres ; comment ce décret fut présenté à la Reine sans être daté. Il en critiqua quelques termes (tel celui d'*instances*) qui tendaient à prouver que le ministre dut « arracher » à la Reine sa signature. Il rappela que le lendemain, congédié du ministère, Olózaga, inquiet du texte du décret, ne rendit le document que contraint. Repoussant l'idée que la Reine ait pu être le jouet d'un parti ou d'un groupe hostile au ministre, l'instrument d'un complot « qui ne serait pas digne d'un palais royal, mais bien de l'enfer », il remarqua que si les Modérés ou quelques conseillers d'Isabelle avaient été capables de faire jouer un tel rôle à la souveraine, ils auraient pu obtenir le renvoi d'Olózaga sans machiner ce véritable drame. Il conclut son discours en demandant que l'on adressât à la Reine un message de respect et d'attachement, et que l'on décidât la mise en accusation d'Olózaga (1). La Chambre vota le message. Olózaga, après s'être défendu avec beaucoup de dignité, jugea prudent de se réfugier en Portugal.

Le 27 décembre, le nouveau président du Conseil, González Bravo, aujourd'hui le plus fidèle défenseur du trône, en 1839 son plus insolent adversaire, (il dirigeait, on se le rappelle, le *Guirigay*), suspendit la législation afin de ne pas être gêné dans son gouvernement par la minorité progressiste (2).

(1) *El Heraldo* du 2 mars 1844 annonça qu'on avait publié à Paris une traduction française de ce « notable » discours de Martínez de la Rosa.

(2) La dissolution fut prononcée le 10 juillet 1844.

II

Martínez de la Rosa est nommé à l'ambassade de Paris le 29 décembre 1843 (1). Aucun représentant de l'Espagne ne pouvait être mieux accueilli par le gouvernement français. Martínez était personnellement connu et estimé de Guizot. Au cours de son récent exil, il avait fait partie du groupe bien pensant de l'Institut historique et avait acquis une réputation de théoricien politique et littéraire. Sa longue fidélité aux idées modérées, son loyalisme à l'égard de la Régente le rendaient aux yeux du gouvernement français digne de la plus grande estime. Aussi, mieux que personne pouvait-il rassurer Louis-Philippe et son cabinet redoutant toujours la « révolution » espagnole, et entreprendre d'importantes négociations.

Après que certains détails furent réglés (2), Martínez de la Rosa quitta Madrid le 12 janvier 1844 (3). Il arriva à Paris le 19 (4). Le 21, il se présenta chez la Reine Marie-Christine (5) et fut reçu ensuite par Guizot, qui, durant une heure, s'informa de la situation politique de l'Espagne, demanda des explications sur la conduite d'Olózaga, et parla du retour de Marie-Christine (6). Deux jours plus tard, Martínez remit au Roi ses lettres de créance (7).

Agréé par le gouvernement français, installé dans « une superbe maison de la rue de Clichy (8) », Martínez s'occupa de régler les affaires qui faisaient l'objet de sa mission. En premier lieu, le retour de Marie-Christine. Le président du Conseil, González Bravo, qui tenait à faire oublier sa conduite de 1839 et le parti modéré qui voulait célébrer son triomphe par une manifestation éclatante et effacer complètement le souvenir de la dictature d'Espartero, avaient chargé l'ambassadeur de décider l'ex-Reine régente à regagner l'Espagne. Déjà, avant l'arrivée de Martínez à Paris, le gouvernement de Madrid avait pressenti la Reine. Celle-ci avait chargé Donoso Cortés de lui porter sa réponse

(1) Expediente personal de Martínez de la Rosa. Arch. Minist^o Estado, Madrid.

(2) Le 3 janvier 1844, le traitement de Martínez fut fixé à 500.000 réaux, plus 60.000 réaux de frais ordinaires. Le 8, le Ministère d'Etat demanda à celui de l'Intérieur de faire tenir à la disposition de Martínez une chaise de poste « commode et décente ». Le même jour, le courrier de cabinet D. Nicolás Hernández fut désigné pour accompagner Martínez. (Expediente personal. Arch. Min^o Est^o Madrid.)

(3) Lettre du Ministre d'Etat au chargé d'affaires à Paris, 13 janvier 1844. Corresp^a Embaj^a Paris. Arch^o M^o Est^o Madrid.

(4) La nouvelle est donnée par le *Heraldo* du 27 janvier 1844.

(5) Dépêche du 23 janvier 1844. (Corresp. Emb^a Paris. Arch. M^o Est^o Madrid.)

(6) Autre dépêche du même jour. id. id.

(7) Dépêche du 23 janvier 1844. (Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid.) Le récit de cette cérémonie fut publié à Madrid dans *El Heraldo* du 1^{er} février 1844. C'est presque la reproduction de la dépêche officielle.

(8) *Heraldo*, du 14 février 1844.

favorable. Une seule crainte la retenait encore : celle que sa présence en Espagne ne fournit un prétexte aux mécontents pour gêner le gouvernement d'Isabelle (1). Martínez s'employa de son mieux à combattre les scrupules de la Reine et à aplanir toutes les difficultés que pourrait créer son retour à Madrid. Il considéra le retour de la Reine comme la « question la plus urgente de son importante mission (2) »

Dans sa première visite à la rue de Courcelles (21 janvier), Martínez trouva la Reine toute disposée à quitter Paris. Il crut néanmoins devoir lui exposer les « nombreuses et très puissantes raisons » qu'elle devrait faire valoir auprès du cabinet français, si besoin était. Il lui conseilla de se rendre le soir même aux Tuileries pour parler au roi de son départ pour l'Espagne (3). Le même jour, durant l'audience que Guizot accorda à Martínez de la Rosa, le ministre, après s'être renseigné sur diverses affaires d'Espagne, parla du retour de la Reine, « question grave », « question du jour ». Lui aussi était favorable au départ de Marie-Christine. Il l'avait affirmé au dernier Conseil des Ministres. Le Roi était du même avis. Restait la question de l'itinéraire : la Reine devait, pensait Guizot, être laissée libre de regagner Madrid par le Pays Basque ou par la Catalogne (4).

La Reine résolut de se mettre en route au début du mois suivant. Elle passerait par Barcelone et Valence (5). Mais, sur ces entrefaites, quelques soulèvements éclatèrent à Alicante et à Carthagène. La Reine allait-elle ajourner son voyage ? Le gouvernement de Madrid, qui attachait un grand prix à son retour, fut inquiet à la pensée d'un retard possible. Il chargea Martínez d'insister auprès de Marie-Christine pour qu'elle regagnât Madrid sans délai (6). L'ambassadeur se rendit aussitôt auprès de la Reine pour lui transmettre les instructions de Madrid. « Incapable d'abriter dans son âme de viles craintes », comprenant la fâcheuse impression que pourrait causer tout retard apporté dans son retour, la reine décida de partir au jour dit (15 février) (7).

(1) Dépêche de Gaspar de Aguilera, chargé d'affaires d'Espagne à Paris, du 6 janvier 1844. (Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid.)

(2) Dépêche du 23 janvier 1844. Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid.

(3) id.

id.

(4) id.

id.

(5) id.

id.

(6) Lettres du 12 et du 13 février 1844. (Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid.) Dans la première, le Ministre des Affaires étrangères annonçait que la gravité des troubles du Levant avait été exagérée par la presse ; que l'on était sur le point de les réprimer ; que le Portugal, obéissant aux indications de l'Espagne, avait expulsé Olózaga. La Reine pouvait donc rentrer. Différer son retour serait faire croire que la situation du pays était fâcheuse. Ce serait une « desgracia ». Le Ministre était inquiet parce que dans une audience accordée à l'ambassadeur de France et au Ministre d'Angleterre, le premier n'avait pas reparlé du retour de la Reine ; le second avait supposé qu'il était ajourné. Dans la seconde dépêche, on lisait cette phrase « La présence de S. M. en Espagne est urgente et nécessaire ».

(7) Dépêche du 17 février 1844. (Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid.)

Le moment semblait favorable. L'Angleterre, en effet, qui pouvait, et avec raison, redouter le retour de Christine (1), semblait résignée à son départ. Guizot avait déclaré à Martínez, le 21 janvier, que, dans cette affaire, le cabinet de Londres « s'en remettait à lui (2) ». Pourtant, le 31, dans l'entrevue de Martínez et de l'ambassadeur d'Angleterre, Lord Cowley, celui-ci tâcha de faire retarder le départ de Marie-Christine. Il proposait d'attendre la décision des Cortes. C'était renvoyer aux Calendes la solution de l'affaire, car le Parlement n'était pas réuni. C'était menacer le gouvernement de quelque interpellation redoutable qui aurait bien pu ternir l'éclat du trône d'Espagne. Martínez repoussa les prétentions de son collègue anglais. Lord Cowley se déclara satisfait quand Martínez lui eut donné l'assurance que l'on n'avait encore choisi aucun candidat à la main d'Isabelle (3). Ainsi, dans cette négociation, tout le monde était d'accord : L'Espagne réclamait sa souveraine ; la France la lui rendait de grand cœur ; l'Angleterre n'osait pas la faire retenir à Par s.

Le 12 février, la Reine régente et tout le personnel de l'ambassade dinèrent aux Tueries. Guizot profita de l'occasion pour faire à Martínez quelques recommandations très importantes. Que le gouvernement de Madrid, après ce « triomphe », dit-il en substance, ne s'engage pas trop avant dans la voie de l'absolutisme. La monarchie pure n'est plus de mise. Si les Espagnols l'oubliaient, ni l'Angleterre ni la France ne pourraient soutenir le cabinet. Guizot prêcha la prudence à l'ambassadeur, espérant que le parti modéré ferait son profit de ses sages conseils (4). Le 15 février, à une heure de l'après-midi, Marie-Christine quitta Paris. Elle était accompagnée d'une brillante suite. Martínez de la Rosa alla jusqu'à Sens (5). De là, il regagna Paris.

Si les cabinets de Paris et de Londres s'étaient tant occupés du retour de Marie-Christine, c'est qu'ils avaient établi une relation entre cette

(1) L'Angleterre avait, en effet, soutenu Espartero durant sa dictature. On a pu parler de « protectorat anglais ». (E. Bourgeois. *Manuel de Pol. étr.*, ouvr. cit. T. III, p. 252.) Voir aussi Martínez de la Rosa, *Bosq. hist. de la polit. de Esp.* ouvr. cit. T. II, p. 194 et suiv. et notes correspondantes.

(2) Dépêche du 23 janvier 1844, Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid. « Il se remet à ma loyauté » *sic*, écrit en français Martínez de la Rosa.

(3) Dépêche du 3 février 1844. (Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid.)

(4) Dépêche du 17 février 1844. Guizot proteste contre les terribles mesures de répression dictées après la soumission d'Alicante ; contre certains décrets dont les termes si durs « blessent des oreilles européennes ». Martínez essaya de répondre à Guizot en lui prouvant que la monarchie espagnole, loin d'être absolue, était « constitutionnelle tempérée ». Le 24 février, le Ministre des Affaires étrangères de Madrid écrivit à Martínez pour le charger de protester auprès de Guizot et lui redire que les mesures prises actuellement étaient édictées par les circonstances critiques. Il fallait vaincre la révolution : c'était une question de vie ou de mort. (Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid.)

(5) Dépêche du 17 février 1844. (Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid.) Sur ce voyage de Marie-Christine, on peut voir notre article *Le Retour en Espagne de la reine Marie-Christine*, Bull. Hisp. 1920, juillet-septembre.

affaire et une autre bien plus importante, le mariage de la jeune Isabelle II. Ils pensaient que l'ex-régente possédait toujours une grande influence sur sa fille, et qu'il lui serait facile d'incliner la jeune âme d'Isabelle vers un candidat de son agrément. Aussi, le gouvernement français pouvait-il espérer que, reconnaissante de l'hospitalité généreuse et de la protection qu'il lui avait accordées (1), Marie-Christine ne présenterait à sa fille qu'un prétendant qui plairait à Louis-Philippe. C'est précisément ce que redoutait Londres.

Au début de 1844, le gouvernement espagnol isola nettement la question du retour de Marie-Christine de celle du mariage d'Isabelle. Martínez de la Rosa exposa la ligne de conduite à suivre dans la première entrevue qu'il eut avec l'ex-Régente : « Il était indispensable de séparer complètement la question du retour de Sa Majesté de celle du mariage de sa fille ; s'il existait quelque relation entre elles, loin de devancer le mariage, même si certain cabinet le désirait, on devait suivre un ordre absolument inverse. Le premier pas devait être le retour de Sa Majesté en Espagne. Si même Sa Majesté était partout également libre, une résolution quelconque aurait plus de poids et d'autorité prise au Palais royal de Madrid que dans un Hôtel de la rue de Courcelles (2). » Rien ne pressait d'ailleurs pour le mariage. « ... ni le ministère actuel, ni aucun autre, ne prendrait l'immense responsabilité de résoudre une affaire d'aussi grande importance, ou de se lier les mains pour l'avenir, puisqu'il n'y avait aucune urgence, la Reine Isabelle étant si jeune, les Cortes suspendues, le Ministère occupé à contenir la révolution ; et il pourrait y avoir de nombreux dangers à fournir des armes et des *prétextes* aux partis, alors qu'on ne pouvait alléguer de raison valable pour précipiter cette résolution. Aucun gouvernement ne voudrait se déshonorer en laissant entrevoir qu'il s'était décidé sur les pressantes instances de l'étranger (3). »

Dans la conversation qu'il eut avec Lord Cowley, le 31 janvier, Martínez assura à son collègue anglais qu'il n'avait pas d'instructions relatives au mariage d'Isabelle ; qu'il pouvait lui en parler uniquement comme un « simple particulier », à un « ami ». Il lui affirma que le retour de Marie-Christine ne coïnciderait pas avec la résolution du mariage d'Isabelle (4).

Il semble aussi qu'au moment où Martínez arriva à Paris, le cabinet français n'ait pas voulu agiter la question du mariage d'Isabelle II.

(1) Sans parler des invitations à la Cour que reçut Marie-Christine, il faut se rappeler que le gouvernement français permit à la Régente et à ses partisans de conspirer tout à leur aise à Paris ; qu'il repoussa avec énergie une demande d'Espartero afin que Marie-Christine fût expulsée de France ; qu'enfin il couvrit le consul de Lesseps qui, à Barcelone, soutenait les insurgés contre le duc de la Victoire, etc..., etc.

(2) Dépêche du 23 janvier 1844. (Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid.)

(3) id. id. id.

(4) Dépêche du 3 février 1844. id.

Quand Guizot reçut pour la première fois l'ambassadeur espagnol, il ne parla que du retour de Marie-Christine. Martínez s'en félicita : « Je considérerai comme très heureux, écrivit-il, dans sa dépêche du 23 janvier, que le retour de Sa Majesté en Espagne fût définitivement résolu sans qu'il [Guizot] me fit la moindre allusion au mariage de Sa Majesté la reine Isabellé (1). » Il ajoutait que, de cette façon, cette grave affaire se réglerait mieux d'Espagne, sans que l'on oubliât pour cela les égards dus aux puissances amies et alliées. Ainsi « le gouvernement conserverait la pleine liberté de choisir le moment opportun », et l'on pourrait, comme Marie-Christine en avait exprimé plusieurs fois le souhait, « contribuer au bonheur de la jeune reine et au bien et à la prospérité de l'Espagne (2). »

Le roi Louis-Philippe ne devait pas tarder longtemps à parler à l'ambassadeur d'Espagne du mariage d'Isabelle. Il le fit, la première fois, d'une façon privée, peut-on dire. Comme Martínez de la Rosa était allé lui porter ses condoléances au moment de la mort de l'infante Louise-Charlotte (3), et que dans la conversation le nom de Cobourg fut prononcé, Louis-Philippe dit en souriant qu'il voyait « avec satisfaction » cette famille « intronisée dans bien des endroits », mais qu'« en aucune manière » il ne permettrait son établissement en Espagne. Il rappela ensuite toutes les difficultés qu'avait causées la succession d'Espagne à Louis XIV. Aussi, mettant à profit cette leçon, il ne consentirait jamais à établir un de ses fils sur le trône d'Espagne. Il ne voulait pas exercer une influence prépondérante dans ce pays. En revanche, il ne tolérerait pas que l'Espagne s'unisse à d'autres nations. Il parla ensuite de la Belgique, qu'il se garderait bien d'annexer à la France, et termina son monologue par des considérations générales sur la nécessité de la paix pour développer la richesse et la civilisation (4). On trouve dans cette conversation, qui n'a aucun caractère officiel, répétons-le, le point de départ des négocia-

(1) Dépêche du 23 janvier 1844.

id.

(2)

id.

id.

(3) Louise-Charlotte de Naples (1804-1844), mariée à l'infant D. Francisco d'Espagne, était la sœur de Marie-Christine. Elle avait réuni autour d'elle quelques personnes partisans d'un régime plus libéral que celui de Marie-Christine. Au moment où Ferdinand VII, très malade, avait révoqué, le 18 septembre 1832, la pragmatique sanction du 29 mars 1830 qui permettait aux femmes de régner en Espagne, elle déchira le décret royal et souffleta le ministre Calomarde qui l'avait fait signer par le roi. (Villaurrutia. *Fernando VII, rey constitucional*, ouv. cit. I, p. 214-5.) Sa mort donna plus de force au parti modéré débarrassé d'une princesse royale qui lui faisait de l'opposition. Martínez de la Rosa alla annoncer la nouvelle de son décès à Marie-Christine le 3 février. Par une lettre du 3 février, le Ministre des Affaires étrangères de Madrid confirmait à son ambassadeur de Paris la mort de l'Infante et il ajoutait que Louise-Charlotte était libre de mauvaises suggestions et qu'elle aurait été heureuse de demander à Marie-Christine le pardon de ses errements... (Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid.)

(4) Dépêche du 10 février 1844. Corr. Emb^a Paris, Arch. Min^o Est^o Madrid.

ciations relatives à l'affaire du mariage d'Isabelle. La thèse française est nettement posée : le mari de la reine ne sera ni un fils de Louis-Philippe, ni un Cobourg.

Avant que Martínez de la Rosa eût avec Louis-Philippe ou avec ses ministres de nouvelles conversations relatives au mariage d'Isabelle II, il voulut éclairer son gouvernement sur les problèmes historiques que ferait naître cet événement. Le 16 mars, il envoya les ouvrages de Mignet et du général Pelet sur la succession d'Espagne (1). Il recueillit aussi tous les bruits qui circulaient au sujet de cette affaire. Le 30 mars, il fit savoir au cabinet de Madrid que l'on parlait de Don Luis, fils de Don Carlos, comme mari probable d'Isabelle II (2).

Vers la fin de février, nouvel entretien avec Louis-Philippe. Après que le roi des Français lui eut exprimé sa satisfaction pour l'heureux voyage de Marie-Christine, et son désir de voir prochainement les Cortes réunies, il aborda la question du mariage. « Ce sera le couronnement de l'œuvre. C'est l'unique moyen de fortifier la tranquillité. » Il précisa alors sa thèse ébauchée quelques semaines auparavant. Le mari d'Isabelle devait être un descendant de Philippe V, conformément au traité d'Utrecht. Aussi, d'après ce principe, aucun de ses fils ne serait candidat à la main d'Isabelle. Donc « le choix est réduit au prince de Naples, et aux fils de l'infant Don François. De ceux de Don Carlos, il ne faut pas parler, quoique à un certain moment je crusse cette idée possible, et bien que je considère la loi salique comme pleine d'avantages ». « Je répète, dit-il, que je ne propose personne. Je donne simplement une espèce de *veto négatif*, car l'intérêt de mon royaume exige qu'un ennemi de la France ne monte pas sur le trône d'Espagne (3). » Martínez répondit à Louis-Philippe que le moment n'était pas encore venu de s'occuper de cette affaire. « Elle n'était pas encore mûre en Espagne ». La tactique espagnole consistait à se dérober à la pression française.

Régler le retour de Marie-Christine en Espagne, bien renseigner le gouvernement espagnol sur les intentions de Louis-Philippe relatives au mariage d'Isabelle, telles furent les deux occupations principales de Martínez durant son séjour à Paris. L'ambassadeur s'intéressa également à d'autres questions telles que la reconnaissance de la jeune reine et la surveillance des adversaires politiques du parti

(1) Dépêche du 16 mars 1844. Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(2) Dépêche du 30 mars 1844. Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid. Dans une autre dépêche du même jour, Martínez dit que le roi lui a parlé « du point de vue autrichien » dans l'affaire du mariage d'Isabelle : le prétendant serait le fils de Don Carlos. Cette solution est impossible.

(3) Dépêche du 30 mars 1844. (Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid.) Martínez n'indique pas la date de cette conversation. Voir le résumé d'autres conversations de Louis-Philippe et de Martínez dans les dépêches du 20 avril, 4 mai, 21 mai, 31 août.

modéré (Carlistes et partisans d'Espartero). De Paris, Martínez travailla de son mieux à disposer favorablement certains souverains qui tardaient à reconnaître Isabelle II, le Pape en particulier. Le 3 février, il fit savoir à Madrid que le ministre de Bavière à Paris lui avait annoncé que son souverain allait se décider à reconnaître prochainement la reine d'Espagne (1). Ce même jour, puis le 2 et le 9 mars, il rendit compte à son gouvernement d'entretiens qu'il avait eus avec le Nonce, et il annonça qu'il avait remis au représentant du pape une note dans laquelle il séparait la question politique de la question religieuse : c'était la reprise de la manœuvre qu'il avait tentée en 1834-5, durant son ministère (2). En plusieurs occasions, il remercia Louis-Philippe d'intervenir auprès du souverain Pontife en faveur de l'Espagne (3). Vers la mi-avril, en particulier, il exprima sa reconnaissance à Louis-Philippe, qui lui promit de faire donner des instructions à l'ambassadeur de Rome « bon et honnête, mais un peu flegmatique », ajouta le roi en espagnol. Le roi expliqua à Martínez que le pape suivait la politique de l'Autriche, et qu'il ne voulait pas mécontenter un pays dont les soldats accourraient défendre ses Etats si une révolution venait à y éclater (4). En août, de nouveau Louis-Philippe promit à Martínez son appui dans les négociations de Rome (5). Il semblait que le moment était favorable pour réussir. Le gouvernement espagnol, en effet, avait pris le 20 juillet un décret suspendant la vente des biens du clergé séculier jusqu'à ce que, d'accord avec les Cortes, il adoptât une mesure définitive. C'était une démarche qui devait être agréable à Rome et très significative des intentions du cabinet de Madrid à l'égard de l'Eglise (6). Le dernier entretien relatif à la reconnaissance d'Isabelle II par le pape et d'autres souverains récalcitrants eut lieu le jour où Martínez de la Rosa prit congé de Louis-Philippe : le roi pensait que les puissances du Nord ne reconnaîtraient pas Isabelle avant son mariage, car elles gardaient toujours l'espoir qu'elle épousât le fils de Don Carlos (7). Malgré tout le zèle de l'ambassadeur, les négociations relatives à cette affaire demeurèrent infructueuses (8).

(1) Dépêche du 3 février 1844. (Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid.)

La Bavière pourtant ne reconnut la reine que le 23 juin 1848.

(2) Dépêche du 3 février et dépêches du 2 et du 9 mars 1844. (Mesa de Roma. Arch. Min^o Est^o Madrid.)

Voir plus haut, p. 191 les instructions au représentant de l'Espagne au Vatican.

(3) Dépêche du 9 mars 1844. Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o, Madrid.

(4) Dépêche du 20 avril 1844. Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(5) Dépêche du 17 août 1844. id. id.

(6) Martínez de la Rosa. *Bosq. hist.* ouv. cit. T. II, note 83, p. 402. Martínez dit que ce décret était « le premier pas dicté par un esprit de conciliation pour faciliter la réconciliation désirée avec la Cour de Rome ». id. p. 227.

(7) Dépêche du 31 août 1844. Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(8) La Sardaigne et la Prusse reconnaissent la Reine le 10 avril 1848. L'Autriche,

Dans la surveillance des complots dirigés contre le Gouvernement espagnol, Martínez fit preuve d'une grande activité. Carlistes et partisans d'Espartero furent soigneusement épiés par les « confidentes » de l'ambassadeur, et leurs menées signalées au cabinet de Madrid. Ce zèle policier de Martínez de la Rosa s'explique par sa crainte de voir se rallumer l'atroce guerre civile de sept ans, ou recommencer une époque de soulèvements et d'émeutes sanglantes comme celle de 1840 à 1843. Avec une inquiétude parfois excessive, il signale des complots qui se trament en Catalogne, à Gibraltar, en Portugal, en Angleterre (1). Le général Zurbano songerait à pénétrer en Espagne (2). Espartero concluerait une alliance avec les Carlistes (3). Et Don Carlos, en personne, va prendre les eaux à Néry (4) !

Pendant son ambassade à Paris, Martínez dut mener une existence fort brillante. Il est en relations avec toute l'aristocratie espagnole qui s'attarde dans les délices de notre capitale : Rianzares, Casa Riera, Montellano, la duchesse de San Carlos (5). Il fréquente des écrivains illustres ou distingués qu'il a groupés en une « Section de l'Académie espagnole d'archéologie et de géographie » : Hugo et Mérimée et le comte Gasparin ; le baron Taylor, Damas-Hinard et Viardot (6). Il est reçu naturellement au Palais royal (7) et assiste aux soirées hebdomadaires de Guizot (8).

Ses hautes fonctions lui laissent le loisir de préparer l'édition de ses œuvres, qui commencera à paraître chez Baudry en 1845.

Le 13 juillet 1844, Martínez demandait à son gouvernement l'autorisation de quitter Paris pour prendre les bains dans une station thermale. Il ne semble pas avoir profité de la permission qu'on lui accorda, puisque à partir de cette date plusieurs de ses dépêches sont encore datées de Paris et que quelque temps après, son ambassade prenait fin. Le président du Conseil, Narváez, en effet, l'appela aux Affaires Etrangères (21 août), en remplacement du

le 8 juillet de la même année, et le pape au mois d'août de la même année ; la Saxe ; Hesse et Parme en 1852. La Russie en 1856.

(1) Dépêches du 3, 10 février, 30 mars, 8 mai 1844. Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(2) Dépêche du 17 février, id.

(3) id. 18 mai.

(4) id. 13 et 17 août, id.

Martínez eut aussi des conversations avec Guizot et Louis-Philippe sur le Maroc (Dep. 9 mars, 17 août, 31 oct.) ; avec le Ministre des Finances sur la cotisation du 3 0/0 espagnol à la Bourse de Paris, etc. (id. 26 fév.). Il fit accorder la Toison d'Or à Guizot (id. 6 avril 1844).

(5) Cette liste apparaît dans une dépêche de Martínez du 13 avril qui donne les noms des Espagnols ayant versé de l'argent pour venir en aide à des habitants de Grenade victimes d'un incendie.

(6) *Discurso leído ante la Academia española de arqueología...*, p. 71.

(7) Dép. des 21 janv., 17 fév., 21 mai 1844. Corr. Emb^a Paris.

(8) id. 4 mai 1844.

Marquis de Viluma, trop intransigeant, trop peu libéral. Le 2 septembre, le chargé d'affaires d'Espagne à Paris annonçait que Martínez venait de repartir pour Madrid (1) où il prit ses fonctions de ministre le 16 septembre 1844.

III

Ce fut « avec la plus grande répugnance (2) », et par esprit de discipline que Martínez entra dans le cabinet de Narváez. Il se rendait compte que le président du Conseil s'était engagé dans une lutte violente contre les progressistes qui blessait son souci de paix. Il désapprouvait les vexations que les agents de l'autorité, encouragés par Narváez et auparavant par Viluma, faisaient subir à leurs ennemis politiques. Il n'était pas sans savoir qu'une grande conspiration s'organisait dans tout le pays contre le cabinet qui paraissait décidé à employer la violence. Une fois encore, Martínez arrivait au pouvoir à un moment de profonde agitation.

Mais pouvait-il refuser son concours à Narváez ? Le ministère en effet, était divisé. A côté du général-président, ennemi juré du libéralisme, il y avait des hommes comme Mon et Pidal, aux idées larges et conciliatrices. Martínez seul, par son prestige personnel, pouvait être le « lien » entre ces groupes extrêmes du cabinet. Il comprit son devoir et accepta une large part des responsabilités présentes. Il s'occupa non seulement des affaires qui relevaient de son ministère, mais encore des questions de politique intérieure.

Dès l'ouverture de la session, il soutint le Discours de la Couronne, jugé trop vague par Burgos, et il le compléta, sur la demande du député Perpiñá, en indiquant que le ministère tâcherait de reprendre les relations avec Rome (3). Après ces discussions préliminaires, on aborda la grande question du moment, la réforme de la Constitution de 1837. Jamais Martínez n'avait aimé cette constitution, votée par une Chambre progressiste. Il ne l'avait jurée que pour avoir le droit de la combattre ! Il la trouvait trop semblable à celle de 1812, bien qu'elle fût plus modérée. Le jour de l'ouverture des Cortes (10 octobre), la reine annonça dans le discours du trône son intention de réformer la Constitution. Aussitôt commença la discussion du projet ministériel dans laquelle Martínez de la Rosa intervint à plusieurs reprises. Ce

(1) Dépêche du jour indiqué. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(2) « M. Martínez de la Rosa n'accepta le portefeuille qu'avec la plus grande répugnance et uniquement pour donner au Cabinet Narváez l'appui de sa propre consistance et pour être un lien entre les individus qui le composent. » Lettre de de Caze, 10 mai 1845. Corr. Pol. Esp. 824 ; f. 162 r. Arch. Min. Aff. Etr. Paris.

(3) *D^o de Ses.* 28 et 29 octobre 1844.

fut l'occasion pour lui de prononcer trois importants discours le 11, le 12 et le 21 novembre. Dans le premier, il prouvait que le Gouvernement avait le droit de proposer une réforme de la Constitution ; que ce n'était ni « un coup d'état » ni « une mesure révolutionnaire ». Il énumérait ensuite les diverses constitutions qu'avait eues l'Espagne au XIX^e siècle, insistant sur le Statut royal, dont il célébra les vertus politiques. Il assurait que le projet gouvernemental sauvegardait les prérogatives essentielles des Cortes, tout en rendant au trône son ancienne splendeur (1). Dans le second, Martínez indiquait qu'une Constitution devait être en harmonie avec le moment où on la promulguait. Or, l'Espagne, en ce moment, prête pour le régime représentatif, admettait le gouvernement des classes moyennes, adopté dans la plupart des autres pays. Il fallait donc modifier la Charte de 1837 et suivre le ministère dont la devise était « Isabelle et Constitution (2) ».

Le troisième discours établissait la nécessité d'un Sénat conservateur qui ne serait ni héréditaire, ni élu, mais nommé par la reine. Ses membres seraient choisis parmi les riches propriétaires, les Grands d'Espagne, les prélats ou les hauts fonctionnaires (3).

Aux articles proprement constitutionnels étaient jointes deux dispositions inspirées par les circonstances présentes et le souvenir des événements récents. Martínez s'en fit le défenseur à la Chambre. L'une était relative aux mariages des rois, l'autre à la régence. Le gouvernement voulait retirer aux Cortes leur droit d'intervenir dans le mariage du souverain. A ce propos, Roca de Togores lança cette phrase pittoresque : « On arrachait l'anneau nuptial de la reine des mains des législateurs pour le déposer dans celles d'un ministère (4)... »

Le 2 décembre, Martínez soutint le projet relatif à la régence, et aux termes duquel le régent ne serait plus nommé par les Cortes, mais serait le parent le plus proche du futur souverain.

Le retour en arrière était réel dans la situation politique de l'Espagne. Le souvenir de 1836 et de 1840 était effacé. On revenait doucement au Statut de 1834, avec une Chambre des députés à attributions restreintes, et un Sénat, véritable « estamento de próceres ». Ajoutons que le ministère avait dépouillé par décret les Municipalités et les Conseils généraux de leurs attributions politiques, que les journalistes étaient l'objet de persécutions violentes ; que les progres-

(1) *D^o de Ses*. 11 novembre 1844.

(2) *id.* 12 novembre 1844.

(3) *id.* 21 novembre 1844.

(4) Cité dans Rico y Amat, *H^a pol^a y parlam^a*, III, p. 484. On a pu penser que la réforme totale de la *Constitution* de 1837 servait à masquer cette disposition nouvelle (mariage de la Reine sans autorisation des Cortes), cf. López, *Antología de las Cortes* de 1846 à 1854, ouv. cit. p. XI, et Rico y Amat, *H^a pol^a y parlam^a*, T. III, 482 sig.

sistes avaient expié chèrement un complot en perdant l'un de leurs chefs, le général Zurbano, fusillé le 21 janvier 1845. Narváez avait fait oublier Espartero.

La majorité modérée de la Chambre approuva le projet ministériel, et la nouvelle Constitution fut publiée le 23 mai 1845, à peine les Cortes venaient-elles d'entendre le discours d'Isabelle, écrit par Martínez (1), et d'être renvoyées.

Notre ministre des Affaires étrangères, on l'a vu, avait été le porte-parole du Gouvernement dans les questions graves. Ses collègues lui avaient reconnu le talent de défendre les mesures de politique intérieure les plus pénibles à régler. Voyons-le maintenant à l'œuvre dans la direction de son propre département. La question qui domina toute la politique extérieure du cabinet Narváez fut celle de la reconnaissance par le pape de la reine Isabelle II. Nous avons déjà dit combien le parti modéré attachait, plus à tort qu'à raison, d'importance à cette reprise des relations avec Rome, et combien Martínez lui-même, de son poste de Paris, avait travaillé à cette réconciliation. Devenu ministre des Affaires étrangères, Martínez allait tâcher de faire aboutir cette négociation qui devait, pensait-il, fortifier en Espagne le parti de la jeune reine. Son activité fut extrême (2). Rarement ministre prit sa tâche plus à cœur et y apporta pareil désir d'aboutir. Rarement, en échange, gouvernement mit moins d'empressement et de franchise que la Cour pontificale à régler une question. Chaque concession de l'Espagne pour aboutir à la paix était suivie d'une exigence nouvelle, et Rome se déroba à tout engagement. La négociation fut laborieuse. Une fois terminée, le Gouvernement de Madrid dut la dénoncer, sa bonne foi et celle de son ambassadeur ayant été surprises.

L'envoyé de Madrid, D. José Castillo y Ayensa, secrétaire particulier de Marie-Christine, fut pendant plusieurs mois ignoré de la Cour pontificale. Pourtant, le 18 septembre 1844, il reçut une réponse (*observations*) à la note que Martínez de la Rosa avait rédigée à Paris le 21 août. Sans donner un caractère officiel à cette note, le Ministre du pape en discutait les termes. Il parlait des bonnes dispositions du Souverain pontife à l'égard de l'Espagne, et au contraire se plaignait

(1) Dépêche de Bresson, 23 mai 1845. Corr. Pol. Esp. 824. Arch. Aff. Etr. Par

On peut voir le texte de la *Constitution* de 1845 dans Rico y Amat, *H^a pol^a y parlam^a*, *ouv. cit.*, III 471-9.

(2) Il suffit de parcourir l'important dossier relatif au Concordat de 1851 (n° 115, Arch. Min° Est° Madrid) surtout la première partie qui va jusqu'au refus de la Convention de 1845, et même la deuxième qui va jusqu'à la fin de l'année. On y trouve de nombreuses minutes rédigées par Martínez lui-même ; des projets de dépêches de sa main, ainsi que d'innombrables corrections autographes aux documents écrits par des secrétaires. Les dépêches de Bresson à son gouvernement contiennent souvent le résumé des conversations de l'Ambassadeur avec Martínez. Il y est souvent question de l'affaire romaine.

du gouvernement espagnol (1). C'était malgré tout le premier pas. Le second suivit bientôt. Après les discussions constitutionnelles au parlement de Madrid, et comme deux articles de la nouvelle Charte étaient très favorables à la restauration des privilèges du clergé, le Cardinal Lambruschini adressa le 7 janvier à Castillo une note contenant les « bases préliminaires » de la négociation. On pouvait croire à une reprise prochaine des relations diplomatiques. Dès que Martínez connut cette démarche, il écrivit le 15 février à son représentant à Rome pour lui exprimer la joie de la Cour espagnole. Le gouvernement acceptait dans leur ensemble les « bases ». Mais le ministre demandait une déclaration solennelle du pape confirmant la propriété des biens ecclésiastiques déjà vendus. Une seconde note du même jour priait Castillo de ne pas perdre de vue les trois objectifs à atteindre : la déclaration, dont nous venons de parler ; l'envoi d'un nonce à Madrid ; la nomination d'évêques espagnols. Martínez indiquait nettement au représentant de l'Espagne qu'il ne fallait pas encore conclure de traité définitif, mais régler les affaires les plus urgentes (2).

Malgré ces instructions méticuleuses, Castillo ouvrit la négociation, tellement était vif en lui le désir de complaire à sa dévote souveraine, très préoccupée par la question romaine (3), et se faisant l'agent de la diplomatie de Marie-Christine plutôt que de la diplomatie nationale. Mais redoutant de ne pas être suivi par Martínez de la Rosa, qu'il jugeait trop timide, il partit pour Madrid et demanda à être entendu par le Conseil des Ministres. Il fit approuver sa conduite, se faisant fort d'obtenir du pape la déclaration relative à la confirmation des biens ecclésiastiques vendus. De retour à Rome, il faisait savoir, le 17 mars, que le Pape et le Cardinal Lambruschini se montraient bien disposés à régler l'affaire en cours (3). Dix jours plus tard, il annonçait que le Concordat serait signé le 27 avril, jour de l'anniversaire de Marie-Christine (4).

A Madrid, on se montra satisfait, Martínez, le 3 avril, exprima à Castillo la satisfaction de la reine Isabelle. Il lui annonça que le Sénat, confiant dans les promesses de Rome, avait approuvé la loi de restitution au clergé de ses biens non vendus (5), et que cette loi était sanction-

(1) Dépêche 44. 18 septembre 1844. Corr. Emb^a Roma. Arch. Min^o Est^o Madrid. La dépêche 45 du 23 septembre était accompagnée de la traduction des *Observations* et d'un projet de réponse. Ces dépêches n'ont pas été versées au dossier Concordat 1851. Elles n'ont pas été signalées par Becker, dans *Relaciones Diplomáticas entre Esp. y la S^a Sede durante el siglo XIX*, ouv. cit.

(2) Liasse 115, Concordat 1851. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(3) id. id. id.

(4) id. id. id.

(5) id. id. id.

La vente des biens ecclésiastiques avait été ordonnée sous le Gouvernement d'Espartero par décret du 26 juillet 1842 et suspendue par le décret du 26 juillet 1844:

née par la reine, ce même jour, 3 avril. Le 5, Martínez annonça par une circulaire à ses agents diplomatiques que les relations avec Rome allaient bientôt être reprises, puisque Castillo avait été reconnu comme plénipotentiaire, et que le pape avait promis de sanctionner la vente des biens ecclésiastiques (1). Le 7, il félicita de nouveau Castillo pour la bonne marche des négociations. Mais, connaissant les méthodes de la Cour pontificale, et pressentant que le pape ne se déciderait pas volontiers à reconnaître les acquéreurs des biens de l'église, il insista auprès de Castillo pour que dans le Concordat il y eût un article précis sur cette question (2). Le 27, comme il l'avait annoncé, le représentant de l'Espagne signait le Concordat. L'heureuse nouvelle, connue à Madrid, fut transmise aux agents diplomatiques, et Castillo reçut de la Reine un témoignage de satisfaction (3).

L'affaire était réglée. Pourtant Martínez était inquiet. Il redoutait que la Convention ne fût « incomplète (4) ». Ses craintes ne devaient pas être vaines. Le Concordat, en effet, dès qu'on en connut le texte exact à Madrid, apparut comme inacceptable. Même un cabinet présidé par Narváez n'osait le ratifier, sous peine de déclencher contre lui toutes les colères du parti progressiste.

La question épineuse des biens ecclésiastiques avait été escamotée par la chancellerie romaine tout simplement. Voici comment : le pape ne s'engagerait à ratifier la vente des biens de l'église que lorsque le gouvernement aurait promis d'assurer la dotation du clergé espagnol. Or, d'après l'article 9, cette dotation devait être approuvée par le pape. Ainsi il était possible au pape, en retardant son approbation, de retarder du même coup la publication de la reconnaissance des nouveaux acquéreurs. Comme le cabinet de Madrid avait annoncé au Parlement que la « déclaration » du pape était la condition *sine qua non* de la signature du Concordat, et, à cause de cette promesse, avait suspendu la vente des biens ecclésiastiques par un décret du 11 avril, on comprend son désappointement et sa colère (5).

(1) Liasse 115, Concordat 1851. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(2) Liasse 115, Concordat 1851. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(3) Liasse 115, Concordat 1851. Arch. Min^o Est^o Madrid. La minute aux agents diplomatiques de la main de Martínez est datée du 12 mai 1845. La dépêche à Castillo du 13.

(4) Dépêche de Bresson, 14 mai. Corr. Pol. Esp. 824. Arch. Aff. Etr. Paris.

(5) On eut plus tard à Madrid la preuve de la mauvaise foi de la Cour de Rome. En effet, le 2 mai, quelques jours après la signature du Concordat, le Tribunal de la Pénitence faisait expédier un bref qui absolvait pendant 3 ans et à certaines conditions les acheteurs des biens ecclésiastiques. On était loin de la reconnaissance complète demandée et promise ! Le Ministre des Affaires Etrangères demanda à Castillo pourquoi il ne lui avait pas signalé le bref. Il lui parlait de l'effet désastreux qu'aurait produit ce document en Espagne si on l'avait publié avec le Concordat. Le Gouvernement aurait perdu tout crédit. (Dép. de Barcelone, 4 juillet 1845, minute. — Dans *Concord.* 1851 Min^o Est^o Madrid.) Castillo s'excusa en disant que le bref donné par le Tribunal de la Pénitence était ignoré du Pape et qu'il n'avait d'ailleurs qu'un caractère privé (Dép. du 18 juillet dans *Concord.* 1851. Min^o Est^o Madrid.)

De plus, d'autres articles du traité comportaient des déclarations de foi catholique et de soumission au Saint-Siège, d'un ton excessif ; la promesse de rétablir progressivement tous les couvents ; des modifications dans la nomination des évêques espagnols et dans l'organisation des séminaires contraires aux traditions du royaume (1). En un mot, l'Espagne ne traitait pas d'égale à égale avec la Papauté. Aux pieds du Saint-Père, repentante, elle acceptait la dure pénitence qui devait racheter ses fautes passées. Le gouvernement de Madrid fut donc très ému, dès que le texte du Concordat lui fut parvenu, et Martínez de la Rosa, qui avait toujours prêché la prudence à son ambassadeur, laissa éclater son mécontentement, et ne sut pas cacher sa peine. Bresson, qui le vit alors, écrivit à Paris : « Il est embarrassé et affligé. Il reproche à M. de Castillo d'avoir agi contre ses instructions, d'avoir conclu un véritable Concordat embrassant tous les points les plus délicats, au lieu d'une Convention réglant d'abord... les trois points essentiels : de la reconnaissance de la reine, de la sanction des ventes des biens ecclésiastiques, et de l'envoi d'un nonce à Madrid (2). »

Comment le cabinet Narváez allait-il faire face à cette périlleuse situation ? Il ne lui restait qu'un parti à prendre : désavouer son représentant. Grave résolution qui effrayait Martínez dont Bresson disait encore : « Le découragement est plus marqué encore chez lui [que chez Narváez] ; il redoute une rupture avec Rome (3). » Aux Affaires étrangères, on se mit fiévreusement à préparer un *Examen du Concordat*, volumineux dossier où l'on retrouve souvent l'écriture agitée de Martínez. En même temps, on envoya à Rome un fonctionnaire du Ministère, Riquelme, chargé de défaire, avec tous les ménagements nécessaires (4), la besogne de Castillo et de reprendre la négociation. Dès son arrivée à Rome, Riquelme se rendit compte que Castillo jouissait de la faveur de la Cour pontificale et que lui seul devait reprendre l'affaire du Concordat (5). Il accompagna pourtant Castillo auprès du Cardinal Lambruschini pour lui expliquer l'attitude du cabinet de Madrid. Il parla de la susceptibilité extrême du peuple espagnol, et discuta les articles du traité, en particulier le septième (rétablissement des couvents) et le onzième (reconnaissance des ventes des biens ecclésiastiques). Mais quand Riquelme quitta l'Italie, il n'avait rien obtenu de décisif (6).

(1) Voir art. 1^{er}, 3, 5, 7.

(2) Dép. du 21 mai 1845. Corr. Pol. Esp. 824, p. 184 r.-v. Arch. Aff. Etr. Paris.

(3) *id.* 25 mai. *id.*

Martínez était assez souffrant à ce moment-là. (Dép. 25 et 27 mai.)

(4) « Tous les efforts du gouvernement espagnol eurent pour but de dissiper le ressentiment de la Cour de Rome et de renouer les négociations. » Martínez de la Rosa, *Bosq. Hist.* T. II n. 61 du ch. XII, p. 382.

(5) Dép. du 8 juin n° 1 dans Leg. Concordat 1851. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(6) Rapport de Riquelme « qui a été pris en considération au Conseil des Ministres », dans leg. Concordat 1851. Arch. Min^o Est^o.

Pendant ce temps, Castillo avait reçu de nouvelles instructions. Martínez lui avait rappelé celles du 15 février 1845, et lui recommandait de ne s'engager que dans une négociation restreinte (1). Quelque temps après, il lui faisait parvenir une copie du Concordat réformé, avec les observations du Gouvernement. Dans ce nouveau texte, le fameux article 7, « qui causerait une grande alarme dans le pays » avait disparu, et dans l'article 9, il n'était plus question de l'intervention du pape pour régler la dotation du clergé (2). Le 25 septembre, il informait Castillo de la générosité du Gouvernement dans la fixation du budget du culte (3).

Tandis que dans chaque dépêche, Martínez réclamait la reconnaissance des biens vendus, la tactique de la Cour romaine ne changeait pas. Un jour, c'était une promesse ; le lendemain, le Cardinal se plaignait de l'Espagne qui, impatiente, « mettait le couteau sous la gorge », en demandant la déclaration solennelle avant l'ouverture des Cortes (4). A la fin du mois de novembre, rien n'était décidé. Castillo, découragé, le reconnaissait, en expédiant à Madrid un nouveau projet de traité qui lui avait été remis par le Cardinal Lambruschini (5). L'affaire en était à ce point quand le ministre Narváez démissionna (11 février 1846) (6).

Si l'ambassade de Paris avait pu combler Martínez de satisfaction, en revanche son ministère des Affaires étrangères lui avait valu d'amères déceptions. Il avait prêché la prudence au représentant de l'Espagne auprès du Pape. Il avait essayé de tempérer son zèle ultra-montain : on l'accusa d'avoir fait échouer les négociations du Con-

(1) Dépêche du 13 juin, Minute manuscrite de Martínez du projet, et texte de la dépêche corrigé par Martínez de la Rosa.

(2) Dépêche du 24 septembre, corrections manuscrites de Martínez de la Rosa et aussi au texte du Concordat. Leg. Concordat 1851.

(3) Dans Leg. Concordat 1851. 70.000.000 de réaux. Le clergé serait autorisé à percevoir une somme égale.

(4) Dépêches de Castillo 8 et 18 septembre. Le 1^{er} novembre, Martínez envoyait un numéro de la *Gazette* où était publié le décret de convocation des Cortes. Il signalait la situation critique du cabinet si la déclaration du pape n'était pas obtenue avant le 15 décembre (Leg. Concordat 1851).

(5) « Pour l'instant, il me semble absolument impossible d'obtenir plus que ce que l'on a obtenu, et je ne trouve aucun moyen, aucun ressort pour arriver plus loin en ce moment. » Dép. Castillo, 28 nov. Leg. Concordat 1851.

(6) Le Gouvernement espagnol avait pourtant obtenu de Rome la confirmation des évêques nommés par le Gouvernement pour les Philippines. (Dép. M^{re} Aff. Etr. Madrid 24 novembre et Castillo 8 et 18 janvier 1840, dans Leg. Concordat 1851.)

Pendant qu'il était ministre, Martínez signa une convention avec le Maroc (mai 1845) et s'occupa de régler l'indépendance du Venezuela (Cf. *Bosq. hist.* T. II. 190 et note) Il intervint dans les débats sur la traite des nègres et le droit de visite, *D^o de Ses.* 27, 31 janvier, 1, 3, 6 février 1845. Il prononça à la Chambre élue le 15 décembre 1845 quelques discours peu importants, *D^o de Ses.* 5, 13, 14 janvier, 10 février 1846.

cordat (1). Surtout, pour l'Histoire, Martínez apparaît comme le collaborateur de Narváez qui réprima féroceement les tentatives des progressistes pour reprendre le pouvoir (2). Heureusement, pour Martínez, les missions diplomatiques allaient encore l'éloigner de l'Espagne. Il repart bientôt pour Paris, puis pour Rome. Accompagnons-le dans ses voyages.

(1) Castillo *Historia crítica de las negociaciones con Roma...*, ouv. cit. T. II, passim, v. surtout ch. XI. Ce livre provoqua une riposte de Miraflores, *Impugnación*, ouv. cit.

Voir aussi Miraflores, *Vida política del Marqués de Miraflores escrita por el mismo*, qui parle des « doutes et des hésitations » de Martínez quand il connut le Concordat, et le second projet du 25 nov. Mais Miraflores reconnaît que Martínez était un homme « respectable et entendu », et que quelques articles de la Convention annulaient d'antiques prérogatives de la Cour d'Espagne..., p. 246.

(2) On peut voir dans Lafuente, *Hª Gª de Esp.*, l'histoire de la persécution des Libéraux. T. VI, 476-b. Voir d'autres détails encore dans *id.* VI, 482-4. Pour la déportation des journalistes, Bermejo, *Estafeta de Palacio. ouv. cit.*, T. II, 528 et suiv. Cf. aussi dépêche de Bresson, 31 mai 1845. On y lit que Martínez n'est pas d'accord avec Narváez sur les mesures à prendre contre les journalistes. Il voulait en effet qu'elles fussent « larges et efficaces ». Il ne faut pas recourir à des « exécutions ou à des déportations qui ne font qu'irriter et qui ne coupent pas le mal à la racine ». Corr. Pol. Esp. 824. f° 206 r.-v. Rappelons aussi que c'est sous le ministère Narváez que le général Zurbano, qui s'était soulevé, fut fusillé le 21 janvier 1845.

CHAPITRE II

Le Diplomate (Suite)

La deuxième Ambassade de Paris et l'Ambassade de Rome.

Martínez dut être fort heureux, en février 1846, de recevoir sa nomination à l'Ambassade de Paris. Dans la capitale française, où il avait si longtemps vécu, il serait loin des agitations perpétuelles, des désordres et des insultes. Là, il retrouverait des amis de la plus haute distinction, français et espagnols, dont les préoccupations étaient d'un ordre plus élevé que celles de Narváez et de ses acolytes. Enfin, à Paris, allait commencer à se préciser l'affaire du mariage d'Isabelle. Martínez, devait se sentir très fier de jouer un rôle de premier plan dans une telle négociation dont l'importance paraissait énorme aux contemporains. Peut-être allait-il se venger de son insuccès romain (1).

I

Le 17 mars, Martínez avait repris possession de son poste(2). Trois jours plus tard, il était reçu par Guizot qui le dispensait de présenter de nouvelles lettres de créance (3). Le 22, Louis-Philippe l'accueillait avec sa bonhomie coutumière. Le lendemain, c'était au tour de la reine des Français (4). Après ces visites protocolaires, mais d'où une

(1) Pour étudier la seconde ambassade de Paris, nous avons la bonne fortune de posséder, en plus des dépêches officielles qui sont aux Archives des Aff. Etr. de Madrid, une correspondance privée de Martínez au Président du Conseil, Isturiz, qui va du 30 mai 1846 au 2 janvier 1847. Elle fait partie de la collection Isturiz-Bauer à la Bibliothèque de l'Académie de l'histoire, Madrid. Dans cette collection figurent aussi des notes d'Isturiz où le président du Conseil recueillait les conversations qu'il avait avec des ambassadeurs, et des lettres du Marquis de Miraflores qui, on le verra plus loin, fut chargé d'une mission à Paris en juillet. Ces documents ont été brièvement signalés dans le *Bulletin de l'Académie de l'Histoire*. 1919. T. LXXV, p. 101-125 par le secrétaire de l'Académie D. J. Pérez de Guzmán.

(2) Dép. du chargé d'affaires, 17 mars 1846. Dans Expediente personal de Martínez. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(3) Dép. de Martínez, 20 mars 1846. Corr. Emb^a Paris, Arch. M^o Est^o Madrid.

(4) *id.* 23 *id.* *id.* *id.*

affectueuse sympathie réciproque n'était pas exclue, Martínez se mit à l'ouvrage. Il se préoccupa immédiatement de faire surveiller les réfugiés espagnols, révolutionnaires et carlistes, si nombreux encore en France. Durant tout son séjour à Paris, il renseignera son gouvernement sur les menées de ces ennemis du parti modéré. Pendant les premiers mois, cette tâche occupe presque exclusivement l'activité de l'ambassadeur. Martínez signale divers complots qui se trament en Angleterre (1). Il rend compte des allées et venues de Mendizábal, d'Olózaga, de Prim et du turbulent infant D. Enrique (2). Il fait savoir qu'à Paris s'est constitué un Comité révolutionnaire hispano-portugais (3). Les nouvelles multiples et contradictoires que recevaient l'ambassadeur excitaient sa mauvaise humeur contre les révolutionnaires. « Tous ces gens-là nous feront perdre la tête ! », écrivait-il à Isturiz (4).

Les Carlistes, eux, jusqu'au mois de septembre, avaient donné moins de tracas au service de renseignements de l'Ambassade espagnole. Aucune conspiration n'était signalée. Le chef du parti, le comte de Montemolin, vivait à Bourges dans une calme retraite. Il prenait régulièrement ses leçons de piano, et ne faisait pas parler de lui (5). Mais, à partir de septembre, une certaine agitation commence à s'observer. Cabrera et d'autres généraux veulent pénétrer en Espagne (6). Ils sont en rapport avec un club carliste de Madrid dirigé par Negrete, le P. Carasa et Lavandero (7). Montemolin s'est enfui de Bourges (8).

Chose plus redoutable, Carlistes et Révolutionnaires n'agissaient plus isolément, chacun pour leurs propres intérêts. Ils avaient conclu une alliance. A quoi était dû ce rapprochement paradoxal, d'ailleurs passager (9) ? A la résolution des mariages de la reine d'Espagne et de sa sœur.

(1) Dép. du 13 avril, 19 août, *id.*

(2) *id.* 28 mars, 6 juin ; Lettre à Ist. 18 juillet. Cet infant D. Enrique (1823-1870) était le frère de l'infant F. d'Assise. Il figura toujours dans les rangs des libéraux.

(3) Dép. du 6 juin.

(4) Lettre à Ist. 14 août.

(5) Dép. 19 septembre et Lettre Ist. 13 juin.

(6) Lettre Ist. 1^{er} septembre. Dép. 5, 7, 16, 20 sept.

(7) Dép. 7 sept. 1846. « Lavandero est tenu au courant de ce qui se passe au Palais par sa belle-mère, qui est femme de chambre de la Reine-mère. »

(8) Dép. du 19 sept.

(9) Dép. 23 septembre. Le Confident de Londres assure que les Révolutionnaires ne consentiraient à reconnaître pour roi que l'infant D. Enrique, et qu'ils ne se sont pas entendus avec les Carlistes. Martínez ne fait guère que répéter ce renseignement dans sa lettre à Ist. du 26 septembre. — « Ceux qui avaient cru à une alliance des Carlistes et des Révolutionnaires purent voir qu'ils s'étaient trompés. Dans toutes les insurrections qui éclatèrent, dans toutes les conspirations qui furent découvertes, on ne trouva pas un seul Carliste. » Bermejo. *Estafeta de Palacio*, ouv. cit., II. 592.

Fin août, en effet, la reine Isabelle et l'infante Louise-Fernande « choisirent » officiellement leurs époux. La Reine épousant François d'Assise, le chef du carlisme était définitivement éloigné du trône espagnol. L'Infante devenant duchesse de Montpensier, c'était, croyaient les Progressistes, la modération française qui s'implanterait en Espagne. Progressistes et Carlistes étaient lésés dans leurs ambitions.

Les négociations auxquelles donnèrent lieu ces mariages royaux sont trop connues pour que nous en refassions l'histoire. Vues à distance, elles semblent disproportionnées à la comédie qui se joua en 1846. Pourtant, il nous appartient de signaler le rôle que Martínez de la Rosa tint dans cet imbroglio. Sans être un des protagonistes, comme ses collègues, Bresson et Bulwer, sans jamais faire preuve de leur intrépidité audacieuse, il remplit cependant son emploi de second plan avec sa conscience habituelle. Au début, il renseigna avec exactitude le cabinet de Madrid sur les intentions de celui de Paris. Plus tard, quand la théorie française dont il était partisan fut adoptée par l'Espagne, il travailla avec joie à sa mise en pratique. Toujours, il tâcha d'aplanir les difficultés qui jaillirent au cours de ces laborieuses négociations, et, homme de paix, de calmer les esprits parfois irrités de Louis-Philippe et de Guizot, de Marie-Christine et d'Isturiz.

Déjà, au cours de sa première ambassade, le mariage d'Isabelle avait donné lieu à quelques conversations sans caractère officiel. Déjà Louis-Philippe avait clairement indiqué son opposition à la candidature Cobourg (1). C'est vers la fin mai 1846 que, pour la première fois, il aborda de nouveau cette question avec Martínez de la Rosa. Il se défendit d'imposer un prétendant, mais demanda que l'Espagne agit loyalement (2). Le 12 juin, nouvel entretien. Cette fois durant une demi-heure, et presque sans interruption, le roi, avec sa façon habituelle et une extrême chaleur, exposa le point de vue français.

Après que Martínez lui eut dit qu'un prince français serait bien accueilli en Espagne (3), le roi répondit qu'Isabelle ne pouvait pas épouser un fils du roi des Français : ce serait contraire à l'esprit du traité d'Utrecht. Mais pour respecter ce même traité, elle devait épouser un descendant de Philippe V : c'était l'exclusion de Cobourg. Et Louis-Philippe de s'écrier : « Comment me présenterais-je à ma nation, si je consentais à cette union ? Vous voyez combien j'ai de peine à contenir l'inimitié de la France pour l'Angleterre. Si l'on voyait se produire cet événement, une clameur générale s'élèverait

(1) Voir plus haut, p. 279-280.

(2) Lettre. Ist. 30 mai 1846.

(3) Cette indication était conforme aux instructions que Martínez avait reçues de son gouvernement. (Instr. du 4 juin 1846). Voir note 3, page suivante.

et mon ministère tomberait le lendemain. Je respecte l'indépendance de l'Espagne ; je n'ai ni le droit, ni la volonté de lui dicter la loi. Mais je dois affirmer que le mariage de la reine d'Espagne avec un prince Cobourg pourrait entraîner de graves complications, *qui peut-être iiraient jusqu'au point de bouleverser l'Europe* (1). » Le roi mit fin à l'entretien, en indiquant que le moment de conclure le mariage ne semblait pas encore venu (2).

La thèse française était de tous points opposée à celle de l'Espagne qui maintenant croyait nécessaire de conclure rapidement le mariage de la reine et qui, à cette date, semblait résolue, si la France ne voulait pas lui offrir un de ses nombreux Princes, à appeler un Cobourg (3).

C'est pour négocier l'union d'Isabelle et du duc de Saxe-Cobourg que le marquis de Miraflores fut chargé d'une mission spéciale, à Londres. Avant de quitter Madrid, il se fit autoriser à s'arrêter à Paris, pour connaître exactement les dispositions de Louis-Philippe, et savoir s'il devait continuer son voyage (4). L'arrivée de Miraflores à Paris irrita Martínez de la Rosa : Miraflores allait-il être son contrôleur ou même, peut-être, son successeur ? Avec une sécheresse peu habituelle, signe d'un vif dépit, il écrivit le 18 juillet : « Hier, Miraflores est venu me voir. Ce soir il va à Neuilly. » (5) De son côté, Miraflores observa ce mécontentement : « Je trouve, disait-il, Martínez méfiant. Je le déplore. Je ne veux inquiéter personne, d'autant plus que je ne désire la situation de qui que ce soit (6) », et quelques jours plus tard : « Don Francisco ne me voit pas ici avec plaisir. Je le sais de façon certaine... Je ne voudrais pas qu'il fût fâché, d'abord parce que le service pourrait en souffrir ; ensuite, parce que c'est moi qui

(1) Les mots soulignés sont en français dans la lettre de Martínez.

(2) Lett. Ist. 13 juin 1846.

(3) Dans sa note manuscrite du 25 mai 1846, Isturiz a consigné sa conversation de ce jour avec l'ambassadeur de France, Bresson. Celui-ci demanda s'il était vrai que, par l'intermédiaire de Bulwer, le gouvernement espagnol avait adressé une lettre à la Cour de Portugal pour proposer le mariage de la Reine et du duc de Saxe-Cobourg qui se trouvait à Lisbonne. Malgré le démenti d'Isturiz, cette lettre, non du gouvernement, mais de Marie-Christine, avait été envoyée réellement. L'ambassadeur de France à Londres en eut connaissance. Dans le courant de la conversation, Bresson demanda à plusieurs reprises à Isturiz : « Et feriez-vous le mariage de Cobourg ? — Oui, lui répondis-je sans hésiter », ajoute le Président du Conseil. (Coll. Ist. Bauer, Bibl. Acad. Hist. Madrid).

Voir aussi les instructions envoyées le 4 juin à Martínez de la Rosa : « Si Son Auguste père [Louis-Philippe] veut ce mariage [Montpensier-Isabelle], cette union pourra être célébrée immédiatement ; mais s'il s'obstine dans son refus, il n'y a pas de justice au monde qui puisse s'opposer à ce que S. M. se marie avec un Prince de la maison de Cobourg, ou de toute autre maison qui ne soit pas celle des Bourbons ». (Coll. Ist. Bauer, B^a Acad. Hist. Madrid.)

(4) Miraflores, *Continuación de las Memorias polít.*, ouv. cit., T. I, p. 207.

(5) Lett. Ist. 18 juillet 1846.

(6) Lett. Miraflores à Ist., 19 juillet 1846. (Coll. Ist. Bauer, Bibl. Acad. Hist.^a Madrid.)

l'ai nommé et que je ne désire pas le renvoyer (1). » Le jour où Louis-Philippe reçut le Marquis de Miraflores, Martínez se rendit de son côté à Neuilly, et s'entretint avec le roi qui avait suspendu pour un instant sa conversation avec le marquis (2). Cette démarche de l'ambassadeur, dictée par sa susceptibilité froissée, sembla inopportune à Miraflores qui la qualifia, avec sa franchise un peu brusque, de « sottise » (3).

Miraflores eut deux « longues et très chaudes conférences avec Louis-Philippe (4) ». Il en rendit compte à Isturiz dans une longue lettre privée (5). Le roi était toujours fortement opposé à Cobourg. Il accepterait tout autre prétendant, pourvu qu'il soit Bourbon. C'était, on le voit, les mêmes idées que celles exposées plusieurs fois à Martínez. Ce qui fut particulier à ces conférences, c'est uniquement la violence de Louis-Philippe et son ton parfois furieux (6).

Puisque déjà le mariage de l'Infante Louise-Fernande avec le duc de Montpensier était concerté (7), l'affaire apparaissait comme définitivement réglée. Tandis que dans la *Gazette* de Madrid, du 28 août, la Reine annonçait son mariage, le 29, Martínez écrivait de Paris : « Je suis persuadé qu'actuellement, laissant de côté leurs désirs d'autrefois, le Roi et son principal ministre souhaitent le mariage de la Reine et de l'Infant Don Francisco, et celui de l'Infante et du duc de Montpensier (8). »

La Cour des Tuileries avait hâte de connaître la décision officielle de l'Espagne. Elle la reçut avec joie. Louis-Philippe confia à Martínez que tous les ennuis passés et tous les anciens froissements étaient oubliés. « Se acabó », dit-il en espagnol (9). La Reine « semblait rêver »,

(1) Lettre de Miraflores à Ist. 6 août 1846 (Coll. Ist. Bauer. Bibl. Acad. Hist.^a Madrid). Miraflores était en effet président du Conseil quand Martínez de la Rosa fut nommé à l'ambassade de Paris le 26 février 1846. Le 28 février, Martínez le chargea de remercier la Reine. (Exped. personal de Martínez de la Rosa, Arch. Min^o Est^o Madrid.)

(2) Lett. Ist. 20 juillet 1846.

(3) Lett. de Miraflores à Ist. 19 et 20 juillet « Fué una tontada que me secó », dans la dernière lettre.

(4) Lett. de Miraflores à Ist. 19 juillet (Coll. Ist. Bauer, Bibl. Acad. Hist. Madrid). « La conférence commença sur le ton le plus aigre et le plus *destemplado*... Elevant la voix et avec les gestes les plus violents... » Cette lettre de Miraflores est reproduite presque en entier dans Bermejo, *Estafeta de Palacio*, ouv. cit., II, 668-671 et en entier dans López, *Antología de las Cortes* (1846-54), ouv. cité, Appendice I. Elle est mal datée (20 juin 1846) et quelques expressions françaises imprimées drôlement (*vider mon sac* devient *violer mon rac*).

(5) *id.* *id.* *id.*

(6) *id.* *id.* *id.*

(7) Rapportant sa conversation du 1^{er} juin avec Bresson, Isturiz écrit : « Il me dit sans affection que si l'on voulait continuer à négocier le mariage avec un Cobourg, en me demandant ses passeports il me préviendrait que le mariage du Duc de Montpensier avec S. A. l'Infante était rompu. » Note 1^{er} juin, Coll. Ist. Bauer. Bibl. Acad. Hist. Madrid.

(8) Lett. Ist. 29 août.

(9) *id.* 6 septembre.

en voyant un de ses fils épouser une fille de Marie-Christine qu'elle avait vu naître. Le mariage d'Isabelle avec un Bourbon la remplissait d'aise : « Je suis Bourbone, disait-elle, jusqu'au bout des ongles. » Mme Adélaïde était radieuse, et la duchesse de Nemours, « malgré sa réserve naturelle », laissait voir une vive satisfaction (1). Il ne restait plus qu'à faire face au mécontentement inévitable de quelques Espagnols et de l'Angleterre.

Le 9 septembre, Louis-Philippe se montra fort irrité contre un article de l'*Echo du Commerce* de Madrid, où on l'exhortait à ne pas voler la couronne d'Espagne. « C'est un peu trop fort ! » s'écria le roi. Mais sa colère se dissipa bientôt, et Louis-Philippe se lança dans un long discours historico-politique, sur le traité d'Utrecht et divers mariages royaux qui n'avaient entraîné aucune protestation. Ni lui, ni Guizot ne redoutaient la fureur de l'Angleterre qui, certes, ne manquerait pas d'éclater ; mais ce serait pure « fanfaronnade (2) ». Un autre soir, Louis-Philippe s'indigna en présence de Martínez, contre Palmerston qui avait écrit dans un billet privé que la France comptait même, pour arriver à ses fins ambitieuses, sur l'impuissance de François d'Assise. « C'est honteux ! », ajouta Louis-Philippe, qu'un violent article du *Morning Chronicle* avait rendu de méchante humeur. Au cours de ce long entretien, Louis-Philippe communiqua encore à l'Ambassadeur d'Espagne un memorandum qu'il envoyait à Bresson, et qui tendait à démontrer que la réunion sur la même tête des deux couronnes de France et d'Espagne était bien improbable : entre le Roi et le Duc de Montpensier, en effet, il n'y avait pas moins de neuf princes, et « bien portants ». Martínez interrompit le Roi et lui dit qu'il était l'auteur de cet écrit. Le roi se mit à rire. « A quoi l'avez-vous reconnu ? — Au style du document, mais surtout à ces derniers mots. « *Ce bien portants* m'a trahi ! » ajouta Louis-Philippe remis en gaieté (3).

Ce fut avec une profonde satisfaction que, quelques jours après, le Roi apprit que le Parlement espagnol avait approuvé le choix d'Isabelle et de l'Infante (4). Malgré les notes de l'Angleterre et une protestation de D. Enrique, Louis-Philippe et Guizot demeuraient fort tranquilles (5). « Tout s'achèvera comme un feu de paille », disait

(1) Dép. du 7 septembre, Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o, Madrid.

(2) Dép. du 10 septembre, *id.* *id.*

(3) Lett. Ist. 13 septembre.

(4) *id.* 22 septembre. Le message félicitant la Reine est du 18 septembre 1846.

(5) Le 26 septembre, pourtant, Louis Philippe était très monté contre Palmerston qui l'avait accusé d'avoir exercé une « coaction morale » sur la Reine. Quand Martínez lui dit que la flotte anglaise croisait dans les eaux de Cadix ou de Gibraltar, Louis-Philippe répondit : « L'escadre française ira à Toulon. Là, elle sera prête à tous les événements. » Lett. Ist. 27 septembre 1846.

Martínez semble avoir été plus préoccupé par l'attitude de l'Angleterre. Il redou-

le roi, en parlant de la colère des Anglais, tout heureux de l'indifférence des autres puissances, et de leur neutralité (1). L'heure de conclusion était arrivée. Le 28 septembre, Montpensier quittait Paris pour aller chercher son auguste épouse. Les noces royales furent célébrées solennellement le 10 octobre (2).

Le 22, Martínez de la Rosa, accompagné du deuxième secrétaire González Arnao, partait pour Bayonne (3). Le 26, il allait à Irun recevoir le duc et la duchesse de Montpensier. Il constatait avec attendrissement que partout, sur son chemin, l'Infante recevait d'enthousiastes preuves de sympathie (4). Le 31, il écrivait que les altesses avaient été magnifiquement reçues à Bordeaux (5). Le 2 novembre, le cortège quittait cette ville et arrivait le soir même à Angoulême, illuminée et en fête (6). Le 3, il était à Blois. Le 4, un train spécial conduisait à Paris les Princes et leur suite qui, à deux heures de l'après-midi, arrivaient à Saint-Cloud, en calèche découverte. Tous les membres de la famille royale s'empressèrent autour des augustes époux, « et quand l'Infante descendit de voiture, le Roi la reçut dans ses bras (7) » : c'était la fin du voyage triomphal à travers l'Espagne et la France.

Quelques jours après, la duchesse de Montpensier était présentée à la Cour, et au Corps diplomatique. Les Espagnols de marque lui baisèrent la main et saluèrent le duc (8). Le 9 novembre, on transcrivit, sur les registres de la Famille royale de France, l'acte de mariage de l'Infante : ce fut l'occasion d'une brillante réception et d'un grand banquet (9). Avec une satisfaction un peu puérile, Martínez décrit l'impression très favorable que fit l'Infante espagnole. Tout le monde

tait qu'elle ne veuille soulever Cuba. Guizot le tranquillisa en lui faisant remarquer que les Etats-Unis ne permettraient jamais que cette île passât sous le protectorat d'une nation européenne autre que l'Espagne (Lett. Ist. 9 octobre).

(1) Lett. Ist. 28 septembre 1846. « [Louis-Philippe] me dit que Metternich avait répondu aux démarches de Lord Palmerston que le Cabinet de Vienne considérerait avec indifférence le mariage de la reine d'Espagne. » — Voir aussi Lett. Ist. 9 octobre.

(2) Voir la description minutieuse de ces fêtes par exemple dans *El Semanario pintoresco* 1846, p. 321 et suiv.

Du côté français, ne citons que Dumas père, de *Paris à Cadix*, cf. notre article sur son voyage en Espagne (*Bull. Hisp.* 1928 octobre-décembre). — On peut se rendre compte de la fureur des progressistes espagnols contre ce mariage en relisant *l'Eco del Comercio*, qui publia des articles violents au moment où le duc de Montpensier entra en Espagne.

(3) Dép. 21 octobre, Corr. Emb^a Paris. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(4) Lett. Ist. Bayonne, 27 octobre. — V. aussi le *Heraldo* du 6 nov. 1846 qui reproduit la lettre d'une personne ayant accompagné le cortège jusqu'à Pau.

(5) Lett. Ist. Bordeaux, 31 octobre. Cette lettre confirme la dépêche officielle rendant compte de « l'entrée magnifique » de leurs altesses à Bordeaux. Cette dépêche ne se trouve pas dans Corr. Emb^a Paris.

(6) Dép. Saint-Cloud 4 novembre 1846. Corr. Emb^a Paris.

(7) *id.* *id.* *id.*

(8) Lett. Ist. 7 novembre 1846.

(9) Lett. Ist. 10 novembre 1846. ~

disait : « Elle est charmante ». Louis-Philippe et sa femme en étaient « toqués » (1).

Ce sont presque les dernières nouvelles relatives aux fameux mariages royaux que communiqua Martínez à son gouvernement. Durant leurs négociations, Martínez n'avait pas été aussi indolent que l'affirmait le marquis de Miraflores. Il avait bien tenu son rôle d'informateur. Maintenant, il se réjouissait complaisamment d'une victoire à laquelle il avait travaillé.

A partir du moment où les mariages royaux furent décidés, ce qui, disions-nous tout à l'heure, déclencha les fureurs des Carlistes et des Révolutionnaires, Martínez ne perdit pas de vue les réfugiés (2). Quand il connut l'amnistie du 17 octobre, il ne songea qu'à en restreindre la portée. Il demanda que les Carlistes arrêtés à la frontière en fussent exclus (3). Il dénonça aussi des complots révolutionnaires (3) et le rôle du cabinet anglais qui essayait de s'attacher l'infant Don Enrique pour le transformer en « instrument, non contre la Reine... mais contre la succession des fils de Montpensier... au nom de l'indépendance nationale de l'Espagne (5) ». Mais avec habileté, et d'accord avec Louis-Philippe, il parvint à ramener l'Infant terrible à de bons sentiments, et à le renvoyer en Espagne (6).

La reprise des relations avec Rome qui, on se le rappelle, avait été la grande préoccupation de Martínez quand il était aux Affaires étrangères, intéressa encore son zèle durant son ambassade. Une occasion lui fut offerte de tenter une démarche pressante auprès du Saint-Siège. L'archevêque de Laodicée, que connaissait bien Martínez, se trouvait à Paris, au mois de juin, avant de partir pour Rome. Ce prélat était l'ami intime du Cardinal Altieri, qui jouissait de la faveur du nouveau pape. Martínez pensa donc se servir de l'archevêque de Laodicée. Il lui recommanda la cause de l'Espagne, et lui adressa bientôt des lettres pour le pape, écrites par Isturiz sur son

(1) 2^e lettre Ist. du 7 novembre 1846. « El rey y la reina están embobados con ella. »

(2) Dép. 3, 6, 7 octobre 1846. (Corr. Emb^a Paris.)

(3) Lett. Ist. 14 novembre 1846. Dép. du même jour, où il est question du colonel Borges, qui demandait à bénéficier de l'amnistie et qui s'apprêtait à entrer en Espagne, par les Pyrénées-Orientales, à la tête de 93 officiers et soldats. Il est intéressant d'opposer à l'attitude de Martínez celle de Guizot qui ne veut plus retenir prisonniers les réfugiés qui sont compris dans l'amnistie, et qui a hâte de régler cette question. (Voir la lett. Ist. cit.) C'est seulement le 5 décembre que l'on mit en liberté les chefs carlistes, et encore les uns après les autres. (Dép. 5 décembre, Corr. Emb^a Paris.)

(4) Lettre Ist. 9 novembre 1846 et dép. 10 novembre (Corr. Emb^a Paris).

(5) Lettre Ist. 16 novembre 1846.

(6) L'Infant fut invité à Paris par Louis-Philippe. Après quelques hésitations, il accepta. Bientôt, il retira la protestation qu'il avait adressée à l'Espagne au moment du mariage de l'Infante. Comme il n'avait pas le sou, Martínez lui avança dix mille francs et régla les frais de son voyage. *Lettres à Ist.* 15, 21, 24, 28 novembre 1846.

conseil. Martínez mit quelque espoir dans cette démarche, car, disait-il, « parfois, et surtout à Rome, on avance plus par un sentier que par la route royale (1) ». Il échangea plusieurs lettres avec l'archevêque qui offrait toujours de travailler en faveur de l'Espagne (2) et laissait entrevoir un bon résultat (3).

Si, grâce surtout aux lettres à Isturiz, il nous a été aisé de suivre Martínez de la Rosa dans sa tâche d'ambassadeur et de mesurer assez exactement son activité, nous devons, en revanche, avouer que sa vie d'homme du monde nous échappe à peu près complètement. Nous le suivons à Saint-Cloud ou à Neuilly, dans les soirées et les dîners de Louis-Philippe. Nous l'entrevoyons chez Guizot à un concert (4). De son côté, Martínez réunit à l'Ambassade, pour fêter le mariage et l'anniversaire de sa Souveraine, le Corps diplomatique, les Ministres et les Présidents des deux Assemblées (5). Mais en dehors de ces réceptions officielles, quelles furent les relations habituelles de Martínez ? Quels salons fréquenta-t-il régulièrement ? Nous n'avons trouvé qu'un seul renseignement précis, au cours de notre enquête : c'est Balzac qui nous le donne. Le mercredi 19 août, M. et Mme Girardin offraient, dans leur petit hôtel de la rue de Chaillot, un dîner suivi d'une grande réception. Balzac qui était du dîner écrivit à l'Etrangère : « ... Le soir tous les hommes influents de la Chambre sont venus.... Il est venu des ambassadeurs, du monde diplomatique. ... A dix heures, Cobden a paru ; j'ai causé avec lui pendant dix minutes. Martínez de la Rosa m'a malheureusement interrompu (6). » On ne saurait être plus aimable. Ce soir-là, Martínez rencontra chez le Directeur de la *Presse*, non seulement Balzac, qu'il connaissait depuis plus de quinze ans, mais encore Victor Hugo, qu'il avait peut-être rencontré au temps déjà lointain d'*Hernani* ou d'*Aben-Humeya*, et, plus tard, à l'Académie d'archéologie (7).

Si l'on en croyait Miraflores, notre ambassadeur n'aurait guère songé qu'à « s'amuser et à bien vivre » (divertirse y pasarlo bien) (8). Mais ce sont là propos excessifs, écrits sans trop peser les termes, par un homme impétueux et ardent. Nous pensons pourtant que Martínez se la Rosa dut mener à Paris la grande vie que lui permettaient ses ressources, que lui imposait sa fonction, et, tel que nous le con-

(1) Lettre Ist. 26 juin 1846.

(2) Lettre Ist. 29 août 1846.

(3) *id.* 5 septembre 1846. Voir aussi le récit d'une conversation de Guizot et de Martínez de la Rosa au sujet de l'élection du nouveau pape dans Becker, *Relac. diplom. entre España y la Santa Sede*, *ouv. cit.*, p. 143.

(4) Lettre Ist. 5 décembre 1846.

(5) *id.* 9, 11 octobre 1846.

(6) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1920, p. 326-7.

(7) Voir plus haut, p. 282.

(8) Lettre Miraflores à Isturiz, 20 juillet 1846, *déj. cit.*

naissions déjà, beau, spirituel et galant, il goûta sans nul doute de vives satisfactions d'amour-propre dans cette existence brillante et raffinée. Il est probable qu'il profita de ses loisirs pour travailler quelque peu. En effet, en 1846 et en 1847, paraissaient à Madrid de nouveaux volumes de *l'Esprit du Siècle*, sur l'Empire et la Restauration.

Les dernières semaines de son séjour à Paris furent attristées par les mauvaises nouvelles reçues d'Espagne. Au début de décembre, Martínez apprenait que le ministère Isturiz allait probablement être remercié par la Cour. Bien que Guizot démentit ce bruit, l'ambassadeur se laissa aller à d'amères réflexions (1). Même lassitude et même mécontentement dans la lettre du 12, qui s'achevait par ces mots : « Je n'ai ni le temps, ni l'humeur d'en dire davantage ». Quelques jours après, Martínez apprenait par les journaux que les électeurs de Madrid ne l'avaient pas choisi comme leur représentant. Ce fut une nouvelle déception, rendue plus terrible quand il apprit que Olózaga, l'ennemi personnel de la reine, était élu : « Son élection me semble un scandale », écrivit-il à Isturiz (2). Bien que Guizot lui fit savoir que Alhama l'avait élu député, Martínez ne recouvra pas sa sérénité (3). Il neigeait sans discontinuer (4). Les nouvelles d'Espagne étaient rares et parvenaient à Paris avec un grand retard. Martínez était de méchante humeur. Il lui tardait « de sortir d'une incertitude aussi pénible (5) ». Aussi, fit-il part à Isturiz de son désir de regagner Madrid. C'était son devoir. « La lutte serait acharnée, l'opposition violente, et tous devraient contribuer à défendre le système politique suivi par le Ministère (6). » Quelque temps après, ses compagnons de Madrid l'engageaient à se joindre à eux pour repousser l'ennemi (7). Pour comble de malheur, en ces derniers jours de décembre, Martínez était informé que les révolutionnaires et les Carlistes faisaient de

(1) Lettre Ist. 5 décembre 1846 : « Tout cela m'a causé une impression de profonde tristesse, car on peut triompher de l'opposition, de la révolution, de tout, à condition que le ministère ne soit pas miné par des intrigues et qu'il y ait la plus grande union entre les membres de la famille royale pour laisser gouverner les ministres responsables. Si tant de déceptions, tant de leçons ne leur ont pas profité, qu'attendent-ils encore ? Cette dernière phrase visait les courtisans intriguants, la « camarilla » du Palais.

(2) Lettre Ist. 19 décembre 1846. Martínez de la Rosa avait l'intention de refuser à Olózaga le passeport qu'il demanderait sûrement pour regagner l'Espagne. Mais, il voulut avoir l'avis de son gouvernement. Nous ne connaissons pas la réponse d'Isturiz. Mais Olózaga obtint son passeport du Consul de Bayonne, entra en Espagne, fut arrêté et exilé de nouveau. C'est le ministre Pacheco qui le rappela définitivement (3 avril 1847) et la reine Isabelle déclara solennellement qu'il n'avait jamais mérité l'accusation portée contre lui en 1843.

(3) Lettre Ist. 19 décembre 1846.

(4) Lettre Ist. 19 décembre 1846.

(5) Lettre Ist. 19 décembre 1846.

(6) Lettre Ist. 19 décembre 1846.

(7) Lettre Ist. 26 décembre 1846.

grands efforts pour organiser des troubles en Espagne (1). Il transmettait la copie d'une lettre du général Crespo à Olózaga ; il en promettait une autre d'Ors à Prim. Et Palmerston était de plus en plus furieux (2). L'année finissait mal. Sous de fâcheux auspices, après les réceptions du jour de l'an, après les visites d'adieux à la famille royale et à Guizot (3), Martínez se mit en route, le 7 janvier 1847 (4). Qu'allait-il trouver à Madrid ? Quelles nouvelles « épreuves » attendaient le député d'Alhama ?

II

La Chambre était déjà constituée quand Martínez arriva à Madrid. Il prêta serment le 23 janvier. Les partis s'étaient déjà groupés et comptés, et il apparaissait que les Modérés seraient mis en minorité si Progressistes et « Puritains » (5) se coalisaient. La première bataille fut donnée lors de l'élection du président. Le candidat des modérés fut battu : c'était le signal pour Isturiz de se retirer. Il laissa la place à Casa-Irujo, duc de Sotomayor.

Après ce premier engagement, les Progressistes attaquèrent leurs adversaires au moment où la Chambre discuta l'Adresse. Le débat porta principalement sur les mariages royaux. Ce fut Martínez de la Rosa qui se fit le défenseur d'Isturiz et de ses collaborateurs attaqués avec vigueur par Cortina, le chef des progressistes (20 février 1847). Le 1^{er} mars, il prononça l'un de ses meilleurs discours, soigneusement préparé en vue de ce tournoi inévitable. Martínez retint les deux accusations principales formulées par les ennemis : la Reine avait été contrainte dans son choix ; les intérêts de l'Espagne avaient été méconnus. Si elles étaient fondées, commença-t-il par dire, les coups de l'opposition ne devraient pas être uniquement dirigés contre le Ministère, en particulier contre Mon et Pidal, visés spécialement. Les responsabilités remontaient plus haut, jusqu'à la Chambre elle-même et au Sénat, qui n'avaient pas empêché la conclusion des fameux mariages. Mais elles ne l'étaient nullement. La France avait simplement exigé l'observation du traité d'Utrecht ; hors de cela, elle n'avait pas limité le nombre des prétendants à la main d'Isa-

(1) Lettre Ist. 26 décembre 1846.

(2) *id.* *id.*

(3) *id.* 2 janvier 1847.

(4) Lettre chargé d'affaires du 9 janvier 1847. Exped. pers. de Martínez de la Rosa. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(5) On appela « Puritains » quelques députés modérés qui étaient opposés à la réforme constitutionnelle menaçant la « pureté » de doctrine du parti. Parmi ces indépendants se trouvaient Pacheco, Isturiz, Pastor Díaz. Ce dernier se couvrit de gloire dans la discussion de la réforme. V. Rico y Amat, *H^a Pol^a y parlam^a* T III. 466-7.

belle ; l'infant Don Enrique, qui était devenu le candidat des Progressistes, était personnellement très sympathique à Louis-Philippe. Ainsi, la volonté de la Reine n'avait pas été forcée. Et pouvait-on dire que l'indépendance espagnole était menacée ? Pas davantage. Il n'y avait rien à redouter des suites de ces mariages. Bien des fois, et Martínez en cita de nombreux exemples, des unions semblables avaient été célébrées sans que l'équilibre européen eût été rompu. L'Espagne pouvait être parfaitement tranquille, bien plus aujourd'hui qu'autrefois, au temps du Pacte de Famille, puisqu'elle jouissait du système représentatif (1). Dans le cours de son discours, Martínez de la Rosa utilisa les monologues de Louis-Philippe qu'il avait dû si souvent écouter. Il les reproduisit avec moins de véhémence, sans doute, mais avec assez de fidélité (2).

Trois jours après, Martínez demandait encore la parole. Président de la Commission chargée de rédiger l'Adresse, il dut, cette fois, répondre à Donoso Cortés (3), qui avait fait quelques objections au paragraphe relatif à la politique étrangère. Le brillant orateur catholique avait complaisamment développé le thème suivant : l'Espagne n'a pas de politique « constante » et « personnelle », comme l'Angleterre, la Russie et les Etats-Unis. Martínez affirma, au contraire de ce qu'avait dit Donoso, que, malgré sa situation, l'Espagne pouvait jouer un rôle important dans la politique européenne, et qu'elle avait les aptitudes naturelles pour redevenir une puissance maritime. Elle devait aussi et pouvait s'intéresser au Portugal et à l'Afrique du Nord, sans s'inquiéter de l'action française (4).

Tandis que ce discours du 4 mars ne contenait que des considérations générales et avait la même sérénité philosophique que celui qui l'avait provoqué, l'improvisation que Martínez prononça le lendemain fut d'un ton tout différent. C'était une réponse à des attaques personnelles adressées au ministre de 1834. Mendizábal reprocha au gouvernement du Statut royal de n'avoir pas tenu ses promesses libérales et d'avoir restreint les prérogatives des Assemblées après leur avoir dit : « Les fondements sont jetés. A vous d'élever l'édifice ». Martínez répondit que cette fameuse phrase, aussi souvent citée que fallacieusement interprétée, n'avait jamais signifié que les Cortes dussent

(1) *D° de Ses*. 1^{er} mars 1847.

(2) Et aussi l'exposé très net de Capefigue, *Diplomatie de la France et de l'Esp.* ouv. cit., p. 345 jusqu'à la fin du livre.

(3) Sur Donoso Cortés, voir l'*Introduction* de L. Veuillot aux *Œuvres de D. C.*, ouv. cit., et les études signalées par Sánchez Alonso, *Fuentes de la H^a de Esp^a*..., n^{os} 11187 sig.

(4) *D° de Ses*. 4 mars 1847. Dans la séance du 19 mars 1847, le député Rivero fit une allusion à ce discours de Martínez : « El otro día, un hombre de genio, en un elocuentísimo discurso, nos demostró cuales eran las ventajas políticas que nosotros podemos obtener de nuestra posición geográfica » (*D° de Ses*).

avoir tout le pouvoir dans l'Etat. Il ne s'agissait, dans la pensée du ministre, que d'inviter les Chambres à collaborer avec le pouvoir exécutif. Martínez repoussa ensuite une seconde attaque plus directe : il aurait, suivant Mendizábal, pris certains engagements vis-à-vis de Marie-Christine, quand celle-ci le chargea du pouvoir. Il conta les circonstances qui avaient accompagné son arrivée au Ministère et opposa le démenti le plus formel à l'affirmation de son adversaire (1). Il se justifia aussi de n'avoir pas, en 1835, demandé plus tôt l'intervention française : il savait qu'elle ne serait pas accordée, et il était sûr que l'Espagne pouvait, sans secours étranger, se débarrasser du Carlisme. En terminant, il repoussa quelques critiques adressées au parti modéré, sur son attitude récente à l'égard de Rome et de la France (2).

Une fois encore, au cours de cette législature, Martínez intervint longuement dans les discussions de la Chambre. Avec plusieurs députés, il déposa une proposition priant la Chambre d'accorder un vote de confiance au Ministère. Pourquoi pareille démarche ? La situation politique de l'Espagne était devenue inquiétante. De nouveau, l'influence des favoris et de la camarilla se faisait trop sentir. La reine se laissait diriger par le général Serrano, et le beau guerrier (el general bonito) avait décidé de remplacer Casa-Irujo par Pacheco. Afin d'éloigner Serrano du Palais-Royal, le ministère l'avait nommé capitaine général de la Navarre. Mais Serrano avait refusé de quitter Madrid, sous prétexte d'assister aux séances du Sénat, dont il était membre. La lutte était donc engagée entre le Ministère et le général, entre le pouvoir occulte et l'autorité légale. Cette fois, les Modérés furent les défenseurs de la légalité ; les progressistes et les « puritains », de l'arbitraire, du palais royal. On comprend quelle signification avait donc la proposition de Martínez et de ses collègues.

La « confiance » fut votée à une grande majorité ; conséquence, quelques jours après, Isabelle remerciait son ministère, et les Chambres étaient suspendues le 5 mai : tristes audaces d'une Cour où, en toutes choses, le caprice remplaçait la loi.

Jusqu'à la réunion de la nouvelle Chambre, le désordre politique ne fit que croître. Les ministères se succédèrent rapidement (3). La désunion de la famille royale atteignit parfois le scandale. Qui, se demandait-on, pourrait faire régner un peu d'ordre en Espagne ? Les modérés, voulant reprendre le pouvoir, pensèrent à Narváez,

(1) Après le discours de Martínez, Mendizábal prit de nouveau la parole pour répéter son accusation. Il ajouta même qu'il avait des témoins, mais, malgré l'insistante demande de Martínez, il ne les nomma pas.

(2) *D^o de Ses*, 5 mars 1847.

(3) Ministère Pacheco (28 mars) ; Salamanca, le 31 août, forme un autre ministère. Il n'en accepte pas la présidence qui est confiée à Garcia Goyena le 12 septembre.

ambassadeur à Paris : c'était l'homme des méthodes fortes. On le décida à venir à Madrid. A la suite d'intrigues laborieuses, il remonta sur les tréteaux le 4 octobre 1847. Le 5, naturellement, la Chambre était dissoute, et, sous la direction du ministre, on procéda aux élections qui amenèrent à Madrid, le 15 novembre, une Assemblée modérée. Martínez y représentait encore le district d'Alhama.

Sans parler de quelques interventions rapides (1), Martínez prononça à la Chambre deux discours plus longs inspirés par les circonstances : l'un, le 14 février 1848, sur les événements d'Italie ; l'autre, le 1^{er} mars, sur ceux de France. Dans le premier, il indiqua que les Espagnols ne pouvaient pas demeurer indifférents à ce qui se passait en Italie (2). Dans le deuxième, il soutenait que si la Chambre votait la suppression des garanties individuelles, demandée par le gouvernement, elle n'abdiquait pas ses pouvoirs. Elle affirmait au contraire sa pleine souveraineté en accordant une autorisation qu'elle pouvait refuser ! Il justifiait cette mesure par la gravité de la situation actuelle. La France est en pleine révolution. Le meilleur des souverains a été chassé. La République est proclamée. « Or, la République en France, c'est le feu dans toute l'Europe (3). »

Comme ce discours le laisse supposer, l'Espagne elle aussi était près de flamber. Narváez avait vu éclater des complots révolutionnaires, et quelques tentatives carlistes. Malgré son énergie, la situation s'aggravait chaque jour. Madrid eut ses « journées » : celle du 26 mars et celle du 7 mai. Plusieurs insurgés furent passés par les armes. Le mouvement s'étendit à quelques villes de province, Barcelone et Séville notamment (4).

III

Quand, vers la fin juillet, Martínez de la Rosa prit la route de l'Italie, où il allait représenter son pays auprès du pape (5), il laissait son pays dans une profonde agitation. Il abandonnait l'Espagne secouée par le mouvement révolutionnaire européen. Il allait trouver les Etats pontificaux à la veille d'un bouleversement complet, et être le témoin de troubles sanglants.

Il arriva à Rome le 16 août 1848 (6). Le 23, à midi, il se rendit

(1) Voir *D^o de Ses.*, 15 janvier 26 février 1848.

(2) *id.* 14 février 1848.

(3) *id.* 1^{er} mars 1848.

(4) Voir par exemple Lafuente, *H^a G^{al} de Esp^a*, ouv. cit. VI, 515-6.

(5) Il avait été nommé ambassadeur le 1^{er} novembre 1847.

(6) Dép. de Martínez de la Rosa du 17 août 1848. Corr. Emb^a Roma, Arch^o Min^o Est^o, Madrid.

« con nobile treno » au Quirinal présenter ses lettres de créances. Après quoi il alla saluer le cardinal Soglia, secrétaire d'Etat, et le cardinal Macchi, doyen du Sacré Collège (1).

Dès le lendemain, il s'occupa d'adresser à son gouvernement des nouvelles détaillées sur l'état de l'Italie, qui, d'une manière générale, lui semblait plus calme (2). Plus que du Concordat, dont les négociations, cette fois, se déroulaient à Madrid entre le Nonce et le ministre Pidal, c'est de la révolution romaine que Martínez s'occupa dans sa correspondance diplomatique de 1848 à 1850. Dans les premiers mois de sa mission, il signala l'entrée de troupes autrichiennes à Bologne et l'émotion qu'elle entraîna (3). Il envoya un article de la *Gazzeta* (29 août) démentant que des envoyés de Pie IX se soient rencontrés avec le général autrichien Walden (4). Un autre jour, il annonça que des troubles imminents allaient éclater à Rome. Déjà à Ancône, un club populaire avait proclamé la déchéance du Pape en tant que prince séculier (5). Bientôt, en effet, le ministère démissionna, et l'on parlait de Rossi pour former le nouveau cabinet (6). En réalité, ce fut le cardinal Soglia qui le présida, mais Rossi était à l'Intérieur. « Ceux qui ici désirent la conservation de la tranquillité publique et quelque amélioration dans l'administration ont accueilli avec satisfaction le nouveau ministère », écrivait Martínez le 18 septembre (7). Les premières mesures adoptées par Rossi, qui supprima le ministère de la police et décida d'imposer les biens des congrégations plutôt que de les vendre, firent l'objet des dépêches du 24 septembre et du 14 octobre 1848. Martínez annonça aussi que les deux clubs politiques de Rome avaient envoyé leurs délégués à Turin pour assister à la junte présidée par l'abbé Gioberti et qui devait s'occuper de l'indépendance italienne (8). Le 14 novembre, il faisait savoir que les Chambres se réuniraient le lendemain à Rome. C'est la dernière dépêche de 1848 qui soit dans la Correspondance conservée aux Affaires Etrangères de Madrid. On peut regretter doublement la disparition des dépêches de novembre et de décembre, d'abord parce qu'elles devaient être la narration dramatique de deux événements considérables,

(1) Dép. de Martínez de la Rosa, du 23 août 1848.

Le Giornale romano du 24 rendait compte de la cérémonie. C'est lui qui parle du « nobile treno ». L'article comprenait une notice biographique de Martínez riche en inexactitudes (né à Grenade ou à Valence ; alla à Cadix en 1823 ; resta à Paris jusqu'à la fin de 1833, etc...).

(2) Dép. de Martínez de la Rosa, 24 août 1848. Corr. Emb^a Roma. Arch^o Min^o Est^o Madrid.

(3)	<i>id.</i>	<i>id.</i>	<i>id.</i>	<i>id.</i>
(4)	<i>id.</i>	<i>id.</i>	4 septembre 1848	<i>id.</i>
(5)	<i>id.</i>	<i>id.</i>	<i>id.</i>	<i>id.</i>
(6)	<i>id.</i>	<i>id.</i>	14 septembre 1848	<i>id.</i>
(7)	<i>id.</i>	<i>id.</i>	18 septembre 1848	<i>id.</i>
(8)	<i>id.</i>	<i>id.</i>	4 octobre 1848	<i>id.</i>

l'assassinat de Rossi et la fuite du pape (1) ; ensuite, parce qu'elles se rapportaient au moment le plus pathétique de la mission de Martínez, celui où il eut des attitudes héroïques et prononça des phrases que l'on a recueillies. Heureusement, l'Ambassadeur lui-même a réuni, dans les notes de son *Bosquejo*, des extraits d'historiens qui nous éclairent sur son rôle glorieux en cette fin de 1848. Dès que le meurtre de Rossi fut connu à la Chambre, « Martínez de la Rosa se leva immédiatement, accompagné de son secrétaire (2) ». Bientôt, rejoint par le duc d'Harcourt qui ne voulut pas être « complice de l'impassibilité » des députés, il se rendit auprès du Pape. Pie IX venait de renvoyer une délégation du peuple qui, en attitude menaçante, occupait la place du Quirinal, lorsqu'un groupe d'officiers de carabiniers vint le supplier d'accéder aux requêtes de la foule, afin d'éviter de nouvelles catastrophes. « A ce moment, M. Martínez de la Rosa s'approchant des envoyés, leur dit en élevant la voix avec énergie : « Allez, Messieurs, allez dire aux chefs de la sédition que s'ils persistent dans leur odieux projet il faudra passer sur mon cadavre pour arriver jusqu'à la personne sacrée du Souverain Pontife ; mais alors, ajoutait-il, la vengeance de l'Espagne sera terrible ! » Après quelques mots du duc d'Harcourt, Martínez reprit encore : « Sachez, Messieurs, que les souverains de l'Europe ne laisseront pas impuni un sacrilège déjà consommé par les menaces impies d'une canaille sans foi ni loi. » « Les autres diplomates applaudirent ces paroles » et « s'associèrent à la déclaration de leur collègue (3) ». Malgré tout, le pape fut obligé de nommer le ministère que lui imposa la plèbe déchaînée. Il ne put que protester énergiquement auprès des agents diplomatiques qui ne le quittaient pas.

Dès ce jour, Martínez ne songea plus qu'à protéger le Souverain Pontife qui accepta de se réfugier en Espagne. Il dut prévenir son gouvernement que le 24 novembre, Pie IX serait prêt à s'embarquer sur un vapeur espagnol. Au jour fixé, le pape déguisé quitta Rome dans la chaise de poste du ministre de Bavière, le baron Saur, accompagné par González Arnao. (4) Mais l'état de la mer ayant retardé l'arrivée du *Lépante*, le pape dut demeurer à Gaète (5). Le coup auda-

(1) Dans son discours à la Chambre du 23 novembre 1850, Martínez évoqua le souvenir de ces moments dramatiques.

(2) A. Balleydier. *Histoire de la Révolution de Rome*. Martínez cite la traduction espagnole de D. F. Fors de Casamayor. (*Bosquejo...*, ouv. cit. II, notes 66-67 du ch. XII, p. 386-9).

(3) *id.* *id.* *id.*

(4) F. Fernández de Córdova. *La Revolución de Roma y la expedición a Italia en 1849*, ouv. cit., p. 25, 26, et page 55, n. 1.

(5) *idem.* et Martínez de la Rosa, *Bosq...*, ouv. cit. T. II. p. 216 « Una combinación extraordinaria de circunstancias, por siempre lamentable, impidió que se llevase a cabo el propósito del Gobierno español, que hubiera proporcionado a nuestra nación la gloria de servir de asilo al Sumo Pontífice ».

cieux préparé par Martínez dans le plus grand secret (1), et qui eût donné à l'Espagne le premier rôle dans la restauration du Souverain Pontife, échouait par la faute des éléments ! Cet « enlèvement » très romantique fut peut-être le meilleur drame de Martínez de la Rosa.

A Gaète, le 1^{er} janvier 1849, le corps diplomatique alla saluer le pape auquel Martínez exprima les vœux de tous ses collègues (2). Quelques jours après, l'Ambassadeur d'Espagne partait pour Naples (22 janvier) (3). Cette ville l'attirait beaucoup. Il l'avait autrefois visitée et célébrée (4). Il voulut la revoir : un ami cher l'y attendait, le Duc de Rivas, représentant l'Espagne auprès du Roi de Naples. Rivas lui offrit une large hospitalité dans le palais de l'ambassade, si merveilleusement situé au bord de la mer que l'on y oubliait les graves soucis des Révolutions (5). La littérature reprit même Martínez. C'est à Naples qu'il écrivit sa dernière œuvre dramatique, la plus funeste, hélas ! à sa renommée, *Amor de padre*. Voici comment il confesse ingénument sa faute : « En 1849, me trouvant à Naples où j'exerçais de graves fonctions, j'eus l'idée de composer ce drame, pour me distraire et passer le temps. Peut-être que le doux climat et l'admirable ciel contribuèrent à réveiller dans mon âme le goût calmé de la poésie, mais sûrement aussi le fait d'être l'hôte de mon ami le Duc de Rivas, ambassadeur de Sa Majesté Catholique près de la Cour des Deux-Siciles... qui me stimula de telle sorte que je me mis à l'ouvrage (6). »

Il ne faudrait pas croire cependant que Martínez de la Rosa oubliât ses devoirs dans les délices napolitaines. Il rendit compte à Madrid d'une lettre du contre-amiral Bustillos, commandant l'expédition navale espagnole, l'informant de sa visite au Saint-Père et de l'émotion causée à Civita Vecchia par l'arrivée des bateaux (7). Appelé à Gaète par le cardinal Antonelli, il quitta Naples aussitôt. Avec indignation, il écouta la lecture que fit le Pape au Sacré Collège et au Corps diplomatique du manifeste des Romains révoltés, déclarant Pie IX déchu de sa puissance temporelle et les Etats Pontificaux transformés en

(1) F. Fernández de Cordova, *ouv. cit.*, p. 29.

(2) Dép. Martínez de la Rosa, 3 janvier 1849. Corr. Emb. Roma. Arch^e Min^o Est^o Madrid.

(3) *id.* 23 janvier *id.*

(4) Voir plus haut, p. 167.

(5) Sur l'existence heureuse que l'on menait à l'ambassade d'Espagne, voir les souvenirs de Juan Valera, alors jeune attaché, dans *Ateneo*, 1888, p. 473, 1889, p. 124.

Relire en particulier la description du paysage napolitain et les danses de Luciana. C'est à Naples que Valera fit la connaissance de Martínez de la Rosa. « Martínez de la Rosa estuvo hospedado en el Palacio donde el Duque de Rivas habitaba y allí tuve el gusto de conocerle y de estimar su afable y bondadoso trato. » (*Florilegio*, *ouv. cit.* T. V. 60.) Voir sur la vie à Naples. Boussagol, *Angel de Saavedra, Duc de Rivas*, *ouv. cit.*, 72-77.

(6) Avertissement à *Amor de Padre*, dans *Obr. dr.*, *éd. cit.* T. III, p. 351.

(7) Dép. 29 janvier 1849.

République. Martínez proposa à ses collègues, qui approuvèrent son idée, de rédiger immédiatement une solennelle protestation (1). Le 4 mars, il fit savoir que la situation de Rome devenait de plus en plus critique. Le gouvernement révolutionnaire s'était emparé des biens de main-morte ; il avait réquisitionné les chevaux, même ceux du pape, les cloches, les œuvres d'art des musées. La foule, sur les places, écoutait les harangues d'orateurs improvisés (2). Des troupes avaient essayé de pénétrer dans le royaume de Naples, mais elles avaient été repoussées. A Civita Vecchia, le parti de la révolution était le maître. Il menaçait ses ennemis de la peine de mort, et expulsait les religieux (3). Martínez transmit aussi les plaintes du duc de Toscane, réduit à une médiocrité misérable, et que l'on avait chassé de ses Etats, après avoir vérifié ses bagages (4) !

Bientôt, et pour quelques jours, le rôle de notre ambassadeur devint fort important. Vite après la fuite du pape à Gaète, l'Espagne avait pris l'initiative d'adresser une circulaire à ses représentants, pour les engager à inviter les puissances auprès desquelles ils étaient accrédités à envoyer des délégués à une conférence qui réglerait le retour du Souverain Pontife dans ses Etats (5). Le 22 février, Martínez fut chargé de représenter son pays à cette conférence (6), qui, après bien des pourparlers, s'ouvrit à Gaète le 30 mars. L'intervention des quatre puissances catholiques, France, Espagne, Autriche et Naples, y fut décidée. Au cours des conversations, le délégué espagnol jouit d'une influence prépondérante, car il représentait, à l'inverse des autres diplomates, une politique « impartiale et désintéressée (7) ». Il dirigea souvent les débats, et, conformément à ses instructions, ne voulut pas que l'on s'occupât du gouvernement futur des Etats pontificaux, simplement de rendre à Pie IX ses domaines et ses sujets (8).

Dans cette entreprise, l'Espagne ne joua plus le premier rôle, qui passa à la France. Nos troupes, en effet, s'emparèrent de la Ville Eternelle. Pourtant elle fit un effort méritoire. Dès que le général

(1) Cette dépêche du 14 janvier 1849 ne se trouve pas au M^o de Estado de Madrid. En revanche, elle est publiée dans F. Fernández de Córdova, *ouv. cit.*, p. 80-81.

(2) Le bruit courut qu'un de ces orateurs était un fonctionnaire de l'Ambassade de France, mais il fut reconnu inexact.

(3) Toutes ces nouvelles sont contenues dans la dépêche du 4 mars. Corr. Emb. Roma. Arch^o Min^o Est^o Madrid.

(4) Dép. 3 mars

id.

(5) Circulaire du 21 décembre 1848. La voir dans F. Fernández de Córdova, *ouv. cit.*, 34-37 ; Becker, qui suit Córdova, l'analyse aussi et en cite un passage dans *Relaciones dipl^{as} entre Esp^a y la S^a Sede*, *ouv. cit.* p. 151.

(6) Cette nomination est dans le dossier de M. d. l. R. (Expediente personal.) Arch^o Min^o Est^o Madrid.

(7) ... « cabiendo la suerte al plenipotenciario de España de hallarse en situación más ventajosa que sus colegas para que su voz fuese oída como completamente imparcial y desinteresada. » M. d. l. R., *Bosquejo...*, *ouv. cit.* T. II. p. 219.

(8) Instructions du 23 février 1849, citées dans Fernández de Córdova, p. 100-101.

Oudinot eût débarqué en Italie, Martínez de la Rosa, afin de ne pas demeurer en arrière, donna l'ordre à Bustillos de s'emparer de Terracina. Il s'entendit aussi avec le roi de Naples pour que ses soldats allassent tenir garnison dans la ville occupée par Bustillos. L'opération s'effectua sans aucune difficulté (1). Ce n'était que le prélude de l'intervention espagnole. Le 22 mai, les troupes expéditionnaires embarquèrent à Barcelone et arrivèrent à Gaète le 28. Elles étaient commandées par le lieutenant général Fernández de Córdoba; l'historien de cette expédition, descendant du Gran Capitán qui, au XVI^e siècle, avait rempli l'Italie du bruit de ses exploits (2). Dès qu'il eut mis pied à terre, Córdoba se rendit auprès du Saint-Père et du Secrétaire d'Etat (3). Puis de grandes parades furent organisées et les troupes espagnoles reçurent la bénédiction du Pape (4).

Quelques jours après, dans une conférence entre le Roi de Naples, Martínez, le duc de Rivas et Córdoba, il fut décidé qu'une partie de l'armée espagnole entrerait dans les Etats pontificaux. Martínez s'empessa de rédiger des instructions pleines de prudence pour le général en chef, auquel il adjoignit son secrétaire, González Arnao (5).

Lorsque Córdoba eut quitté Gaète, Martínez lui écrivit chaque jour, pour l'informer des bruits qu'il recueillait sur les mouvements de l'adversaire, et l'entretenir de diverses questions ayant trait à la « guerre » (logement des troupes, argent proposé par Rothschild, châtiement de soldats malhonnêtes) (6). L'Ambassadeur d'Espagne prenait cette expédition très au sérieux. Il la suivait avec sollicitude. Il voulait être informé de tous ses détails. Aussi devine-t-on son mécontentement, lorsqu'il apprit que, sans l'en avoir informé, Córdoba avait eu l'audace d'offrir ses troupes au général français — qui les refusa — pour assiéger Rome : Une telle hardiesse fut blâmée comme il convenait (7) ; elle le fut aussi par Narváez qui représenta à Córdoba les critiques qu'elle lui aurait attirées de ses adversaires politiques.

Quand les Français furent entrés à Rome, que restait-il à faire aux Espagnols ? Continuer à occuper des villes insignifiantes comme Terracina, Piperno ou Velletri ? Córdoba soumit à Martínez de la

(1) Lettre de Bustillos à Martínez de la Rosa, 29 avril 1849, dans Fernández de Córdoba, 120-122.

(2) Les continuateurs de Lafuente, qui racontent en souriant l'expédition espagnole, relèvent ce détail. Le gouvernement, par ce choix, donnait l'exemple des épigrammes. (T. VI, p. 354.)

(3) F. Fernández de Córdoba, *ouv. cit.*, p. 171.

(4) Dép. Martínez de la Rosa 31 mai. Elle ne figure pas à la Corr. Emb. Roma, mais on la trouve dans Fernández de Córdoba, *ouv. cit.*, p. 178-9.

(5) Fernández de Córdoba, *ouv. cit.*, 189-191.

(6) Fernández de Córdoba assurait qu'il conservait une « infinité de lettres [de M. D. I. R.], puisqu'il m'écrivait chaque jour et même parfois deux lettres ». *id.*, 202, note. Il n'en cite en note que quelques-unes peu intéressantes du mois de juin.

(7) *Idem.*, p. 217.

Rosa un plan de poursuite des bandes garibaldiennes. L'ambassadeur l'approuva, tout en recommandant à son général de ne jamais entrer en conflit avec les alliés napolitains ou autrichiens (1). Jamais d'ailleurs le corps expéditionnaire ne rencontra Garibaldi. Il n'en reçut pas moins les félicitations de Martínez de la Rosa et du duc de Rivas pour ses marches et ses contremarches à travers la Sabine (2).

L'armée espagnole, il faut bien le reconnaître, n'avait pas été d'une grande utilité dans la reconquête des Etats Pontificaux. S'il ne convient pas de sourire des « braves soldats qui..., en guise de consolation, rapportèrent en Espagne la bénédiction du pape, un grand nombre de chapelets, et la joie d'avoir vu l'Italie (3) », il faut regretter que le corps expéditionnaire ait quitté Barcelone beaucoup trop tard pour pouvoir se poster aux portes de Rome avant l'arrivée des Français.

Martínez ne se borna pas à envoyer à Madrid des nouvelles de l'armée. Il rendit compte aussi à son gouvernement du voyage du pape à Portici et des réceptions du Corps diplomatique (4) ; des tentatives de Pie IX pour se procurer de l'argent chez Rothschild (5) ; de son mécontentement contre les Français de Rome (6) ; et enfin du retour de Sa Sainteté dans sa capitale (7). C'est le 12 mai 1850 que Pie IX regagna le Quirinal. Martínez solennisa cet événement dans une ode intitulée, *Il fausto ritorno del Sommo Pontefice Pio IX* (8).

La Révolution, on l'a vu, avait surtout occupé Martínez de la Rosa bien plus que le Concordat qui se négociait à Madrid depuis 1849 (9). Avant son départ pour Gaète et Naples, Martínez, une seule fois, avait demandé quelques renseignements sur la dotation du clergé, le Saint-Siège voulant être éclairé sur ce point et n'ayant pas de nouvelles

(1) Lettre de Córdova du 6 juillet. Réponse de Martínez du 7, dans F. de Córdova, *ouv. cit.*, p. 261-263.

(2) Lettre du duc de Rivas, 24 juillet 1849, dans F. de Córdova, *ouv. cit.*, p. 295-6. Córdova signale qu'il a reçu aussi une lettre de M. d. I. R., p. 296.

(3) Lafuente. *Hª gª de Espª*. T. VI, p. 535.

(4) Dép. Naples 31 août, 8 et 10 septembre 1849 (Corr. Emb. Roma, Archº Minº Estº Madrid).

(5) Dép. 28 décembre 1849, 11, 21 janvier, 1º février 1850. (Corr. Emb. Roma, Archº Minº Estº Madrid.)

(6) Dép. Naples 1º février 1850. Quelques Français avait prêté un uniforme à un frère apostat qui était emprisonné et l'avait aidé à s'enfuir ; ils avaient occupé le fort de Fiumicino, d'où ils avaient chassé les carabiniers, et le palais de l'Inquisition. Et dans un bal masqué qu'ils avaient organisé, on exécuta des danses licencieuses !

(7) Dép. Martínez de la Rosa, 11 janvier 1850 : — Le pape annonce qu'il regagnera Rome le mercredi des Cendres. Il redoute le Carnaval. *id.* 23 février, 23 mars, 3 avril 1850.

(8) Nous avons trouvé un exemplaire imprimé luxueusement chez la fille naturelle de Martínez de la Rosa dont nous dirons un mot au chapitre suivant.

(9) Voir aux Archives du Minº Estº Madrid, liasse 115-2 Concordat 1851, les projets d'articles du Concordat rédigés par le Nonce ou par le ministre de grâce et justice. Ces documents sont compris entre juillet 1849 et le 13 juin 1850.

du Nonce (1). Mais après son retour à Rome pacifiée, à plusieurs reprises il rendit compte de ses conversations avec le Pape, ou le Secrétaire d'Etat, relatives au Concordat. Le rôle de Martínez consistait à obtenir le plus tôt possible la ratification du Pape. Mais la Cour romaine ne semblait pas pressée de conclure le traité. A chaque visite de l'ambassadeur, le Cardinal secrétaire d'Etat assurait que le texte intégral n'était pas arrivé ; il manquait toujours quelques articles. Quand le projet fut connu en entier, il fallut en modifier quelques dispositions, légèrement d'ailleurs. Mais le Pape était toujours très bien disposé pour l'Espagne (2). Bref, le temps passait, et quand Martínez quitta Rome le 12 novembre 1850 (3), la signature n'était pas obtenue (4). Faut-il ajouter que l'ambassadeur avait conquis l'affection de Pie IX (5) ?

A Rome, Martínez avait sans doute favorablement disposé à l'égard de l'Espagne le cœur du Saint-Père, par la protection généreuse qu'il lui avait accordée en des heures tragiques. Il s'était aussi méticuleusement occupé de l'armée expéditionnaire commandée par le descendant du Grand Capitaine. Pourtant, malgré tant de zèle, son rôle diplomatique avait été de peu d'importance, puisque les négociations du Concordat se déroulaient cette fois à Madrid. A Paris, il avait travaillé à l'affaire des « mariages espagnols ». S'il n'avait pas eu à prendre d'initiatives hardies, du moins avait-il minutieusement renseigné son gouvernement et calmé parfois l'impétueux Louis-Philippe. Dans sa mission, il avait apporté un esprit de conciliation et de concorde qui s'explique par son admiration pour la France du roi bourgeois. Le temps n'est plus où il voulait soustraire son pays à notre influence — péché de jeunesse. Il souhaite maintenant une entente cordiale entre les deux nations voisines où triomphent les classes moyennes et les idées modérées.

(1) Dép. 14 septembre 1848 (Concordat 1851, Liasse 115-1, Arch. Min^o Est^o Madrid). Le 14 novembre 1848, Martínez écrit à son gouvernement que le Secrétaire d'Etat avait reçu des nouvelles du Nonce.

(2) Dép. 4 août, 24 septembre, 5 octobre et 24, 12 novembre 1850 (Leg. 115-2, Concordat 1851, Arch. Min^o Est^o Madrid).

(3) Dép. du chargé d'affaires, 13 novembre 1850. Dossier (Exp. pers.). M. d. l. R. Arch. Min^o Est^o Madrid.

(4) Le Concordat fut signé le 16 mars 1851. Voir le texte dans Becker, *ouv. cit.*, Appendice 10 et les commentaires intelligents de l'auteur, p. 159 et suiv.

(5) Le 27 juin 1851, le nonce remit à la reine Isabelle une longue lettre du pape célébrant les mérites de Martínez de la Rosa, Exp^{te} pers. (Dossier) déjà cité. Le 13 septembre 1848, il avait reçu la Grand Croix de Saint-Maurice et de Saint-Lazare ; Le 19 décembre, celle de Pie IX, Exp^{te} Pers. (Dossier) déjà cit.

CHAPITRE III

La glorieuse vieillesse

Le Président de la Chambre des Députés.

Martínez de la Rosa, dont la vie fut si pleine, eut encore le privilège d'une glorieuse vieillesse et d'une belle mort. Son nom, en une occasion, fut le symbole du régime parlementaire. On le lança, comme un défi, à un ministre qui glissait vers l'absolutisme. Ses collègues de la Chambre l'appelèrent à la présidence, presque à chaque législature, et le gouvernement le nomma à plusieurs reprises vice-président du Conseil d'Etat (1). Si pendant les deux années où Espartero redevint le maître de l'Espagne (1854-1856) Martínez s'éloigna de la politique, dès la défaite de ses adversaires, il reparut à la Chambre et au Conseil d'Etat. A l'heure de sa mort, à soixante-quinze ans, il occupait encore avec une parfaite dignité les deux présidences où l'avait placé l'estime des députés et de la Souveraine.

I

Martínez quitta Rome, rappelé sans nul doute par Narváez. Le Président du Conseil, en effet, afin de justifier sa situation politique, avait dissout la Chambre, et grâce à des élections soigneusement surveillées par le journaliste Sartorius, ministre de l'Intérieur, constitué une assemblée véritablement « introuvable » : on l'appela la « Chambre de famille » (el congreso de familia) (2). Le ministère n'y comptait que des amis. Il n'avait eu garde d'oublier Martínez, dont le loyalisme lui était bien connu. L'ambassadeur de Rome représentait les électeurs de Madrid

(1) Martínez fut aussi président du Conseil Supérieur de l'Instruction publique, au moment où l'on prépara la grande loi du 9 septembre 1857, qui réorganisa l'enseignement en Espagne.

(2) Rico y Amat, *Hª Pol. y partª*... *Ouv. cit.* T. III, p. 530. Rico ajoute (*ibid.*). « Era más bien una reunión de amigos que de hombres públicos, un Congreso del Señor Sartorius más bien que un Congreso nacional. »

(Barquillo). Le 23 novembre 1850, il prêta serment et prononça le même jour, à l'occasion de la discussion de l'adresse, un discours sur la politique étrangère, pour répondre au député Domenech. Il avait demandé la parole, dit-il, pour défendre les troupes espagnoles qui étaient allées en Italie, et dont on avait osé dire « qu'elles n'avaient rapporté que la bénédiction du pape et la malédiction du pays ». Il tâcha de justifier l'action de Narváez en indiquant qu'il ne s'agissait pas d'une intervention ordinaire, mais spirituelle et catholique. De plus, personne n'avait eu à se plaindre de l'expédition espagnole, qui avait fait régner l'ordre dans un pays plongé dans l'anarchie et la terreur. Ce discours fut approuvé à une très grande majorité (1). Le 30 décembre, nouveau discours, beaucoup plus court cette fois. On discutait le budget. Tout à coup, on entendit Donoso Cortés, pourtant très « narvaïste » jusqu'alors, attaquer le cabinet sans ménagement. C'est cette offensive inattendue que Martínez, en sa qualité de président de la commission du budget (2), essaya d'enrayer par un éloge du ministère et un tableau séduisant de l'Espagne. Il ne réussit pas à parer le coup (3). Narváez, furieux d'être harcelé par ceux qu'il jugeait ses amis, démissionna quelques jours plus tard (10 janvier 1851).

Martínez s'était montré un fidèle allié du cabinet. Il le fut aussi du suivant, également modéré, et présidé par Bravo Murillo, ancien ministre des finances de Narváez. Les nouvelles Cortes se réunirent le 1^{er} juin 1851. Martínez y représentait de nouveau les électeurs de Madrid (Barquillo). Il y apparaissait revêtu de deux récentes dignités : le 4 mars, la Reine lui avait conféré la Toison d'Or ; le 28, elle l'avait nommé vice-président du Conseil d'Etat. Quelques jours après l'ouverture de la session, il eut l'occasion de combattre les ennemis du Ministère et ceux d'Isabelle. Le 13 juin, quelques progressistes avaient déposé une motion accusant le cabinet de n'avoir pas réalisé son programme et d'être intervenu trop activement dans les dernières élections. Dès le 16, commença la discussion, et Olózaga intervint d'une manière retentissante, faisant le procès des vieux partis politiques, et plus spécialement du parti conservateur. C'est contre ce redoutable adversaire que Martínez prononça son discours du 27 juin. Il affirma sa foi dans le parti modéré, dont il traça rapidement l'histoire. Puis, s'occu-

(1) *D^o de Ses.* 23 novembre 1850. Cité en partie dans Martínez de la Riva. *Bio grafía...* Ouv. cit., p. 243 et suiv.

(2) Il avait été élu le 18 décembre 1850.

(3) *D^o de Ses.* 30 décembre 1850. Martínez, très satisfait de son discours, aurait dit à Narváez que Donoso Cortés était écrasé, et que la victoire était pour le ministère. « Eh bien, lui aurait répondu Narváez, ce sera vous qui profiterez d'un si grand trophée, car je présente ce soir même ma démission à la Reine ». (Bermejo, *Estaf. de Pal...* ouv. cit., T. III, p. 309). L'anecdote est reprise par Lafuente *Hist^a G^al de Esp^a*; ouv. cit. T. VI, p. 538. On trouve le texte de l'admirable discours de Donoso Cortés dans *Ouvres de D. C.* ouv. cit. T. I, p. 408-415. V. aussi sa réplique à Martínez, *id.*, p. 415-416.

pant surtout de la question électorale, il prit à son tour l'offensive contre les progressistes qui, de 1840 à 1843, au temps de leur domination, exclurent radicalement leurs adversaires de la Chambre. Il critiqua ensuite leur politique, leurs réformes qui n'aboutissaient jamais. Il soutint que si les progressistes eussent été au pouvoir, ils auraient dû, pour aboutir à la réconciliation avec Rome, consentir aux mêmes concessions que les modérés. Le discours devint ensuite un parallèle entre les deux partis, qui doivent exister nécessairement dans un régime représentatif. Les modérés, aussi bien que les progressistes, se proposent des réformes sociales et économiques et leur parti a l'avantage d'être plus monarchiste. Telles furent les principales idées développées par Martínez avec une abondance qui tâchait parfois de tenir lieu de précision (1). Le 8 juillet, à propos du règlement de la dette, tâche principale du cabinet Bravo Murillo, Martínez prit de nouveau la parole.

Martínez s'était donc montré le défenseur du parti modéré, qu'il fut dirigé par Narváez ou par Bravo Murillo. Le parti était au-dessus des individus. Aussi, le jour où un chef du gouvernement va vouloir modifier la doctrine, diminuer les pouvoirs du parlement, Martínez ne craindra-t-il pas de s'opposer à la manœuvre. Ses convictions triompheront de ses amitiés. En diverses occasions, Bravo Murillo, cédant peut-être à la Camarilla chaque jour plus pressante, avait donné des preuves de sympathie à un régime qui serait plus étroitement catholique et conservateur. Le coup d'état du 2 décembre 1851 de Louis-Napoléon Bonaparte lui semblait digne d'être imité. Au début de 1852, deux événements l'engagèrent plus avant dans la voie de la réaction : une émeute militaire très limitée, et l'attentat de l'ecclésiastique déséquilibré, Merino, contre Isabelle II (2). Bravo Murillo annonça alors son intention de modifier la Constitution de 1845 (3). Non seulement, les Progressistes, mais les vieux modérés eux aussi protestèrent contre cette restriction des prérogatives parlementaires. La bataille se livra à la nouvelle Chambre, le 1^{er} décembre 1852, lors de l'élection du Président. Contre le candidat ministériel, les oppositions s'unirent et portèrent leurs suffrages sur Martínez de la Rosa, « qui représentait mieux que quiconque le principe parlementaire, l'idée libérale, la forme et l'essence du gouvernement représentatif » (4). Martínez battit Tejada. Installé au fauteuil présidentiel, il remercia ses collègues et fit l'éloge du régime parlementaire (5). Le ministère n'avait plus qu'à se retirer ou qu'à

(1) *Dº de Ses*, 27 juin 1851.

(2) Voir surtout Bermejo, *Estafeta de Palacio, ouv. cit.*, T. III, carta X. Il s'agit d'un soulèvement de quelques soldats à Madrid, auxquels on avait promis de réduire le temps de leur service. La promesse n'avait pas été tenue.

(3) Voir dans Rico y Amat la comparaison entre la Constitution de 1845 et celle de Bravo Murillo, *Hª pol. y parlª. ouv. cit.*, T. III, p. 545-7.

(4) Rico y Amat, *Hª pol. y parlª. ouv. cit.*, T. III, p. 538.

(5) *Dº de Ses*. 1^{er} décembre 1852. Après la mort de Martínez, la *Epoca* rappelait cet épisode de sa carrière politique (8 février 1862).

tenter un coup de force. Le lendemain, la Chambre était dissoute. Contre cet abus de pouvoir, quelques personnages modérés s'élevèrent : parmi eux Martínez, qui, le 3 décembre, envoya à Bravo Murillo sa démission de vice-président du Conseil d'Etat. Dans une lettre privée qui accompagnait sa démission il expliquait sa conduite (1).

Dès que la Chambre fut dissoute, les ennemis du Ministère s'organisèrent pour résister à la Constitution imposée à l'Espagne par le décret du 2 décembre. Les chefs progressistes publièrent un manifeste de protestation. Les Modérés en firent de même. Martínez était le troisième des nombreux signataires. A cette action concertée des deux groupes, le ministère ne résista pas longtemps. Le 13 décembre, il démissionna, cédant la place au général Roncali, qui bientôt après allait être remplacé par Lersundi, et ce dernier par le comte de San Luis. Cette instabilité gouvernementale, signe d'un profond malaise politique, était accompagnée de fréquentes élections, et de législatures aussi brèves que stériles. En 1853, deux Chambres furent convoquées. La première siégea du 1^{er} mars au 9 avril ; la seconde, du 19 novembre au 10 décembre. Martínez fut élu président des deux. C'était la récompense de sa belle attitude de l'année précédente. La tâche de Martínez fut simple, car les travaux du Parlement furent à peu près nuls. Parfois, cependant, le Président sembla se laisser déborder par le désordre (2).

De son retour de Rome à 1854, Martínez siégea donc, on vient de le voir, à toutes les Chambres. Il fut même élu trois fois président. Mais les travaux parlementaires n'occupèrent pas tout son temps ; il en consacra une bonne partie à la direction du Conseil d'Etat, une autre à ses études et à ses plaisirs.

Il est malaisé de déterminer l'activité que Martínez déploya au Conseil Royal, dont il devint, à la fin mars 1851, le vice-président (3). Son rôle, en effet fut surtout honorifique. De plus, dans les registres des *Acuerdos* du temps, le nom des conseillers présents aux séances plénières ne figure pas dans les compte rendus (4). On est donc réduit à des conjectures quand on essaie de savoir comment Martínez s'acquitta des

(1) *Carta a D. Juan B^o Murillo en que le remite la dimisión del Cargo de presidente del Congreso* (sic). Bibl. Nac. Madrid. Ms-12976-7. Martínez ne fut pas longtemps hors du Conseil d'Etat. Le 17 janvier 1853, il en était nommé de nouveau vice-président. Il entra en fonctions le 19. Exp^{te} pers^l (Dossier) de Martínez. Arch^o Consejo Est^o Madrid).

(2) Dans le courant d'avril, plusieurs séances furent houleuses, et dans celle du 2, le Président du Conseil dut prier Martínez de faire régner le calme. Dans d'autres occasions, Martínez fut accusé d'un peu de partialité. Le 6 avril, le général Prim, qui prononçait un discours réprochant la conduite du cabinet dans les élections de Vigo, prit à parti Martínez de la Rosa, trop pressé de l'interrompre : « ... Je vois M. le Président très disposé à agiter sa sonnette pour moi et à m'empêcher de dire ce que je juge à propos d'ajouter. »

(3) Nommé Conseiller ordinaire le 27 mars et vice-président le 28, il entra en fonctions le 2 avril, Exp^{te} pers^l (dossier) Arch^o Consejo Est^o Madrid).

(4) *Libros de acuerdos* (idem).

hautes fonctions où l'avait appelé la faveur de la reine. Il ne faut pas trop le regretter. Autant que nous avons pu nous en rendre compte, le Conseil s'occupait surtout de questions peu importantes, d'intérêts particuliers. Au lieu de la préparation ou de l'examen de projets de lois, occupation exceptionnelle, il donnait son avis sur des questions ecclésiastiques, sur des autorisations demandées par les ministres d'arrêter ou de poursuivre des agents de l'autorité (1), sur des rivalités entre fonctionnaires (2). Il examinait aussi les demandes de sociétés commerciales et industrielles qui se constituaient ou se transformaient, celles, très nombreuses, des compagnies qui allaient construire les chemins de fer. Martínez intervint-il dans ces diverses questions qui se réglèrent de 1851 à 1854 ? on ne peut l'assurer, mais il y a tout lieu de croire qu'il dut prendre part à la discussion d'une affaire qui l'intéressait personnellement, à l'examen d'un projet de traité franco-espagnol destiné à garantir réciproquement la propriété littéraire dans les deux pays (3). Par une lettre à Bravo Murillo, nous savons encore que Martínez suivit les affaires courantes et qu'il en fit hâter l'expédition par les secrétaires (4). Il lui arriva même de s'intéresser à des détails plus modestes, relatifs à l'organisation matérielle du Conseil, à son installation, à l'ameublement de ses locaux (5).

En dehors de ses occupations parlementaires et administratives, Martínez ne négligeait pas complètement les études historiques. C'est en décembre 1850, qu'il acheva d'écrire sa grande œuvre, *l'Esprit du Siècle*, qu'il traînait depuis longtemps. Pour mettre au point quelques notes, il demanda des renseignements aux archives du Ministerio de Estado (6). Le dixième et dernier volume parut en 1851 (7). En 1853, Martínez de la Rosa reçut à l'Académie de l'Histoire son rival politique, Olózaga : piquante cérémonie que celle du 9 janvier

(1) On est frappé, en parcourant ces recueils de « acuerdos » de la quantité des autorisations demandées. On a nettement l'impression de cette lutte, jamais éteinte au XIX^e siècle, entre le parti au pouvoir et celui qui veut l'en chasser.

(2) Un très grand nombre. L'une de ces « rivalités » comiques fut celle qui éclata entre le Recteur et le Gouverneur de Grenade — celui-ci ayant refusé à celui-là un passeport pour aller à Jaen. L'éclat fut grand dans la ville. Le Conseil d'Etat indiqua aux Ministres intéressés l'utilité qu'il y aurait à rappeler à l'ordre ces fonctionnaires. Comme cette affaire est grenadine, peut-être retint-elle l'attention de Martínez (*Acuerdos*, 1854. T. II, p. 184-190).

(3) « Tratado que hubo de ocupar la atención más prolija en el Consejo (1852) dando margen a debates y a oposición a algunos de sus artículos ». Séance du 16 avril 1857.

(4) Carta a D. Juan Bravo Murillo, 15 juillet 1852. Bibl. Nac. Madrid. Ms. 12.976-6.

(5) Carta a D. Juan Bravo Murillo et autre lettre du 7 septembre 1852. Bibl. Nac. Madrid. Ms. 12.976-5.

(6) Lettre à L. de Cueto, 14 décembre 1850. (Coll. particulière de M. Lázaro Galdeano, de Madrid).

(7) Madrid, Espinosa, 1851. Il contient l'histoire des règnes de Charles X et de Louis-Philippe. Le tome précédent est daté de 1850, chez Espinosa également. Il est intitulé *la Revolución y la Santa Alianza*.

où le chef progressiste exalta dans son discours les Fueros d'Aragon, et où le vieux modéré tâcha de prouver que les libertés locales, qui devaient fatalement disparaître devant le pouvoir des Rois, sans cesse plus envahissant, furent moins héroïquement défendues par les Aragonais, que la ville de Saragosse contre les Français (1). Le 24 avril de la même année, ce fut le tour du duc de Rivas : Martínez encore, l'accueillit et prononça un bel éloge de sa vie et de son œuvre dont il souligna l'importance historique (2).

Si l'on ajoute que Martínez de la Rosa fréquenta la haute société madrilène, s'associa à des fêtes où l'aristocratie se mêlait au monde des lettres (3), et, dans l'été de 1852, fit un voyage en Portugal où il s'occupa officieusement avec le cabinet de Lisbonne de la construction d'un pont international (4), on aura une idée assez complète de l'existence que mena Martínez de la Rosa, jusqu'à l'année 1854, date à laquelle va changer la fortune du parti conservateur espagnol.

II

En juillet de cette année, en effet, prend fin le décennat des modérés. Du parti lui-même sort le général qui tente de renverser le Ministère. Bientôt, vaincu, il s'allie aux Progressistes : O'Donnell introduit Espartero. Pendant deux ans, les Conservateurs seront exclus du pouvoir.

Qu'advint-il de Martínez durant son éloignement forcé de la vie publique et du Conseil d'Etat, supprimé le 18 août 1854 ? A quoi occu-

(1) *Discursos leídos en las Sesiones públicas que para dar posesión de plazas de número ha celebrado desde 1852 la Real Academia de la Historia*. Madrid. Matute 1858. P. 145-153.

(2) *Idem.*, p. 259-268.

(3) Le Marquis de Molins organisa à la Noël de 1851 un souper auquel étaient invités les principaux écrivains du temps. L'invitation et les réponses étaient des sonnets à rimes imposées. Celui de Martínez commençait par le quatrain suivant, pas très édifiant, certes :

*Aunque arriesgue en la cena mi salud
Quebrantada de tiempo inmemorial,
Más de una vez en pascua y carnaval
Sentí que vacilaba mi virtud.*

A la Noël de 1853, le marquis de Molins demanda aux divers corps constitués leur opinion sur l'idée d'un autre souper. Le Conseil d'Etat envoya un avis très favorable et rédigé en termes fort amusants par C. Nocedal, en son nom et en celui de Martínez de la Rosa, et de Gil y Zárate.

Le Marquis de Molins recueillit toutes ces compositions joyeuses et celles de 1855 et de 1856 dans un ouvrage *Las Cuatro Navidades*. Madrid, imprenta nacional, 1857, qui fut vendu au profit d'œuvres de bienfaisance. Voir art. de Araujo Costa, L. *Epoca*, 24 décembre 1923.

(4) Lettre citée à Bravo Murillo du 7 septembre 1852. Martínez fut émerveillé par la beauté du Portugal. « El hermoso país que he visto y de que tan escasa idea se tiene en España ».

pa-t-il ses nombreux loisirs ? Il est possible qu'il ait voyagé, bien que son grand âge ait dû le retenir à Madrid. Il demanda, en effet, à la Reine l'autorisation de se rendre en France pour s'y soigner. Mais nous ne savons pas s'il profita du congé de quatre mois qui lui fut accordé (1). En tout cas, il travailla. Il revint à son étude préférée, celle qui avait rempli ses longues années d'exil, l'histoire. En 1855, il fut chargé par l'Académie de l'histoire de prononcer le discours d'usage à la séance publique où la Compagnie célébrait l'anniversaire de sa fondation. Il retrouva un manuscrit déjà ancien et qu'il croyait perdu. C'était une esquisse de la politique espagnole des rois catholiques aux dernières années du xvii^e siècle (2). Elle devint son discours, le *Bosquejo histórico de la política en España, en tiempo de la dinastía austriaca* (3). Encouragé par le succès que le public réserva à ce travail, Martínez prolongea son étude jusqu'à l'époque contemporaine. Malgré les difficultés qu'il trouva à écrire l'histoire des deux derniers règnes et les scrupules qui l'assaillaient, il ne se découragea pas et en 1857, publia chez Rivadeneyra les deux volumes du *Bosquejo histórico*. D'un dessein moins ambitieux que l'*Esprit du Siècle*, cet ouvrage constituait sans nul doute, au moment où il parut, la meilleure vue d'ensemble sur l'histoire de la politique espagnole des Rois catholiques à l'heure présente.

A l'Ateneo qu'il présidait depuis 1852, il prononça le 27 novembre 1854, à l'occasion de l'ouverture des cours, un discours, véritable leçon de prudence pour les hommes d'Etat, et résumé des idées politiques de son auteur. Le « juste milieu » y était célébré avec éloquence (4).

Pendant ce temps de retraite politique, Martínez prit encore part à quelques cérémonies. Il représenta l'Académie espagnole, dont il était le directeur, au couronnement du vieux poète Quintana, qui fut célébré en grande pompe au Sénat, le 25 mars 1855 (5). A l'Ateneo, encore, il prononça le 12 janvier 1856, un discours philosophique et histori-

(1) L'autorisation de la Reine est du 16 juin 1855. Exp^{to} Pers. (Dossier). Arch^o Min^o Est^o Madrid. Il existait dans la Bibliothèque de Martínez le *Catalogue de l'Exposition de 1855*. Si Martínez n'alla pas en France, il avait donc sérieusement songé à ce voyage.

(2) *Bosquejo histórico*, ouv. cit. T. I. Advertencia p. 5.

(3) Discurso leído en sesión pública en la Real Acad^a de la H^a. Madrid. J. Montgrifo, 1855, in-4^o, XXII, p. 66.

(4) Madrid, González, 1854.

(5) Voir *Coronación del eminente poeta D. M. J. Quintana*. Madrid. Rivadeneyra 1855. Cette brochure se trouvait dans la bibliothèque de Martínez de la Rosa. Elle contient une notice de V. Barrantes rappelant comment quelques journalistes ont eu les premiers l'idée de cette cérémonie qui, ensuite, a été approuvée par tout le monde. On y trouve diverses poésies en l'honneur de Quintana ; le discours que prononça Calvo Asensio, la cantate de López de Ayala et de Arrieta qui fut exécutées au moment du couronnement, et le programme de la cérémonie. Cette fête, organisée par le Journal *Iberia*, antiodéré, dissimulait mal son caractère politique : c'était, pour les progressistes, l'occasion de rappeler les glorieuses années de Cadix et de la Constitution de 1812. Cela explique que Martínez de la Rosa n'eut qu'un rôle officiel très secondaire dans cette cérémonie.

que, à l'occasion de l'ouverture des Cours. Martínez célébra les bienfaits de l'instruction largement répandue et de l'esprit de tolérance. « Il ne me paraît pas possible, ajouta-t-il, que l'indépendance de l'Europe puisse être de nouveau menacée par un Charles Quint, un Louis XIV ou un Napoléon ; ni qu'il se reproduise une guerre de Trente Ans comme celle qui s'acheva par le célèbre traité de Westphalie, ni une guerre semblable par sa durée et ses ravages à celles qui, au début de ce siècle, couvrirent de sang le continent. Les temps sont tellement changés que même le successeur de Napoléon, en s'asseyant sur le trône de France a dû dire, pour tranquilliser sa propre nation et les nations étrangères : « L'Empire c'est la paix (1). »

Quelques discours donc, et le *Bosquejo*, tels furent les principaux ouvrages qui occupèrent Martínez de la Rosa pendant la domination du parti progressiste. Il est difficile de savoir s'il joua un rôle actif dans le renversement de ses adversaires. Nous croyons qu'il dut s'éloigner de tout complot modéré quel qu'il fût. Son respect de l'ordre, et maintenant son grand âge, lui firent désapprouver toutes les tentatives violentes pour ruiner la force des libéraux. Mais après la chute d'Espartero, et dès que O'Donnell, puis Narváez eurent brutalement liquidé l'œuvre des Cortes constituantes, et ramené l'Espagne à son état politique de 1854, Martínez reparut sur la scène politique (2).

Son parti se trouvait maintenant, compris entre les conservateurs résolus, comme Bravo Murillo, et le nouveau groupe de l'*Union libérale*, qui représentait une légère orientation vers la gauche (3). La première chambre qui fut réunie le 1^{er} mai 1857, et qui, comme bien on pense, fut triée avec soin, le choisit pour son président, par 178 voix sur 183 votants : manifestation significative qui affirmait le retour au temps passé. Martínez remercia ses collègues d'approuver ses principes politiques, toujours constants, et qu'il résuma ainsi : unir l'ordre et la liberté (*hermanear el orden con la libertad*) (4). Dans cette Assemblée, « presque de famille », s'étaient introduits quelques députés dont l'opposition au gouvernement donna parfois fort à faire au président. Au cours de plusieurs séances se produisirent, ce que les Espa-

(1) *Ouv. cit.* .

(2) Il fut renommé conseiller d'Etat le 7 novembre, puis vice-président le 17 novembre 1856. Ce même jour, il entra en fonctions, Exp^{te} pers^l Arch^o Consejo E^o, Madrid.

(3) Autour d'O'Donnell vinrent se grouper des modérés et quelques progressistes qui constituèrent un tiers parti, bientôt très influent. Tandis que les modérés avaient leur général attitré, Narváez, les progressistes, le leur, Espartero, l'*Union libérale* eut le sien, O'Donnell. Elle eut aussi son théoricien, Posada-Herrera. Ce nouveau parti fut naturellement attaqué par les deux autres. On reprocha à ses membres de n'avoir pas de principes fixes. On se moqua de l'hétérogénéité du groupe. On le compara à une cage de ménagerie où les animaux les plus divers auraient pu être rassemblés et qui aurait porté sur un écriteau : « Heureuse famille ! » (Discours de Alcalá Galiano au Sénat. Voir Lafuente, *ouv. cit.* T. VI, p. 581.)

(4) *D^o de Ses.* 9 mai 1857.

gnols appellent des « escándalos mayúsculos ». Si, jusqu'au 26 mai, le plus grand ordre régna à la Chambre, occupée à valider les élections de ses membres, tout changea dès que l'on commença à discuter la réponse au discours de la couronne : le moment était venu d'attaquer le cabinet. Canga-Argüelles, et le poète Campoamor, en particulier, troublèrent bruyamment le calme somnolent des Cortes. Leur langage un peu vif, leur ironie mordante les firent rappeler à l'ordre par le président qui s'affolait et s'irritait en constatant que les rieurs n'étaient pas de son côté et que les tribunes s'agitaient. Pour la plus grande joie de l'auditoire, des dialogues rapides s'engagèrent entre Martínez et les orateurs de l'opposition. Cette Chambre fait penser parfois à une salle d'étude. Le 26, premier engagement avec Canga-Argüelles qui, rappelé à l'ordre, s'excusa en alléguant son ignorance des usages parlementaires..., et continua. Nouvel avertissement et lecture du règlement. Nouvelle riposte. Enfin, le président promit pour bientôt la permission de parler. Le discours de Campoamor, le même jour, créa un nouvel incident. Le poète reprochait à l'« adresse » de taire certaines choses, comme la loi sur la presse que préparait le ministre Nocedal, et il s'employa à faire la procès de ce projet très réactionnaire. Il ne recula pas devant les mots d'« extravagance », d'« abomination ». « M. le député, interrompit Martínez, veuillez attendre un instant. Je vous prie et je prie tout le monde d'employer le langage noble qui vous est propre et qui est digne de cette enceinte. » Bientôt des murmures retentirent dans les tribunes. Martínez pria les huissiers d'y faire régner le calme. La comparaison de la Chambre et du Sénat avec des théâtres plus ou moins drôles déclenchait l'hilarité générale. Martínez réclama l'ordre. Campoamor proposa de s'arrêter, si le Président le jugeait à propos. On lui permit de continuer, mais sur un autre ton. L'orateur eut bientôt fait de s'attirer un nouvel avertissement quand il affirma qu'on ne pouvait, dans les journaux, dire que le ministre de l'Intérieur était sympathique — le procureur assurait que c'était de l'ironie — ni qu'il était respectable — c'était une épigramme. Quand Campoamor affirma que la liberté de la presse était supérieure à toutes les Constitutions, « chiffons de papier que le gouvernement enferme quand il le veut » (1), de nouvelles rumeurs retentirent et Martínez menaça l'orateur de lui retirer la parole. Le 26, des incidents analogues se produisirent, quoique moins vifs. Il n'échappait à personne que Martínez manquait d'impartialité, qu'il tâchait d'interrompre les adversaires de Narváez ou de leur refuser la parole (2). Le 18 juin, il arriva même que plusieurs députés protestèrent contre son

(1) « Papeles mojados que el gobierno archiva cuando quiere ».

(2) Le 27 mai, Martínez interrompt encore le député progressiste Santa Cruz ; le 2 juin, Ríos y Rosas. Le 3 juillet, Canga Argüelles dit : « ... pour ne pas être constamment interrompu, je renonce à la parole. Le 4 juillet, Reina se voit refuser la parole.

attitude et encouragèrent Caniga-Argüelles à continuer son discours : « Qu'il parle ! Qu'il parle ! », criait-on sur quelques bancs. Le 23, Rios y Rosas dit plaisamment ses vérités à Martínez : « Messieurs, je loue beaucoup la rigidité avec laquelle M. le Président dirige ce débat, et la rigidité spéciale avec laquelle il le dirige quand j'ai l'honneur d'importuner la Chambre... » Peu après commença un vif dialogue entre le député et le président. Celui-ci décontenancé se laissa aller jusqu'à employer des formules impératives, comme : « Je vous défends de continuer sur ce ton ». Le 29 juin, le député Egaña demanda la parole, qu'on lui refusait pour « demander justice contre le bureau, pour se plaindre du bureau » (1).

Cette Chambre de 1857, qui s'était occupée des chemins de fer et des routes, d'un emprunt et de l'enseignement national, connut donc aussi quelques joyeuses séances, agrémentées d'un tumulte peu redoutable, que la partialité du président avait parfois fait naître, que sa faiblesse avait grand'peine à dominer.

La Chambre fut dissoute le 16 juillet 1857. Trois mois après, on ne sait sous quelle influence, Isabelle se décida à remercier Narváez. Elle voulait un ministère plus libéral : elle chargea le général Armero de le constituer. Martínez reçut, dans le nouveau cabinet, le portefeuille des Affaires étrangères. C'était la quatrième fois qu'il se trouvait à la tête de ce département. Dans ses ministères précédents, il avait eu le temps de poursuivre quelques importantes négociations. Cette fois, sitôt appelé, sitôt congédié. Le 15 octobre, il s'installait au ministère d'Etat ; il en sortait le 14 janvier 1858. Que réalisa-t-il au cours de ce trimestre ? A peu près rien. Le cabinet Armero n'eut pour mission que de tenir un temps la place en attendant l'arrivée d'O'Donnel. Le grand événement de ce ministère fut l'accouchement de la Reine (2).

Le ministère Armero avait convoqué une nouvelle Chambre qui, à peine réunie (10 janvier 1858), lui donna le signal de la retraite. Le candidat à la présidence, patroné par le cabinet fut battu (3). Ne voulant

(1) Voir encore les désordres de la séance du 3 juillet *D^e de Ses*,

(2) Martínez de la Rosa ne signa aucune convention internationale importante. Durant son administration, le 4 novembre 1857 furent échangées à Turin les ratifications du traité du 6 septembre conclu entre l'Espagne et la Sardaigne, réglant la réciproque extradition des malfaiteurs. Il se borna à nommer quelques agents diplomatiques ; à choisir, comme sous-secrétaire, son ami Comyn, de l'ambassade de Londres. Il assista à la remise des lettres de créance du nonce. La naissance de l'héritier royal obligea, pour quelques jours, le ministre des affaires étrangères à quelque activité. Martínez dut assister à la présentation solennelle du Prince nouveau-né, puis à son baptême et à la cérémonie au cours de laquelle on le décora de la Croix de la victoire, de la Toison d'Or, des Croix d'Isabelle la Catholique et de Saint-Jean de Jérusalem. Il expédia enfin les décrets du 12 décembre étendant aux condamnés des colonies le bénéfice du décret d'amnistie, accordé le 7, à ceux de la métropole. A la fin de décembre, la Gazette publiait sous la rubrique du ministère d'Etat les tarifs douaniers de l'Argentine pour 1858.

(3) Mayans, vieil ami personnel de Martínez. Le *Guirigay* du 21 février 1839 se

pas suivre l'exemple de Bravo Murrillo, et fidèle aux principes parlementaires, le ministère démissionna. Martínez redevint simple député et reprit le 17 février ses fonctions au Conseil d'Etat (1). Au cours de la législature, qui fut suspendue le 13 mai 1858, et définitivement terminée le 11 septembre, il ne joua aucun rôle important. Au Conseil d'Etat, il s'occupa d'un projet de traité franco-espagnol relatif à la frontière des deux pays, de l'embouchure de la Bidassoa à la colline de Añalarra, aux confins de la Navarre et de l'Aragon (2). De même, il intervint activement dans la discussion du projet de traité hispano-anglais sur la propriété littéraire (3).

Au mois de janvier 1858, O'Donnell devenait enfin Président du Conseil. Son avènement attendu, et préparé par Isturiz et Posada-Herrera, était maintenant un fait. Martínez, cette fois, ne démissionna pas. Il acceptait ce nouveau maître de l'Espagne. Il se ralliait à lui, au parti de l'Union libérale, dont, jusqu'à la fin de sa vie, il fut le défenseur à la Chambre des Députés, avec plus de bonne volonté que de force et de vigueur.

A la Chambre qui se réunit le 1^{er} décembre 1858, Martínez représenta un district de Grenade (San Justo). Il fut élu président de la nouvelle Assemblée. Cette fois encore les débats furent souvent très agités, car le Ministère de l'Union libérale comptait au Parlement de redoutables adversaires, progressistes ou purs conservateurs. Martínez eut souvent fort à faire pour rétablir le calme. On eut parfois la sensation que le Président était un ancêtre de la politique, et qu'il ne pouvait plus contenir la fougue des jeunes députés.

Au cours de cette législature, Martínez ne se borna pas à présider. Un jour, comme un simple député, il demanda la parole. Après les vacances de 1859, la Chambre s'occupait de la question romaine. Comme le 29 août un acte additionnel au Concordat de 1851 avait été signé avec Rome (4), les adversaires du Ministère attaquèrent la politique de l'Espagne dans ses relations avec le Saint-Siège, particulièrement le Concordat de 1851. Martínez tâcha de répondre à ces critiques : ce fut l'avant-dernier discours politique qu'il prononça (5). Malgré toute son éloquence, ce discours ne fut pas le plus décisif du débat : déjà avait

moquait déjà à cette date de l'amitié obséquieuse que portait Mayans à Martínez. Il siégeait à son côté, lui passait ses notes, ramassait ses feuillets. Le public des tribunes l'appelait le « Tirabeque de Martínez ».

(1) Vice-président. Avait été nommé le 13 janvier 1858, sitôt après sa sortie du ministère, Expt^e Pers^l (Dossier). Arch^o Consejo Estado.

(2) *Acuerdos* 1856-7.III. (Arch^o Consejo de Estado Madrid).

(3) *Acuerdos* 1857.III. Séance du 15 avril (Arch^o Consejo de Estado Madrid), et N^o 783 Estado 1857 (*Id.*)

(4) Cette convention de 1859 accordait au clergé espagnol le droit d'être propriétaire ; en échange, Rome reconnaissait la vente des biens ecclésiastiques... Voir J. Becker, *Relaciones dipl. entre España y la S^a Sede*. Ouv. cit. p. 191-201.

(5) *D^o de Ses.* 15 octobre 1859.

retenti la voix de Cánovas del Castillo, pour qui s'ouvraient les plus grandes destinées.

Martínez présida encore la nouvelle Chambre, celle du 25 mai 1860, élu par 181 voix sur 206 votants. Il se montra toujours un fidèle auxiliaire du gouvernement, tâchant de contenir l'opposition, de tempérer la vivacité de ses orateurs, agitant impitoyablement la sonnette redoutée (1). Parfois, l'ironie avec laquelle il interrompait un discours amusait l'auditoire, quand il déclara, par exemple, au député Torre : « Personne ne regrette autant que moi de se priver du plaisir d'entendre votre Seigneurie ; mais chargé de faire observer fidèlement le règlement, je ne peux permettre que vous continuiez de parler » (2). Parfois, sa sévérité entraînait des protestations, comme celle de Rivero : « ... ce qui n'est pas admissible, c'est que M. le Président de la Chambre, abusant du règlement, prive un député de la parole » (3). La « rigueur » de Martínez fut à plusieurs reprises critiquée avec force ; sur un ton plaisant aussi, comme par Valero Soto, qui dit un jour : « La rigueur de M. le Président nous oblige à poser les questions comme dans le catéchisme, et à être satisfaits d'une réponse quelconque » (4). » Le 6 mars, le fougeux Sagasta déchaîna une tempête en déclarant, au cours d'un brillant discours sur les événements d'Italie, qu'Isabelle II reine d'Espagne « par la volonté du peuple » ne devait pas s'opposer aux désirs ardents de la nation italienne. Le ministre d'état releva violemment ces paroles. Le bruit gagna les tribunes. Martínez rappela à l'ordre le député, menaça le public d'expulsion ; puis il prononça quelques phrases pour protester contre les paroles du jeune orateur qui avait conquis les suffrages de l'auditoire (5). Nouvel incident le 4 mai, créé par le député Rivero, et qui entraîne un dialogue fort animé (6). Il apparaissait

(1) Le député de Pedro, interrompu, s'écrie : « Ya temía yo la campanilla del Sr Presidente... » (*Dº de Ses.* 18 février 1861).

(2) *Dº de Ses* 13 juin 1860. Le 16 novembre, il empêcha le même Torre de parler. Le député avait dit que d'après ce qu'il avait entendu, il « avait tiré au clair deux choses » (*sacado en limpio dos cosas*). Martínez lui répondit : « Votre Seigneurie peut tirer au clair tout ce qui lui plaira, mais elle ne peut parler ».

(3) *Dº de Ses.* 3 décembre 1860. L'incident fut assez vif.

(4) *Dº de Ses.* 2 mars 1861.

(5) *Dº de Ses.* 5 mars 1861.

(6) *Dº de Ses.* 4 mai 1861. Le député Rivero avait dit que le gouvernement s'était occupé des petits employés avec « impertinencia ». Le mot fut relevé par Martínez. Ce fut le point de départ du joyeux dialogue suivant que nous citons dans le texte original :

— ¿No sabe S. S. latín ? ¿No sabe que la palabra *pertinente* viene de *pertineo*, *pertines*, que significa *pertenecer*, ser de la cuestión, tener aplicación al asunto de que se trata ?

— Sr diputado, orden ; le amonesto a S. S. por la primera vez.

— Puede S. S. hacerlo por cuatrocientas veces.

— Le amonesto a S. S. por segunda vez. Sr Secretario, sirvase V S. leer el artículo del reglamento.

— Que se lean todos los artículos del reglamento. No permitiré de ningún modo que se diga que yo he faltado al decoro de ninguna manera.

nettement que la direction des débats parlementaires devenait chaque jour plus pénible au vieillard qui les présidait.

Au cours de cette législature, Martínez reprit une fois sa place de député, et prononça un grand discours, le dernier de sa longue carrière parlementaire (12 mars 1861). La formation du royaume d'Italie qui, à plusieurs reprises, avait été commentée à la Chambre, lui fournit le sujet de son discours qui s'acheva par une formule éloquente : « La liberté comme toutes les plantes, a besoin de soleil et de plein air et elle ne fleurit pas sur l'ardente lave des révolutions (1). »

La Chambre, à peine dissoute, fut remplacée par une nouvelle assemblée dont Martínez fut encore le Président. Il était toujours le candidat ministériel, et, malgré le scrutin secret, il obtint deux cent quatorze voix, tandis que quatre-vingt-neuf seulement étaient attribuées à Ríos y Rosas, une à Mayans (2). Martínez remercia ses collègues par une petite allocution qui reçut les éloges de la presse (3). Au cours de cette législature, dont il ne vit pas la fin, il ne dirigea pas toutes les séances. Comme d'ailleurs dans les législatures précédentes, il céda souvent le fauteuil aux vice-présidents. Sur le nom de Martínez, au moment de l'élection, se portaient les suffrages des ministériels : c'était la manière classique de se compter et de se comparer à l'opposition. La manifestation terminée, pour diriger les débats souvent agités, les vice-présidents montaient au fauteuil (4). Pour la dernière fois, Martínez présida la séance du 27 décembre 1861. A la reprise des travaux de la Chambre, le 2 janvier, Lafuente le remplaça.

Si depuis la restauration de 1856, le rôle parlementaire de Martínez et son zèle administratif furent moins actifs que par le passé, hors de la Chambre, dans des assemblées plus pacifiques, Martínez prit souvent la parole. Soit à des cérémonies officielles soit à l'inauguration des Cours de l'Ateneo, il prononça des discours d'allure philosophico-histo-

— Al órden, S^r diputado.

— Que se lean todos los artículos del reglamento ; al fin de ellos yo pondré uno que dirá que no he faltado al decoro debido al Congreso.

— S^r Diputado, suplico a V. S. que guarde el decoro debido.

— Yo guardo el decoro que debo ; acaso le guardo con algunos más de lo que debiera guardarlo. »

Après cette dernière impertinence, se sentant vaincu, Martínez ajouta : « S^r Rivero continue V. S. su rectificación con la moderación conveniente ».

(1) *D^o de Ses*, 12 mars 1861.

(2) Et un bulletin blanc. Voir la *Correspondencia* n^o du 9 novembre 1869. Ce journal reproduisait un extrait du *Constitucional* célébrant le triomphe du ministère auquel l'Espagne doit « la liberté sans licence, l'ordre sans tyrannie, base et fondement (base y fundamento) du développement de sa richesse, du respect et de la considération que lui accordent les nations étrangères. »

(3) Le *Contemporáneo* du 10, en signale les mérites d'autant plus considérables que Martínez avait atteint un âge très avancé. La *Epoca*, du 10 février, publia ce discours, comme un hommage à la mémoire de Martínez.

(4) Généralement, Martínez assistait un moment à la séance. Rares sont les séances où il ne parut pas.

rique, toujours éloquentes. Le 13 novembre 1856, il examina le problème de « la moralité considérée dans ses rapports avec les particuliers, avec l'Etat et avec la politique des nations ». Ce fut l'occasion de célébrer le sentiment religieux, seul frein capable de contenir les hommes en ces siècles où leur puissance semble infinie, et de rappeler que les nations corrompues, l'Inde, la Grèce, Rome, et l'empire mauresque espagnol étaient vouées à la ruine, comme les Grands ambitieux Charles Quint, Louis XIV et Napoléon, à une sombre fin (1). Ce discours de l'Ateneo est à notre avis l'un des plus remarquables, par la composition et l'éclat du style. Le 25 avril 1857, Martínez assista à Alcalá de Henares à la « reinhumation des restes mortels de Cisneros dans l'église magistrale ». Après le banquet, il prononça l'éloge du Grand Cardinal (2). Le 16 novembre, « il ouvrit les cours de l'Ateneo » (3) ; il présida la première réunion de l'Académie de jurisprudence et de législation (4). En novembre 1858, il inaugura les cours de l'Ateneo par un discours rappelant celui du mois de janvier 1856, sur les caractères du temps présent. Il parla des progrès matériels et moraux que l'on observait dans divers pays. « Seules, dit-il, peuvent avancer les nations guidées par la torche du christianisme (5). » L'année suivante, vers la même date et pour la même occasion, nouvelle allocution (6).

Le 18 novembre 1861, dernier discours.

Dans ces derniers jours, Martínez s'occupait de préparer une édition de ses œuvres complètes (7). Elle ne put être terminée avant sa mort. Seuls parurent les volumes renfermant les pièces de théâtre (8). Il voulait également recueillir, sous le titre d'*Opusculs*, ses ouvrages encore inédits (9). A ce moment aussi, il surveillait les répétitions d'*Œdipe* qu'interprétait un acteur français, Lacoste, de l'Odéon (10).

Dernière vision de Martínez : au Prado, un soir d'été ; de nombreux promeneurs. L'un d'eux, élégant, très vieux. Pantalon blanc, gilet d'alpaga. « Il regarde tout curieusement avec son face-à-main, comme ceux des dames (11). »

(1) *Ouv. cit.*

(2) Voir Goicoerrotea, R. *Relación de la solemne ceremonia...* *Ouv. cit.*

(3) *Ouv. cit.*

(4) *Acta de la sesión inaugural de la academia...* *Ouv. cit.*

(5) *Ouv. cit.*, Discours du 3 novembre 1858.

(6) *Ouv. cit.* Discours du 12 novembre 1859.

(7) *Correspondencia*, 9 février 1862.

(8) *Rivadeneyra*, 1861, 3 volumes.

(9) *Correspondencia*, 14 février 1862.

(10) *Correspondencia*, 14 janvier 1862 et 13 février 1862.

(11) Léon y Castillo, Marqués del Muni. *Mis Tiempos*, *Ouv. cit.* T. I, p. 4 ch. II. V. aussi J. Nombela, *Impresiones* II. 418, Cejador. *Hª de la leng. y lit. cast.* VI, 358. On peut ici signaler les relations amoureuses de M. d. l. R. et de Magdalena Gaye qui commencèrent en 1847 et se prolongèrent jusqu'à la mort de Martínez. En 1857 naquit une fille, que nous avons connue à Madrid et qui était en 1924 surveillante à la prison des femmes. Cette femme recevait un secours de l'Académie espagnole. Ayant signalé son existence à des amis de Grenade, nous avons pu obtenir que le

Le 7 février 1862, à six heures du soir, Martínez s'éteignit doucement dans son domicile de la calle de las Rejas. Malade depuis un mois environ, il succombait à une affection de poitrine. La nouvelle arriva à la Chambre pendant une séance secrète où l'on examinait la plainte de González Bravo contre le vice-président Lafuente, qui lui avait refusé la parole. On vit alors Olózaga, le vieil adversaire du disparu, engager les députés à la concorde, afin de suivre l'exemple que toute sa vie avait donné Martínez de la Rosa. « Les députés de toutes les opinions accueillirent par d'extraordinaires applaudissements les paroles qu'Olózaga prononçait en versant des larmes (1). » Le deuil fut général. La presse de tous les partis célébra le glorieux disparu (2). La Chambre décida de voiler d'un crêpe la tribune présidentielle (3). Le Sénat s'associa à la douleur publique (4). L'Ateneo suspendit ses cours pour trois jours. Devant le corps embaumé, exposé dans une chapelle ardente, où veillaient les hallebardiers, défila, recueilli, le peuple de Madrid (5). Les obsèques furent solennelles (6). Le roi conduisit le deuil (7). Le jour même, le 10, Lafuente prononça un bel éloge de Martínez auquel s'associèrent quelques députés, dont Olózaga et le ministre Collantes, au nom du gouvernement (8). Le 15, à San Francisco, on célébra une grande cérémonie religieuse (9). L'Académie espagnole, le 28, organisa une « Velada (10) ». Beaucoup de villes de province, Grenade, particulièrement, glorifièrent la mémoire du défunt (11).

gouvernement espagnol lui accordât une pension viagère de 3.000 pesetas. Magdalena Gaye essaya à diverses reprises, après la mort de Martínez, de faire déclarer sa fille héritière de Martínez, le testament ayant établi comme légataire universelle, la comtesse de Cabarrús, belle-sœur de M. d. I. R. Voir *Gaceta de Madrid* 10 janvier 1880. La fille de Martínez possédait quelques billets d'amour écrits par son père.

(1) *Correspondencia*, 8 février 1862.

(2) Voir par exemple *La Epoca*, du 8 février 1862, qui, bordée de deuil, recueillit des articles parus dans les principaux journaux. Même la *Iberia* et la *Discusión*, organes des adversaires de Martínez, s'associèrent à ce deuil général.

(3) *Correspondencia*, 8 février 1862.

(4) *Constitucional*, 9 février 1862.

(5) *Correspondencia*, 9 février 1862.

(6) « Madrid no recuerda una más completa ovación fúnebre, pareciendo que todas las clases han querido rendir tributo en los restos humanos de D. F. Martínez de la Rosa, a la honradez, al patriotismo, etc... » Description de l'enterrement, *Correspondencia*, 11 février 1862.

(7) *L'Echo de Paris*, cité par la *Correspondencia* du 11, rappelait que deux fois seulement des rois avaient assisté aux obsèques d'hommes d'Etat : le prince Albert, à celles de Wellington, le roi d'Espagne, à celles de Martínez. La *Correspondencia* ajoute que le roi assista aussi à celles du général Castaños.

(8) *Correspondencia*, 11 février 1862 ; on trouve de longs extraits des discours dans *Martínez de la Riva, Biografía... ouv. cit.* p. 258 et suiv.

(9) Les préparatifs, le programme et le compte-rendu, dans *Correspondencia*, 12, 14, 15, 16 février.

(10) *Constitucional*, 1^{er} mars 1862. L'éloge funèbre fut lu par T. Rodríguez Rubí *Ouv. cit.*

(11) La *Correspondencia* du 11 février signale que les journaux de province pren-

Dans cette pompe funèbre, disparaissait celui qui avait été mêlé à tout le xix^e siècle espagnol, et dont la vie refléta les fluctuations souvent violentes, de cette période. Ces suprêmes honneurs terminaient dignement une existence qui, après les audaces de la jeunesse, s'était écoulée dans les grandeurs officielles, les dignités administratives, et une opulence enviable (1).

nent part à la douleur publique. La *Epoca* du 23 dit que dans la plupart des capitales de province on célèbre des « exequias » solennelles pour l'âme de Martínez. La *Correspondencia* du 16 publie un télégramme de Cadix annonçant qu'une cérémonie a été célébrée dans l'oratoire de Saint-Philippe où se réunirent les Cortes pendant la guerre d'Indépendance. Pour Barcelone, *Corresp.* du 19. Pour Grenade, *Corresp.* 17, 19. L'éloge funèbre fut prononcé par F. Fernández y González, *ouv. cit.* V. aussi un autre éloge de F. Bermúdez de Cañas de la Torre, à la Société des « Amis du Pays », *ouv. cit.*, prononcé en 1864.

(1) Le testament de Martínez, qui nous a été aimablement communiqué par le comte d'Albiz, descendant d'un exécuteur testamentaire de Martínez, révèle, en effet, cette situation financière brillante de Martínez. (30.536 réaux d'argent liquide ; 310 628 réaux en titres ; une boîte en or avec le portrait de Louis-Philippe, ornée de dix-huit brillants, estimée 20.000 réaux ; de nombreux bijoux ; de l'argenterie, un mobilier de bureau luxueux etc., etc...

CINQUIEME PARTIE

L'ORATEUR ET L'HISTORIEN

CHAPITRE PREMIER

L'Orateur

Martínez de la Rosa a beaucoup parlé. Trop. On s'en aperçoit en dépouillant le *Diario de Sesiones* (Journal Officiel). Depuis le premier jour où il entra aux Cortes, jusqu'à la veille de sa mort, alors qu'il présidait encore la Chambre espagnole, il a saisi toutes les occasions de se faire entendre. Chef de parti, il se devait de tenir le rôle de speaker. Loin de mépriser l'éloquence, arme redoutable et souvent perfide (1), il la jugeait indispensable pour un homme d'Etat. Il croyait à l'éloquence. Ses adversaires n'ont pas manqué de critiquer l'idée peut-être exagérée qu'il se faisait de l'art oratoire. Ils sont même allés jusqu'à l'accuser d'avoir confondu la parole et l'acte. Ferrer del Rio a constaté l'abîme qui, selon lui, séparait chez Martínez l'intention de la réalisation. « Dans ses discours, écrit-il, il exposait avec véhémence, des théories judicieuses, mais il ne les a jamais converties en système, quand, ayant reçu l'investiture d'homme de gouvernement, il l'aurait pu en diverses occasions (2). » Le Français. Ch. Didier écrit lui aussi : « M. Martínez de la Rosa est un homme de parole, et son erreur radicale et permanente, celle qui lui a fait croire qu'il était homme d'Etat, c'est qu'il a toujours pris le discours pour l'action (3) ».

I

Avant de tenter une classification des nombreux discours prononcés par Martínez, il importe de constater que dans tous on retrouve quelques procédés qu'il convient de signaler dès l'abord. Leur persis-

(1) Rappelons le mot de Condorcet : « ...on a besoin d'accoutumer les esprits à la marche lente et paisible de la discussion, pour les préserver de cet art perfide par lequel on s'empare de leurs passions pour les entraîner dans l'erreur et dans le crime ; de cet art qui, dans les temps d'orage, acquiert une perfection si funeste. » *Œuvres*, ed. citée. T. XXI, p. 242-3.

(2) *Galería de la lit^a esp^a*, ouv. cit., p. 86.

(3) Art. cit. *Revue des Deux Mondes*, 1836, p. 307.

tance peut s'expliquer, semble-t-il, par l'éducation que reçut Martínez à l'Université de Grenade, et qui était essentiellement oratoire : discussions publiques, exposés et discours pour les examens et concours, où Martínez s'était signalé (1). Ajoutons, nous y avons insisté plus haut, que l'étude des mathématiques tint une grande place dans la formation intellectuelle de Martínez, et que le jeune professeur, dans son projet de réforme universitaire, voulait réserver une large place aux sciences exactes.

On ne se dégage que très lentement de son éducation première, si l'on s'en dégage totalement. Martínez, malgré les influences nombreuses qu'il subit par la suite et auxquelles sa nature plastique fut particulièrement sensible, demeura malgré tout, pour une bonne part, l'étudiant et le jeune maître de l'Université de Grenade. Il y paraît dans la composition des discours qui sont généralement construits avec soin, et suivant les règles de la « préceptive » oratoire. En premier lieu, le plan est souvent annoncé dès le début, quand le discours est de quelque longueur, et n'est pas une simple intervention, ou un développement pathétique ou lyrique. « L'article que l'on discute maintenant, Messieurs... renferme trois questions en peu de lignes, et des questions si diverses qu'elles pourraient très bien se séparer, sans nuire les unes aux autres : la première verse sur... la seconde... la troisième... (2). » « Cette pétition qui a l'avantage d'être très simple peut être examinée sous les trois aspects suivants (3) » : Formules et rigueur de composition que nous retrouvons dans tous les discours, même les plus importants (4).

Mais s'il est recommandé par les théoriciens de l'art oratoire de bien poser son sujet, il est non moins prescrit de bien terminer le discours, le plus souvent par un résumé. Martínez s'est également, durant sa longue carrière, conformé à ce précepte (5). Il finit ainsi son discours du 22 mars 1822 sur les troubles de Valence : « Je me borne à dire, premièrement, que pour ce qui est des événements malheureux de Valence, le Gouvernement a présenté les renseignements officiels ; deuxièmement, que le Gouvernement ne peut répondre d'un événement de cette nature ; troisièmement que jamais... ; quatrièmement, que..., etc. (6) ». Même

(1) V. plus haut, Ch. I, première partie.

(2) *D^o de Ses*, 22 janvier 1836 sur la loi électorale.

(3) *D^o de Ses*, 9 janvier 1835. On pourrait multiplier les exemples. Voir discours du 2 janvier 1835 et du 3 sur le budget de la justice ; celui du 5 sur le budget du ministère des finances.

(4) Par exemple, 8 janvier 1836 (loi électorale) 28 novembre 1837. (Paz, orden y justicia), 28 janvier 1838 (défense du cabinet O'Falia), 7 novembre 1843 (majorité d'Isabelle), 10 et 11 décembre 1843 (affaire Olózaga), 1^{er} mars 1847 (« mariages espagnols »).

(5) Martínez résume même parfois les paragraphes lorsqu'ils sont un peu longs. Ex. 18 octobre 1820.

(6) *D^o de Ses*, 22 mars 1822.

résumé à la fin du long discours prononcé en 1836 au moment de la discussion de la loi électorale (8 janvier).

Un tel souci de clarté peut apparaître aussi comme une exigence de la méthode mathématique. Ce qui est certainement d'origine mathématique, c'est le procédé fréquent de réduire les questions présentées à une formule simple : démarche du mathématicien appliquant l'algèbre au calcul et mettant un problème en équation. Dans des cas très nombreux, Martínez dépouille les questions de l'accessoire pour n'en conserver que l'essentiel : procédé commode, puisque l'orateur se débarrasse ainsi de détails qui pourraient entraver le développement et cacher le véritable problème. Mais procédé dangereux, si l'orateur n'est pas honnête et d'une conscience irréprochable, car il permet d'escamoter le vrai problème et de s'attarder à des détails qui cachent la difficulté vraie : L'orateur peut n'être qu'un sophiste. Martínez usa fréquemment et loyalement de cette tactique de « mise en équation ». « J'essaie toujours, a-t-il déclaré, de présenter toutes les questions de la façon la plus simple, comme je les conçois, autant pour voir si ma conviction gagne les députés qu'im'écoutent que pour que la Nation, en me jugeant, puisse connaître les raisons qui m'ont poussé à voter dans un sens plutôt que dans l'autre (1). » Dès ses premiers discours, il tâche de réduire les questions à débattre. Il reconnaît parfois la difficulté de cette opération : « Il n'est pas aisé de réduire à un centre commun d'unité toutes les idées qui ont été exposées dans cette intéressante discussion (2). » Une formule fréquente est celle-ci : « Par conséquent, toute l'affaire se réduit à.. (3). » « La plainte se réduit, d'après son exposé même [du colonel O'Donell] au fait que le gouvernement lui retira le commandement de son régiment, et l'envoya dans un village de la Manche (4). » « La question réduite à sa plus simple expression peut être ramenée à la suivante : « Est-il nécessaire oui ou non d'imposer à la Nation une contribution extraordinaire ? (5). » Et dans le discours contre la suppression de la dîme : « L'importance même [de l'affaire], je n'ai pas honte de le confesser, m'accable. C'est pourquoi j'essaie de ne pas la mêler à une autre question étrangère et qui n'a pas une relation immédiate avec elle (6). »

Martínez se rapproche encore du mathématicien par l'emploi de certains procédés de raisonnement. Le *dilemme* est l'un des plus fré-

(1) *D^o de Ses* 2 juillet 1840.

(2) *D^o de Ses*. 7 septembre 1820.

(3) *D^o de Ses*. 15 août 1820.

(4) *D^o de Ses*. 15 août 1820. Dans cette discussion, le député Ochoa fit remarquer que la méthode de Martínez était critiquable, qu'elle simplifiait trop les débats, et que dans le cas présent, il fallait encore considérer que la dignité du colonel avait été blessée et sa liberté violée.

(5) *D^o de Ses*, 2 juillet 1840.

(6) *D^o de Ses*, 15 juin 1840.

quemment utilisés par l'orateur. Dès que l'affaire a été ramenée à sa plus simple expression, Martínez pose les questions suivantes : la mesure que l'on examine est-elle juste ou injuste ; est-elle utile ou inutile ; est-elle praticable ou impraticable ? Suivant la réponse qu'il se donne à lui-même, il propose l'acceptation ou le rejet du projet discuté. Dans les discours nous retrouvons sans cesse la formule « De deux choses l'une », ou bien les interrogations « oui ou non ? » Ce procédé fort habile et qui frappe l'esprit des auditeurs, souvent trop paresseux pour comprendre que le dilemme représente une réduction artificielle ou trop étroite d'un problème, apparaît dans les premiers discours de Martínez aussi bien que dans ceux de l'âge mûr ou de la vieillesse. En 1820, au moment où les « exaltés » proposent des mesures d'exception, Martínez répond : « de deux choses l'une : ou le péril qui menace le salut de l'état est un péril ordinaire, de ceux qui laissent le temps pour des enquêtes légales, ou non. S'il laisse ce temps, pourquoi les Cortes se transformeraient-elles en Tribunal ; pourquoi ne suivrait-on pas les règles indiquées par la Constitution ? S'il ne le laisse pas, qu'obtient-on par cet article (1) ? ». Même raisonnement à propos de l'affaire de Vinuesa (2) : « Ou le Gouvernement connut [le projet du crime] ou il ne le connut pas : s'il le connut à l'avance, il aurait dû le prévenir. Il est criminel s'il ne l'a pas fait. S'il ne le connut pas, on peut donc conspirer contre la sûreté publique et préparer une action de cette sorte sans que la nouvelle en arrive au gouvernement ? (3) » Même raisonnement en 1840, dans les discours sur le rôle électoral des conseils généraux (4) et sur le droit des communes de ratifier les élections municipales (5) ; en 1851, dans celui contre le parti progressiste qui n'avait pas perçu certains impôts, alors qu'il était au pouvoir : « ou ces contributions étaient nécessaires ou elles ne l'étaient pas. Si elles n'étaient pas nécessaires, elles n'auraient pas dû être établies, surtout par un parti qui n'impose au peuple que les charges les plus strictes, les larmes aux yeux. Si elles étaient nécessaires, pourquoi ne les perçut-on pas ? (6) ».

On pourrait multiplier ces exemples. Nous préférons indiquer d'autres procédés de l'art oratoire de Martínez, tels le syllogisme ou le raisonnement par l'absurde. Au moment où, dans la discussion du Code pénal, Martínez combattait le droit pour le souverain de prononcer la peine de l'exil perpétuel, il tint le raisonnement suivant qui, remarquons-le en passant, semble un exemple donné par un professeur de logique à ses étudiants devant lesquels il expliquerait et analyserait

(1) *D° de Ses.* 24 octobre 1820.

(2) *V.* plus haut, p. 112.

(3) *D° de Ses.* 5 mai 1821.

(4) *id.* 14 mars 1840.

(5) *id.* 4 juin 1840.

(6) *id.* 8 juillet 1851.

le mécanisme du syllogisme : « Mon observation, donc, se réduit à un simple syllogisme. Le roi, par lui-même, ne peut imposer aucune peine. Démonstration : l'article de la Constitution. Or, l'exil perpétuel est une peine. Preuve : le Code pénal, Donc, le roi ne peut pas l'imposer (1) ». Le « raisonnement par l'absurde » apparaît dans le discours sur la dime, de 1838, avec une ampleur extrême. Il constitue, peut-on dire, l'argumentation centrale du discours qui peut se réduire à ceci : La dime existe. On veut la supprimer. Supposons qu'elle n'existe pas. Il se produirait un grand déficit. Il faut donc la conserver (2).

Mais, outre ces procédés de composition, Martínez a retenu de son éducation oratoire des figures : images, comparaisons, métaphores, dont il sait le pouvoir sur le public. Elles sont si nombreuses dans ses discours qu'elles semblent bien lui être apparues comme l'ornement essentiel du discours. Le premier groupe contient des images qu'à coup sûr, il n'a pas inventées, lieux communs de l'éloquence (3) tirées de la mer et de la *navigation*. A chaque instant, le second terme de la comparaison sera d'ordre maritime ou nautique, le port, l'écueil, le récif, la vague, les flots, le pilote, le bateau et l'ancre (4).

Autre groupe : celui des images tirées du vocabulaire *militaire et guerrier* : Place assiégée, bélier, canons, assauts, plans de bataille (5).

(1) *Dº de Ses*, 16 janvier 1822.

(2) *Dº de Ses*, 29 mai 1838. Ce discours est l'un des plus logiquement composés.

(3) « Rares sont les livres où l'on n'emploie pas l'allégorie du *navire* comme symbole des choses humaines. Il n'y a pas moyen d'échapper à un topique si rebattu ... » A. Ganivet, *Idearium español*, *ouv. cit.* p. 61.

(4) « Que dirait-on d'un simple *pilote*, qui, chargé du gouvernement d'un *bateau* et sans prêter attention aux *écueils* et aux *bancs de sable*, laisserait ce *navire* se conduire au gré des vents, et dirait, tranquille dans sa témérité : « Advienne que pourra ? » (19 octobre 1820). « ... Nous indiquons les *écueils* que l'on peut heurter, non comme des accusateurs qui font des reproches [au *pilote*] pour un *nauffrage*, mais comme des amis qui disent : « Là périt un *bateau* ». Dirigeons vers une autre route le *bateau* de l'État, afin qu'il ne périsse pas lui aussi (20 septembre 1834). « Il est resté ensuite une certaine *houle* sourde, un certain *murmure des vents* qui n'ont pu encore être calmés. » (7 novembre 1840) [Les nations continentales] « ont toujours *navigué* comme des *bateaux* sans *gouvernail* sur une *mer* perfide ». (4 mars 1847). Au contraire [les monarchies constitutionnelles] « ont été comme une espèce de *port* où se sont réfugiées les nations, fuyant les *bourrasques déchaînées* et les *tempêtes*..... » (2 décembre 1844).

(5) « Les Cortes sont les *sentinelles avancées* contre les abus du pouvoir. » (5 septembre 1834). « On conçoit à peine comment une monarchie peut résister à cet *assaut* continuel, à ce *choc* des factions, si tenace et si rude, contre l'édifice social, comme l'était, contre un mur, le *bélier* des Anciens » (5 septembre 1834). « La Constitution est comme un *parapet*, contre lequel certains *font feu* pour se défendre. » (23 avril 1840). [Les discussions sur la loi municipale] ont été jusqu'à ce jour « une sorte d'*escarmouche* ; *rencontres* partielles qui précèdent toujours une grande *bataille* » (12 mai 1840). [Les adversaires de cette loi] « ont attaqué la *forteresse* comme ils l'ont voulu, présentant tous les arguments, posant toutes les questions qu'ils ont jugé convenables, et dirigeant leurs *coups*, bien à l'abri, contre toutes les parties du projet, tandis que la Commission... a été comme *assiégée*, défendant une *brèche* contre le *feu* que dirigeait continuellement un ennemi toujours renforcé de *troupes fraîches* (12 mai 1840).

Viennent enfin des images très variées, parfois même familières. *Le fillre*. « L'élection passait par tant de *fillres* qu'elle perdait le goût et la saveur populaires (1). » *L'édifice et l'architecte*. Modifier les lois fondamentales « est une entreprise aussi ardue et périlleuse que de suspendre en l'air un *édifice* plein d'habitants et de le faire reposer sur de fragiles *étais*, tandis que l'on découvre ses *fondations* même » (2). *Les allumettes et les feux-follets* : « Il existe aussi un enthousiasme factice qui, loin de pouvoir se comparer à la flamme qui réchauffe et vivifie, ressemble plutôt aux *allumettes* et aux *feux-follets*, qui donnent une lumière éphémère et disparaissent aussitôt (3). » « La liberté est fille de la raison et celle qui se soutient sans elle est comme un *feu-follet* qui disparaît aussitôt (4). » *La monnaie*: Les élections ne doivent pas être une *fausse monnaie* qui circule par fraude, portant préjudice aux intérêts du pays... (5). « Je veux comparer le suffrage universel à la *monnaie* de billon qui tient beaucoup de place, mais qui est souvent fausse et... (6). » *La balance*: « On a pesé même ces mots [de la loi municipale] comme les carats de l'or (7). » « Ne voyant dans les *plateaux de la balance* que la loi actuelle et celle que l'on vient de discuter (8). » Enfin les sciences exactes et les sciences physiques et naturelles, à la discipline desquelles il a été soumis pendant son adolescence, fournissent à notre auteur d'autres images. « Quel est le *baromètre* qui devra marquer les degrés du talent d'un magistrat et son adhésion à la constitution (9) ? » [La richesse] « est le baromètre des droits politiques (10) ». « Dans les *machines* politiques, les *roues* des Corps législatifs doivent rouler peu de temps. Si elles roulent davantage, elles s'arrêtent ou elles s'échauffent (11). » Il faut se garder d'observer les faits « avec le *prisme* des partis » (12), car « ce *prisme* est trompeur » (13). [L'élément populaire auquel on voudrait accorder le droit de vote] « serait comme ces *acides* ou *réactifs* extrêmement actifs dont une seule goutte suffit à altérer la couleur, d'une grande quantité de liquide » (14). De même que « la lave qui sort ardente du *volcan* se refroidit avec le

(1) *Dº de Ses.* 8 janvier 1836. Voir déjà *id.* 7 novembre 1834 : el tener que pasar las leyes por esta especie de crisol, el irse *filtrando*...

(2) *Dº de Ses.* 8 janvier 1836.

(3) *Dº de Ses.* 9 mars 1835.

(4) *Dº de Ses.* 9 mars 1835, comparaison reprise le 29 novembre 1838 : enthousiasme = feu follet.

(5) *Dº de Ses.* 22 janvier 1836.

(6) *id.* 12 mars 1861.

(7) *id.* 4 juin 1840.

(8) *id.* 4 juin 1840.

(9) *id.* 2 février 1822.

(10) *id.* 4 juin 1840.

(11) *id.* 18 juin 1838.

(12) *id.* 13 mars 1845.

(13) *id.* 1^{er} mars 1847.

(14) *id.* 8 janvier 1836.

temps et alors peut être maniée et même polie, de même, en politique, les questions brûlantes doivent être réservées » (1). Les ramifications du pouvoir se retrouvent dans tout le pays « elles sont sous terre comme les *racines des arbres* (2) ». La Constitution anglaise « a été formée comme les *terrains d'alluvion* par le courant des temps » (3). « La guerre civile est un *cancer* (4). » Une minorité est « une *maladie* dont une nation est longue à se remettre (5) ». « Ne demeurons pas toujours, sur la *circonférence* sans faire un pas vers le *centre* (6). »

Restent d'autres figures de rhétorique : antithèses, interrogations, apostrophes, fréquemment utilisées par Martínez — procédés d'école encore — qui ne sauvent guère de la banalité ses premiers discours auxquels nous renvoyons. Jusqu'ici donc, par sa composition classique et par l'emploi des figures, Martínez nous apparaît comme un bon disciple des rhéteurs. Ne serait-il, comme le dit Aulard de Robespierre, qu'un « candidat au prix d'éloquence ? »

II

Pourtant, dès ses premiers discours, Martínez donna l'impression qu'il était par moment un grand orateur. Dans les comptes rendus des Cortes de 1813, nous avons relevé que le jeune député agita souvent le public des tribunes, qui ne dominait pas toujours son exaltation, et provoqua ce que l'on est convenu d'appeler de « grands mouvements » ou des « émotions profondes ». C'est que Martínez savait toucher les cœurs. Le tempérament sentimental de l'orateur communiquait à ses discours une allure pathétique. Son imagination de poète lui faisait découvrir quelques brillantes images et des visions tragiques. Si nous adoptons la division acceptée communément entre avocats d'assises et avocats d'affaires, nous dirions volontiers que Martínez fut un avocat d'assises. Assez rares, en effet, sont les discours portant sur des questions financières ou économiques. On ne peut guère en citer qu'une douzaine (7). Encore faut-il remarquer que

(1) *D^o de Ses.* 8 janvier 1836.

(2) *id.* 21 mai 1840.

(3) *id.* 7 novembre 1843.

(4) *id.* 22 janv. 1835. Voir 19 janvier 1835 : « *cáncer que corroe parte de la nación* ».

(5) *id.* 28 octobre 1844. Voir aussi 5 août 1834.

(6) *id.* 23 avril 1840.

(7) Voici les principaux : celui de juillet 1820 sur les privilèges de certaines compagnies de commerce ; ceux d'octobre 1820 sur l'emprunt et sur la Cie des Philippines ; celui d'avril 1838 sur un nouvel emprunt, de mai 1838 sur la suppression de la dîme ; de janvier 1839 sur la caisse d'amortissement ; de juin 1840 sur la dotation du clergé ; de juillet 1840 sur une contribution extraordinaire ; de janvier

beaucoup de ces discours sont assez brefs. Ils se réduisent parfois à de simples interventions pour soutenir ou combattre ce qui a été dit par des voix plus autorisées. Martínez ne fait jamais figure de « spécialiste ». Il n'expose pas d'une manière technique les avantages ou les inconvénients d'une mesure financière ou économique. Il lui est même arrivé, un jour, de dire : « Cette question est par elle-même ennuyeuse, comme le sont toutes celles qui portent sur des chiffres (1). » Il a aussi confessé, à plusieurs reprises, son ignorance de la question examinée dans le débat auquel il se mêlait : « Je ne parlerai pas du fond de la question, ... car je n'ai pas les connaissances nécessaires », déclara-t-il au moment de la discussion des privilèges de la Compagnie du Guadalquivir (2).

De tels aveux, où d'ailleurs il faut voir autant de coquetterie que de sincérité, invitent à se demander de quelle manière Martínez intervient dans les affaires techniques. S'il ne s'occupe pas directement de la question débattue, comment essaie-t-il de la tourner ; comment va-t-il l'aborder s'il ne l'attaque pas de front ? Parfois, il déplace le problème examiné. Au lieu de tâcher de le résoudre, il se demande s'il est légal de le discuter. Dans l'affaire de la Compagnie du Guadalquivir, il travaille à prouver que les Cortes n'ont pas le droit d'intervenir, que le gouvernement seul a le pouvoir de prolonger ou de supprimer le privilège de la Compagnie (3). Parfois aussi, il tâche d'élever les débats et de montrer que l'affaire dont on s'occupe doit être considérée à la lumière d'un principe général qu'il se met à discuter ; ou bien, qu'elle est beaucoup plus vaste qu'on ne veut le reconnaître. Dans ce cas, l'orateur se complait à développer la question dans toute son ampleur, celle qu'il lui prête. Sur ce terrain des idées générales, il se sent plus solide que sur celui des faits précis. Une de ses déclarations, faites au cours des débats relatifs à la loi électorale de 1838, peut nous renseigner assez nettement sur ce procédé : « J'attirerai l'attention de la Chambre, dit-il, sur l'esprit de cette loi, sur son caractère, sur son harmonie avec la Constitution en vigueur, plutôt que sur les détails (4) ... »

Ce qui était encore plus de son goût, c'était de donner au débat une

1845 sur la dotation du clergé ; de mars 1845 sur l'aliénation des biens du clergé ; de février 1846 sur la question des Sucres de Cuba ; de mars 1848 sur l'autorisation à donner au gouvernement de continuer à percevoir les contributions ; de juillet 1851 sur le règlement de la dette.

(1) *Dº de Ses*, 19 décembre 1834. (Discussion du budget).

(2) *Dº de Ses*, 2 mai 1821. Voir aussi de semblables déclarations dans la discussion de la loi militaire de 1821 : « *materia tan ajena de mi profesión* ». Cf. Martínez de la Riva, *Biografía... ouv. cit.* P. 58-60.

(3) *Dº de Ses*, 2 mai 1821 « ... Je suis opposé à ce qu'on déduise de la Constitution des conséquences absurdes, et que l'on attribue aux Cortes des pouvoirs qui ne leur appartiennent pas. »

(4) *Dº de Ses*, 20 avril 1838. Voir aussi le discours du 29 mai 1838 contre la suppression de la dime.

allure pathétique. Certaines questions financières ou économiques deviennent pour Martínez des affaires où le sentiment peut intervenir largement. Ce sont celles qu'il préfère traiter. De ce nombre sont la dotation du clergé, et la suppression de la dîme. Martínez est plusieurs fois intervenu dans leur discussion, qui, très vite, prenait une allure dramatique : « On ne se souciait pas des ministres de la religion... quand on les égorgeait ; on ne se souciait pas des autels, quand on ne voyait que des échafauds et des gibets... » (1).

Enfin, la connaissance de l'histoire que possédait l'auteur de l'*Esprit du Siècle* lui fait souvent substituer à la discussion technique la dissertation historique. En cela, Martínez se rapproche de nos orateurs de la Restauration qu'il avait pu entendre et connaître pendant son exil à Paris ou durant ses ambassades, et dont il avait certainement lu les discours. L'histoire ancienne, l'histoire d'Espagne, l'histoire de l'Europe — de la France en particulier — surtout de la Révolution française, fournissent à l'orateur des développements nombreux. S'agit-il de la discussion du budget de la Marine ou de l'Instruction Publique, au moment où Martínez est Président du Conseil ? Immédiatement l'orateur fait l'histoire de la marine espagnole ou de l'enseignement national (2). Dans la discussion sur la dîme, il rappelle ce qui se passa durant notre Révolution. Ce ne fût ni la Constituante, ni la Législative qui supprimèrent la dîme, mais la Convention. Il indique aussi que le Portugal a supprimé la dîme : mais ce n'est pas un exemple à imiter. Il rappelle enfin le désarroi financier de l'Espagne après la suppression de la moitié de cet impôt en 1821 (3).

On voit par ces exemples que Martínez éludait généralement la discussion technique et entraînait le débat dans des chemins où il se complaisait, soit vers l'histoire, soit vers le pathétique.

Dans les grands discours politiques prononcés depuis 1834, la part faite à l'histoire devient énorme. Celui du 1^{er} septembre 1834 sur la « déclaration des droits », demandée par des députés de l'opposition, est, pour une grande partie, l'histoire des « Déclarations » analogues de la France et de l'Angleterre, que Martínez considère comme des « utopies » (4). Celui du 5 septembre 1834 sur la liberté de la presse est, peut-on dire, composé principalement de deux études : l'histoire de cette liberté en France, et son histoire en Espagne (5). S'agit-il de savoir si les Cortes doivent se donner elles-mêmes leur règlement ? Martínez rappelle l'histoire de ces Assemblées en Castille, en Aragon, et dont les travaux étaient dirigés par des « asistentes a Cortes », émissaires des

(1) *Dº de Ses*, 29 mai 1838.

(2) *Dº de Ses*, 25 février 1835.

(3) *Dº de Ses*, 29 mai 1838.

(4) *Dº de Ses*, 1^{er} septembre 1834.

(5) *Dº de Ses*, 5 septembre 1834.

souverains (1). Doivent-elles posséder le droit d'initiative législative ? Martínez s'y oppose en donnant comme exemple la charte de Louis XVIII qui ne l'enregistrait pas (2).

L'exemple de la Révolution française dont Martínez avait très soigneusement étudié l'histoire et qui, d'ailleurs se répétait partiellement en Espagne depuis 1808, est souvent invoqué. « La Révolution française, dit-il, à plusieurs reprises, est un livre ouvert pour les gouvernements et les nations, car il contient des exemples pour les uns et pour les autres (3). » Ripostant à Argüelles, qui lui reproche un jour de comparer la Révolution française au régime espagnol, il s'écrie : « En des circonstances semblables, les mêmes causes produisent les mêmes effets ! » (4). « ... Je compare toujours la Révolution française à la Révolution espagnole ; et quand je me trouve en présence d'un événement, involontairement, l'imagination m'emporte vers un autre analogue de la Révolution française, et je me dis à moi-même : « Attention, attention de ne pas tomber dans la même erreur (5). » A chaque instant Martínez cite l'histoire de notre Révolution, des faits principaux ou des grands hommes (6). Un jour, il étudie longuement le rôle de Danton (7) ou rapporte des paroles de Mirabeau (8). Un autre, il rappelle l'attitude des diverses assemblées révolutionnaires à l'égard du clergé (9).

A diverses reprises, il évoque Napoléon I^{er}. Il montre comment après la Révolution vint le despotisme militaire. Il rappelle la terrible chute de l'empereur tout-puissant (10) et que le maître de l'Europe connut des limites à son pouvoir : c'est une excuse — inattendue — au gouvernement de l'Espagne qui, beaucoup moins fort, ne peut résoudre certaines difficultés, celles par exemple que lui a créées le Vatican (11). C'est aussi l'histoire de la Restauration et du règne de Louis-Philippe qu'il propose souvent comme un exemple à suivre (12).

Mais il ne s'en tient pas à l'histoire de France. Il expose assez nettement la formation de l'unité italienne, en insistant sur les dangers qu'il

(1) *D^o de Ses*, 20 octobre 1834.

(2) *id.*, 20 octobre 1834.

(3) *D^o de Ses*, 20 janvier 1835.

(4) *D^o de Ses*, *id.*

(5) *D^o de Ses*, 22 janvier 1835.

(6) *D^o de Ses. id.* Déjà, dans les discours de sa jeunesse, Martínez avait souvent parlé de la Révolution française, V. par exemple *D^o de Ses* 25 mars 1821, l'histoire de l'Assemblée Constituante ; 23 décembre 1821, l'histoire de la Constitution de l'An III.

(7) *D^o de Ses*, 29 novembre 1838.

(8) *D^o de Ses*, 1^{er} septembre 1834 : La déclaration des droits de l'homme « ne pourra pas durer plus qu'un almanach, c'est-à-dire une année. »

(9) *D^o de Ses*, 29 mai 1838.

(10) « y Napoleón, señores, va desterrado a una isla remota, y el rumor de su muerte apenas se siente en Europa ». *D^o de Ses*, 12 mars 1861.

(11) *D^o de Ses*, 13 janvier 1846.

(12) Voir en particulier l'éloge de Louis-Philippe dans le discours du 1^{er} mars 1848. Louis-Philippe a fait le bonheur de la France.

y avait pour la France de créer, à son côté, une nation puissante (1). Il parle à plusieurs reprises et très longuement des institutions anglaises, qu'il admire (2), soit à propos des lois sur la presse (3), soit à propos de la loi municipale (4). Cesont de véritables leçons d'histoire générale qu'il fait du haut de la tribune, quand, par exemple, il trace un tableau des désordres survenus dans toute l'Europe au moment de la Révolution de 1830 (5), ou qu'il oppose la stabilité de l'Espagne après 1848 à l'agitation des autres nations européennes (6).

Enfin, comme il est naturel, il tire souvent ses exemples de l'histoire de son propre pays. Il a rappelé la législation et les coutumes de l'ancienne Espagne (7). A plusieurs reprises, il a cité l'histoire des Cortes réunies au xvi^e siècle sous le règne de Charles Quint, au moment de la révolte des *Comunidades*. On n'en saurait être surpris si l'on se rappelle qu'il étudia avec un soin tout particulier cette révolte, et qu'il nous en a laissé une histoire qui précède la tragédie de *Maria Padilla*. Il faut remarquer que c'est l'histoire du xix^e siècle que répète souvent Martínez de la Rosa, celle des Cortes de Cadix de 1810 (8), celle de la Constitution de 1812 et des constitutions postérieures (9), celle enfin de son ministère de 1834-35, qui marqua pour l'Espagne l'entrée dans le système parlementaire. Sans cesse il fait appel à l'histoire pour donner à ses discours force et ampleur. Il trouve en elle des arguments en faveur des projets de lois qu'il soutient, ou des arguments contre ceux qu'il combat. Il y découvre une grande leçon dont il aurait voulu voir profiter ses compatriotes.

Il y trouve aussi la matière de développements pathétiques capables de toucher le cœur ou d'ébranler l'imagination de son auditoire. L'artiste parfois se substitue à l'érudit. C'est une des raisons de la gloire de Martínez. Que de scènes dramatiques il sut choisir dans les annales de son pays ; comme il sut communiquer aux autres députés l'émotion qui l'étreignait, en rappelant des faits encore tout proches et dont il fut souvent le témoin ! Evoquait-on les glorieuses Cortes de Cadix, il rappelait « qu'elles étaient resserrées entre les batteries ennemies et les vagues de la mer, et les bombes tombaient sur l'édifice même où elles tenaient leurs sessions » (10). Combattait-on les mesures d'except-

(1) *D^o de Ses*, 12 mars 1861.

(2) « Inglaterra, modelo de los pueblos ilustrados y libres » *D^o de Ses*, 5 août 1834.

(3) « ... cuyas instituciones admiro » *D^o de Ses*, 1^{er} septembre 1834.

(4) *D^o de Ses*, 21 mai 1840.

(5) *D^o de Ses*, 12 novembre 1844.

(6) *D^o de Ses*, 23 novembre 1851.

(7) Revoir le discours contre les voleurs du 30 juillet 1820 et celui du 20 octobre 1834.

(8) *D^o de Ses*, 30 décembre 1850.

(9) *D^o de Ses*, 12 mars 1861.

(10) *D^o de Ses*, 5 septembre 1834. Il répète presque textuellement ces mots le 16 octobre 1834.

tion qu'il réclamait après les troubles de janvier 1835 (révolte des troupes de l'Hôtel des Postes) (1) en déclarant que les soi-disants ennemis de l'ordre étaient des *fantômes*, Martínez ripostait : « Ce ne sont pas des fantômes comme on le dit mais des réalités qui se voient, qui se palpent. Il est encore chaud le sang versé non loin de la Chambre et quand on voit des troupes soulevées qui, au cri de liberté, arrachent la vie au capitaine général de la province, on dit que ce sont des fantômes ? Eh bien ! si ce sont des fantômes, ce sont des fantômes qui assassinent (2). » La guerre carliste (3), l'intervention espagnole dans les affaires romaines en 1851 (4), les attaques calomnieuses contre certains actes de sa vie publique (5) furent l'occasion de ripostes pathétiques et indignées qui confondaient l'adversaire aux applaudissements de l'Assemblée.

Ainsi l'histoire a été pour l'éloquence de Martínez une source intarissable de pathétique. Grâce à elle, il a pu composer de nombreux tableaux qui remuaient ses auditeurs. Si, parfois, il lui a demandé des exemples, des arguments pour discuter la convenance de certaines mesures législatives, il lui a surtout emprunté des récits capables d'ébranler la sensibilité de ceux qui l'écoutaient. Une telle utilisation de l'histoire était conforme à la nature profonde de Martínez, émotive, frémissante, féminine.

Aussi bien trouvait-il souvent hors de l'histoire l'occasion de laisser parler son cœur, soit qu'il s'apitoyât sur l'infortune et la souffrance, soit qu'il frémit d'une indignation qu'il ne peut contenir, soit qu'il évoquât de dramatiques visions. L'émotion demeure la note caractéristique de son éloquence et en fait la véritable grandeur.

Témoins cette péroraison du discours du 22 janvier 1835, alors que Martínez, chef du gouvernement, demandait des pouvoirs exceptionnels pour rétablir l'ordre : « Mais quand l'ennemi brandit encore les armes dans ses mains, quand il menace tout le monde, incapable de pardonner à quiconque, car il ne transige pas malgré ses forces réduites ; quand il s'avance accompagné des bourreaux et des bûchers de l'Inquisition ; quand la guerre civile brûle encore dans les provinces du Nord, est-ce le moment favorable pour que les défenseurs du Trône et de nos institutions discutent sur la plus ou moins grande latitude de principes abstraits, pour qu'ils proclament telle ou telle maxime et tournent leurs armes contre eux-mêmes ? La postérité ne nous maudirait-elle pas si nous perdions cette occasion de fonder une liberté vraie, solide, et si

(1) V. plus haut p. 218.

(2) *Dº de Ses. Procuradores*, 19 janvier 1835.

(3) *Dº de Ses.*, 5 décembre 1835, 25 mars 1840.

(4) *Dº de Ses.*, 23 novembre 1851.

(5) *Dº de Ses.*, 11 mai 1835, 13 janvier 1845, 23 avril 1840.

nous ne laissons pas ce legs à nos fils ? Nous l'avons déjà acheté d'assez de sang et de trop de larmes (1) ! »

Ou cette série d'interrogations rapides, hachées, qui semblaient traduire le mouvement même de son cœur, lors des troubles qui agitaient Madrid et que certains députés imputaient au gouvernement :

« Qui commet un délit sans en attendre une utilité ? Le Gouvernement n'est-il pas responsable de la tranquillité publique ? N'est-il pas le premier à supporter ces accusations ? Sont-ce les avantages qu'escomptaient les ministres ? Un gouvernement attenter à la tranquillité publique ? Et pourquoi ? Pour faire étalage de sa force ? Pour l'employer contre des citoyens sans défense ? Pour être accusé devant la Chambre ? Pour se présenter comme incapable de maintenir la tranquillité de l'Etat ? Pour remplir d'amertume une auguste personne qui voit, qu'en son absence, il y a des désordres dans sa capitale (2) ? »

Martínez a donc surtout tâché d'émouvoir son auditoire. Il savait l'importance des arguments sentimentaux, leur supériorité sur les arguments logiques : « Nous demandons des arguments ; nous demandons des preuves. Mais exiger du gouvernement des documents écrits, cela revient à nous dire « Prouvez-nous que l'atmosphère existe et que la lumière du midi est claire ». *Cela ne se prouve pas, cela se sent* (3). »

III

L'étude à laquelle nous venons de nous livrer nous permet de comprendre, et justifie en partie la renommée d'orateur dont jouit Martínez. Plusieurs de ses contemporains ont célébré son éloquence, même de son vivant. Depuis sa mort, sa réputation s'est maintenue presque intacte. Il est vrai que personne n'a très sérieusement essayé d'en examiner la solidité et de séparer le grain de la paille.

Pacheco écrit à propos de l'éloquence de Martínez : « A cet égard, il n'a pu y avoir la moindre dispute entre ses amis et ses adversaires ; ou, pour mieux dire, il n'y a pas eu d'adversaires (4). » Si Pacheco ne reconnaît pas à Martínez la prodigieuse facilité de López (5), ni la puissance de raisonnement du comte de Toreno, il admire cependant chez lui l'ordre, la clarté, l'égalité du ton « noble et élevé » et parfois quelques accents sublimes. Il rappelle enfin quelques grands discours, et il termine en opposant Martínez et Alcalá Galiano. Le

(1) *Dº de Ses*, 22 janvier 1835. Voir aussi le discours du 8 janvier 1836 sur la loi électorale.

(2) *Dº de Ses*, 18 juillet 1840.

(3) *Dº de Ses*, 7 novembre 1843.

(4) Pacheco, J. F., dans *Galería de Esp. cél.*, ouv. cit. T. I, p. 70.

(5) Elle avait beaucoup frappé E. Quinet, cf. *Mes vacances en Espagne*, p. 66-71.

premier, plus ordonné et plus calme, obtient de meilleurs résultats. Le second est plus fougueux, violent et passionné. « Galiano semble né pour l'attaque, Martínez pour la défense. » L'un est un orateur d'opposition, l'autre un orateur « gouvernemental ». Alcalá Galiano, lui aussi, a rendu hommage à l'art oratoire de Martínez qui, dit-il : « maintint et augmenta sa renommée [de 1833 à 1843] en conservant les beautés de son éloquence ; il leur donna plus de relief en les revêtant de connaissances plus solides (1). » Que dire maintenant des éloges qui se retrouvent dans les oraisons funèbres du Président de la Chambre ? A l'Académie, González Bravo déclara que Martínez était un « orateur très habile » (*ingeniosísimo*) (2) et Cándido Nocedal « qu'il garda dans son âme, jusqu'à la mort, le feu de la poésie et de l'éloquence » (3). A la Chambre, plusieurs députés célébrèrent à l'envi la gloire de l'orateur défunt (4). Mais le témoignage le plus touchant demeure celui d'Olózaga, le terrible et perpétuel adversaire de Martínez, qui, cédant à la prière de son adversaire G. Bravo, son ennemi personnel, prononça les paroles suivantes : « Ce que je peux dire, non pas parce que l'occasion exige ces éloges, c'est que je l'ai entendu [Martínez] avec plaisir ; je dis plus, avec délices, avec enchantement... Cette langue sévère, cette phrase correcte, ce style savant, cette beauté et cet éclat des images, cet art qu'il savait si bien cacher ; et surtout cette voix tout imprégnée de la sincérité, de la force de ses convictions ; cette voix, bien qu'elle fût celle d'un adversaire, arrivait toujours à mon cœur qui l'entendait avec joie (5). »

Cette voix prenante, les dons physiques de Martínez, devaient, à coup sûr, l'aider à conquérir son auditoire, tout au moins, à le bien disposer. De taille assez élevée, élégant, le visage allongé aux traits réguliers, l'air grave, il devait dès l'abord se concilier la sympathie des députés. Nous avons reproduit plus haut quelques portraits de Martínez, au moment de son adolescence, tracés par des écrivains contemporains, en particulier celui de Mesonero Romanos (6). Il s'en dégage une impression de beauté et d'élégance raffinée. Cette élégance caractérisa toute sa vie Martínez de la Rosa et dans ses dernières années il

(1) *Hist. de Esp., ouv. cit.* T. VII, p. 59.

(2) *Disc. cit.*, p. 360. González Bravo parle aussi, dans son discours de réception ; *ouv. cit.* p. 352, des « elegantes oraciones pronunciadas por M... » Il estime que les trois grands orateurs du XIX^e siècle et les plus représentatifs, respectivement, des trois époques constitutionnelles, furent Argüelles, Alcalá Galiano et M. d. I. R., p. 391, sig.

(3) Réponse à González Bravo, *Discursos leídos...* p. 400. Voir aussi d'autres éloges, *id.* passim.

(4) V. disc. de Lafuente, Pidal, Olózaga, González Bravo, Mena y Zorrilla, Calderón Collantes, *D^o de Ses*, 8, 10 février 1862.

(5) *D^o de Ses*, 10 février 1862.

(6) V. plus haut, p. 47.

était encore remarqué, tel un jeune fashionable, au Paseo del Prado (1). Les nombreuses peintures et photographies que nous possédons de lui suffiraient à expliquer la séduction qu'il exerçait sur ceux qui l'écoutaient. Que l'on examine le portrait très romantique exécuté par Mme Fauchery et qui est reproduit en tête des *Poésies*, ou celui que peignit son ami le duc de Rivas, en habit, col très haut, cravate montante, assis devant une table où sont posées quelques-unes de ses œuvres, et laissant son regard très calme errer dans le vague (2), Martínez apparaît toujours plein de dignité, d'harmonie. Regardons encore l'aquarelle de Fagnani, faite à Paris, pendant la seconde émigration (3) : redingote grise, col romantiquement entouré d'une haute cravate sur laquelle se détache une pierre précieuse. Au revers, une brochette de petites décorations. Visage allongé, fin, de teint très mat, expression grave. Au-dessus d'un beau front, très large, des cheveux à peine blancs, légers, relevés et bouffants. Un regard calme, regard de myope qui avait besoin d'un face-à-main, glisse des yeux voluptueux. Le nez long, très régulier, contribue à donner à ce visage un grand air de douceur et de noblesse. La bouche sensuelle — délicatement. Charme, séduction, telle est l'impression qui se dégage de cette aquarelle.

Plusieurs contemporains nous ont parlé de ce prestige de la beauté que possédait Martínez et de l'impression causée sur les auditeurs quand il prononçait un discours. Voici comment nous le présente Pacheco en 1838 : « Quand au bout de la troisième file du centre gauche de la Chambre on le voyait se lever pour repousser les efforts désespérés d'une nombreuse et pressante opposition ; quand, après quelques tranquilles passages de son discours, courait aussi fluide qu'élégante sa voix grave et suave et s'agitait sa chevelure blanche ; quand Martínez redressait sa taille et dominait l'auditoire, ému et exalté tout à la fois par la vive et ardente imagination de l'orateur ; quand les grands mots de liberté, d'ordre et de justice sortaient de ses lèvres avec un accent de conviction qui se communiquait aux cœurs les plus rebelles, alors, on ne voyait en lui ni la faiblesse, ni l'hésitation que nous lui avons reprochée plus haut. Alors il était vaillant, audacieux, véritable chef d'un parti digne et respectable... (4). » Le voici, vu par Edgard Quinet en 1843 : « Il a la vieillesse élégante et jeune des poètes. Loin que son talent poétique ait été pour lui une cause de défaveur dans les Assemblées, c'est à cette élévation de l'âme qu'il doit sa juste prépon-

(1) León y Castillo, Marqués del Muni, *Mis tiempos, ouv. cit.* T. I, p. 4, ch. II. Voir aussi un tableau de la Galerie du Palais Royal de Madrid intitulé : *Las Tardes del Prado de Madrid* : 1840-50. Le peintre y a groupé quelques élégants fameux du temps. Martínez y figure au premier plan.

(2) Bibl. Nac. Madrid. N° 1156 Catal. Barcia. C'est l'un des plus beaux portraits que nous possédions. Pas daté. C'est peut-être un souvenir d'Italie.

(3) V. plus haut p. 242.

(4) J.-F. Pacheco, dans *Galería de Esp. cél. ouv. cit.* T. I, p. 53.

dérance. Ses grands traits sont en même temps pleins de finesse ; ses cheveux blonds tempèrent le feu de ses yeux d'Andalou. Ajoutez la taille haute et fière d'un véritable hidalgo de Grenade, un naturel charmant, une voix de sirène à laquelle manque, sans doute, le cri africain, mais qu'il rachète par un atticisme continu (1). »

Il n'est pas douteux que Martínez ait dû, pour une bonne part, ses succès oratoires, à cette grâce voluptueuse, à cette distinction élégante, dont la nature l'avait doté, à sa voix « d'or » ou de « sirène » (2).

Ajoutons qu'il préparait avec soin ses discours, se sachant incapable d'improviser (3), et ne laissant rien au hasard dans sa lutte contre de redoutables adversaires : les López, les Olózaga, les Galiano, tous brillants orateurs. Martínez n'avait en effet ni la véhémence, ni le tempérament combattif, ni l'intelligence alerte qu'exige l'improvisation. Noblesse, sérénité, atticisme, voilà ses qualités : il est un classique un peu trop académique parfois, en face de romantiques passionnés et tumultueux. Il eut pourtant la coquetterie de vouloir faire croire qu'en certaines occasions il ne parlait qu'à son corps défendant, et sans s'être préparé au tournoi oratoire : mensonge inoffensif qui ne trompait personne (4).

En fait, il se documentait avec soin, faisant rechercher dans les archives des ministères ou dans les diverses publications officielles les renseignements qui lui étaient utiles, possédant dans sa bibliothèque cent cinq tomes du *Diario de Sesiones* (5), reprenant ses ouvrages d'histoire et les notes très nombreuses accumulées pour leur préparation, véritable arsenal d'armes destinées à la défense de l'auteur ou de son parti.

Sa culture historique se révèle dans des citations fréquentes, depuis Solon et Salluste, jusqu'à Condillac, Montesquieu, Mirabeau, Napoléon, B. Constant, Guizot et Molé. Les attaques même de ses ennemis sont un témoignage de cette érudition : « Si, dit un contemporain, Martínez de la Rosa nous permettait de mettre la main dans les tiroirs de son cabinet de travail, nous trouverions le trésor qu'ils renferment... (6). » à savoir, « une collection de notes que doit posséder ce monsieur. En

(1) Ed. Quinet, *Mes vacances en Esp. ouv. cit.*, p. 71.

(2) D'après Didier et Quinet.

(3) Il tâchait toujours d'obtenir un délai quand on voulait l'obliger à prendre la parole sans s'y être préparé. Il alla même un jour jusqu'à répondre d'un ton cassant : « Si l'on fait une autre interpellation, je ne répondrai pas ». *D° de Ses*, 8 mai 1835. Et le 21 décembre 1838, il fit le procès de ce procédé parlementaire.

(4) Il lui arrivait de trouver « par hasard », dans ses poches, le texte de tel ou tel décret, lui permettant de répondre à une attaque. *D° de Ses*. 13 janvier 1845, 4 août 1834. Et quand il lui arrive de commencer : « La matière est si épuisée que je renoncerais à parler... », on a envie de terminer : « Si je n'avais préparé un grand discours », 21 mai 1840.

(5) Cette indication figure dans le Catalogue, joint au testament de Martínez de la Rosa que le comte d'Albíz, descendant d'un exécuteur testamentaire de Martínez, nous a très obligeamment communiqué.

(6) Villergas y un Jesuita. *Los Políticos en camisa*, *ouv. cit.* T. II, p. 202.

effet, j'ose assurer que dès ses premières années, M. Martínez de la Rosa a recueilli tout ce qu'il trouvait de bon dans les livres, et maintenant il possède une collection de phrases poétiques, que, bien que d'autrui, il donne pour siennes quand il parle, et qu'il s'efforce de placer... Martínez n'est pas éloquent par sa propre science, mais par une science empruntée, non par des traits de poésie nés de son imagination, qui est plus une marâtre qu'une mère, mais grâce à cette mine qui renferme tant de livres anciens et tant de livres modernes, tant d'écrits étrangers et tant d'œuvres nationales... » (1). La même remarque, faite dans un esprit aussi malveillant, se retrouve encore dans une brochure anonyme de 1850. On y peut lire : « Sa Seigneurie a coutume de se préparer *ante diem* pour fouiller son arsenal de métaphores et en retirer quelques-unes convenant à ce qu'il doit dire. Martínez est poète à condition de méditer, non en improvisant » (2). Ajoutons enfin qu'il utilise à merveille les discours des orateurs qui l'ont précédé. Très habilement, il s'arrange pour parler vers la fin du débat, estimant, comme de Broglie, que « dans toute discussion de quelque étendue, les deux vrais postes de combat, c'est le premier et le dernier, l'exposition ou le résumé » (3).

Malgré tant d'efforts et de labeur, il n'en reste pas moins que l'éloquence de Martínez fut sévèrement attaquée par quelques contemporains. Dans *los Políticos en camisa*, Villergas dresse un véritable réquisitoire contre l'orateur : « ... On ne peut pas dire qu'il [Martínez] parle mal, car il a une certaine facilité d'élocution ; mais il ne saurait passer pour un orateur remarquable, car il n'apprend rien, et jamais il ne plaît, n'enthousiasme, ni émeut. On l'écoute, et l'auditoire demeure comme s'il n'avait rien entendu... Il n'y a pas chez Martínez de la Rosa ce langage sublime qui distingue les orateurs, par cela même qu'il n'a pas d'inspirations sublimes... Il n'a pas de force de raisonnement, parce qu'il n'a pas de convictions... Il n'a pas de sensibilité... parce qu'il est incapable de sentir ; l'homme qui ne rit pas, et qui ne pleure pas ne peut faire ni pleurer ni rire... Il n'a pas de véhémence dans les invectives, car, pour avoir de la véhémence, il est nécessaire d'être véhément, et M. Martínez de la Rosa est trop paisible, trop méticuleux, trop alangui (4). » Suit une critique très vive du fameux discours *Paz, Orden y Justicia*.

Ferrer del Río constate que, vers 1846, le talent de Martínez de la Rosa est en décadence. « Tout fait apparaître Martínez comme un vétéran de la politique et de la littérature. » « Il péroré encore avec véhémence et possède l'art de donner certaine allure de nouveauté à des questions très rebattues (5). » Mais l'heure des grands succès est passée.

(1) Villergas y un Jesuita. *Los Políticos en camisa*, ouv. cit. T. II, p. 204.

(2) *Semblanzas de los señores diputados*... 1849 à 1850. Ouv. cit.

(3) De Broglie. *Souvenirs*, ouv. cit. T. II, p. 389-90.

(4) Ouv. cit. T. II, p. 205-207.

(5) Ferrer del Río, *Galería de la lit^a esp^a*, ouv. cit. p. 95.

En politique et en littérature, on le considère comme un ange déchu (1).

Plus récemment Juan Valera a assuré, sans ménagement et avec son ironie coutumière, que « comme écrivain et orateur politique et philosophique, il faut confesser que Martínez se distingua peu par la profondeur. Il fut bien éloigné de ressembler à Machiavel ou à Vico... Ses discours ne sont pas très dignes d'estime par les idées qu'ils exprimaient et révélaient ; mais l'éloquence melliflue avec laquelle ils étaient prononcés, la noble intention de l'orateur et sa sincérité innocente conféraient un charme sympathique à tout ce qu'il disait, et il parvenait toujours à se faire écouter avec un affectueux respect » (2).

Pour lever la contradiction qui existe entre ces jugements, il faut songer, d'une part, à toute la rhétorique élémentaire des premiers discours (composition scolaire, images banales, antithèses faciles, procédés de discussion scholastique) et à certains développements trainants ou redondants ; d'autre part, à quelques beaux morceaux oratoires, de caractère historique ou pathétique. Le point faible de cette éloquence c'est qu'elle séduit, sans convaincre et entraîner. On écoute Martínez avec complaisance. Mais une certaine mollesse, un air féminin de sa pensée et de son allure extérieure l'empêchent de s'imposer. Trop de grâce, trop d'élégance, pas assez de fougue pour vaincre les adversaires, secouer les indolents, exciter les colères, déchaîner les enthousiasmes. Martínez n'a pas les dons d'un vrai chef : ses yeux sont trop alanguis pour qu'on y lise les ordres impérieux et les résolutions inébranlables. L'harmonie, la sérénité de son visage ne révèlent pas une âme passionnée de domination. Son corps ne dicte pas aux corps. Il plaît, mais ne fascine pas.

(1) Ferrer del Rio, *Gal^a de la lit^a esp^a ouv. cit.* p. 96.

(2) *Florilegio*, *ouv. cit.* T. V. p. 61.

CHAPITRE II

Théorie de l'histoire et rôle de l'historien

L'importance du genre historique à l'époque de la Restauration a été souvent signalée (1). On a remarqué qu'après les années si agitées de l'Empire, la génération suivante s'était dédommagée de son immobilité en contant les prouesses de celle qui l'avait précédée. Tandis que de 1782 à 1815, la France a, « au plus haut degré, le goût de l'action », et ne connaît aucun repos, en revanche, après 1815, on s'intéresse surtout aux traités, aux Constitutions : « Beaucoup d'écritures et beaucoup de règles, au lieu de beaucoup d'imprévu et de beaucoup de mouvement ; c'est Louis XVIII, le roi podagre, la cour immobile, les Chambres stériles, les glaives au fourreau et les oreilles fendues ». Comme on ne peut se transformer brusquement, les hommes qui avaient vingt-cinq ans en 1815, ceux-là même « qui avaient rêvé d'Austerlitz », vont s'occuper d'histoire : « revanche de l'esprit contre la monotonie imprévue de l'existence ». « A aucune autre époque, les Français n'ont plus remué de poussière ». Dans toutes les bibliothèques prédominent les livres d'histoire. Didot et bien d'autres impriment sans relâche des ouvrages historiques (2).

Si cette constatation est exacte pour la France, elle ne l'est pas moins pour l'Espagne, mais pour une période postérieure. Tandis que sous le règne de Ferdinand VII, l'histoire n'existe pas, pas plus d'ailleurs que les autres genres littéraires et philosophiques, après 1833, à la mort du monarque dont l'autorité tyrannique avait banni d'Espagne tous les bons esprits et empêché toute conquête nouvelle de la culture, on assiste à un grand réveil de l'histoire. Mais, au lieu de célébrer leur héroïque résistance à Napoléon et leur effort généreux pour se donner une constitution, les Espagnols composent des « histoires » reflétant leurs tendances politiques opposées, où ils appor-

(1) Voir surtout C. Jullian : *Augustin Thierry et le mouvement historique sous la Restauration*. (Ouv. cit.). C. Jullian : *Introduction aux Extraits des historiens français du XIX^e siècle*. (Hachette 1897) et aussi L. Halphen. *L'Histoire de France depuis 100 ans*.

(2) C. Jullian. *Augustin Thierry et le mouvement historique...*, p. 6-9.

tent des justifications de leurs doctrines et de leur attitude, et aussi des critiques de leurs adversaires ; œuvres de circonstances, plaidoyers, satires à peines déguisées, tels sont les principaux ouvrages composés à partir de 1833.

I

Martínez de la Rosa, comme tant de ses contemporains, le comte de Toreno, le marquis de Miraflores, Pacheco, Olózaga et bien d'autres, devient lui aussi historien. Le chef du parti modéré ne se devait-il pas de composer de grands ouvrages où il défendrait son parti, tout en narrant l'histoire de son temps ? D'ailleurs, homme cosmopolite, « le plus cosmopolite des Espagnols de son époque », pouvait-il ne pas suivre l'exemple des hommes d'Etat français qu'il avait connus durant son exil, les Guizot, les Barante, les Thierry, tous historiens ?

En 1810, il avait composé une brochure *Esquisse de la révolution actuelle de l'Espagne*, œuvre de jeunesse, toute d'éloquence et d'enthousiasme, éloge exalté beaucoup plus que récit historique des événements qui se déroulèrent à partir de 1808 en Espagne. De plus, Martínez avait fait précéder sa tragédie *La Veuve de Padilla* d'une étude sur les « Comuneros » (1814). C'est dire qu'il s'était intéressé à l'histoire dès son adolescence. Au moment de son exil en France, il eut l'idée de composer un grand ouvrage, *l'Esprit du Siècle*, où il se proposait de rechercher les caractères principaux de son temps : connaissance utile, indispensable, estimait-il, pour bien gouverner les hommes du xix^e siècle. Il tâchait de mettre en lumière l'inquiétude du siècle et de prouver que le problème essentiel pour les gouvernements était de concilier l'ordre et la liberté. Ce grand ouvrage, qui fut conçu dès 1823 (1), commença à paraître en 1835, à Madrid, et le dixième et dernier volume vit le jour en 1851. Quelques années plus tard, Martínez reprenant un discours prononcé à l'Académie de l'histoire en 1855 (2) et le complétant jusqu'à l'époque contemporaine, publia en deux volumes une *Esquisse historique de la Politique espagnole des Rois catholiques à nos jours* (1857). C'était un exposé rapide et clair, des relations diplomatiques de l'Espagne avec les autres pays. La politique intérieure y occupe une moindre place. On y trouve cependant les considérations indispensables pour expliquer la politique étrangère de l'Espagne (3). Ajoutons à ces ouvrages deux articles parus dans la *Revista de Madrid*, l'un sur la

(1) *Esp. du S.* Advertencia. T. I, p. 5.

(2) *Ouv. cit.*

(3) *Bosq. hist.* T. I, Advert. VII.

Crise politique de l'Espagne au XVI^e siècle (1838), l'autre sur la *Meilleure méthode pour écrire l'histoire* (1839). N'oublions pas non plus que Martínez, pendant un de ses séjours en France, fut membre de l'Institut historique (1) et prononça en français divers discours aux Congrès annuels de cette Compagnie, l'un en 1841, sur *Christophe Colomb*, l'autre en 1843 sur la *Civilisation au XIX^e siècle*. De même, en sa qualité de membre de l'Académie de l'histoire, il reçut Olózaga (9 janvier 1853) et parla dans sa réponse au récipiendaire des fueros d'Aragon, le sujet même du discours d'Olózaga. Quelques mois après (24 avril) il donnait la bienvenue au duc de Rivas et commentait l'œuvre historico-littéraire de son nouveau confrère. Enfin, dans les dernières années de sa vie, alors qu'il était Président de l'*Ateneo de Madrid*, il prononça à l'occasion de l'ouverture des cours diverses allocutions où l'histoire avait une large place, soit qu'il parlât de l'esprit du XIX^e siècle (12 janvier 1856 et 3 novembre 1858), de la moralité considérée dans ses rapports avec les particuliers, avec l'Etat, ou avec la politique des nations (13 novembre 1856), soit qu'il traitât de l'évolution des sciences (12 novembre 1859) ou de l'esprit de système, en particulier dans l'histoire (18 novembre 1861). Enfin, si on veut se rappeler que dans ses discours politiques Martínez se livra souvent à de longs développements historiques, et qu'il est l'auteur de deux romans historiques, *Isabel de Solis* et *Pérez del Pulgar*, on se rendra compte que dans sa vaste production littéraire la part faite à l'histoire est loin d'être négligeable.

Le fait est que Martínez se croyait historien. Il publia en 1839 dans la *Revista de Madrid* (2) un article sur la « meilleure méthode pour écrire l'histoire » qui témoigne de l'intérêt qu'il prenait à ce genre littéraire. Après avoir examiné les caractères des « histoires » aux différentes époques, il constate que c'est du XIX^e siècle seulement que date la science historique. A ce moment, après s'être dégagés des influences du siècle précédent, les auteurs se bornent à décrire les faits, les personnages qu'ils étudient. Leur personnalité propre disparaît. Martínez distingue plusieurs écoles : celle que représente de Barante avec son *Histoire des Ducs de Bourgogne* qui, par sa méthode agréable, a quelques points de contact avec le roman historique. C'est l'école pittoresque, descriptive. Celle de Thiers et de Mignet : c'est « l'école fataliste ». Pour ces historiens, les hommes sont « menés ». Martínez approuve cette théorie en ce qui concerne l'histoire de la Révolution française. Nous verrons plus loin qu'il en a pourtant signalé et critiqué les dangers. Après ce coup d'œil sur l'évolution du genre historique, qui ne manque pas de perspicacité pour son

(1) V. plus haut, p. 238 et sig.

(2) Art. cit. 2^e série. T. II, 1839, p. 531-539.

temps, Martínez se demande quelle est la meilleure de ces méthodes. L'historien moderne devrait-il réunir les qualités principales de ses prédécesseurs ? Non. Il faut choisir « la méthode qui s'accommode le mieux au sujet » : pour conter la conquête de Grenade, il conviendrait de recourir à la méthode descriptive ; pour exposer les faits de la guerre d'Indépendance, le style grave des historiens classiques s'imposerait. Enfin, celui qui voudrait dépeindre la triste époque de 1814 à 1820, « époque de délations, de persécution et de misère », devrait prendre Tacite pour guide et pour maître. Dans la conclusion de son article, Martínez revient à sa théorie centrale, celle de la modération. Si l'historien adopte la méthode classique, qu'il évite l'excès d'ornements, l'apparat littéraire. S'il opte pour la méthode philosophique, qu'il fuie un didactisme excessif. Et qu'enfin, s'il se rattache à l'Ecole « fataliste », il veille avec soin à ses conclusions, car, en l'occurrence, le péril est grand. Il pourrait représenter les hommes comme privés de libre arbitre, ce qui est le principe de l'immoralité et de l'hétérodoxie. Quelques mois avant sa mort, Martínez dans un discours sur *L'Esprit du Siècle* (1), reprenait, quelques fragments de l'article que nous venons d'analyser. Il critiquait l'esprit de système dans l'histoire, prenant comme exemple les auteurs du XVIII^e siècle, Hume, Gibbon et Voltaire, qui avaient incliné les faits dans le sens de leurs doctrines. De même il critiquait l'école « fataliste » de son temps. Mais il célébrait les grands historiens contemporains : Thierry, Mignet, Villemain, Barante, Guizot, Hallam, Cesar Cantú qui faisaient preuve d'impartialité.

Ces exposés de méthodologie historique, intéressants dans la partie consacrée à l'évolution du genre, demeurent un peu puérils dans leurs conclusions : défaut fréquent chez Martínez qui, avec clarté, expose l'objet de recherches sérieusement conduites, mais, à l'heure de la conclusion, n'atteint parfois, comme ici, qu'à des vérités un peu trop évidentes. Il n'en a pas moins un système.

En premier lieu, il apparaît comme un adepte, modéré il est vrai, de l'école historique qu'il a appelée « l'école fataliste », et à laquelle il n'a pas ménagé ses critiques. Sans aller jusqu'à refuser aux hommes « le libre arbitre », ce qui irait contre la « moralité » et la doctrine catholique, Martínez assure, à différentes reprises, que les événements conduisent les hommes dont les résolutions sont souvent dictées ou contrariées par des forces supérieures et mystérieuses. « ... Nous voyons comment la force des circonstances, plus puissante que la volonté des hommes, obligeait à employer les mêmes moyens (2)... » « Il n'appartenait pas aux hommes d'empêcher les

(1) Discours de l'*Ateneo*, 18 novembre 1861.

(2) *Esp. du S.*, T. I, p. 126.

résultats d'un si funeste événement (1). » « Le Hasard (qui a une si grande part dans les événements humains) voulut qu'à ce moment mourut l'empereur Léopold (2). » Dans le *Bosquejo de la Política de España*, mêmes déclarations. « Telle est parfois la vanité des calculs sur lesquels la politique fonde ses craintes et ses espérances (3). » « ... les calculs de la politique sont déjoués, et il se produit des effets diamétralement opposés à ceux que l'on attendait. » (4). « Le cours des événements, plus fort que la volonté des hommes, devait écraser les obstacles qui s'opposeraient à lui (5) » écrit encore Martínez quand il indique que le parti absolutiste de D. Carlos devait être vaincu, après le règne de Ferdinand VII. Ou encore, la Providence remplaçant ici le Hasard, « comme tout contribue plus ou moins directement aux desseins impénétrables de la Providence (6)... »

Mais expliquer l'histoire par le Hasard ou par la Providence, c'est là méthode indigne d'un logicien, d'un mathématicien formé, à la fin du XVIII^e siècle, dans le culte de la raison souveraine. Si les résultats lointains d'un événement peuvent échapper à la perspicacité des hommes, si les calculs de la politique sont déjoués au point de faire croire à une force supra-humaine, il n'en est pas moins vrai que l'on peut, en général, constater dans l'histoire des relations constantes de cause à effet. C'est le dernier mot de l'*Esprit du Siècle*, qui s'oppose à d'autres affirmations antérieures : « Loin de voir dans le cours varié des événements un simple fruit du hasard, plus nous les avons approfondis, plus claire est apparue l'intime relation des effets et des causes (7). » Déjà, en épigraphe du tome II du même ouvrage, Martínez avait cité un passage de l'*Etat de la France en l'an VIII* où apparaissait une conception analogue de l'histoire : « Je sens tout ce qu'il y aurait de vérités importantes et pratiques à découvrir dans un tableau qui présenterait distinctement l'action immédiate de chaque cause, le résultat de leur concours, l'enchaînement de ces résultats (8)... » Parmi les causes que l'historien doit découvrir, Martínez pense que les plus simples et les plus naturelles sont les plus exactes : « Il est peu d'erreur plus fréquente en politique, que de supposer des intentions très préméditées aux gouvernements et des intentions infiniment profondes, alors qu'il y a d'autres moyens naturels et simples d'expliquer leur conduite (9). »

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 272. Il s'agit de la fuite de Louis XVI.

(2) *Esp. du S.*, T. II, p. 195.

(3) Tome I, p. 100.

(4) Tome I, p. 109.

(5) Tome II, p. 173.

(6) *Bosq. hist.*, T. I, p. 2.

(7) T. X, p. 358.

(8) *Etat de la France...* p. 34.

(9) *Esp. du S.*, T. II, p. 119.

Sans parler de « déterminisme géographique » — ce qui serait peut-être un anachronisme — on peut cependant constater que Martínez fait une large place aux influences du sol, et de la situation des pays sur leur histoire. C'est ainsi, assure-t-il, que la France doit être un pays monarchique à cause même de sa situation (1). De même, si la France joue un rôle prépondérant dans la politique européenne, elle le doit à sa position, « qui l'empêche de fermenter (rebullir) sans que s'agitent d'autres Etats (2) ». Le Portugal, lui, ne devait entrer dans la coalition contre la France — au moment de l'Assemblée législative — que s'il y était obligé par l'Angleterre, car il est « situé à l'une des extrémités de l'Europe, le dos protégé par la mer, et [a] l'Espagne pour bouclier (3) contre les autres puissances du continent (4) ». Inversement, l'Espagne ne pouvait rester neutre dans une guerre entre la France et l'Angleterre, parce qu'elle était une puissance maritime, « qu'elle avait des possessions dans toutes les parties du monde et qu'elle comptait par centaines de lieues ses territoires sur les bords de la mer (5) ». L'entente franco-espagnole semble à Martínez une nécessité géographique.

L'histoire est donc explicable en grande partie par la géographie. Mais elle est soumise à une autre grande loi, qui n'admet pas d'exceptions : c'est celle de la Moralité. Dès qu'un peuple cesse de respecter la loi morale, il tombe en décadence et court à sa ruine, tels l'Inde, la Grèce, l'empire romain et le royaume mauresque de Grenade. De même, l'ambition exagérée d'un souverain, contraire à la morale, entraîne toujours de funestes conséquences. C'est le cas de l'Empire de Charles-Quint, de la France de Louis-XIV et de Napoléon (6). « Les Anciens appelèrent l'histoire « maîtresse de morale », non sans raison et sans fondement », écrit Martínez à la fin d'un chapitre de *l'Esprit du Siècle* alors qu'il vient de raconter les débuts de la Guerre d'Espagne et qu'il fait pressentir la ruine de Napoléon (7).

Quant à l'utilité de l'histoire, Martínez la croit immense pour

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 322. Quelques pages plus haut, Martínez écrit que l'Assemblée Constituante aurait dû se demander si « la position de la France par rapport à l'Europe » permettait d'établir un régime qui ne fût pas le régime monarchique (*id.* p. 311).

(2) *Esp. du S.*, T. II, p. 194.

(2) Exactement « antemural ».

(4) *Esp. du S.*, T. II, p. 206.

(5) *Esp. du S.*, T. IV, p. 82. Voir en contradiction avec cette idée, *Esp. du S.*, T. II, p. 82-3. Martínez explique par des raisons géographiques que la meilleure politique de l'Espagne devrait être la neutralité entre la France et l'Angleterre. Voir aussi *Bosquejo*, T. I, p. 11. L'Espagne a méconnu la neutralité que lui dictait la situation géographique. *Id.* T. I, p. 26.

(6) Disc. de l'Ateneo, 13 novembre 1856.

(7) *Esp. du S.*, T. VI, p. 360.

ceux qui gouvernent les peuples. L'histoire est une institutrice. Le passé donne éternellement des leçons utiles au présent. Il suffit de les rechercher et d'en tenir compte pour éviter de cruelles erreurs. « Vaine science que l'histoire, si le passé ne servait pas de miroir au présent (1) », écrit Martínez dans un article de 1838. De même, au début de *l'Esprit du Siècle* :

« L'histoire des cinquante dernières années renferme plus de leçons de politique que la longue série de bien des siècles ; mais on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que les gouvernements ont encore moins appris que les nations à l'école de l'adversité. Il n'est pas étonnant que l'on écoute avec indifférence les sévères leçons de l'histoire et que, cherchant des prétextes dans la différence des temps et des circonstances, on ne fasse pas l'application convenable de vérités très importantes. Mais que l'on oublie si vite des avertissements si amers, que l'on ferme les yeux pour ne pas voir les faits actuels et, qu'au lieu de mettre en évidence la cause de tant de maux, pour appliquer le remède convenable, on veuille entretenir les maladies anciennes, voilà qui semblera à peine croyable à la postérité (2). »

Reste pour l'historien le devoir de se dégager des idées de son temps. « Ce serait une erreur lamentable que de juger les événements passés en les soumettant à la pierre de touche du présent ; on commettrait une sorte d'anachronisme qui entraînerait de faux raisonnements et des déductions erronées (3). » Dès lors, qu'il est difficile à un historien d'étudier les faits contemporains et les événements auxquels il a été mêlé ! Aussi Martínez ne dissimule-t-il pas « ses nombreux efforts pour juger impartialement des faits contemporains » « J'ai essayé, dit-il, de fermer les yeux et les oreilles aux impressions du moment et de suivre tout droit le chemin que je m'étais tracé sans tenir compte des diverses situations où m'a placé le sort durant un si long espace de temps (4) »... Que valent ces efforts ? Martínez a-t-il atteint vraiment à l'impartialité ?

II

On a déjà noté que les premiers écrits historiques parus en France au moment de la Restauration étaient surtout politiques. M. C. Jul-

(1) *Crisis polít^a de España en el siglo XVI. R^a de Madrid*. T. I, 1838, p. 186. La même formule reparait à peine modifiée dans *l'Esprit du Siècle*, T. IV, p. 105 : « vana ciencia la historia si los escarmientos pasados no sirviesen de lección para lo venidero. »

(2) *Esp. du S.*, T. I, p. 19-20.

(3) *Esp. du S.*, T. VI, p. 360.

(4) *Esp. du S.*, T. X, Advertencia, VI.

lian a finement observé que les « historiens » de ce temps, qui étaient « plus ou moins journalistes », voyaient « dans l'histoire un admirable moyen de faire arriver leur doctrine, de la justifier et de l'illustrer (1) ». Dans un chapitre de son étude sur Guizot (2), M. Pouthas a souligné les préoccupations politiques de l'homme d'Etat français, qui, vers 1820, manquait de formation historique et tâchait dans ses premiers ouvrages (3), aussi bien que dans son cours de Sorbonne, de « trouver des titres séculaires de noblesse à la monarchie constitutionnelle, pour les opposer victorieusement aux théories du droit divin et de l'aristocratie (4) ». « ... l'histoire n'était qu'un reflet de la politique ou de la philosophie (5). » Bien que les historiens espagnols aient pu profiter des tâtonnements et des expériences des historiens français, ils se complaisaient eux aussi à utiliser l'histoire pour étayer leurs principes politiques. N'y aurait-il donc pas lieu de parler d' « écrivain politique » plutôt que d' « historien » même quand il s'agit de Martínez de la Rosa, qui, grâce à son séjour à Paris, est pourtant, de ses compatriotes, celui qui a le plus tôt et le mieux su utiliser les documents et les textes ?

Il semble, en effet, que malgré son souci louable et incessant d'atteindre à l'exactitude, Martínez se soit laissé dominer par la politique : Emprise redoutable et dont il est difficile de se libérer pleinement. Au reste, il n'a pas dissimulé ses intentions. N'a-t-il pas écrit, en effet, au seuil de *l'Esprit du Siècle*, reprenant un titre de Benjamin Constant, que cet ouvrage était « un cours de politique appliqué aux événements contemporains (6) » ? De même, il avoue plus loin qu'il n'a pas voulu tracer minutieusement le tableau de l'Empire, œuvre d'historien ou de chroniqueur, mais simplement confirmer par de nouveaux témoignages les principes posés dans le livre (7).

Il a voulu dans cet ouvrage, aussi bien que dans la seconde partie du *Bosquejo*, justifier la politique du parti modéré dont il était le chef, sa politique personnelle quand il dirigea les destinées de l'Espagne, étant président du Conseil, et son rôle diplomatique quand il représenta son pays à Paris ou à Rome. Il a tâché, tout d'abord, de rechercher les origines du gouvernement représentatif et d'établir que le seul régime politique raisonnable était celui qui admettait, à côté du roi, des délégués de la nation. C'est le but du premier livre de *l'Esprit du Siècle* intitulé *Exposé de doctrines*. Dans ces cent premières pages, Martínez essaie de prouver l'absurdité de la monarchie de droit

(1) C. Jullian, *Augustin Thierry et le mouvement historique...* Ouv. cit. p. 11.

(2) Guizot pendant la Restauration, ouv. cit., ch. X.

(3) *Origines du gouvernement représentatif et Essais sur l'Histoire de France*.

(4) Pouthas, ouv. cit., p. 312.

(5) *id.* *id.* p. 300.

(6) I. Advertencia, p. 5.

(7) *Esp. du S.*, T. VII, p. 89.

divin, aussi bien que de la souveraineté de la nation. « Il ne sera pas facile, écrit-il, de citer une monarchie qui n'ait pas consigné dans ses documents authentiques ou dans ses traditions populaires l'origine élective de la puissance de ses princes et qui, même après que cette puissance s'est convertie en puissance héréditaire, n'offre pas un vote de la nation pour légitimer l'exercice du pouvoir suprême (1). » C'est ainsi qu'en Espagne, le prince des Asturies est reconnu par les Cortes, « en souvenir de l'ancienne élection des rois et comme un hommage aux droits de la nation (2) ». En France au milieu du Sacre, le Prélat demande au peuple s'il se soumet au nouveau prince (3). En Angleterre, lors du dernier sacre du 8 novembre 1831, l'archevêque de Canterbury fit reconnaître, par quatre fois, à l'assistance, le nouveau souverain (4). Inversement, « ceux qui soutiennent des doctrines diamétralement opposées et s'appellent eux-mêmes défenseurs de la liberté des peuples, ne veulent pas non plus soumettre leurs principes à l'épreuve de l'expérience. Ils les font dériver de *l'état de nature* et prétendent convertir des théories générales et abstraites en règles pratiques de gouvernement (5) ». Ainsi « il est impossible que les deux partis qui cheminent par des lignes divergentes arrivent à se réunir : l'un... appelle à son secours *l'antiquité*... ; l'autre remonte à *l'état de nature* et emploie des raisonnements et des déclamations pour demander l'exercice de droits illimités (6) ». Le seul terrain d'entente est celui où se combinent les deux systèmes ennemis, en de justes proportions : c'est le gouvernement représentatif.

Comment s'est-il constitué ? c'est la question qui intéresse surtout Martínez. Pour notre historien qui, parfois, ne manque pas d'intrépidité dans l'affirmation et selon, d'ailleurs, des théories à la mode de son temps (7), c'est chez les destructeurs de l'Empire romain, chez les « peuples du Nord... que naquirent précisément les deux institutions les plus libres dont se glorifient les temps modernes : le gou-

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 22-3.

(2) *Esp. du S.*, T. I, p. 22 note 3.

(3) *Esp. du S.*, *id.*

(4) *Esp. du S.*, T. I, p. 22, note 3. Martínez fait une exception pour le Danemarck qui, ainsi que le rapporte M^{me} de Staël (*Réflexions sur les principaux événements de la Révolution française*, t. I, p. 11), offrit à son roi le pouvoir absolu, fatigué qu'il était du pouvoir des Grands.

(5) *Esp. du S.*, T. I, p. 24.

(6) *Esp. du S.*, *id.*

(7) Voir dans Pouthas, *Guizot pendant la Restauration*, *Ouv. cit.*, p. 301 sig. l'étude des divers courants historiques vers 1820. « Il y a d'abord la thèse de la noblesse d'ancien régime, avide de réclamer, fût-ce contre la royauté, la possession du pouvoir. Le comte de Boulainvilliers l'a formulée en 1727, en divisant la nation française en deux races ; les agriculteurs gaulois, vaincus par la conquête germanique et dépourvus de tous droits, pouvoirs et honneurs, les nobles descendants des Francs, vainqueurs et dominateurs, mais entre les rangs desquels régnait l'égalité, armés de libertés politiques, ayant droit de délibérer en assemblées nationales, de voter les lois, organisation sociale à la fois libérale et aristocratique... (p. 301).

vernement représentatif et le jury (1) ». Plus tard, à l'époque féodale, il fut admis « qu'aucun homme libre ne pouvait être soumis à des lois et à des contributions à l'établissement desquelles il n'avait pas concouru (2) ». C'est, dit Martínez, la « maxime fondamentale des gouvernements représentatifs ». C'était la vérification « du principe classique de l'union nécessaire entre la propriété et l'exercice des droits politiques (3) ». Plus tard, le développement de l'instruction, d'une part, et une répartition plus grande de la richesse donnèrent aux hommes non nobles le désir de prendre part au gouvernement de leur pays. Les villes libres voulurent avoir une « représentation politique (4) ». Quand elles reçurent l'appui du souverain contre les seigneurs, leur influence augmenta et il « naquit un pouvoir intermédiaire entre le trône et la noblesse (5) ». Aux développements successifs de « l'esprit mercantile » correspondirent des accroissements de puissance politique. Les peuples voulurent plus de liberté et plus de sécurité : c'est dans le système représentatif perfectionné qu'ils trouvèrent la réalisation de leurs vœux.

Martínez, comme Guizot, tâcha donc de découvrir au régime représentatif des origines très reculées. Au moment où il s'établissait péniblement en Espagne, c'était le moyen de lui donner noblesse et puissance tout ensemble. Moins exigeant que Guizot, qui reconnut, lui, la chimère de son entreprise (6), Martínez crut être arrivé à ses fins par une vue trop rapide de l'histoire du Moyen âge et des Temps Modernes, mais qui renferme des considérations d'histoire économique intéressantes et assez neuves pour leur temps.

Ayant ainsi établi les fondements historiques du régime représentatif, et marqué les relations de la propriété et des droits politiques, il reste à Martínez à défendre dans ses ouvrages le système de gouvernement qu'il a soutenu toute sa vie... C'est un plaidoyer direct, sans détour, souvent une apologie. On ne saurait prétendre relever tous les passages où il défend le régime représentatif dans lequel le pouvoir appartient aux classes moyennes. Aussi bien en avons-nous signalé plusieurs en exposant son système politique. On ne peut pourtant omettre l'apologie la plus complète de ce régime qui termine, le livre I^{er} de *l'Esprit du Siècle*. Dans une vingtaine de pages, Martínez établit

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. IX. Martínez répète plus loin que le jury «naquit dans des siècles très reculés, de l'esprit indépendant des peuples du Nord... » (*Id.* T. I, p. 223).

(2) *Esp. du S.*; T. I, p. 59.

(3) *Esp. du S.*, T. I, p. 59-60. Martínez en montre l'application en Angleterre et dans la Rome primitive (*id.*).

(4) *Esp. du S.*, T. I, p. 69.

(5) *id.* T. I, p. 74.

(6) Pouthas. *Ouv. cit.*, p. 304. « Guizot est bien obligé de conclure que rien sur le continent et même en Angleterre n'annonce encore la formation du régime constitutionnel » (p. 304).

un parallèle entre ce système et l'absolutisme d'où découle la supériorité écrasante du premier sur le second (1).

Que la politique ait pris le pas sur l'histoire, la preuve en est encore dans le fait que Martínez a, dans divers volumes de son œuvre, sacrifié l'histoire générale qu'il prétendait écrire, à l'histoire de son pays et à la sienne propre. Mettant à profit l'occasion qui lui était offerte de parler de son temps et de son pays, il va exposer et défendre son système politique et celui du parti modéré. L'histoire devient alors une arme de polémique. Dans le tome IX de *l'Esprit du Siècle*, par exemple, l'histoire de son premier ministère occupe une quarantaine de pages, tandis qu'il est à peine question du cabinet qui l'a précédé et de celui qui lui a succédé. Il étudie en détail le rôle qu'il a joué au moment du 7 juillet 1822 et qui fut sévèrement critiqué par ses adversaires. Il était particulièrement important pour le Président du Conseil de se justifier aux yeux de ses compatriotes d'avoir voulu, lui, défenseur du régime représentatif, renverser la Constitution. Aussi, à l'appui de ses dires, Martínez cite-t-il de nombreux textes d'auteurs contemporains, aussi bien que des documents (2). De même, il célèbre son statut royal de 1834 et le traité de quadruple alliance (1835). On se rappelle que les ennemis de Martínez avaient combattu l'hérédité accordée à la dignité de « procer » (pair) pour les Grands d'Espagne. C'est précisément cet article du *Statut* que Martínez défend dans son *Esprit du Siècle* (3). On n'a pas oublié non plus que Martínez avait toujours été l'adversaire de l'intervention française au moment de la guerre carliste, et que, contraint par les généraux et les autres ministres de la solliciter, il avait immédiatement abandonné le pouvoir. Cette histoire est contée très longuement dans le tome X de *l'Esprit du Siècle* (4). On sent que Martínez veut se laver des accusations portées contre lui par ceux qui « ont jugé trop sévèrement, pour ne pas dire injustement, les actes aussi bien que les personnes (5) ». S'agit-il, enfin, de son rôle auprès du Pape lors de la Révolution de 1850 ? Le *Bosquejo histórico* renferme une copieuse documentation établissant que l'ambassadeur espagnol eut le courage de protéger le Saint-Père contre les révoltés et rendant un hommage éclatant au rôle qu'il a joué dans toute cette affaire (6). Ainsi, il est advenu que des chapitres, qui demeurent malgré tout fort intéressants et utiles pour connaître l'histoire de l'Espagne au XIX^e siècle, ont perdu la sérénité historique et sont devenus une plaidoirie *pro domo*.

(1) *Esp. du S.*, p. 83-108.

(2) *Esp. du S.*, T. IX, p. 208 sig. Cf. aussi *Bosq. hist.* T. II, p. 121-123 et notes.

(3) *Esp. du S.*, T. X, p. 254.

(4) *id.* T. X, p. 254-292.

(5) *id.* T. X, p. 292.

(6) *Bosq. hist.* T. II, note p. 386 sig.

Ailleurs l'intention est aussi réelle, bien qu'il ne s'agisse plus d'événements dans lesquels Martínez soit intervenu directement. L'historien, en rapportant des faits passés, est visiblement préoccupé de l'application qu'on en peut faire aux circonstances présentes. Il les raconte en insistant surtout sur leur caractère actuel, de façon que le présent apparaisse comme un recommencement du passé. La politique s'insinue dans l'histoire.

Quand Martínez examine la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, il en fait une critique historique et politique minutieuse. Pourquoi ? C'est qu'au moment où il avait pris le pouvoir en 1834, le parti avancé avait demandé lui aussi semblable déclaration. Critiquer la *Déclaration* française, c'était donc critiquer le projet de déclaration espagnole (1).

Vient-il d'exposer l'histoire de la Constituante ? En quelques chapitres de conclusion, il examine la Constitution de 1791, et la critique qu'il en fait laisse voir nettement qu'il songe aussi, et surtout, à la Constitution espagnole de 1812. S'il reproche aux Constituants d'avoir trop restreint le pouvoir royal quant à l'initiative et à la sanction des lois, et surtout de n'avoir établi qu'une seule chambre (2), on se rend compte qu'il a le regard tourné vers la Constitution de Cadix et le système politique qui fonctionna en Espagne de 1820 à 1823. Inversement, bien qu'il ait reproché à la Convention tous ses excès, il rend justice à la Constitution fondant le Directoire, parce qu'elle prévoyait deux assemblées. « Il est si nécessaire, dans les Corps législatifs, d'établir un contrepoids ! » ajoute Martínez, tirant ainsi une leçon générale de ce cas particulier (3).

La maladie chronique de l'Espagne au XIX^e siècle, — et même au XX^e — le « Pronunciamiento », explique que Martínez ait souvent souligné avec force, le rôle néfaste de l'armée dans la vie politique des nations. Son histoire du Directoire consacre quelques pages aux coups d'état militaires de ce gouvernement, moins à la narration des faits qu'à des réflexions d'ordre général. Peut-être le souvenir du soulèvement de la Granja (1836) se présentait-il à sa mémoire au moment où il composait le 4^e volume de l'*Esprit du Siècle*, publié en 1838 (4).

(1) *Esp. du S.*, T. I, p. 175.

(2) *Esp. du S.*, T. I, ch. XXV, p. 326 sig. V. aussi ch. XXIII et XXIV, contre le principe de l'élection introduit dans l'administration de la France, et l'influence réduite du roi en matière de politique étrangère.

(3) *Esp. du S.*, T. III, p. 198. Au début du volume suivant, apparaît un nouvel éloge du système bicamériste (T. IV, p. 13-14). Dans un chapitre précédent, sur l'exposé des idées politiques de Martínez, nous avons relevé d'autres passages analogues.

(4) *Esp. du S.*, T. IV, p. 129 sig. 268-9. Martínez parle aussi directement, mais très succinctement, de ce soulèvement : *Esp. du S.*, T. X, p. 294-5.

Dernier exemple enfin, tiré du *Bosquejo* : Au moment où Martínez étudie la manière dont Philippe V introduisit en Espagne la loi salique, il insiste longuement sur le caractère étranger de cette mesure contraire à la coutume espagnole. On devine sans peine la cause de cette étude. C'est qu'à la mort de Ferdinand VII, la question fut de nouveau agitée de savoir si les femmes seraient exclues du trône au bénéfice des héritiers mâles. C'est, peut-on dire, le débat juridique qui s'ouvrit parallèlement à la guerre carliste. Au reste, parlant des députés qui votèrent cette loi, Martínez écrit : « Comme ils devaient être éloignés de prévoir l'étrange destin qu'elle aurait ! Dérogée en secret par d'autres Cortes avant que le Siècle n'expirât, et demeurant, cependant, en vigueur ; dérogée par un autre prince qui doute, sur son lit de mort, de sa validité ou de sa nullité ; jamais acceptée par la nation, jamais mise en pratique, cette loi funeste renfermait en son sein les semences de la guerre civile qui a coûté tant de larmes et de sang à l'Espagne (1). »

Si Martínez a donc été, dans une certaine mesure, un historien, il a pourtant fait dans ses écrits une large place à la politique vers laquelle il a parfois, sans détours, incliné l'histoire, parfois en le dissimulant avec plus de candeur que d'habileté. En pouvait-il être autrement ? L'historien, dont la vie fut si agitée, si fertile en contrastes, même s'il s'évertuait à être impartial, ne pouvait s'enfermer dans un isolement impénétrable. Souvent, il recevait la visite de l'acteur qui avait joué de grands rôles sur le théâtre politique... Comment en repousser la confiance ? Comment l'arrêter dans ses récits ? Au reste, ne nous plaignons pas trop. Ce sont ces échos de la vie nationale du *xix^e* siècle espagnol (se confondant souvent avec ceux de la vie publique de Martínez) qui, dans l'œuvre prolixe et souvent décolorée de notre écrivain, apportent quelque animation, quelque chaleur, et, exceptionnellement, un ton passionné.

(1) *Bosq. hist.* T. I, p. 97. A diverses reprises, Martínez soutiendra que le droit des femmes à la couronne d'Espagne est traditionnel, que leur exclusion est une doctrine d'origine étrangère. (*Bosq. hist.* T. II, p. 2-3 ; 70-1 ; 161).

CHAPITRE III

Les mérites de l'historien

Il ne faut pas apprécier l'œuvre historique de Martínez de la Rosa avec nos exigences présentes, sous peine de tomber dans l'erreur que signalait l'auteur lui-même quand il critiquait ceux qui jugeaient les époques passées avec l'esprit de leur temps. Commencée au moment où naissait la science historique en Europe ; poursuivie au milieu d'agitations incessantes, fréquemment interrompue, inachevée en partie (1), elle ne saurait être appréciée comme une œuvre de notre siècle. Telle qu'elle est, il n'est pas douteux qu'elle occupe une des premières places, pour ne pas dire la première, dans la production historique de l'Espagne de 1830 à 1860. Martínez avait, en effet, des connaissances sûres et variées qui lui donnaient un réel avantage sur ses contemporains. Il savait le français, et l'italien, (2) peut-être aussi l'anglais. En outre, il était un lecteur infatigable.

I

Déjà, dans l'étude sur les « Comuneros » qui précède sa tragédie la *Viuda de Padilla*, Martínez avait donné à la fin de son travail une véritable bibliographie de son sujet. Dans les ouvrages suivants, ne figure pas la liste récapitulative des auteurs cités : il n'en faut pas moins admirer la richesse et la variété de la documentation, au courant des travaux les plus récents.

Jetons un coup d'œil sur les ouvrages imprimés qu'il a consultés,

(1) Le *Bosquejo histórico* s'achève au Concordat d'octobre 1851. Les dernières phrases, loin d'être des phrases d'une conclusion générale, que l'on serait en droit d'attendre dans un semblable ouvrage, sont un adieu au lecteur assez désinvolte. « Ce concordat est le dernier traité important qu'ait conclu le gouvernement espagnol sous le règne actuel. C'est la raison pour laquelle nous arrêtons cet ouvrage, tel le voyageur qui, au bout d'un long et pénible pèlerinage, se repose de bon cœur au pied d'un monument fameux. » T. II, p. 230-1.

(2) Il avait composé une ode en italien en l'honneur du Pape.

puis sur les documents de première main. *L'Esprit du Siècle*, vue d'ensemble de l'histoire européenne de 1789 à 1848, s'appuie sur les livres essentiels qui étudient cette même période et dont certains venaient de paraître, quand Martínez composait le sien.

Les débuts de la Révolution et l'histoire de la Constituante sont faits surtout d'après les ouvrages, de bonne heure célèbres, de Necker et de M^{me} de Staël, de la *Révolution française*, *Du pouvoir exécutif dans les grands États* et *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*. A ces ouvrages d'un caractère philosophique et qui attestent l'influence du XVIII^e siècle sur leurs auteurs, Martínez emprunte surtout des vues d'ensemble, des théories, des jugements sur la Révolution. Il tient en grande estime la personnalité des auteurs et leurs jugements. M^{me} de Staël est « un juge excellent de la Révolution (1) ». Quant à Necker, il en trace un portrait très flatteur (2). De plus, il recueille comme épigraphes du tome III, consacré à la Convention, quelques phrases tirées de la *Révolution française*, et pour le tome IV, sur l'Empire, une citation des *Considérations*. Il ne cessera jamais d'utiliser par la suite ces deux ouvrages chaque fois qu'ils pourront lui être utiles. Il ne les abandonnera que lorsqu'il les aura dépassés. Ancillon et Malte-Brun (3) sont aussi fréquemment cités dans le premier volume, de *L'Esprit du Siècle*. Mais, comme ils fournissent surtout à Martínez des théories politiques, ils n'apparaissent que dans le livre I^{er}, *Exposé doctrinal*.

Pour ce qui est de l'étude des faits, Martínez de la Rosa se sert fréquemment de A. de Lameth (4) et de Lacretelle (5), le premier libéral, le second adversaire de la Révolution, ni l'un, ni l'autre d'ailleurs véritables historiens, mais plutôt chroniqueurs qui racontent assez sèchement, et en les jugeant sans cesse, les faits dont beaucoup se sont déroulés sous leurs yeux. Martínez fait encore appel aux *Mémoires* du Comte de Montlosier, « écrivain de talent et probe », ennemi acharné de la Révolution. Ainsi, disciples des philosophes du XVIII^e siècle, écrivains libéraux, défenseurs de l'ancien régime, Martínez s'adresse à tous. C'est là un souci d'impartialité qu'il nous faut souligner au passage.

Mais notre auteur n'est pas l'homme de quelques livres. La liste serait longue de tous ceux qu'il a lus et utilisés, et qu'il cite consciencieusement (6). La politique étrangère qui tient une large place dans *L'Esprit du Siècle* est souvent traitée, dans le premier volume, d'après

(1) *Esp. du S.*, T. II, p. 229.

(2) *id.* T. I, p. 122.

(3) Ancillon, *Nouveaux essais de politique et de philosophie*. Malte-Brun, *Tableau politique de l'Europe au 1^{er} janvier 1820*.

(4) *Introduction à l'Histoire de l'Assemblée Constituante*.

(5) *Précis historique de la Révolution (1801-1806)*.

(6) Gibbon, Gentz, Sieyès, Raynal, Bouillé, M^{me} de Campan...

le *Tableau historique et politique de l'Europe*, de Ségur, que Martínez tient en grande estime (1). Ce n'est que vers la fin du volume qu'il découvre et cite Mignet (2) dont il fera dès lors un de ses guides préférés.

Dans les deux tomes suivants consacrés à la Législative et à la Convention, le voici au premier plan. Parmi les sources nouvelles, apparaît l'*Histoire de la Révolution* de Thiers, que Martínez utilise abondamment. A partir du moment où il a rencontré les deux maîtres de l'histoire moderne, Thiers et Mignet, et tant qu'ils peuvent lui servir, il ne se soustrait plus à leur influence et semble s'avancer avec plus d'assurance dans la carrière historique. Martínez a recours aussi, pour le tome II, aux *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*, et pour le tome III, au baron Fain, à Thibaudeau (3) et aux *Mémoires* de Lucien Bonaparte.

Il convient de noter enfin qu'en politique étrangère il ne s'en tient plus seulement à Ségur. Le diplomate espagnol s'intéresse spécialement aux relations entre les divers pays. Il a lu les ouvrages de Schoell, aussi bien son *Cours d'histoire des Etats européens* que son *Histoire abrégée des traités de paix*; (4) l'*Etat de l'Europe avant et après la Révolution*, de Gentz; l'*Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française* de Flassan et le *Recueil des principaux traités d'alliance de paix*, de Martens. Il convient de noter que l'histoire d'Espagne commence à être traitée avec quelque ampleur et que Martínez cite souvent les *Mémoires* du Prince de la Paix.

Le volume sur le Directoire n'offre pas de sources nouvelles importantes à signaler. Nous retrouvons toujours pour la politique intérieure de la France, M^{me} de Staël, Mignet et Thiers, quelques auteurs de mémoires, Bourrienne et Thibaudeau, ainsi que le Prince de la Paix, et, en politique étrangère, Martens.

Arrivé à l'« Histoire du Consulat et de l'Empire » (Tomes V, VI, VII de l'*Esprit du Siècle*), Martínez est obligé de se passer des deux historiens qui l'avaient guidé dans le volume précédent, Thiers et Mignet (5). Ces deux maîtres sont remplacés par Thibaudeau (6) dont il avait déjà utilisé l'ouvrage antérieur, et Bignon (7), celui-ci étant plus

(1) « Escriptor de mucho mérito ». *Esp. du S.*, T. I, p. 178, note 5.

(2) *Histoire de la Révolution*. Martínez la qualifie de « célèbre », *Esp. du S.*, T. I, p. 316, note 14.

(3) Fain, *Manuscrit de l'an III*; Thibaudeau, *Mémoires sur la Convention*.

(4) C'est l'*Histoire abrégée des traités de paix entre les Puissances de l'Europe* par feu M. de Koch, revue et augmentée par Schoell.

(5) L'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers ne commença à paraître qu'en 1845. Comme Martínez attendit quatre ans avant de publier son *Consulat* (1842; le *Directoire* était de 1832), certaines personnes se demandèrent si « M. Thiers ne servait pas de *Saint Esprit* à l'*Esprit du Siècle* ». Ferrer del Rio, *Galeria de la Lit^a esp^a*, ouv. cit. p. 91-92.

(6) *Le Consulat et l'Empire, ou histoire de la France et de Napoléon Bonaparte de 1799 à 1815*.

(7) *Histoire de France depuis le 18 brumaire*.

souvent cité que celui-là. Capefigue fait aussi son apparition (1). En outre Martínez a souvent recours à des historiens anglais sur tout à Alison (2) dont il vante la probité historique (3) pour définir la politique de Napoléon. Mais le souci d'impartialité, que nous avons déjà noté chez lui, lui fait citer souvent le *Mémorial de Sainte-Hélène* et les *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon*. Il utilise aussi les *Mémoires* de Bourrienne, du duc de Rovigo, du docteur O'Meara, du comte d'Allonville, du marquis Clermont de Gallerande, etc., révélant ainsi son goût pour les « histoires » autant que pour l'histoire.

La politique étrangère est longuement traitée dans les trois tomes de l'*Esprit du Siècle* que nous examinons. En particulier le rôle de l'Angleterre contre Napoléon est étudié avec beaucoup de détails. D'où plusieurs ouvrages anglais cités en notes, dans l'*Empire*. Nous avons déjà rappelé Alison. Ajoutons la collection de l'*Annual Register* (années 1806, 1812, 1813, 1814), *The political life of G. Canning*, de Granville Stapleton, etc.. La politique italienne est étudiée d'après Botta, *Soria d'Italia*, et les relations avec le Saint-Siège d'après le même ouvrage et les *Quatre concordats*, de de Pradt. Remarque importante : Les affaires d'Espagne, qui occupent une large place dans le 6^e et le 7^e volumes de l'*Esprit du Siècle*, sont examinées à la lumière des *Mémoires* du Prince de la Paix, de l'*Histoire* du comte de Toreno, « insigne historien (4) » qui demeurent encore les ouvrages fondamentaux sur la période que nous examinons. Argüelles (5) sert aussi à Martínez pour préciser l'histoire des premières Cortes. Pour la guerre d'Espagne, il a connu également des ouvrages français et anglais : l'histoire du général Foy (6), de Suchet (7), celle de Napiér (8). Mais il faut observer que pour la partie espagnole de son ouvrage, Martínez n'aura pas besoin d'étayer son exposé sur les travaux de ses prédécesseurs ou de ses contemporains. Il fera œuvre personnelle, apportant lui-même ses matériaux. Comme ouvrages d'ensemble, sur la politique européenne, on retrouve toujours Schœll, Martens, et on voit apparaître le *Portefeuille* de 1813 de Norvins. Enfin deux ouvrages qui intéressent et la politique intérieure de la France, et la politique européenne, sont souvent cités : ce sont

(1) *L'Europe pendant le Consulat et l'Empire*.

(2) *History of Europe, from the commencement of the french revolution to the restoration of the Bourbons*.

(3) « Muy digno de alabanza es el espíritu de imparcialidad y de justicia que ha guiado la pluma de un escritor inglés... » *Esp. du S.*, T. VI, p. 179, note 1.

(4) *Esp. du S.*, T. VI, p. 299.

(5) *Examen histórico de la reforma constitucional de España*.

(6) *Histoire de la guerre de la Péninsule*.

(7) *Mémoires sur les campagnes d'Espagne*.

(8) *History of the war in the peninsula*.

ceux de Fain (1) et les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*.

A la Restauration, Martínez a consacré les tomes VIII et IX de l'*Esprit du Siècle*, ainsi que la première partie du tome X. Pour écrire son étude, il a utilisé les historiens français de cette époque : Vaulabelle (2) plus que Capefigue (3), les nouveaux ouvrages de Ch. Lacroix (4) et de Thibaudeau (5), de même que les *Constitutions* de Lanjuinais. Pour les Cent Jours, c'est Benjamin Constant qu'il consulte de préférence.

Dans ces volumes, on observe que la politique générale de l'Europe, et celle de l'Espagne, en particulier, occupe surtout notre auteur. Si la Révolution française fut le point de départ de son étude, et son centre au début de l'*Esprit du Siècle*, maintenant, ce sont surtout les affaires intérieures de l'Espagne et sa diplomatie qui intéressent Martínez. — Ce déplacement de l'intérêt du livre, apparu dans les tomes consacrés à l'Empire est ici plus visible encore : Martínez a été trop mêlé aux grands événements de son pays pour ne pas leur accorder une importance parfois un peu disproportionnée. A l'histoire de Toreno, il ajoute l'*Essai historique sur la révolution d'Espagne*, de Martignac, qui confirme ses propres réflexions et qu'il cite fréquemment. Il en est de même pour l'*Examen crítico de las revoluciones de España de 1820 a 1823 y de 1836*, de Sebastián de Miñano (6) auquel il a très souvent recours. Il n'a garde d'oublier les *Apuntes histórico-críticos* et les *Memorias* de Miraflores, qui demeurent toujours l'une des sources les plus sûres et précises pour étudier l'histoire d'Espagne du XIX^e siècle. Le grand événement diplomatique, le Congrès de Vérone, qui décida du sort de l'Espagne, est étudié d'après Chateaubriand (7). La question de l'indépendance des colonies américaines est examinée surtout d'après Mariano Torrente (8), J. M. del Vadillo (9), Arguëlles (10) et quelques autres auteurs. Si Martínez ne multiplie pas les citations d'ouvrages récents, c'est qu'il se fiait, et à bon droit, à sa connaissance de la politique contemporaine de son pays.

Pour ce qui est de la politique étrangère, à côté des collections de traités de Schoell et de Martens, apparaît celle de l'espagnol Cantillo (11). A côté de l'*Annual Register*, l'*Année historique* de Lesur.

(1) *Manuscrit de 1813* (utilisé dans le Tome VII).

(2) *Histoire des deux Restaurations*.

(3) *Histoire de la Restauration*.

(4) *Histoire de la Restauration*.

(5) *Restauration*.

(6) Ce livre a été publié sans nom d'auteur. C'est Martínez qui assure qu'il est de Miñano, *Esp. du S.*, T. IX, p. 37 n.

(7) *Congrès de Vérone*.

(8) *Historia de la revolución hispano-americana*.

(9) *Apuntes sobre los principales sucesos que han influido en el estado actual de la América del Sur*.

(10) *Examen histórico de la reforma constitucional de España*.

(11) *Traitados de paz y de comercio desde el año de 1700 hasta el día*.

L'événement culminant qui ouvre la Restauration, le Congrès de Vienne, est examiné d'après de Pradt (1) et de Flassan (2) ; celui de Carlsbad est étudié d'après de Pradt (3). Les affaires de chaque pays dans leurs rapports avec la France et l'Espagne surtout, sont examinées d'après quelques ouvrages spéciaux. Celles de Naples sont longuement étudiées d'après la *Storia del reame di Napoli*, de P. Colletta, la *Storia della rivoluzione di Napoli*, de B. Gamboa, ou la *Relazione*, de G. Pepé (4) Pour la Grèce, Martínez cite l'*Essai historique sur la Grèce*, de Villemain.

Si l'on ajoute quelques phrases de discours, de brochures, d'articles, ou d'ouvrages cités exceptionnellement (5), on aura dressé la liste à peu près complète des ouvrages imprimés qu'a utilisés Martínez.

La fin du tome X de l'*Esprit du Siècle* est consacrée aux événements qui se déroulèrent en Europe durant le règne de Louis-Philippe. La partie espagnole est toujours traitée avec ampleur. La source la plus souvent utilisée est l'ouvrage de Miraflores : *Mémoires*, et accessoirement *Jugement impartial sur la question de la Succession à la Couronne d'Espagne*. Martínez consulte aussi l'*Annuaire historique* de Lesur, pour l'année 1835 en particulier. Mais on comprend que pour cette période, au cours de laquelle il fut président du Conseil et ambassadeur à Paris, il n'ait guère besoin de guides. L'histoire de la France, trop rapidement esquissée et très incomplète, ne repose que sur les *Souvenirs* de Bérard (6), l'ouvrage de Dunoyer (7), l'*Annuaire historique* (1830-1835-1841) rarement cité et le livre de Carné, *Des intérêts nouveaux de l'Europe*. Ajoutons quelques extraits de discours de Laffitte, Thiers, Casimir Périer. Les relations diplomatiques de la France avec les autres pays d'Europe, et l'histoire de ceux-ci, reposent sur le fameux livre d'Haussonville (8) abondamment utilisé.

Tels sont les ouvrages imprimés dont s'est servi Martínez pour composer son volumineux ouvrage. Il faut y joindre pour ce qui concerne surtout la partie espagnole de l'œuvre de nombreux documents. Textes de constitutions, de traités, de dépêches d'ambassadeurs, de

(1) *Histoire du Congrès de Vienne*.

(2) *Histoire du Congrès de Vienne par l'auteur de l'Histoire de la diplomatie française*.

(3) *Congrès de Carlsbad*.

(4) *Relazione delle circostanze relative agli avvenimenti politici e militari in Napoli nel 1820 e nel 1821 diretta a S. M. il Re delle Due Sicilie dal generale Guglielmo Pepé*.

(5) Discours de Grey, Peel, Lord Liverpool, Louis XVIII. Articles de *La France littéraire*, du *Foreign Quarterly Review*. — Livres de Chateaubriand, *les Quatre Stuarts*, *De la Monarchie selon la Charte* ; de Carné, *Des intérêts nouveaux de l'Europe*, etc...

(6) *Souvenirs historiques sur la Révolution de 1830*.

(7) *Révolution du 24 février*.

(8) *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français 1830-1848 avec notes, pièces justificatives et documents diplomatiques entièrement inédits*.

circulaires diplomatiques, tout cela abonde dans les notes et dans le texte de l'*Espirit du Siècle*. Ministre des affaires étrangères à différentes reprises, Martínez a pu travailler tout à son aise dans les Archives de son département et faire recopier les documents qui lui semblaient utiles (1). De même, dans son séjour en Angleterre, ou son exil en France, il a recueilli dans les Archives des renseignements qui lui ont paru précieux : par exemple, en France, le brouillon d'une lettre de Bonaparte à Louis XVIII du 24 décembre 1800, dont le texte avait été publié inexactement par le comte d'Allonville (2), et en Angleterre, le texte de la relation écrite par les parlementaires envoyés de Madrid à Napoléon avant qu'il n'entre dans la capitale (3).

Le Bosquejo histórico de la Política de España est lui aussi fortement étayé. Le « fardeau des notes » a été rejeté à la fin de chaque volume, « de même qu'on laisse en arrière les bagages, afin de ne pas retarder la marche des troupes (4) ». Il faut nettement distinguer, pour ce qui est de la documentation, le premier du second volume. Le premier, en effet, est « l'histoire ancienne » de l'Espagne, le second, « l'histoire moderne (5) ». Le premier va des Rois Catholiques à Charles III. Le deuxième, de Charles IV à Isabelle II inclusivement. Si Martínez était bien préparé pour écrire l'histoire contemporaine de son pays, et de l'Europe dans une certaine mesure, par les études qu'il avait dû faire pour composer l'*Espirit du Siècle*, et par le rôle personnel qu'il avait joué dans les affaires publiques, en revanche il n'a guère utilisé pour l'« histoire ancienne » de l'Espagne que les ouvrages les plus courants à son époque. Il ne semble pas qu'il ait essayé de remonter aux sources, sauf pour quelques points spéciaux, comme l'affaire des Comuneros ou de la Révolte des Maures sous Philippe II (6).

Les ouvrages historiques que Martínez avait à sa disposition jusqu'à

(1) On trouve à chaque instant après une copie ou une analyse de documents l'indication M. S. Voir aussi plus haut, p. 316.

(2) *Esp. du S.*, T. V. p. 353. Martínez raconte ses « muchas y prolijas diligencias » pour trouver cette correspondance. Il a découvert dans « les Archives du royaume, armoire de fer, carton 15 », le brouillon qu'il reproduit en note. Il ajoute avec une certaine satisfaction ingénue : « Je crois qu'il ne déplaira pas à mes lecteurs de voir une copie exacte de ce brouillon, même avec ses fautes d'orthographe et ses retouches... » *Id.* 354, note.

(3) « Nous croyons qu'il ne déplaira pas à nos lecteurs d'introduire ici le document suivant, inédit encore, ... et qui jette une vive lumière sur un fait important de notre histoire. Il se trouve parmi les papiers et les livres de D. Bernardo Iriarte, au British Museum, M. S. bib. Egerton Tome 387 ». *Esp. du S.*, T. VII, p. 9.

(4) Tome I, *Advertencia*, p. VIII.

(5) *id.* *id.* p. VI.

(6) Pour écrire sa tragédie *La Viuda de Padilla*, il avait utilisé divers ouvrages dont il donne la bibliographie à la fin de son *Bosquejo*, qui précède la tragédie, et pour composer *Aben-Humeya*, il avait lu Hurtado de Mendoza et Luis del Marmol. Il reprend dans le *Bosquejo* ces mêmes guides.

l'époque de Charles IV sont assez rares. Il a consulté pour le règne de Charles-Quint celui de Sandoval (1), « plus impartial et plus complet que les autres (2) ». Vander-Hammen lui a été de quelque secours pour le règne de Philippe II (3), aussi bien que Watson, pour celui de Philippe III (4). Céspedes lui fournit sa documentation principale pour le règne de Philippe IV (5). Ferrer del Rio et Andrés Muriel lui servent pour le chapitre consacré à Charles III (6).

Ajoutons à l'ouvrage général de Coxe (7) quelques ouvrages sur certains faits particuliers (8), et nous aurons toutes les sources espagnoles utilisées pour le premier volume du *Bosquejo*.

Une fois encore, il faut observer que Martínez a surtout recours à des ouvrages étrangers, tels que ceux de Prescott, de Robertson, de Mignet, de Tiepolo, de Watson, de F. Melo, consacrés à certains règnes, et aussi à des ouvrages plus généraux, celui de Coxe, de Ranke (9), la fameuse *Histoire d'Espagne*, de Dunham, traduite par Alcalá Galiano, et l'*Histoire universelle* de Cantú. Mais c'est tout particulièrement Coxe qui est le véritable guide de Martínez. Ajoutons, enfin, que pour le règne de Charles III, Martínez consulte Ségur et Flassan souvent cités dans le deuxième volume du *Bosquejo*, comme ils l'ont été dans l'*Esprit du Siècle*.

Dans le deuxième tome du *Bosquejo*, Martínez reprend l'histoire d'une époque étudiée en général avec beaucoup plus de détails dans l'*Esprit du Siècle*. Les auteurs consultés sont les mêmes, moins nombreux cependant. Deux noms nouveaux à signaler : Mac Farlane, *A glance of revolution Italy* et Balleydier, *Historia de la Revolución de Roma*.

On peut faire sur l'utilisation des documents une remarque analogue à celle que nous venons de faire pour les ouvrages cités. Dans la partie que Martínez appelle « l'histoire ancienne », on ne trouve pas de documents à proprement parler, simplement l'utilisation de quelques manuscrits (10). Inversement, l'histoire de Ferdinand VII

(1) *Vida y hechos del emperador Carlos V.*

(2) *Bosq. hist.* T. I, p. 208, n° 3.

(3) *Don Felipe el Prudente.*

(4) *Histoire du règne de Philippe III.*

(5) Céspedes, *Historia de D. Felipe IV, rey de las Españas.*

(6) Ferrer del Rio, *Historia del reinado de Carlos III.* — Muriel, *Gobierno del Sr. rey D. Carlos III.*

(7) *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*, traduction française de Muriel.

(8) Par exemple, Clemencín, *Elogio de la reina Isabel*. Gil González de Avila, *Teatro de las Grandezas de Madrid*. Duque de Rivas, *Sublevación de Nápoles...* Mignet, *Negociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV.* Mayans, *Observaciones sobre el concordato de 1753.*

(9) *Histoire des Osmanlis et de la monarchie espagnole.*

(10) Cura de los Palacios, *Historia de los Reyes católicos*. Pedro Mejia, *Crónica del Emperador Carlos V.*

et celle d'Isabelle II reposent souvent sur des pièces officielles, des textes de traités, des correspondances diplomatiques, dont certains n'avaient pas été utilisés dans l'*Esprit du Siècle* (1).

On vient de voir que, surtout pour écrire l'histoire contemporaine, Martínez s'est entouré de nombreux ouvrages et a recherché d'utiles documents. Grâce à sa connaissance du français, de l'anglais et de l'italien, il a pu lire beaucoup d'ouvrages étrangers, souvent plus utiles que les quelques « histoires » écrites en espagnol, qui existaient alors. Il connaît aussi les ouvrages les plus récents. A cet égard, et si l'on songe à l'époque à laquelle il composa ses ouvrages, il fait donc figure de véritables historien.

De l'historien véritable, Martínez eut aussi le souci de critiquer, de confronter les sources utilisées, afin d'atteindre la vérité. Cite-t-il plusieurs ouvrages ? Il indique généralement celui qui lui semble le plus digne de foi, le mieux informé, le plus impartial. Nous avons déjà relevé, au passage, les éloges qu'il décerne aux historiens qu'il juge les meilleurs. De même, il lui arrive souvent de discuter la valeur d'un document, d'un témoignage ou d'une opinion. Après avoir utilisé les *Souvenirs* de Bérard sur la Révolution de 1830, il ajoute en note : « Le témoignage de cet auteur a d'autant plus de poids que Bérard fut un de ceux qui prirent une plus grande part à la révolution, comme il apparaît dans son ouvrage lui-même. Et cet ouvrage fut publié en 1834, alors que les faits étaient encore très récents, les acteurs vivants et l'auteur fâché avec Louis-Philippe et plus encore avec son gouvernement (2). »

Au moment où il expose des événements particulièrement importants, il oppose des textes, et indique en passant quelle confiance, il faut leur accorder. La documentation relative à la mort mystérieuse de Don Carlos, fils de Philippe II, est un bon exemple de cette critique des sources. Martínez cite d'abord Cabrera de Córdoba dont le témoignage un peu obscur semble accuser Philippe II de l'assassinat de son fils. Il confirme cette opinion par celle de Vander-Hammen y León, pourtant « attaché à Philippe II » (afecto a Felipe II), et celle de Gil González de Avila « nada sospechoso ». — Il leur oppose ensuite celle de Estrada, l'auteur de *De Bello belgico*, « grave historien et des plus célèbres de ce temps » qui assure que D. Carlos mourut non point assassiné, mais victime de maladie et d'excès. Le mystère planant toujours sur cette dramatique affaire, Martínez a recours alors aux historiens modernes, Ranke et Prescott qui établissent la culpabilité

(1) Par exemple l'histoire du traité de commerce avec l'Angleterre, sous la dictature d'Espartero, qui ne fut pas signé. (*Bosq. hist.* T. II, p. 367-8) ; le projet de loi (1841) de vente des îles de Fernand Po et d'Annobon à l'Angleterre (*id.* 368-9), etc...

(2) *Esp. du S.*, T. X, p. 159 note.

de Philippe II dans tous les cas, soit qu'il ait fait mettre à mort son fils, soit qu'il ne l'ait pas empêché de se livrer à divers excès pendant son emprisonnement (1). Martínez qui ne raconte pas la mort de D. Carlos se contente d'écrire : « jaloux de son autorité au point que tout lui portait ombrage, portant la fermeté jusqu'à l'obstination, et la *sévérité jusqu'à la vengeance*, Philippe II ne montrait pas les généreuses qualités de son père... (2) ».

Il serait facile, dans l'*Esprit du Siècle*, de multiplier les exemples de cette méthode historique. Le cas le plus net est celui de l'époque napoléonienne. Au moment où Martínez doit juger celui qui a été l'ennemi juré de l'Espagne, notre historien écrit : « N'ayant pas confiance dans notre propre jugement, pour critiquer la politique d'un homme si grand, nous avons recours, chaque fois que nous le pouvons, ou à son propre témoignage ou à celui de ses défenseurs et de ses panégyristes qui ne peuvent pas faire moins que de confesser quelques fautes (3). » Mais afin de rétablir l'équilibre, il invoque aussi l'autorité de nombreux écrivains anglais, ainsi que nous l'avons dit précédemment.

Même souci de critique historique, dans l'affaire du duc d'Enghien. Martínez cite d'abord la justification de l'exécution du prince qui apparaît dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité*. Mais il lui oppose l'opuscule intitulé : *Pièces judiciaires et historiques relatives au procès du duc d'Enghien* (1823) et un passage de Bignon qui, malgré sa volonté évidente de ne pas accabler Napoléon, souligne les irrégularités du procès. Pour l'impression produite sur les esprits par cette exécution, Martínez oppose encore le texte du *Memorial de Sainte-Hélène* à celui de Bignon. Il ajoute enfin le jugement fameux de M^{me} de Staël, dans les *Considérations*, celui de Salvandy, dans le *Dictionnaire de la Conversation et de la lecture*, article *Consulat* ; celui d'Abel Hugo, dans l'*Histoire de l'empereur Napoléon* ; celui de Bourrienne, dans ses *Mémoires*, et celui de Chateaubriand tiré de *de Bonaparte et des Bourbons* (4). Inutile de dire que Martínez exprime toute sa réprobation pour un tel « crime », pour une « violation aussi scandaleuse du droit des gens, des lois sanctionnées dans tous les codes du monde, et ce qui est pire encore, des principes éternels de justice gravés par Dieu même dans le cœur des hommes (5). »

Les ouvrages de Martínez que nous venons d'examiner sont donc soli-

(1) Voir cette discussion dans les notes du *Bosquejo hist.* T. I, p. 217-220.

(2) *Bosq. hist.*, T. I, p. 43.

(3) *Esp. du S.*, T. VI, p. 151 note.

(4) Voir toute cette discussion dans *Esp. du S.*, T. V, p. 369-385.

(5) *Esp. du S.*, T. V, p. 371-374.

dement documentés. Leur auteur s'est livré avec une conscience méritoire à la critique des sources : l'*Esprit du Siècle* et le *Bosquejo* méritent notre estime. Certes pour ce qui est de l'histoire de France et de l'histoire diplomatique européenne, ils ne sont guère qu'une synthèse des ouvrages consultés par Martínez et n'apportent rien de bien nouveau. Souvent, ils paraphrasent ou résument les pages qui servent de guides à l'historien (1). Mais n'oublions pas que dans les chapitres relatifs à l'Espagne, surtout à l'Espagne du xix^e siècle, sur lesquels Martínez s'attarde, au péril même de rompre l'harmonie générale des ouvrages, on trouve et des documents de première main, fort précieux, et des considérations judicieuses écrites par un homme très au fait de la politique de son pays et de son temps.

(1) « ... En tanto que el gobierno francés, cogiendo en el momento mismo el primer fruto del tratado [Traité d'Aranjuez, 1793] enviaba un ejército a los departamentos de Occidente, para cortar el cáncer de la guerra civil ; y encaminaba otro hacia los Alpes, como nuncio y precursor del destino de Italia (*Esp. du S.*, T. III, p. 389).

« En Paris... se piensa en sacar utilidad y provecho de aquella importante transacción. La Comisión de Salud pública distribuye al punto en dos partes los ejércitos que guerreaban en España ; al de los Pirineos occidentales se le ordena que vaya a Nantes, para ayudar a los vencedores de Quiberón, afin de apagar los odios nacidos de opiniones encontradas... En cuanto al ejército de los Pirineos orientales, se le manda... a Niza ». (*Ms de l'an III*, par le baron Fain, p^e 3^a, cap^o 9). (Cité dans *Esp. du S.*, T. III, p. 389-390, n. 41).

« Una Asamblea de legisladores... no dejó por legado a la Francia ni una institución benéfica, ni una sola ley que recomendase su memoria a la posteridad » (*Esp. du S.*, T. II, p. 259). « La Asamblea legislativa no dejó a la Francia ninguna ley provechosa, ninguna institución digna de mencionarse... » (*De la révolution française*, par M. Necker, t. II, p. 234). (Cité dans *Esp. du S. T. I*, p. 259, n. 2).

« ... Los más audaces [partisans de Babeuf] se arrojaron pocos meses después a una tentativa tan descabellada, que hasta ha llegado a sospecharse si el Gobierno mismo, sabedor de su intento y con medios bastantes para atajar sus pasos, los dejó de intento que se precipitaran, para acabar con los restos de aquel partido incorregible. » (*Esp. du S.*, T. IV, p. 28-9).

« Uno de los puntos capitales, en que intentaron fundar su defensa, consistió en una acusación formal que dirigieron contra el Directorio y uno de sus Ministros, imputándoles haber provocado por medio de agentes perfidos proyectos insensatos, que no presentaban los hechos materiales de una conspiración ». (*Directoire exécutif*, par Lacretelle jeune, liv. I, p. 59 cité dans *Esp. du S.*, T. IV, p. 29).

« En virtud de los mencionados conciertos [Leoben], el Austria consentía en la incorporación de la Bélgica a la Francia, y en que extendiese ésta sus fronteras hasta el Rhin ; pero exigía en cambio la compensación de tamaña pérdida, y no era fácil procurársela. » (*Esp. du S.*, T. IV, p. 64-5).

« El Emperador cedía a la Francia todo lo que poseía en los Países Bajos, y consentía, como miembro del Imperio, en que la República extendiese sus fronteras hasta el Rhin : ...En compensación de tamaños sacrificios recibía... » (Thiers, *H^{re} de la Rév. franc.* Tome IX, ch. II). (Cité dans *Esp. du S. T. IV*, p. 66, suite de 65 n. 1.).

Voir aussi plus loin, p. 375, comment Martínez dépouille les pages qu'il utilise de leur pittoresque.

II

Mais comment expose-t-il les résultats de ses recherches ?

M. Charléty, expliquant le succès de *l'Histoire de la Révolution*, de Thiers, écrit : « Ce livre séduisit le public, par sa lucide simplicité ; les problèmes les plus complexes, les événements les plus touffus racontés par Thiers devenaient intelligibles pour tous (1). » Certes, on ne saurait dire des ouvrages de Martínez de la Rosa qu'ils « séduisirent » les lecteurs espagnols : ils n'ont même pas eu les honneurs d'une seconde édition, et leur triste destin les a conduits — en rangs pressés — chez les bouquinistes madrilènes... Manquaient-ils de « lucide simplicité » ?

Si l'on ne redoutait pas le paradoxe, on pourrait dire, au contraire, qu'ils sont trop lucides, qu'ils veulent tout expliquer d'une manière implacablement logique. Un tel souci, qui ne tient pas assez compte de la mystérieuse complexité de la vie, risque fort de rebuter la patience du lecteur. Nous avons déjà signalé le raisonnement par lequel dans le livre premier de son *Esprit du Siècle*, Martínez essaie d'établir que le gouvernement représentatif possède des origines très anciennes (2). Cet exposé est un modèle de raisonnement rigoureux, aussi bien que celui qui ouvre le *Bosquejo histórico* (3).

Nous en trouvons d'analogues dans tous les chapitres

S'agit-il de l'Assemblée Constituante ? Martínez observe en commençant son étude que les membres de cette Assemblée étaient des théoriciens du XVIII^e siècle, ignorant la valeur de l'expérience en politique et qui, donc, fatalement, ne devaient commettre que des erreurs, erreurs généreuses parfois. Toute l'histoire de l'Assemblée Constituante va souligner les fautes du gouvernement et, du même coup, démontrer l'affirmation préliminaire de l'historien. Qu'il s'agisse de la Déclaration des Droits de l'Homme ou de la Constitution de 1791, ou des diverses réformes administratives, Martínez y découvrira toujours, après coup, l'esprit utopique des Constituants.

L'étude de la décadence espagnole, sous les rois de la Maison d'Autriche, est faite dans le *Bosquejo*, selon la même méthode géométrique : énoncé du théorème et démonstration. Après avoir relevé sous Charles Quint et Philippe II, les signes avant-coureurs de la ruine de son pays, qu'il parvient à découvrir, malgré l'éblouissement d'une gloire éphémère, Martínez pose que la monarchie espagnole devait uniquement à la valeur personnelle de ses deux rois de faire encore figure de grande puissance. Dès lors, si les successeurs de Charles Quint et de Philippe II

(1) *Restauration*, *ouv. cit.*, p. 351.

(2) *Esp. du S. T. I*, Livre I.

(3) *Bosq. hist.* T. I, p. 1-4.

sont des médiocres et des faibles livrés à des favoris, l'Espagne ne pourra pas conserver son rang prééminent en Europe. « Si la monarchie espagnole se trouvait en cette situation quand une main robuste, comme celle de Philippe II, maniait les rênes de l'Etat, il est facile de concevoir ce qui allait arriver une fois que le sceptre allait échoir à un prince qui n'avait aucune des qualités de son père... (1). » Suivent les portraits des malheureux souverains espagnols jusqu'à Philippe V et la conclusion, le C. Q. F. D. : la décadence de l'Espagne est due à la médiocrité des derniers rois de la maison d'Autriche

L'étude de chaque événement isolé est conduite avec la même « rigueur ». Martínez en signale toujours les causes et les conséquences. On a l'impression permanente qu'il préfère cette forme explicative de l'histoire au simple récit des faits. Historien philosophe, tel il nous apparaît dès l'abord. Que d'autres, dit-il, étudient les guerres de la Révolution, qu'ils essaient de pénétrer les secrets des traités et des négociations (2). « Ce qui importe, c'est d'observer, dès ce premier moment, comment commençaient à apparaître les *causes* qui compromirent le succès des diverses coalitions qui se formèrent contre la France (3). » Et quand il s'occupe des guerres de la Convention : « De la sorte, on découvrira les *causes* qui déterminèrent la conduite des diverses puissances, et qui eurent une telle part dans l'échec de la coalition (4). »

Pédagogue impénitent, il explique tout, ou du moins croit tout expliquer. On comprend que des ouvrages conçus de la sorte soient peu du goût du grand public. Ils sont trop « lucides », mais d'une lucidité abstraite ou candide et, disons-le, souvent ennuyeuse.

Du moins Martínez a-t-il introduit dans son récit des tableaux évocateurs des temps passés, des portraits vivants de personnages fameux ? Rien ne serait plus naturel de la part d'un poète, d'un dramaturge, d'un auteur de romans historiques. Mais il faut en faire notre deuil ! Martínez a toujours séparé nettement le domaine de la littérature de celui de la politique. La littérature a été un passe-temps, une distraction ; la politique a représenté l'occupation essentielle de sa vie. En relisant certaines de ses déclarations (5), on songe aux phrases de Lamartine :

(1) *Bosq. histº*, T. I, p. 45.

(2) Il faut remarquer que contrairement à cette affirmation et dans d'autres parties de ses livres, Martínez étudie parfois en détail les clauses des traités et les négociations auxquelles ils donnèrent lieu. Sans parler du fameux traité de quadruple alliance (1835) conclu sous son ministère et minutieusement étudié, soit dans l'*Esp. du S.*, soit dans le *Bosq. histº*, voir, par exemple, pour le Congrès de Vienne (*Esp. du S. T. VIII*, p. 87-125), et même, pour d'autres moins importants, le traité de San Ildefonso (1^{er} octobre 1800) reproduit textuellement dans *Esp. du S. T. V*, p. 178-187).

(3) *Esp. du S.*, T. II, p. 257.

(4) *id.* T. I, p. 266.

(5) Voir par exemple les préfaces de ses œuvres dramatiques, *Obras dramát.*, éd. cit. passim.

« La poésie ne doit être que le délassement de nos heures de loisir, l'ornement de la vie. Mais le pain du jour, c'est le travail et la lutte (1). » Et encore : « Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa vie, n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques, pendant que ses contemporains combattaient avec toutes les armes le grand combat de la patrie et de la civilisation (2) ? »

Dans ses ouvrages historico-politiques, Martínez a repoussé les éléments pittoresques ou dramatiques, comme s'ils devaient enlever du sérieux et de la majesté à l'ensemble. Il a expulsé la vie de ses ouvrages où règne en maîtresse absolue l'abstraction. « L'élément populaire » ou « l'élément aristocratique » remplacent l'évocation du peuple de Paris pendant la Révolution, ou des nobles réunis la nuit du 4 août. On pense, malgré soi, à des synthèses chimiques qui parviennent à reconstituer les corps à partir de leurs éléments simples. Point donc de ces vastes tableaux, devenus classiques surtout depuis Michelet, où le peintre fait vivre les foules, les masses, au milieu du tumulte révolutionnaire. « Le 5 mai 1789, eut lieu la réunion des Etats Généraux (3) », et c'est tout. Le Serment du Jeu de Paume : « les députés se réunirent dans un lieu public [parage público] et jurèrent à la face du ciel de ne pas se séparer avant d'avoir assuré dans une Constitution la liberté de la Patrie (4). » La prise de la Bastille est signalée, mais n'est pas décrite, pas plus que les journées d'octobre. Loin de nous montrer le peuple de Paris marchant sur Versailles, ivre d'illusions et de vin, et ramenant la famille royale dans la capitale, au milieu des cris, des chansons, des vivats, Martínez se borne à noter : « Le roi vint à Paris entouré de la foule qui le ramenait de Versailles comme le trophée de son triomphe (5). » On pourrait multiplier les exemples de cette sécheresse, de ce parti-pris de fuir l'évocation directe de la réalité (6). On pourrait rap-peler, par exemple, que le retour de Napoléon, de l'île d'Elbe, est indiqué par une simple phrase : « Peu de jours après avoir débarqué sur les côtes de Provence, Napoléon arriva à Paris et s'installa de nouveau dans les Tuileries, d'où quelques heures plus tôt s'était enfui cet infortuné monarque [Louis XVIII] (7). » Faible écho du « vol de l'Aigle » !

Point de portraits non plus. Les héros de l'histoire ne nous sont jamais offerts en pleine lumière. Leur nom résonne comme une allé-

(1) Lettre du 6 décembre 1835 à Guichard de Bienassis, in Deschanel, *Lamartine* T. I, p. 281-282.

(2) Préface de *Jocelyn*, in Deschanel, *Lamartine*. T. I, p. 281-282.

(3) *Esp. du S.*, T. I, p. 151.

(4) *Esp. du S.*, T. I, p. 155-6. Martínez explique en note qu'il s'agit « du fameux Serment du Jeu de Paume, du 20 juin 1789 ». (note 5, p. 156).

(5) *Esp. du S. T.* I, p. 194.

(6) Pour le récit du 18 brumaire, Martínez se contente de dire : « on sait les événements de cette nuit ». (*Esp. du S.*, T. IV, p. 131). Il faut remarquer qu'en note il cite le récit de Lacretelle, riche en détails pittoresques.

(7) *Esp. du S. T.* VIII, p. 139.

gorie. Aucun ne vit de sa vie réelle, encore moins pour certains, de la vie prodigieuse, incroyable, que leur a prêtée la légende. On ne connaît pas la physionomie de Louis XVI, ni celle de Mirabeau, de Napoléon, du grotesque Charles IV, de la perverse Marie-Louise, ni de Godoy, ni d'autres personnages de premier plan. On n'ignore pas les aspirations des partis politiques d'une Assemblée, mais on ne sait pas les noms des chefs (1). On nous dit que les Girondins étaient vertueux et éloquentes, on nous renseigne sur leurs théories politiques. Aucun d'eux ne nous est présenté, pas même M^{me} Rolland dont la beauté aurait dû toucher Martínez. Exceptionnellement, on entrevoit le roi podagre, Louis XVIII : « il était infirme, d'âge avancé, veuf et sans enfants ; et comme pour faire contraste avec celui qui venait d'abandonner le trône accoutumé à parcourir l'Europe à la vitesse de l'aigle, il pouvait à peine se mouvoir dans son propre appartement (2). »

C'est surtout aux caractères moraux des personnages que Martínez s'est intéressé, encore qu'il les ait analysés parfois trop rapidement et définis en quelques traits. Louis XVI est « un prince prudent, bon, modèle de vertus domestiques, aimant le bien public (3) ». Voici la galerie de la famille de Louis XVIII : le comte d'Artois « connu depuis longtemps pour sa haine des principes libéraux » ; le duc d'Angoulême « de caractère honnête et de jugement droit, n'avait aucune des qualités qui se concilient l'opinion et captent l'affection du peuple ». Le duc de Berry, « encore jeune et sans aucune qualité remarquable », le prince de Condé et le duc de Bourbon, deux vieillards « nuls à tous égards (4) ».

Même abstraction, même sécheresse dans les portraits des souverains espagnols depuis Ferdinand et Isabelle jusqu'à Isabelle II.

Ainsi Martínez se borne à signaler les traits moraux et intellectuels des personnages dont il s'occupe, qui traversent son histoire un peu comme des ombres sur un écran, sans relief (on voudrait dire sans volume). Il lui est cependant arrivé, exceptionnellement, de pénétrer plus avant dans l'âme des héros historiques. Relisons, par exemple, les portraits de Robespierre et de Danton. Ils sont complets, denses, révélateurs. Bien qu'ils soient exclusivement abstraits, ils permettent d'imaginer jusqu'à un certain point l'allure physique des deux hommes. C'est là une réussite exceptionnelle.

Robespierre : « D'âme impassible et de cœur endurci, intolérant comme tout fanatique, disposé à la haine et plus encore à l'envie, aimant le pouvoir et la domination, et toutefois plus vain qu'ambitieux, réputé incorruptible et de mœurs sévères, attaché à son propre système comme

(1) Voir par exemple, pour l'Assemblée Constituante, *Esp. du S.*, T. I, p. 196 sig.

(2) *Esp. du S.* T. VIII, p. 10-11.

(3) *Esp. du S.*, T. I, p. 120. Il dira plus loin : « Louis XVI no poseía las cualidades de un gran monarca ; había nacido para mártir ». (T. II, p. 235).

(4) *Esp. du S.* T. VIII, p. 11.

tout homme de moyenne capacité et de caractère inflexible, chef d'un parti populaire et ennemi des excès de la plèbe, enthousiaste des doctrines politiques et religieuses de Rousseau, acharné à les instaurer dans la République qu'il rêvait, dans laquelle toutes les vertus devaient régner comme des sœurs, et où seul le culte de l'Etre suprême serait toléré, Robespierre devait être, pour bien des raisons, l'ennemi le plus acharné du parti des anarchistes (1). »

Danton : « Il paraissait représenter dans sa personne la Révolution elle-même, avec sa férocité et son énergie, sa corpulence et ses crimes ; audacieux à concevoir les plans les plus gigantesques, résolu et décidé à les exécuter ; ne se souciant jamais de la gravité des obstacles ni de la légalité des moyens ; capable d'exterminer des milliers de victimes et susceptible cependant de générosité et de compassion ; actif au milieu du danger et insouciant après la victoire ; sensible à l'amour et au plaisir ; cédant également aux supplications de l'amitié, aux prières des malheureux, aux cadeaux de la corruption, ce démagogue fameux ne semblait l'esclave d'aucun système politique et n'avait le zèle fanatique d'aucune secte : son unique but avait été de sauver à tout prix la Révolution... (2). »

On reprochait à Th. Gautier d'avoir, dans son *Voyage en Espagne*, montré à ses lecteurs, une Espagne sans Espagnols. On pourrait pareillement reprocher à Martínez d'avoir édifié une histoire sans hommes. De grands principes chers à l'historien tiennent la place des passions humaines. Une rigoureuse logique dirige la marche des événements. Les acteurs sont dépouillés de corps pour mieux obéir aux ordres et aux contre-ordres de cette implacable maîtresse, et à ceux de Martínez, régisseur de la Compagnie, attentif au jeu des artistes. À chaque instant, il leur fait la leçon : « Attention, vous n'avez qu'un moyen de vous tirer de ce mauvais pas ! » Quand un vers a été mal déclamé, il reprend l'acteur : « Il n'aurait pas fallu réciter ainsi, mais plutôt de cette façon. » Parfois enfin, le plus souvent, il dégage des préceptes généraux à propos d'une erreur commise ou d'une scène bien jouée. « Rappelez-vous qu'en pareille circonstance, on commet aisément cette erreur ou qu'on obtient sans peine le même succès. » Régisseur impérieux — ou professeur-répétiteur, — Martínez a dirigé et morigéné implacablement les personnages historiques.

Il n'est pas douteux, qu'à composer dans cet esprit pédagogique ses divers ouvrages, il ait éprouvé une profonde satisfaction. Disciple du XVIII^e siècle, confiant dans la Raison sous toutes ses formes, il a rejoint le groupe des Doctrinaires français qui jouissaient, du moins dans la personne de leur chef, Guizot, d'un grand prestige à ses yeux. Comme les

(1) *Esp. du S. T.* III, p. 144-5.

(2) *id.* T. III, p. 151-2.

Doctrinaires, il a des principes dont il a demandé à l'histoire la vérification. Et docilement, l'histoire a démontré que la force de « l'esprit du siècle » fait d'inquiétude, exigeait l'établissement d'un régime politique qui concilierait l'ordre et la liberté ; que les divers systèmes qui s'étaient succédés en France jusqu'à celui de la Monarchie de Juillet, régime idéal, avaient sacrifié l'un des deux éléments : d'où, leur disparition. Mais était-ce la vraie cause de leur chute ? Peu importait. Le principe était vérifié.

Martínez de la Rosa écrivait dans la préface de son *Esprit du Siècle* : « Si je me laissais entraîner par un vain orgueil d'écrivain, je devrais soumettre ce livre au travail de la lime lente et pénible pour qu'il apparaisse plus net et plus poli ; mais j'ai cru que dans les circonstances présentes, et puisqu'il s'agissait d'une œuvre de cette espèce, il importait davantage de veiller au fond qu'à la forme, sans retarder, pour des motifs futiles, la propagation d'utiles vérités... (1). » Il a donc par avance répondu aux critiques qu'on pourrait adresser à la présentation même de son ouvrage. Inversement, un Français qui s'intéressa à l'Espagne de son temps, célébrait « le style pur et orné, bien que çà et là maniéré et déclamatoire », le « riche coloris », de l'*Esprit du Siècle* » (2). Si l'on peut prêter foi à « l'excuse au lecteur » écrite par Martínez, on sait ce qu'il faut penser du « brillant coloris » dont parle Durrieu. L'*Esprit du Siècle* et le *Bosquejo* ont été composés avec un souci polémique et pédagogique trop constants pour qu'ils concèdent une place suffisante au pittoresque. « Et le raisonnement en bannit tout l'éclat. » Ils sont oratoires et peu originaux. Le résultat en est une gravité, une dignité abstraites qui, hélas ! éloignent la plupart des lecteurs impatientes d'aller droit aux faits, et de voir ressusciter les époques passées (3).

(1) T. I, p. 7.

(2) Durrieu, *Mouv. intel. de l'Esp.*, art. cit. *Rev. des Deux Mondes*, 1844. 1^{er} semestre, 973.

(3) Voir une critique sévère de l'*Esprit du Siècle* dans Ferrer del Rio, *Galería de la lit^a esp^a*, *ouv. cit.*, p. 91. « Su plan es tan enigmático y confuso como irregular el método de su publicación... no encontramos ideas originales... »

CONCLUSION

« On est pris de peur à l'idée d'avoir à poser sur le sable mouvant du témoignage humain la construction d'un caractère et à faire l'histoire d'un homme. Que sera-ce s'il s'agit d'un homme politique ? (1). » Ainsi s'exprimait M. Bergson, dans son discours de réception à l'Académie française, alors qu'il avait à prononcer l'éloge d'Emile Olivier. Nous ne pouvons nous défendre du même scrupule, au moment de porter un jugement sur celui dont nous avons tâché de reconstituer la vie publique.

Que de contradictions, en effet, dans les « témoignages » de ceux qui ont parlé de Martínez de la Rosa et qui sont légion ! D'une part, voici la troupe des caricaturistes haineux, des versificateurs venimeux, des journalistes sans pitié, des « historiens » à la féroce partialité. De l'autre, voici les thuriféraires à l'encens trop parfumé, admirateurs sincères de Martínez ou « amis » complaisants du personnage puissant, dispensateur de faveurs. Martínez de la Rosa s'était le premier rendu, compte de la fausseté de ces témoignages contradictoires et excessifs. Il avait, dit-on, réuni dans son cabinet de travail quelques gravures le représentant à diverses heures de son existence, les unes violemment satiriques, les autres éperdument flatteuses. Au-dessous, de son écriture haute et capricieuse, il avait écrit : « Ni lo uno ni lo otro » (ni l'un ni l'autre).

Nous avons donné, au cours de notre étude, les raisons capables d'expliquer cette discordance. Essayons de les grouper dans ces dernières pages. Martínez de la Rosa est le premier responsable de cette contradiction. Peu d'hommes furent, tout ensemble et au même degré que lui, aussi antipathiques et séduisants. Sa beauté alanguie faite d'une parfaite régularité et d'une grande douceur des traits, sa chevelure floue et romantiquement peignée, son regard voilé, son nez droit, sa bouche sensuelle et dédaigneuse lui gagnaient la sympathie, surtout des femmes, mais excitaient la raillerie de ceux qui préférèrent un masque plus viril où s'inscrit l'énergie du caractère et de la pensée. Le soin

(1) *Petit Temps*, 15 janvier 1918.

minutieux qu'il apportait à s'habiller, son carrik, ses cravates, ses gilets, son face-à-main, ses cannes à pommeaux d'or, les breloques de sa chaîne de montre, qui en firent toujours un « dandy », accentuaient encore l'impression d'élégance qu'il donnait et provoquaient l'admiration des uns, l'ironie des autres.

Son intelligence, comme son visage, était fine plus que vigoureuse. Elle était plus apte à l'analyse qu'à la synthèse, plus capable de trouver une solution que de poser un problème. Elle se plaisait aux jeux élégants plus qu'aux profondes méditations. L'œuvre littéraire de Martínez témoigne d'un talent souple, ingénieux, mais qui manque de force. De même, ses écrits historiques et ses discours, parfois brillants, généralement clairs et nets, ne révèlent jamais le corps à corps brutal, mais victorieux, de l'esprit qui veut savoir et de l'objet qui résiste à son enquête. Si donc ses amis pouvaient être touchés par la souplesse, l'élégance de sa pensée, ses adversaires, en revanche, devaient être impatientés par la facilité d'un esprit qui n'allait pas au fond des choses, préférant s'attarder à des détails.

Enfin, c'est le caractère de Martínez qui a surtout provoqué les jugements contradictoires portés sur lui. Homme du monde accompli, courtois et galant dans la haute société qu'il fréquentait, on le devine facilement hautain et dédaigneux vis-à-vis de ceux qui n'étaient pas de son rang. Doué par la nature de trop de dons physiques et intellectuels, pas assez cependant pour être vraiment modeste ou tout simplement orgueilleux, il apparaît comme vaniteux à ses contemporains. « Il est résolu à être ce que la Providence a refusé à tous les hommes : l'homme supérieur en tout. Par conséquent, comme poète, comme homme d'Etat, comme dramaturge, comme Lovelace, comme financier, comme orateur, il s'adjuge la première place et il ne tolère pas qu'on la lui dispute... Il aime s'entourer de gens qui lui sont très inférieurs et qui alimentent sa vanité (1). » Semblable défaut fait oublier des qualités solides : l'honnêteté (c'est une vertu en politique), la bonté, la générosité, la fidélité aux principes, l'héroïsme même à braver l'émeute ou à supporter la proscription.

Tout compte fait, ce n'est pas un homme exceptionnel que nous avons étudié. S'il a quelques qualités supérieures qui le distinguent des Espagnols de son temps, il a aussi bien des défauts. On entrevoit les limites de son esprit et de son cœur. Martínez ne déconcerte pas. Tel qu'il est, il méritait de sortir de l'oubli où il était descendu vite après sa mort, peut-être même ce jour-là, dans la pompe de ses funérailles nationales. Son nom, en effet, est trop uni à l'histoire du XIX^e siècle espagnol pour qu'on puisse le taire. Sa vie est un résumé émouvant de cette histoire encore si mal connue. La conter, c'était jeter un peu de

(1) George Villiers, cité par Villaurrutia, *Fernando VII...* p. 278-9.

clarté sur quelques années obscures. Suivre Martínez dans sa longue carrière, c'est entrevoir l'Espagne de la fin du XVIII^e siècle résignée à l'absolutisme du trio goyesque, Marie-Louise, Godoy, Charles IV, mais qui rêve à l'école des « philosophes » français, et après notre drame de 89, d'un régime plus digne. C'est assister à l'invasion napoléonienne qui réveille le peuple entier : Martínez est un des négociateurs — modeste — du rapprochement hispano-britannique. Tandis que les batailles succèdent aux batailles, les législateurs de Cadix forgent la première Constitution. Les premières Cortes siègent dans l'Ile de Léon et à Madrid. L'Espagne a fait sa Révolution : Martínez est député. Voici le retour de Ferdinand VII qui détruit ce régime nouveau : Martínez est enfermé dans un cachot, puis envoyé au bagne. 1820, rétablissement de la Constitution de Cadix : Martínez revient de la côte africaine. Il est député et préside le cabinet de 1822. En 1823, il part pour l'exil : les Français du duc d'Angoulême sont arrivés pour rendre son sceptre à Ferdinand VII. En 1833, l'absolutisme meurt : Martínez préside le Gouvernement qui donne le Statut royal. Contre les carlistes, adversaires du nouveau système politique, il signe, avec la France, l'Angleterre et le Portugal, le traité de quadruple alliance. Depuis ce moment — l'apogée — le parti modéré préside aux destinées de l'Espagne, sauf pendant la dictature d'Espartero : Martínez préside aux destinées du parti modéré, dont il défend éloquemment la Constitution de 1845, puis, diplomate, en assure la politique extérieure par les mariages de 1846 et la préparation du Concordat de 1851. La mort le trouve à son fauteuil de président de la Chambre, d'où il a assisté pendant quelques années au spectacle d'une politique immobile.

On pouvait donc trouver quelque intérêt à la vie publique de celui dont la destinée a été si intimement unie à celle de son pays. Mais il y avait mieux encore. Martínez, nous l'avons écrit à plusieurs reprises, avait une nature malléable et plastique. Essayer d'étudier la formation de son esprit, c'était se rendre compte des influences multiples qu'il avait subies et qu'avaient dû subir les hommes de son temps. Dans son adolescence, il est tout entier soumis au néoclassicisme et à la philosophie politique du XVIII^e siècle. Il compose des odes, des épîtres et une tragédie ; il réfléchit aux problèmes du gouvernement des peuples. Il repousse l'absolutisme, régime dégradant, suivant en cela son grand maître Montesquieu. Comme ses contemporains « éclairés », les Jovellanos, les Quintana, il souhaite la convocation des Cortes et quand, en 1812, une constitution est votée, il s'en fait le défenseur acharné. Mais, signe d'une ardente jeunesse, qui, hélas ! s'évanouira plus tôt que chez d'autres, Martínez n'est pas seulement un « constituant » français. Il est aussi un « conventionnel » farouche, partisan des mesures de rigueur, quand les circonstances l'exigent. Il ne recule pas devant la peine de mort que l'on doit infliger aux traîtres à la patrie, aux lâches qui n'ont

pas foi dans les destinées victorieuses de l'Espagne. Inversement, il veut que l'on excite l'enthousiasme public, aux heures d'un danger national, aussi bien que dans les périodes de paix. Il imagine des jeux, des chants et des danses où l'âme collective s'exalte et où la confiance civique se fortifie. Pendant ses premières années, Martínez apparaît comme un « révolutionnaire ». Il est aussi un « idéologue » par sa foi inébranlable dans les principes. Il pense que gouverner une nation, c'est connaître un certain nombre de règles, d'axiomes, et les appliquer rigoureusement. Les faits se plieront aux principes, jamais les principes aux faits. Martínez est un logicien, un mathématicien qui raisonne dans l'abstrait et dans l'absolu.

Pendant sa réclusion au bagne, et, plus tard, sous des influences que nous avons démêlées, il modifie sa position politique. Il incline vers la modération. Il lit de plus près Montesquieu, dont il entend maintenant les conseils sur l'utilité de deux assemblées, sur l'équilibre des pouvoirs, et la nécessité de ne reconnaître les droits civils qu'aux « possédants ». Il se met à l'école de Benjamin Constant, dont le prestige était européen, et qui lui donne une grande leçon de libéralisme tempéré. S'il condamne définitivement l'absolutisme, Constant n'en repousse pas avec moins de vigueur le dogme de la souveraineté nationale illimitée. Lui aussi veut la tempérer par le cens et la « première Chambre ». Mais il a donné à Martínez de la Rosa un autre enseignement non moins utile. Il lui a appris qu'en politique il fallait se garder des théories absolues et qu'il convenait de ne jamais perdre de vue la pratique. En cela, il rejoignait Bentham et son « utilitarisme ». La bonne politique ne se réfugie pas dans les nuées. Elle descend sur la terre, et la meilleure est celle qui tient le mieux compte des intérêts du plus grand nombre.

Telle a été la transformation idéologique de Martínez de la Rosa. Depuis le moment où il avait compris l'erreur de sa position radicale, surtout après avoir dirigé le gouvernement de son pays, en 1822, Martínez ne fit que se fortifier dans sa nouvelle position. Il serait difficile d'évaluer précisément les dettes particulières qu'il contracte vis-à-vis de quelques hommes d'état étrangers, d'un Guizot, d'un Royer-Collard, d'un Ancillon dont il lut si attentivement les écrits : les théories du juste-milieu et du « tempérament » composaient, en effet, l'atmosphère politique de la France de Charles X et de Louis-Philippe. Et qu'il soit devenu conservateur en vieillissant, ce qui est conforme à la nature des choses, on ne saurait affirmer non plus que ce fut le résultat de l'action directe de quelques hommes. La France, après la république éphémère de 1848, se donna un empereur : spectacle capable de fortifier en Martínez la croyance en l'autorité.

Ainsi Martínez est un témoin parfait, à cause de sa docilité même, de l'influence étrangère qui s'est exercée sur l'Espagne du XIX^e siècle. Il appartient à cette génération, née au moment de notre Révolution

de 1789, qui a initié le grand effort pour incorporer l'Espagne au libéralisme de l'Europe, de la France, en particulier. Singulièrement souple, il a fait son profit des idées politiques qui traversèrent notre pays depuis la fin du XVIII^e siècle, de celles qui étaient en harmonie avec son caractère prudent et son goût de la modération. Il nous permet, malgré tout, de mesurer le désir passionné qu'avait l'Espagne de sortir de son isolement et d'entrer dans la vie politique occidentale. Si cette volonté a été momentanément réfrénée par la cruauté de Ferdinand VII, depuis 1833 on l'a vu s'épanouir, combattre contre un chauvinisme étroit, un « casticismo » orgueilleux, qui trouvent toujours en Espagne des partisans zélés. Ce ne sera pas le moindre mérite du XIX^e siècle espagnol que d'avoir tenté cette libération dont l'achèvement se poursuit de nos jours dans une angoissante contradiction.

Et maintenant, revenons à « Grenade la belle », d'où nous étions partis au début de ce voyage, à la colline de l'Alhambra où se dressent les palais des rois maures et celui de Charles Quint. Les palais moresques disent la fantaisie, la grâce, la volupté, le goût du rêve. Celui de Charles Quint, l'ordre, la rigueur, l'harmonie sévère. Mais tandis que les palais arabes furent terminés par leurs habiles architectes, celui de Charles Quint est inachevé : Symbole, peut-être, de l'âme de Martínez de la Rosa, chez qui les puissances sentimentales et intellectuelles se sont épanouies, mais dont la volonté a été toujours vacillante.

VU :
Le Doyen,
G. CIROT.

Le Professeur chargé
de l'examen de la Thèse,
A. RENAUDET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 10 janvier 1930.
Le Recteur de l'Académie,
F. DUMAS.

INDEX DES NOMS PROPRES CITÉS

- Abbadie (d'), 238, n. 3.
 Adélaïde (M^{me}), 296.
 Aguilera (Gaspar de), 278, n. 1.
 Alaux (d'), 225, n. 1.
 Alava (Général), 172.
 Albert (Prince), 328, n. 7 ;
 Albiz (Comte d'), 329, n. 2 ; 348, n. 5.
 Alcalá Galiano (A^o), 20, n. 1, 2 ; 21, n. 3 ;
 22 ; 28, n. 1 ; 29, n. 3 ; 31 et n. 1 ;
 34, n. 3 ; 35 et n. 2 ; 36, n. 1, 3 ;
 37 ; 39, n. 1 ; 40 et n. 1, 4, 5 ; 96 ;
 99, n. 1 ; 115, n. 2 ; 121, n. 2 ; 139,
 n. 7 ; 186, n. 5 ; 212 ; 216 ; 219 ; 220 ;
 221 et n. 3 ; 222 ; 242 ; 321, n. 3 ; 345 ;
 346 et n. 2 ; 348 ; 371.
 Alexandre (Empereur de Russie), 64.
 Alfieri, 36.
 Altieri (Cardinal), 298.
 Alison, 367.
 Alix (Général), 233.
 Allison Peers (E.), 144, n. 3.
 Allonville (Comte d'), 367 ; 370.
 Almici, 15 ; 16.
 Alonso Cortés (N.), 7, n. 3 ; 14 et n. 2 ;
 16, n. 5 ; 20, n. 3 ; 31, n. 2 ; 36, n. 1,
 37, n. 1.
 Alvarez, 172.
 Alvarez Guerra (J.), 39.
 Amarillas (Marqués de las), 186 ; 207 ;
 209.
 Ancelot (M^{me}), 179 ; 241 et n. 1.
 Ancillon, 365 et n. 3 ; 384.
 Anduagas, 170 ; 172.
 Angoulême (Duc d'), 161 ; 164 ; 378 ;
 383.
 Angulo y Pulgar (M. de), 184, n. 3.
 Antonelli (Cardinal), 309.
 Aranalde, 194.
 Araujo-Costa, 319, n. 3.
 Arcos, 171.
 Ardoin, 178 ; 215, n. 2 ; 216.
 Argüelles, 35 ; 46 ; 96, n. 2 ; 124, n. 2 ;
 212 ; 217, n. 2 ; 219 ; 222 ; 342 ;
 346, n. 2 ; 367 ; 368.
 Armenteros (Général), 171.
 Armero (Général), 323.
 Arnao, 172.
 Arrazola, 274.
 Arrieta, 320, n. 5.
 Arriaza, 34, 36, 131.
 Arroyo (F^o), 8.
 Arteche (Général de), 35, n. 1.
 Artois (Comte d'), 378.
 Asanza, 30 ; 83.
 Audinot, 46 ; 66 ; 73.
 Aulard, 58, n. 5 ; 93, n. 5 ; 339.
 Ayesa (M.), 35.
 Azorin, 197, n. 1 ; 210, n. 3.
 Babœuf, 374, n. 1.
 Baldensperger, 176, n. 2.
 Ballesteros (Général), 171.
 Balleydier, 308, n. 2, 3 ; 371.
 Balzac, 176 ; 241 ; 299.
 Barante (de), 178 ; 194, n. 4 ; 195, n. 5 ;
 274, n. 3 ; 352 ; 353 ; 354.
 Barbosa (de), 174.
 Barcia, 347, n. 2.
 Barrantes (V.), 320, n. 5.
 Barrès (M.), 22 et n. 1.
 Barthou (L.), 91, n. 2, 3.
 Baso, 117 ; 135, n. 1.
 Bataillon (M.), 252, n. 5.
 Bauer, 293, n. 1 ; 296, n. 3, 6 ; 297, n. 1,
 4, 7.
 Becker (J.), 2 ; 45, n. 1 ; 105, n. 8, 10 ;
 126, n. 2 ; 288, n. 1 ; 301, n. 3 ;
 310, n. 5 ; 313, n. 4 ; 324, n. 4.
 Beña, 34.
 Bentham, 19 et n. 4 ; 33 et n. 1 ; 95 et
 n. 3 ; 143 s. n. p. 142 ; 152 ; 153 et
 n. 1, 3, 4, 6 ; 154 ; 253 ; 384.
 Bérard, 369 ; 372.
 Berastegui, 188.
 Bergson, 381.
 Berret (P.), 238, n. 3.
 Bermejo, 28 et n. 1, 3, 4 ; 33, n. 4 ;
 222, n. 3 ; 244, n. 1 ; 292, n. 2 ;
 294, n. 9 ; 297, n. 4 ; 315, n. 3 ;
 316, n. 2.
 Bermúdez de Cañas de la Torre, 329, n. 1.
 Bernadac, 167, n. 3 ; 169 et n. 4.
 Berry (Duc de), 378.
 Bertrán de Lys, 114 ; 118.
 Bessière (G.), 117.
 Bignon, 366 ; 373.
 Blanco White, 32 et n. 1, 2 ; 33 ; 34 ;
 57, n. 1 ; 94 ; 95.

- Bonaparte (V. Napoléon I^{er}).
 Bonaparte (Lucien), 366.
 Borges (Colonel), 300, n. 3.
 Borrell, 43.
 Botta, 367.
 Bouillé, 365.
 Boulainvilliers (Comte de), 155, 359, n. 7.
 Bourbon (Duc de), 378.
 Bourgeois (E.), 279, n. 1.
 Bourgoing (M^{lle}), 175 ; 177.
 Bourrienne, 366 ; 367 ; 373.
 Boussagol, 38, n. 2 ; 188, n. 4 ; 309, n. 5.
 Bravo Murillo, 315 ; 316 et n. 3 ;
 317 et n. 1 ; 318 et n. 4, 5 ; 319,
 n. 4 ; 321 ; 324.
 Bresson, 287, n. 1, 2 ; 289, n. 4 ; 290 ;
 292, n. 2 ; 295 ; 296, n. 3 ; 297, n. 7 ;
 298.
 Broglie (de), 145, n. 5 ; 177 ; 188, n. 1 ;
 190 et n. 2 ; 193 et n. 5 ; 349 et n. 3.
 Brun (Le), 104, n. 1, 3 ; 130 ; 138 ;
 139, n. 1, 2.
 Bulwer, 295 ; 296, n. 3.
 Burgos (F.-J. de), 186 et n. 4 ; 187 ;
 194 et n. 3, 5 ; 205 ; 206, n. 5 ; 211,
 n. 2 ; 216, n. 1 ; 285.
 Burgos (J. de), 7.
 Burke, 94.
 Bustillos, 309 ; 311 et n. 1.

 Caballero (Fermin), 196, s. n. p. 195 ;
 213 ; 221 ; 222.
 Cabarrús (Comtesse de), 328, s. n. p.
 327.
 Cabarrus (Comte F. de), 82, 83.
 Cabrera, 292.
 Cabrera de Córdoba, 372.
 Calatrava, 101 ; 108 ; 110 ; 111 ; 118 ;
 127 ; 128 ; 230.
 Calderón de la Barca, 240, n. 1.
 Calderón Collantes, 328 ; 346, n. 4.
 Calomarde, 183 ; 185, n. 1 ; 281, n. 3.
 Calvo Asensio, 320, n. 5.
 Calzada (B.-M. de), 17.
 Carnerero, 170 et n. 4 ; 172 ; 174.
 Campan (M^{me} de), 365.
 Campoamor, 322.
 Campomanes, 82.
 Canga Argüelles, 322 et n. 2 ; 323.
 Canning, 152.
 Cánovas del Castillo, 325.
 Canterac, 217 ; 218 ; 219 et s. n. p. 218.
 Cantillo, 368.
 Cantú (Cesar), 354 ; 371.
 Caparrós (J.-M.), 30 n. 5.
 Capetigue, 180, n. 2 ; 188, n. 1 ; 202,
 n. 5 ; 204, n. 2 ; 224, n. 5 ; 241, n. 4 ;
 267, n. 1 ; 304, n. 2 ; 367 ; 368.
 Capmany, 34 ; 36 et n. 1.
 Carasa (Padre), 294.
 Carbajal, 10.
 Carcassonne, 82, n. 1 ; 89, n. 1.
 Cardenas, 171 ; 218.
 Carlos (Don), 159 ; 185 ; 187 ; 188 et
 n. 5 ; 189 ; 191 ; 192 ; 198 ; 200 ;
 201 ; 202 ; 203 ; 208 et n. 1 ; 211 ;
 212 ; 213 ; 214 et n. 4 ; 221 ; 232 ;
 234, n. 2 ; 282 et n. 2 ; 283 ; 284 ;
 355.
 Carlos (Don) (fils de Philippe II), 372 ;
 373.
 Carné (L. de), 200, n. 2 ; 223, n. 1 ;
 369 et n. 5.
 Cartwright, 95.
 Casa Irujo (Duc de Sotomayor, 171 ;
 303 ; 305.
 Casa Riera, 282.
 Castanos (Général), 328, n. 7.
 Castelar (Général), 168.
 Castillo y Ayensa (J.), 244, 287 ;
 288 ; 289 et n. 3, 4 ; 290 ; 291 et
 n. 4, 5, 6 ; 292, n. 1.
 Castro (A. de), 40, n. 1.
 Castro (C. de), 104, n. 4, 5 ; 107, n. 2 ;
 108, n. 1 ; 109, n. 2 ; 128, n. 7 ; 129,
 n. 1, 2 ; 153, n. 3.
 Caux (R. de), 163 et n. 2, 3, 4.
 Caze (De), 285, n. 2.
 Cejador, 327, n. 11.
 Cervino (Antonio), 7.
 Céspedes, 371 et n. 5.
 Chapellier (Le), 71, n. 1.
 Chaptal, 15.
 Charles X, 318, n. 7 ; 384.
 Charles III, 370 ; 371.
 Charles IV, 24 ; 25 ; 77 ; 82 ; 370 ; 371 ;
 378 ; 383.
 Charles-Quint, 321 ; 327 ; 343 ; 356 ;
 371 ; 375 ; 385.
 Charléty, 375.
 Châteaubriand, 144 ; 149 ; 179 ; 368 ;
 369, n. 5 ; 373.
 Chavarria (Padre J.), 21, n. 3.
 Chaves de la Rosa (P.), 39.
 Cisneros, 327.
 Ciudad Rodrigo (Général duque de),
 Voir Wellington.
 Clemencia, 59 ; 103 et n. 1 ; 120, n. 1 ;
 126, n. 3 ; 184, n. 4 ; 371, n. 8.
 Clermont de Gallerande (Marquis de),
 367.
 Cobden, 301.
 Cobourg, 281 ; 282 ; 295 ; 296 et n. 3 ;
 297 et n. 7.
 Colletta (P.), 369.
 Coloma (Padre L.), 35, n. 2.
 Colomb (Christophe), 167 ; 239 et
 n. 2, 4 ; 240, s. n. p. 239.
 Colón (José), 170.
 Comyn, 323.

- Concha (Général), 244.
 Condé (Prince de), 378.
 Condillac, 16 ; 17 et n. 4 ; 18 ; 348.
 Condorcet, 71, n. 1 ; 333, n. 1.
 Constant (Benjamin), 144 ; 145 ; 146 ;
 147 et n. 7 ; 148 ; 149 et n. 2 ; 150 ;
 151 ; 154 ; 178 ; 258 ; 348 ; 358 ;
 368 ; 384.
 Corcelle (De), 178.
 Cortina, 275 ; 276 ; 303.
 Cosio (P^o A^o), 39.
 Costallat, 166 ; 174.
 Cousin, 17, n. 1.
 Cowley (Lord), 277 ; 278.
 Coxe, 371.
 Crespo (Général), 303.
 Cromwell, 265.
 Cuartero (A^o), 43.
 Cueto (L. de), 318, n. 6.
 Custine (Marquis de), 153.
 Czartoryski (Prince de), 179.

 Dalberg (Duc d'), 179.
 Dalrymple (Général), 28 et n. 1
 Damas-Hinard, 282.
 Danton, 342 ; 378 ; 379.
 Daoiz, 46.
 Baste, 166 ; 174.
 Decazes, 177.
 Deleito y Piñuela, 2 ; 48, n. 1, 5, 6, 7 ;
 49 n. 2, 3, 6 ; 50, n. 1.
 Descartes, 16 ; 17.
 Deschanel, 377, n. 1, 2.
 Díaz (Manuel Mariano), 9.
 Dios (J. de), 102.
 Didier (Ch.), 122 ; 129, n. 5 ; 186, n. 2 ;
 194 ; 195 et n. 7 ; 210 et n. 4 ; 212,
 n. 3 ; 213, n. 1 ; 252, n. 6 ; 333 ;
 348, n. 2.
 Domenech, 315.
 Donoso Cortés, 277 ; 304 et n. 3 ; 315
 et n. 3.
 Dreux-Brézé (Marquis de), 90, n. 6.
 Dubos (Abbé), 155.
 Dumas (Alex.) (le père), 299, n. 2.
 Dumont, 33 et n. 1, 2 ; 95 ; 153 et n. 7.
 Dunham, 371.
 Dunoyer, 369.
 Dupuy (E.), 121, s. n. p. 120.
 Durand, 240, n. 1.
 Durrieu, 380 et n. 2.
 Duvergier de Hauranne, 177.
 Duvicquet, 177, n. 2.

 Egáña, 323.
 Eguía (Général), 50 et n. 2 ; 117, n. 6 ;
 119 et n. 3 ; 135 et n. 6.
 Elio (Général), 48.
 Eliott (Lord), 220 ; 221 ; 222.
 Enghien (Duc d'), 373.

 Enrique (Don) (Infant d'Espagne), 294
 et n. 2, 9 ; 298, 300 et n. 6.
 Erroz, 117 ; 135, n. 1.
 Escalante (P.), 25.
 Espejo (A.-M.), 39.
 Espartero (Général), 227 ; 233 ; 235 ;
 236 ; 237 et n. 1 ; 243 ; 244 et n. 1, 2 ;
 245 ; 266 ; 275 ; 277 ; 279, n. 1 ;
 280, n. 1 ; 283 ; 284 ; 287 ; 314 ;
 319 ; 321 ; 372, n. 1 ; 383.
 Espiga, 162.
 Esterhazy, 203, n. 5.
 Estrada, 372.

 Fabre d'Eglantine, 58.
 Fagnani, 347.
 Faguet, 145.
 Fain (Baron), 366 et n. 3 ; 368 ; 374, n. 1
 Fauchery (M^{me}), 177 ; 347.
 Feliú, 59.
 Ferdinand le Catholique, 378.
 Ferdinand II, roi de Naples, 311.
 Ferdinand VII, 44 ; 46 ; 47 ; 48 ; 49 ;
 50 ; 51 ; 52 ; 55 ; 64 ; 66 ; 69 ; 70 ;
 75 ; 99 ; 101 ; 103 et n. 3 ; 109 ;
 110 ; 112 ; 115 ; 116 et n. 2 ; 117 et
 n. 7 ; 118 ; 119 ; 120, n. 1 ; 121 et
 n. 3 ; 122 et n. 5 ; 123 et s. n. p. 122 ;
 124 ; 130 ; 131 ; 133 ; 134 ; 135 et
 n. 6 ; 140 ; 161 ; 185 ; 186 ; 187 ;
 188 et n. 2, 5 ; 189, n. 1 ; 215 ; 225 ;
 281, n. 3 ; 351 ; 355 ; 363 ; 371 ;
 383 ; 385.
 Ferrán Núñez, 34.
 Fernández Almagro (M.), 1 ; 76, n. 1 ;
 153, n. 1.
 Fernández de Córdova, 124 et n. 4 ;
 129 et n. 3 ; 222, n. 2 ; 223, n. 3 ;
 227 ; 228, n. 1 ; 234, n. 1 ; 398, n. 4,
 5 ; 309, n. 1 ; 310, n. 1, 5, 8 ; 311
 et n. 1, 3, 4, 5, 6, 7 ; 312, n. 1, 2.
 Fernández de los Ríos, 96 ; 274, n. 3.
 Fernández Gallegos, 20 ; 29.
 Fernández Martín, 50, n. 6, 7 ; 51, n. 6.
 Fernández y González, 102, n. 6.
 Fernández y González (F.), 7 ; 11 ;
 12, n. 1, 2, 4 ; 13, n. 1 ; 16 et n. 3, 4, 5 ;
 17 ; 19 et n. 2 ; 20, n. 3 ; 21, n. 5 ;
 329, n. 1.
 Ferrer del Río, 333 ; 349 et n. 5 ; 350,
 n. 1 ; 366, n. 5 ; 371 et n. 6 ; 380, n. 3.
 Flassan (De), 366 ; 369 ; 371.
 Florez Estrada, 103 ; 127 ; 213.
 Floridablanca, 82 ; 85.
 Floridablanca, 173 ; 200.
 Fonseca, 38.
 Ford (Richard), 185, n. 1.
 Foronda (V.), 17 ; 37, n. 1.
 Fors de Casamayor (F.), 308, n. 2, 3.

- Foy (Général), 367.
 Francisco (Infant don), 280.
 Francisco de Asis (Infant don), 281, n. 3 ; 294, n. 2 ; 295 ; 297 ; 298 ; 328 et n. 7.
 Frias (Duc de), 46 ; 170 ; 185 ; 186, n. 3 ; 191 ; 192 ; 208 ; 223 ; 224.
 Gallardo (B^e J^e), 35 ; 44 ; 49 ; 104, n. 2 ; 231 et s. n. p. 230 ; 234, n. 4.
 Gallego y Burin (A.), 24 ; 25, n. 5 ; 26, n. 1, 6 ; 27, n. 6 ; 28, n. 2 ; 29, n. 7 ; 30, n. 1, 5 ; 42, n. 2 ; 53, n. 7 ; 76, n. 1.
 Galos, 165.
 Gamboa, (B.), 369.
 Ganivet, 337, n. 3.
 Garay de Monglave, 238 et n. 3 ; 239 ; 243.
 García (Justo), 15.
 García, 242.
 García del Río, 171.
 García Goyena, 305, n. 3.
 García Herreros, 101.
 Garci-Page, 59.
 Garci-Pérez de Vargas (J.), 12.
 Gareilly, 110 et n. 5 ; 116 ; 118, n. 1 ; 121 ; 162 ; 206.
 Garibaldi, 312.
 Gasparin (Comte de), 284.
 Gautier (Théophile), 176 ; 379.
 Gaye (Magdalena), 327, n. 11.
 Gentz, 254, n. 3 ; 365, n. 6 ; 366.
 Geoffroy de Grandmaison, 24, n. 1 et 2 ; 27, n. 1, 3 ; 45, n. 1 ; 82, n. 4 ; 94, n. 2.
 Gibbon, 354 ; 365, n. 6.
 Gil González de Avila, 371, n. 8 ; 372.
 Gil Sanz, 55 n. 4.
 Gil y Zárate, 319, n. 3.
 Gioberti (Abbé), 307.
 Girardin (M. et M^{me} de), 299.
 Gisquet, 208.
 Glachant (V.), 145, n. 6.
 Godard (L.), 55, n. 1, 7 ; 164, n. 1.
 Godchot (Colonel), 74, n. 6.
 Godoy (Prince de la Paix), 24 ; 25 ; 26 ; 82 ; 87 ; 366 ; 367 ; 378 ; 383.
 Goicoerrotea, 327, n. 2.
 Gómez (Jerónimo), 8.
 Gómez de Labrador, 171.
 Gómez Imaz, 29, n. 2 ; 30, n. 7 ; 194.
 Gomis, 175 et n. 5.
 González, 114, n. 2.
 González Allende, 190.
 González Arnao, 299 ; 308 ; 311.
 González Azaola, 104, n. 2.
 González Bravo, 234, n. 4 ; 274 ; 277 ; 328 ; 346 et n. 2, 3, 4.
 Gor (Duc de), 267.
 Gordoia, 59.
 Granville Stapleton, 367.
 Grey, 369, n. 5.
 Guebhardt, 216 et n. 1.
 Guichard de Bienassis, 377, n. 1.
 Guilleminot, 163.
 Guizot, 144 ; 176 ; 177 ; 178, n. 1 ; 186, n. 1 ; 188, n. 1 ; 193, n. 1, 4 ; 201, n. 4 ; 202, s. n. p. 201, et n. 2, 3, 4 ; 203, n. 3 ; 205, n. 1 ; 207, n. 1 ; 209, n. 4 ; 241 et n. 4 ; 277 ; 278 ; 279 et n. 4 ; 281 ; 284 et n. 4 ; 293 ; 295 ; 298 ; 299, s. n. p. 298 ; 300, n. 3 ; 301 et n. 3 ; 302 ; 303 ; 348 ; 352 ; 354 ; 358 ; 360 et n. 6 ; 379 ; 384.
 Halévy (E.), 19, n. 4 ; 95, n. 3, 4 ; 153, n. 1 ; 253 et n. 4.
 Hallam, 354.
 Halphen, 351, n. 1.
 Harcourt (Duc d'), 308.
 Harriet, 166 ; 174.
 Haussenville (d'), 369.
 Hauterive (d'), 202, n. 4.
 Helvetius, 79, n. 3 ; 81, n. 3.
 Hermet, 171.
 Hernández (N.), 275.
 Hernando del Pulgar, 21 ; 184.
 Híjar (Duchesse d'), 170 ; 171 ; 172 ; 175.
 Hoefer, 31, n. 3.
 Holland (Lord), 34 ; 86 ; 94 et n. 2.
 Hubbard, 186, n. 4 ; 202, n. 5 ; 230 s. n. p. 229.
 Hugo (Abel), 373.
 Hugo (Victor), 176 ; 238, n. 3 ; 284 ; 301.
 Hume, 354.
 Hunt, 152.
 Hurtado de Mendoza, 370, n. 6.
 Iriarte (B^o), 370, n. 3.
 Isabelle I, 187, n. 378.
 Isabelle II, 159 ; 187 ; 191 ; 198 ; 207 ; 208 ; 209 ; 218 ; 244 ; 273 ; 274 et n. 1 ; 275 ; 276 ; 278 ; 279 ; 280 ; 281 ; 282 ; 283 ; 285 ; 287 ; 288 ; 289 ; 293 ; 295 ; 296 et n. 3 ; 297 et n. 1 ; 298 et n. 4 ; 300 ; 302, n. 2 ; 303 ; 304 ; 305 ; 313, n. 5 ; 315 et n. 3 ; 318 ; 320 et n. 1 ; 323 ; 325 ; 334, n. 4 ; 370 ; 372 ; 378.
 Isturiz, 43 ; 48 ; 230 et n. 1 ; 243 ; 293, n. 1 ; 294, n. 2, 4, 5, 6, 9 ; 295 et n. 2 ; 296, n. 2, 3, 5, 6 ; 297 et n. 1, 2, 3, 4, 7, 8, 9 ; 298, n. 3, 4, 5 ; 299, s. n. p. 298 et n. 1, 4, 5, 8, 9 ; 300 et n. 1, 3, 4, 5, 6 ; 301 et n. 1, 2, 4, 5, 8 ; 302 et n. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 ; 303 et n. 1, 2, 3, 5 ; 324.

Jérica y Costa, 34.
 Joseph I^{er}, 30 ; 34 ; 74 ; 77 ; 82.
 Jouffroy, 179 ; 180.
 Jouy, 179.
 Jovellanos, 29 ; 66, n. 9 ; 78 et n. 6 ;
 82 et n. 4 ; 83 ; 84 ; 85 ; 86 ; 87 ;
 89 ; 383.
 Jullian (C.), 133 ; 351, n. 1, 2 ; 358 et
 n. 1.

 Kennedy (J.), 31, n. 3.
 Koch (De), 366, n. 4.

 Labisbal, 163, n. 5.
 Lacoste, 327.
 Lacreteille, 365 ; 368 ; 374, n. 1 ; 377,
 n. 6.
 La Fayette, 90.
 Laffitte, 179 ; 369.
 La Forest (Comte de), 44 ; 45, n. 1.
 Lafuente Alcántara, 25, n. 5 ; 26, n. 1.
 Lafuente (M.), 24, n. 2 ; 190, n. 3 ; 213,
 n. 3 ; 218, n. 1, 2 ; 220, n. 2, 3 ;
 223, n. 4 ; 224, n. 3 ; 235, n. 3 ;
 290, n. 2 ; 306, n. 4 ; 311, n. 2 ;
 312, n. 3 ; 315, n. 3 ; 321, n. 3.
 Lafuente, 326 ; 328 ; 346, n. 4.
 La Garde, 113 ; 114 ; 115 et n. 1 ;
 116 ; 117, n. 7 ; 118, n. 1, 2, 3 ;
 120 ; 121, n. 2 ; 122, n. 5 ; 123 et
 s. n. p. 122 ; 123, n. 1 ; 124 ; 129 ;
 131, n. 6 ; 135, n. 4, 6 ; 136 ; 137 et
 n. 1, 3, 4 ; 138 ; 139, n. 4 ; 140 et
 n. 5, 6.
 Lamartine, 176 ; 376.
 Lambruschini (Cardinal), 288 ; 290 ;
 291.
 Lameth, 178 ; 365.
 Landaburu, 120.
 Lanjuinais, 368.
 Lavignac, 242, n. 2.
 Larra, 204 et n. 1, 5 ; 210, n. 3.
 Larrea (F^a), 35.
 Lascelles, 34.
 Latour (A. de), 38 ; 39, n. 1.
 Lavandero, 292 et n. 7.
 Lázaro Galdeano, 318, n. 6.
 Lemercier, 176 ; 177, n. 2.
 Léon (Général), 244.
 Léon y Castillo (Marqués del Muni),
 327, n. 11 ; 347, n. 1.
 Léopold, empereur, 355.
 Lersundi, 317.
 Lesseps (De), 167, n. 3 ; 169 et n. 4, 7 ;
 179 ; 280, n. 1.
 Lesur, 368, 369.
 Leyva (F.), 50, n. 2 ; 51.
 Lisperguer, 74.
 Lista (A.), 87 ; 89.
 Liverpool (Lord), 369, n. 5.

Llauder (Général), 186 ; 217 ; 218.
 Lolé, 174.
 Lolme (de), 89 et n. 1.
 Lope de Vega, 240, n. 1.
 López (M.-A.), 146, n. 3.
 López, 213 ; 221 ; 233 ; 234, n. 1 ;
 271 ; 273 ; 275 ; 276 ; 345 ; 348.
 López (E.), 284, n. 4 ; 295, n. 4.
 López de Ayala, 320, n. 5.
 López Aydillo, 2 ; 30, n. 6.
 López Baños, 119.
 López Cepero, 43 ; 49 ; 50 ; 51 et n. 5 ;
 52 et n. 2, 3.
 López de Morla (M^{te}), 35.
 Louis XIV, 281 ; 321 ; 327 ; 356.
 Louis XVI, 260 ; 355, n. 1 ; 377 ;
 378 et n. 3.
 Louis XVIII, 141 ; 254, n. 7 ; 342 ;
 351 ; 369, n. 5 ; 370.
 Louis-Napoléon Bonaparte, 316.
 Louis-Philippe, 201 ; 203, n. 5 ; 241 ;
 273 ; 277 ; 280 ; 281 ; 282 et n. 3 ;
 283 ; 284, n. 4 ; 293 ; 295 ; 296 et
 n. 3 ; 297 ; 298 et n. 5 ; 299 et n. 1 ;
 300 ; 301 ; 304 ; 313 ; 318, n. 7 ;
 329, n. 2 ; 342 et n. 11 ; 369 ; 372 ;
 384.
 Luis (Fils de D. Carlos), 280.
 Luisa Carlota (Infante), 279 et n. 3.
 Luisa Fernanda (Infante) ; duchesse de
 Montpensier, 295 ; 297 et n. 7 ;
 298 ; 299 ; 300, n. 6.
 Luyando (J.), 48.

 Macanaz, 82.
 Macchi (Cardinal), 307.
 Machiavel, 350.
 Mac Farlane, 371.
 Madoz, 275.
 Maigrón, 180, n. 4.
 Malibran (La), 242 et n. 2.
 Mallen (F.) (Colonel), 117, n. 7.
 Mallet du Pan, 89, n. 1.
 Malte-Brun, 365 et n. 3.
 Manrique (Jorge), 187, n.
 Manzoni, 180.
 Marat, 92 ; 93 ; 94.
 Maria de Portugal (D^a), 188 ; 192 ;
 199.
 Marie-Christine, 185 et n. 1 ; 186 ; 187 ;
 188 ; 197 ; 198, n. 1 ; 206 ; 207, n. 2 ;
 209 ; 210 ; 211 ; 214 ; 217 ; 220 ;
 224 ; 225 et s. n. p. 224 ; 227 ; 230 ;
 232 ; 233 ; 235 ; 236 ; 237 et n. 1 ;
 242 ; 243 et n. 1 ; 244 et n. 2 ; 274,
 n. 3 ; 275 ; 277 ; 278 et n. 6 ; 279 ;
 280 et n. 1 ; 281 et n. 3 ; 282 ; 286 ;
 295 ; 296, n. 3 ; 298 ; 305 ; 345 ;
 383.
 Marie-Louise d'Espagne, 24 ; 82 ; 378.

- Mariani, 234, n. 4; 244, n. 2.
 Mamiani de la Rovera, 179; 180.
 Marmol (Luis del), 370, n. 6.
 Marphy, 34.
 Martens, 366; 367; 368.
 Martignac, 115; 129; 363.
 Martín de Garay, 85.
 Martínez Arroyo (D.), 7; 8.
 Martínez de la Riva, 7, n. 3; 31, n. 2, 4;
 109, n. 1, 2; 233, n. 6; 256, n. 2; 257,
 n. 3, 4, 5; 260, n. 5, 6, 7; 261, n. 1, 3,
 4; 315, n. 1; 328, n. 8; 340, n. 2.
 Martínez de la Rosa, Diego, 4, n. 2; 19.
 Martínez Verdejo (Fco), 7; 9 et n. 5;
 10; 11; 12; 102, n. 7.
 Martínez Verdejo (M.), 7; 8 et n. 1, 2,
 3; 9 et n. 1; 10, n. 1; 21.
 Martínez Villergas, 274, n. 1.
 Masserano (Prince de), 163, n. 5; 171.
 Maury, 175.
 Mayans, 323, n. 3; 326; 371, n. 8.
 Mazade, 38.
 Mazères, 177 et n. 2.
 Mejía (P.), 371, n. 10.
 Meléndez Valdés, 22.
 Melo (F.), 371.
 Mena (J. de), 187, n. .
 Mena y Zorrilla, 346, n. 4.
 Méndez Bejarano, 32, n. 1; 33, n. 2;
 34, n. 2.
 Mendizábal, 217; 227; 228; 229, n. 2;
 230; 294; 305 et n. 1.
 Menéndez Pelayo, 7 et n. 2, 3; 17 et
 n. 5; 19, n. 4; 20; 39, n. 1; 40, n. 1;
 76, n. 1; 77; 78, n. 3; 104, n. 2;
 146, n. 3; 153, n. 4.
 Menéndez Pidal, 144, n. 3.
 Mérimée (Prosper), 284.
 Mérimée (E.), 32, n. 1.
 Merino, 188 et n. 2; 316.
 Merlin (Comtesse de) (M^{te} de las Mer-
 cedes O'Farril), 241, n. 1; 242 et
 n. 2.
 Mesonero Romanos, 44 et n. 1; 47 et
 n. 1; 104, n. 2; 114, n. 2; 117, n. 7;
 346.
 Metternich, 203, n. 4, 5; 204; 224, n. 5;
 225 et n. 1; 297, n. 1.
 Michelet, 377.
 Miguel de Portugal, 188; 199; 200;
 202; 203.
 Mignet, 188, n. 1; 282; 353; 366;
 371 et n. 8.
 Mier y Campillo (F.-J.), 40, n. 3.
 Mill (James), 95; 153.
 Mina (Général), 163, n. 5; 220.
 Miñano (S. de), 368 et n. 6.
 Mirabeau, 33 et n. 1; 90 et n. 6; 91
 et n. 2, 3; 342; 348; 378.
 Miraflores (Marqués de), 1; 108, n. 3;
 109, n. 1; 110, n. 4, 5; 111, n. 2;
 112, n. 1, 2, 3; 116, n. 2; 117, n. 3, 4,
 5; 118, n. 3, 4; 119, n. 4, 5, 6; 120
 et n. 3; 124, n. 1; 125 et n. 2; 131;
 n. 3; 185; 186, n. 1; 188, n. 1;
 191; 192; 199; 200 et n. 4, 5; 201;
 202 et n. 1, 4; 208; 224; 292, n. 1;
 293, n. 1; 296 et n. 4, 6; 297 et n. 1,
 3, 4; 300; 301 et n. 8; 352; 363;
 369.
 Misas, 119.
 Molé, 177, 348.
 Molinero, 20.
 Molins (Marqués de), 319, n. 3.
 Mon, 285, 303.
 Montellanos, 284.
 Montells (F. de P.), 14 et n. 2, 3;
 15, n. 2, 3, 4, 5, 6; 16, n. 1, 2; 31, n. 3.
 Montemolin (Comte de), 294.
 Montes de Oca, 244.
 Montesquieu, 78 et n. 6; 79; 80; 81;
 82; 87; 89; 92; 141; 142; 143 et
 s. n. p. 142; 155; 348; 383; 384.
 Montevingen, 213.
 Montlosier (Comte de), 365.
 Montmorency (Vicomte de), 137.
 Montpensier, 295; 296, n. 3; 297 et
 n. 7; 298; 299 et n. 2; 300.
 Moore, 34.
 Mora (J.-J. de), 11; 19; 20; 21; 33;
 153.
 Moratin, 55.
 Morel-Fatio, p. 34, n. 1.
 Morellet, 33.
 Morillo (Général), 114; 171; 174.
 Morla (F. de), 20; 21, n. 3.
 Moscoso de Altamira, 116; 162; 205;
 209; 234.
 Muñoz Torrero, 35.
 Muriel (André), 371 et n. 7.
 Murphy, 174.
 Musset, 176.
 Naples (Pr. de), 280.
 Napoléon I^{er}, 44; 46; 49; 57; 59; 64;
 74; 75; 133; 254, n. 7; 265; 266;
 321; 327; 342 et n. 9; 348; 351;
 356; 367; 370; 373; 377; 378.
 Nappier, 367.
 Narváez, 234, n. 1; 243; 273; 284;
 285 et n. 2; 287; 289; 290; 291;
 292 et n. 2; 293; 305; 306; 311;
 314; 315 et n. 3; 316; 321 et n. 3;
 322; 323.
 Navas (Comte de las), 212; 213 et n. 2;
 214 et n. 4; 220, n. 1.
 Necker, 258; 365; 374, n. 1.
 Negrete, 294.
 Nemours (Duchesse de), 298.
 Nicasio Gallego, 34.

- Nido et Segalerva (J. del), 263, n. 1.
 Nieto Navarro (N.), 14 ; 15.
 Nocedal Cándido, 319, n. 3 ; 322 ; 346.
 Nombela (J.), 327, n. 11.
 Norvins, 367.
 Ochoa, 175 et n. 4 ; 238, n. 1 ; 242 ; 243, s. n. p. ; 242 ; 335.
 O'Donnell, 243 ; 319 ; 321 et n. 3 ; 323 ; 324 ; 335 et n. 4.
 Ofalia (Comte de), 11 ; 232 ; 334, n. 4.
 O'Farrell, 83.
 Olivier (Emile), 381.
 Oller, 45, n. 4.
 Olózaga, 244 et n. 1 ; 256, n. 7 ; 259 ; 273 ; 274 et n. 3 ; 275 ; 276 ; 277 ; 278, n. 6 ; 294 ; 302 et n. 2 ; 303 ; 315 ; 318 ; 328 ; 334, n. 4 ; 346 et n. 4 ; 348 ; 352 ; 353.
 O'Meara, 367.
 Ordóñez, 10.
 Ors (D^e), 303.
 Ostoloza, 46, n. 2 ; 74.
 Osuna (Duchesse d'), 46 ; 104 ; 138 et n. 1, 2 ; 139 ; 140.
 Oudinot, 311.
 Ovide, 155.
 Pacheco (J. F.), 55, n. 5, 6 ; 230, n. 2 ; 242 ; 243, n. 1 ; 302, n. 2 ; 303, n. 5 ; 305 et n. 3 ; 345 et n. 4 ; 347 et n. 4 ; 352.
 Padilla (M^a de), 38.
 Palafox (Général), 45 et n. 2 ; 207 ; 211 et s. n. p. 210 ; 217 ; 219.
 Palanco Romero, 26, n. 5.
 Palmerston, 200 ; 202 et n. 2 ; 298 et n. 5 ; 299, n. 1 ; 303.
 Parada, 172.
 Parcent (Comte de), 211.
 Pardo de Figueroa (Général), 10.
 Paredes, 122, n. 2.
 Pasquier, 112.
 Pastor Díaz, 303, n. 5.
 Pastoret (Marquis de), 239 ; 241 et n. 1.
 Paz y Melia, 34, n. 1.
 Pedro, (don) roi de Portugal, 199.
 Pedro (de), 325, n. 1.
 Peel, 152 ; 369, n. 5.
 Pelet (Général), 282.
 Peleport, 166.
 Pepé (G.), 369.
 Pérez de Ayala (R.), 1.
 Pérez de Castro, 233.
 Pérez de Hita, 55.
 Pérez de Guzmán (J.), 242, n. 4 ; 293, n. 1.
 Pérez Galdós, 35, n. 2 ; 134, n. 1 ; 188, n. 4.
 Périer (Casimir), 178 ; 200, n. 2 ; 369.
 Perpina, 285.
 Peyssonnel (de), 71, n. 1.
 Philippe II, 370 ; 371 ; 372 ; 373 ; 375 ; 376.
 Philippe III, 371.
 Philippe IV, 371.
 Philippe V, 282 ; 295 ; 363 ; 376.
 Picavet (F.), 17.
 Pidal, 274 ; 285 ; 303 ; 307 ; 346, n. 4 ;
 Pie IX, 307 ; 308 et n. 5 ; 309 ; 310 ; 311 ; 312 et n. 7 ; 313 ; 361 ; 364, n. 2.
 Piñeyro (E.), 32, n. 1.
 Pirala, 218, n. 2 ; 220, n. 2.
 Pitollet (C.), 19, n. 3 ; 20, n. 1, 2 ; 40, n. 1.
 Pitt, 91.
 Pizarro, 35.
 Ponsard, 176.
 Pontejos (Marquise de), 35 ; 170 ; 173 ; 175 et n. 3 ; 180.
 Porlier (Général), 114 et n. 1.
 Posada Herrera, 321 ; 324.
 Pouthas, 358 et n. 4, 5 ; 359, n. 7 ; 360, n. 6.
 Pradt (de), 367, 369.
 Prescott, 371 ; 372.
 Prieto (A.), 11 ; 14.
 Prieto, 46, n. 3.
 Prim, 292 ; 303 ; 317, n. 2.
 Puente (B.), 14.
 Puyol (J.), 120, n. 1 ; 126, n. 3.
 Quesada, 119 ; 186 ; 207.
 Quinet (E.), 143 ; 204, n. 1 ; 275 ; 345, n. 5 ; 347 ; 348, n. 1, 2.
 Quintana, 11 ; 29 ; 34 ; 35 ; 36 et n. 1 ; 38 ; 39 ; 50, n. 6, 7 ; 53 et n. 3, 4 ; 78 ; 84 ; 94, n. 2 ; 107, n. 1 ; 320 et n. 5 ; 383.
 Quiroga (Général), 244.
 Rachel, 179.
 Ranke, 371 ; 372.
 Raynal, 365.
 Rayneval (de), 186, n. 1 ; 189, n. 2 ; 190 et n. 1 ; 191, n. 1 ; 193 et n. 4 ; 194 ; 195 ; 197, n. 2 ; 198 et n. 1, 4, 6 ; 199 et n. 4, 5, 6 ; 200, n. 6 ; 201, n. 1, 4, 5 ; 202 et s. n. 201 et n. 2 ; 204 ; 205, n. 2 ; 206 et n. 1, 2, 3, 5, 6 ; 207 et n. 1 ; 208 et n. 2, 3, 4, 5, 6 ; 209 et n. 1, 2, 3, 4, 5 ; 210, n. 1, 2, 3, 6 ; 211, n. 4 ; 213, n. 2 ; 214, n. 3 ; 215 et n. 3 ; 216, n. 1 ; 217, n. 1, 4, 5, 6 ; 218 et n. 3, 4, 5 ; 219, s. n. p. 218 et n. 2 ; 221, n. 1 ; 222, n. 4 ; 223 et n. 2 ; 224 et n. 6, 7 ; 225, n. 2.

- Rebello da Silva (L.-A.), 7, n. 3 ; 31, n. 2, 4 ; 34, n. 3 ; 54 et n. 5 ; 55, n. 1, 5, 7 ; 177 et n. 5 ; 180, n. 2 ; 233, n. 7.
 Récamier (M^{me}), 179.
 Reina, 322, n. 2.
 Renzi, 239.
 Rianzares (Duc de), 284.
 Richelieu (Duc de), 137.
 Rico y Amat, 47 ; 77, n. 2 ; 89, n. 3 ; 90, n. 3 ; 109, n. 2 ; 110, n. 4, 5 ; 196, s. n. p. 195 ; 211, n. 4 ; 214, n. 2 ; 286, n. 4 ; 287, n. 1 ; 303, n. 5 ; 314, n. 2 ; 316, n. 3, 4.
 Riegas (J^e), 46, n. 3.
 Riego, 55 ; 108 ; 117 ; 118 ; 126 ; 131 ; 133 ; 135 ; 266.
 Rigny (de), 200, n. 6, 7 ; 201 et n. 1, 4 ; 202 et n. 3 ; 204 ; 208, n. 5.
 Rios (Fernando de los), 59, n. 3 ; 76, n. 1 ; 171.
 Rios Rosas, 322, n. 2 ; 323 ; 326.
 Riquelme, 290 et n. 6.
 Rivas (Duc de) (A.), 34 ; 38 ; 163, n. 5 ; 210 et n. 6 ; 211 ; 212 ; 309 et n. 5 ; 311 ; 312 et n. 2 ; 319 ; 347 ; 353 ; 371, n. 8.
 Rivero, 304, n. 4 ; 325 et n. 6.
 Robertson, 371.
 Robespierre, 93 ; 339 ; 378-379.
 Roca de Togores, 284.
 Rochefoucauld (de la), 206, n. 5 ; 207, n. 2.
 Rochefoucauld (Duc de la), 33.
 Rodil (Général), 200 et n. 2 ; 207.
 Rodriguez Rubi (T.), 10 et n. 3 ; 11 ; 20, n. 3 ; 53, n. 1, 2 ; 54, n. 6 ; 328, n. 10.
 Rois catholiques, 320 ; 370.
 Rolland (M^{me}), 378.
 Romana (Marqués de la), 74, n. 6.
 Romero Alpuente, 103 ; 109 ; 110 ; 112, n. 3 ; 126, n. 5 ; 127.
 Roncali (Général), 317.
 Ronquillo, 38.
 Rosa (Carlos de la), 8.
 Rosa (Luisa de la), 7 ; 102, n. 7.
 Rossi, 307 ; 308.
 Rotalde, 114, n. 2.
 Rothschild, 190 ; 215, n. 2 ; 312.
 Rousseau (J.-J.), 143, s. n. p. 142 ; 148 ; 248 ; 379.
 Rousseau (F.), 32, n. 1.
 Rovigo (Duc de), 367.
 Royer-Collard, 239 ; 384.
 Rubio (Manuel), 52 et n. 3.
 Ruiz de Apodaca (J.), 27, n. 1.
 Saavedra (A. de), V. Rivas (Duc de).
 Sagasta, 325.
 Saint-Aulaire, 272, n. 3.
 Sainte-Elme (Comtesse de), 139, n. 5.
 Sáinz Rodríguez (P.), 49, n. 5 ; 104, n. 2 ; 232, s. n. p. 231.
 Salamanca, 305, n. 3.
 Salar (Marqués del), 184.
 Salluste, 348.
 Salvandy, 373.
 San Carlos (Duc de), 44 ; 45 et n. 2 ; 170 ; 171 ; 174 ; 175 ; 242 ; 284 (Duchesse de).
 Sancha (Manuela), 38.
 Sánchez Alonso, 1 ; 76, n. 1 ; 82, n. 2 ; 122, n. 2 ; 188, n. 2, 4 ; 244, n. 2 ; 274, n. 3 ; 304, n. 3.
 Sánchez Barbero, 11 ; 53 et n. 5, 6, 7 ; 54 et n. 3 ; 55 et n. 4.
 Sandoval, 371.
 San Fernando (Duc de), 170 et n. 4.
 San Luis (Conde de), 317.
 San Martín, 171 ; 180 ; 206.
 Santa Cruz, 322, n. 2.
 Santiago (J.), 25.
 Santillana (Marqués de), 187, n.
 Santos Ladrón, 188.
 Sarmiento, 199.
 Sartorius, 314 et n. 2.
 Saur (Baron), 308.
 Saviñón, 34 ; 36.
 Schmidt, 163, n. 5.
 Schoell, 366 et n. 4 ; 367 ; 368.
 Sebastiani (Général), 30.
 Segovia (M.), 16.
 Soglia (Cardinal), 307.
 Ségur, 366 ; 371.
 Seignobos, 94, n. 4 ; 95, n. 1, 2 ; 152, n. 3.
 Serrano (Général), 305.
 Sheridan, 27, n. 1.
 Sicilia (Mariano), 11 ; 19.
 Sieyès, 91 et n. 3 ; 92 ; 365, n. 6.
 Solano (D^r), 21.
 Solon, 348.
 Sault, 186, n. 3 ; 203 et n. 5.
 Staël (M^{me} de), 144 ; 145 ; 359, n. 4 ; 365 ; 366 ; 373.
 Stendhal, 179.
 Suchet, 367.
 Tacite, 354.
 Talma, 177 et n. 4.
 Talleyrand, 200 ; 201 ; 202, n. 4 ; 208.
 Tapia, 107.
 Taylor (Baron), 239 ; 284.
 Teba (Comte de), 10.
 Tejada, 316.
 Ternaux, 178 ; 179, n. 2.
 Théaulon, 176 ; 177 ; 180.
 Thibaudeau, 366 et n. 3 ; 368.
 Thierry (A.), 352 ; 354.

- Thiers, 177 ; 222 ; 353 ; 366 et n. 5 ; 369 ; 374, n. 1 ; 375.
 Tiepolo, 371.
 Tirso de Molina, 131, n. 3.
 Toca y Sonió (Marqueses de), 242, n. 4.
 Tocqueville (De), 179 ; 180.
 Torenno (Comte de), 1 ; 24, n. 2 ; 27 et n. 2, 5 ; 30, n. 6 ; 35 ; 41 et n. 1, 2, 3 ; 42 ; 43, n. 8 ; 45, n. 5 ; 48, s. n. p. 47 ; 51, n. 1 ; 62, n. 2 ; 66, n. 3, 5, 8 ; 70, n. 1 ; 75, n. 2 ; 86, n. 5 ; 103 ; 105 ; 113 ; 114 et n. 2 ; 115 ; 122, n. 4 ; 163, n. 5 ; 170 ; 171 et n. 4, 5 ; 172 ; 175 et n. 3 ; 177 et n. 2 ; 178 ; 193, n. 2 ; 195 ; 205 et n. 2 ; 207 ; 209 ; 213, n. 3 ; 214, n. 1 ; 215 et n. 2, 3 ; 216 et n. 1 ; 217 et n. 1 ; 224 ; 225, s. n. p. 224 ; 227 ; 228 ; 241 ; 242 ; 243 ; 244 ; 352 ; 367 ; 368.
 Torre, 325 et n. 2.
 Torrente (M^o), 368.
 Torres (A^a), 22 ; 36.
 Toscane (Duc de), 310.
 Trapense (El), 119, 121, s. n. p. 120.
 Trueba y Cossío, 214, n. 4.
 Tourguenef, 179.
 Trujillo (P.), 26.
 Tudó (M^a), 26.

 Unamuno, 252, n. 5.
 Urbina (C. de), 12.
 Urquijo, 83.

 Vadillo (J.-M. del), 368.
 Valdés (Général), 220 ; 223, n. 3.
 Valera (Juan), 7 et n. 2 ; 309, n. 5 ; 350.
 Valero Soto, 325.
 Valladar (F. de P.), 21, n. 3.
 Vander Hammen, 371 ; 372.
 Vásquez Figueroa, 194.
 Vaulabelle, 368.
 Veuillot (L.), 304, n. 3.

 Viardot (L.), 177 ; 194, n. 2 ; 196, s. n. p. 195 ; 225, n. 1 ; 252, n. 6 ; 284.
 Vico, 350.
 Vidal (G.), 102.
 Vigny (A. de), 121, s. n. p. 120 ; 176.
 Villafior (de), 174.
 Villanueva, 43, n. 2 ; 51, n. 2, 3, 6 ; 52 et n. 1, 2, 3.
 Villapanes (Marqués de), 37.
 Villa-Real y Valdivia, 184, n. 3.
 Villaurrutia (Marqués de), 2 ; 27, n. 1 ; 45, n. 1 ; 119, n. 1 ; 122, n. 5 ; 274, n. 3 ; 281, n. 3 ; 382, n. 1.
 Villegas, 53.
 Villemain, 144 ; 354 ; 369.
 Villegas, 348, n. 5 ; 349 et n. 1.
 Villiers (George), 382.
 Viluma (Marqués de), 285.
 Vincent (J.-L.), 240, n. 1.
 Vinot, 166.
 Vinuesa, 112 et n. 1 ; 113 ; 117 ; 135 336.
 Voltaire, 153 ; 354.

 Walden (Général), 307.
 Walter Scott, 180.
 Wanspen, 11.
 Watson, 152 ; 371.
 Wellington, 36 ; 46 ; 328, n. 7.
 Wittingham, 49.

 Yandiola, 172.
 Young, 22.

 Zarco del Valle, 119 ; 186 ; 199 ; 209.
 Zariátegui, 188, n. 4.
 Zea Bermudez, 185 ; 186 ; 187 ; 199, n. 1 ; 243 ; 244.
 Zorroaquin, 101.
 Zulueta (L. de), 76, n. 1.
 Zumalacárregui, 188 et n. 4 ; 207 ; 220.
 Zurbano (Général), 284 ; 287 ; 292, n. 2.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	1
-----------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Audaces de jeunesse

CHAPITRE I. — <i>La jeunesse de Martínez de la Rosa.</i> — I. La Famille. — II. L'Université de Grenade : Martínez de la Rosa étudiant et professeur. — III. La connaissance de Condillac. — IV. Les amis : Mariano Sicilia et J.-J. de Mora. — La Vie à Grenade.	7
CHAPITRE II. — <i>Le Réveil patriotique.</i> — I. Grenade au début de la guerre de l'Indépendance. — La mission de Martínez de la Rosa à Gibraltar. — L'arrivée à Cadix. — II. Le Voyage en Angleterre. — Blanco White et le groupe de Bentham. — III. Le retour à Cadix. — Polémiques et premières œuvres dramatiques. — Martínez de la Rosa, secrétaire de la Junte de censure.	24
CHAPITRE III. — <i>La première législature et la première déportation.</i> — I. L'élection de Martínez de la Rosa. Activité et « radicalisme » du député. — Le traité de Valençay. — II. Le retour de Ferdinand VII. — L'arrestation et le procès de Martínez de la Rosa. — III. Le Bagne.	41
CHAPITRE IV. — <i>La première pensée politique de Martínez de la Rosa.</i> — I. Difficultés de cette étude : la pénurie de documents et de textes. — II. La Politique considérée comme science rigoureuse. — III. Martínez de la Rosa adversaire de l'absolutisme et « démocrate ». — IV. Le culte pour la Constitution de 1812. — V. Les « ressorts » du système politique de Martínez : vertu et rigueur. — L'indépendance de l'Espagne.	57
CHAPITRE V. — <i>Examen des premières idées politiques de Martínez de la Rosa.</i> — I. Les philosophes français maîtres de Martínez : Montesquieu. — II. Jovellanos. — III. Le Spectateur de Séville. — IV. Les leçons de la Révolution française et l'exemple de l'Angleterre. — Conclusion.	76

II^e. PARTIE

L'arrivée aux idées modérées

CHAPITRE PREMIER. — <i>Du Bagne au Ministère.</i> — I. Le retour du Peñon de la Gomera. — Le député aux Cortes de 1820. — II. La législature de 1821. Martínez de la Rosa ennemi du désordre. — L'attentat.	101
CHAPITRE II. — <i>Le premier cabinet Martínez de la Rosa.</i> — I. La formation du cabinet. — Les ennemis du Ministère : le Roi et la Chambre. — II. Troubles en Espagne. La Journée du 7 juillet 1822. — III. Accusations contre le cabinet Martínez. — IV. Les idées modérées de Martínez de la Rosa.	115
CHAPITRE III. — <i>L'évolution de la pensée politique de Martínez de la Rosa.</i> — I. La Restauration européenne. — II. L'« anarchie » espagnole. — III. L'action modératrice de M. de La Garde, de la duchesse d'Osuna, de Ferdinand VII. —	

IV. Celle de Montesquieu « magistrat, gentilhomme, riche ». — V. Les leçons de quelques professeurs français de politique. — VI. Le grand maître : Benjamin Constant. — VII. L'enseignement de l'Angleterre : Bentham. . . 132

III^e PARTIE

Le chef du parti modéré

CHAPITRE PREMIER. — *Années d'exil.* — I. La persécution de 1823. — Le départ pour l'exil. — II. Pérégrinations dans le Midi de la France et le voyage en Italie. — III. Le séjour à Paris « sous l'œil du guet ». — IV. Amis espagnols et français. — V. La représentation d'*Aben Humeya*. 161

CHAPITRE II. — *Le grand Ministère.* A) *Les Débuts.* — I. Fin d'exil. La retraite de Grenade. — II. « le fâcheux héritage » de Zea Bermúdez. — III. Premières mesures financières et diplomatiques. — IV. Le Statut royal. — V. Le traité de Quadruple alliance (22 avril 1834). 183

CHAPITRE III. — *Le grand Ministère.* B) *Les Derniers mois. La lutte parlementaire.* — I. Graves difficultés : Le choléra à Madrid. La Conjuration de Palafox. — II. Recrudescence de la guerre carliste. L'acte additionnel du 18 août 1834. — III. L'opposition parlementaire : la Déclaration des droits. La question financière. — IV. L'affaire de l'Hôtel des Postes de Madrid. — V. La ruine du Ministère. La Convention de Lord Eliott. — L'intervention française. . . 205

CHAPITRE IV. — *La Lutte contre les Progressistes.* — I. L'opposition de Martínez de la Rosa au cabinet Mendizábal. La discussion de la loi électorale de 1836. — II. Le défenseur du cabinet O'Falia. — Les attaques de *Guirigay* contre Martínez de la Rosa. — III. La loi municipale de 1840. L'opposition des Progressistes. L'agitation du pays. Espartero chasse Marie-Christine. — IV. Le second séjour à Paris de Martínez de la Rosa. L'Institut historique. Amis français et espagnols. La cour de Marie-Christine. 227

CHAPITRE V. — *Le Système politique de Martínez de la Rosa.* — I. La politique science expérimentale. La critique des Philosophes français et de la Révolution. — II. Les leçons de l'expérience : le « Juste Milieu » et les « intérêts réels ». — III. Le mécanisme de la monarchie constitutionnelle. La Séparation des pouvoirs. Le Pouvoir exécutif : roi et ministres. Le Pouvoir législatif : les deux chambres. — IV. Cens et propriété. — V. La menace de la dictature militaire. . . 246

IV^e PARTIE

Le grand dignitaire

CHAPITRE PREMIER. — *Le Diplomate. La première ambassade de Paris.* — *Le ministère des Affaires Étrangères de Narváez.* — I. Le retour triomphal des Modérés. — Martínez de la Rosa à la Chambre de 1843. La majorité d'Isabelle. L'affaire Olózaga. — II. Arrivée de Martínez de la Rosa à Paris. Le retour de Marie-Christine. Le prélude au mariage d'Isabelle II. — Démarches auprès du Saint-Siège. — La Surveillance des réfugiés espagnols. — III. Le 3^e ministère des Affaires étrangères de Martínez de la Rosa. La défense de la nouvelle constitution. Les négociations avec le Saint-Siège. 273.

CHAPITRE II. — *Le Diplomate (suite). La deuxième ambassade de Paris et l'ambassade de Rome.* — I. La surveillance des révolutionnaires et des carlistes espagnols. Les négociations pour les « mariages espagnols » et la mission de Miraflores. Nouvelles démarches auprès du Saint-Siège. La vie brillante de Martínez à Paris. — II. Martínez de la Rosa député. La défense de la politique des modérés. — III. L'ambassade de Rome. Le protecteur du Saint-Père contre la révolution. Martínez de la Rosa à Naples. L'expédition espagnole en Italie. . . 293

CHAPITRE III. — *La glorieuse vieillesse.* — I. Le défenseur des cabinets Narváez

et González Bravo. Le Président de la Chambre. La Protestation contre le « coup d'état » de González Bravo. Le Vice-Président du Conseil d'état. — II. La retraite durant l'inter règne des Progressistes (1854-56). Retour à la Présidence de la Chambre. Les scandales des séances. Martínez ministre éphémère du cabinet Armero. Derniers discours à la Chambre. — Le Président de l'Ateneo. — La Pompe funèbre. 314

V^e PARTIE**L'orateur et l'historien**

CHAPITRE PREMIER. — *L'Orateur*. — I. Les Procédés de l'école. — II. Les grands discours. — III. Martínez de la Rosa à la tribune. La préparation des discours. 333

CHAPITRE II. — *Théorie de l'Histoire et rôle de l'Historien*. — I. Le goût de Martínez de la Rosa pour l'Histoire. Nombreux ouvrages et études historiques. L'explication des faits. Géographie et Histoire. De l'utilité de l'histoire. — II. L'Histoire au service de la politique. La justification de la doctrine modérée. . . 351

CHAPITRE III. — *Les Mérites de l'Historien*. — I. La documentation des ouvrages historiques de Martínez de la Rosa. — La critique des sources et des témoignages. — II. L'exposition « trop lucide ». L'absence de vie et de pittoresque . . 364

CONCLUSION 381

